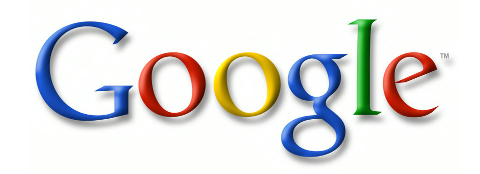



Digitized by Google



✓ 1. Name (Luther) – Biog.

HISTOIRE

DE

MARTIN LUTHER.

I.

Cette histoire de Luther formera quatre volumes in-8°, qui paraîtront de trois mois en trois mois.

PARIS.—IMPRIMERIE DE FAIN ET THUNOT,
RUE RACINE, 28, PRÈS DE L'ODÉON.

Histoire de Luther par Mr Audin.



Lith. Goyer, 7, p. Dauphine, Paris.

MARTIN LUTHER.

HISTOIRE

1845

P

Histoire de Luther par Mr. Audin.

HISTOIRE

DE LA VIE, DES ÉCRITS ET DES DOCTRINES

DE

MARTIN LUTHER

Jean Marie Vincent

PAR M. AUDIN,

MEMBRE DES ACADÉMIES ROYALES DE LYON, TURIN
ET DE L'ACADÉMIE TIBÉRINE DE ROME;
CHEVALIER DES ORDRES DE SAINT-GRÉGOIRE LE GRAND, DE SAINT-MAURICE
ET SAINT-LAZARE.

CINQUIEME ÉDITION,

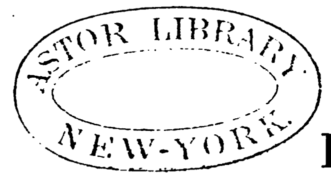
REVUE ET CONSIDÉRABLEMENT AUGMENTÉE.

AVEC UN ATLAS

DE CARTES, GRAVURES, FAC-SIMILE, ETC.

Non unius diei, fortuitique sermonis, sed plurimorum mensium, exactæque historiæ.
BRANDOLINI, *Dialog.*

TOME PREMIER.



PARIS.

L. MAISON, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

Quai des Augustins, 29.

1845

LETTRE

DE

MONSEIGNEUR L'ÉVÊQUE DE DIGNE

A L'AUTEUR.

Digne, le 25 février 1845.

MONSIEUR,

J'ai été trop ravi de la lecture de vos histoires de Luther, de Calvin et de Léon X; ces histoires me paraissent propres à faire trop de bien, pour ne pas vivement et sincèrement me réjouir de leur brillant succès.

C'est donc avec bonheur que j'en vois les éditions se multiplier et se répandre. Je regarde surtout comme une heureuse inspiration, la pensée que vous avez eue de donner, des deux premiers de ces ouvrages, un abrégé qui, par son format

et la modicité de son prix, pût devenir populaire et fût à la portée des plus modestes fortunes. Il était temps, en effet, qu'une plume éloquente et courageuse, une plume laïque, une plume aussi honorablement connue que la vôtre dans les lettres, vînt dissiper cet amas d'erreurs et de calomnies que l'hérésie et l'impiété ont accumulées, comme à l'envi, au sujet de la Réforme. Il était temps qu'on dévoilât ses honteuses origines; qu'on montrât ce qu'étaient en réalité les hommes qui passaient pour en être les héros et les saints, et qu'on réhabilitât de la même main des adversaires trop injustement jugés, trop méconnus. C'est ce que vous avez fait, Monsieur, avec une énergie de pinceau, un éclat de couleur, une variété de recherches et une richesse d'érudition qui assurent à vos travaux autant de vie que de gloire. Oui, en élevant ainsi à la science historique des monuments qui resteront, vous avez en même temps rendu un immense service à la cause de la vérité et de la religion. Vous avez inscrit votre nom à côté des noms les plus chers à l'Église: les catholiques en sont fiers, et ils ne cesseront de le bénir.

Poursuivez, Monsieur, une tâche si noble et si belle, et comptez sur nos suffrages, nos sympathies,

non moins que sur notre reconnaissance. Déjà vous en avez reçu du souverain pontife une marque bien précieuse, et je ne doute point que l'épiscopât tout entier ne s'associe à ces sentiments.

Pour moi, Monsieur, il m'est infiniment doux de vous en offrir aujourd'hui ce faible témoignage dont je vous autorise à faire l'usage que vous jugerez convenable.

Laissez-moi, en finissant, vous féliciter encore de l'excellente idée qui vous a porté à enrichir notre langue de l'intéressant ouvrage de Hœninghaus, et vous remercier de l'envoi que vous avez bien voulu me faire de la belle introduction dont vous le faites précéder.

Agréez, Monsieur, avec l'expression de mes sentiments, celle de ma haute estime, et de mon dévouement bien affectueux.

† M. D. Auguste, *Év. de Digne.*

PRÉFACE.

La réforme fut une révolution religieuse et politique. A son avénement, Luther trouva tout rassemblés les éléments de ce double mouvement qui devait agiter le monde : il ne les créa pas, ainsi qu'on l'a si souvent répété, il s'en servit. Car les idées ne naissent pas fécondées, il faut un cerveau pour les faire éclore. Le sol de l'intelligence ressemble au sol terrestre, qui ne porte que s'il est ensemencé. Le germe du protestantisme existait donc quand vint Luther : avant la réforme il y avait eu des réformateurs.

L'action du docteur de Wittemberg sur son siècle a été le sujet d'un grand nombre d'ouvrages où sa parole est représentée plus puissante que celle d'aucun écrivain ; où sa pensée est peinte saisissant l'avenir qu'elle a deviné d'intuition ; où sa science du Verbe divin

est mise au-dessus de celle de tous les génies catholiques ; où sa mission est transformée en apostolat ; où son œuvre est comparée à une seconde révélation. Nous verrons dans son duel avec l'autorité si le moine augustin fut homme, et si les misères de notre nature lui manquèrent.

La réforme ne se contenta pas de chasser nos moines de leurs couvents et nos prêtres de leurs presbytères ; elle les calomnia dans leurs mœurs et leurs doctrines, les rapetissa et brûla ou dispersa leurs livres. En Allemagne même, c'est une bonne fortune que de retrouver quelqu'un de ces pamphlets catholiques, mordants, spirituels, incisifs où l'écrivain, prêtre, moine, juriste, se prenait à l'enseignement du docteur, à sa mission évangélique, à son intérieur de ménage, à sa vie intime, à ses faiblesses, et le jouait à son tour sur un théâtre où lui-même l'avait joué sans pitié. La réforme accomplie, Luther resta seul sur la scène, sans rivaux, sans contradicteurs. Pour juger ses adversaires, on n'eut donc plus que l'œuvre littéraire qu'il avait laissée après sa mort. C'est là qu'il trace à chaque page un si triste portrait des catholiques : êtres, selon lui, déchus, sans savoir, sans discernement ; misérables écoliers se traînant sur les pas d'Aristote qu'ils n'ont su jamais lire ; humanistes tout farcis d'un latin qui

ferait pitié à un pédant de village; chrétiens qui répudient la parole évangélique; théologiens qui chantent victoire quand ils ont cité Lombard ou Scot. Au moral, il en fait des hommes de convoitise et de luxure; livrés au vin et aux femmes, esclaves de leurs appétits et prêts, comme Judas, à dire : Que me donnerez-vous? je vous le livrerai. A peine si, dans leur lutte avec Luther, on peut saisir une noble parole qui tombe de leurs lèvres impures, à travers une phraséologie qui va se perdant dans un dédale d'arguments sans coloris, souvent aussi grotesques que leur figure; car talent et figure, tout est fait par Luther à la même image.

Voilà, si nous en croyons le réformateur, les hommes que Dieu avait suscités au seizième siècle pour défendre l'Église d'Allemagne!

L'âme se serre en assistant à des débats où Luther se donne une parole si éblouissante et en fait une si terne à ses adversaires : l'un véritable géant, les autres misérables pygmées! chez lui une imagination de feu, chez ses antagonistes une organisation décrépite. Ils ont à leur disposition les eaux vives où Tertullien, Cyprien et Lactance puisaient des flots de vérités et d'images, et ils n'osent en approcher leurs lèvres! On rougit pour ces rhéteurs encapuchonnés qui n'ont jamais lu la Bible. La foi, qui transporte des montagnes,

ne leur délie pas même la langue. Maintenant étonnons-nous que des historiens qui ne connaissent la polémique du seizième siècle que par les récits de Luther, aient une idée si triste de nos docteurs, et qu'ils se passionnent pour leur apôtre ! étonnons-nous qu'ils le comparent à saint Paul, qu'ils en fassent un autre Arminius et un Romain des anciens temps (1)!

Luther, c'est notre conviction, et nous espérons la faire partager, a fait de la caricature, et on a cru à la ressemblance. Non, Dieu n'a pas plus manqué à son Église au temps de la réforme que le talent à ses défenseurs. Dans l'intérêt de l'histoire, nous nous sommes constitué à notre tour juge d'un homme qui jugea ses frères avec tant de passion ; c'était notre droit. Nous avons dit à chacun de ces morts qu'il coucha dans la tombe : Lève-toi ! Nous les avons éveillés de leur sommeil et cités devant notre tribunal ! On verra si la poussière catholique ne recouvre pas des ombres illustres, des hommes de foi et d'inspiration, des âmes de poëte, des cœurs chauds, de dignes héritiers des gloires de notre école. On verra si toute étincelle de génie manquait à ces moines à la façon de Luther ; si Eck est un théologien sans science, Aleandro un esprit vul-

(1) Joh. Voigt's universalhistorische Ideen über die Nothwendigkeit der Reformation.

gaire, Cajetan un diplomate inhabile, Léon X l'Antechrist prédit par les prophètes.

Dans l'histoire de la lutte de ces deux symboles qui vont se disputer le monde chrétien, nous apprécierons la double doctrine qui prétend se recommander du Christ; nous verrons comment l'une, justement parce qu'elle est nouvelle, est en contradiction avec l'Évangile, et l'autre, justement parce qu'elle est ancienne, en reflète les enseignements divins.

Deux principes se trouveront donc en perpétuel antagonisme : l'un qui cherche à détruire l'activité humaine dans ses manifestations extérieures, en enchaînant la liberté; l'autre qui maintient la spontanéité de l'homme par l'alliance de la grâce à la liberté, c'est-à-dire par le double concours du créateur et de la créature dans l'œuvre morale. Quel que soit le dénoûment du drame, comme le succès n'implique pas le droit, une consolation restera toujours au catholicisme, c'est de ne pas avoir fait disparaître le captif racheté devant la face de son rédempteur.

« Ce qui me console, disait Staupitz à Luther, c'est que la doctrine que nous enseignons a restitué toute gloire à Dieu, et n'a rien donné à l'homme; la douce joie pour mon cœur, que l'Évangile refuse à l'homme toute sagesse et toute justice! »

Luther fut trompé par Staupitz. De la liberté il fit

l'adversaire mortel de tout sentiment religieux. Être libre, à ses yeux c'est être Dieu; se proclamer libre, c'est commettre un crime de lèse-majesté divine. L'école catholique ne cessera de combattre cette désolante doctrine.

On voit que dans notre histoire ce n'est pas seulement la substance périssable qu'on nomme le corps, qui luttera, mais encore la substance immortelle qu'on nomme l'âme. Si, comme Kant l'a défini, le beau n'est que le symbole de la moralité, nous verrons qui, du réformateur ou du catholique, dans l'antagonisme des deux doctrines, aurait dû succomber; de l'un qui combat pour l'esclavage, de l'autre qui lutte pour la liberté de l'homme.

Il n'est pas d'écrivain, quelque faible part qu'il ait prise à ces débats, soit qu'il appartienne à notre école ou à celle de Luther, dont nous n'ayons soigneusement étudié les productions. Pour juger le réformateur, nous avons visité une à une ces vastes nécropoles où dorment pêle-mêle les cendres des réformés et des catholiques. Nous avons fouillé les bibliothèques de Mayence, d'Erfurt, de Cologne, de Strasbourg, de Lyon, de Florence et du Vatican surtout où tant de trésors sont enfouis (1).

---

(1) Les archives du Vatican renferment la correspondance inédite du nonce Aleandro; la bibliothèque de Mayence et celle de Cologne,

A l'époque de la réforme on vit se manifester, même dans les plus petites villes d'Allemagne, un mouvement intellectuel prodigieux. Chaque question soulevée à Wittemberg enfantait une multitude de pamphlets qu'il est important de consulter. Ce n'est pas, comme on l'a fait trop souvent, à l'aide des œuvres seules de Luther qu'on pourra jamais décrire la réforme et ses péripéties variées. Est-ce avec la seule relation du docteur de Wittemberg qu'on espérerait juger la dispute de Leipzig, les assises de Worms et d'Augsbourg, la guerre des paysans, la querelle des images, l'entrevue de Marbourg, la lutte et la mort des prophètes? Sans le pamphlet catholique, il est impossible d'avoir une idée complète de la révolution religieuse en Saxe. Or c'est ce livre catholique, brûlé officiellement quand la réforme entrait triomphante dans une ville ou dans un royaume, dispersé lors de l'exil volontaire ou forcé du moine, dont le paysan se servit pour bourrer ses armes à feu lors de la révolte de Munzer, vendu lors de la sécularisation des couvents au profit des électeurs, ou enseveli dans quelque bibliothèque ignorée lors de la paix de Westphalie; c'est

---

les pamphlets, introuvables ailleurs, des deux Eck, de Tetzel, d'Hochstraet; celle de Lyon, un grand nombre de libelles théologiques du seizième siècle.

ce livre qui a revêtu toutes les formes, quelquefois même celle de cette feuille qu'on crie dans les rues à l'époque des commotions populaires, qu'il nous fallait chercher et découvrir. Singulière histoire que celle qu'on nous a donnée si souvent, où le vainqueur a deux volumes pour écrire son monologue, et où le vaincu n'a pas même une page! Nous avons voulu que la voix du vaincu fût entendue : on sera plus d'une fois émerveillé, comme nous l'avons été nous-même, de ses curieuses révélations! Et par vaincu nous n'entendons pas seulement Eck ou Cochlée; c'est Carlstadt soutenant son trope contre Luther; Zwingli, son allégorie eucharistique; Munzer, son appel aux mineurs franconiens; Schwenkfeld, sa réhabilitation de la lettre. A moins d'avoir sous les yeux les pamphlets de tous ces sectaires, c'est en vain qu'on se vanterait de comprendre leur polémique avec le Saxon.

Il est une œuvre littéraire dont la seule transcription userait une vie de scribe, car celui qui la produisit ressemblait au fantôme de la ballade allemande, il allait vite; chaos où l'auteur a jeté de tout : poésie, éloquence, images, colère, boue, mensonge et jusqu'à des vérités; épopée où il a mis en scène des papes, des empereurs, des pères, des docteurs, des juristes, et le diable, son héros, qui tient suspendues par un fil toutes ces têtes qu'il agite et fait mouvoir. C'est

cette œuvre où Luther représente Démosthènes, le paysan du Danube, et trop souvent Pétrone, qu'il faut étudier, si l'on doute, pour cesser de douter; symbolique en 15000 pages in-folio de l'inanité des doctrines protestantes. En effet, assemblez ces pages; rapprochez celles que sa main desséchée qui déjà touchait les premières ombres de l'éternité, laissait tomber à Eisleben, de celles qu'il écrivait presque enfant au sortir du couvent d'Erfurt; comparez-les, et vous n'en ferez jamais surgir une dogmatique. Car les enseignements, pour nous servir de l'expression de Wieland, « s'y brisent comme des avalanches, et les doctrines s'y heurtent à l'instar des tempêtes; » pas un rayon du soleil éternel qui vous indique la voie du salut; c'est un abîme de néologies, de contradictions et d'antilogies. Quelque haute que soit la colonne où ils placent leur Stylite, nous portons le défi aux apologistes de Luther de le grandir jusqu'à l'affirmation : il n'a su que nier, et nier c'est détruire.

Mais voici un incident de la réforme auquel personne n'avait pris garde. A Luther dans la tombe, il fallait une statue. On réunit donc ses inspirations éparses et jusqu'à ses propos de table, en forme d'œuvres complètes, comme le plus beau monument que la Saxe reconnaissante pût élever au réformateur. Or, en rassemblant tout ces feuillets que la plume de

l'écrivain avait noircis pendant plus de trente ans, plus d'une fois le rouge dut monter à la figure de ses disciples. Ils respectèrent le sens, mais voilèrent souvent la lettre. Luther n'était pas notre père; nous avons ôté le voile officieux : lettre et pensée reparaîtront dans notre ouvrage comme l'auteur les avait conçues ou écrites, grâce à ces textes originaux que nous devons tantôt à nos bonnes fortunes personnelles, tantôt aux communications de quelques bibliophiles amoureux comme nous de ces raretés littéraires, que la patience sait découvrir quand l'or ne peut en faire la conquête (1).

Plusieurs fois notre cœur aussi s'est contristé en voyant l'usage que le moine augustin a fait des dons brillants que Dieu lui avait accordés. Nous avons mis en relief ses variations continuelles, les impossibilités qu'il donne pour des évidences, ses prophéties sur la chute de l'Église romaine, ses blasphèmes contre la chaire de Saint-Pierre, ses outrages aux lumières de la tradition, ses dédains pour les splendeurs du sacerdoce et de l'humanité, et tout ce merveilleux de fiel et d'injures dont il se sert pour flétrir quiconque ne croit pas en lui.

---

(1) C'est ainsi que nous possédons un sermon publié, en 1522, à Wittemberg, dans lequel Luther s'est fait représenter la tête dans un limbe lumineux et surmonté de l'Esprit saint, sous la forme d'une colombe. Nous donnerons la gravure.

Au début de la querelle sur les indulgences, quand Luther s'essayait contre l'autorité dans des thèses qu'il donnait au monde catholique comme de simples paradoxes d'enfant, Érasme se plaignit spirituellement d'un pronom possessif que Hutten avait glissé en faveur du moine, dans une lettre du philosophe. « Luther, » disait Érasme; « notre Luther » écrivit Hutten. Nous n'avons pas voulu que le lecteur nous soupçonnât de prêter au réformateur même un seul pronom. De là cette exubérance de citations jetées au bas des pages, non pas pour faire parade d'une érudition dont la fastueuse vanité excite plus souvent le rire que la surprise, mais pour montrer au lecteur défiant notre bonne foi. Nous n'avons pas la prétention d'exiger qu'on nous croie sur parole; notre livre tombera souvent des mains; le doute se dressera contre notre récit : mais qu'on se débatte tant qu'on voudra, notre preuve est là, il faut s'y soumettre ou renier Luther. Nous disions, dans notre premier travail : « C'est la parole de Luther que nous reproduisons, et sa parole toute nue. Un moment nous avons hésité, n'osant traduire des images qui révoltent à la fois l'œil et l'oreille; mais nous nous sommes enhardi en pensant que ce n'était point à nous de rougir pour Luther. S'il y a de la honte, qu'elle retombe sur son front. » Mais des hommes dont la foi est aussi vive que l'intel-

ligence avaient blâmé notre courage, nous avons dû les écouter. C'est la langue latine qui désormais racontera ce que Bossuet appelle les prodigieuses imaginations du moine augustin. Luther lui-même l'a choisie pour interprète.

Quand ce Samson de la réforme s'attacha, pour les renverser, aux colonnes du temple catholique, de nombreux ouvriers vinrent à son aide : c'étaient Carlstadt, Œcolampade, Schwenkfeld et beaucoup d'autres encore, auxquels, pour récompense, il décernait des couronnes sur la terre et dans le ciel. Mais ces esprits voulurent travailler pour leur compte et se passer de Luther. Alors se produit un événement trop sérieux pour prêter au rire. — Qui êtes-vous, crie le docteur, pour annoncer un autre évangile? Quels sont vos miracles? Où sont les signes que vous avez posés dans le ciel? Pas un ne répond ; pas un qui ait seulement, suivant Érasme, redressé un cheval boiteux. Ils ne sont pas interdits ; ils demandent à leur tour à Luther : — Et toi, qui t'a envoyé? A quels signes pouvons-nous reconnaître ta mission? Quel miracle as-tu opéré? Luther n'a pas dit une seule fois : Ephphétha, ouvre-toi. A défaut de signes, il a sa grande colère. Donc il s'irrite, il bondit, il se met à fouiller les livres de ces nouveaux apôtres qu'il pousse pêle-mêle devant son tribunal ; qu'en plein prétoire, et aux éclats de rire des

assistants, il fustige et marque au front comme Caïn; puis de sa voix de prophète, il les chasse en ces mots : Allez au diable si vous ne vous repentez. Tous moururent dans l'impénitence. Mais avant de quitter cette vie, ils eurent leur tour, et citèrent à leur barre le réformateur. N'attendez pas d'eux des mouvements oratoires, leur parole est sans coloris, mais vive; nous l'avons cherchée dans des feuilles rares à trouver.

Ainsi voilà l'anarchie dans l'église de Wittemberg! Les frères utérins de la réforme, allaités de son lait, se maudissant entre eux, et s'appelant l'un l'autre aux pieds du juge suprême: Luther pour demander compte à Munzer de toutes les âmes qu'il a enivrées de ses poisons, et Munzer pour lui jeter à la face le sang des anabaptistes;

Carlstadt pour accuser Luther d'avoir perverti le Verbe divin, et Luther pour se moquer des visions de l'archidiacre;

Zwingli et Œcolampade pour expliquer à Luther le sens des paroles de la Cène, et Luther pour proscrire l'interprétation des Suisses.

N'est-ce pas un singulier spectacle que ce drame où ne paraît aucune individualité catholique, et dont tous les acteurs sont des moines, des clercs, des prêtres, qui ont apostasié? évangélistes qui se croient illuminés d'en haut et se disent anathème; prophètes et apôtres

du Christ qui se vantent de posséder le criterium de la vérité et ne s'entendent pas plus entre eux que les ouvriers de Babel! — Nous avons mis à découvert cette plaie de la réforme personnifiée dans ses athlètes les plus connus. C'est le Saxon qui les jugera.

Nous aurions eu tort d'oublier une nouvelle inconséquence de la pensée novatrice en Allemagne. C'est au nom de la raison personnelle substituée à toute autorité, à toute tradition autre que la Bible que Luther avait opéré son schisme. Mais la raison individuelle ne pouvant être à l'abri ni de la déception ni de l'erreur, les résultats de ses investigations devaient être nécessairement multiples. Carlstadt, le premier, usant de ce droit d'examen biblique proclamé par Luther, fut conduit en vertu même de la lettre inspirée à formuler un système différent de celui qu'établissait le moine de Wittemberg. Infidèle à sa logique, Luther s'insurgea dans son duel avec l'archidiacre, et plus tard avec Zwingli et les sacramentaires, contre le droit d'examen qu'il avait fondé : il réformait l'autorité, et ne voulait pas qu'on le réformât; prétention que Zwingli, comme Carlstadt, repoussa d'abord par le rire, puis par la colère : rires et colères ont été recueillis par nous, non pas dans le récit souvent infidèle de Luther, mais dans les livres originaux des dissidents.

On s'était étonné que nous eussions négligé les

questions de philosophie : la liberté de l'homme, sa déchéance, sa réhabilitation, qui avaient eu le privilége de passionner l'école Wittembergoise.

Nous nous en sommes occupé cette fois, parce que, en donnant la solution de ces hauts problèmes au point de vue de l'école catholique, on jugera plus facilement les symboles aventureux que Luther voulut édifier sur les ruines de notre dogmatique traditionnelle ; symboles nés au souffle d'une bouche humaine et qui, à peine éclos, éprouvent toutes les misères de leur père, souffrent, vieillissent et meurent, quelquefois de leur mort naturelle, c'est-à-dire de la main du temps ; presque toujours d'une mort violente, c'est-à-dire de la main même des fils spirituels de Luther. En exposant l'antagonisme des doctrines réformées, nous ferons ressortir l'harmonie du dogme catholique, et sa conformité avec l'Évangile, tous deux immortels et qui, depuis les grands assauts qu'ils eurent à supporter au seizième siècle, sont aujourd'hui ce qu'ils étaient hier, ce qu'ils seront demain.

Qu'un autre Élysée soufflât sur la poussière du docteur Eck, Eck en reparaissant à la lumière n'aurait pas d'autre catéchisme que celui qu'il tenait en main à Leipzig : le soleil aurait pu changer, la parole catholique appuyée sur la révélation serait restée et restera éternellement la même.

Toutefois, hâtons-nous de le dire, notre livre n'est point une controverse : dévoiler les enseignements contradictoires de la réforme, ce sera pour nous le plus souvent les réfuter. A quoi bon, par exemple, prouver que l'homme est libre? ne vaut-il pas mieux rapporter les singuliers arguments à l'aide desquels Luther se vante d'avoir prouvé que la bonne veuve Cotta, qui émue de pitié lui jette un liard, quand il mendiait dans les rues d'Eisenach, était poussée fatalement à faire l'aumône, et que le petit liard qui tombe dans la casquette de l'enfant était une offense à Dieu !

Un homme tel que Luther ne revit pas seulement dans ses œuvres et dans les récits de ses contemporains. Son pied, partout où il a posé, s'est si fortement empreint sur le sol, qu'il y a laissé des traces impérissables. La vie du docteur fut à la fois un combat et un pèlerinage à travers l'Allemagne. Des âmes enthousiastes vont visiter aujourd'hui les lieux où se passèrent les phénomènes de la réforme, comme autrefois nos pères étaient poussés vers la terre sainte. Nous aussi, nous avons entrepris ce voyage. Nous avons vu Eisleben, Eisnach, Erfurt, Worms, Spire, Wittemberg; recueillant des souvenirs et des images qui aideront à la compréhension de notre narration, et qui nous fourniront quelquefois d'utiles enseignements.

Ainsi s'il arrive qu'on nous montre, avec un respect idolâtre, le verre où s'attachèrent les lèvres de Luther, nous demanderons qu'on nous explique le dédain de nos adversaires pour les ossements des martyrs de notre foi ; si le protestant s'assied avec émotion sous l'arbre qui abrita Luther à Pfifflichheim ; il nous sera bien permis à nous de baiser la main de l'un de nos saints qui préféra la mort au parjure ; et si l'on nous fait voir les gouttes d'encre qui jaillirent de l'écritoire que Luther jeta à la tête du diable, nous aurons moins de peine à obtenir grâce pour quelques-unes de nos naïves légendes.

C'est la cinquième fois depuis 1839 que nous reproduisons notre travail. Si quelque chose a pu le récompenser glorieusement, c'est l'accueil qu'il a trouvé en Allemagne, ce pays des consciencieuses études. Parmi les éloges que l'Allemagne a bien voulu nous décerner, il en est un dont nous sommes fier, parce que nous croyons le mériter, c'est celui qui s'adresse à notre probité historique (1). Avant de publier cette nouvelle

(1) On nous permettra de citer l'opinion de l'une des plus belles intelligences de l'Allemagne sur cette histoire de Luther. Voici comment M. Charles Egger s'exprime dans la préface de la traduction de notre livre :

Die Geschichte des Lebens, der Lehren und Schriften Dr. Martin Luther's von J. M. Audin, als einem Franzosen, dürfte manchen Deutschen von der Lesung derselben abhalten. Wie? ein Franzose soll, auch bei seiner redlichsten

édition nous sommes rentré dans la poussière des bibliothèques. Personne n'eut jamais plus d'amour pour la couche terreuse qui recouvre les vieux livres,

---

Wahrheitsliebe, eine durchaus wahre Geschichte Luther's schreiben können?

Doch wer die Einleitung zur gegenwärtigen Geschichte Luther's und die Geschichte selbst mit Unbefangenheit zu lesen die Mühe auf sich genommen hat, der wird von seinem allenfallsigen Vorurtheile über die Untauglichkeit eines französischen Schriftstellers zur Bearbeitung der Geschichte des Lebens, der Lehren und Schriften eines Mannes, der in jeder Beziehung durch und durch ein Deutscher, und ein Deutscher in dem großen Sinne des Wortes gewesen sein soll, zurückgekommen sein, zumal wenn er auch Audin's Geschichte, Calvin betreffend, gelesen hat.

J. M. Audin benützte zu seiner Geschichte Luther's die Schätze der Bibliothek des Vatikans, und sammelte Quellen in Mainz, Erfurt, Cöln, Straßburg, Lyon und Florenz. Die bedeutendsten neuern Geschichtschreiber aus der Zahl der Deutschen, z. B. Menzel, Ranke, Pfizer u. s. w. zog er mit zu Rathe. Er besuchte die Hauptorte, an welchen die sogenannte Reformation ihre ersten Fortschritte gemacht hatte, als: Eisleben, Eisenach, Erfurt, Worms, Speier und Wittenberg. Auch die Wartburg ging er bei seiner Reise nicht vorbei. Was er hiebei Merkwürdiges fand, nahm er in seine Geschichte auf. Vorzüglich machte er sich mit Luther's Schriften bekannt und vertraut. Die ältern Geschichtschreiber und Schriften über Luther, seien sie aus katholischer oder protestantischer Feder geflossen, entgingen keineswegs seinem Fleiße und seinem Studium.

Seine Kenntniß der deutschen Litteratur beurkundet Audin nicht nur in der Geschichte Luther's, sondern auch Calvin's. Zu dieser letztern Geschichte benützte er auch Bretschneider, Henke, Paul Henry, Kirchhofer, Mosheim, Joh. Müller, Plank, Schlosser, Schröckh, Tischer, Höninghaus u. s. w.

Audin liefert also einen merkwürdigen Beleg zu der erfreulichen Erscheinung des Tages, daß die französischen Gelehrten unserm deutschen Wissen nicht mehr völlige Fremdlinge sein wollen.

Audin arbeitet gegenwärtig an einer zweiten Ausgabe Calvin's und an einer Geschichte Leo's X.

An der Uebersetzung seiner Geschichte des Lebens, der Lehren und Schrif-

parce qu'à nos yeux c'est là que repose cette perle qu'on nomme la vérité, et que la vérité, suivant Schelling, c'est la beauté réelle de toute espèce d'œuvre intellectuelle.

---

ten Luther's in das Italienische wird dermalen in Rom gearbeitet.

Die gegenwärtige Uebertragung ins Deutsche hat vor dem französischen Original einen sehr beachtenswerthen Vorzug. Das Original trug begreiflicher Weise die Stellen Luther's in das Französische über; die deutsche Uebersetzung gab sie aber alle, wie sie in den Werken Luther's deutsch vorkommen, auch in derselben altdeutschen Sprache.

Augsburg, den 15ten Nov. 1842.

Dr. Karl Egger,
Dombechant und Offizial

INTRODUCTION.

Du Rationalisme au siècle de Luther.

La réforme ne fut pas, comme on l'a dit, un accident, mais l'œuvre progressive du Rationalisme. Luther vint achever ce que le Rationalisme, en travail, cherchait à opérer depuis si longtemps.

On trouve dans l'histoire de l'intelligence en Allemagne un moment où la pensée ne donne presque plus signe d'existence; c'est un demi-siècle avant Luther. A peine l'homme se doute-t-il qu'il représente autre chose que de la matière. Il semble avoir oublié que son âme devrait vivre de tout ce qui « procède de la bouche de Dieu, » qui le créa à son image. Il la laisse emprisonnée dans des liens terrestres, où elle languit et se dessèche comme une plante sans soleil. Si dans ce sommeil des esprits nous cherchons un front où se lisent les signes de notre origine céleste, il nous faut entrer dans la chapelle d'un couvent. Là, quelques moines représentent seuls la substance immatérielle qui ne finira jamais; l'esprit pur, la foi vivante. Otez ce moine, tout un symbole s'efface : on dirait le monde retombé

dans l'idolâtrie, mais la pire de toutes, l'idolâtrie de la force.

Avant le quinzième siècle, la voix du prêtre allemand, le représentant de la science et de la vérité, avait presque toujours été écoutée dans un religieux silence; c'était plus que l'écho du Verbe vivant, c'était comme la voix de Dieu même et sa lumière. Pauvres et riches, sujets et monarques, obéissaient à cette parole qui domine tous les bruits du monde, comme celle qu'entendit Moïse sur la montagne. Si par intervalles une nature rebelle essayait d'altérer l'enseignement du prêtre, alors on s'écartait d'elle; on la laissait seule, abandonnée, jusqu'à ce qu'elle eût pleuré et fait pénitence. Persistait-elle dans sa rébellion, l'âme coupable était condamnée, anathématisée; les portes du temple lui étaient fermées et la table sainte refusée, jusqu'à ce qu'elle se fût repentie dans les larmes et la prière. Toutes les pompes menaçantes que l'Église déploie dans sa colère servaient en Allemagne à accroître le respect et l'effroi des peuples. Comme il n'y avait de lumière que dans le cloître, la révolte sortait ordinairement du sanctuaire. C'était un pauvre moine épris de passion pour ses livres, sa seule joie en ce monde, dont il rêvait la nuit et jusque dans ses prières, et qui, devenu fou à force d'étude, jetait toutes sortes de capricieuses imaginations à la multitude, qui, ne comprenant rien à sa parole, l'écoutait dans un naïf recueillement. Mais le moine averti par ses supérieurs se hâtait de s'amender et d'expier ses hardiesses par le jeûne et la mortification. Dans ces temps de foi docile, le clergé malheureusement négligea trop le culte des lettres. Parce que le monde moral était à lui, il estima que le monde créé ne pourrait lui

échapper. En Saxe, cette flamme pour l'étude, qui détache le prêtre de tous les hommes soumis à l'empire de la matière, va s'affaiblissant tellement à partir du quatorzième siècle, qu'il n'en reste au quinzième que quelques pâles lueurs. Le prêtre redevient homme, de pur esprit qu'il nous apparaissait d'abord. La langue de Virgile, qui revit en écho affaibli dans les poëmes de Prudence, dans Lactance, dans saint Augustin, et qui devrait se refléter dans la parole du prêtre catholique, perd sa grâce, se rouille, se ternit, et n'est bientôt plus une langue, mais un dialecte barbare. En vain les papes essayèrent à diverses époques de raviver en Allemagne la flamme des lettres antiques, comme ils l'avaient fait en Italie, soit par de simples exhortations, soit par des honneurs rendus à ceux qui les cultivaient à l'imitation d'Érasme (1); leur voix, pas plus que l'aiguillon de la gloire, n'était assez puissante pour secouer des âmes endormies depuis trop de temps dans le sensualisme. Les libéralités de Charlemagne, après la défaite des Saxons, s'étaient répandues sur les évêques allemands, qui se servaient des grâces du prince, en seigneurs féodaux, pour traîner à leur suite des cavaliers bardés de fer, des lances et des instruments de guerre. Sous Louis le Débonnaire, le fils de Charlemagne, on entendit dans la Westphalie une voix qui criait : « Malheur, malheur! aujourd'hui, le poison a

(1) Lettres de Léon X à Érasme : 10 juillet 1515, pour l'exhorter à publier les œuvres de saint Jérôme, et son travail sur le Nouveau Testament.

Du 26 janvier 1516 : « Dilecte filii, Vitæ morumque tuorum honestas, etc. »

» été versé sur l'Église! » Cette voix avait prophétisé l'avenir de l'épiscopat allemand corrompu par le grand empereur (1).

Au moment de la réforme, tous les prélats germains ne ressemblaient pas du reste à celui qu'a peint Érasme dans sa lettre à François Ier (2). L'évêque de Brandebourg s'était placé noblement à la tête des humanistes; Albert de Mayence protégeait Hutten; les évêques de Paderborn et de Posen aimaient les lettres et entretenaient dans leur diocèse de nombreuses écoles. Mais avant eux la plupart des membres du haut clergé étaient malheureusement trop occupés du monde matériel, pour penser à l'âme et à ses besoins incessants. Il eût fallu, pour briser leur vie fastueuse, une secousse imprévue : elle eut lieu, lorsqu'un pauvre ouvrier eut trouvé l'imprimerie.

L'imprimerie fut comme un nouvel arbre de la science. Prêtres et laïques, hommes de robe et d'épée, moines et magistrats, artistes, ouvriers, jusqu'aux femmes voulurent en cueillir les fruits (3), Plus ce mouvement des esprits se répandait, plus l'enseignement oral du prêtre perdait de sa puissance sur les masses. Les âmes avaient trouvé une existence nouvelle, une source inconnue de jouissances. Milton a peint cette ivresse ineffable, quand

---

(1) Hodie, væ, væ, venenum sparsum est per universam Ecclesiam. — Toute l'idée de Ranke sur l'influence du clergé séculier est dans cette prophétie rapportée par le père Thomassin.

(2) Érasme, dans sa lettre à François Ier, parle de l'un de ces évêques : « qui trecentos equites balistis, lanceis, ac bombardis instructos secum ducit. »

(3) Quin potiùs cedunt feliciori sæculo, quòd fœminæ latinè sciant. — Eras. Epist., Nicol. Everardo, Holland. Præsid.

l'homme ouvre pour la première fois ses yeux à la lumière. Les disciples les plus fervents abandonnèrent leurs maîtres spirituels, dès qu'ils purent lire ailleurs que dans ces libres éblouissants d'or et de peintures, que les couvents conservaient si précieusement, et qu'on vendait auparavant à si haut prix.

L'imprimerie devait être une arme puissante dans les mains du Rationalisme. Le clergé allemand eût pu imiter l'exemple du clergé d'Italie, s'emparer de cet instrument, le manier, s'en servir à son profit et à sa gloire, et personne, assurément, n'eût été tenté de lui en disputer la possession. Malheureusement les évêques de la Germanie en général ne parurent pas assez comprendre l'enseignement que Dieu leur donnait et la mission qu'ils pouvaient accomplir; ils ne s'aperçurent pas assez des changements qui s'étaient opérés dans la société; ils ne pressentirent pas assez complétement l'avenir. Quelques vives sympathies, il est vrai, se manifestèrent dans le sacerdoce pour l'amélioration de l'esprit humain; mais au lieu d'aller s'inspirer, comme en Italie, aux sources antiques, le sacerdoce aima mieux rester dans ses cloîtres, et y étudier, pour ressusciter les lettres, les œuvres de ses théologiens, admirables comme enseignement dogmatique, mais dont la forme littéraire avait vieilli. Tout ce qu'il fit pour se donner un air d'érudition mondaine, ce fut d'associer, dans ses études psychologiques, Aristote à saint Thomas. Mais Aristote, avec sa terminologie aride, sa froide raison et sa parole incolore, ne pouvait toujours enchaîner l'imagination d'un peuple qui tôt ou tard devait appartenir à la poésie.

Or cette poésie se trouvait répandue à pleines mains dans la philosophie de Platon. Les Grecs bannis de

Constantinople l'avaient récemment emportée de l'exil, et révélée aux âmes italiennes qui s'étaient tout à coup éprises pour les rêves mystérieux du disciple de Socrate (1). Ainsi deux grands systèmes de philosophie venaient d'être mis en présence et se disputaient le domaine de l'intelligence : l'un représenté par Aristote, esprit grave et systématique ; l'autre par Platon, esprit brillant et coloré ; Aristote ne parlant qu'à la raison, Platon s'étudiant à captiver les sens. Positif dans ses déductions comme une formule algébrique, Aristote répudiait toute parure comme une folie ; vague comme un rêve, Platon pouvait revêtir dans ses manifestations les formes les plus musicales de la langue. L'Italie tout entière, avec ses clercs, ses laïques et jusqu'à ses prêtres, embrassa avidement les théories platoniciennes (2). L'Allemagne sacerdotale choisit Aristote ; mais en dehors du clergé, Platon trouva plus d'un disciple enthousiaste. Les humanistes, et les lettrés, penchaient pour Platon ; Ulrich de Hutten et Reuchlin répudiaient Aristote et poussaient la multitude vers l'antiquité païenne. La multitude obéissait

(1) Marsile Ficin, Pic de la Mirandole, Laurent de Médicis, le père de Léon X, contribuèrent surtout à répandre les dogmes de cette philosophie nouvelle, qui, malgré son hétérodoxie, séduisit beaucoup d'hommes religieux. Au lieu d'un Dieu en trois personnes, c'est une âme unique qu'admettent les platoniciens ; âme, rayon, parcelle de la Divinité, unie à la matière ; après les épreuves de la vie, l'âme rompt ses liens, et va se perdre dans le sein de la Divinité, comme une goutte d'eau dans la mer. — Voyez Roscoë, Vie et Pontificat de Léon X, t. III.

(2) Ginguené pense qu'on a trop accordé d'influence à la chute de l'Orient sur la renaissance des lettres en Italie. Il croit que sans l'émigration des Grecs en Occident, l'Italie n'en eût pas moins ressuscité le culte de l'antiquité. Il a raison.

et délaissait les moines, qui, à l'aide de Pierre Durand, de Gabriel, de Scot, de Biel, et de tous les anges du couvent, espéraient régénérer l'entendement humain. On conçoit maintenant que le jour où le prêtre allemand put être raillé, et sa parole discutée ; où l'on put rire en toute quiétude de ses doctrines littéraires, le Rationalisme, par une réaction naturelle à l'orgueil, dut se prendre nécessairement à la parole dogmatique. L'examen individuel vint donc affaiblir la foi. Pour un peuple indifférent ou léger, c'eût été vraiment une bonne fortune que ce mystère de l'infériorité sacerdotale ainsi dévoilé ; la malignité française s'en serait amusée ; mais pour une population aussi sérieuse que celle d'Allemagne, le danger était plus grand. Ainsi, parce que quelques moines avaient mal compris leur siècle, avaient eu trop peur des lumières païennes, que de bruit fit Reuchlin et son école ! « Comment voulez-vous, disait-il, que je croie à ce purgatoire annoncé par une bouche ignorante, qui ne sait pas même décliner *musa* ? » On riait, et pas un de ses écoliers ne se levait pour lui dire : « Maître, est-ce que Sadolet, qui chante en latin comme Horace, n'enseigne pas aussi ce dogme ? » Reuchlin s'en aperçut plus tard.

C'était alors la coutume en Allemagne, qu'au sortir des écoles de droit ou de médecine, les jeunes gens allassent compléter leurs études en Italie, à Bologne ou à Padoue. Car, peinture, musique, sciences naturelles, tous les modes de la pensée s'épanouissaient à la fois sur cette terre privilégiée. Tandis qu'à Rome et à Florence l'artiste cherchait ses inspirations dans la contemplation des chefs-d'œuvre antiques, aux universités de Padoue ou de Bologne la science étudiait l'homme

dans l'homme, sans s'inquiéter des doctrines des maîtres anciens. Ce double spectacle de spontanéité et d'imitation artistique, également fécond en résultats, dut frapper vivement des imaginations allemandes, qui n'avaient encore poursuivi la science dans aucune intuition active. Tous quittaient donc l'Italie emportant des germes d'indépendance intellectuelle qu'ils allaient répandre à leur retour dans leur pays, ou de nouvelles idées sur la résurrection de l'art par l'imitation, qui devaient également développer en Allemagne le goût et l'amour de l'étude. Le Rationalisme trouvait son compte à ces pèlerinages dont il entretenait le goût; il y applaudissait, il y poussait les esprits, persuadé que de ces migrations scientifiques naîtrait quelque beau triomphe pour le doute, et pour la foi un obscurcissement inévitable. Ce qui devait aider au progrès du Rationalisme, c'était justement le spectacle moral qui venait de frapper ces écoliers, plus encore que les fêtes du catholicisme, que les splendeurs de la cour de Rome, que la vie joyeuse des artistes ou les miracles de l'art: c'était l'état de la pensée, voulons-nous dire, qu'ils avaient laissée en Allemagne si soumise, si austère, si dévote, et qu'ils trouvaient à Rome, à Venise et à Florence, affranchie, ne relevant de personne, ne reconnaissant ni joug ni maître. Rieuse, libertine, incrédule, mais dans la forme seulement, la pensée va se jouant de tout, du christianisme et de la morale, du clergé et des papes eux-mêmes. Elle a pour organes Dante qui jette des pontifes tout vifs dans les enfers (1); Pétrarque, qui fait de Rome une courtisane (2),

(1) Dante, Inf., c. 19.
(2) Petrarca, Fiamma dal ciel su le tue treccie piova.

et jusqu'au moine nommé Baptiste de Mantoue, qui s'est mis à chanter les amours des moines. Leurs livres, quoique défendus par l'autorité, circulaient dans Rome sous Jules II et Léon X, et se trouvaient dans la bibliothèque de la plupart des lettrés. Bibbiena et Bembo en savaient par cœur de longs fragments qu'ils s'amusaient à réciter tout haut (1). Ce n'était pas seulement la parole de quelques hardis penseurs, que ces écoliers emportaient pour la traduire et lui rendre une seconde vie, mais bien d'autres nouveautés. D'abord des livres de poésie, comme ceux de Dante et de Boccace, que ne connaissait pas encore l'Allemagne, qui ne les reçut que plus tard; puis des livres d'art comme ceux de Vitruve; des écrits politiques comme ceux de Machiavel; des sermons comme ceux de Savonarole. Quand des théologiens de Cologne tourmentaient Reuchlin qui voulait ranimer l'étude des langues d'Orient (2), Léon X appelait à Rome un savant pour professer l'hébreu (3), et plaçait dans sa bibliothèque le lexique du juif David Kimchi, imprimé à Venise; Sadolet allait commenter l'épître aux Romains (4); un Camaldule traduisait en italien la Bible (5); et le livre inspiré, qu'on accusait l'Église d'Allemagne de cacher au peuple, ou de n'expliquer que dans un latin barbare, était publié dans toutes les langues que parlent les hommes. Les

(1) Shepherd's, Life of Poggio Bracciolini, p. 88, 428.—Ginguené, Hist. d'Italie, vol. VII, p. 303, 313, 319.

(2) Maii, Vita Reuchlini.

(3) Tiraboschi, t. VII, part. II, p. 1083. —Lelong, vol. I, part. I, p. 97; vol. II, part. II, p. 534.

(4) Hirt's orientalische und exegetische Bibliothek, t. I, p. 35, 44.

(5) Fontanini, p. 673. Une autre traduction de la Bible parut à Venise en 1471. Bib. Spencer, vol. I, p. 63.

pèlerins littéraires emportaient avec eux le cantique de Salomon en éthiopien, œuvre de Jean Potken (1); le Psautier chaldéen, arabe, grec, latin, de l'évêque Giustiniani, dédié à Léon X; l'Évangile en syriaque, et d'autres travaux de linguistique (2).

Le Rationalisme triomphait, à la vue de ces trésors intellectuels apportés d'une terre étrangère, et s'en servait pour accuser l'ignorance du clergé allemand; de là l'affaiblissement de l'élément spiritualiste parmi le peuple : le doute entrait à pleines voiles dans le domaine de la foi.

Cependant en Allemagne une révolution s'était opérée, qui allait puissamment contribuer à déplacer l'intelligence; — les communes achevaient lentement leur affranchissement, et la bourgeoisie se formait des débris de la féodalité. Le travail avait graduellement amélioré le sort des bourgeois, êtres laborieux qui avaient fini par se grouper, s'entendre et se constituer; hommes nouveaux dans la famille sociale, qui participent à la fois du seigneur et du vassal. C'est le bourgeois du seizième siècle qui, dans le mouvement des idées de cette époque, jouera un rôle, et un rôle important (3). Propriété d'autrui d'abord, esclave de ses mains ensuite, et à la fin ne relevant plus que de Dieu seul, quand ces mains ont été assez puissantes pour assurer son avenir; le bourgeois commence à sentir le prix de son triomphe, qu'il veut conserver à tout prix. Il comprend que la force assemble bien des pierres,

(1) Simon, Hist. critique du Nouv. Test., p. 550-556.
(2) Lelong, Bib. fr., vol. I, part. II, p. 446, 447.
(3) Rossi, Cours d'économie professé au collége de France.

mais que l'intelligence seule élève des édifices; que la force livrée à elle-même peut faire des conquêtes, mais fragiles, qui meurent bien vite, si l'intelligence n'est commise à leur garde. Aussi vit-on ces affranchis de la veille, une fois que leur corps eut son lendemain gagné, songer aussitôt à délivrer leur âme. La lumière spirituelle qui se dégageait des Alpes attira d'abord leurs regards : livres, arts, idées, tout ce qui venait d'Italie occupa leur pensée. Les bourgeois saxons sont les premiers disciples de l'école philosophique allemande représentée par Reuchlin, école sceptique et railleuse, et qui a pour devise : haine aux moines et à tout ce qui vient des couvents. Vous les voyez se mêler, comme s'ils les comprenaient, à ces disputes platoniciennes et aristotéliciennes, qui commencent à agiter en Allemagne toutes les existences, et comme à Rome, adopter pour représentant celui qui parle à l'âme, qui la féconde, qui jette quelque poésie dans toutes ses spéculations. Ces querelles, où le monachisme laissait une trop large part aux humanistes laïques, contribuèrent à l'invasion de la réforme, en donnant à un peuple singulièrement méditatif le goût de discussions excentriques, où l'esprit venait jouer avec des forces qu'il n'avait appliquées qu'à la contemplation intérieure.

L'Allemagne voulut imiter l'Italie : Tubingue, en 1477, Mayence en 1482, Wittemberg en 1502, et Francfort-sur-l'Oder en 1506 (1), avaient élevé et doté des écoles, et comme au delà des Alpes, des universités où

(1) Robelot, Influence de la réformation de Luther, in-8, p. 340.

l'antiquité était expliquée et commentée devant une foule de disciples fervents, parmi lesquels on remarquait des figures toutes hâlées par le travail; hommes de chair et de matière, qui n'entendaient encore que peu de chose sans doute à ce culte d'âmes épurées par l'étude pour un passé tout intellectuel, dont la forme ne pouvait tomber sous les sens. Mais les signes destinés à représenter la pensée du maître n'avaient pas besoin cette fois d'être traduits, et pouvaient sans truchement parvenir jusqu'à l'oreille des nouveaux disciples; car c'était dans le langage du peuple que se faisaient les leçons orales du professeur allemand, suivant la coutume observée en Italie. C'était toute une révolution que ce simple changement de langage. L'Italie l'avait tenté la première sans danger pour la foi. Mais un peuple rêveur, comme le peuple germain, devait tôt ou tard abuser d'un aliment qui exaltait avec trop d'énergie son penchant au mysticisme. Ainsi les évêques, en fondant ces universités, travaillaient, sans s'en douter, au triomphe du Rationalisme, et préparaient la voie aux nouveautés religieuses.

Le clergé catholique eût pu dispenser au peuple la manne nouvelle, s'il eût voulu la chercher où la trouvaient les laïques : il la chercha ailleurs, et comme il vit que le passé était la grande source inspiratrice, il songea à l'appeler; mais au lieu de ces ombres qui avaient rempli l'antiquité païenne de leur gloire, il évoqua d'autres morts. C'étaient les théologiens du moyen âge. On vit donc tous les dieux de la scolastique, troublés dans leur silence, sortir de la tombe, ressusciter à la voix du prêtre et reparaître sur les bancs témoins de leurs anciens triomphes Dieux disputeurs, qui soufflèrent à leurs disciples un esprit de chicane, de ruses,

d'équivoques, de subtilités grammaticales, et les aidèrent à recommencer des luttes dont ils avaient emporté le secret. Ce secret était retrouvé. Ce n'étaient pas ces nobles et savantes joutes où l'âme cherche à dérober à la divinité la source mystérieuse d'où naissent la pensée, l'idée, la volonté humaine; mais des polémiques frivoles, où des moines tourmentaient leur imagination exaltée par la solitude à deviner des problèmes de morale, dont les naïves hardiesses eussent effarouché des âmes moins pures. La joie de ces cénobites, quand le problème était résolu, aurait dû mourir dans le cloître; mais elle franchissait les grilles et allait trouver, au milieu de leurs investigations, les humanistes qui s'amusaient à expliquer la thèse au peuple. Après l'avoir dépouillée du pudique vêtement de la parole monacale, ils la reproduisaient dans toute la nudité de l'idiome vulgaire. Ainsi, malgré lui, sans s'en apercevoir, le peuple était emporté dans un mouvement intellectuel et dans une sphère d'idées nouvelles qu'avaient apportées du Midi les pèlerins allemands. Le bruit de ces discussions arrivait donc incessamment à ses oreilles. Avant que Luther parût, le peuple savait que l'école était troublée et le monde théologique en émoi; il savait que les hommes qui passaient pour des apôtres de la science riaient effrontément des thèses du couvent. Quand donc des novateurs viendront remuer en plein air des questions qui ne s'agitaient jusqu'alors que dans l'intérieur du cloître, et qu'ils diront à haute et intelligible voix, comme Luther : « Vous examinez bien, vous, si Jésus-Christ est le Fils de Dieu, si Marie est sa mère, et moi, sous la forme de doute, je ne pourrai contester la vertu des indulgences ? » le peuple sera tout prêt à don-

ner raison aux nouveaux maîtres, et à se laisser séduire et tromper (1).

Ainsi, au moment où allait paraître Luther, tout se préparait, comme on voit, pour une révolution intellectuelle. Elle eût eu lieu sans secousse et sans violence, si la rédemption des esprits se fût accomplie par l'action que l'Italie aurait exercée nécessairement sur les destinées de l'Allemagne; il fallait laisser faire la foi, qui ne repoussait pas la lumière. Le Rationalisme l'emporta sur l'autorité, mais aux dépens du repos de la Germanie, du sang de ses enfants, des arts et des lettres. Le Doute, ce protestantisme de tous les âges, semait à chaque heure contre l'autorité du passé, de nouveaux levains de révolte qui n'avaient plus besoin pour éclore que d'un souffle puissant. Les voies étaient préparées pour un autre Arius. La presse, qui avait déjà répandu en Allemagne des libelles passionnés contre les droits temporels du saint-siége; la vive lumière qui, sortant d'Italie, avait franchi les Alpes pour illuminer la Saxe; la fermentation intérieure de la société saxonne, et la personnification d'une forme sociale nouvelle dans cet homme à double nature, qu'on nomme bourgeois; la sourde insurrection de l'homme du Nord contre l'homme du Midi; les subtilités théologiques remuées dans

(1) Cur non etiam tacent et gratias agunt, et suas frivolas disputationes omittunt de potestate et bonitate ejus, qui dedit istam potestatem ecclesiæ? Denique, quid est tam secretum vel in illâ summâ majestate, vel sacratissimâ humanitate, quod non propè nugis ita contaminaverint, ut omnium penè et affectum et reverentiam cordium assiduitate nugandi in Deum, extinxerint? — Hieronymo Sculteto, episc. Brand., 22 maii 1515.

toutes les écoles; l'insouciance ou le dédain d'une partie du clergé pour la littérature païenne; la croisade de certains rabbins convertis contre les livres juifs; l'ignorance des ordres mendiants; le faste turbulent de divers évêques; l'antiquité découverte avec le nouveau monde : voilà quelques-uns des spectacles qui frappèrent l'œil de Luther à son entrée dans le monde, et les rudiments de l'œuvre qu'il devait achever. L'œuf était pondu, suivant la pittoresque expression d'Érasme : Luther devait le couver et le faire éclore.

Nous n'avons pas cru que les éléments divers qui produisirent ou développèrent le mouvement réformateur pussent être suffisamment étudiés dans une Introduction. Il nous a semblé qu'à mesure que les faits se manifesteraient dans le monde religieux ou social, il nous serait plus facile d'en apprécier les causes génératrices. Mais d'avance nous déclarons que, dans l'examen de ces événements qui ébranleront l'Allemagne, c'est le témoignage contemporain que nous consulterons surtout. Sans doute il est aisé, après que trois siècles se sont écoulés, depuis une révolution, de formuler un système qui explique un passé mystérieux. Mais un système n'a de vie que pendant un temps déterminé; dépourvu de signification réelle, il ne saurait être tenu que pour vraisemblable, et jamais pour vrai, parce qu'il n'a de certitude que sous un point de vue relatif, et qu'il n'exprime qu'un symbole transitoire. N'est-il pas vrai que la parole d'hommes témoins ou acteurs d'un fait a bien une autre puissance, si l'on a soin comme nous le ferons constamment de chercher nos témoignages dans le récit même de ceux qui vin-

rent pour faire prévaloir des doctrines en opposition avec celles de l'école catholique? C'est donc à nos adversaires religieux que nous en appellerons pour expliquer ou juger les hommes et les faits qui vont se produire dans l'histoire de la Réforme.

HISTOIRE

DE LUTHER.

CHAPITRE PREMIER.

PREMIÈRES ANNÉES DE LUTHER. 1483—1508.

Naissance de Luther. — Hans, son père, et Marguerite Lindemann, sa mère. — Enfance de Luther. — Il part pour étudier à Magdebourg. — Il mendie en chantant, et est recueilli par Ursule Cotta. — Il étudie à Erfurt.—Ses professeurs.—Diverses épreuves auxquelles le ciel le soumet. —Mort de son ami Alexis. — Luther renonce au monde pour se faire moine. — Il entre au couvent des Augustins à Erfurt. — Les couvents au moyen âge.

Le père de Luther (1), Hans, était un pauvre paysan de Mœhra (Moer) dans la Thuringe, petit village situé presque au sommet de cette

(1) Un théatin italien, Cajetano Vicich, a composé un poëme où il fait naître Luther de Mégère, l'une des furies, qui fut envoyée des enfers en Allemagne. Florimond de Rémond place sa naissance au 22 octobre, pour confirmer les prédictions de Junctin, l'astrologue, qui a été réfuté par un professeur de mathématiques de Strasbourg, Isaacus Malleolus : Dissertatio de geniturâ Lutheri, Argentorati, 1617. Gauric indique le 22 octobre 1484, à une heure et dix

chaîne de montagnes où saint Boniface avait apporté le christianisme. Sa mère, Marguerite Lindemann, était une servante de bains, craignant Dieu, vertueuse et chaste. Elle aimait la prière, et passait pour être l'ornement de Mœhra (1). « Je lui ai demandé souvent, dit Mélanchthon, quand était venu au monde Martin : elle se rappelait bien le jour et l'heure de la naissance, mais l'année, elle l'avait oubliée. Elle racontait qu'elle était accouchée le 10 novembre, à onze heures du soir, à Eisleben, où elle était allée pour acheter des provisions au marché qui se tenait chaque année dans cette petite ville; qu'on avait baptisé l'enfant le lendemain, et qu'on lui avait donné le nom du saint dont on célébrait la fête. » Le frère de Luther, Jacques, honnête et bon jeune homme, croyait que Martin était né l'an du Seigneur 1483. Toute sa famille; son père, son oncle, son aïeul, travaillaient aux champs. Six mois après la naissance de Mar-

minutes après midi, et à ce moment il trouve dans l'état du ciel des signes certains qui indiquent Luther. Jean Michel Dillher, ministre à Nuremberg, a essayé de prouver, dans l'ouvrage qui a pour titre : Neu-geistreiches Handbuch, page 639, que Luther est cet ange dont saint Jean parle dans l'Apocalypse, XIV, 6. Mais Nicolas Weislinger, auteur du Friß Vogel oder stirb! trouve dans Lauter (c'est le nom du moine dans le haut saxon, et celui même dont Dillher se sert pour prouver la nature du réformateur) le nombre cabalistique 666, qui désigne la bête apocalyptique du verset de l'apôtre : Hic sapientia est. Qui habet intellectum computet numerum Bestiæ. Numerus enim hominis est. Et numerus ejus sexcenti sexaginta sex.

(1) Mathesius, in Vitâ Luth. Conc. I.—Cochlæus, in Actis Lutheri, p. 1. — Sleidanus, lib. XVI, Hist. — Tenzel, Hist. Ref., p. 138. — C. Christ. Schlegelii Vita Spalatini, ad an. 1521.

tin (1), Hans quitta Eisleben et vint habiter la ville de Mansfeld, où bientôt il abandonna le métier de laboureur pour prendre celui de mineur. Hans acquit un modeste coin de terre. Plus tard, nous le trouvons exerçant une magistrature que lui avaient déférée l'amitié et l'estime de ses concitoyens (2). Il travaillait jusqu'au soir pour nourrir ses enfants, passait les fêtes et les dimanches au logis, et n'allait que rarement au cabaret. Avant son arrivée à Mansfeld, cette famille vivait dans un grand dénûment. Chaque fois que ces souvenirs d'enfance revenaient à son esprit, Luther aimait à s'en entretenir avec ses amis : « Mes chers parents étaient bien pauvres, disait-il; pour nous nourrir mon père était obligé de bêcher la terre, et ma mère de porter du bois sur les épaules; bonnes gens qui ont bien eu du mal, et dont la race est éteinte aujourd'hui (3). » Dieu bénit tant de pauvreté et de labeur. Hans devint maître mineur, prit des ouvriers, et put élever sa nombreuse famille. On ne sait pas combien il eut d'enfants : deux moururent de la peste qui désola l'Europe au commencement du seizième siècle; une de ses filles épousa le

---

(1) Paulinus, in Syntagmate rerum germ., p. 125. — Keil, Leben Hans Luther's, p. 23.

(2) Parentes Lutheri primùm in oppido Eisleben, ubi Lutherus natus est, domicilium habuerunt; deinde migrârunt in oppidum Mansfeld.—Mel., in Vitâ Lutheri.—Chytræus, in Chron. sax., p. 223.

(3) Ego sum rustici filius de Moër circa Islebiam. Ego natus ex pauperibus parentibus. Pater fuit fossor montium, mater omnia ligna ad rem domesticam necessaria in dorso importavit. Proavus, avus, pater meus fuerunt naturâ rustici.—Lut., Coll. mens., T. II, p. 18 et 118.

scribe Ruhel de Mansfeld, dont le nom revient quelquefois dans la correspondance de Luther (1).

Hans était un de ces bons paysans allemands, dont le type se retrouve encore dans la Haute-Saxe. Ardent au travail et à la prière, amoureux de sa famille, et de sa fille surtout, jamais il ne murmurait contre la Providence, même quand elle lui envoyait un nouvel enfant. Il aimait à se délasser, le soir, auprès d'un grand pot de bière, en écoutant quelque récit biblique que Jacques lui lisait, dans un des livres que leur prêtaient difficilement les pères du couvent; car les livres étaient aussi chers que rares. Il se couchait de bonne heure, faisait sa prière, et venait s'agenouiller au pied du lit de Martin, en demandant à Dieu que l'enfant grandît dans la crainte du Seigneur (2). Hans avait des armes à l'imitation des nobles de son temps: un marteau de mineur sur un socle de granit (3), et dont il était fier comme Sickingen de son épée. Souvent il invitait à sa table le prieur ou le maître d'école de Mansfeld, qui se plaisait à questionner l'enfant, dont l'œil s'arrêtait déjà sans sourciller sur l'interrogateur. Luther à six ans savait lire et écrire couramment. Quand Mélanchthon se maria, Hans fut de la noce, et vint s'asseoir à la table du festin parmi les hellénistes, les docteurs, les savants, et les lettrés

(1) Lettres de Luther à Jean Ruhel, 30 mai 1525; au même, 3 juin 1525. Voyez le recueil de Leberecht de Wette : Dr. Martin Luther's Briefe, Sendschreiben und Bedenken; Berlin, 1826, in-8, 6 vol.

(2) Gustav Pfizer, Luther's Leben; Stuttgard, 1836, in-8°.

(3) Michelet, Mémoires de Luther, t. II, p. 3.

que le professeur y avait conviés. Jean Reinick fut le premier et le meilleur camarade de Martin Luther. Hans ni Marguerite, du reste, n'épargnaient les châtiments à leur enfant. Luther raconte que sa mère, un jour qu'il avait dérobé une pauvre petite noix, le frappa jusqu'au sang, et qu'il avait tellement peur de son père, qu'il allait se réfugier dans l'âtre de la cheminée quand il avait eu le malheur de lui désobéir.

L'an 1497, au mois de mai, deux écoliers cheminaient sur la grande route de Mansfeld à Bernbourg, le havre-sac sur le dos et le bâton à la main, le cœur et les yeux gros de larmes. C'étaient Martin Luther qui avait quatorze ans, et son camarade Reinick du même âge à peu près (1). Tous deux venaient de quitter la maison paternelle, et se rendaient à pied à Magdebourg pour y fréquenter les Currend Schulen, gymnases célèbres dans le moyen âge et qui subsistent encore. Là, chaque enfant payait sa nourriture, son entretien, son éducation, à l'aide des petites aumônes que lui faisaient les riches, sous les fenêtres desquels il allait chanter deux fois par semaine, ou qu'il amassait à l'église en psalmodiant au chœur : école d'épreuves, de misères et d'abnégation, d'où sont sorties de grandes lumières qui ont illuminé l'Allemagne. Mais les riches de Magdebourg étaient bien peu charitables, puisque Luther, malgré sa belle voix, ne put trouver

(1) Mathesius, Pred. I.

de quoi payer ses maîtres pendant plus d'une année. Jean Reinick fut plus heureux. Donc Martin, ayant épuisé son dernier grœschel, quitta, en 1498, la cité au cœur d'airain. Après avoir dit adieu à ses camarades et à son petit ami, qui devait être un jour inspecteur des mines à Mansfeld (1), il prit son bâton et son sac de pèlerin, se remit en route, et se dirigea vers Eisenach, petite ville de la Thuringe, appartenant aux ducs de Saxe, et où sa mère avait des parents nombreux. Il suivait la grande rue Saint-Georges. Ayant aperçu une maison de belle apparence, il s'arrêta, posa son sac à terre et se mit à chanter (2). Une femme parut à la fenêtre. Émue de ce son de voix que le besoin rendait éloquent, elle jeta deux ou trois pièces de monnaie de cuivre à l'enfant, qui les ramassa joyeux, en remerciant du regard sa bienfaitrice. Cette femme, qui se nommait Ursule Cotta, veuve d'un riche bourgeois de la ville, à la vue des yeux mouillés de larmes du petit mendiant, lui fit signe de monter : et l'enfant de grimper l'escalier de bois. Arrivé dans la salle à manger, il trouva un repas tout prêt : du vin et des fruits (3). Sa faim et sa soif une fois apaisés, il se leva de table, en recommandant au bon Dieu celle qui prenait ainsi pitié des pauvres, et puis embrassa, en signe de reconnaissance, l'enfant d'Ursule, auquel il adressa diverses questions sur

(1) Luther's sämmtliche Werke; Halle, 1774.

(2) Andr. Toppii, Historie von Eisenach, p. 74.

(3) Dr. Martin Luther und seine Zeitgenossen, von Ant. Theod. Effner; Augsburg, 1827; t. I, in-12, p. 36.

le catéchisme. Son bâton à la main, il allait descendre l'escalier, quand la veuve l'arrêta, et lui dit de rester. C'était un fils nouveau que la Providence lui envoyait, et dont elle voulait avoir soin. Martin avait une seconde mère.

Ce fut à la table de sa bienfaitrice, jeune encore, qu'il entendit la première fois ce distique allemand, qu'il plaça depuis en guise de glose sur la marge de sa Bible en langue vulgaire, au chapitre 30 des Proverbes :

« Sur la terre il n'est rien de plus doux que l'amour des femmes, quand on est assez heureux pour l'obtenir (1) ! »

A l'abri du besoin, Luther se mit avec ardeur au travail. « Ne dites pas du mal, répétait-il, des petits chanteurs qui vont de porte en porte, demandant le pain du bon Dieu, *panem propter Deum ;* car j'ai aussi chanté aux portes pour avoir le pain du bon Dieu, et surtout à Eisenach, ma chère Eisenach (2) ! »

Il se trouva que cet enfant qui possédait une si belle voix aimait la musique avec passion. Cotta lui

---

(1) ... Nichts liebers ist auf Erden
Denn Frauen-Lieb, wem sie mag zu Theil werden.
Tisch-Reden ; Eisleben, fol. 442.

(2) Henri Cotta, que Luther avait interrogé sur le catéchisme, devint bourgmestre d'Eisenach. Luther l'invita plus d'une fois à sa table. A la mort de Henri Cotta, sa veuve Catherine (Auerbach), fit graver sur le tombeau de son mari l'épitaphe suivante :

Ipsum ceu natum est complexus amore Lutherus;
Fecit eum hospitii jure domûsque frui.

Cyprian, Hilaria Evangelica, t. III, p. 43.

fit présent d'une flûte et d'une guitare, dont il apprit à jouer sans maître. Quand il avait étudié et mendié, il revenait au logis hospitalier, et sur un de ces instruments chéris il essayait quelque vieux cantique allemand qu'il avait retenu sur son chemin, comme : Bénissons le petit enfant qui nous est né ; ou Bonne Marie, étoile du pèlerin. La veuve l'écoutait et l'applaudissait (1).

Il est vraisemblable qu'il puisa dans cette existence voyageuse, où il était obligé de triompher de la misère sous peine de mourir, ces germes de force contre l'adversité que l'âge ne fit que développer, et cette colère toujours grandissante contre l'humanité à laquelle il avait été obligé de tout payer, jusqu'à l'air qu'il respirait.

A Eisenach, Luther étudia la grammaire, la rhétorique, la poésie, sous un maître renommé, J. Trebonius, recteur du couvent des Carmes déchaussés. Trebonius avait coutume de donner ses leçons la tête découverte, pour honorer, disait-il, les consuls, les chanceliers, les docteurs et les maîtres qui sortiraient un jour de son école (2). L'esprit vif, l'éloquence naturelle, la rare facilité d'élocution,

---

(1) Ulenberg, Historia de vitâ, moribus, rebus gestis, studiis, etc., Doct. Martini Lutheri, in-12; Colon., 1622, p. 5. — Guilielmus Ernestus Tenzelius, Colloquia mens. 1691, p. 767. — Pfefferkorn's merkwürdige und auserlesene Geschichte von der berühmten Landgrafschaft Thüringen; in-4°, p. 363.

(2) Sedent inter hos pueros ex quibus Deus consules, cancellarios, doctores et magistratus facit, quamvis ad vos jam lateat; hos non immerito honoratis. — Seckendorf, Commentarius historicus et apologeticus de Lutheranismo; in-folio. Lipsiæ, 1694, p. 23.



l'habileté à composer en vers et en prose, de l'écolier, le firent bientôt remarquer : il n'avait pas de rival parmi ses condisciples. Luther a fait plus d'une fois l'éloge de son professeur (1).

Quand il eut goûté de la douceur des lettres, il jeta les yeux sur Erfurt (1501), où brillait une académie célèbre. Il avait hâte d'aller se désaltérer, dit son disciple bien aimé, à la source des bonnes doctrines. Son père céda facilement à ses désirs. « Mon cher Hans, dit Luther (2), m'a permis de fréquenter l'université d'Erfurt, où, grâce à son amour et à son travail, j'achèverai mes études scolastiques. » Il se fût aisément initié à tous les

(1) Mel. in Vitâ Lutheri, Decl.; t. III, p. 497.

(2) Dans le registre matricule de l'université, on trouve, à l'année 1501, le nom de Luther ainsi écrit par le recteur Jodocus Truttvetter : Martinus Ludher, ex Mansfeld. Plus tard, en 1502, sous le décanat de Jean Hœnsheim de Rheinsberg, la lettre h est effacée, et on lit : Martinus Luder ex Mansfeld, Baccalaureus philosophiæ. En 1520, Jean Crotus, recteur, et qui, avec Hutten, composa les Epist. obscur. virorum, voulut célébrer le retour de Luther de Worms. Il choisit un calligraphe habile qui dessina sur deux feuillets les armes des apôtres de la réforme ; à droite, au haut, sont celles de Luther : une rose épanouie; au milieu, un cœur enflammé surmonté d'une croix de patriarche dans un champ d'or; dans les coins, les lettres M. Luth.

Ludder ou Luder était, dit Érasme, Epist. ad Glocerium, le nom véritable de Luther, qui le quitta parce qu'en saxon Luder signifie mauvais garnement.

La bibliothèque de la Vaticane, à Rome, possède divers autographes du docteur : deux lettres en latin, datées de Wittemberg 1516, et signées F. Luder ; trois en allemand et signées M. Luther, et la paraphrase des fables d'Ésope en allemand. Jean Maurice Gudecus, dans son Historia Erfurtensis, liv. III, chap. XXII, p. 215, écrit toujours Luder.

arts libéraux, s'il eût trouvé des maîtres dignes de lui. Peut-être que les charmes de la philosophie, que l'harmonie de la parole antique, s'il eût pu s'y livrer plus à son aise, auraient contribué à adoucir son caractère. A Erfurt, il s'abandonna avec toute l'effervescence de la passion à l'étude si difficile de la dialectique, qu'il délaissa ensuite pour pratiquer les beaux génies de l'antiquité : Cicéron, Virgile, Tite-Live. Il lisait leurs livres, non pas en écolier qui ne cherche qu'à deviner des mots, mais en intelligence supérieure, tâchant d'y puiser des enseignements, des conseils, des maximes pour la vie à venir. De toutes ces fleurs il formait une sorte de bouquet, dont la douce odeur devait embaumer le chemin qu'il avait à parcourir, et calmer un jour ses souffrances de tête et de cœur.

Il eut pour professeurs, à Erfurt : Jodocus Truttvetter, qu'on nommait alors le docteur d'Eisenach, et dont il s'accusa plus tard d'avoir hâté le trépas par ses mutineries contre la théologie scolastique (1) ; Jérôme Emser, qui expliquait l'œuvre poétique de Reuchlin (2) ; Gérard Hecker, moine de l'ordre des augustins, qui déserta le catholicisme et introduisit la réforme dans son couvent (3) ; Bath. Usinger, surnommé Arnoldi, qui resta fidèle à sa foi et combattit courageu-

(1) Timeo causam acceleratæ suæ mortis fuisse...profanationibus... quibus scholasticam theologiam incredibiliter contempsi.—Mss. Bib. Jenæ. 17. dec. Spalatino.

(2) Altes und Neues ; anno 1720, p. 11.

(3) Georg. Groschii, Vertheidigung der evangel. Kirche p. 249.



sement les doctrines nouvelles (1) ; Jean Grevenstein, qui blâmait tout haut le supplice de J. Huss à Constance, et regardait le curé de Bethléem comme un martyr (2) ; Jean Bigand, qui resta toute sa vie attaché à son disciple (3).

Alors chaque couvent en Allemagne avait des bibliothèques, composées en partie de manuscrits aux belles miniatures rehaussées d'or et d'argent, œuvres patientes où étaient reproduits les trésors de l'antiquité profane, qui sans les moines auraient été à jamais perdus. C'était à la bibliothèque conventuelle d'Erfurt que Luther passait ses plus douces heures. Grâce à Guttenberg, pauvre ouvrier, on allait s'affranchir désormais du travail des cénobites : l'imprimerie avait été trouvée. Mayence, Cologne, reproduisaient les livres saints dans tous les formats. Le couvent d'Erfurt avait acheté à grand prix quelques bibles latines, qu'il montrait difficilement aux visiteurs. Luther put en ouvrir une, et ses yeux tombèrent avec un ravissement de cœur inexprimable sur l'histoire de Hanna et de son fils Samuel. « Mon Dieu ! murmura-t-il, je ne voudrais pour tout bien qu'un livre semblable. » Alors

---

(1) Fabricii Cent., p. 20.—Dr. Jöcher's Gelehrten-Lexicon, t. IV, p. 1748.

(2) Op. Luth. Halle, t. XX, p. 1687.

(3) Fabric., l. c., p. 18.

Sur le séjour de Luther à Erfurt, cons. Christ. Motschmann, Erfordia litterata, t. V, p. 696-701.—Nicol. Sinnhold, Commentatio de meritis Lutheri in civitatem et eccles. Erfordiensem, 1746. — Henr. Wolfg. Fratzscher, De Acad. Erf. de Luthero bene meritâ. Cobl. 1751.

une grande révolution s'opéra dans son âme. La parole humaine, parée de poésie, lui parut misérable au prix de la parole inspirée; il se dégoûta de l'étude du droit, auquel Hans, son père, avait voulu qu'il se livrât. Que Jodocus Truttvetter, son maître, qui jouissait comme canoniste d'une réputation méritée, lui semblait petit quand il le comparait à Moïse ou bien à saint Paul! Il avait vingt ans, et le travail avait épuisé ses forces; il tomba malade. Un vieux prêtre vint le confesser : l'adolescent était pâle, défait, et s'abandonnait à des pensées qui aggravaient ses souffrances. « Allons, mon ami, lui dit le bon prêtre, du courage; vous ne mourrez pas de cette maladie, Dieu vous réserve de belles destinées; il fera de vous un homme, et vous consolerez les autres à votre tour, car Dieu vous aime, puisqu'il vous châtie. » Assurément ce confesseur ne lisait pas dans l'avenir, et ne se doutait pas des desseins de la Providence sur le pénitent.

Durant le cours de ses études, Luther eut envie de revoir ses vieux parents. Son père Hans ne travaillait plus à la terre, il était maître mineur, et avait de nombreux ouvriers sous sa direction; Marguerite Lindemann ne portait plus du bois sur les épaules : elle gardait la maison, faisait le ménage, élevait ses enfants, et à mesure qu'elle avançait en âge, devenait plus pieuse. C'était, en un mot, un heureux et saint ménage, comme l'Allemagne alors en possédait en grand nombre. En traversant Eisenach, Luther s'était promis de revoir la maison devant laquelle il s'était arrêté pour chanter son cantique, de rendre visite à sa bonne Cotta, et de l'embrasser joyeu-

sement : beaux projets qu'il ne devait pas réaliser! Il s'était mis en route de grand matin, et avec un seul compagnon de voyage, quand, à peu de distance d'Erfurt, le couteau qu'il portait s'ouvrit en tombant, et lui coupa la veine crurale. Son camarade le prit sur ses épaules, et le ramena tout sanglant à la ville. Pendant que le chirurgien liait la veine, le malade, joignant les mains, regardait le ciel et se recommandait à Marie. « Bonne Vierge, disait-il, venez à mon secours, ou je meurs (1). »

Luther allait être mis à d'autres épreuves.

Il avait, en 1505, reçu ses grades de philosophie, et il se mettait à étudier la physique et la morale d'Aristote, lorsqu'un événement fortuit vint donner une autre direction à ses idées : son meilleur ami, le jeune Alexis, mourut à ses côtés frappé du tonnerre (2), à Stotterheim, près d'Erfurt. Luther ferma les livres d'Aristote qu'il avait à peine ouverts : Dieu inconnu pour lui, qu'il ne cessa de poursuivre jusqu'à la mort, et dont il appelait la philosophie une œuvre diabolique (3). Effrayé comme Paul sur la route de Damas, l'écolier leva les yeux au ciel et crut entendre une voix qui lui criait : Au couvent! Alors, après avoir invoqué le secours de sainte Anne, il fit vœu d'em-

---

(1) Dr. Martin Luther's merkwürdige Reisegeschichte, von Johann Theodor Lingke, Archidiaconus zu Torgau; Leipzig, 1769, in-4, p. 11, note.

(2) Martin Luther's Leben, von Gustav Pfizer, p. 2 —Chytræus, dans sa Chronol., p. 223, place ce fait en 1504.

(3) Nonne Lutherus totam philosophiam Aristotelicam appellavit diabolicam ?—Eras. Epistolæ : ep. 99, lib. 31.

brasser la vie monastique (1). La nuit venue, il quitta sa chambre, sans dire adieu à ses condisciples, un petit paquet sous le bras, où il avait enfermé soigneusement un Plaute et un Virgile, et il alla frapper à la porte du couvent des Augustins. « Au nom de Dieu, ouvrez. — Que voulez-vous? demanda le frère portier. — Me consacrer à Dieu. — Amen, » répondit le frère; et il ouvrit. Le lendemain Luther renvoyait à l'université ses insignes de maître : l'habit et la bague qu'il avait reçus en 1503.

Cette fuite précipitée fit du bruit; les professeurs dépêchèrent à Luther quelques-uns des élèves qu'il aimait particulièrement; mais il refusa de les voir et resta caché à tous les regards pendant un mois entier. Il écrivit à son père la résolution qu'il avait prise de se consacrer à Dieu. Hans entra en colère et menaça Luther dans une lettre, où, au lieu de l'Ihr allemand qu'il lui donnait pour honorer le savant, il ne lui adressait plus la parole qu'en se servant du du de colère ou de mépris (2). Hans voulait faire de son fils un savant professeur de droit, qui se serait marié richement et aurait fait honneur à sa famille (3). Mais l'adolescent croyait en Dieu :

(1) Adjuva me, o sancta Anna, cucullum enim monachi jam induam.—Coll. Luth., t. II, p. 12.—Cochlæus, in Act. Luth., fol. 2. — Melanchthon, in vitâ Lutheri, p. 6. — Ulenberg, Historia de vitâ, moribus, etc., p. 6.

(2) Pfizer, l. c. c. I, p. 22.

(3) Er dachte, sein Sohn solle ein Rechtsgelehrter werden, sich an ständig verheirathen und ihm Ehre machen. — Leopold Ranke, Deutsche Geschichte im Zeitalter der Reformation; Berlin, 1842, t. I in-8, p. 290.

la voix paternelle ne fut point écoutée. Qui sait ce qu'une âme comme la sienne fût devenue après ce coup de foudre qui avait frappé de mort celui qu'il aimait si tendrement? Peut-être se fût-elle livrée au désespoir; peut-être serait-elle tombée dans la folie, si elle n'eût eu devant elle un asile pour se guérir de ses terreurs et trouver un repos perdu. Ainsi, c'est à de pauvres ermites que Luther dut la raison, et la vie sans doute : il faut avouer que le malade oublia bien vite le souvenir du médecin!

Mais le genre humain est redevable aux cloîtres de plus grands bienfaits. Si nous les racontions, notre voix de catholique serait suspecte : laissons parler les protestants.

Les couvents ont été, dans le moyen âge, l'asile des arts et des lettres. Les moines sont alors les seules images de l'intelligence : c'est au cloître que vous trouverez peinture, sculpture, poésie, archéologie. Voyez tous les grands édifices, les temples, les chapelles, les maisons de prière qu'ils ont élevés! les monastères, les abbayes, les prieurés qu'ils ont fondés et dotés! les ponts qu'ils ont jetés sur les fleuves! les hospices, les nosocomes qu'ils ont ouverts aux infirmes et aux malades! les gymnases et les académies qu'ils ont institués (1)! C'est là que se réfugia la civilisation; sans les cloîtres, l'Europe aurait vieilli et serait

(1) Quàm longè nos majores nostri in bonis operibus superant nemo non videt, verbi gratiâ, quàm magnifica ædificia, quæ antiqua monumenta posteris reliquerunt!

morte peut-être dans la barbarie. Chaque cénobite a son travail marqué. Les uns, comme les chartreux, ensemencent la terre, défrichent les forêts, fertilisent les landes incultes, arrêtent les torrents, enseignent et transmettent les principes de l'irrigation, de l'assolement, de la greffe, de la science agricole. D'autres, comme les bénédictins, s'occupent à transcrire et à déchiffrer les vieilles chartes, et à sauver ainsi les titres de nos libertés communales, ou à commenter et à traduire les textes grecs et latins, pendant que de simples scribes travaillent avec une patience d'ange à rehausser de vermillon et d'azur nos hymnes et nos proses d'église. Il est des cloîtres, en Italie par exemple, au seizième siècle, qui sont transformés en ateliers de peinture, d'architecture ou de statuaire. Quand la prière est finie, les moines courent à l'ouvrage; les uns prennent le ciseau, les autres le compas ou le pinceau. L'Italie est toute pleine de la gloire des moines. A Florence, la plus grande merveille de la galerie Pitti, c'est le saint Marc de fra Bartolomeo. C'est le frère Giocondo qu'on appelle en France pour construire un des plus beaux ponts de la capitale. On dirait, à la vue d'un couvent au moyen âge, d'une véritable ruche. Aux uns le travail du bois, qui dans leurs mains prend toutes les formes et s'anime souvent comme le marbre; à d'autres les explorations paléographiques (1). Il en est à qui on a donné le ciel et les étoiles; d'autres auxquels on jette

(1) North American Review.



un monde peut-être plus merveilleux, le cœur humain. L'Asie Mineure est remplie de cloîtres où de pauvres frères étaient jour et nuit occupés à transcrire les poëtes et les orateurs de la Grèce et de l'Italie antique (1). Cent cinquante de ces sanctuaires de la science existaient dans la Calabre et autour de Naples. Voyez ce monastère qui s'avance de la Macédoine sur les flots de la mer Égée ; c'est le couvent du mont Athos ; jamais institution humaine ne rendra à la civilisation les services que lui rendit cette maison de prières. On cite soixante-trois palais de rois francs, où des moines s'appliquaient à reproduire les chartes royales. L'Église entretenait un peuple nombreux de scribes, tous voués à Dieu, et consumant leur intelligence à copier dans les salles du scriptorium des manuscrits profanes ou sacrés. C'est un moine d'Afrique, Eutholicus, qui inventa les accents ; un autre moine qui imagina les lettres onciales (2).

Occam, Scot, Durand, quoi qu'on en ait dit, ont été des hommes remarquables. Ils ont aidé à perfectionner l'intelligence et préparé les voies aux grandes découvertes du seizième siècle. Luther n'a pas toujours été injuste envers les scolastiques : il a proclamé les titres de l'un d'eux, Pierre Lom-

(1) Revue brit., 2 mars 1836.

(2) Montfaucon : Des endroits et des pays où l'écriture grecque fut en usage.

bard, à l'estime et à la reconnaissance du genre humain (1).

Les cloîtres ont d'autres titres encore à faire valoir. C'est dans la solitude des couvents que vinrent se vider souvent en Allemagne les querelles des seigneurs avec leurs vassaux ; et il faut rendre justice aux moines, l'opprimé trouvait en eux d'éloquents défenseurs. Si malheureusement leur voix n'était pas écoutée, et si le prince en appelait à son épée, alors la cellule se changeait en refuge où le vaincu trouvait un abri, des consolations et du pain, jusqu'à ce qu'il se fût réconcilié avec son maître. Que de fois le vainqueur vint expier son triomphe et ses fautes dans les larmes et le cilice! N'oublions pas que le cloître fut l'arche sainte (2) qui recueillit dans le grand naufrage des lettres les livres inspirés, et qui les sauva des mains des barbares ; que les premières versions en langue allemande sont dues à des cénobites ; qu'Ottfried de Weissenbourg rimait le Nouveau Testament et les Psaumes dans le dixième siècle ; que Raban Maur et Walfrid avaient traduit en allemand toute l'Écriture; qu'Augsbourg et Nuremberg publiaient au quinzième siècle des versions de la Bible dues à des religieux, à ces ermites que les réformés traitèrent si cruellement. L'un d'eux ne disait-il pas : « Quand nous avons besoin de figurer le diable, nous pre-

---

(1) Ein sehr fleißiger Mann und eines feinen Verstandes, und hat viel Treffliches geschrieben.

(2) Johann Frick, dans la préface : Ueber die neue lutherische Ulmer Bibel.

nons un moine (1)? » Et pourtant ce sont ces diables qui ont donné au monde Érasme, Reuchlin, Ulrich de Hutten, Agricola, etc.

Mais c'est surtout à l'Allemagne, païenne et barbare, que les couvents furent utiles. Avant de raconter la longue lutte de Luther avec les moines, ces intrépides représentants de l'autorité catholique, voyons ce que dans le cours des siècles ils firent au delà du Rhin pour le christianisme et la civilisation. S'ils succombent dans leur duel avec un théologien comme eux vêtu d'une robe de bure, peut-être alors, au souvenir d'un passé glorieux, leur donnerons-nous quelques larmes.

(1) Wir Lutheraner bilden den Versucher Satanem unter der Gestalt eines Mönchs mit seiner Kutte ab.—Christian Thomasius zu Halle, in den kurzen Lehrsätzen von der Zauberei, p. 44, 45.

Herder dans sa préface sur les Légendes, et le Magasin historique des missions protestantes, ont rendu de beaux témoignages aux moines d'Allemagne. —Nous renvoyons au chapitre IX de l'ouvrage de Hœninghaus : Das Resultat meiner Wanderungen durch das Gebiet der protestantischen Literatur, qui vient d'être traduit sous le titre de : *La Réforme contre la Réforme*, pour avoir une idée des aveux de certains protestants en faveur des ordres religieux.

CHAPITRE II.

LES MOINES EN ALLEMAGNE AVANT LA RÉFORME.

Boniface prêche dans la Thuringe, et fonde à Fulde des écoles.—Il a pour successeur Ratgaire, qui envoie Raban Maur étudier à Tours la méthode latine d'Alcuin. — Les moines enseignent à Fulde la langue latine.—Ils sont les instituteurs de l'Allemagne aux neuvième et dixième siècles. — Ils cultivent les lettres. — Progrès qu'ils font faire à la langue nationale, à la poésie latine, à la langue grecque, à l'histoire, à la géographie, aux mathématiques, à la dialectique, à la théologie. — Ce qu'ils ont produit dans ces branches diverses de science. — Au dixième siècle, ils répandaient la Bible et, à l'aide d'un catéchisme, enseignaient les vérités de la foi. — La scolastique. — Naissance de Trithemius.

En 722, un saint prêtre du nom de Boniface vint porter la lumière de l'Évangile sur les rives du Rhin (1). Il prêcha d'abord dans la Thuringe et dans la Hesse: les conversions étaient nombreuses. Pour étendre le royaume du Christ, il voulut fonder un séminaire, et il choisit, dans ce dessein, un site agreste, entouré d'épaisses forêts, où l'âme contemplative pouvait adorer Dieu en silence (2). A Fulde ou Buchonia s'éleva bientôt une

(1) Cave (Will.), Hist. lit. Script. eccl., 1689, in-folio.—Olearius Gottfried, Bib. Script. eccl., t. II, p. 244 et seq.

(2) Eichhorn, Geschichte der Künste und Wissenschaften seit der Wieder-



vaste maison habitée par des moines, qui prirent pour patron saint Benoît, et reçurent le nom de Bénédictins. Aussitôt les religieux commencent l'œuvre de la civilisation. Tout autour du couvent et dans quatre directions principales, des routes sont tracées qui conduisent jusqu'aux bourgades voisines. Boniface, quand il parcourt ces contrées en partie plongées dans les ténèbres du paganisme, recommande aux mères d'envoyer leurs enfants à l'abbaye de Fulde. Les mères écoutent la voix de l'apôtre, et bientôt viennent s'asseoir sur des bancs de bois, et dans une vaste salle où s'élève l'image de Jésus crucifié, une foule d'enfants auxquels les moines enseignent d'abord les vérités de la foi, puis les principes de la lecture, de l'écriture et du calcul. Charlemagne favorisa ce double mouvement religieux et intellectuel; chaque âme gagnée au Christ était une conquête pour le prince (1).

A chaque nouveau siége épiscopal, à chaque abbaye nouvelle qu'il fondait, l'empereur attachait une école de musique, une école de grammaire, une école de bonnes lettres. Osnabruck possédait, en 804, un gymnase où des clercs enseignaient les langues grecque et latine (2). Alors s'opère un

---

herstellung derselben bis an das Ende des achtzehnten Jahrhunderts; Göttingen, 1799, t. II, p. 382 et suiv.

(1) Ernst Ruhkopf's Geschichte des Schul- und Erziehungswesens in Deutschland; Bremen, 1794, in-8, t. I.

(2) Diploma Caroli M. Imperatoris de scholis Osnabrugensis ecclesiæ græcis et latinis criticè expensum ab A. I. anno 1717. On lit dans ce diplôme : Et hoc eâ de causâ statuimus, quia in eodem

mouvement semblable à peu près à celui qui se manifeste après la chute de Constantinople, quand les Médicis appellent de l'Orient une foule d'Hélènes qui viennent fonder en Italie le règne des lettres. Les routes d'Allemagne sont incessamment traversées par des pèlerins qui ont reçu du ciel la mission de convertir les populations à la foi chrétienne, et du prince celle de régénérer l'entendement humain. Apollonius à Ratisbonne, Virgile à Salisburg (1) prêchent un double baptême. La cellule qu'ils habitent est un foyer de propagande.

À Boniface succéda, comme abbé de Fulde, en 802, Ratgaire, moine dévoré de l'amour de Dieu et de la science.

Ratgaire, à peine installé, envoie à Tours Raban Maur et Hatto, pour étudier sous Alcuin, Bruno sous Einard, Modestus et Candidus sous Clément l'Écossais. Raban Maur devait rapporter en Allemagne la méthode d'enseignement dont se servaient les maîtres gaulois. Il fréquenta longtemps leurs écoles, et revint à Fulde avec un rudiment complet, que Harmuth introduisit à Saint-Gall, Walfrid Strabo à Reichnau, et Ottfried à Weissenbourg. Fulde, sous Raban Maur (2), qui succéda à Ratgaire,

---

loco græcas et latinas scholas in perpetuum manere ordinavimus, et nunquam clericos utriusque linguæ gnaros ibidem deesse in misericordiâ Dei confidimus.—Baluzii Capit., t. I, p. 419.—Baring, Clavis dipl., p 27. — Möser's Osnabrückische Geschichte.

(1) Gerberti Historia Nigræ Sylvæ, t. I, p. 126. — Hedio, Hist. Eccl., lib. VI, c. 9.

(2) Baronius, Ann. eccl., anno 869.— Trithemii Chron. Hirs., an. 813, 890. — Schannat, Hist. Fuldens., p. I, § 2.



devint bientôt une école que fréquentèrent un grand nombre de belles intelligences que Dieu réservait au culte de ses autels. Quand un évêque avait remarqué dans son troupeau un enfant de grande espérance, il se hâtait de l'envoyer à Fulde. C'est de ce monastère qu'on vit sortir une foule d'élèves qui brillèrent dans toutes les sciences, des mathématiciens, des astronomes, des géomètres, des rhéteurs, des musiciens. Après un stage de plusieurs années, ils allaient occuper les hautes dignités, que le pape ou l'empereur leur décernait (1). Servatus Lupus, ses études achevées, fut nommé abbé de Ferrières par Charles le Chauve, et Haymo, évêque d'Halberstadt, par Louis le Pieux, en 840 (2).

Un beau spectacle, glorieux pour la royauté des lettres se passe alors au delà du Rhin. La guerre désole les contrées où avait été bâti le monastère de Fulde. Lothaire et ses frères Louis et Carl se battent à la manière des barbares, couverts de

(1) Erat autem his temporibus in monasteriis ordinis nostri hæc consuetudo celeberrima, ut scholæ monachorum in singulis penè cœnobiis haberentur, quibus non sæculares homines, sed monachi moribus et eruditione præficiebantur nominatissimi, qui non solùm in divinis scripturis docti essent, verùm etiam in mathematicâ, astronomiâ, geometriâ, musicâ, rhetoricâ, poesi, et in cæteris omnibus sæcularis litteraturæ scientiis eruditissimi haberentur. Ex his multi non solùm in romanâ linguâ, sed etiam in hebraicâ, græcâ et arabicâ peritissimi, quod ex eorum operibus facilè dignoscitur, quamquam vitio scriptorum qui à primævâ institutione præceptorum paulatim degenerare cæperunt, pauca exemplaria nostris temporibus emendata reliquerunt. — Trithemii Chron. Hirs., anno 890.

(2) Chronic. Hildesh, in Leibnitii Script. rer. Brunsw., t. I, p. 714. — Ziegelbauer, Hist. Bened., p. 32, 39, 41, 310.



peaux de sanglier et armés d'une hache. Le pauvre abbé de Fulde, qui a pris le parti du vaincu, quitte son monastère. Le vainqueur, Louis, à la vue de cette maison d'où s'exhalent des chants pieux de la bouche d'enfants que les moines instruisent dans les lettres humaines, se sent ému d'admiration et de pitié, et il écrit à Raban Maur, que non-seulement il lui pardonne, mais qu'il lui rend et ses titres, et sa cellule, et ses livres. Mais un autre avait été choisi par le couvent pour remplacer l'exilé, c'était le savant Hatto. Alors, Louis l'Allemand donne à Raban Maur l'archevêché de Mayence; n'était-ce pas noblement se venger? Quelques paroles latines, chantées par des voix d'enfants, avaient changé cette sauvage nature.

La guerre a cessé: les lettres respirent, et l'Allemagne avec elles: c'est l'heure des créations intellectuelles (1).

Éginhard d'Odenwald, qui cherche à se modeler sur Suétone, a souvent, dans sa phrase latine, la précision élégante de son maître; Walfrid Strabo d'Allémanie écrit en véritable poëte; sa prose a du nombre et de l'harmonie; une nonne du couvent de Gandersheim, Roswitha, n'a pas de rival dans la langue de Virgile, même parmi les moines lettrés; Raban Maur, qui traite des sept arts libéraux, est supérieur en science à Beda et à Alcuin lui-même. Vous trouveriez difficilement, peut-être en Italie, un théologien plus fécond que

(1) Eccardi Comm. de Reb. Fr. Orient., l. 29, p. 357.



Godeschalck, un canoniste plus habile que Régino, un compositeur sacré plus ingénieux que Notker Balbulus, un écrivain qui ait assoupli avec plus de bonheur qu'Ottfried sa langue natale. Le dixième siècle est vraiment l'âge d'or du monachisme. Les cénobites sont les instituteurs de l'Allemagne : presque toutes les grandes lumières de l'époque appartiennent à l'ordre des Bénédictins, dont Trithemius se plut à célébrer la gloire. Chez le moine allemand, la science s'allie à la piété ; aussi, si vous jetez les yeux au delà des Alpes, vous apercevrez sur les siéges d'évêques, et jusque dans la chaire de Saint-Pierre, des religieux au nom tout allemand, qui ont traversé la forêt de Fulde avant d'arriver sur ces hauts lieux, où Dieu devait les donner en spectacle au double monde latin et germain (1).

A la lumière succèdent les ténèbres ; ténèbres qui passent bien vite, heureusement.

A peine la mort de Charlemagne a-t-elle laissé les côtes de l'Allemagne dépourvues de défense, que des hordes de Slaves (846) fondent sur ce pays. Au bruit de ces hommes du Nord, Bohémiens, Moraves, Wendes, qui portent la désolation dans le

(1) Aurea fuerunt in ordine sanctissimi patris nostri Benedicti hæc sæcula, quibus viri monastici vitâ et doctrinâ pene innumerabiles ubique claruerunt. Ex quibus multi ad pontificatûs apicem fuere promoti : cùm nulla in toto Latinorum imperio aperiretur ecclesia, quæ de ordine monachorum non habuerit antistitem. Commendabat enim vitæ sanctitas scientiam Scripturarum et fecit eruditio litterarum omnimoda vitam monachorum multò clariorem.— Trith. Chr. Hirs. ad an. 952.



cœur de l'Empire, Arnolphe appelle à son secours les Hongrois. Les Hongrois accourent et repoussent les barbares, qui, sous son fils Louis, recommencent leurs incursions. L'œuvre du grand empereur est menacée : ces belles écoles qu'il protégeait, ces monastères, asile des vertus et des sciences, qu'il entretenait, ces riches bibliothèques qu'il avait rassemblées avec tant de soin, tout tombe sous le pas du cheval ou sous la hache du Normand. Le Normand, qui a du sang païen dans les veines, n'a pas plus de pitié de l'herbe des champs que du presbytère ; du Christ sculpté que du manuscrit où, sous l'œil d'un frère, l'enfant apprend les premières règles de la syntaxe latine (1).

Mais Dieu prit pitié des saintes lettres et du moine qui les cultivait avec un amour si pieux. Il suscita, pour les sauver de la fureur des barbares, deux princes, descendant de Witikind et de race saxonne, et qui, tous deux, ont mérité le nom de *grand* : Henri Ier et Othon Ier. Henri défit à Sonderhausen et Mersebourg (934) les bandes qui avaient pénétré jusque dans la Thuringe : quatre-vingt mille barbares restèrent sur le champ de bataille ; le reste mourut de faim. Pour garantir ses États et ses conquêtes contre les Slaves, Henri bâtit, sur les bords de l'Elbe, Meissen, place forte et capitale du margraviat de Misnie ; pour les défendre contre l'irruption des Wendes, il fonda le margraviat de la Saxe septentrionale. Puis il porta la guerre dans le Jutland, réunit à son empire le ter-

(1) Eichhorn, l. c., p. 392.



ritoire qui s'étend entre l'Eider et le Schley, dont il forma le margraviat de Schleswig (1).

Othon Ier, continua l'œuvre de Henri, son père. Trois prélats figurent au couronnement d'Othon, les archevêques de Mayence, de Trèves et de Cologne, tous trois alors revêtus de la dignité électorale (2). Dans les guerres qui désolèrent l'Allemagne, plus d'une fois l'évêque prit place à côté du prince. Il s'agit de sauver le christianisme, et avec le christianisme, le pays et la civilisation : le prêtre est à son poste; il lutte contre le paganisme et l'esclavage. Le peuple ne l'écouterait plus s'il restait caché dans son palais.

Les Hongrois, ou, comme on les nommait, les Magyars, qui mangeaient, dit-on, la chair et buvaient le sang de leurs ennemis, reparaissent en Allemagne (955), inondent la Bavière, l'Autriche, le pays qui s'étend jusqu'au Lech, traversent le fleuve, et se présentent devant Augsbourg en poussant des cris affreux (3). Othon accourt, et livre bataille aux barbares, qui fuient pour ne plus revenir.

Le vainqueur se repose alors, mais son repos est glorieux : le christianisme achèvera l'œuvre que l'épée du guerrier a si heureusement commencée. Le pays de Schleswig et le Jutland embrassent la

(1) Rotteck, Histoire générale, depuis les temps les plus reculés jusqu'à l'an 1832. Carlsruhe, 1832, in-8, t. II, p. 394 et suiv.

(2) Rotteck, l. c., p. 398.

(3) Witichind. Annal. ap. Meibom, t. I, p. 650. — Hahn's Reichshist., t. II, p. 45.



foi du Christ. Pour assurer le règne de l'Évangile dans des contrées à peine échappées aux ténèbres du paganisme, Othon fonde à Schleswig, à Ripen, à Arhuus, divers évêchés, suffragants du siége de Hambourg. Les nouveaux évêques secondent les intentions du prince.

Les moines reparaissent (956-1056), non plus comme autrefois dans la mystérieuse obscurité de la forêt de Fulde, car le cheval slave ou normand n'a pas épargné un seul de ces beaux arbres qui abritaient le couvent, mais dans les capitales des districts. C'est là que le prince, qu'on nomme cette fois empereur, parce qu'il a reçu la couronne d'or impériale des mains du pape, fait construire pour eux des cloîtres à côté même du palais où il veut que logent les prélats, grands du royaume. On voit de ces palais à Brandbourg, à Havelberg, à Naumbourg, à Ripen, et à Magdebourg (1).

Sous la dynastie des Othon, amis des lettres, les évêques et les moines se liguent dans une sainte croisade contre l'ignorance. A Utrecht, dont il est évêque, Adelbold fonde une école où Bruno, fils de Henri Ier, et frère d'Othon le Grand, vient étudier (2) les langues anciennes, la dialectique et la poésie. Liége (960) a des gymnases confiés aux moines, et entretenus aux frais de l'évêque Éraclius, et

(1) Adamus Bremens, in Hist. eccl., c. 57. — Ziegelbauer, Hist. ord. Bened., t. I.

(2) Rotger, in Vitâ Brunonis ap. Surium, de Viris sanct. ad d. XI octob.—Folcuinus, de Gestis Abbatum Leodiensium, c. XIII, in d'Achery Spicel., t. II, p. 307.

que tout ce qui se destine au saint ministère est obligé de fréquenter. Au moment où personne ne s'y attend, on voit paraître le prélat qui interroge l'enfant, le reprend, et l'encourage (1). Brême a pour écoliers des princes danois et des fils de famille (2); Hildelsheim a pour professeurs Goderannus, Albert, Siegebert, Meinward (3). Dans le couvent de Saint-Michel de cette ville est une école de grammaire dont l'évêque a rédigé les statuts (4). A Paderborn, l'évêque Meinwerc a appelé des philosophes, des rhéteurs, des géomètres, des astronomes, des musiciens et des poëtes. On y explique Horace et Virgile, Salluste et Stace, Aristote et Démosthènes; on y fait de la musique et des vers; on y étudie les mouvements des astres et la culture des champs (5). L'université de Cologne est connue de toute l'Allemagne; elle a pour protecteur le frère même de l'empereur Othon, Bruno, un des hommes les plus savants du dixième siècle.

Au milieu de cet épanouissement des lettres et des sciences, la pensée ne pouvait rester inactive.

(1) Ziegelbauer, l. c.

(2) Adamus Bremens, in Hist. eccles., c. 57.

(3) Siffridus Misnensis, in epist., lib. I, ad an. 1002.

(4) Ziegelbauer, Hist. ord. Bened., t. I, p. 45, 46.

(5) Studiorum multiplicia sub eo floruerunt exercitia, quando ibi musici fuerunt et dialectici enituerunt; rhetorici clarique grammatici, quando magistri artium ibi exercebant trivium, quibus omne studium erat circa quadrivium; ubi mathematici claruerunt et astronomici habebantur, physici atque geometrici. Viguit Horatius, magnus atque Virgilius, Crispus et Sallustius et Urbanus Statius; ludusque fuit omnibus insudare versibus et dictaminibus jucundisque cantibus. —Vita Meinwerc, c. 52, in Leibnitii Scr. rer. Brunsw., t. I.

Les moines avaient à leur disposition les grandes œuvres de philosophie, d'histoire et de poésie grecques et latines. Gunzone (1) venait d'apporter d'Italie en Saxe le Περὶ Ἑρμηνείας de Platon, les Topiques d'Aristote, l'Iliade d'Homère, les Harangues de Cicéron et de Démosthènes, l'Histoire naturelle de Pline l'ancien, les Commentaires de César, les poëmes de Stace, de Claudien et de Manilius, Virgile, Horace et Vitruve (2). Les moines en firent des copies destinées aux bibliothèques cléricales, que chaque évêque formait dans son diocèse. Ces trésors étaient enfermés ordinairement dans la sacristie des cathédrales, et la garde en était confiée à des prêtres instruits. On citait surtout la collection d'écrivains antiques, rassemblée par Walthred à Magdebourg, et celle de Bernward à Hildelsheim (3).

Donc, les moines se remettent au travail : leur première pensée est de rappeler les merveilles du règne des Othons, leurs protecteurs. C'est une pensée qui vient du cœur : pouvait-elle ne pas leur porter bonheur ? Witikind le Saxon retrace dans une sorte d'épopée, où manque le rhythme, les gestes de Henri l'Oiseleur et du grand Othon (4).

(1) Christ. Gatterer, Commentatio de Gunzone italo, qui sæculo X obscuro in Germaniâ pariter atque in Italiâ eruditionis laude floruit. Norimb. 1756, in-4°, p. 17 et suiv.

(2) Martenne, in Thes. Anecd., t. I, p. 304.

(3) Eichhorn, l. c., p. 398.

(4) Witikindi Saxonis rerum ab Henrico et Othone I, imp. gestarum, lib. III. — Meibomii Script. germ., t. I.

Dithmar raconte la vie des cinq empereurs de la grande race saxonne, de Henri I, des trois Othon et de Henri II (1). Lambert d'Aschaffenbourg met le peuple germain en scène, et retrace avec la foi naïve d'un légendaire, c'est-à-dire d'un poëte, tout ce que le peuple germain a fait de merveilleux dans sa lutte contre les hommes du Nord (2). Hermann Contractus résout quelques problèmes difficiles d'astronomie (3); Notker fait passer les chants du prophète-roi dans un vieil idiome teuton, qui va se perdant de jour en jour (4); Willram, à l'imagination colorée, rime le Cantique des cantiques de Salomon (5). Il est impossible de ne pas applaudir à ces tentatives du clergé, pour donner au peuple germain une littérature nationale.

C'est au clergé, aux moines surtout, que les lettres durent le développement qu'elles prirent avant le règne de la scolastique. Et d'abord, c'est l'instrument de la pensée qu'il fallait créer.

---

(1) Dithmari Merseburg. ep., lib. VII, quinque imp. Saxonicorum, Henrici I, Othonum trium et Henrici II, ed Joach. Jo. Madero, Helmst., 1667, in-4°; in Leibnitii Scr. rer. Brunsw., t. I, p. 323.

(2) Lamberti Schaffnaburgensis Chronic. s. Historia Germanorum, in Pistorii S. rerum germ. Ratisb., 1726, fol. t. I, p. 301.

(3) Hermannus Contractus, de Mensurâ astrolabii liber, in Pezii Thes. anecd., t. III, p. 2, 50, 93. —Il a écrit également : Chron. de Sex mundi ætatibus.

(4) Notkeri Labeonis psalterium Davidicum è latino in theodiscam veterem linguam versum et paraphrasi illustratum, in Jo. Schelteri Thes. ant. Teut., t. I.

(5) Willrami, in Canticum canticorum paraphrasis gemina, prior rhytmis latinis, altera veteri linguâ francicâ, in Jo. Schelteri Thes. Ant. Teut., t. I.

LANGUE ALLEMANDE (1). Au huitième siècle, l'Allemagne n'avait pas de langue nationale, mais des dialectes populaires, qu'on parlait et que personne n'écrivait, faute de syntaxe. Il était difficile d'élever jusqu'à la puissance symbolique des signes en grande partie formés de diphthongues. Au temps d'Ottfried, cette entreprise semblait impossible. Le christianisme, qui avait régénéré l'homme, fonda en quelque sorte la langue. Le prêtre, dans ses prédications nomades, la pourvut incessamment, sinon de radicaux nouveaux, du moins d'acceptions nouvelles qu'il donnait aux vocables existants. Ces acceptions n'étaient au fond que la signification figurée de termes populaires en usage, images d'idées inconnues, et que le missionnaire faisait entrer dans le domaine de la parole écrite. Ce ne fut pas seulement un des dialectes que bégayait le peuple, qui s'enrichit ainsi de terminologies nouvelles. Le moine, sorte de lexique vivant, laissait sur son chemin, parmi les peuples divers qu'il évangélisait, des idées qui parvenaient à l'entendement, à l'aide de mots qui changeaient désormais de signification.

De là, un nouvel ordre de notions en partie empruntées à la vie spirituelle, telle qu'elle est représentée dans l'Évangile, et que les missionnaires révélèrent aux peuples qu'ils convertissaient

---

(1) Sur le développement de la langue allemande, consulter Adelung's umständliches Lehrgebäude der deutschen Sprache, t. I. Leipz., 1782, in-8. — Koch's Compendium der deutschen Literatur-Geschichte; Berlin, 1795, in-8.

au christianisme. Les premiers fragments littéraires qui nous restent de ces temps anciens sont écrits dans les dialectes bas saxon, allémanique, rhénique et francique. Presque tous sont en prose, et semblent avoir été destinés particulièrement aux prêtres qui portaient la lumière parmi les peuplades païennes. Ce sont des traductions ou des paraphrases du Nouveau-Testament, des livres ascétiques, des statuts, des règles de conduite sacerdotale (1). Leur origine est évidemment latine. Eckardt a donné un fragment d'un sermon latin prononcé au temps de Boniface (2), et qui fut reproduit depuis en langue saxonne. Les gloses de Melberg sont probablement l'œuvre de quelque moine, et les capitulaires de Louis le Pieux ont vraisemblablement été rédigés par des prêtres.

Pour initier les jeunes gens aux secrets de la langue latine, les religieux rédigèrent des vocabulaires que chaque élève était tenu de copier (3). Celui de Raban Maur, qu'un de ses écoliers composa, fut longtemps en usage dans les classes (4). Quelquefois, sous la forme de glossaire, l'auteur enfermait un traité élémentaire de science anato-

(1) Catechesis Theodisca (Eccardi, p. 93.— Grupen, Form. vet. conf. Hannov., 1667, in-4°, p. 19) du neuvième siècle.—Une traduction en langue francique de l'écrit d'Isidore, de Nativitate Domini, 7e s. (Schilter, t. II). — Une paraphrase en langue rhénique des quatre évangélistes (Michæler, t. III, p. 84.)

(2) Catech. Theod., p. 749.

(3) Eccardi, Franc. Or., t. I, p. 853 ; t. II, p. 350-997.

(4) Eccardi, l. c, p. 350.



mique, comme Walfrid Strabo dans son vocabulaire des parties du corps humain (1).

Ce fut un service plus réel que le clergé rendit à la langue nationale, en traduisant quelques ouvrages purement scientifiques, tels que ceux de Boëce, de Martianus Capella, et l'Organon d'Aristote (2). Ces essais, où la pensée primitive pouvait n'être pas toujours fidèlement reproduite, favorisaient le mouvement des idées.

Par intervalles, la pensée, qui devient de plus en plus indépendante, s'essaye à donner une forme originale à ses inspirations; elle chante ou rime : C'est Jésus qui parle avec la Samaritaine en vers rimés; c'est une hymne en vers à saint Georges; ce sont les quatre évangélistes qui racontent encore en vers la vie du Christ. Quelquefois l'écrivain est véritablement inspiré, comme dans l'hymne sur saint Anno, œuvre d'un beau jet poétique. Heureux ou malheureux dans ses vers, le poëte n'en a pas moins rendu service à l'idiome ou au dialecte dont il s'est servi : en croyant ne parler qu'au cœur, il a converti l'oreille (3).

L'Allemagne, si lente dans son travail intellectuel, a devancé toutes les autres nations dans la

(1) Walfridi Strabonis Glossæ latino-barbaricæ de partibus humani corporis (in Goldasti scrip. rer. alem. II ; — in Rabani Mauri Op., t. VI, p. 331.

(2) Boëce fut introduit à St-Gall vers le dixième ou onzième siècle (Gerberti Iter alem., p. 143). — Mart. Capella au même temps (Gerbert, l. c., p. 141.)

(3) Eccardi, Franc. Orient., t. II, p. 948. — Nyerup, Symbol., p. 411. — Schilter, t. II.



culture de la langue maternelle. C'est qu'en Allemagne, la langue du peuple était distincte de celle du savant, qui s'était réservé le latin; en sorte que, chaque tentative de la muse plébéienne dans l'idiome populaire, était un véritable progrès lexicologique. Eichhorn remarque, avec raison, qu'il n'en était pas ainsi chez les autres peuples, chez les Français, les Italiens et les Espagnols par exemple, où à cette époque il n'y avait qu'une langue écrite, la langue savante ou latine. Plus tard, quand chez ces nations le latin eut fait scission avec le roman, le roman tomba dans le domaine du peuple; tandis que le latin resta la propriété des hautes intelligences.

Étude de la langue latine. C'est des rives de la Loire que la syntaxe latine fut apportée sur les rives du Rhin. A Tours existait une école célèbre dirigée par Alcuin, et que Raban Maur vint visiter. Les maîtres de ce gymnase s'étaient formé une méthode technique d'enseignement, compréhensible à toutes les intelligences, et dont le succès était aussi sûr que rapide. L'Allemagne, qui désirait s'approprier cette méthode, chargea l'un de ses plus glorieux enfants d'aller l'étudier sur les bancs mêmes du séminaire d'Alcuin.

Raban Maur quitta Tours, emportant avec lui une grammaire qu'il traduisit, et qu'on enseigna bientôt à Fulde. Walfrid l'introduisit à l'école de Reichenau; Ermenric (1) la répandit sur son che-

---

(1) Liber de Grammaticâ ad Grimoldum archicapellanum. Mabill., Annal., t. IV, p. 420-422.



min dans divers établissements fondés par les moines. On possédait la clé de l'arche sainte, restaient les trésors dont il fallait s'emparer. Raban Maur y songeait. Sous l'œil du maître, d'habiles disciples composèrent de petits lexiques (1) où chaque mot, dont on s'était approprié la notion, venait se ranger par ordre alphabétique. Iso, à Saint-Gall, exécutait le même travail. Bientôt, tous les couvents de l'Allemagne possédèrent des grammaires et des dictionnaires, que des scribes multipliaient, et que les élèves étaient obligés de copier eux-mêmes : la syntaxe et le lexique étaient donc trouvés. Mais le rudiment d'Alcuin fut bientôt insuffisant ; on imagina d'autres méthodes, et le clergé fit des grammaires nouvelles. Parmi les grammairiens de l'époque, on cite Haymo, évêque d'Halberstadt ; Adelmann, évêque de Brixen ; Notker Labeo, moine de Saint-Gall ; Willram, abbé d'Ebersberg (2).

---

(1) Eccardi, Comm. de Reb. Franc. Orient., t. II, p. 340. — Gerbert, Iter alem., p. 4-10.—Bern. Pezii Thes. Anecd., t. I.

(2) Mabillon, dans ses Ann., lib. XXI, nº 18, cite quelques exemples de la manière dont les moines parlaient le latin en France au dixième siècle. L'épitaphe suivante en donnera une idée.

Qui requi esset in passe Eusebia religiosa
Magna ancela Domini
Qui in secullo ab heneunte etate sua vexit.
Secolares, annos XIIII et ubi a Domino
Electa est, in monasterio sanctorum Cyrici
Servivet annos quiquagenta ; recesset
Sub die pridie Kald octobris, indictione sesta.

Voir, dans Labbe, Conc., t. IV, p. 1780, les plaintes de Charlemagne sur la langue barbare dont se servaient les moines en France.

Grâce à ce double instrument de toute investigation lexicologique, la grammaire et le dictionnaire, l'usage du latin se répandit dans les couvents. Toutefois c'est le mot et non pas encore l'idée qui occupait le cerveau du moine, et le mot simple qu'il trouvait ordinairement dans les livres de piété dont il faisait sa lecture habituelle. D'écrivain antique, il n'avait nul souci, nul besoin, parce qu'il cherchait à nourrir son âme avant de féconder sa mémoire. Mais une fois maître du vocable, il était impossible qu'il ne songeât pas à s'approprier l'idée que ce mot représentait plus particulièrement dans l'antiquité; aussi dès qu'il eut conquis le signe, il dut, par une pente insensible, arriver à la source qui l'avait produit. Il comprit donc bientôt la nécessité d'étudier l'antiquité, Au dixième siècle Probus cite souvent Cicéron, Virgile et les écrivains du grand siècle (1); Bruno, archevêque de Cologne, se pique de connaître ses auteurs latins (2); le moine Frumond ramène fréquemment dans ses lettres des passages de Perse et de Juvénal (3). A Paderborn on expliquait, au commencement du onzième siècle, Horace et Virgile, Stace et Salluste (4), Térence était jusque dans la chambre des nonnes, car les religieuses elles-mêmes s'étaient mises avec une ferveur pieuse à l'étude de l'antiquité classique.

---

(1) Servatus Lupus, in ep. 20.

(2) Rotger, in Vitâ Brunonis, c. 7, ap. Surium de Vitis sanctorum, ad D. XI oct.

(3) Ziegelbauer, Hist. ord. Bened., t. II, p. 557.

(4) Vitâ Meinwerki, c. 52, in Leibnitii Scrip. rer. Brunsw.

Mais ce n'est déjà plus le mot seul dont le moine cherche à faire la conquête ; il en veut à la tournure, au rhythme, à l'harmonie, au style enfin. Roger, du couvent de St-Pantaléon à Cologne, dans sa vie de Bruno (1) ; Notker, évêque de Liége, dans sa légende de saint Remach, ne manquent ni de simplicité ni de charme (2). Lambert d'Aschaffenbourg avait étudié les beaux modèles de Rome et d'Athènes ; aussi est-il bien supérieur à tous ses rivaux, même à Peregrinus de Hirschau qui passait pour un maître en style (3).

POÉSIE LATINE. L'Allemagne avant toutes les autres nations eut une épopée. Au sixième siècle un moine chanta l'expédition d'Attila dans les Gaules. Christ. Fischer fit connaître au monde érudit, en 1780, ce poëme épique (4). Il paraît que Raban Maur trouva dans l'école d'Alcuin, à Tours, une prosodie latine qu'il introduisit à Fulde, et qui fut bientôt en usage dans tous les colléges des rives rhénanes. Alors, comme de nos jours, l'écolier était obligé de composer en vers ; l'hexamètre était surtout en honneur dans les couvents. Malheureusement le poëte, véritable saltimbanque, croyait attirer l'admiration de ses lecteurs à force de tours poétiques plus ou moins sérieux.

(1) In Leibn. Scrip. rer. Brunsw., t. I.
(2) Apud Surium, 3 sept.
(3) Trithemii, Chron. Hirsaug. an 113, t. I, p. 393.
(4) De primâ expeditione Attilæ regis Hunnorum in Galliam, ac de rebus gestis Waltheri Aquitanorum principis, carmen epicum sæcul. VI nunc primùm ex Cod. memb. productum à Fred. Christ. Jon Fischer. Lipsiæ, 1780, in-4°.



Il y eut des poëmes dont une suite de vers commencent par la même lettre, d'autres dont les vers forment des figures d'hommes ou d'animaux, d'autres où les vers ont tous la même consonnance.

Le poëme *de Sanctâ Cruce* que Raban Maur envoyait, en 847, au pape Sergius, offre une suite d'alinéas dont chacun représente une arabesque (1). La vie de Conrad, par Wippo, est écrite en vers léonins (2).

Ce sont du reste les Allemands qui, les premiers, imaginèrent de mettre l'histoire en vers. Au milieu du neuvième siècle, un moine du couvent de Paderborn essaya de chanter les « gestes » de Charlemagne (3) ; Walfrid Strabo, moine et depuis abbé de Reichenau, célébra non-seulement les saints (4), mais le jardin de son monastère, les fleurs qui croissaient aux environs, l'herbe des champs et les vertus médicinales dont Dieu avait doué certaines plantes qu'il allait cueillir lui-même sur la montagne. Mais le grand poëte de l'époque, c'est une religieuse de Gandersheim, Roswitha, élève de deux jeunes filles, Richardis et Gerberga, qui lui apprirent, l'une le latin, et l'autre le grec. Dans ses moments de loisir, quand elle avait dit

---

(1) Rabani Mauri opera, ed. Georg. Colvenerio. Col. Aggrip. 1627, 1 fol.

(2) Pistorii Scrip. rer. germ., t. III, p. 457.

(3) Poeta Saxo monachus Paderbornensis, de Gestis Caroli M. in Leibn. Scrip. rer. Brunsw., t. I, p. 120.

(4) Vita S. Mammæ, S. Blaitmaici, Visiones S. Wettini, Carmen ad Ruadbertum, in Canisii Lect. ant., t. II, p. 2, p. 176.

ses heures, la nonne lisait Térence qu'elle finit par savoir par cœur ; alors elle eut l'envie d'imiter son poëte bien aimé et d'écrire comme lui des comédies. Elle ne rougit pas d'avouer sa flamme pudique pour ce beau génie (1) ; on s'en doute, du reste, en lisant les six comédies qu'elle écrivit (2). Ce qui l'a charmée dans Térence, c'est une douceur harmonieuse d'expressions qu'elle reproduit assez heureusement. Il faut être indulgent pour une jeune fille et pardonner à Roswitha quelques barbarismes que son maître ne se serait jamais permis. Au milieu des manuscrits d'Ottfried on trouva une espèce de chant que la nonne adressait au moine ; c'est l'œuvre la plus élevée de Roswitha ; elle s'y montre vraiment poëte.

LANGUE GRECQUE. Charlemagne en prescrivit l'étude aux ecclésiastiques. L'empereur, dans ses rapports politiques avec la Grèce, avait besoin d'ambassadeurs qui entendissent la langue qu'on parlait en Orient. Amalarius, évêque de Trèves, et Hatto, évêque de Bâle (3), que ce prince avait envoyés à à la cour de Byzance, auraient pu passer pour des Hellènes. A Fulde, sous Raban Maur, on enseignait

(1) Non recusavi illum imitari dictando quem alii colunt legendo. Préface de ses Comédies.

(2) Opera Hrosvite, ed. Conrad, Celtes, Norimb., 1501.— Opera partim soluto, partim vincto sermonis genere, conscripta, ed. Henr. Leon. Schurzfleisch. Wittemb. 1707, in-4o.

(3) Hatto fut envoyé avec Hugues de Tours en ambassade auprès de Nicéphore, empereur d'Orient. Il écrivit la relation de son voyage, qui est malheureusement perdue. Voyez Fabricii Bib. lat. med. ævi.

les deux langues latine et grecque (1). On cite comme des hellénistes distingués, Hartmann, l'élève de Raban Maur, Rupert, moine de Mayence, Notker Balbulus, Ratbert et Tutilo, religieux de St-Gall, et surtout ce polyglotte qu'on nommait Hermann Contractus (2).

Histoire. On peut distinguer deux périodes dans l'historiographie : l'une qui précède, l'autre qui suit ou accompagne Charlemagne. Dans la première l'histoire est légendaire, hagiologique, chronologique. L'historien s'attache à reproduire dans ses récits la vie d'un saint, les miracles qui marquèrent l'existence de son héros, l'intérieur de la vie cénobitique. Sa narration, qui presque toujours commence avec la création du monde, ne manque ni de charme, ni de naïveté. En général il est animé d'une vive foi, et la foi est sa muse. Son monde est presque toujours enfermé dans le petit couvent qu'il habite ; et, comme Savonarole il écrit, à l'ombre de quelques beaux rosiers ; mais son style est loin d'en avoir le parfum. Pour s'en convaincre il suffit de jeter un coup d'œil sur les annales de Fulde, par un moine dont on ignore le nom (3), et sur l'origine et les révolutions du couvent de St-Gall, par Ratker (4). Ce sont Raban Maur, Wandelbert, Notker, Walfrid Strabo qui donnèrent le goût des

(1) Ziegelbauer, l. c., t. I, p. 210.

(2) Trith., Chron. Hirsaug. ad an. 1048.

(3) Auctor anonymus Annalium Fuldensium (secul. IX) dans Freher.

(4) De origine et diversis casibus monasterii S. Galli, dans Goldast.

martyrologes et des hagiographies (1). Il ne faut pas leur demander, non plus qu'à leurs imitateurs, de l'ordre, de la méthode, de la critique, encore moins du style dont la barbarie étonnait même les contemporains.

Vers la fin du dixième siècle l'histoire commence à revêtir de nouvelles formes : elle laisse le ciel et va chercher ses héros sur la terre. L'historien s'est mêlé parmi le peuple; il a étudié les mœurs nationales, les origines des cités, le mouvement des idées, les révolutions des états et les causes qui les ont amenées. Witikind, moine de Corvey, répand le merveilleux dans ses anales saxonnes; mais quand il décrit un site, une bataille, il est exact et pittoresque (2). Dithmar, doyen de Walbeck, puis évêque de Mersebourg, s'il n'a pas le style de son rival, le surpasse dans l'appréciation philosophique des faits; son âme est vigoureusement trempée, son coup d'œil sûr, ses vues politiques révèlent un homme d'état (3). Ce sont les deux gloires de l'histoire du moyen âge allemand. Adelbold, moine d'abord, puis évêque d'Utrecht, en 1008, avait fait une étude sérieuse de Tacite dont il cherche à reproduire la phrase sentencieuse (4);

---

(1) Aegilis, Vita Sturmionis (ed. Christ. Brovero).—Candidi, Vita Aegilis (ed. Ch. Brovero), 750.—De Miraculis Othmari, dans Goldast. —Theodorici Moguntini, Inventio reliquiarum Celsi confessoris.

(2) Annales de rebus Saxonum gestis (ed. Reineccio). Francof., 1577, in-fol.—Voss. III, de Hist. lat., c. 41.

(3) Chronicorum, lib. VIII, ab an. 876-1018 (ed. Reineccio). Francof., 1580, et Madero, Helmst., 1667, in-4°. In Leibniti Scr. rer. Brunsw., t. I, p. 323.

(4) De Vitâ imperatoris Henrici II, in Leibn. Scr. Brunsw., t. I, n° 30.



mais Lambert d'Aschaffenbourg est bien supérieur à tous les historiens de son siècle. Il avait voyagé jusqu'en Syrie. Il voit de haut et loin, et marche constamment sans interrompre sa narration par d'oisives digressions (1); c'est un homme de talent, de génie peut-être. Siegebert de Gembloux a de belles qualités, mais inférieures à celles de Lambert (2).

L'histoire eut à cette époque une lutte dramatique à raconter, celle de Grégoire VII avec Henri IV; malheureusement le drame enfermait plus d'un écueil, où il était bien difficile qu'un contemporain pût éviter de tomber. L'empire et la tiare se disputaient le monde. Il faut s'attendre, si l'historien porte un capuchon comme Berthold, à l'apologie complète de tous les actes de la papauté. Le moine épouse avec ardeur la cause du pontife romain (3); mais cette passion même sert quelquefois admirablement le narrateur, elle en fait un poëte. D'un autre côté, la mitre ne préserve pas toujours qui la porte d'injustes préventions (4); et qui voudrait se faire une

— Leyseri Hist. poet. med. ævi, p. 307. — Fabricii, Bib. lat. med. æt., t. I, p. 38.

(1) Chronicon Hist. Germanorum. Bas. 1569, in Pistorii Scr. rerum Germ., t. I, p. 301.—Vossius, II, de Hist. lat., c. XLVII.

(2) Chronicon (ab anno 381-1112), imprimé dans Schardii, IV, Chronogr. celeb. Francof., 1566, in-fol., et curâ Auberti Miraei. Antuerp., 1604, in-4°.

(3) In Jac. Gretseri Apologia pro Gregorio VII. Ingolst., 1709, in-folio, et Gretseri oper., t. VI. Ratisb., 1735.

(4) Historia belli Saxonici, 1073-1082. Il écrivit encore des anecdotes sur Henri IV.

idée du caractère du grand pape Grégoire VII doit bien se garder de s'en rapporter au récit de Waltram, évêque de Naumbourg, âme violente, qui pallie jusqu'aux crimes de Henri IV son héros (1).

L'annaliste allemand qui avait pris d'abord pour modèle les historiens antiques ne pouvait manquer de leur dérober la manie des harangues. Bruno fait comme Tite-Live; il prête au début d'une bataille un magnifique discours aux chefs militaires des deux camps; mais le bon sens du peuple teuton se moqua bien vite de ces allocutions de rhéteur, et le moine, c'est une justice qu'on doit lui rendre, ne brava pas longtemps le dédain populaire. Il renonça bien vite à la harangue qu'il remplaça par des documents puisés aux sources officielles, et qu'il jette tantôt au bas de la page, tantôt dans le récit, tantôt à la fin même de son œuvre.

La biographie, à cette époque, prend du développement, a des formes plus appropriées au sujet. La légende est moins superstitieuse, et fait intervenir moins souvent le miracle; non pas que le moine, en écrivant, oublie sa source ordinaire d'inspirations, le ciel; seulement il comprend mieux le caractère de ses personnages et leur double individualité. C'est l'âme et le corps, la matière et l'esprit qu'il s'étudie à montrer dans leurs phénomènes divers. La biographie de l'archevêque Bruno, par Rotger (2), moine de Cologne; de Bernward, évêque de Hildes-

(1) In Goldasti Apologiâ pro Henrico IV.
(2 In Leibnitii Scr. rer. Brunsw., t. I.

heim, par le diacre Tangmar (1); de Meinwerc, évêque de Paderborn, par un religieux inconnu (2), sont des essais historique d'une véritable valeur. Hermann Contractus occupera toujours dans la chronographie un rang distingué (3).

GÉOGRAPHIE. C'est au glaive des Franks (ou Franconiens) qui s'ouvrirent un passage à travers le nord de l'Europe, mais surtout à la croix que les missionnaires chrétiens allaient plantant de royaume en royaume que nous devons le mouvement des sciences géographiques en Allemagne. Les moines comprirent la nécessité, pour animer leur récit, de décrire les lieux témoins des exploits de ces peuples guerriers. Les légendaires qui s'attachaient aux pas du missionnaire dans ses courses miraculeuses à travers des peuplades païennes, tinrent à donner des notions exactes sur les mœurs des nouveaux convertis et les pays qu'ils habitaient. Tout légendaire est de sa nature poëte; l'aspect d'un site sauvage l'émeut; il s'inspire à l'ombre d'une forêt ténébreuse; il a besoin de les voir ou par ses yeux ou par les yeux de ses héros.

Adam, chanoine de Brême, est le premier (1076) qui ait étudié avec soin et décrit avec fidélité la topographie d'une contrée (4). Il aimait le grand air

(1) In Leib. Scr. rer. Brunsw. t. I, p. 441.

(2) Id. p. 417, 564.

(3) Hermanni Contracti Chronicon, in Pistorio.

(4) Adamus Bremensis, de Situ Daniæ et reliquarum, quæ trans Daniam sunt, regionum naturâ, deque gentium istarum moribus religionibusque. — In Lindenbrog, Script. rerum septent. Hamburg. 1706.

et l'espace ; une partie de sa jeunesse fut employée à visiter des pays inconnus. Pour les décrire, il s'aida d'abord de ses souvenirs, puis des relations que les moines, depuis Louis le Pieux, avaient composées et laissées dans leurs couvents. Son livre fut longtemps cité comme un modèle de géographie comparée ; personne avant lui n'avait donné des notions aussi complètes sur le Jutland, l'intérieur de la Suède et diverses îles de l'océan Atlantique.

C'est dans Solin et Martianus Capella que les moines vont puiser leurs renseignements sur la géographie des peuples de l'antiquité ; mais quand il s'agit des Slaves et des Normands, ils n'ont pour s'aider que les récits de leurs compatriotes. De là, dans la géographie allemande, deux séries de travaux : les uns qu'on peut dédaigner parce qu'ils ne sont que la reproduction, quelquefois même fautive, de notions déjà publiées ; les autres qu'il faut étudier, puisque la plupart du temps ils ont été pris à des sources officielles.

Ordinairement un prêtre qui avait fait de longs voyages en écrivait le récit. C'est ainsi que Wilibad, premier évêque d'Eischtaedt, publia la relation de son pèlerinage en Italie, à l'île de Chypre et dans la Terre-Sainte (1) ; Hayton (Hetto) celle de son itinéraire de Bâle à Constantinople (813), Amalarius, archevêque de Trèves, celle de ses pérégrinations à travers une partie de l'Orient (2).

(1) Mabill., Act. ord. Bened., t. II, p. 273.
(2) Id., p. 455.

Un des plus curieux monuments de cosmographie au dixième siècle était la grande carte géographique dont St-Gall avait fait présent à l'abbaye qu'il avait fondée (1).

Mathématiques. La physique, les mathématiques, l'astronomie faisaient partie de ce *Quadrivium* qu'on enseignait dans tous les couvents. Toutefois ces sciences n'eurent parmi les moines aucun représentant de grande valeur.

Hermann Contractus a laissé deux ouvrages sur la mesure et l'utilité de l'astrolabe (2). Trithemius a vanté les services que Wilhem, abbé du couvent de Hirschau, rendit à l'astronomie et aux mathématiques (3).

Dialectique. Depuis Raban Maur, ce fut une science qu'on enseigna dans tous les couvents; mais ni Théodorich de Mayence, ni Rémi, abbé de Mittlach, ni Orthrich de Magdebourg, ni son élève Adelbert, évêque de Prague, ni beaucoup d'autres moines qu'on vante comme philosophes, n'imprimèrent un mouvement durable aux idées. C'étaient presque toujours les spéculations d'Aristote qu'ils reproduisaient. S'ils ne vont pas à la recherche de l'inconnu, on ne saurait leur reprocher le moin-

(1) Radbertus, de Casibus monasterii S. Galli, c. X.

(2) Hermanni Contracti, de Mensurâ astrolabii, liber, in Pezii, Thes. Anecd., t. III, p. 2. De Utilitatibus astrolabii, ib. p. 107.

(3) In Astronomiâ, Mathematicâ et Arithmeticâ quàm peritus fuerit, ejus volumina testantur: de his facultatibus multùm lucubravit. — Trith., Chron. Hirs. an. 1070.



dre écart dans la dogmatique; âmes pieuses qui s'attachent à l'autorité, et n'ont nul souci de paroles nouvelles qui pourraient troubler le monde des intelligences. Croire, aimer, opérer de bonnes œuvres, voilà leur philosophie. Toutefois, à l'ombre du cloître se produisent quelques logiciens vraiment habiles : tel fut Willram qui vint professer la philosophie à l'université de Paris. Élève de l'école de Bamberg, puis moine à Fulde, il mourut abbé de Mersebourg en Suède (1).

La Musique d'église fut cultivée avec succès dans les couvents. On doit à Notker Balbulus de St-Gall, mort en 912, un système de notation à l'aide de lettres de l'alphabet (2). Berno, abbé de Reichenau, utilisa son voyage en Italie avec l'empereur Henri pour étudier le chant romain. De retour en Allemagne, il introduisit quelques améliorations dans le choral. Son traité sur la tonalité fut imprimé, au seizième siècle, à Paris (3). Berno semble avoir donné une vie nouvelle à la musique d'église; il fit école. Bientôt l'Allemagne posséda quelques grands musiciens sacrés, tels que Her-

(1) Claruit his temporibus Wilramus ex scholastico Bambergensi monachus Fuldensis, et tandem ex monacho abbas cœnobii Mersebburgensis...vir tam in divinis scripturis quàm in secularibus litteris non infimè doctus, qui in Parisiensi gymnasio philosophiam multis annis gloriosè docuerat. — Trithemius, in Chron. Hirsaug. ad an. 1064. — Fabricius, Bibl. lat. med. æv., t. VI, p. 903. — Polycarp. Leyseri Hist. poet. med. ævi, p. 354.

(2) Notkeri Balbuli sequentiarum liber, in Pez., Thes. anecd. t. 1, p. 15.

(3) Bernonis liber de Officio Missæ. Paris, 1514, in-4°.

mann Contractus, Wilhelm, abbé de Hirschau (1), et Siegbert de Gembloux qui se vante d'avoir *mellifié* le chant des antiennes et des répons de la fête des saints Macaire et Guibert (2).

Quand Guido d'Arezzo eut trouvé son système de notation dans une de nos hymnes d'église, l'archevêque de Brême, Herrmann, appela l'artiste qui fit adopter sa méthode à la plupart des couvents (3).

Médecine. Cette science n'était pas cultivée en Allemagne : on y comptait seulement des praticiens célèbres: A Corvey (4), Wiebert, qui fut plus tard (880) évêque de Hildesheim; Agius, médecin de l'abbesse de Gandersheim, Hathumod (5), et Thiadaz, qui guérit d'une paralysie le duc de Bohême, Boleslas, et reçut pour récompense l'évêché de Prague. A Saint-Gall, on citait Iso, l'un des scolastiques les plus célèbres du neuvième siècle, Notker (954) et Eckkehardt (6).

Théologie. Que de fois n'avons-nous pas entendu répéter qu'avant la réforme, l'exégèse était une science inconnue dans le monde théologique! Il n'en est rien, toutefois. On étudiait la Bible aux couvents de Fulde, de Saint-Gall, de Mersebourg,

---

(1) De Musicâ et Tonis et de correctione Psalterii.

(2) « Arte musicâ antiphonas et responsoria de sanctis Macario et Guiberto mellificavi. »

(3) Adamus Brem., l. II, c. 50, p. 76.

(4) Leibn., Scr. Brunsw., t. II.

(5) Pez., Thes. Anecd., t. I, p. III, p. 283.—Eccard., Comm. de rebus Franciæ Orient.

(6) Eckkehardus, de Casibus Mon. St. Galli.



avec une véritable passion. C'est Raban Maur, qui le premier eut l'idée de commenter la parole inspirée (1). Haymo, son compagnon de classe et de voyages, d'abord professeur à Fulde, puis évêque de Halberstadt, explique le sens mystérieux des psaumes et du cantique de Salomon, les petits prophètes et toutes les épîtres de saint Paul (2). Dithmar, helléniste et hébraïsant (850), discute grammaticalement le texte de saint Matthieu, de saint Luc et de saint Jean (3). Bruno, évêque de Wurzbourg, et fils de Conrad, duc de Karinthie, interprète quelques livres bibliques, confère le texte latin de saint Jérôme avec les gloses de Grégoire le Grand, de Cassiodore et de Beda (4). Walfrid Strabo est un habile exégète. Sa bible *cum glossâ ordinariâ* fut pendant longtemps le manuel de toute l'Église occidentale; son livre est le résumé fidèle de l'herméneutique grecque et latine (5).

(1) Opera collecta primùm industriâ Jacobi Pamelii, nunc verò in lucem emissa curâ Antonii de Henin, ac studio et op. Georgii Colvenerii. Col. Agr., 1627, in-folio.

(2) Explanatio in omnes psalmos et in cantica, ed. Des. Erasmo. Friburg. 1553, in-folio. — In Jesaiam, ed. Nicol. Herborn. Colon. 1531, in-8o.—In XII Prophetas minores et in Cant. cant. Col., 1529, in-8. — In Pauli epistolas omnes. Col., 1529, in-8o.

(3) Chr. Dithmari Grammatici expositio in Matthæum cum epitomatibus in Lucam et Johannem. Argent., 1514, in-folio.

(4) Comment in totum Psalterium et Cantica tam vet. quàm n. Testament. In Bibl. Patrûm max. Lugd., t. XVIII, p. 65.

(5) Biblia Sacra cum glossâ ordinariâ, primùm quidem à Walfrido Strabo Fuldensi, nunc verò novis Patrûm cùm græcorum tùm latinorum explicationibus locupletata. — Opera et studio Theologorum Duacensium. Duaci, 1607, in-fol., 6 vol.

On a dit qu'avant la réforme la Bible était un livre que le prêtre cachait soigneusement à tous les regards; ambroisie céleste qu'il ne versait que goutte à goutte sur les lèvres profanes. Et voici Ottfried qui met en vers les quatre évangélistes (1); Notker, surnommé Labeo, qui paraphrase les psaumes (2); Willram qui reproduit le Cantique des cantiques (3), tous trois en langue vulgaire.

En tête de son catéchisme, Calvin se plaint que l'Église catholique n'ait jamais voulu rassembler, dans un recueil à l'usage de l'enfant, les dogmes du christianisme. Or, ce Livre-d'Or, c'est le nom qu'on lui donnait, existait au neuvième siècle (4), et il paraît qu'il était l'œuvre de l'un de ces missionnaires qui évangélisèrent la Teutonie. Vraisemblablement, ce petit mendiant qui interrogeait l'enfant de la bonne Cotta sur les vérités de la foi, récitait, sans s'en douter, des questions tirées de l'un de ces catéchismes, qui des forêts de la Buchonie, avait passé dans l'église d'Eisleben.

Tel est le résumé incomplet des travaux monastiques en Allemagne jusqu'au onzième siècle. Depuis cette époque jusqu'à la renaissance, on vit s'élever au delà du Rhin diverses écoles dont l'histoire ne saurait trouver place ici, et qui se partagèrent le monde théologique. Bientôt régna la scolastique, qui rendit, suivant Charles Villers, de véri-

---

(1) In Schilterii Thes. ant. Reut., t. II.
(2) Ueberſetzung des Pſalters, ed. Jo. Schilter. Ulm. 1726.
(3) In Schilter., t. I.
(4) Eccardi, Catechesis Theodisca.

tables services à l'esprit humain (1). Ses grands apôtres furent saint Thomas, Lanfranc, Roscelin, Abailard, Jean Dun Scot. Toutefois, nous ne saurions nier que la lumière que les couvents avaient fait luire d'abord ne s'obscurcît un moment, surtout vers la fin du quatorzième siècle. Une réforme était nécessaire : le cloître avait besoin d'être régénéré ; cette restauration allait être tentée par un moine de l'ordre des bénédictins (2).

Ce moine s'appelait Trithemius. Essayons d'apprécier rapidement l'influence qu'il exerça sur la discipline des couvents en Allemagne.

---

(1) Essai sur l'esprit et l'influence de la réformation de Luther, par Ch. Villers, in-8 1808, p. 368.

(2) Voir, sur les travaux des moines, J. Gottfried Eichhorn, l. c., p. 440, dont nous avons reproduit en partie les documents, et qui cite encore :—Amalarii Trevirensis Arch. epist. ad Carolum M. de Baptismo, in Canisii Ant. lect., p. 366. — Udalricus, Epist. Augsb. de Cœlibatu cleri, epist., in Eccardi Corp. his. med. ævi, t. II, p. 23. —Haymonis episc. Halb. Homiliarum. Col., 1531, in-8. De Corpore et Sanguine Christi, in d'Achery Spicil., t. XII, p. 27. — Godeschalci, Conf. fidei 2, ad calcem Historiæ Godeschalci et prædestinatianæ controv. auct. Usserio. Dubl., 1631. —Reginonis monachi Prumensis, de Discipl. ecclesiæ, lib. II, ed. Joach. Hildebrand. Helmst., 1949, in-4°.

Cons. encore Christophori Saxii Onomasticon litterarium. Trajecti ad Rhenum, in-8, t. II.

CHAPITRE III.

TRITHEMIUS. — RÉFORME DES COUVENTS.

Naissance de Trithemius. — Comment lui vint l'amour de la science. — Pierre de Heindenburg devine l'avenir de l'enfant. — Trithemius étudie à Trèves, puis dans diverses universités. — Connaissances qu'il acquiert. Il visite Spanheim, dont il est nommé abbé. — Réformes qu'il apporte dans le couvent. — Travaux de Trithemius. — Il meurt. — Influence qu'exerce ce savant sur le régime des monastères. — Les moines, après un long sommeil, comprennent qu'ils doivent revenir aux lettres humaines. — Travail de la presse. — Les lexiques et les grammaires sont reproduits de toutes parts. — La réforme dut nécessairement arrêter ce mouvement intellectuel.

Ne quittons pas les rives rhénanes. Vers la fin de l'hiver, en 1476, un enfant, venu pour assister à la messe qu'on célébrait au couvent de Westenbrul, dans le Rhingau, admirait le missel aux lettres d'or ouvert sur l'autel, et disait à Dieu dans sa prière : Mon Dieu, faites qu'un jour je puisse lire dans ce beau livre.

Ainsi parlait Jean de Trittenheim, si connu sous le nom de Trithemius, né de Jean, vigneron de Heidelberg, et d'Élisabeth de Longwich. C'est en vain qu'il priait : Dieu ne voulait pas l'écouter. Les moines se détournaient quand il les arrêtait pour leur demander de lui apprendre à lire dans le beau Missel du monastère. Trithemius ne se décourageait pas. Or, par une belle nuit d'été, il se réveilla tout à coup, et il aperçut sa petite chambre resplendissante de lumière, et à travers ces

lueurs fantastiques, un jeune homme aux blanches ailes qui tenait en main deux tablettes, l'une pleine d'images de toutes couleurs, l'autre de caractères graphiques.

— Que me voulez-vous ? dit l'enfant au messager céleste.

— Choisis, mon petit, dit l'ange.

Et Trithemius, étendant la main, prit l'alphabet.

Et l'ange sourit et s'envola, dit la légende (1).

C'était un véritable grimoire pour Trithemius, que ces pages tombées du ciel et bariolées de figures, semblables à celles qu'il avait vues dans le missel de Westenbrul.

Trithemius avait un ami, Jacques, qui faisait les commissions d'un monastère voisin, où il avait appris à décliner et à conjuguer. Il prit l'alphabet mystérieux et se mit à le lire couramment. Huit jours après, Jean savait l'A B C, l'Oraison dominicale, la Salutation angélique, le Symbole des Apôtres, etc. (2).

Cependant il n'était pas content ; il aurait voulu que son livre fût aussi gros que le missel de l'abbaye.

—Console-toi, dit Jacques à son ami, nous irons ensemble au couvent, où de bons frères m'ont appris à lire ; ton ange nous conduira.

Et ils se mirent en chemin. Les voilà qui frappent à la porte du monastère.

---

(1) Macrostroma, seu de laudibus Trithemianis, par J. de Butzbach de Miltenberg. Ce manuscrit se trouve à Bonn.

(2) Ibid.



Or, dans cette sainte maison habitait un père, Pierre de Heidenburg, qui savait lire, non-seulement dans les parchemins latins, mais aussi dans les codices grecs, et même, dit-on, un peu dans les manuscrits hébreux. Il fut émerveillé de l'accent de l'enfant, et il lui dit : « Sois béni, mon fils, c'est le Ciel qui t'envoie, prie et aime le bon Dieu, il t'aidera. Voici une lettre pour ton père. »

Jean sauta de joie, embrassa Pierre de Heidenburg, et reprit le chemin du logis.

Le père lut la lettre. L'abbé lui demandait compte de la fortune de l'enfant, fils d'un premier lit.

Ce soir, Jean alla se coucher sans souper, et le lendemain, au lieu de pain, il eut des coups. La légende ne dit pas si l'ange descendit de nouveau pour consoler son protégé.

Seulement, à quelque temps de là, nous trouvons Jean sur le chemin de Trèves, un livre d'heures sous le bras, le bâton de pélerin à la main, la gourde de voyage pendue à la ceinture, s'arrêtant par intervalles devant une maison de belle apparence, et chantant un vieux cantique rimé pour obtenir le pain du bon Dieu.

Parfois la fenêtre s'ouvre, et nous voyons appa-raître entre quelques touffes de clématite, encadrement ordinaire des habitations allemandes à cette époque, une femme qui s'émeut de pitié, essuie une larme, et court chercher quelques miettes de pain qu'elle jette à l'enfant.

Ainsi nourri, comme Luther, par la charité, Trithemius arriva à Trèves, cette ville romaine

remplie de colléges, de monastères et d'abbayes. Il alla droit au couvent le plus renommé.

Là, pendant plusieurs années, Trithemius étudia la grammaire, la dialectique et la rhétorique: trivium ou vestibule de la théologie, alors la maîtresse des sciences. Ses progrès tenaient du prodige. Quand les pères lui eurent livré tous leurs trésors intellectuels, l'enfant s'en alla pour voyager de nouveau.

Le voilà fréquentant les universités allemandes. A Louvain, dans la Germanie inférieure, il se prend aux anges de l'école, à saint Thomas surtout, son maître bien aimé. Heidelberg lui enseigne les ruses du syllogisme aristotélicien; Mayence l'initie à la philosophie de Platon (1). Quand l'abeille a composé son miel de toutes les fleurs qu'elle trouve dans cet Éden de la science, elle s'envole de nouveau. Cette vie nomade convenait à l'imagination de Trithemius. Elle développa en lui les germes d'un mysticisme dont il devait faire plus tard une véritable poétique. Le soir venu, il aimait à poser sa tente au pied d'un arbre; sa tente, c'est-à-dire les livres qu'il emportait avec lui, la Bible, Homère et la Somme de saint Thomas. Là, il ne tardait pas à s'endormir; et dans ce sommeil des sens, où son corps reposait seul, son âme rêvait un monde invisible, dont il était alors l'architecte, et que bientôt il devait chanter en artiste.

Ces étoiles qui scintillaient comme autant de

(1) Macrostroma.



diamants au-dessus de sa tête, avaient chacune un ange dont il écrivait le nom sur ses tablettes; le torrent qui bruissait à ses côtés obéissait à un génie familier qu'il voyait dans le bleu; la feuille qui tombait de l'arbre dans le ruissean, était détachée par un gnome dont il savait la forme; les éclairs qui brillaient à l'horizon étaient allumés par Satan. C'était la voix du démon qu'il entendait dans le cri de l'orfraie, dans le vol strident de la chauve-souris, dans les hurlements des tempêtes (1). Alors il se demandait si quelques paroles secrètes ne pourraient pas évoquer ces séraphins déchus, et il formulait des exorcismes qui, murmurés par une voix pieuse, peuplaient l'air de toutes sortes d'esprits dont il a tracé, dans sa *Stéganographie*, l'emploi, les attributs et le ministère.

Il avait acquis des connaissances aussi variées qu'étendues. Il savait les langues orientales, la philosophie païenne et chrétienne, l'astronomie et l'alchimie; il était théologien, poëte et orateur. Un jour l'image de son pays natal lui apparut dans sa cellule et il quitta ses livres pour revoir, avant de mourir, la cabane de son père. Il se mit en route avec un clerc qu'il avait initié aux mystères de sa science cabalistique. Ils traversèrent Kreuznach, les hauteurs du Hunsruck, et vinrent demander à dîner au couvent de Spanheim. Au moyen âge, le couvent était une véritable hôtellerie où le voyageur était sûr de trouver du pain, un lit et des aumônes. Le repas fini, ils prirent congé

(1) Macrostroma, etc.

du supérieur, qui avait été aussi enchanté qu'édifié de la conversation des deux pélerins.

— Que Dieu vous conduise, dit le père, en leur donnant sa bénédiction ; il vous ramènera bientôt à Spanheim !

— *Amen*, dit le compagnon de Jean.

Ils n'avaient pas fait un mille que l'orage les surprit ; un vent impétueux balayait des flocons de neige sur la figure de nos voyageurs : la route était méconnaissable.

— Retournons au couvent, dit le clerc, c'est l'ange des tempêtes que Dieu envoie pour nous barrer le chemin.

Jean s'arrêta en levant les yeux au ciel.

Le frère continua. — Ce blanc suaire qu'il vient d'étendre sur les champs, c'est l'habit que tu dois revêtir.

Jean regardait son compagnon.

— Ce soleil qui luit par intervalle à travers ce rideau de neige, c'est la lumière que tu feras briller dans le couvent (1).

— Que Dieu t'écoute, dit Trithemius : à Spanheim !

Et ils sonnaient, et le supérieur ouvrait, en répétant :

— Je vous l'avais bien dit que Dieu vous ramènerait.

Or ceci arrivait le 25 janvier 1482, le jour de la conversion de saint Paul. Le 1er février suivant, Jean quittait l'habit séculier ; le 21 mars, il pre-

(1) Macrostroma.

nait la robe de novice, et le 21 novembre il prononçait ses vœux. L'abbé qui avait deviné l'avenir de Trithemius se nommait Jean de Kolhausen. Quand il partit de Spanheim pour Seligenstadt, où il avait été appelé par ordre de ses supérieurs, le chapitre se rassembla et élut Trithemius, qui fut sacré, au Jacobsberg, près de Mayence, le dimanche avant la Saint-Martin, en 1483.

Tout change à partir de cette époque. Le couvent devient un véritable atelier de peinture, de dessin, de calligraphie; une école de théologie, un séminaire, une académie. Tout le monde prie ou travaille. Il y a des frères qui passent les jours à transcrire d'anciens manuscrits du vieux Testament, en grec et en latin ; d'autres qui nettoient et blanchissent le parchemin; d'autres qui taillent des plumes ou alignent les règles ; d'autres, venus d'Italie, qui enluminent les majuscules et colorient les miniatures; d'autres qui préparent l'ocre, le minium, le cinabre, l'or et l'argent; d'autres qui rassemblent les feuillets, encartent les gravures, relient les volumes, et attachent les fermoirs. L'œuvre achevée, un moine réviseur confère les textes, ligne par ligne, lettre par lettre, et note les fautes échappées aux copistes. Durant ce double travail de la main et du cerveau, en voici qui vont à la découverte d'un orphelin délaissé, d'un moribond qui attend le bon Dieu, d'une âme malade de doutes, portant avec eux du pain, des vêtements, des remèdes et des prières. En voici d'autres qui rôdent au loin, chassant aux manuscrits, qu'ils dépistent admirablement, et qui rentrent au

monastère au son des cloches, aux vivat de l'abbé, car c'est chose précieuse qu'un manuscrit. Sur les gardes de quelques-uns on lit : Acheté par le couvent de..... au prix de tant d'*obit*, de tant de *Pater* et d'*Ave Maria* (1). Trithemius est là, qui assemble tous ces merveilleux feuillets, qui les classe et les catalogue. A son entrée au monastère, l'abbaye n'avait pas quarante-huit volumes; en 1502 elle en comptait près de deux mille, parmi lesquels il en était qu'on citait comme des chefs-d'œuvre de calligraphie.

Souvent Trithemius montait en chaire : il aimait à prendre pour texte de son sermon cette phrase de l'une de ses lettres à son ami Capellarius : La notion c'est l'amour. « Plus nous aimons, disait-il, plus nous savons (2). Le livre divin est la source de toute science ; là repose l'eau vive du rocher, la manne du désert, le lait des petits enfants. Travaillez sans cesse à goûter l'Ecriture ; lisez-la le matin et le soir ; qu'elle revienne dans vos songes, qu'elle illumine vos voies, car ce n'est que par la parole divine qu'on arrive aux joies intimes du cœur (3). Les démons savent, mais comme ils n'ont

---

(1) Mignet, Comment l'ancienne Germanie est entrée dans la société civilisée.

(2) Tantùm cognoscimus quantùm diligimus. (Joh. Capellario Mathematico.)

Scientia parit Dei cognitionem, cognitio amorem.

(3) Semper ergo ad sapientiæ dulcedinem nobis pervenire cupientibus, ô Rogeri, laborandum est et nunquam à studio scripturarum cessandum ; quia non aliter possumus ad gustum internæ pervenire suavitatis. (Rogerio Sicambro.)



pas l'amour, leur science est vaine et inutile (1). »

De retour dans sa cellule, Trithemius se mettait à travailler : il s'occupait d'un grand ouvrage historique, de son traité de *Scriptoribus ecclesiasticis*, vaste recueil où la légende dramatise le récit, naïve biographie de plus de huit cents pères de l'Église ou théologiens, qu'il dédia à l'évêque de Mayence Jean de Dalberg, l'ami et le protecteur de Reuchlin. En 1477, Utrecht imprima le *De Luminaribus Germaniæ*, qui eut un grand succès dans le monde savant; plus tard, Trithemius publia son *Liber lugubris de statu et ruinâ ordinis sancti Benedicti*, qu'on lisait à table au couvent de Hirschau. L'année suivante, au chapitre tenu à Seligenstad, il prononça un discours *de curâ pastorali*, et, à la même époque, il soutint, contre Wigand Caupo, docte ecclésiastique de Francfort, une thèse en faveur de la conception immaculée de la Vierge.

Tant de travaux lui ont brûlé le sang. Il était en voyage : il se met au lit, apprête lui-même les remèdes qu'il faut employer pour sa guérison et fait venir de son couvent le seul médecin, après Dieu, auquel il ait confiance : un lexique grec imprimé par les Aldes (2).

(1) Dæmones mali cognoscunt, sed quia non habent amorem, ad fruitionem quæ ex utroque nascitur minime pertingunt. (Epist. familiares. Franc., 1501, in-fol.

(2) Ad nos cum latore præsentium è græcâ bibliothecâ nostrâ subjecta volumina, ut habeamus ad manum in lecto ægritudinis nostræ quibus fructuosè occupemur per intervalla scripturarum studiis, Dictionarium imprimis græcum ab Aldo impressum romano mittas velim. (Epist.)



C'est dans la solitude de Spanheim, enfermé dans une ceinture de montagnes bleuâtres, au bruit des torrents, au balancement des pins, qu'il rassembla les matériaux d'un livre qui fit beaucoup de bruit quand il parut, et dont on a oublié jusqu'au titre. Nous voulons parler de sa Stéganographie, ou l'art de s'entretenir avec les absents à l'aide d'une écriture occulte (1), livre curieux sévèrement blâmé par Bellarmin, énergiquement défendu par le jésuite Schott.

Trithemius, dans ce singulier ouvrage, donne les noms des anges déchus, leurs habitations, leurs formes diverses, leur signalement. Dans sa *Chronologia mystica*, il assigne les rangs des dominations planétaires : Orifiel est l'esprit de Saturne ; Anael l'esprit de Vénus ; l'ange de la lune doit gouverner le monde jusqu'en 1879. Pauvre âme ! devenue folle à force de science, mais qui, dans ses rêveries extatiques, resta toujours soumise à l'église catholique dont elle fut une des gloires. Trithémius disait en tête de sa stéganographie : « Tout ce qui est écrit dans ce petit volume, repose sur les vrais principes du catholicisme et de la physique ; toutes mes adjurations se font au nom de Dieu, sans tromperies, sans superstition, sans atteinte à la foi ou à l'autorité de l'église (2).

---

(1) Steganographia : hoc est ars per occultam scripturam animi sui voluntatem absentibus aperiendi certa. Darmstadii, 1621, in-4°. Cet ouvrage a été publié pour la première fois à Lyon, en 1531.

(2) Omnia quæ in hoc volumine continentur veris catholicis et naturalibus principiis innituntur, fiuntque omnia et singula cum

Le 16 août 1506, Trithemius quittait l'abbaye de Spanheim pour aller se charger de la direction du couvent des Écossais, à St-Jacques de Wurzbourg, où il avait été appelé par l'évêque Laurent de Bibra. Il avait oublié ses monades aériennes. Tout entier aux soins de l'abbaye, il répéta bientôt ces miracles de zèle évangelique, de charité, et de science que Spanheim avait admirés.

C'est au couvent de Saint-Jacques qu'il acheva ses grandes œuvres historiques. Il employa six années à composer ses *Annales Hirsaugienses*, et sa *Chronica monasterii Spanheimensis sancto Martino consecrati*, deux ouvrages qu'il faut lire, si l'on veut connaître les annales ecclésiastiques et profanes des rives rhénanes. Son *Breviarium primi voluminis chronicorum*, *de origine gentis et regum Francorum. per annos* 1189, *à Marcomiro ad Pepinum regem*, — et son *De origine gentis Francorum ex duodecim ultimis Hunibaldi libris de Francis*, ne doivent être consultés qu'avec prudence : légende plutôt qu'histoire, où le démon paraît à chaque page, mais légende pleine de fraîcheur; naïve peinture des mœurs des premiers âges de notre monarchie; miroir où l'âme de notre moine se révèle avec ses

Deo, cum bonâ conscientiâ, sine injuriâ fidei christianæ, cum integritate ecclesiasticæ traditionis, sine superstitione quâcumque. (Præfatio.)

La mémoire de Trithemius, un moment attaquée, a été vengée par Gasp. Schott, de la société de Jésus, dans un in-quarto qui a pour titre : Schola steganographica. Norimbergæ, 1660.— V. Matthi Gesneri observationes ad steganographiam. — Coleri Anthologia, t. I, fascic. VI, part. 1.

superstitions, mais aussi avec son amour pour ses frères, son enthousiasme pour la chaire de Saint-Pierre, et son culte pour les lettres.

Il faut lire dans sa correspondance avec Jacques son frère, avec Nicolas Remi de Spanheim, avec Roger le Sicambre, avec J. Capellarius le mathématicien, avec l'électeur Hermann de Cologne, avec le pape Jules II, des détails curieux sur la vie cénobitique de cette époque. Il y a là des hymnes à l'Écriture-Sainte qui révèlent à la fois le Père de l'Église et l'écrivain. Il dit quelque part : « *Ignorantia scripturarum*, *ignorantia Christi est.* »

Nous n'avons pas raconté tous les titres de Trithemius à la reconnaissance des catholiques.

Dans son *Chronicon monasterii sancti Jacobi majoris in suburbio Herbipolitano*, il a narré longuement l'histoire du couvent des Écossais à Wurzbourg; dans sa *Vita sanctæ Irminæ virginis*, il a glorifié Trèves, sa patrie d'adoption : ses *Polygraphiæ* en VI livres, imprimées à Oppenheim, en 1506, contiennent d'utiles notions sur l'art d'écrire en chiffres. William Roscoë a dit dans la vie de Léon X (1), que Bembo essaya le premier, à la Renaissance, de faire revivre la sténographie antique : c'est une erreur; tous les éléments de cet art sont dans les Polygraphiæ de Trithemius. Le jésuite Busée, réunit, en 1605, à Mayence, le recueil des *opera spiritualia* de l'abbé de Spanheim. Ces œuvres

(1) Tom. I, Appendice.



renferment des sermons, des exégèses sur divers textes bibliques, des écrits ascétiques. Trithemius travaillait encore quand la mort vint le surprendre. Il mourut comme il avait vécu, en fervent chrétien. Quelques jours avant sa dernière heure, il avait formulé une recette à l'usage de ceux qui veulent conserver, disait-il, « un bon estomac, un cerveau libre, une mémoire docile, la vue et l'ouïe heureuses. » Ce fut pendant plus de deux siècles la panacée de tous les lettrés.

Le jour de Sainte-Lucie, 13 décembre 1516, le monde vit s'éteindre cette grande lumière du moyen âge.

Mais son œuvre n'était pas perdue : la réforme opérée par Trithemius à Spanheim s'introduisit dans la plupart des couvents de l'Allemagne. Le moine, qui si longtemps avait délaissé les lettres humaines, excité par l'exemple de Trithemius, dont Jules II a si souvent loué les lumières, se remet à étudier l'antiquité. C'est vers l'Italie qu'il tourne ses regards. L'Italie envoie à la Germanie tous ces beaux trésors de philosophie, d'histoire, de poésie, de linguistique antique qu'elle a récemment découverts (1). Les couvents teutons secondent ce mouvement intellectuel. Le moine plongé dans le sommeil des sens se réveille : partout vous le trouvez travaillant à ressusciter cette belle langue latine qu'Ottfried et Lambert parlaient autrefois avec tant de pureté. Il faut, pour connaître

(1) Voyez le t. I de notre Histoire de Léon X.



le monde latin qui paraissait oublié, des lexiques et des grammaires : c'est donc par le rudiment et le vocabulaire que l'œuvre de la rédemption spirituelle s'annonce (1).

Partout en même temps renaît le goût des études sacrées que Trithemius recommande si vivement. C'est le livre des évangiles (2) qu'on orne d'images, car Trithemius l'a dit : l'image est une parole muette ; c'est la passion de l'Homme-Dieu qu'on multiplie à l'aide de la gravure sur bois (3) ; c'est la patience de Job dans la souffrance qu'on

---

(1) Vocabularium latino-germanicum. Norimbergæ, 1479.

Vocabularius incipiens teutonicum ante latinum. Spiræ, 1476, 1477. — Colon., 1496, aut. Goclenio.

Vocabul. variorum terminorum, autore Thortellio. Argentorati, 1502.

Vocab. de partibus indeclinabil. Spiræ, 1479.

Wimphelingii Elegantiarum medulla. Moguntiæ, 1498.

— Elegantiæ majores. Argentorati, 1513.

Vocabularius latinis, gallicis et teutonicis verbis scriptus. Strasb. in-4°, 1515.

Vocabularius fructuosus omni ætati, et utilis. Colon., Ulric Zell.

Vocabularius breviloquus. Basileæ, 1481.

Vocabularius Joan. Altenstaig. Argentinæ, 1515, in-4°.

Vocabularius rerum, in Augustâ, 1478, in-fol.

Incipit Variloquus, compilatus per Mgrn. Joh. Melber. 1481, in-4°.

Vocabularius rerum. August., 1495, petit in-4°.

Gorlandria Joh. de Synonymiâ. Reutlingæ, 1489, in-4°.—Textus Equivocorum. Spiræ, 1487.—Composita verborum (in Belgiâ). Verba deponentialia. Spiræ, 1487.

Grammatellus, pro Juvenum eruditione, cum glosâ almanicâ, lat. et ger. Norimbergæ, 1473-1475, in-4°.

Elegantiarum viginti præcepta. Lipsiæ, 1499.

(2) Memorabiles Evangelistarum figuræ, tradidit Thomas Phorcensis, cognomento Anthelmius. 1503.

(3) Passionis Christi unum ex quatuor Evangelistis textum, autore Rigmano Philesio. Argentorati.

offre comme leçon à tous les chrétiens (1) ; ce sont les chants du Roi-prophète qui sont commentés dans un langage populaire (2) ; c'est la morale biblique dont on célèbre les charmes ineffables (3) ; c'est la prière du Christ, le *Pater noster*, dont on commente les enseignements (4) ; ce sont les Évangiles du dimanche qu'on développe en forme de prônes (5) ; c'est le Miroir de la vie chrétienne par saint Bernard qu'on réimprime dans tous les formats (6) ; c'est le Soliloque de saint Bonaventure qu'on reproduit pour nourrir la dévotion de l'âme contemplative (7); c'est l'Image de la vie sacerdotale que l'auteur dédie au clergé catholique (8) ; c'est la vie humaine dont on retrace, dans des emblêmes, les misères et les félicités, misères toutes terrestres, félicités toutes célestes (9); c'est un traité des devoirs de l'homme dans toutes les conditions de la vie que compose Jean de

---

(1) Postilla fratris Thomæ de Aquino in Job feliciter incipit. Esslingen, 1474.

(2) Joh. de Turrecrematâ, Expositio brevis et utilis super toto Psalterio. Moguntiæ, 1474.

(3) Liber Bibliæ moralis expositionum interpretationumque, historiarum ac figurar. veteris novique Testamenti, peroptimus incipit liber. Reutlingen, 1474.

(4) Expositio venerabilis magistri Heinrici de Hassiâ super dominicam orationem.

(5) Explicit Postilla super Evangelia dominicalia. Augsb., 1482.

(6) Incipit speculum beati Bernhardi, de honestate vitæ. Mogunt.

(7) Incipit soliloquium venerabilis Bonaventuræ. Argentor.

(8) De Vitâ et Moribus sacerdotum, opusculum singularem eorum dignitatem ostendens, et quibus ornati esse debeant virtutibus explanans, auctore Jodoco Chlictovec.

(9) Liber incipit dictus speculum vitæ humanæ editus à Roderico Zamorensi. Argentorati, 1475.

Galles d'après l'Écriture, les saints pères et les philosophes profanes (1).

Chose curieuse! en tête de la plupart de ces livres divers est une préface où l'écrivain, rendant hommage aux travaux du docte abbé de Spanheim, avoue qu'il la pris pour modèle; que le temps est venu de mettre à profit les conseils de cet homme de Dieu; que la paresse ne doit plus désormais enchaîner la langue du moine, dont la vie va se passer dans la pratique des vertus chrétiennes, l'édification du prochain, la culture des saintes lettres et l'instruction de l'enfance.

Rome en même temps s'expliquait par la voix des Pères rassemblés à Latran. Elle voulait une réforme dans le chef et dans les membres; mais une réforme n'était pas une révolte, et c'est une révolte que Luther méditait.

---

(1) Ad omne hominum genus incipit liber Summa collationum dictus. Colon., vers 1480.

Consult. Vossius III. de Hist. lat. cap. X. — Fabricii Bibl. lat. med. ævi, t. IV.—Heumannus, in Viâ ad Hist. litter. c. IV, § 48. — Id., Miscell. nov. Lipsens. vol. II, part. I, p. 109, 125.—Tob. Magiri Epongmol. crit., voce Trithemius. — Pope-Blount, p. 503-505.

CHAPITRE IV.

LUTHER AU COUVENT. 1507—1510.

Staupitz, vicaire général du couvent des Augustins où vient d'entrer Luther. — Ses idées erronées sur la grâce. — Vie claustrale du moine. — La prière et l'étude l'occupent tout entier. — Épreuves qu'il endure. — Il tombe malade. — Il reçoit la prêtrise. — Il dit sa première messe. — État de son âme. — Hans assiste au saint Sacrifice. — Il aurait voulu empêcher son enfant de prendre les ordres. — Nouveaux troubles et doutes nouveaux qui assiégent Luther. — Un frère le réconforte en lui expliquant ce que c'est que la foi. — La paix semble rentrer dans l'âme du malade. — Sa symbolique touchant la justification. — Doctrine catholique.

Le couvent des Augustins, où venait d'entrer Luther, avait eu pendant près d'un demi-siècle André Prolès pour vicaire-général (1). A Prolès avait succédé Staupitz. C'étaient deux hommes de talent, mais qui, malheureusement, semblaient avoir adopté certaines idées, qui reposaient à l'état de germe dans les sermons du dominicain Tauler (2), sur la déchéance absolue du libre arbitre. De l'homme, ils faisaient une créature inerte, qui

(1) Ranke, l. c., t. 285. — Christ. Wilh. Franz Walch, Geschichte der evang.-luther. Kirche, p. 223-232.

(2) N. Humi, Christliche Betrachtung der neuen paracelsischen und weigelianischen Theologie. Witt., 1622, in-8.—Buddei, Isagogen ad theologiam universam, p. 608, 609. — Eccius reprochait à Tauler diverses erreurs sur la grâce.

ne pouvait arriver au salut que par l'activité divine; tandis que dans le système catholique, une double activité, celle de Dieu et celle de l'homme, se rencontrent, se pénètrent et s'assimilent en quelque sorte pour opérer la régénération (1). La grâce vient éveiller l'homme, mais l'homme doit y correspondre. Dieu s'offre pour tirer l'homme de l'abîme, mais l'homme doit tendre la main à son libérateur. On voit combien est consolante cette doctrine qui nous laisse notre liberté tout entière. Si l'Église enseigne que la grâce est toute gratuite (2), elle déclare, en même temps, qu'elle est offerte à tous; qu'ainsi la mort éternelle a sa cause dans le libre refus de recevoir le secours céleste.

Luther entra donc au couvent l'imagination troublée par la mort subite de son ami, et tremblant que la terre ne s'ouvrît sous ses pieds, et qu'il ne tombât sans avertissement, ainsi qu'Alexis, dans les mains de la divinité. Cette vision tourmenta longtemps son sommeil; la nuit, il lui semblait entendre la voix du mort qui venait l'avertir de faire pénitence. Luther, qui n'avait encore goûté d'aucune joie mondaine, lui, si pur alors et si candide, se croyait un grand pécheur! Pour détourner la colère de Dieu, il jeûnait, il se mortifiait comme un anachorète de la Thébaïde. Surtout il avait peur du démon, et ce n'était qu'à force de prières qu'il parvenait à en chasser le fan-

(1) Mœhler, la Symbolique, traduite par F. Lachat, in-8. 1836, t. I, p. 100.

(2) Concil. Trid, Sessio VI, c. 2.

tôme. Un jour que le prêtre récitait à la messe l'évangile et qu'il prononçait ces mots : *Erat Jesus ejiciens dæmonium, et illud erat mutum*, Martin, saisi de terreur, se leva et s'écria : *ha! non sum ego, non sum ego* (1).

Sa vie claustrale était celle d'un véritable ermite. « Si jamais, disait-il, Augustin alla droit au ciel par les murs d'une abbaye, je mérite d'y entrer : c'est un témoignage que tous mes frères me rendront. Je jeûnais, je veillais, je me mortifiais, et je pratiquais les rigueurs cénobitiques jusqu'à compromettre ma santé. Ce ne sont pas nos ennemis qui croiront à mon récit, eux qui ne parlent que des douceurs de la vie monastique, et qui n'ont jamais aucune tentation spirituelle (2) ! »

Parfois une hymne ou bien une prose d'église allégeait ses ennuis : il aimait surtout le chant grégorien, et son plus grand bonheur était de faire sa partie avec quelque enfant de chœur. Il avait une belle haute-contre (3).

Parfois aussi il quittait le couvent au lever du soleil, s'enfonçait dans la campagne, et, au pied d'un arbre où il s'asseyait, il prêchait la parole de Dieu aux bergers, puis s'endormait aux sons de leur musique champêtre (4). Le soir, il rentrait dans sa cellule solitaire, se remettait à prier, et s'endormait au bruit de cette petite fontaine dont

(1) Lingaeus, in Vit. Luth., p. 4.
(2) Math., in Vitâ Lutheri.
(3) Razebergius, Mss.
(4) Ranke, l. c., t. I, p. 292.

l'eau, coulant par mille canaux, allait mouiller les rosiers du couvent.

Son noviciat fut pénible; ses supérieurs, qui s'étaient aperçus de son penchant à l'orgueil, tentèrent sa vocation par d'énergiques épreuves. Luther était obligé de balayer les dortoirs, d'ouvrir et de fermer les portes de l'église, de monter l'horloge et d'aller, un sac sur le dos, mendier publiquement (1). Le frère murmura; l'université de Wittemberg intervint et le bon Staupitz aussi, qui mirent fin à de semblables épreuves, où il était à craindre qu'il ne succombât (2).

Il prononça ses vœux en 1507, et reçut la prêtrise la même année. — Promettez-vous, dit le prélat ordinant Lasphe (3), de vivre et de mourir dans le sein de l'église catholique notre bonne mère?— Le néophite répondit : Je le promets. Ce fut un jour mémorable, une grande solennité dans sa vie, que celui où Luther célébra le saint sacrifice, le 2 mai, le quatrième dimanche après Pâques (4). « C'est aujourd'hui, écrivait-il à Jean Braun d'Eisenach, que je dirai ma première messe; venez l'entendre. Pauvre jeune homme, indigne pécheur! Dieu, dans ses trésors de miséricorde, a daigné me choisir; je tâcherai de me rendre digne de sa bonté, et autant qu'il est possible à de la poussière

(1) Primum ejus officium in cœnobio fuit cloacæ expurgatio. — Pfefferkorn, l. c., p. 358.

(2) Mathesius, l. c., Pred. I.

(3) Friedrich Keyser, Reformations-Almanach für 1817. In-18. Erfurt, p. 89.

(4) Buchholz, Chronol. sub anno 1507.



comme moi, d'accomplir ses desseins. Priez pour moi, mon cher Braun; que mon holocauste soit agréable au Seigneur (1).

Hans Luther vint mêler, en assistant à la première messe de son fils, ses prières à celles de Braun. «Mon père, dit Martin, n'était pas du tout content; au contraire, il s'emportait contre un fils qui ne craignait pas de lui désobéir. La peste vint, qui lui ravit deux de ses enfants : moi j'étais au lit, malade et près de mourir; mes supérieurs pressaient mon père de me laisser embrasser la vie cénobitique et de me consacrer aux autels. Hans hésitait, il avait d'autres desseins ; enfin on vint à bout de vaincre ses répugnances; il céda, mais de mauvaise grâce. «Dieu veuille, dit-il, qu'il ne se soit pas trompé sur sa vocation. » Quand vint le jour de ma première messe, je lui écrivis; mon père m'apporta vingt gouldes (2).»

Après le sacrifice, on se mit à table; Hans était à côté de son fils qui croyait recueillir de la bouche paternelle des paroles de joie : —Mon cher père, dit Luther au vieux mineur, de grâce, pourquoi donc êtes-vous si triste, et d'où vient que vous ne m'avez laissé prendre qu'à regret l'habit de moine? mais c'est un bel habit, mon père (3)! Hans se leva, et s'adressant aux docteurs, aux maîtres en

---

(1) Sancto et venerabili Christi Mariæque sacerdoti, Johanni Braun, Isenacensi vicario, 23 apr. 1507. — De Wette, l. c., t. I, p. 3, 4.

(2) Mathesius, fol. 3, a. — Colloquia latina, t. II, f. 13, 14, 6, 5.

(3) Tenzel's Bericht von der Reformation, t. I, p. 148.—Luther's Werke Halle, t. XIX, p. 1808.

théologie et aux autres pères : « N'avez-vous pas lu dans l'Écriture, demanda-t-il, qu'on doit respecter son père et sa mère ? — Oui, cela est écrit, dirent les conviés ; et le regard de Hans s'arrêta sur Martin qui resta muet. On se mit à parler de choses et d'autres, mais le père reprit tout haut : « Fasse le ciel que ceci ne soit pas un leurre du démon... Allons, buvons, trinquons, et que Martin nous aime un peu mieux. » Luther avait monté à l'autel tout tremblant ; au canon il fut saisi d'une telle épouvante, qu'il aurait quitté l'église sans achever le sacrifice, si le prieur ne l'eût retenu (1).

L'étude continua de faire les délices de Luther, il lisait Occam, qu'il préférait à saint Thomas et à Scot ; Gerson, dont il ne cessait de vanter l'intelligence ; saint Augustin, qu'il préférait à tous les pères ; et la Bible surtout qu'il regardait comme la source des doctrines célestes (2). La lecture avait pour lui tant de charmes que, plus d'une fois il oublia, pendant des semaines entières, de réciter ses heures : le soir venu, au lieu de se coucher, il allumait sa petite lampe, et passait une partie de la nuit à réparer sa faute, pour ne pas désobéir aux règles de son ordre.

Le sacerdoce exaltait la piété de Luther, dont le temps s'écoulait à étudier et à prier ; ses joues se fanèrent, son teint se décolora, et l'adolescent, si

---

(1) Martin Luther's Leben, von Gustav Pfizer. — Coll. lat. t. II, p. 13, 14. — Cochlæus, in Actis Lutheri, p. 2. — Ulenberg, l. c., p. 6.

(2) Seckendorf, l. c., p. 21.



frais, si rosé, quand il allait chanter aux portes de Magdebourg, tomba dans une sorte de marasme qui faisait pitié à Mosellanus. Ce savant nous le représente usé, flétri, et tellement amaigri, qu'on eût pu compter ses côtes (1). Ses supérieurs craignirent un moment que cette fièvre de dévotion ne nuisît à son intelligence et à son corps, et ils essayèrent d'y remédier. Staupitz, vicaire général de l'ordre des Augustins, qui l'avait pris en vive amitié, et que Luther chérit toujours si tendrement, lui disait : « Assez, assez, mon enfant : tu parles de péché, et tu ne sais pas ce que c'est que le péché ; si tu veux que Dieu t'assiste, ne joue donc plus à la poupée. » Un jour qu'il confessait de misérables peccadiles, tout contrit comme s'il eût accusé des crimes, le prêtre l'arrêta en riant : « Tu es donc fou, lui dit-il, Dieu ne t'en veut pas, c'est toi qui lui en veux (2). »

Mais Luther n'écoutait ni les conseils de Stau-

(1) Löscher's vollst. Reformations-Acta, III, 247. Il y a, dans la sacristie de l'église paroissiale de Weimar, une vieille peinture de 1572, par Vischer, un des disciples de Lucas Cranach, au bas de laquelle le maître a placé son monogramme, qui imite assez bien les deux bras d'un télégraphe, et où Luther est représenté sous l'habit de moine (frère Augustin), sous l'habit de chevalier Georges (à la Wartbourg) et sous l'habit de docteur (l'Ecclésiaste de Wittemberg) : l'image du frère Augustin ressemble bien au portrait de Mosellanus. Ces trois têtes, reproduites par Jagemann, sont regardées par l'auteur de l'Almanach de la Réformation, publié à Erfurt, comme les portraits les plus exacts que nous ayons de Luther. Ils ressemblent du reste aux originaux de Lucas Cranach qu'on voit à Weimar, à Gotha et à Erfurt, et aux peintures d'Holbein qu'on trouve aux musées de Bâle et de Florence.

(2) Gustav Pfizer, Luther's Leben, l. c.



pitz, ni les avis de son confesseur. On le voyait au pied des autels les mains jointes, les yeux levés au ciel et tous pleins de larmes, demandant pardon à Dieu. Souvent la nuit il s'agenouillait au chevet de son lit, et restait en oraison jusqu'au lever du soleil (1). Un jour la porte de sa cellule ne s'ouvrit pas à l'heure accoutumée; ses maîtres étaient inquiets; on frappa à la cloison de son oratoire: personne ne répondit. On prit le parti d'enfoncer la porte, et on trouva le frère dans un état extatique, la face contre terre et respirant à peine. Alors un moine prenant sa flute se mit à jouer un des airs qu'aimait Luther, qui revint doucement à la lumière (2). Avouons que ces couvents d'Allemagne, où le supérieur, comme Staupitz, se délasse dans l'étude et la lecture des poëtes profanes, où l'on guérit les maladies de l'âme à l'aide de l'harmonie, où des moines se meurent d'amour pour Dieu, ne ressemblent pas beaucoup à l'image qu'en ont donnée les philosophes du dix-huitième siècle!

Pauvre jeune homme, qui ne trouve qu'amertume et désespoir dans le service de Dieu; qui essaye de tous les moyens pour l'aimer, et dont les aspirations vers le ciel s'arrêtent en chemin; qui se consume à prier, à jeûner, à se mortifier, et à qui les prières, les jeûnes incessants, n'apportent ni joie ni soulagement, comme si son cœur se fût flétri dans le crime! La lutte était trop forte, il aurait

(1) Gustav Pfizer, l. c.
(2) Seckendorf, l. c., p. 21.

fini par succomber. Cette chaîne de terreurs et de tentations était trop pesante pour lui ; il s'en fût débarrassé peut-être par le désespoir, car il ne pouvait chasser ces fantômes qui l'obsédaient la nuit, le troublaient dans ses études, et venaient le tourmenter jusqu'au pied des autels où il se réfugiait pour leur échapper. C'est qu'à son âge il se trompait sur ces caprices d'imagination, et qu'il prenait pour des châtiments du Seigneur les songes d'un cerveau fatigué de travail. Si, lorsque la cloche le réveillait, il prenait son livre d'heures, ses yeux tombaient toujours, nous dit-il, sur des passages de l'Écriture qui l'effrayaient. Il lisait : Dirigez-moi, Seigneur, dans votre justice et dans votre vérité. Or, continue-t-il, la justice de Dieu, c'était pour moi la colère de Dieu (1). Étrange hallucination d'un cœur malade qui n'a pas compris que la justice embrasse toujours sa sœur la miséricorde !

Un jour qu'il se promenait, en proie à sa mélancolie ordinaire, il trouva sur son passage un vieux moine, qu'il interrogea douloureusement ;

—Mon frère, lui dit le religieux, je sais un remède aux maux qui vous tourmentent.

— Et lequel? reprit Martin avec une voix tremblante.

— La foi, dit le moine.

— La foi ? reprit Luther que ce mot avait bouleversé, la foi ?

---

(1) Ranke, l. c., t. I, p. 292.



— Oui, mon frère, la foi gratuite : croire c'est aimer, et qui aime sera sauvé.

Les yeux du malade brillèrent d'un feu nouveau.

— La foi! répétait-il, croire! aimer! comme une âme qui sort d'un long rêve.

— Oui, continua le frère; n'avez-vous pas lu ce passage de saint Bernard dans le sermon de l'Annonciation? « Crois que par Jésus tes péchés te seront remis, c'est le témoignage que l'Esprit saint met dans le cœur de l'homme; car il dit : Crois. et tes péchés te seront pardonnés. »

La foi par l'amour, la justification par la foi, et la justification gratuite, voilà tout ce que Luther vit dans la parole du frère augustin. Ce fut un éclair, mais un éclair trompeur.

A partir de cet entretien si court où chaque interlocuteur eut à peine le temps d'échanger quelques mots, plus de terreurs ou d'obsessions nocturnes : Luther sommeille en paix. Plus d'épouvantes intérieures dans le jour : il se livre à l'étude sans distraction; il assiste aux offices comme les autres moines avec un recueillement qu'aucune frayeur ne vient troubler; il prie, il jeûne et ne se croit plus déshérité du ciel. Un mot avait opéré ce changement; à l'aide de ce mot, LA FOI, tout s'explique pour lui. S'il était assailli de vaines terreurs, s'il tombait dans le désespoir, s'il doutait de son salut et de la miséricorde de Dieu, c'est qu'il ne croyait pas; — s'il avait souffert dans son âme depuis qu'il se connaissait, c'est qu'il n'avait pas la foi; — si ses supérieurs avaient essayé inutilement de le consoler, c'est qu'il n'entendait pas le langage que parlait si

admirablement le pauvre frère, ou que peut-être il n'aimait pas comme le moine. Avec la foi il a reçu une nouvelle vie. Il était encore malade, mais d'une autre affection, malade d'amour et non plus de crainte et de désespoir, car chez lui tout était passion. La foi gratuite ou la grâce devint donc pour lui une symbolique qui exprimait la pure essence du christianisme ; un miroir, ou, comme il l'appelait, une vérité qu'on avait obscurcie et cachée jusqu'alors, ou remplacée par des pratiques, des observances, un culte extérieur et des traditions, qu'il faudrait tôt ou tard effacer, si on voulait revenir à la pureté primitive de la parole divine. Un chapitre de saint Paul aux Corinthiens, sur lequel, au sortir de son colloque avec le moine, tombèrent ses regards, lui parut comme une illumination de Dieu même, qui prenait soin de confirmer par l'Apôtre la grande vérité qu'il venait de trouver. Il referma le livre, tout joyeux de sa bonne fortune. Sa joie devait être de courte durée.

Il venait de se formuler un système sur la justification, qu'il élevera bientôt jusqu'à la puissance du dogme, et qui formera l'article fondamental du symbole de sa nouvelle église. Il importe donc de nous faire une idée de ce que Luther croyait au sujet de la justification : qui, mieux que Bossuet, pourrait nous le révéler?

« La justification, c'est la grâce, qui nous remettant nos péchés, nous rend en même temps agréables à Dieu. On avait cru jusqu'alors que ce qui fait cet effet, devait à la vérité venir de Dieu, mais enfin devait être en nous; et que pour être justi-

fié, c'est-à-dire de pécheur être fait juste, il fallait avoir en soi la justice, comme pour être savant et vertueux, il faut avoir en soi la science et la vertu. Mais Luther n'avait pas suivi une idée si simple. Il voulait que ce qui nous justifie, et ce qui nous rend agréables aux yeux de Dieu, ne fût rien en nous; mais que nous fussions justifiés, parce que Dieu nous imputait la justice de Jésus-Christ comme si elle eût été la nôtre propre, et parce qu'en effet nous pouvions nous l'approprier par la foi.

» Mais le secret de cette foi si justifiante avait encore quelque chose de bien particulier : c'est qu'elle ne consistait pas à croire en général au Sauveur, à ses mystères et à ses promesses, mais à croire très-certainement chacun dans son cœur que tous nos péchés nous étaient remis. On était justifié, disait sans cesse Luther, dès qu'on croyait l'être avec certitude; et la certitude qu'il exigeait n'était pas seulement cette certitude morale, qui, fondée sur des motifs raisonnables, exclut l'agitation et le trouble, mais une certitude absolue, une certitude infaillible où le pécheur devait croire qu'il était justifié de la même foi, dont il croit que Jésus-Christ est venu au monde.

» Sans cette certitude il n'y avait point de justification pour le fidèle : car il ne pouvait, lui disait-on, ni invoquer Dieu, ni se confier en lui seul, tant qu'il avait le moindre doute, non-seulement de la bonté divine en général, mais encore de la bonté particulière par laquelle Dieu imputait à chacun de nous la justice de Jésus-Christ; et c'est ce qui s'appelait la foi spéciale.

» Il s'élevait ici une nouvelle difficulté : savoir si, pour être assuré de sa justification, il fallait l'être en même temps de la sincérité de sa pénitence. C'est ce qui d'abord venait dans l'esprit à tout le monde; et, puisque Dieu ne promettait de justifier que les pénitents, si l'on était assuré de sa justification, il semblait qu'il le fallait être en même temps de la sincérité de sa pénitence. Mais cette dernière certitude était l'aversion de Luther; et, loin qu'on fût assuré de la sincérité de sa pénitence, on n'était pas même assuré, disait-il, de ne pas commettre plusieurs péchés mortels dans ses meilleures œuvres, à cause du vice très-caché de la vaine gloire ou de l'amour-propre.

» Luther poussait encore la chose plus loin : car il avait inventé cette distinction entre les œuvres des hommes et celles de Dieu, que les œuvres des hommes, quand elles seraient toujours belles en apparence, et sembleraient bonnes probablement, étaient des péchés mortels; et qu'au contraire les œuvres de Dieu, quand elles seraient toujours laides, et qu'elles paraîtraient mauvaises, sont d'un mérite éternel. Ébloui de son antithèse et de ce jeu de paroles, Luther s'imagine avoir trouvé la vraie différence entre les œuvres de Dieu et celles des hommes, sans considérer seulement que les bonnes œuvres des hommes sont en même temps des œuvres de Dieu, puisqu'il les produit en nous par sa grâce; ce qui, selon Luther même, leur devait nécessairement donner un immortel mérite : mais c'est ce qu'il voulait éviter, puisqu'il concluait au contraire, que toutes les œuvres des jus-

tes seraient des péchés mortels, s'ils n'appréhendaient qu'elles n'en fussent; et qu'on ne pouvait éviter la présomption, ni avoir une véritable espérance, si on ne craignait la damnation dans chaque œuvre qu'on faisait.

» Sans doute la pénitence ne compatit pas avec des péchés mortels actuellement commis : car on ne peut ni être vraiment repentant de quelques péchés mortels sans l'être de tous, ni l'être de ceux qu'on fait pendant qu'on les fait. Si donc on n'est jamais assuré de ne pas faire à chaque bonne œuvre plusieurs péchés mortels : si, au contraire, on doit craindre d'en faire toujours, on n'est jamais assuré d'être vraiment pénitent; et si on était assuré de l'être, on n'aurait pas à craindre la damnation, comme Luther le prescrit, à moins de croire en même temps que Dieu contre sa promesse condamnerait à l'enfer un cœur pénitent. Et cependant, s'il arrivait qu'un pécheur doutât de sa justification, à cause de son indisposition particulière dont il n'était pas assuré, Luther lui disait qu'à la vérité il n'était pas assuré de sa bonne disposition, et ne savait pas, par exemple, s'il était vraiment pénitent, vraiment contrit, vraiment affligé de ses péchés : mais qu'il n'en était pas moins assuré de son entière justification, parce qu'elle ne dépendait d'aucune bonne disposition de sa part. C'est pourquoi ce nouveau docteur disait au pécheur : Croyez fermement que vous êtes absous, et dès là vous l'êtes, quoi qu'il puisse être de votre contrition; comme s'il eût dit : Vous n'avez pas besoin de vous mettre en peine si vous êtes pénitent ou

non. Tout consiste, disait-il toujours, à croire sans hésiter que vous êtes absous : d'où il concluait, qu'il n'importait pas que le prêtre vous baptisât, ou vous donnât l'absolution sérieusement ou en se moquant; parce que dans les sacrements il n'y avait qu'une chose à craindre, qui était de ne croire pas assez fortement que tous vos crimes vous étaient pardonnés, dès que vous aviez pu gagner sur vous de le croire (1). »

Ainsi, cela est bien entendu : la foi comme l'enseigne l'école catholique, c'est un ferme assentiment par lequel l'esprit croit avec une certitude pleine et entière la révélation des mystères de Dieu (2). Mais comme la justification est le renouvellement complet de l'homme, la foi seule ne saurait nous rendre justes aux yeux de Dieu; il faut, pour qu'elle accomplisse notre régénération; qu'elle soit, en termes de l'école, *formata*, animée, vive, vivifiante; en d'autres termes que, prenant sa source dans l'amour, elle opère et agisse par les œuvres, qu' elle soit un foyer d'où la charité jaillisse comme l'étincelle de la pierre (3).

La foi protestante, telle que Luther venait de la concevoir, ne ressemble pas à la foi catholique. C'est, comme il le dira plus tard, quand il voudra la définir, une perle que Jésus dépose dans notre

(1) Bossuet, Variations, in-12, t. I, p. 9-12.

(2) Certissimæ assentionis vim habet quâ mens Deo sua mysteria aperienti firmè constanterque assentitur.—Cat. Trid., p. 17.

(3) Quemadmodùm à sulphure ignis emicat, ita per fidem in nobis extemplò succendit.—Pallavicini Hist. concil. Trid., l. VIII, c. 9, n° 6.



cœur, qui brille de son seul feu, qui n'a nul besoin de l'amour ni de l'œuvre pour rayonner (1). Elle saisit Dieu comme la lumière saisit les ténèbres. Une fois cette théorie admise, nous comprendrons une foule de passages qui, d'abord, frappent de saisissement ou de vertige celui qui les trouve dans Luther : que l'homme, par exemple, comme il l'enseignera, ne peut être déshérité du ciel par aucun péché, mais seulement par l'incrédulité (2); que repentir et confession, satisfaction et œuvres sont de véritables superfétations humaines; ou bien, comme le veut Mélanchthon, que boire, manger, travailler, tout est péché, et que celui qui a la foi n'a plus de juge dans le ciel, mais seulement un père tout plein d'amour (3).

Maintenant que Tetzel porte en chaire la question des indulgences, nous verrons comment Luther en niera l'efficacité : à quoi bon, en effet, l'indulgence à qui possède cette perle qu'a trouvée notre moine?

---

(1) Luther's Werke. Witt., 1er p., p. 49.—Mœhler, l. c., t. I, p. 158.

(2) Auslegung der Briefe an die Gal. Witt., 1er p., p. 70. — Mœhler, l. c., p. 164.

(3) Melanchth., Loci. theol. Qualiacunque sint opera comedere, bibere, laborare manu, docere, addo etiam ut sint palam peccata.

CHAPITRE V.

LUTHER A ROME. — 1510.

Staupitz envoie Luther à Rome. — Départ du moine. — Ses sensations à la vue de l'Italie. — Luther à Milan, à Florence. — Impressions et préjugés du voyageur. — Il entre à Rome. — Enfant du nord, il ne comprend pas le monde nouveau qu'il vient visiter. — Son ignorance de l'esthétique. —Il juge l'Italie en Germain. — Son séjour à Rome. — Ses adieux à la ville. — Ce qu'il en raconte.

Luther avait beau s'agiter, prier, lire la Bible, se recommander aux âmes pieuses, il ne pouvait trouver le repos. Sa pensée, aussitôt qu'elle cessait d'être occupée, retombait dans l'angoisse et les terreurs. Le doute veillait à son chevet. Pour se distraire, il se prit à quelques-unes de ces questions théologiques qu'avaient traitées les maîtres de l'école, entre autres l'auteur de la Somme, le divin Thomas; mais, au fond de ces spéculations philosophiques, il y avait toujours pour son cœur une secrète amertume.

De vagues récits, donnés par les voyageurs qui venaient de l'Italie, circulaient dans l'Allemagne. Ces récits, qui ressemblaient aux narrations fabuleuses que les pèlerins apportaient de l'Orient, étaient empreints d'un merveilleux propre à saisir l'imagination. On avait prononcé le nom de Rome. Martin y rêvait constamment; il rêvait surtout à cette image du pape, objet de la vénération des peuples,

et qu'il voulait voir face à face pour comprendre la fascination qu'elle exerçait sur les intelligences. Staupitz, soit qu'il crût qu'un voyage sur une terre lointaine apaiserait une fièvre d'esprit qui menaçait d'être mortelle, soit qu'il eût à régler quelques difficultés survenues entre Rome et son ordre (1), résolut de l'envoyer dans la capitale du monde chrétien (2). Luther, qui d'abord avait refusé, était trop fatigué des assauts répétés du doute, pour résister plus longtemps. Il pensait trouver la paix du cœur sur la terre des martyrs (3).

Les préparatifs du voyage furent bientôt terminés. Il partit à pied avec un de ses frères, un bâton à la main, et du pain dans leur besace pour la nourriture du premier jour. Le lendemain, la charité des cloîtres devait fournir aux voyageurs le viatique nécessaire. Luther emportait avec lui six ducats pour payer le cicérone chargé de lui montrer les merveilles de la ville éternelle (4).

« Comme son cœur battait de plaisir, dit Nie-

---

(1) Christ. Juncker, Vita M. Lutheri... nummis illustrata. Francf. et Lipsiæ, 1669, in-12, p. 14.

(2) Staupitius traducit Lutherum Wittebergam anno 1508. — Post triennium Romam profectus est propter monachorum controversias. — Melanchth., Declam., t. IV, p. 503.

(3) Causa profectionis meæ erat confessio quam volebam à pueritiâ usque texere et pietatem exercere. — Coll. Lutheri, Francof., 1572, t. II, p. 14. — Es begab sich, daß Dr. M. Luther nach Rom verreisen mußte, welches er desto williger über sich nahm, dieweil er hoffte, er wollte durch Visitirung der heiligen Oerter Ruhe und Trost für sein Gewissen finden. — Benj Lindner, in dem Leben Dr. L.

(4) Pfizer, Luther's Leben, l. c.

meyer (1), à l'idée de voir et le pape, cette parole vivante de Dieu, cette splendeur du Christ et des apôtres ! et Rome, cette terre illuminée des rayons du soleil des âmes, et qui ne pouvait être qu'un paradis céleste ! (2) »

On sait l'empire d'une première impression : elle flétrit ou colore pour jamais toutes les autres. Dès que nos pélerins ont mis le pied hors du sol allemand, ils ne trouvent qu'un temps triste, de lourds et épais nuages, une hospitalité équivoque. Alors ils regardent en arrière, et ils regrettent leur Sion, cette Souabe et cette Bavière, où tous deux ont voyagé autrefois, où « les logis sont si bons, où les gens sont si affables, et traitent si bien l'étranger pour son argent (3). » Après une longue route, bien fatigante, bien ennuyeuse, ils atteignent l'Italie ; et leurs rêves si beaux s'enfuient. Leurs yeux ne peuvent supporter l'éclat de son immense horizon ; son ciel leur semble trop ardent, ses crépuscules du soir trop chauds, et ses nuits trop fraîches. Son vin leur brûle la tête, et ses eaux mêmes sont mortelles. Un jour que Luther cheminait avec son compagnon, et qu'il avait fait un long trajet par une chaleur in-

---

(1) Luther's Auftreten, vorbereitet durch das vergangene und einwirkend auf das ihm gegenwärtige Zeitalter.—Reformations-Almanach, p. 58.

(2) Niemeyer, l. c., p. 92.

(3) Wenn ich viel reisen sollte, wollte ich nirgends lieber denn durch Schwaben- und Bayerland ziehen, denn sie sind freundlich und gutwillig, herbergen gerne, gehen Freunden und Wandersleuten entgegen, und thun den Leuten gütlich und gute Ausrichtung um ihr Geld.—Luther's Werke. Halle, t. XXII, p. 2359.



supportable, il se pencha pour prendre, dans le creux de la main, un peu d'eau jaunâtre : cette eau, qui toute la journée avait été sous un soleil de plomb, l'enivra comme du vin. Il chancelait et se désespérait, quand Dieu lui fit trouver des grenades, dont la douce liqueur le rendit bientôt à la vie. Luther, dix ans après, remerciait encore le ciel de cette miraculeuse fortune (1).

En Allemagne, au couvent et chez son père, il se levait avec le soleil, pour respirer l'air du matin, et jouir de la vue des campagnes, si vertes à cette heure dans la Saxe; souvent même il dormait la fenêtre ouverte, pendant les chaleurs de l'été. Il crut qu'il ne fallait rien changer à ses habitudes. Un soir, en se couchant, il oublia de fermer la fenêtre de sa petite chambre, et, quand il se réveilla, sa tête souffrait horriblement ; elle était lourde, pesante, en sorte que le lendemain c'est à peine si nos deux moines purent faire un mille d'Allemagne (2).

A l'entrée de la Lombardie, sur les bords du Pô, il descendirent dans un couvent de l'ordre des bénédictins, dont la splendeur étonna nos pauvres pélerins. « Il rend annuellement trente-six mille ducats, raconte Luther, douze mille en produits agricoles, douze mille en locations diverses, douze mille qui sont payés par les moines pensionnaires. »

(1) Pataviam pervenit ubi acerbissimum capitis dolorem sensit, qui tamen suppeditatis ab hospite malis punicis sedatus est. — In Narr. de profectione Lutheri in urbem Romam.

(2) Tisch-Reden, p. 602.



Mais il se hâte d'ajouter, ce qui nous réconcilie avec les richesses du monastère : « Au cloître je fus bien traité (1). »

A Milan il voulut entendre la messe, mais il ne comprenait rien à l'office : à toutes les questions de surprise qu'il adressait aux assistants, toujours la même réponse : Nous sommes du rite ambroisien. Il reprend ses questions, et un prêtre lui raconte que Milan ne sachant quel rite adopter, pria Dieu de s'expliquer par un miracle. On mit donc le missel de saint Ambroise et le missel du pape Grégoire sur le même autel : les livres y restèrent toute la nuit. Le lendemain, quand on ouvrit les portes de l'église, on trouva le missel de saint Ambroise intact, et le missel du pape Grégoire en lambeaux. Alors il fut décidé que Milan ne suivrait pas la liturgie romaine (2).

Ce qui l'émerveilla le plus à Florence, ce furent les hôpitaux. « Comme les hospices sont bien tenus, va-t-il répétant, comme les lits sont propres, les rideaux soignés, les dortoirs en bon état, le vin et le pain de bonne qualité ! comme les serviteurs sont empressés, les médecins habiles ! Arrive-t-il un malade, vite on lui ôte ses habits en présence d'un notaire, qui en prend note et lui en donne un reçu. Le lit est tout prêt, de beaux draps blancs ! Deux médecins se présentent, et des frères qui apportent du vin dans une carafe reluisante de netteté, et

(1) Im selben Kloster bin ich gewesen, und ehrlich traktirt und gehalten worden. — Luther's Werke. Halle, t. XXII, p. 1468.
(2) Luther's Werke, t. XXII, p. 1515.



des mets sur des plats où l'on se mirerait (1). »

A Montefiascone, au sommet de l'Appennin, Luther regarda devant lui, et il vit s'étendre au loin une terre stérile et aride, des rochers nus et décrépits, lui qui s'attendait à voir partout des myrtes et des orangers. Quel contraste avec la Saxe qu'il venait de quitter, où les fleurs sont si belles, les bois si touffus, la verdure si brillante! Son œil était désenchanté. Il était descendu dans une petite hôtellerie où des moines attablés buvaient, gesticulaient, bavardaient avec une volubilité tout italienne, et s'entretenaient cavalièrement, nous dit-il, de choses saintes. Il avait cru que l'ombre du Vatican devait s'étendre comme un manteau sur la nature humaine : c'était un miracle qu'il attendait de la papauté. Comme le miracle n'arrivait pas, il se leva, de peur de quelque mauvais parti, dont on menaçait son compagnon de voyage, qui défendait trop courageusement l'honneur du capuchon (2).

Comme la nature, l'humanité apparut à Luther appauvrie, méchante, tracassière, déshéritée de ses anciens et nobles instincts, et hors des voies célestes. Partout, sur son passage, il voyait des saints placés dans des niches, devant qui fumait l'encens, que l'on couronnait de fleurs, qu'on implorait les mains jointes. « Misérables, s'écrie-t-il douloureusement, qui craignent beaucoup plus

(1) Luther's Werke, t. XXII, p. 786.

(2) Niemeyer, l. c., p. 92. Il ne faut pas oublier que c'est ici un récit protestant.



saint Antoine ou saint Sébastien que notre Seigneur Jésus, et qui, pour préserver une maison, y peignent l'image d'un bienheureux; gens sans Dieu, qui ne croient pas à la résurrection des corps, à l'éternité, et ne redoutent que les maux de cette terre! » Comme si cette dévotion aux saints ne témoignait pas d'une croyance à l'autre vie! Si, dans la pensée d'un Italien, il n'y a pas d'éternité, à quoi bon ce culte pour des êtres qui ne sont plus que poussière? Évidemment il y a trop de sang du vieil Allemand dans les veines de Luther, qui obéit, sans qu'il sans doute, à la haine innée dans un cœur germain pour tout ce qui vient de par delà les Alpes. Le prêtre ressemble au peintre Lucas Cranach, qui donne dans ses tableaux une belle barbe, des yeux noirs, un front élevé, aux têtes teutonnes, et peint les figures italiennes avec un menton dépouillé, un regard sévère et des traits efféminés. Luther a remarqué le peu d'empressement des maris ultramontains auprès de leurs femmes, et il conclut que le mariage n'est point en honneur parmi les Italiens, qu'il appelle des enfants de péché (1).

Il pressait le pas, tant il désirait arriver à Rome la veille de la Saint-Jean; « car, dit-il, on connaît le vieux proverbe romain: Heureux la mère dont l'enfant célébrera la messe la veille de la Saint-Jean. Oh! comme j'aurais voulu faire le bonheur de ma pauvre mère! Mais cela me fut impossible, et j'en eus bien du chagrin (2).

(1) Tisch-Reden, p. 607.
(2) Lther's Werke. Halle, t. V, p. 164 6.



Enfin le voilà dans Rome : toutes ses illusions de bonheur et d'espérance reviennent l'assaillir. Son cœur bat violemment. A genoux, les mains levées au ciel, il baisse la tête, en saluant la ville de toutes sortes de noms d'amour et de respect : « Rome sainte, trois fois sanctifiée par le sang de tes martyrs (1)! » Il avait à peine dépassé la porte du Peuple, que ses songes se dissipaient.

Le pauvre moine n'avait appris l'homme que dans son livre d'heures. Il connaissait ces vieux Romains, dont il touchait le sol ; leur mythologie, leurs dieux, leurs héros peut-être ; ce que clercs et laïques étudiaient sur les bancs de l'école ; mais la Rome moderne, la Rome des papes, était un livre qu'il n'avait jamais ouvert. Quand donc il passa sous la porte du Peuple, sa pensée ne ressuscita pas cet empereur allemand qui, venu, avec de nombreux soldats, pour éteindre jusqu'au nom de la cité antique, n'ose pas aller plus loin, de peur de ce glaive tout spirituel qu'un pontife tient dans ses mains débiles. Il ne vit pas non plus les ombres de Philippe-Auguste de France et de Jean d'Angleterre s'arrêter tremblantes devant ce vieillard, qui ne peut leur opposer que des soldats manquant de pain et de vêtements : c'étaient là cependant de magnifiques images ! Quand il approche du Vatican, et que le pape lui apparaît, qu'aperçoit-il? Des courtisans qui baisent avec humilité la mule du

(1) Anno 1510 cùm primùm civitatem inspicerem, in terram prostratus dicebam : Salve, sancta Roma.—Luther's Werke. Halle, t. XXII, p. 2374.

pontife, et son œil ne distingue pas, parmi les flots adulateurs, ces ames qui « viennent, dit Navagero, solliciter une nouvelle croisade, afin de reconquérir, en Orient, quelques vieux manuscrits. » Tout le passé est mort pour Luther, qui ne sait pas ce que Rome a fait pour l'humanité. De tous les papes qui montèrent sur la chaire de Saint-Pierre, il ignore les titres à l'admiration et à la reconnaissance. Il quitte une contrée que menace le Turc, et il oublie que si le Coran n'est pas l'Évangile du Nord, c'est qu'un pape en arrêta le triomphe. Il a bien vu la force brutale régner en Allemagne, et ses barons poser leur gantelet de fer sur toute âme rebelle à leurs volontés; et il ne se doute pas que l'intelligence n'a de protecteur, après Dieu, que dans son vicaire sur la terre; que la papauté, en brisant la force matérielle et en la contraignant de ployer devant les lois de la morale, a donné le plus beau spectacle auquel l'homme pourra jamais assister (1).

Ce qu'il ne peut entendre sans souffrir dans son âme et dans son corps, c'est Flaminio le poëte qui met Jules II au-dessus de tous les rois de la terre (2). Or, jamais Teuton n'aima d'un amour aussi vif que Luther jusqu'à présent son prince et son pays! Il se rappelle ces cohortes romaines qui traversèrent

---

(1) Ranke, Hist. de la Papauté.

(2) Quem divûm genitor Romanâ in sede locavit
Et summum in terris jussit habere locum.

Carm. ill. poet. Ital., vol. IV, p. 357.



autrefois les Alpes pour porter en Allemagne le fer et la flamme. C'est de ce Capitole, dont il va gravir les marches, que Cécinna partit un jour pour enchaîner la Germanie. En traversant la Suisse on n'a pas manqué de montrer aux pélerins la ville où le farouche guerrier mit à mort le vieillard d'Aventicum, malgré les larmes d'Alpinula, la prêtresse de la desse Aventia. Si les prières patriotiques de Luther étaient écoutées, Maximilien régnerait à Rome ; Bologne, Urbin, Parme, Plaisance, seraient les quatre diamants de la couronne de son empereur. Le préjugé l'aveugle, comme il aveugle Hutten. Ni l'un ni l'autre ne comprennent Jules II. Ils sourient et pleurent peut-être quand ils voient dans la main du pape la grande épée dont l'arma Michel-Ange, comme s'ils pouvaient ignorer que cette épée a sauvé la nationalité italique, et que sans cette épée que Jules avait le droit de manier, comme prince temporel, Rome serait peut-être tombée dans les mains du doge de Venise ou du monarque français. Esprit des peuples, histoire, esthétique, ces hommes du Nord ne comprennent rien, ou ne veulent rien comprendre.

Pour se faire une idée du sommeil des sens où Luther resta plongé en mettant le pied dans Rome, on a besoin de se souvenir que c'est un enfant du Nord, qui aime la privation, et qui a voué un culte à la croix toute sanglante du Christ. Son christianisme est austère et rigide. Quand Luther prie, c'est sur la pierre ; l'autel devant lequel il s'agenouille est presque toujours en bois ; son temple est noirci par le temps, et la chappe de ses prêtres

est une misérable étoffe de laine. Représentez-vous donc ce moine teuton après 400 lieues de chemin, transporté tout à coup au milieu d'une ville de voluptés, de musique, de paganisme, lui qui n'a jamais entendu que le bruit de la petite fontaine de son couvent, qui n'a pour délassement que la flûte dont il joue quand ses prières sont finies, et aux yeux de qui la plus grande merveille du monde est encore la prise d'habit d'un moine augustin! Comme il dut être étonné! Il rêvait une religion austère, le front ceint de douleurs, couchant sur la dure, se désaltérant dans l'eau du ciel, vêtue comme les apôtres, cheminant à travers des chemins pierreux, et la couronne d'épines de Jésus à la main. Et il voyait des cardinaux en litière, à cheval, en voiture, tout resplendissants de pierreries, et marquant leur passage par des flots de poussière qui souvent l'empêchaient d'apercevoir le cortége et de s'agenouiller pour demander la bénédiction. Son imagination rêveuse le reportait à ces jours du christianisme où le chef des apôtres, pèlerin comme lui, n'avait qu'un bâton pour se soutenir. Pauvre écolier, élevé si durement, qui souvent dans son enfance n'avait pour oreiller qu'une dalle froide, le voilà qui passe devant des palais tout de marbre, des colonnes d'albâtre, de gigantesques obélisques de granit, des fontaines jaillissantes, des villas fraîches et embellies de jardins, de fleurs, de grottes et de cascades. Veut-il prier, il entre dans une église qui lui semble un monde véritable, où les diamants scintillent sur l'autel, l'or aux soffites, le marbre aux colonnes, la mosaïque aux chapelles;

au lieu d'un de ces temples rustiques qui n'ont dans son pays pour tout ornement que des roses qu'une main pieuse va poser sur l'autel le jour du dimanche. A-t-il soif, en place d'une de ces sources qui coulent le long de tuyaux de sapin ainsi qu'à Wittemberg, ce sont des fontaines de marbre blanc, « grandes comme une maison allemande. » Est-il fatigué, il trouve sur son chemin, non plus un modeste banc de bois, mais un siége d'albâtre antique récemment déterré. Cherche-t-il une sainte image, il n'aperçoit que des fantaisies païennes, des divinités olympiques, Apollon, Vénus, Mars, Jupiter, auxquelles travaillent mille mains de sculpteurs. Ce sont les dieux de Démosthène, de Praxitèle, les fêtes et les pompes de Délos, le mouvement du forum, des folies toutes mondaines; mais qui lui rendra la croix de bois, qu'a chantée l'apôtre saint Paul? il n'en voit nul souvenir, nulle représentation. Il croit rêver, il s'indigne, et parce que Rome n'est pas faite à son image, il est tout prêt à condamner Rome.

Laissons-le fuir des spectacles dont il ignore le sens; se réfugier dans le silence de la contemplation pour échapper aux fêtes profanes de la papauté, et se scandaliser de tout ce luxe de cérémonies, chaudes et brillantes comme le soleil qui les éclaire, et dont la vue le tourmente. S'il n'a pas compris Rome, il n'en comprendra pas davantage les habitants. Au peuple romain il faut des fêtes, parce que sous un ciel toujours paré, un culte est plus qu'un symbole. Ici, l'idée, pour pénétrer jusqu'à l'esprit, a besoin de se transformer

en images; pour Luther, l'idée peut suffire; pour l'Italien, ce n'est point assez, il faut l'apparence, la visibilité. Si l'Italie s'est montrée toujours indocile aux tentations de la réforme, n'est-ce pas que la réforme, méconnaissant le génie des peuples, n'a voulu parler qu'à la raison? Plus tard, la réforme, n'a-t-elle pas été forcée, en Saxe, où repose son berceau, d'emprunter aux catholiques quelques-unes de leurs pompes extérieures, de parer la nudité de ses temples et de séduire l'œil matériel? C'est un prince luthérien, le chef de la maison de Brunswick, qui a le premier compris toute l'influence des signes sur l'intelligence. Ainsi l'étonnement de Luther, et si l'on veut sa pruderie enfantine dans ce monde semi-païen, prouvent combien il était étranger aux simples notions de l'esthétique. Quand donc les iconoclastes de la Souabe renverseront les images, si Luther s'émeut, ce ne sera pas dans l'intérêt de l'art, mais parce qu'il aura trouvé dans la Bible quelques passages en faveur des signes symboliques : si le texte eût été obscur à ses yeux, il aurait brûlé les images. Des merveilles que Rome étalait au temps de Jules II, il ne vit rien. Aucun rayon de la couronne du Pérugin ou de Michel-Ange, n'éblouit ses regards; il resta froid et muet devant tous les trésors de peinture et de sculpture rassemblés dans les églises; son oreille fut fermée aux chants de Dante que le peuple répétait sur le chemin. Plus tard le nom de la cité revint souvent à sa pensée et dans ses souvenirs : on voudrait surprendre alors en ses récits une aspiration poétique; mais en vain.

Tout ce qui l'a le plus frappé après le libertinage de quelques prêtres, le faste triomphal du pontife, et les épaules découvertes des dames romaines, c'est l'étendue de la ville qui égale la distance de Wittemberg au Polersberg, environ un mille allemand (1) ; c'est l'argent et le temps que l'église de Saint-Pierre a dû déjà coûter. Sa méthode est de formuler une proposition en chiffres, pour qu'elle vienne se représenter plus nettement à l'imagination du lecteur ; ainsi fait-il pour saint Jérôme, dont le salut lui paraît si incertain, qu'il n'accepterait pas 10,000 gouldes pour prendre sa place dans l'autre monde (2). Or Jules II a déjà dépensé plus de 50,000 gouldes à la réédification de Saint-Pierre : il est donc coupable. Ainsi pensait Hutten.

Maintenant est-on curieux de savoir ce que ce petit moine, qui voudrait que sa mère fût morte pour la tirer par la prière des flammes dupurgatoire (3), a vu pendant son séjour à Rome... qu'on écoute un moment :

« Dans une grande rue, la rue qui mène à Saint-Pierre, j'ai vu de mes yeux une statue de femme, revêtue des insignes de la papauté, et tenant un enfant dans les bras. Jamais pape n'a passé par là (4). »

---

(1) Tisch-Redeu, p. 609.

(2) Ich wollte nicht 10,000 Gulden nehmeu, und in der Gefahr stehen für unsern Herr-Gott, der Sankt Hieronymus inne stehet.—Tisch-Reden, p. 413.

(3) Mathes., Predigt I. — Wilhelm Ernst Tenzel, Bericht von der Reformat., p. 158.

(4) Les Propos de Table de Martin Luther, revus sur les éditions originales et traduits pour la première fois en français, par Gustave Brunet. Paris, in-12, 1844, p. 116.

Or il n'y a qu'une rue qui mène à Saint-Pierre. Par où passerait donc le pape pour y arriver? Et cette statue qui reste dans sa niche pour insulter à la papauté! Quoi! pas un pontife qui ait songé à la renverser de son piédestal, ni Alexandre VI, ni Jules II?

Il n'est pas difficile de dire le nom de la statue : « C'est celle de cette Agnès née à Mayence, conduite en Angleterre par un cardinal, puis de là, ramenée à Rome, couronnée pape, et accouchant dans la rue où s'élève son image (1). »

« Vraiment, ajoute le moine, je suis étonné que les papes la laissent subsister : mais il y a là un miracle de Dieu ; c'est Dieu qui les frappe d'aveuglement! »

Le miracle, n'est-ce pas le conte ridicule que Luther de retour de Rome va débitant à tous ses commensaux buveurs de bière, mensonge qu'il a trouvé dans Gervais de Tilbury, et dont rougit aujourd'hui tout protestant éclairé?

Autre miracle!... Voici ce que Luther a entendu :

« Une dispute où trente docteurs assistaient, et qui roula sur le pouvoir que s'arrogeait le pape de commander de sa main droite aux anges du ciel, de sa main gauche aux âmes du purgatoire; d'être d'une nature qui participe de l'homme et de la divinité (2). »

Or c'était Jules II qui régnait alors à Rome:

(1) Les Propos de Table, p. 116.
(2) Tisch-Reden, p. 464.

pense-t-on qu'il aurait souffert une pareille dispute ? Et puis quel pape a donc jamais dit que de sa main droite il faisait marcher des légions de séraphins ? serait-ce la Rovère, qui, si souvent, eut besoin du canon pour triompher de ses ennemis !

Voici ce que Luther racontait encore :

« C'est qu'un moine avait été étranglé dans son lit pour avoir ri de Sa Sainteté : traitement, dit-il, qu'encourt inévitablement quiconque s'aviserait de se moquer du pape (1) !

Or le pontife qui fait étrangler un moine médisant, c'est Léon X.

Et le moine médisant qu'on trouve mort dans son lit, c'est Égidius de Viterbe que Sa Sainteté nomma depuis cardinal !

Nous oublions une curieuse révélation.

« Saint Ulrich, évêque d'Augsbourg, raconte dans une lettre que le pape Nicolas I qui voulait établir le célibat, résolut de faire vider un étang qui se trouvait à Rome près d'un couvent de religieuses : quand l'eau eut été détournée, on trouva dans la vase plus de 6,000 crânes d'enfants qu'on y avait jetés et noyés.

« Voilà bien les fruits du célibat, » ajoute le moine (2).

Double outrage : à la vérité et à la chimie.

---

(1) Der Herr Ludovicus, ein Barfüsser-Mönch, und Egidius, ein Augustiner, des andern Morgens sind tod gefunden worden und die Zungen sind ihnen ausgeschnitten und in Hindern gesteckt worden. — Tisch-Reden, p. 608.

(2) Les Propos de Table, page 90. — Nous disions, dans l'édition précédente, que nous avions en vain cherché la lettre



Luther était entré dans Rome en pèlerin, il en sortit comme Coriolan. Il s'écrie avec Bembo :

« Adieu Rome que doit fuir quiconque veut vivre saintement; adieu, ville où tout est permis, excepté d'être honnête homme (1). »

Au moins en se rappelant plus tard ces vers, n'aurait-il pas dû dire que tous les Italiens, « diseurs de messes, » étaient des ânes qui n'entendaient rien au latin et ne savaient même pas parler leur langue maternelle (2).

---

de saint Ulrich. Le traducteur des Propos de Table, M. Gustave Brunet, avait fait les mêmes investigations, et n'avait pas été plus heureux, comme il nous l'apprend, p. 90, note, de sa traduction des Propos de Table. Un de ces beaux livres qu'on est heureux de trouver dans l'intérêt de la science historique, le *Reformator difformis et deformis*, du père Rapperswil, Strasbourg, 1726, in-4°, p. 249, partie 1, chap. 1, explique naturellement l'inutilité de nos doubles recherches : c'est que Nicolas était mort quand saint Ulrich écrivait sa prétendue lettre. « *Hanc historiam, quamvis falsissima sit, et antequam S. Udalricus nasceretur, Nicolaus jam obierit, ac consequenter nondum natus ad jam defunctum scripserit, tamen hi Cretenses eam ut populo verissimam depingunt.* » Les *Cretenses* du père sont les centuriateurs de Magdebourg, qui ont enregistré le fait dans leur ouvrage, centurie 9, ch. 10.

(1) Vivere qui sanctè vultis, discedite Româ ;
Omnia hìc esse licet; non licet esse probum.

(2) ...Wie die Meßpfaffen in Italia und Gallia ungelerte Esel weren, die kein recht Latin verstünden, haben auch ihre rechte Muttersprache in Italia nicht gelernt. — Tisch-Reden, p. 607.

CHAPITRE VI.

LUTHER DOCTEUR. — 1512.

Frédéric, électeur de Saxe, fonde l'université de Wittemberg. — Martin Pollich. — Frédéric appelle Luther à Wittemberg. — Le Sénat le nomme prédicateur de la ville. — Luther en chaire. — Idée de ses sermons. — Luther licencié et docteur. — Luther quitte la chaire pour enseigner la théologie. — Par ordre du vicaire général Staupitz, il part de Wittemberg pour visiter les couvents de son ordre. — La peste se déclare à Wittemberg, conduite de Luther durant le fléau. — Ses tentations, ses doutes. — Est-il encore catholique ? — Ses lettres à divers amis.

Frédéric, électeur de Saxe, était un prince ami des lettres et des arts, un habile musicien, et un humaniste qui savait par cœur les poëtes classiques de l'antiquité (1).

En 1502, il sollicita du pape l'autorisation d'établir à Wittemberg une université (2), le pape l'accorda. Au moment où Luther recevait son grade de docteur deux hommes appartenant l'un et l'autre au parti des humanistes, s'étaient voués de cœur et d'âme à l'institution de Frédéric. C'é-

---

(1) L'influence de Frédéric sur les mouvemens de la réforme a été appréciée dans les notices qui accompagnent l'ouvrage de Franz Wolkmar Reinhard : Sämmtliche Reformationspredigten, Sulzbach, 3 vol. in-8, t. III, 90 et suiv.

(2) Le privilége se trouve dans Grohmann, Geschichte der Universität Wittemberg, p. 110.

taient Martin Pollich de Melrichstadt et Jean Staupitz (1).

Martin Pollich était nominaliste comme son collègue. A Leipzig, où pendant quelque temps il avait été professeur, la scolastique avait été l'objet de ses railleries ardentes ; tous les dieux de l'école, les uns après les autres, étaient tombés sous le poids de ses sarcasmes ; Thomas, l'ange de l'école n'avait pas été épargné (2).

L'électeur avait entendu plusieurs fois prêcher Luther, dont il avait admiré la parole concise et serrée (3). Le prince consulta Staupitz sur le choix des professeurs qu'il voulait attacher à son institution. Staupitz lui désigna Luther comme un des jeunes prêtres sur qui l'Allemagne fondait de brillantes espérances. Luther reçut aussitôt sa nomination à la chaire de philosophie de Wittemberg. La lettre du prince était si pressante, qu'il n'eut que le temps de prendre congé de ses maîtres. « A peine, écrit-il à un de ses amis, ai-je pu faire mes paquets, et

---

(1) Grimm, de Johanne Staupitzio ejusque in sacrorum christianorum restaurationem meritis. In Illgen, Zeitschrift für die Hist. Theologie. N. F. I. II, p. 78.

(2) Lœscher, dans les unschuld. Nachrichten de 1716, et dans les Reformations-Akten, t. I, p. 88, a rapporté quelques propositions de ce professeur, enterré dans l'église paroissiale de Wittemberg. On lit sur sa tombe : *Hujus gymnasii primus rector et parens.* — Consult. Schœttgenius ad Fabricii Bib. lat. med. ævi, t. VI, p. 4, 5. — Cat. Bib. Bun., t. VII, p. 1525.

(3) Elector Saxoniæ audierat eum concionantem et vim ingenii et nervos orationis ac rerum bonitatem expositarum in concionibus admiratus fuerat.—Melanchthon, Vita Lutheri, Decl., t. IV, p. 503.



embrasser ceux que j'aime (1). » Sa malle était légère ; elle renfermait une robe de bure, deux Bibles, une grecque et l'autre latine, quelques livres ascétiques, et un peu de linge. En quittant Erfurt, des pleurs vinrent mouiller les yeux du jeune religieux : il lisait peut-être dans l'avenir, et il prévoyait qu'il allait trouver du bruit et des chagrins: mais il n'y avait pas à désobéir. Il partit, et descendit au couvent des Augustins.

C'étaient deux sciences pour lesquelles il n'avait pas grand goût que la physique et l'éthique. Combien il leureût préféré la théologie qu'il aimait passionnément, « cette maîtresse du monde, cette reine des arts» qu'il a si magnifiquement louée pendant toute sa vie (2) ! Aussi, à un de ses amis qui lui demande des nouvelles de son existence collégiale, répond-il : « Grâce à Dieu, je me trouve bien ; mais je serais encore mieux, si je n'étais contraint de professer la philosophie. »

C'était celle d'Aristote, « ce maître en diable, comme l'appelait plus tard Luther, qui voulait bâtir sur l'homme, au lieu de bâtir sur Dieu (3). » Il paraît que la jeunesse wittembergeoise se porta bientôt en foule aux leçons du professeur. On admirait sa parole claire, incisive, et toute remplie d'ironie ; son mépris pour les astres de l'école, et pour les maîtres de la parole venus avant lui,

---

(1) Luther's Werke. Halle, t. XXI, p. 525. — Dr. Martin Luther's Reisegeschichte, von Linke, p. 25.
(2) Voy. Tisch-Reden, p. 179, 185 et passim.
(3) Tisch-Reden, p. 464

« échos du passé, qui ne rendent que des sons humains, comme tous les philosophes imbéciles qui cherchent l'explication des phénomènes moraux dans l'homme, au lieu de remonter à leur source, c'est-à-dire à Dieu et à son verbe (1). »

Le sénat de Wittemberg, à la recommandation de Staupitz, le nomma prédicateur de la ville : l'évêque approuva ce choix. C'était une mission nouvelle pour Luther, dont la responsabilité l'effrayait. Il avait peur de succomber, et il disait à son ami quelles terreurs l'assiégeaient. Le docteur relevait son courage. Luther insistait et se fâchait presque. « Vous voulez donc ma vie, docteur. Je ne ferai pas ce métier-là trois mois. — Eh bien, répondait le maître en théologie, vivre ou mourir pour le Seigneur (2), quel beau sacrifice ! » Luther se résigna.

Il monta donc en chaire et prêcha tour à tour dans le cloître, dans la chapelle du château, et dans l'église collégiale. Il avait tort de se défier de ses forces ; car son succès fut grand. Sa voix était belle, sonore, éclatante ; ses gestes, larges et nobles. Il avait dit à Staupitz qu'il n'imiterait pas ses devanciers, et il tint parole. Pour la première fois, on vit un orateur chrétien cesser d'invoquer les maîtres de la scolastique, et puiser ses textes et ses images dans les livres inspirés.

Quelques-uns de ses sermons ont été imprimés. On y trouve diverses assertions opposées à la

(1) Pfizer, Martin Luther's Leben.
(2) Cochlæus, Acta Luth., p. 3.



doctrine commune. Ici, l'orateur s'emparant d'un texte de saint Augustin qu'il commente à sa manière, soutient que la foi seule obtient ce que commande la loi; là, sans s'élever précisément contre le jeûne, les pèlerinages et la prière, il exalte la foi au point de déprécier l'œuvre. Ici, il affirme que le prêtre a souillé le royaume de Dieu, par des pratiques superstitieuses qui ne sont propres qu'à tuer l'âme. Il accorde encore quelque vertu à l'indulgence, mais il lui refuse le titre de remède spirituel : l'indulgence, à ses yeux, ne peut pas guérir la concupiscence, accroître l'amour. La même formule revient sans cesse dans ses discours : le salut par la foi. Il pleure en songeant que trop longtemps l'homme a dédaigné le sang du Christ; qu'il est allé chercher au ciel parmi les anges et les saints, des médiateurs, quand il n'en est qu'un seul auquel il doive crier pitié et miséricorde, celui qui mourut pour nos péchés : ce n'est pas là l'erreur, mais c'en est l'ombre : il n'a plus qu'un pas à faire pour entrer dans les ténèbres (1). Dès qu'il avait un moment de libre, il se mettait à étudier la théologie : il aimait à lire surtout les épîtres de Saint-Paul, le traité de saint Augustin contre Pélage et les sermons de Tauler. Dans les prédications du dominicain, qu'on venait de réimprimer, Luther avait trouvé trois symboles qu'il adopta : le serf arbitre, la justification par la foi

(1) Sermo Lutheri in nativitate Christi, 1515.—Sermo de propriâ sapientiâ, 1516.—Sermo X post Trinit.—Voy. Lœscher, t. I, p. 761.

seule, l'inutilité de l'œuvre (1). Si l'on ajoute quelques livres de poésie latine, une concordance de la Bible et divers traités d'Aristote, on aura la bibliothèque tout entière du moine de Wittemberg (2).

Ses vœux les plus chers allaient être satisfaits : il reçut la charge et le grade de bachelier en théologie, et, sans renoncer à la chaire, il put, dès ce jour, faire des leçons sur des textes sacrés. C'est Luther qui, dans le protestantisme, a créé cette science, dont on a depuis si souvent abusé : l'exégèse qui, sous la main de ses successeurs, a tout terni, tout décoloré, a mis l'examen où la foi devait régner, analysé sèchement l'inspiration, tué l'esprit au profit de la lettre, et traité le livre de bonne nouvelle comme un livre sorti de la main des hommes : « souffle empesté, dit le docteur de Wette, qui voudrait tirer la vie de la mort même (3). »

L'exercice journalier de la parole le préparait ainsi à ces grandes luttes qu'il allait soutenir contre la papauté. Son auditoire était nombreux et formé en partie de jeunes écoliers qui connaissaient les écrits de Hutten, et avaient pris part aux débats intellectuels qui troublaient l'Allemagne de-

---

(1) Thaulerii Johannis Sermones. Augsb., 1508, 2e ed.

(2) Histori so zwen Augustinerordens gemartert seyn zu Brüssel in Brabandt.

(3) Noch Niemand hat aus dem Tode das Leben verstanden. — De Wette, über den Verfall der protestantischen Kirche in Deutschland, und die Mittel, ihr wieder aufzuhelfen, p. 355. — Reformations-Almanach, 1817.



puis 1500. L'université de Wittemberg grandissait de jour en jour dans l'opinion. « Semblable au cyprès, dont la tête s'élève au-dessus de tous les arbres du jardin ; à la lune, dont la lumière efface celle des étoiles du firmament, l'université de Wittemberg, dit Juncker (1), éclipsait toutes les autres académies de l'Allemagne. » Erfurt en était jaloux et se repentait d'avoir perdu Luther. Il avait raison, car on n'avait encore entendu dans aucune chaire saxonne une exégèse aussi lumineuse que celle du professeur, sur l'Ancien et le Nouveau Testament. C'était la Vulgate dont il expliquait le texte ; version qu'il regardait alors comme une belle création, et qu'il devait dénigrer plus tard. Il s'était pris de passion pour ce travail philologique : il y passait les nuits et les jours, et mangeait et dormait à peine. Parfois des docteurs venaient assister à son cours et se retiraient émerveillés. Le vieux Pollich, connu sous le sobriquet de *Lux mundi*, l'entendit, et frappé d'admiration s'écria au sortir de la leçon : « Ce père a un profond regard, des imaginations admirables ; il donnera du tourment aux docteurs et soulèvera de grandes tempêtes (2). »

Staupitz veillait sur Luther, auquel il n'épargnait ni conseils, ni leçons, ni applaudissements.

---

(1) Tunc suum efferebat caput velut in hortis alta cupressus eminet reliquas juxta arbores, aut inter ignes luna minores promicat. — Juncker, l. c., p. 17.

(2) Hic monachus profundos habet oculos ; mirabiles habet fantasias ; omnibus doctoribus facesset negotium. — Ulenberg, p. 8, 9.



Pour le récompenser de ses travaux, il lui offrit le grade de docteur. C'était un titre qui coûtait assez cher, et Luther ne possédait rien, ses leçons étant gratuites. Il n'avait pas même toujours à son service une robe de professeur. L'électeur s'était chargé de la garde-robe du frère qui, dès que sa soutane commençait à s'user, recevait une belle pièce de drap qu'il donnait au tailleur, et dont le prince payait encore la façon.

Le 16 octobre 1512, jour de la fête de saint Luc, Luther reçut ses grades de docteur. L'assemblée était nombreuse. Elle était présidée par André Bodenstein (Carlstadt). C'est cet archidiacre dont Luther vantait alors les lumières, et qu'il devait plus tard immoler à la risée du monde saxon. « Pauvre diable, dit-il dans ses Tisch-Reden, qui n'a jamais rien su ; piètre dialecticien, ignare rhéteur, qui pour deux gouldes donnait le grade de théologie, bien qu'il sût que le *nolite vocari Rabbi* de l'Écriture lui en déniait le droit (1). » Luther prononça ce jour la formule ordinaire d'obéissance à l'Église et à ses canons. « Alors, dit-il plus tard, pour justifier sa révolte, j'étais dans les langes du papisme, et Dieu n'avait pas encore dessillé mes yeux. » Le 17, Carlstadt revêtit Luther des insignes du doctorat, aux sons de la grosse cloche (2). Le

---

(1) Tisch-Reden, p. 575.

(2) Decimâ octavâ Octobris, quæ fuit festivitas S. Lucæ, religiosus Pater, frater Martinus Luder, ordinis F. Eremitarum S. Augustini, S. Theologiæ Licentiatus, horâ primâ pomeridianâ secundùm formam statutorum à Magistro nostro eximio Domino Archidiacono

moine put se livrer à tout son mépris pour Aristote, et faire rire Wittemberg aux dépens du philosophe grec. Ces ris étaient si bruyants, qu'on les entendit jusqu'à Erfurt et à Cologne (1). Erfurt vit avec douleur que son élève attaquât si rudement un de ces demi-dieux que la scolastique avait couronnés, et Cologne fut tenté de prendre en pitié ce duel entre deux adversaires d'une valeur aussi inégale; mais les humanistes de ces deux villes se réjouissaient de l'apparition de ce nouveau combattant qui essayait, à l'aide de l'Écriture, de renverser l'autorité de l'école. Reuchlin surtout triomphait, car il savait tout ce que valait le frère augustin. Reuchlin avait imaginé une conspiration en forme contre les lettrés, où il faisait entrer tout ce qui portait froc ou capuchon. L'Allemagne se réveilla donc un matin, menacée, disait-on, dans sa pensée par quelques moines dont le repos n'était nullement attaché à l'obscurcissement des lettres, comme on affectait de le répandre. Dans leur zèle exagéré, ils auraient voulu, anéantir des livres où la révélation de Jésus était attaquée. Selon Reuchlin, si on les eût laissés faire, ils auraient jeté aux flammes tous les écrits qui sentaient le judaïsme, comme Calvin y jeta le Traité sur la Tri-

---

omnium Sanctorum Andrea Bodenstein ex Carolstadt vesperatus est, præsentibus Dominis de Universitate, plurimisque aliis venerabilibus hospitibus; sequenti die ad pulsum majoris campanæ congregatis ut priùs Patribus et hospitibus idem Pater à præfato Magistro nostro Andreâ Doctoralibus insigniis in S. Theologiâ secundùm formam statutorum est insignitus.—In libro statutorum Facult. Th. Witt.

(1) Pfizer, Martin Luther's Leben.

nité, de Servet; seulement ils n'auraient pas brûlé l'Espagnol; c'est une justice qu'Érasme leur a rendue hautement. Luther, dans sa haine contre le froc, prit naturellement le parti de Reuchlin.

Alors régnait à Dresde le duc Georges, vaillant homme de guerre, qui se mêlait de théologie; catholique ardent, dont toutes les calomnies des réformés n'ont pu flétrir le magnanime caractère. Le duc voulut entendre Luther. Le moine prêcha donc devant la cour (1), et, suivant sa coutume, il se moqua de la scolastique, souveraine à Dresde. Les théologiens, et le duc Georges surtout, écoutèrent froidement l'orateur. Ce prince, cependant, au dire de Luther, avait étudié la Bible mieux qu'aucun homme de la Germanie (2).

Le docteur quitta la chaire un moment, pour d'autres occupations que lui avait confiées le vicaire général. Staupitz, obligé de s'absenter, chargea son protégé de visiter les couvents de la province. Ce fut pour Luther une occasion d'études morales sur la vie intérieure des cloîtres. S'il faut l'en croire : « La Bible était un livre qu'on trouvait rarement dans les mains des religieux, qui connaissaient beaucoup mieux saint Thomas que saint Paul (3); » c'est le plus grand reproche

---

(1) Il développa cette pensée : Saluti fiduciam nulli mortalium esse abjiciendam, quòd ii qui verbum Dei animis attentis audirent, veri christiani discipuli ut ad vitam æternam electi et prædestinati essent. — Ex Fab. Orig. Sax., lib. VII, p. 889.

(2) Ich glaube, daß Herzog Georg die Bibel fleißiger gelesen habe, denn alle unsere vom Adel.—Tisch-Reden, Eißleben, p. 622.

(3) Tisch-Reden, p. 606. Voyez dans cette histoire, tome II, le chapitre de ce nom.

qu'il fait du reste aux moines de cette époque, et il n'était pas mérité.

Ses pouvoirs étaient très-étendus : il devait déposer ceux qui mettraient le scandale parmi leurs frères. A Erfurt, il reconnut pour supérieur Jean Lange (1), qui depuis fut un des premiers à jeter la robe monacale pour se marier. Le couvent de Neustadt était en proie à des querelles qui en troublaient la paix : Luther la rétablit en demandant au prieur Michel Dressel, dont la faiblesse avait entretenu ces désordres, la démission de sa charge et le sceau de l'ordre. Sa lettre à ce moine est un mélange de fermeté et de douceur ; s'il ouvre des plaies, il a du miel pour les adoucir. L'humilité et l'amour sont les deux vertus qu'il recommande; l'humilité surtout, dit-il, la mère de la charité. Comme sa parole pouvait affliger le frère, il se hâte de le consoler en mettant les zizanies du couvent sur le compte d'occupations qui ne lui auront pas permis d'arracher du champ du Seigneur la mauvaise herbe (2). Peut-être aussi, ajoute-t-il, parce que vous n'avez pas prié devant Dieu, notre père et notre créateur, et que, « les mains jointes, vous ne lui avez pas demandé de diriger vos voies et de vous illuminer de sa justice (3). »

(1) Acta historico-eccles., t. XI, p. 449. — Lingke, l. c., p. 29. —Fabr., Centifol., p. 225.

(2) De Wette, Martin Luther's Briefe, t. I, p. 34.

(3) Consulter, sur les visites conventuelles de Luther, Theodor Lingke, Dr. Martin Luther's Reisegeschichte. — Motschmann, in Erfordia



A Grimma, on lui dit qu'un frère du nom de Tetzel prêchait à Wurzen les indulgences et qu'il soutenait que dès que le grœschel tombait dans l'escarcelle du quêteur, une âme s'envolait du purgatoire au ciel. — Luther secoua la tête, et dit en riant : « Dieu aidant, je ferai un trou à l'escarcelle (1). »

De retour à Wittemberg, le pauvre moine, qui la veille comptait les heures qui lui restaient à vivre encore, qui s'effrayait de cette immense responsabilité à laquelle voulait le condamner Staupitz, qui ne savait où trouver les fonds nécessaires pour payer sa robe de docteur, fut assailli de travaux. Il trace dans une lettre à Lange une amusante peinture de ses occupations (2). « Il me faudrait deux secrétaires, dit-il, je ne puis suffire à ma correspondance : plaignez mon malheureux sort. Je suis concionateur conventuel, ecclésiaste de la table, prédicateur paroissial, régent d'études ; je suis vicaire, c'est-à-dire onze fois prieur, conservateur des étangs à Litzkau, plaideur et assesseur à Torgau, lecteur paulinique et collecteur de psaumes ; ajoutez à cela les assauts de la chair, du monde et du diable ! »

Il avait toutes les tentations à la fois. Voilà ce

---

litteratâ, n° 5.—Joh. Jak. Vogel, Tezel's Leben, p. 148-154.—M. Paul Christian Helscher, von Dr. Luther's dreimaligen Anwesenheit in Alt-Dresden. 1728, in-8, p. 23, 27. — Anton. Weck, Beschreibung von Dresden, p. 306, 307. — Löscher's Reformations-Akt., t. I, p. 344. — Luther's Werke. Halle, t. XXI.

(1) Chron. Mss. de Grimma, an. 1516.

(2) De Wette, Martin Luther's Briefe, t. I, p. 41.



que lui procurait la gloire qui commençait à le visiter au cloître; il ne pouvait acheter le bruit que Dieu le condamnait à faire dans le monde, que par des tourments d'esprit et de corps. Que deviendra-t-il donc quand il entrera dans la révolte à pleines voiles? La gloire est son premier châtiment, et il souffre déjà si vivement qu'il n'y peut plus tenir, et qu'il est obligé de prier son ami Christophe Scheurl d'avoir pitié du moine de Wittemberg, de cesser de l'exposer aux agaceries de cette femme adultère, de cette séductrice des adolescents que cite Salomon dans ses Proverbes, dont le poison brûle les veines, et qu'on nomme vanité mondaine. Il ne veut pas qu'on loue celui qui n'est qu'ignominie et péché, le pauvre Luder (1).

Détails pleins de charmes, pages qu'on ne voudrait pas arracher de la biographie du réformateur! Mais autant il est humble en face de la gloire, autant il est fier devant un autre fléau qui ne tue que le corps : ce moment de la vie de Luther est encore plus beau. La peste était à Wittemberg. Les amis du docteur le conjuraient de les imiter et de fuir : « Fuir ? dit le frère, mon Dieu, non! Pour un moine, le monde ne périra pas; je suis à mon poste, j'y reste par obéissance, jusqu'à ce que l'obéissance me fasse un devoir de m'éloigner : non pas que je n'aie aucune crainte de la mort, je ne suis pas l'apôtre Paul, mais le Seigneur me délivrera de la peur (2). »

(1) De Wette, Martin Luther's Briefe, t. I, p. 69 et suiv.
(2) Lango, 26 oct. 1516.



Voilà le langage d'un prêtre catholique. Quand Luther en aura dépouillé le vêtement, il ne parlera plus de même. Si la peste s'abat de nouveau sur son troupeau, il repoussera les âmes qui viendront à la table de la communion s'abriter contre la mort. « C'est bien assez, dira-t-il, qu'elles reçoivent publiquement quatre fois par an le corps de Jésus : l'Église n'est point une esclave; donner le sacrement à quiconque s'approcherait de la table sainte, surtout en temps de peste, serait un poids trop lourd pour les ministres (1). »

Quelques années plus tard le fléau avait passé par Genève et les ministres étaient allés trouver le conseil souverain en disant : — Magnifiques seigneurs, dispensez-nous de soigner les pestiférés, car nous tremblons. — Ces ministres, c'étaient Calvin, Enoch et Cop. Cela est écrit dans les registres de la cité réformée (2). Vers le même temps, la peste décimait Lyon, et ses prêtres se présentaient à l'archevêque en disant : — Monseigneur, soyez assez bon pour nous permettre de nous enfermer avec les pestiférés. — Cela n'est pas écrit dans les registres de la ville, mais dans l'histoire contemporaine, et peut-être dans le charnier de quelques églises dont le calvinisme n'aura pas dispersé les ossements.

Luther était-il encore catholique? aucune pensée mauvaise n'était-elle entrée dans son âme? le

(1) M. Michelet, Mémoires de Luther, t. II, p. 342.
(2) Voy. Hist. de Calvin, t. II.

doute ne l'avait-il pas souillée? A toutes ces questions il répond d'abord affirmativement. « J'étais aviné et noyé tellement dans le papisme, que j'aurais tué, ou aidé du moins à tuer quiconque aurait dénié une seule syllabe d'obéissance au souverain pontife (1). »

Il nous trompe.

Sa correspondance démontre au contraire que sa foi, si elle n'avait pas succombé, allait bientôt fléchir; que le doute l'obsédait; qu'il s'enivrait au fond du cœur du scandale que commençait à faire son nom, de ses hardiesses oratoires et des louanges de Hutten. Il s'était essayé contre la scolastique dans des *Positions*, thèses qu'il n'ose pas montrer au grand jour, mais qu'en secret il avoue à Christophe Scheurl, pour que son ami, un homme érudit, en dise son opinion (2). A Lange, il adresse les *Quarante préceptes* qu'il a prêchés à Wittemberg, et où se trouve une partie de sa symbolique future. A son langage embarrassé, à ce titre de paradoxe sous lequel il désigne ces thèses, on voit clairement qu'il sait bien tout ce qu'il y a caché. C'est un duel théologique qu'il offre par l'organe de Lange à qui voudra se présenter, « afin qu'on apprenne désormais qu'il n'est pas homme à emprisonner dans un coin du monastère ces Positions, si toutefois l'université n'est pas

(1) Préface de ses œuvres.

(2) 12 septemb. 1517, à Christ. Scheurl, p. 61. — De Wette : Ces Positions sont imprimées dans l'édit. de Jéna, t. I, p. 9, et dans celle de Wittemberg, t. I, p. 55.



assez niaise pour l'enfermer dans un cercle aussi étroit (1). Il n'est qu'une théologie qui lui plaise, c est celle que Jean Tauler enseigne dans ses sermons; aussi, voudrait-il que tous ses amis connussent les œuvres du dominicain (2). Or, déjà plus d'une fois, l'école de Cologne s'était prononcée contre les hardiesses de Luther. S'il écrit encore à Érasme, c'est qu'Érasme continue de faire une rude guerre à l'ignorance des moines et des prêtres (3). Aristote lui déplaît de plus en plus; il se dégoûte des sommes et des sentences (4), et le monoglotte Augustin lui paraît bien préférable au polyglotte Jérôme (5).

Il n'est pas heureux. Le doute lui fait la guerre. Incapable de trouver en son âme assez de force pour le repousser, il demande le secours d'un ami dont il sait la prière puissante auprès de Dieu : « Priez pour moi (6), écrit-il au prêtre Leitzken, car chaque jour m'amène une misère nouvelle, chaque jour je fais un pas vers l'enfer. » Cette lettre est signée Martin Luther, fils exilé d'Adam.

Pauvre Cotta, bon ange de l'écolier, qu'êtes-vous devenue? Ce n'est plus de pain matériel qu'aurait besoin votre petit mendiant d'autrefois.

---

(1) J. Lango, 4 sept.
(2) Georgio Spalatino, 14 déc.—De Wette, l. c., t. I, p. 46.
(3) Johanni Lango, 1er mars 1517. — De Wette, l. c., t. I, p. 52.
(4) Johanni Lango, 15 mai.—De Wette, p. 57.
(5) De Wette, l. c., p. 52.
(6) Confiteor quod vita mea in dies appropinquet inferno, quia quotidiè pejor fio et miserior.—De Wette, p. 64, t. I.

CHAPITRE VII.

TETZEL ET LE SERMON SUR LES INDULGENCES. — 1517.

Léon X publie les indulgences. — Tetzel est chargé par l'archevêque de Mayence de les prêcher en Allemagne. — Doctrine catholique. — Les écrivains protestants ont calomnié Tetzel. — Étranges propositions qu'ils lui prêtent. — On les chercherait en vain dans les sermons du moine. — Preuves à l'appui. — Tetzel à Juterbock. — Luther prêche contre les indulgences, sans avoir étudié la matière, comme il l'avoue. —Fragments de son sermon. — Examen de cette œuvre, qui est réfutée par Tetzel — Singulier défi porté à ce moine par Luther. — Cause des succès de la parole Luthérienne.

Albert, archevêque de Mayence et évêque d'Halberstadt, devait au pape Léon X 45,000 thalers pour droit de pallium (1). Les écrivains réformés

---

(1) Anmerkungen über Dr. Franz Volkmar Reinhard's Reformations-Predigten, von D. Bertholdt, t. I, p. 273. — Seckendorf, Commentarius de Lutheranismo, sect. II, p. 24 et suiv. Lipsiæ, 1690 in-fol.

Le 21 janvier, jour de Sainte-Agnès, dans l'église de ce nom, au moment où se chante l'Agnus Dei, on présente deux blancs agneaux qui sont bénis, et qu'on remet à deux sous-diacres apostoliques, qui les donnent à garder dans quelque communauté religieuse jusqu'à ce qu'on leur enlève leur toison. C'est de la laine de ces brebis qu'est formé le ***pallium***, marque de dignité que les empereurs de Constantinople envoyaient autrefois aux prélats comme un symbole mystérieux de l'autorité que le prêtre exerçait dans son royaume spirituel. Le pallium avait alors, dit M. Pascal, à peu près la forme de nos chapes ; depuis il subit diverses modifications. C'est aujourd'hui une bande de laine blanche, large de trois doigts, qui entoure les épaules comme d'un cercle, et de laquelle pendent, sur le devant et

nous représentent ce prélat menant une vie fastueuse, ayant une cour brillante, et réduit, à cause de ses dépenses, à ne pouvoir payer ce qu'il devait au saint siége. Il fallait s'acquitter : le pape lui en donna le moyen. Léon avait, en 1516, publié des indulgences qu'il permit de prêcher en Allemagne : leur produit devait être employé à l'achèvement de l'église de Saint-Pierre, cette merveille de Bramante, que Jules II n'avait pu terminer. Une nouvelle Rome, que la papauté voulait faire plus belle que la Rome païenne, commençait à sortir de terre. Parmi les ouvrages d'architecture destinés à effacer tout ce que l'antiquité nous avait légué, l'église de Saint-Pierre allait bientôt étaler aux regards son dôme qui semble appartenir au ciel; la piété des fidèles devait aider à terminer l'œuvre colossale. Jean-Ange Arcimbold, doyen d'Arcisate, et depuis archevêque de

---

par derrière, deux bandes de même largeur, l'une sur chaque côté, longues d'une palme, et garnies aux extrémités de petites lames de plomb arrondies. Sur le pallium sont figurées quatre croix grecques de couleur noire; les croix étaient anciennement de pourpre, et Durand y voit le symbole des quatre vertus cardinales. Isidore de Peluse, qui vivait au commencement du cinquième siècle, dit, en parlant du pallium : Parce qu'il est tissu de laine, et non pas de lin, il désigne la peau de cette brebis que Notre-Seigneur a cherchée et qu'il a portée sur ses épaules après l'avoir retrouvée. Sans le pallium, le prélat ne peut jouir de la plénitude de la dignité pontificale Sous Léon X, comme de nos jours, le pape, en le conférant, se réservait une somme, qu'il employait aux besoins de l'Église. — M. Pascal, Origines et Raisons de la Lithurgie catholique, grand in-8. Paris, 1844, p. 616-618. — Jakob Vogel, Leben des päbstlichen Gnaden-Predigers Johann Tetzel. Leipzig, 1727, p. 142-143. — Seidel, Tract. de Hierarch. Ecclesiæ veteris.

Milan, avait été chargé de prêcher les pardons en Allemagne (1). C'était un ecclésiastique de bonnes mœurs, d'une foi vive, qui aimait les lettres, mais qui se laissait facilement séduire aux apparences. A Rome, la chancellerie avait coutume d'aliéner dans chaque État catholique le droit de publier et de distribuer les indulgences. Albert l'acheta et le revendit à Fugger d'Augsbourg, un de ces riches banquiers du moyen âge qui faisaient argent de tout, et dont Luther, dans ses Tisch-Reden, a flétri la vénalité. Albert exerçait donc la charge de commissaire de la cour de Rome pour toute l'Allemagne. Arcimbold gagna le Danemark et la Suède, où dans quelques années il recueillit d'abondantes aumônes, dont le produit était versé dans le trésor pontifical. Malheureusement l'infidélité de quelques agents en dérobait une partie. L'honneur d'Arcimbold est resté sans tache.

Albert choisit pour prédicateur Tetzel (2), qui avait eu déjà la confiance d'Arcimbold et jouissait de la réputation d'un orateur. A entendre les historiens protestants, c'était une imagination malheureuse, exaltée par des lectures ascétiques, sans savoir ni prudence, et toute remplie de fatuité. Fils d'un orfévre de Leipzig, il était entré en 1487 dans l'ordre des Dominicains, et avait prêché avec succès à Zwikau. Tetzel prit le titre d'inquisiteur

---

(1) Peifferus, in Rerum Lips., lib. III, p. 337.

(2) Tetzel, Dötzel, ode: *Italicè*, Tottila, à voce Död, das ist Gott.— Leben des päbstlichen Gnaden-Predigers oder Ablaß-Krämers Johann Tetzell, von M. Johann Jakob Vogel, p. 34.



de la foi, qu'on n'accordait qu'à des hommes d'expérience et de doctrine (1).

Or ce moine, dont on s'est si brutalement moqué, avait fait d'excellentes études. En 1487, il avait été reçu bachelier en philosophie à Leipzig. Jamais concours n'avait été si nombreux : cinquante-six candidats se présentèrent à l'examen. Les juges étaient des hommes d'une haute capacité : c'étaient Thomas Hertil, Henri Heldler, Jean Laricke et Jean Fabri. Tetzel fut nommé le sixième (2). Jean Lindner le regarde comme une des lumières de l'ordre des Dominicains (3), et Buddeus, écrivain protestant, dit que la parole éloquente du dominicain entraînait les populations (4).

Avant de se mettre à l'œuvre, le moine avait fait imprimer à Mayence une *Instruction sur les devoirs des prédicateurs d'indulgences* (5). Il choisit Leipzig pour débuter; mais les princes saxons refusèrent de le recevoir, parce que cette ville avait été déjà visitée par d'autres missionnaires. Tetzel jeta les yeux sur l'électorat de Mayence, et parcourut successivement Halberstadt, Anhalt et Brandebourg, accompagné d'un moine dominicain, nommé Bartho-

(1) Inquisitor non à casu, sed ab arte, ex amussi instituendus est et debet esse doctus et expertus in his quæ ad officium suum pertinent; debet esse resolutus et fulgere in geminâ scientiâ, theologicâ scilicet et juridicâ. — Cramerus, in Arbore hæreticæ consanguinitatis, p. 48.

(2) Vogel, l. c., p. 47.

(3) Ibid. p. 47.

(4) Buddeus lobet ihn von seiner Beredsamkeit, wodurch er sich bei dem Pöbel in großes Ansehen gesetzet. — Vogel, p. 59.

(5) Instruktion, wie die Prediger den Ablaß anpreißen sollen.



lomée, et de deux scribes; car il vendait non-seulement des indulgences, mais des dispenses de mariage, de jeûne et de carême. Il avait soin de se faire annoncer, et il entrait dans les villes au son des cloches et de la musique, bannières flottantes, et accompagné du clergé, des divers ordres de moines et de religieuses, de magistrats et d'écoliers, et d'hommes et de femmes qui chantaient des cantiques. Il montait un char magnifique; la bulle reposait sur un coussin de velours. Le cortége prenait le chemin de l'église, traversant les rues toutes remplies d'une foule pieuse qui se pressait autour des frères quêteurs. Le temple était paré, les cierges allumés; devant l'autel s'élevait une croix en bois rouge où étaient attachées les armes pontificales. Ordinairement Tetzel montait en chaire, prêchait sur les indulgences, et menaçait des foudres de l'Église quiconque en nierait l'efficacité. L'orateur s'adressait à un peuple qu'il était facile de remuer, et Tetzel aimait les images. Son discours achevé, le frère Bartholomée criait : « Achetez! achetez! (1) » en frappant d'une pièce de cuivre un plat de métal qui contenait des centaines de cédules toutes signées. La foule se heurtait, tendait la main et donnait, en échange d'absolutions, le denier du pauvre ou la monnaie d'argent du riche. Ceci est encore un récit protestant (2).

S'il est vrai, on comprend la colère de Luther

(1) Anmerkungen, etc., l. c., p. 276.
(2) Anmerkungen, etc., l. c., p. 276.

contre ce vendeur de choses saintes que Jésus aurait chassé du temple. On a peint Tetzel au sortir de l'église, assis à table avec Bartholomée et quelques servantes d'auberge, faisant bonne chère et vidant de grands pots de bière que payaient les cédules papales. Or Tetzel ne ressemblait guère à ces moines au large abdomen, à la face avinée, dont Hutten, dans ses petites lettres, a célébré la gloutonnerie. Quand en 1518 Carl Miltitz vint au nom de Léon X réprimander le dominicain qui n'avait péché que par excès de zèle, et qui ne put supporter la colère du nonce (1), aucun reproche de libertinage ne lui fut adressé. Ce qu'on a pu blâmer en lui, c'est une exaltation religieuse dont un prêtre plus habile se fût préservé ; c'est un fanatisme pour la papauté, que le pape lui-même eût désavoué ; c'est une turbulence de cerveau qui le compromettait. Luther n'a rien dit des mœurs de son ennemi : il fallait qu'elles fussent irréprochables !

Un soir qu'il était assis à table avec ses compagnons de bonne chère et de gais propos, médisant à cœur joie des papes, des évêques et des moines qu'il jetait pêle-mêle en enfer, on vint à parler de Tetzel. Luther se prit à rire : « Vrai pipeur, dit-il, qui osait prêcher « qu'eût-on violé la mère de Dieu, l'indulgence était assez puissante pour effacer le péché (2). » Tetzel n'a rien dit de semblable. Il en-

(1) Man weiß.... daß der päbstliche Nuntius, Carl Miltiz, dem Tetzel das höchste Mißfallen des Pabstes zu erkennen gab.— Bertholdt, l. c. p. 276.

(2) Ja wenn einer gleich die Jungfrau Maria hette geschwengert, so köndte ers ihm vergeben.—Tisch-Reden, p. 355.



seignait que le péché contre la mère de Dieu, quelque énorme qu'il soit, est moins grand que le péché commis contre son Fils, et qui peut être remis néanmoins, selon le témoignage exprès du Christ (1). C'était assez de médire du dominicain, pourquoi le calomnier ?

« Tetzel, théologien passionné, dit Seckendorf, exagérait à la fois la vertu des indulgences et le pouvoir des clefs. » Bartholomée, si le récit des réformés est vrai, pour frapper son auditoire répétait souvent : « Je vois le sang du Christ qui coule de cette croix ! » « Ainsi, ajoute un écrivain protestant, l'indulgence de Tetzel opérait sans l'expiation intérieure, tandis que l'indulgence que le pape donnait aux fidèles ne pouvait être efficace qu'autant que le pécheur avait pleuré, confessé sa faute et fait pénitence (2); Tetzel trompait donc le pape, son évêque et son auditoire. »

Non ! Tetzel ne trompait personne : car voici ce qu'il prêchait :

« Quoi donc, vous rougiriez de vous approcher du tribunal de la pénitence, et vous ne rougissez pas de fréquenter les salles de danse ! Il s'agit ici du salut de votre âme et non de votre corps, au-

(1) Cùmque peccatum in matrem Christi commissum quantumvis enorme, minus sit quàm si illud ipsum in Filium committatur, quod est Christi expresso testimonio remissibile. — Seckendorf, Comm. de Luther., p. 27.

(2) Alle über den Ablaß erschienenen päpstlichen Bullen setzten als Bedingung fest, daß der Ablaß-Suchende seine Sünden beichten und bekennen, und eine Büßung übernehmen muß. — D. Bertholdt, Anmerkungen, etc., t. I, p. 277.

jourd'hui plein de santé, demain, en proie aux maladies; aujourd'hui vivant, demain mort: Donc, sachez le bien! Quiconque CONFESSÉ et CONTRIT apportera l'aumône que le confesseur aura prescrite, obtiendra la rémission pleine et entière de ses péchés (1). »

Sur la foi du Réformateur, Mathésius prête à Tetzel cette étrange proposition: Qu'à celui qui achète des lettres de pardon, repentir, contrition, sont tout à fait inutiles (2). Cherchez dans l'œuvre du dominicain, vous ne trouverez nulle part cette assertion. Voilà comme à cette époque on écrivait l'histoire, ajoutons comme on tuait un homme. Et nous aussi, nous le confessons, nous avons cru longtemps que ce moine qui montait en chaire pour annoncer l'Évangile, était un prêtre ignorant, menteur, qui trompait les âmes qu'il attirait dans ses piéges, en leur promettant le ciel en échange d'une cédule qu'il avait paraphée au cabaret. D'expiation sanglante du Christ, nous croyions qu'il n'avait jamais dit un mot. Or écoutons-le parler.

---

(1) Voir l'extrait d'un des sermons du dominicain, PIÈCES JUSTIFICATIVES, n° I, que nous prenons dans l'ouvrage de Jean-Jacques Vogel : Leben des päbstlichen Gnaden=Predigers oder Ablaß=Krämers Johann Tetzel, satire virulente du moine. Vogel met le texte original allemand en regard du texte latin. Nous choisissons ce dernier.

(2) Es wäre nicht Noth, Reue noch Lieb' oder Buße für die Sünde zu haben, wenn einer den Ablaß oder Ablaß=Briefe lösete oder kauffte. — Mathesius, in der Predigt von Luthero, p. II. — Selneccer (in Orat. de Luthero.) — Chemnitz, in Exam. C. T. p. IV. — Mayer, in Disput. II de Vitâ Lutheri, p. 35.



« Notre mère nous a enfantés dans le péché, nous avons étreint en naissant le péché, et pour arriver au salut, il nous faut de toute nécessité le bras protecteur de Dieu. Ce n'est pas par l'œuvre de la justice que nous pouvons être sauvés, mais par la seule miséricorde de Dieu (1).

Et du reste pense-t-on que l'archevêque de Mayence n'aurait pas imposé silence au prêtre qui se serait permis de débiter en chaire les paroles inconvenantes que lui prêtait Luther? Dans une lettre pastorale adressée à ses diocésains et qui fut affichée à la porte de toutes les églises, Albert établissait formellement que pour participer aux grâces spirituelles que le pape offrait à toutes les âmes, il fallait d'abord avouer ses péchés, puis les pleurer et les racheter par une pénitence salutaire (2).

Expliquons la doctrine de notre école touchant l'indulgence.

« La théologie distingue dans le péché, la coulpe et la peine. La coulpe est l'offense à Dieu; la peine, le châtiment que mérite l'offense, peine éternelle ou temporelle. L'Église qui, avec les clefs, a reçu le pouvoir de lier et de délier, exerce ce

(1) In peccatis mater nostra nos concepit, heu qui funes peccatorum complexi sunt nos; et est difficile, et quodam modo impossibile ad portum pervenire salutis, sine divino adjutorio. Quia non ex operibus justitiæ quæ fecimus nos, sed per sanctam suam misericordiam salvos nos facit. — Vogel, l. c., p. 221.

(2) ...Qui eorum confessione diligenter auditâ... et pœnitentiam salutarem injungit. — Voy. n° 11, aux PIÈCES JUSTIFICATIVES, le mandement de l'archevêque.

pouvoir à l'égard du péché commis après le baptême, et par le sacrement de la pénitence, et par l'application de l'indulgence; dans le sacrement de la pénitence, l'Église remet le péché quant à la coulpe et à la peine éternelle, mais non toujours quant à toute la peine temporelle (1). Par l'indulgence elle délie en tout ou en partie de la peine temporelle qui reste à subir pour nos péchés, en ce monde, par le moyen des œuvres satisfactoires; dans l'autre, par l'expiation du purgatoire. L'indulgence remet donc la peine, mais non la coulpe. Le trésor des indulgences qui appartient au pape et aux évêques, se compose des satisfactions surabondantes de Jésus-Christ: une seule goutte du sang de l'Homme-Dieu eût suffi mille fois pour racheter des milliers de mondes. A ce fonds inépuisable de mérites, viennent s'ajouter, agréées de Dieu comme méritoires à cause de leur union avec les satisfactions du Sauveur, et comme étant appliquées en vertu du dogme de la communion des saints, les satisfactions surabondantes de Marie, mère de douleurs, qui n'eut jamais aucune faute à expier, et celles d'un grand nombre de saints qui ont souffert pour la justice, et pratiqué de longues pénitences pour racheter de légères imperfections (2). »

Le dogme de l'indulgence et le dogme du purgatoire sont intimement liés: ôtez l'un, vous détruisez l'autre.

Au delà de cette vie, la foi catholique enseigne

(1) Traité des Indulgences, 1844.
(2) Concil. Trid., sess. XI, c. 19.



qu'il est un lieu de purification où l'âme achève de se laver de ses souillures jusqu'à ce que les temps prescrits par la miséricorde et la justice divine étant accomplis, elle vienne s'asseoir parmi les bienheureux; car rien de souillé, dit l'Écriture, ne saurait entrer dans le royaume céleste. La foi nous dit aussi que ces heures d'épreuves, et ces peines dont nous ignorons la nature peuvent être abrégées et adoucies par les œuvres satisfactoires. Non pas que ces œuvres aient aucune puissance en elles-mêmes; mais offertes par notre divin médiateur à son père, elles désarment, et fléchissent un Dieu de miséricorde et de charité (1). Consolante doctrine qui donne des ailes à la prière et la fait monter jusqu'au trône de Dieu! Or l'indulgence comme la prière, comme l'aumône, vient apporter par l'application des mérites du Christ, quelque adoucissement aux souffrances passagères des âmes de nos frères: c'est la rémission intégrale ou partielle des peines temporelles encourues par le péché. L'Église a le droit d'abréger ces peines satisfactoires, en vertu même des paroles du Sauveur, *tout ce que vous lierez sur la terre sera lié dans le ciel, tout ce que vous délierez sera délié.* Il est aisé de suivre la tradition de l'indulgence depuis Jésus-Christ jusqu'au Xe siècle, époque où le protestantisme place l'invention de ce dogme.

(1) Ita non habet homo unde glorietur, sed omnis gloriatio nostra in Christo est, in quo vivimus, in quo meremur, in quo satisfacimus, facientes fructus dignos pœnitentiæ qui ex illo vim habent, ab illo offeruntur patri et per illum acceptantur à patre. — Conc. Trid., sess. XIX, c. 8.



Eck avait raison, en défendant les indulgences, d'en appeler à la preuve traditionnelle des âges : si la doctrine des pardons était si nouvelle, comment avait-elle été reçue dans toutes les églises du monde? Or cette doctrine toute catholique touchant les indulgences, c'était celle qu'enseignait Tetzel (1).

Dans les derniers mois de 1517, le dominicain vint à Iuterbock, petite ville de la principauté de Magdebourg, et à huit milles de Wittemberg, qui s'émut vivement et devint bientôt désert, tant les habitants avaient hâte d'entendre le prêtre! Luther essayait en vain de retenir ses pénitents qui voulaient, à toute force, acheter des lettres de pardon. Dans un premier mouvement de colère, il écrivit à l'évêque de Misnie une lettre pressante, où il suppliait le prélat de mettre fin au scandale que Tetzel promenait en Allemagne, et qui affligeait les âmes religieuses. La réponse de l'évêque n'arrivait pas, et la tête du moine fermentait. Le confessionnal des pères augustins était désert; la foule

(1) Porro quod universa recepit et tenuit ecclesia, quomodo posset esse in fide erroneum? Universitas ecclesiæ toto orbe terrarum diffusa accepit indulgentias à tempore Gregorii magni. — Et concilia generalia approbaverunt, sicut sacrum concilium Lateranense celeberrimum sub Innocentio III, in quo et saluberrima constitutio omnis utriusque credita est, limitavit autoritatem minorum prælatorum in concessione indulgentiarum. Et sacrum concilium viennense approbavit indulgentias Urbani quarti pro venerabilis Eucharistiæ veneratione. Et omnis ecclesia ex Germanis, Gallis, Hispanis, Italis, Anglis, Hungaris, Polonis, Danis, Scotis, etc., reverenter suscepit Jubileos in Româ à pontificibus cum plenariis indulgentiis celebratos. — Enchiridion locorum communiam adversus Lutheranos. Antuerpiæ, 1527, in-12, §. XXIII



allait à Tetzel, et revenait à Iuterbock gaie, insouciante, sans signe extérieur d'affliction, comme si elle fût sortie du cabaret, nous disent les relations protestantes. Luther n'y put plus tenir. Il avait annoncé qu'il prêcherait sur les Indulgences, et, depuis plusieurs jours, enfermé dans sa cellule, il travaillait à son sermon. L'église était toute pleine. Ses amis s'étaient placés en face de l'autel, pour le soutenir de leurs regards; car ils savaient que Luther allait accomplir une grande pensée. Presque tous appartenaient à l'école d'Érasme, école railleuse, dénigrante, qui, à table, dans ses discours, dans ses œuvres, ne se servait que de la moquerie pour attaquer Rome qu'elle ne connaissait pas; qui mit le rire à la mode et le fit entrer dans les peintures, les sculptures et les livres. Ils étaient curieux de voir comment la parole du frère, ordinairement si grave, se prendrait aux Indulgences, et si elle s'inspirerait des *Epistolæ obscurorum virorum*, ou bien de saint Augustin, pour faire justice de Tetzel. Ils cherchaient, d'un œil inquiet, dans ces deux longues files de moines qui s'avançaient sur le parvis du chœur, la figure de Luther. Ils n'eurent pas de peine à la reconnaître : elle était austère, comme de coutume; mais rien n'y révélait la grande idée qui l'occupait intérieurement. Dès que les pères se furent placés, chacun dans sa stalle, le célébrant entonna le psaume. On remarqua que Luther, comme de coutume, mêlait sa prière à celle des assistants; qu'il suivait des lèvres et de l'œil le prêtre à l'autel et que sa voix n'était nullement altérée. Cette quiétude de « l'apôtre »,

dans un moment aussi solennel, n'a point échappé à ses disciples et à ses admirateurs.

Toute la symbolique de Luther repose dans cette instruction religieuse (1), qui est vive et pressée, et coupée en alinéas formant autant de sentences ou de propositions. La pensée du moine saxon ne s'enveloppe pas de ténèbres : elle se produit aux intelligences, ainsi qu'elle a été conçue, novatrice, hostile aux doctrines reçues jusqu'à ce jour, insolente pour la tradition, dédaigneuse de ménagements, et hautaine, comme elle se révélera dans toute la vie du réformateur. Luther se complaît dans son œuvre : ce n'est plus une lutte académique qu'il propose à son ennemi, mais un duel en champ clos. S'il eût voulu d'une dispute à la manière de l'école, pourquoi le grand jour de la chaire évangélique ?

Citons quelques-unes des formules où la parole nouvelle s'essaye avec le plus d'audace (2).

6. Je dis qu'on ne peut pas prouver, par l'Écriture, que la justice divine exige du pécheur d'autre pénitence ou satisfaction qu'un amendement du cœur, et que nulle part elle ne prescrit le concours de l'acte ou de l'œuvre, ainsi qu'il est écrit dans Ezéchiel : « Le Seigneur n'imputera pas le péché à qui se repent, ou qui fait le bien. »

12. On nous dit que l'indulgence, appliquée à l'âme qui souffre dans le purgatoire, lui est impu-

(1) Sermon vom Ablaß und der Gnade. Il parut quelques jours après, imprimé avec soin.

(2) Reinhard, t. I. — Luther's Werke, von Walch, t. XV, p. 671.



tée, et lui compte pour la rémission du châtiment qu'elle doit encore endurer : c'est une opinion sans fondement.

14. L'indulgence, au lieu de prêcher l'expiation, laisse le chrétien dans la fange du péché : si on ne doit rien dire contre l'indulgence, il ne faut pas non plus en vanter l'efficacité.

15. Donne si tu as de reste, au nom du Seigneur, pour l'édification de Saint-Pierre de Rome, mais n'achète pas de pardons.

16. As-tu de quoi? Donne à celui qui a faim; cela vaudra mieux que de donner pour élever des pierres, et beaucoup mieux que de faire emplette d'indulgences.

17. Encore une fois : à Saint-Pierre et aux indulgences préfère ton frère qui est pauvre. Si tu as du superflu et que ta charité ne puisse trouver des mendiants dans ton pays; alors, si tu veux, donne aux églises, orne les autels, et s'il t'en reste donne à Saint-Pierre de Rome qui en a moins besoin.

18. Ne fais rien pour le bon plaisir des indulgences. Saint Paul a dit, I Tim. 5, 8 : « Qui n'a pas soin des siens n'est pas chrétien, et est pire qu'un infidèle. » Celui qui te dit le contraire te trompe : il cherche ton âme dans ta poche, il y trouve un pfenning qui vaut mieux à ses yeux que ton salut. — Mais je n'achèterai donc pas d'indulgences, me diras-tu? Je t'ai déjà dit que ma prière, mes vœux, ma volonté, mes conseils, sont que tu te dispenses d'en faire emplette. Laisse-les aux chrétiens paresseux et endormis; tu peux t'en passer, toi!



19. L'indulgence n'est ni de précepte ni de conseil divin : ce n'est point un commandement, une œuvre qui opère le salut.

20. Que les âmes soient délivrées du purgatoire par la vertu de l'indulgence, c'est ce que je ne sais pas, c'est ce que je ne crois pas, bien que quelques nouveaux docteurs l'enseignent : mais ils ne peuvent le prouver, l'Église n'en dit rien. En bonne vérité, il vaut mieux prier pour elles.

21. Ce que je t'enseigne est certain! c'est fondé sur l'Écriture, tu ne dois pas en douter : laisse les scolastiques dans leur scolastique; ils ne sont pas capables, tous, tant qu'ils sont, de créer rien qui vaille.

22. Que quelques-uns m'accusent bénévolement d'hérésie pour leur avoir dit des vérités qui feront tort à leur boutique, que m'importent leurs bourdonnements? Cerveaux creux qui n'ont jamais ouvert la Bible, qui n'entendent rien aux doctrines du Christ, ne se comprennent pas eux-mêmes, et s'abîment dans leurs ténèbres. Que Dieu leur octroie l'entendemeut. Amen (1)!

Certes, ce n'est pas là de la criaillerie d'école, mais une parole claire, positive, qui du premier coup se rue brutalement sur un enseignement, vieux d'un si grand nombre de siècles, et dont l'Église a trouvé la lettre écrite dans la Bible. Un moine qui a pris soin de nous dire lui-même qu'il ne sait pas au juste ce qu'on appelle indulgences (2),

---

(1) Luther's Werke, von Walch, t. XV, p. 474.
(2) M. Michelet, Mém. de Luther, t. I.

les attaque le front découvert, comme s'il avait étudié la question toute sa vie. Car, remarquons-le bien, ce n'est pas seulement l'abus qu'il combat, alors il aurait pour lui l'Église tout entière, c'est au remède spirituel qu'il en veut. Toute la vie à venir de Luther se reflète dans ce sermon; vous le retrouverez là avec sa foi imprudente, son moi qui prétend s'appuyer sur la parole de la Bible, son dédain pour la tradition, son insolence envers l'école, et son rire qui ne le quittera plus, pour tout ce qui s'appellera thomiste ou aristotélicien.

C'était une œuvre révolutionnaire qu'un semblable sermon: le couvent des Augustins n'était pas accoutumé à entendre une parole si hautaine et si tranchante, il en fut effrayé. Si Staupitz eût été là lorsque Luther monta en chaire, peut-être la phrase du moine se fût-elle accommodée à l'oreille de religieux qui n'avaient rien tant à cœur que de vivre en paix avec la cour de Rome. Certainement Luther n'aurait pas imprimé son discours tel qu'il l'avait prêché.

Un des pères s'étant approché du prédicateur, le tira par la robe et, hochant la tête :— Savez-vous, docteur, lui dit-il, que vous avez été bien hardi: n'allez pas nous faire de mauvaises affaires au moins; les dominicains rient déjà dans leur barbe; notre ordre pourrait en souffrir.

—Cher père, répondit Luther, si cela ne vient pas de Dieu, cela tombera; si cela procède de son saint nom, cela ira (1).

(1) Ist es nicht in Gottes Namen angefangen, so ist es bald gefallen; ist es aber in seinem Namen angefangen, so lasset denselben walten.—Reinhard.



hume, mon ami, l'odeur d'une oie rôtie (1). Je suis à Wittemberg. Moi, docteur Martin Luther, à tout inquisiteur de la foi, mangeur de fer rouge, et pourfendeur de rochers, fais savoir qu'on trouve ici bonne hospitalité, porte ouverte, table à convenance et soins empressés, grâce à la bienveillance de notre duc et prince l'électeur de Saxe (2). »

Tetzel ne vint pas au rendez-vous ; il avait raison : la partie n'était pas égale. Le dominicain, dans sa discussion, n'eût osé se servir ni du jus de la treille, ni de l'odeur de l'oie rôtie. Il n'y avait qu'un moine au monde qui pût employer de semblables figures (3).

---

(1) Ut pro aquâ liquorem vitis et pro igne fumum culinæ ex anseribus assis appetat.

(2) Löscher's Reformations-Akten, t. II, p. 537.

(3) Consult., sur les premières années de Tetzel, Albinus, Meißners Land- und Berg-Chron. — Pfefferkorn, merkwürdige Geschichte von der Landschaft Thüringen — Cramerus, Hæreseologicæ descriptio, cap. XII, de Inquisitoribus et inquisitione hæreticæ pravitatis. — Tenzel, Historia von Luthero, edent. Cypriano. — Hecht, Vita Joh. Tezelii nundinatoris sacri. — Hottinger, Hist. eccles. seculi XVI, part. III. — Tenzel, Hist. Bericht vom Anfang und ersten Fortgang der Reformation. (*Sources protestantes.*)

Fac simile de l'écriture
de Jean Reuchlin.

Nunquam thomas impressor
me rectorem facit & quasi
pythagorizare Tu solus
confiteor ut innare potes in
velis qui omnium mercatorum
fidem superas

Joannes Reuchlin phorcensis
LL Doctor

Lith: Goyer, 7, Pas: Dauphine, Paris.

CHAPITRE VIII.

OPPOSITION CONTRE LE CLERGÉ ET LE MONACHISME. — REUCHLIN.

Effet produit sur le peuple par la parole de Luther. — Causes des sympathies populaires pour le moine. — La querelle de Pfefferkorn avec Reuchlin sert la cause de Luther. — Récit de cette querelle. — Reuchlin prend parti pour les Juifs contre Pfefferkorn. — Il entraîne les humanistes. — L'affaire est déférée à Rome. — Léon X et le cardinal Grimani protégent Reuchlin. — C'est une victoire que cette protection. — Comment elle est exploitée par Ulrich de Hutten.—Pamphlet et caricatures contre les moines qui ont le poëte pour auteur.

On a besoin d'expliquer comment cette langue inusitée dans la cellule, et qui réjouit l'oreille des humanistes, saisit si vivement l'Allemagne. A l'époque où Luther conçut sa pensée réformatrice, le pouvoir temporel en Allemagne était de fait émancipé (1). Depuis Louis de Bavière, toute lutte entre le pape et l'empereur avait cessé. Mais cette lutte avait été trop vive pour que le peuple ne s'y fût pas associé. Le peuple avait pris la place du prince : il en voulait au clergé qui s'immisçait trop souvent dans les affaires de ce monde. Il oubliait que dans les différends entre la papauté et l'empire, le sacerdoce avait sauvé l'Allemagne de l'esclavage, et que, si quelques lambeaux de liberté restaient aux com-

(1) Neuere Geschichte der Deutschen, von der Reformation bis zum Bundes-Akte, von K. Menzel, t. I, p. 14.

munes, c'était au clergé qu'elles en étaient redevables. Des essais d'indépendance religieuse avaient singulièrement contribué à persuader aux communes qu'elles pouvaient s'affranchir de l'autorité sacerdotale. Ainsi au quinzième siècle, la bourgeoisie de Francfort-sur-l'Oder, excommuniée parce qu'elle n'avait pas voulu rompre avec le margrave Louis, était restée longtemps sans prêtres, et quand l'excommunication fut levée, elle avait accueilli avec des rires moqueurs le retour des ecclésiastiques. L'exemple de Francfort était un appel au schisme.

Les nobles aussi haïssaient le clergé. En partie voleurs de grands chemins, ils voulaient faire en paix leur métier, et ils craignaient beaucoup plus le pape que l'empereur. Feudataires puissants, ils pouvaient faire trembler le monarque, et jamais le pontife : ils payaient tribut au saint-siége, et c'était un de leurs griefs contre la papauté. Aussi voulaient-ils faire revivre la vieille Allemagne, et rêvaient-ils le retour de cet âge de fer, où tout ce qui portait calotte, capuchon ou couronne, baisait l'épée d'un chevalier. « Donnez à Hutten, dit Camérarius (1), le nerf de la guerre : des forces suffisantes, et la république humaine changera de face. » C'est-à-dire que l'oppresseur qui pourra acheter une épée, sera sûr de faire la loi. Un vieux levain de haine contre la cour de Rome s'était donc propagé

(1) Nam si consilio et conatui Hutteni non defecissent quasi nervi copiarum, atque potentiæ, jam mutatio omnium rerum extitisset, et quasi orbis status publici fuisset conversus.—Camerarius, in Vitâ Melanchthonis.—Menzel, l. c., p. 16.

d'âge en âge dans le corps des chevaliers de la Teutonie. Quand quelque grand malheur fondait sur l'Allemagne, ils levaient les yeux vers Rome et l'accusaient hautement. Ils auraient voulu déposséder le pape de sa souveraineté temporelle. C'est dans cette intention qu'Ulrich de Hutten fit réimprimer le libelle de Laurent Valla contre le « mensonge de la donation de Constantin (1). » Dans une préface de sa main adressée à Léon X, il traite les prédécesseurs du pontife d'escrocs et de voleurs de grandes routes. Cette préface fut lue avec avidité.

La bourgeoisie et la noblesse teutonne, accueillirent donc avec intérêt le manifeste de Luther contre l'autorité. L'électeur de Saxe conçut seul des alarmes, et il envoya demander au couvent raison de ce bruit contre les indulgences. Staupitz était de retour. Il répondit que sa Grâce n'avait aucune inquiétude à concevoir; que la parole du jeune frère disputait sans rien affirmer, et faisait de la scolastique et non de la foi. C'était une ruse dont Luther se servit plus tard. Chaque fois qu'il était vivement pressé, et que quelque intelligence de haut nom paraissait s'effaroucher, il l'endormait en lui disant : « Ceci n'est qu'un jeu, qu'un exercice de collége, où la foi n'est pas le moins du monde intéressée »; et il riait de la simplicité de colombe de ces pauvres moines qui ne savaient pas deviner la vérité.

(1) Ulr. Hutteni in libello Laur. Vallæ contra effictam et ementitam Constantini donationem, ad Leonem X Pont. Max., præfatio.— Menzel, l. c., p. 16.



Si l'on étudie avec soin les monuments de la vieille littérature allemande, on trouvera les germes de l'opposition anti-cléricale, qui éclata si vivement après le sermon de Luther, dans diverses productions de l'âge précédent. Les Fastnachtsspiele de Hans Rosenblut jouent avec une maligne gaieté presque tous les états, mais le sacerdoce surtout. Eulenspiegel dut son succès populaire moins à son talent d'écrivain qu'à l'ironie dont il poursuit les robes noires. Le Reinicke der Fuchs de Baumann est comme un symbole de la vie allemande à cette époque; le prêtre n'y est guère plus ménagé que le paysan: chacun y trouve une vérité mordante. Baumann en veut principalement aux moines qui ont de grands chevaux de bataille, mais qui se gardent bien de rompre une lance avec les païens (1).

Mais aucun ouvrage ne fit peut-être plus de tort à la réputation des moines que la satire à laquelle Jean Geiler de Kœnigsberg, prédicateur à Strasbourg, a donné le titre de: *le Livre des fourmis* (2). L'insecte revient dans divers chapitres pour faire la guerre à la paresse, à la gourmandise, à l'intempérance des moines. Geiler suit la petite fourmi dans ses promenades sur les bords du ruisseau, cher-

---

(1) Welche hohe Rosse reiten, aber nicht mit den Heiden kämpfen wollen. — Ranke, l. c., t. I, p. 253.

(2) [illegible]ie Ameise. Dieß ist das Buch von den Ameisen. —Antiqua Literarum Monumenta autographa. Brunsvigæ, 1690, p. 46 et suiv.—Trithemii Catal. Script. eccles., p. 168. — Flacii Catal. Test. verit., p. 1921. — M. de Bussierre, dans la Foi de nos Pères, in-8, 1844, a donné quelques bonnes pages sur Geiler, p. 473 et suiv.

chant l'aile du moucheron, le grain de blé du bon Dieu, les miettes de pain de l'enfant, qu'elle apporte fidèlement à son nid dont il décrit l'admirable architecture. Puis vient le moine avec toutes sortes de robes, noires, blanches et brunes, qui prend le grand chemin, s'arrête dans le cabaret, vide d'énormes flacons, s'égaye avec la servante d'auberge, et revient la tête chancelante au monastère. On ne saurait lire toujours sans crainte pour l'oreille la satire de Geiler. Il exagère les désordres des couvents. Les moines se vantent d'être le sel de la terre: *vos estis Sal terræ.* Oui, dit-il, mais la lettre *S* exprimera la superbe, la lettre *A* l'avarice, la lettre *L* la luxure. C'est un homme d'esprit qui plaisante avec finesse, un joyeux diseur de bons mots, dont le style a quelquefois la mousse pétillante de cette bière de Strasbourg, que ses ennemis l'accusaient injustement d'avoir trop aimée.

Quand, au commencement du XVI[e] siècle, partit de l'Italie le signal de la résurrection des lettres, beaucoup de professeurs, en Allemagne, furent pris au dépourvu. Le grand chancelier d'Ingolstad, George Tingal, doyen de la faculté de théologie, ne connaissait des anciens que Prudence, et des modernes que Baptiste le Mantouan. Or ces vieux Romains dont les moines avaient un moment dédaigné la langue, rappelaient à la Germanie de beaux souvenirs de gloire nationale, et le peuple était tenté d'accuser le cloître d'indifférence coupable envers la patrie commune: il aurait voulu que le froc pût chanter en latin les exploits de cet Hermann qui avait un moment arrêté le vol des aigles

romaines. Il eût fallu, dans l'intérêt des couvents, que Trithemius fût venu un siècle plus tôt.

La presse commençait à reproduire dans quelques heures le labeur monacal de plusieurs années: c'était un malheur qu'on n'aurait jamais pu prévoir, et qui devait déshériter les couvents d'une de leurs gloires les moins contestées, la reproduction des manuscrits? Car alors un manuscrit était une œuvre immense d'art que se léguaient entre elles des générations; qui coûtait souvent la vue, la santé, la vie même à plus d'un cénobite; qu'on bénissait solennellement quand elle était achevée, comme on bénit les cloches de nos églises; et qu'on cachait sous l'or ou le cèdre. Les livres imprimés remplacèrent dans les familles riches les livres écrits à la main, dont la mode coûteuse passa bien vite. Alors des milliers de moines, peintres de lettres, rehausseurs d'or, copistes, parcheminiers, calligraphes, se virent condamnés à l'oisiveté. Il fallut leur créer un travail dans ce désœuvrement qui les prenait tout à coup; voici ce qu'on imagina pour chasser de leur cellule le démon de la paresse (1).

C'était l'époque où le platonisme, après avoir été apporté en Italie par les Grecs de Constantinople, pénétrait en Allemagne, séduisant le cœur de ceux dont il ne pouvait conquérir la raison. Les cloîtres refusèrent de lui ouvrir leurs portes. L'image d'A-

(1) Die Ursachen der schnellen Verbreitung der Reformation, zunächst in Deutschland, von Jakob Marx, Kaplan in Wittlich, p. 125. Mayence, 1834, in-12.



ristote, depuis un siècle surtout, était dans toutes les cellules. A l'exception de la prière, on avait épuisé pour lui les formules de l'admiration. Son dogmatisme inflexible flattait bien autrement l'imagination obéissante d'un religieux, que la poésie vaporeuse du platonisme. Nourri du syllogisme aristotélicien, le moine ne pouvait croire aux mondes rêvés par Platon : il était attaché au réalisme dont le philosophe de Stagyre avait fondé le règne. Que si parfois son intelligence voulait sortir de la cellule, et se repaître de poésie, il trouvait sur son oratoire la Bible, source inépuisable et type éternel d'idéalisme. Menacés dans leur affection pour Aristote, les moines durent prendre sa défense : mais il arriva par malheur que ceux d'entre eux qui auraient pu, tout au plus, copier ses manuscrits, voulurent essayer de le chanter : encore si leurs hymnes n'eussent été que maladroits, mais ils furent offensants pour les adeptes de la philosophie nouvelle. Ces apologies eurent le châtiment qu'elles méritaient : on s'en moqua publiquement, et l'auteur de l'Éthique dut souffrir de l'imbécillité de quelques-uns de ses panégyristes (1). Quand Luther parut, la guerre était dans tout son feu : sans prendre le parti de Platon il attaqua Aristote, parce qu'Aristote c'était l'autorité, la magistrature du génie, la royauté de la parole, la papauté philosophique, portant au lieu de la tiare le bonnet de docteur. Ce n'était que le signal des tribu-

(1) Voir, pour l'examen de l'influence d'Aristote dans les écoles, l'Histoire de la Réformation, par M. Meiners (Lhéritier), in-12, 1825.



lations de la vie monastique ; d'autres plus douloureuses allaient venir, et c'étaient deux juifs qui devaient les susciter : Victor de Carben, dont le nom est oublié, et Pfefferkorn, qui malheureusement acquit dans ses débats avec l'école des humanistes, une triste célébrité. Victor de Carben, savant rabbin, après avoir raconté les motifs de sa conversion au catholicisme (1), publia vers 1509, un pamphlet contre les Israélites (2). Le censeur, Ortwinus Gratius, docteur en théologie, approuva l'œuvre de Carben en termes louangeurs ; il en faisait un livre d'or, que le monde savant attendait avec la plus vive impatience (3).

Jean Pfefferkorn s'était récemment converti au catholicisme. Après avoir reçu le baptême, son premier acte de foi fut d'attaquer ses coreligionnaires, avec une ardeur de néophyte qui n'était ni

---

(1) Victor von Carben. Hier inne wirb gelesen wie Herr Victor von Carben. welcher eyn Rabi der Juden geweßt ist, zu cristlichen Glawben komen. Cœlln., 1508, in-4°.

(2) Propugnaculum fidei christianæ Victoris de Carben, primùm Judæi Rabbi legisperiti, dein christiani sacerdotis, instar dialogi Christianum et Judæum introducens, etc.

(3) Opus aureum ac novum et à doctis viris diu expectatum Dni Victoris de Carben, olim Judæi, sed modò Christiani et sacerdotis, in quo omnes Judæorum errores manifestantur qui hactenùs nobis ignoti fuère. Declarantur etiam in hoc opere omnes Judæorum mores, quos circa quæcumque opera exercere consueverunt, ac tandem (id quod inauditum est) ex veteri tantùm testamento convincuntur.

A la fin de l'opuscule on lit : Impressum est hoc opus egregium quod à multis etiam doctoribus est commendatum ac revisum, Coloniæ per honestum civem Henricum de Nassiâ, anno Domini M CCCCC IX. — Voy. Unsch. Nachrichten, t. XXV, p. 261, 262, ad an. 1725.

selon la charité, ni selon la science. Il dénonçait à l'empereur Maximilien I[er] d'Autriche divers livres hébraïques, dont il demandait l'extinction par le fer et la flamme, à l'exception toutefois de la Bible (1), que les Juifs devaient continuer de porter avec eux, comme Caïn portait le signe dont le Seigneur l'avait marqué sur le front. L'empereur conféra l'examen de cette question religieuse à Uriel (2), archevêque de Mayence, qui nomma pour en connaître une commission de théologiens, formée de Jacques Hochstraet, professeur d'Écriture sainte à Cologne, de Victor de Carben, et de Jean Reuchlin, helléniste merveilleux, dont la fortune littéraire est curieuse à raconter (3).

Le pape avait envoyé une ambassade au duc de Wittemberg, Eberhard. Le docteur Hechinger, chancelier aulique, était chargé de la harangue officielle. C'était un courtisan épais, un homme du Nord, qui méprisait souverainement les natures méridio-

---

(1) Voyez l'ouvrage de Pfefferkorn, imprimé à Augsbourg, et dédié à S. M. I. Maximilien, par Erhard Œglein, an 1510, et commençant ainsi : Zu Lob und Ehre, chap. 2, p. a. 11.—6, et du même, Epistola ad Leonem X, in Lament. Obs. vir. p. m. 115.

(2) Kaysers Maximiliani I. Commission an den Erzbischoff Uriel, wegen der Juden-Bücher Maximilien I[er], prince éclairé, reconnait dans un de ses *Mandats*, la science de Pfefferkorn : Haben dem nach unserm Diener und des reichs getruwen Joa Pfefferkorn von Cöln als ainem wolgelerten, und erfarn euwers Glaubens — Weislinger, dans son Huttenus delarvatus, a donné les trois mandats impériaux de Maximilien I[er], p. 18 et suiv., 24 et suiv., 27 et suiv.—Reuchlin reçut l'ordre d'examiner les livres juifs dans une commission signée d'Uriel, archevêque de Mayence, et datée d'Aschaffenbourg, le lundi après la Saint-Laurent 1510.—Voir Weislinger, l. c., p. 29, 30.

(3) Gaspar Bucher, in suo Mercurio, anno 1615. Tubingæ.



nales; à la prononciation bohémienne, criarde et traînante; qui ne comprit rien au latin des envoyés, modulé à l'italienne, et tombant de leur bouche comme des notes de musique. Quand, après de grands efforts de mâchoire, il eut détaillé tous les titres du prince, dans son latin vocalisé à l'allemande : *Ceilsissimus*, *eillustrissimus*, les députés, malgré la gravité de leurs fonctions et la présence de Sa Grâce, partirent d'un grand éclat de rire que l'un d'eux parvint à comprimer, en déclarant qu'il n'avait pas le bonheur de comprendre l'orateur. Le prince chercha de l'œil, parmi les courtisans, quelqu'un qui voulût remplacer le chancelier. La tâche était trop difficile : les courtisans restaient muets. Alors un appariteur prononça le nom de Reuchlin, jeune étudiant de Tubingue, et attaché au docteur Hechinger, en qualité de servant. Ce fut un coup du ciel pour le ministre embarrassé. — Qu'on appelle Reuchlin, dit le duc. L'enfant parut. — Veux-tu, lui dit le prince en allemand, nous servir ici d'interprète? — Je tenterai l'entreprise, et Dieu aidant, j'en viendrai à bout, répondit l'écolier, en latin d'Érasme. Et voilà Reuchlin qui improvise une harangue en termes si purs, si choisis, avec une si grande facilité de sons et de mots, que l'assistance demeura tout ébahie d'admiration. — En vérité, dit un des envoyés, la harangue finie, voilà un enfant admirable; le servant pourrait passer pour le docteur. — Et le docteur pour le servant, murmura le prince. Et quelques jours après, en effet, Reuchlin quittait le service du chancelier, volait de ses ailes, s'arrêtait

à Rome, à Paris, apprenait le grec, l'hébreu, montait en chaire, expliquait Thucydide à un vaste auditoire où se trouvait Jean Argyropulo, Hellène réfugié de Constantinople, qui le prenait par sa robe de professeur au sortir de l'école, pour lui demander qui il était, et quel pays lui avait donné le jour. — L'Allemagne, répondait le jeune homme: et Argyropulo se jetait dans les bras de Reuchlin, en s'écriant : « En vérité la Grèce s'est abattue au delà des Alpes (1).

Reuchlin, comme toutes les hautes intelligences d'une époque de rénovation littéraire, désirait impatiemment prendre part au mouvement des esprits : il entra donc tout à coup et de vive force dans la querelle de Pfefferkorn avec le judaïsme, et formula, dans quelques chapitres, son opinion sur les livres hébreux. Il abandonnait volontiers aux flammes ceux qui étaient écrits contre le Christ, la Vierge, les saints ou les dogmes de l'Église catholique; mais il voulait qu'on épargnât le Thalmud et les commentaires qu'il avait fait naître, les annales des Juifs, leurs traités de philosophie, leurs livres de médecine : les uns parce qu'ils servaient de témoignage contre la folie des dogmes judaïques, et pouvaient ramener à la vérité les âmes égarées; et les autres parce qu'ils devaient éclairer l'histoire et la science. Pfefferkorn publia son Hand-Spiegel (2), satire théologique toute

(1) Seckendorf, in Additionibus ad Commentarium historicum de Lutheranismo, p. 119 et seq.

(2) Hand-Spiegel (miroir), et non Brand-Spiegel, comme on le lit dans le lexique historique d'Iselin, t. III, p. 894.



pleine de jargon scolaire, et d'insinuations malveillantes sur la foi de son adversaire, qui avait pris soin de soumettre ses écrits au jugement de l'Église. Reuchlin, huit jours après, avait en réponse à la diatribe du juif converti, improvisé son Augen-Spiegel (1), pamphlet où l'austérité de la question débattue se cachait sous des formes de style dont malheureusement il n'avait pas livré le secret à son rival. A côté de sa confession religieuse (2), en tout conforme aux exigences les plus scrupuleuses, il avait placé sa profession de foi philosophique, qui n'était pas favorable à Aristote.

Quelques platoniciens du clergé catholique prirent parti pour Reuchlin. Gros et Briesgern, chanoines d'Augsbourg; Nuenar, chanoine de Cologne; Adelmann, chanoine d'Eichstaedt; André Fuchs, doyen à Bamberg; Laurent Truchsess, de Mayence; Wolfgang Tauberg, de Passau; Jacques de Bannissis, de Trèves, défendirent courageusement l'humaniste. Laurent Truchsess surtout montra dans cette affaire un vif intérêt au savant; Hutten l'en a remercié dans la préface de son Tite-Live (3).

(1) Doctor Johannsen Reuchlins, der kayserl. Majest. als Erz-Herzog zu Oesterreich, auch Chur-Fürsten und Fürsten gemeinen Bundrichters in Schwaben, wahrhafftige Entschuldigung gegen und wider eines getaufften Juden, genannt Pfefferkorn, vormals gedruckt, ausgangen unwahrhafftiges Schmäh-Büchlein. —Augen-Spiegel.

(2) A la page 32 de sa défense.—Reuchlin répéta cette profession de foi dans son apologie contre les théologiens de Cologne : Defensio Joannis Reuchlin Phorcensis doctoris, contra calumniatores suos Colonienses, p. D. ij. 6. Tubingæ, an. MDXIII.

(3) Op. Hutteni, t. III, p. 334, ed. Münch.

Les couvents s'émurent, comme si le dogme eût été menacé, et la question changea de face : Aristote fut mis en cause à propos du Thalmud. Arnold et Hochstraet se distinguèrent surtout par l'amertume de leur polémique; les moines avaient crié à l'hérésie, on cria à l'ignorance. Le chevalier de Hutten, pour triompher plus sûrement de Pfefferkorn imagina de l'accuser de vouloir étouffer dans son amour pour les ténèbres jusqu'à la Bible. C'était une calomnie, car Pfefferkorn avait excepté de son anathème le livre inspiré; mais ce mensonge eut des ailes et se transforma en une vérité de foi pour les lettrés de l'époque, et c'est sous cette forme que nous le retrouvons encore aujourd'hui dans quelques ouvrages historiques. En vain Pfefferkorn agitait son malheureux Miroir (1) ; le monde savant passait outre sans y regarder, tandis qu'on s'arrêtait devant le verre menteur où Reuchlin montrait ses ennemis sous les figures les plus difformes, et à côté de Bibles dévorées par les flammes. Et voyez comme la passion est aveugle ! la mémoire de Pfefferkorn est arrivée jusqu'à nous honnie et flétrie parce qu'il s'était mis dans la tête de brûler quelques livres d'Israélites, et on a oublié

(1) Voici les titres de quelques-uns des pamphlets que Pfefferkorn publia dans la question du judaïsme.

Pfefferkhorn. Joann. Speculum adhortationis judaice ad Christum. Colon., 1508. — Libellus de judaicâ confessione. Colon., 1508.— Hostis Judæorum qui declarat nequitias eorum circa usuras et dolos. Col., 1509. — In hoc libello comparatur absoluta explicatio quomodo ceci illi Judæi suum pascha servent. Col., 1509. — In laudem et honorem Maximiliani principis.

que Luther, plus fanatique encore, demandait qu'on arrachât aux juifs leur Thalmud, leurs ouvrages de médecine et de sciences, et jusqu'à la Bible elle-même (1); qu'on mît le feu à toutes leurs synagogues, pour la plus grande gloire de Dieu (2), et qu'on y secouât la poix, le soufre et les flammes de l'enfer, pour purifier ces demeures abominables, où le Père, le Fils et le Saint-Esprit avaient reçu tant d'outrages.

La question grandit bientôt, agita les consciences et troubla la paix du monde religieux. Cologne, Louvain, Erfurt, Mayence, examinèrent le pamphlet de Reuchlin, y signalèrent quelques propositions offensantes contre la foi catholique et le condamnèrent aux flammes. La procédure et l'arrêt furent imprimés. Spire prit la défense de Reuchlin, dont le livre traversa bientôt le Rhin et, soumis à l'examen de la faculté de théologie de Paris, y fut solennellement condamné (3).

Bien loin de courber la tête, Reuchlin excité par les humanistes, défendit son œuvre dans un pamphlet (4) d'une violence extrême où il traitait ses juges

---

(1) Zum andern, daß man ihnen alle ihre Bücher nehme, Bett-Bücher, Thalmudisten, auch die ganze Bibel, und nicht ein Blatt ließe. — Voyez dans le deuxième vol. de cette histoire le chapitre qui a pour titre : Les Tisch Rede.

(2) Erstlich, daß man ihre Synagoga mit Feuer verbrenne.—Luther's Werke, T. 8. Jenæ, fol. 403. a, b, et seq.

(3) Acta doctorum Parisiensium contra Speculum oculare Joh. Reuchlini, cum sententiâ condemnativâ ejusdem libelli. Colon., 1514.

(4) Defensio Johannis Reuchlin, Phoreensis LL doctoris, contrà calumniatores suos Colonienses. Tubing., 1513.

de faussaires et de calomniateurs (1). Pfefferkorn, de son côté, dans une réponse à son adversaire sous le titre de : le tocsin, Sturm-Glock (2), après avoir invoqué contre Reuchlin et l'incendie de l'Augenspiele à Cologne, et la sentence de la Sorbonne, et le décret de condamnation de l'empereur Maximilien, lui jette ce superbe défi : *item* j'offre de prouver par l'épreuve du feu, partout où le bruit de cette querelle sera parvenu, la vérité de mes accusations (3).

Rome évoqua l'affaire : Reuchlin trouva dans Léon X et le cardinal Grimani, deux protecteurs éclairés.

Rome, après un examen attentif des actes du procès, ne voulant pas se prononcer, un *mandatum de supersedendo* parut (4), qui, sans donner gain de cause aux théologiens de Cologne, représentés par l'inquisiteur Hochstraet, non plus qu'aux humanistes dont Reuchlin était comme le symbole vivant, remettait indéfiniment la décision du procès. Ce fut, il faut l'avouer, une véritable victoire pour les lettrés allemands que cet arrêt de la cour de Rome. En lisant la correspondance de Reuchlin,

---

(1) Tungarus Arnoldus, calumniator, falsarius, per omnia sæcula sæculorum.

(2) Sturm-Glock von Joh. Pfefferkorn ꝛc., gedruckt zu Cöllen, anno MCCCCCXIII.

(3) Des erbeit ich mich mit bier zu probierenn in das fuwr an allen enden und orten, wo sich dan solche Sach zu verhoren, und zu rechtfertigen geburt. (Sic).

(4) Reuchlin, de Arte cabalisticâ, in-4°, p. 730.—Acta judiciorum, p. 130.



on voit le vif intérêt que l'Allemagne portait à son noble enfant. C'est comme un grand concert de joie qui éclate dans toutes les cités impériales: Pirckeimer à Nuremberg, Peutinger à Augsbourg, tous deux conseillers d'État; les deux grands orateurs Capito et Œcolampade; les légistes Hazius et Cuspinien; Hutten, Eobanus Hessus et les poëtes de l'époque; l'armée tout entière des reuchlinistes, célébrèrent bruyamment cette victoire (1).

Personne qui songe à remercier Rome: toutes les couronnes sont pour l'humaniste. Il était aisé de voir que le froc, la soutane blanche surtout du dominicain, était gravement compromise aux yeux de l'Allemagne lettrée.

Sous le nom d'Eleutherius Bysenus, Hutten chanta la victoire de Reuchlin sur les hommes obscurs de Cologne, c'est-à-dire sur les théologiens de l'université. Comme tous les pamphlets de cette singulière époque, celui de Hutten est orné d'une gravure allégorique. Sur un char antique paraît Reuchlin, d'une main tenant son Augen-Spiegel, de l'autre une corbeille de fleurs et sur la tête une couronne de laurier. Derrière le char s'avancent piteusement une foule de dominicains, enchaînés l'un à l'autre comme des captifs antiques. La marche est ouverte par des hérauts d'armes qui sonnent de la trompette. On aperçoit dans le fond la porte par où passera le cortége, et çà et là des figures rieuses d'enfants ou des têtes grimaçantes de moines. Des

(1) Leopold Ranke, Deutsche Geschichte, t. I, p. 277.

jeunes filles, des docteurs barbus jonchent la terre de fleurs. Sur le dernier plan, vous voyez le pauvre Pfefferkorn assisté de deux valets de bourreau, dont l'un lui traverse les jambes à l'aide d'un fer acéré, et l'autre lui frappe à coups redoublés la tête d'où s'échappe un sang fétide, que lèche la langue d'un chien (1).

A la naissance de la réforme, c'est Hutten qui parut le premier comprendre la puissance de la caricature sur le peuple: Luther lui déroba cette arme. Les moines s'en servirent, mais trop tard, quand l'image commençait à s'user.

---

(1) Voir la description de la gravure dans Huttenus delarvatus, de Jean-Nicolas Weislinger. Costanz., 1730, in-12, p. 56-58.

Consulter, sur la querelle de Reuchlin avec les théologiens de Cologne :

Hoc in opusculo, Speculum oculare Joh. Reuchlini, continentur prænotamenta Ortwini Gratii. Col., 1514;

Dialogus novus et mirè festivus et quorumdam virorum salibus cribatus, non minus eruditionis quàm macaronicis plenus. Tubingæ;

Jacobi Hochstraten apologia ad Leo. X et Max. imperatorem contra dialogum Georgio Benigro in causâ R. adscriptum. Col., 1518;

Acta judiciorum inter J. Hochstraten inquisitor. Coloniensem et J. Reuchlin. 1518;

Reuchlini causa Fratris Logumeni modus inquirendi hæreticos, ad usum romanæ curiæ, lectu dignissimus. Augustæ Vind. 1519;

Hochstratus ovans, dialogus festivissimus... 1520.

CHAPITRE IX.

OPPOSITION CONTRE LE CLERGÉ ET LE MONACHISME. — ULRICH DE HUTTEN.

Ulrich de Hutten. — Ses études au couvent de Fulde. — Il quitte le monastère. — Le margrave de Brandebourg, Albert, depuis archevêque de Mayence, vient au secours de Hutten.—Les *Epistolæ virorum obscurorum*, jugées par les écrivains de l'école protestante. — Examen de cette satire. — Fragments divers de l'œuvre. — Jugée par Érasme et Reuchlin. — Ces lettres offensent à la fois la pudeur et la vérité. — Opinion de Hutten sur Hochstraet, Pfefferkorn et Arnold de Tongres. — Procédé littéraire de l'écrivain. — Comme on aurait pu le jouer en se servant de sa manière. — Les moines ne pouvaient recourir pour attaquer leur rival à la forme qu'il avait mise en usage. — Les moines devaient donc succomber dans leur duel avec Hutten.

Hutten, ce roi de la presse au commencement du seizième siècle, avait lu le sermon de Luther sur les indulgences : il en témoigna sa joie, et contribua par ses louanges à égarer l'orgueil du moine. Il avait préparé les voies à la révolte par ses *Epistolæ obscurorum virorum*(1), ce pamphlet, plus obscène encore qu'éloquent, qui servit si puis-

(1) Epistolarum obscurorum virorum ad M. Ortwinum Gratium, nil præter lusum continentium et jocum in arrogantes sciolos, plerùmque famæ bonorum virorum obtrectatores et SANIORIS DOCTRINÆ contaminatores. Volumen primum. Ad lectorem.

Risum Heraclitæ est, vasti ridere parati
Arida mutârunt pectora, Stoicidæ.
Da mihi tristem animum, ferales objice luctus,
Dispeream, nisi mox omnia risus erunt.
Exerce pulmonem.

samment le mouvement insurrectionnel des esprits. Hutten fut le précurseur de Luther : s'il eût porté la soutane au lieu de la cotte de mailles, s'il eût été aussi grand théologien qu'il était grand poëte, peut-être aurait-il entrepris l'œuvre de la réforme. C'était le premier écrivain de son siècle, et il est resté une des plus brillantes gloires de l'Allemagne littéraire. Mais il est permis de croire qu'il dut le succès merveilleux de ses petites lettres, moins à son talent incontestable de satirique, qu'aux passions déjà soulevécs contre les moines, par Reuchlin. L'appréciation d'un écrit qui joua un si grand rôle dans l'histoire de la pensée allemande, doit trouver ici naturellement sa place.

En 1499, Hutten chantait au chœur de l'abbaye de Fulde des cantiques, dont les moines lui avaient enseigné la musique et les paroles. L'enfant, qui n'avait pas de goût pour la vie monastique, quitta le couvent et visita Cologne pour apprendre les lettres latines. De Cologne, ses études terminées, il passa bientôt à l'université de Francfort-sur-l'Oder, où il reçut, à l'âge de 18 ans, ses grades de maître ès arts. Le jeune homme voulait aller à la recherche de trésors littéraires plus abondants que ceux qu'il avait trouvés dans les monastères, mais il était pauvre : une bonne âme vint au secours de l'écolier en lui envoyant 200 ducats d'or. La bonne âme se nommait Albert, margrave de Brandebourg, qui fut plus tard archevêque de Mayence.

En 1508, l'écolier, grâce à la munificence du

margrave prenait le chemin de l'Italie, où il eut bientôt dépensé l'argent de Sa Grâce.

En 1514, le margrave de Brandebourg succédait à Uriel sur le siége archiépiscopal de Mayence, et Ulrich de Hutten, d'après le conseil de son ami le chevalier Eitel Wolff, de Stein, improvisait un poëme sur l'élection d'Albert, qu'il adressait au prélat (1). Les fautes de quantité ne manquaient pas dans l'œuvre d'Ulrich : on pouvait en compter jusqu'à six. L'archevêque, qui était poëte, ferma les yeux sur les outrages de son jeune protégé aux règles de la versification (2), et lui fit présent de deux cents autres ducats.

Voilà le prélat dont Luther fera bientôt le grand chancelier de l'enfer.

Nous l'avouons, nous nous étions représenté, sur la foi de témoignages dont on ne pouvait suspecter la sincérité, les lettres de Hutten comme un des beaux monuments littéraires du seizième siècle? Entendez Burckard : — Nul, sous des formes rieuses et badines, n'a su, comme le chevalier, cacher un sens profond, et soulever d'aussi grandes questions de morale (3). — Jamais, nous dit Mœller, l'intelligence humaine n'a revêtu une pensée de plus de charmes, et n'est allée à la rai-

(1) In laudem reverendissimi Alberthi archiepiscopi Moguntini, Ulrichi de Hutten equitis panegyricus.

(2) Obschon aber ein Halbdutzend poetische Böck darinnen stehen von ungemeiner Größe. — Weislinger, l. c., p. 1.

(3) Infiçeti sæculi barbariem ac stribliginem facetè exprimit. Ridendo et ludendo divina humanaque in optimum restituit statum. — In Comm., part. I, p. 166 ; part. II, p. 69.

son par des rires plus expansifs (1). —Voyez, dit Lœscher (2), comme l'écrivain sait secouer l'ignorance théologique, et enlever aux moines les masques dont ils s'étaient jusqu'alors couverts! Si vous les écoutez, c'est une source inépuisable de gracieuses moqueries, que ces Lettres d'hommes obscurs, où la langue latine se déploie avec une richesse de style dont Hutten a dérobé le secret aux grands maîtres du siècle d'Auguste (3); où abondent le lyrisme des prophètes, et la verve caustique d'Aristophane; qu'on doit prendre et lire quand l'âme tombe dans la mélancolie, pour chasser les noirs chagrins, et qui font sur l'intelligence l'effet du vin de Chypre sur le cerveau. Que vous dirai-je? c'est une véritable idolâtrie. Puis vient la question religieuse, et l'éloge prend alors une forme plus emphatique, s'il est possible : Ces lettres sont une véritable aurore qui se lève sur les couvents, dont elle découvre aux regards les souillures; c'est la lumière qui pénètre dans un cloaque; c'est le soleil de vérité qui illumine et chasse le mensonge; c'est le canon qui a battu en brèche cette citadelle où les ténèbres s'étaient réfugiées en Allemagne depuis tant de siècles, et d'où elles allaient se répandre dans le

(1) Neminem non studiis excultum politioribus ad risum effusissimum. —In Homonymoscopiâ, p. 814.

(2) Quòd Reuchlini causa scitè admodùm obscurorum virorum Epistolis sit defensa, et theologorum ætatis ejus ignorantia atque inertia acutè prorsus ac facetè iis exagitata sit. Vollständ. Reformations-Acta, t. II. cap. IV, p. 102.

(3) Burckard, de Fatis linguæ latinæ in Germaniâ, p. 442.

reste de l'Europe (1). Hutten, c'est l'Hermann de la réforme que Dieu a suscité pour venger la foi et la vérité évangélique (2) ; c'est le peintre qui a représenté sous des couleurs inaltérables les scandales de la papauté, la tyrannie de Rome, les mœurs des cardinaux, des abbés, des évêques, du clergé catholique ; c'est le précurseur du nouveau Messie auquel il a préparé les voies ; seul il a failli opérer la révolution religieuse (3).» L'un de ces panégyristes, ne sachant plus comment louer son héros, imagine une petite comédie, se met à la place des moines, et s'écrie piteusement comme Sganarelle dans son sac : « Ah ! le dos ! Ah ! les lombes ! j'ai les os brisés jusqu'à la moelle, mon cœur s'en va : ah ! je meurs ! Ah ! heu ! heu ! ah ! ah (4) !

Ce fut avec une vive curiosité que nous ouvrîmes pour la première fois les feuillets de ce livre ; et en vérité notre surprise fut grande en trouvant dans Hutten une raillerie cruelle, qui au lieu de jouer les ridicules de ceux qu'elle attaque, entre dans leur vie privée, la fouille et la salit ; invente, calomnie, et croit avoir retrouvé le rire d'Héraclite, quand elle a remué tout ce qu'il y a d'ordure dans l'âme d'un homme créé à sa fantaisie, et dont le type est son œuvre ; ou quand changeant de manière, elle s'amuse à jeter de la

---

(1) In Iconibus virorum litteris illustr. Argent., 1719, p. 83.
(2) Leonardus Hutterus, in Actione contra Gretserum, p. 70.
(3) Joach. Camerarius, in Vitâ Melanchth., p. 97.
(4) In Prisciano vapulante, act. IV, scena II.

boue sur le vêtement de son ennemi. Nous avions souvent entendu parler de Jacques Hochstraet, ce théologien de Cologne, si chaud, peut-être si mal inspiré dans la dispute, et nous nous attendions à quelque rude supplice que lui infligerait Hutten. Au lieu d'un moine fustigé, nous voyons un dominicain dans sa chambre, une cape à ses côtés, toute pleine de poux, et s'écriant avec le Psalmiste : « Vos animaux habiteront en elle; vous avez, ô Dieu! préparé par un effet de votre bonté une nourriture au pauvre (1). »

Voici une de ces plaisanteries qui déridaient le front des humanistes, et leur faisaient jeter des cris d'admiration. Hutten s'adresse à la femme de Pfefferkorn : « Ma chère dame, ne rougissez pas, je sais que vous êtes pudique comme il n'y a pas de femme à Cologne : je ne vous demande rien de déshonnête; dites-moi la vérité : *utrum maritus vester habet præputium, vel non?* parlez sans crainte, par amour de Dieu, et dites toute la vérité (2). »

Pfefferkorn était marié, il était père de dix enfants qui, comme lui, avaient reçu le baptême. Que l'humaniste cherchât à ridiculiser le nouveau converti, c'était son rôle : mais outrager un ennemi dans sa femme, c'est une lâcheté indigne d'Ulrich de Hutten (3).

Ailleurs, c'est Juvénal, ivre de falerne et portefaix de la Via Sacra.

---

(1) Ep. VII.

(2) Credo quòd uxorem Joannis Pfefferkorn non vincerent quinque juvenes quadrati rustici ex Westphaliâ. Ep. XV.

(3) Sicut scripsistis mihi (Epist. XII, p. 48 et seq.) quòd non am-



Faut-il vous raconter à la manière de Hutten, une scène de nuit dans un couvent de moines? « Savez-vous que notre révérend père est tout contristé : pendant plusieurs jours il était absorbé

---

pliùs curatis illas levitates, et non ampliùs vultis amare mulieres, vel supponere nisi in mense semel, aut bis : Ego miror, quod talia scribitis, tamen ego scio contrarium. Est hìc unus socius, qui nuper venit ex Coloniâ, et benè est vobis notus, et fuit etiam semper ibi vobiscum. Ipse dicit, quod supponitis uxorem Joh. Pfefferkorn, et dixit mihi veraciter et juravit, et ego credo etiam. Quia vos estis valdè amicabiles, et etiam scitis dare bona verba. Et cum hoc scitis perfectè artem amandi ex Ovidio. Etiam dixit mihi quidam mercator quod dicunt Coloniæ, quòd magister noster Arnoldus de Tungeris etiam supponit eam. Sed hoc non est verum, quia ego scio veraciter, quòd ipse adhuc est virgo, et quòd nunquam tetigit unam mulierem : sed etiamsi fecisset, vel faceret, sicut non credo, tamen non esset propterea ita malus, quia humanum est errare. Vos multùm scribitis mihi de isto peccato, quod non est majus peccatum in mundo, et allegatis multas scripturas. Ego scio benè, quod non est bonum, sed tamen etiam in Sacrâ Scripturâ reperitur, quòd aliquisic peccaverunt, et tamen fuerunt salvati. Sic Samson, qui dormivit cum unâ meretrice et tamen posteà Spiritus Domini irruit in eum. Et possum contra vos arguere sic :

Quisquis non est malevolus, recipit Spiritum sanctum;
Sed Samson non est malevolus;
Ergo recipit Spiritum sanctum.

Majorem probo, quia scriptum est : in malevolam animam non introibit Spiritus sapientiæ.

Sed Spiritus sanctus est spiritus sapientiæ.
Ergo, etc.

Minor patet, quia si illud peccatum fornicationis esset ita malum, tunc Spiritus Domini non irruisset in Samson, sicut patet in libro Judicum. Etiam legitur de Salomone, quod habuit trecentas reginas et concubinarum non fuit numerus : et ipse fuit maximus fornicator usque ad mortem suam, et tamen doctores communiter concludunt, quòd est salvatus. Quid nunc videtur nobis? Ego non sum fortior quàm Samson, et non sum sapientior Salomone. Et ergo oportet ali-

dans sa tristesse; il y a huit jours de cela aujourd'hui, le matin après sa troisième digestion, il a eu une sueur affreuse, il s'est levé et *cacavit valdè nimis, non spissè, sed tenuiter*, et il a éprouvé du mieux. Il a beaucoup d'espoir dans l'assistance d'un cuisinier de l'ordre qui lui prépare de bons bouillons, des pets-de-nonne (1) et d'autres douceurs. »

On trouve dans les lettres de Hutten un grand nombre de scènes semblables qui avaient le privilége d'exciter les ris des réformés : vous diriez sou-

---

quando habere unam lætitiam. Quia, ut dicunt medici, hoc valet contra melancholicam. Ah, quid dicitis de istis seriosis patribus? tamen dicit Ecclesiastes : Et deprehendi nihil esse melius, quam lætari hominem in opere suo. Quapropter ego dico cum Salomone ad amicam meam : Vulnerâsti cor meum, soror mea, sponsa mea, vulnerasti cor meum in uno crine colli tui. Quam pulchræ sunt mammæ tuæ, soror mea, sponsa mea! Pulchriora sunt ubera tua vino, et cætera.

Per Deos valdè jucundum est amare mulieres, secundùm illud carmen Samuelis poetæ :

Disce, bone clerice, virgines amare,
Quia sciunt dulcia oscula præstare,
Juventutem floridam tuam conservare.

Quia amor est charitas, et Deus est charitas, ergo amor non mala res. Solvatis mihi illud argumentum. Etiam dicit Salomon si dederit homo omnem substantiam domûs suæ pro dilectione! quasi nihil despiciet eam, etc.

Weislinger, le saint prêtre, qui cite en entier cette lettre de Hutten, a mis ici cette note. — Ignoscas velim, verecunde Lector; necessitate adactus hoc axioma Hutteno-Priapeium, sicut reperi, apponendum duxi, ut Orbis Christianus manibus palpet, Burkhardum Hutteni Encomiasten omnem exuisse pudorem, dignissimum proinde esse, qui publico præsit lupanari, prædicaturus venereum Lutheri sui evangelion : Pecca fortiter, etc. Vid. Friß, Vogel, part. I, cap. 3, § 8, p. 67. Huttenus delarvatus.

(1) Moniales crepitus.

vent d'une boutique d'apothicaire, où rien ne manque, pas même l'instrument qu'on dérobe ordinairement aux regards, et dont l'écrivain se sert à chaque instant, à la grande joie des assistants. Vous entendez les cris de moines qui se pressent le ventre, crient à la colique, appellent le frère, se purgent devant vous, et racontent ensuite avec une science de détails qui soulèvent le cœur comment ils ont été délivrés. La traduction est impossible : il n'y a qu'une langue au monde assez effrontée pour ne pas rougir du métier que veut lui faire jouer l'écrivain (1).

Plus loin ce sont deux clercs qui vont à Rome solliciter un bénéfice, et qui racontent leur voyage. Et certes au musée érotique de Naples, l'imagination payenne n'a pas créé de peintures semblables à celles que le chevalier se plaît à dessiner dans quelques-unes de ses lettres (2).

---

(1) Sumsi unam purgationem et salvâ reverentiâ coram dominatione vestrâ, ego merdavi unam merdam ità tenuem quòd aliquis posset sorbere cum cochleari, etc., pro nunc scio benè comedere, quia habeo bonum appetitum. Laudetur Deus. — Ep. IX.

Estis poeta : Ego habeo etiam poetas qui sunt amici mei et sunt benè ita boni sicut vos : ego benè merdarem in vestram poetriam. — Ep. III.

Monachi mentiuntur sicut sceleratissimi caupones qui volunt Christum fuisse portentosum animal et cucullatam bestiam. — Ep. LXIV.

In Epistolâ XIII (XII Lond. 1689) gloriantur se crucem facere solitos ex stercore humano ad domos suarum meretricum.

Percutiat Deus omnem societatem poetarum et juristarum et non derelinquat unum ex eis mingentem ad parietem. — Ep. XXXI.

(2) Quando exivimus Wormatiam, venerunt quidam viri terribiles in equis, habentes balistas cum telis, volentes nos sagittare, tunc socius meus clamavit ; *Jesus ! Jesus !* et ego habens bonum

Encore, si à défaut de la pudeur, la vérité n'était pas offensée par Ulrich de Hutten. Qu'il attache sur un bûcher les têtes de Hochstraet, d'Arnold de Tongres, de Pfefferkorn, qui en brûlant éclai-

---

cor, dixi, quod non debet ita clamare; et dixi ad illos viros : Domini gratiosi, nolite sagittare nos, quia non sumus induti cum armis et non sumus inimici vestri, sed sumus Clerici : et tendimus Romam pro beneficiis. Tunc dixit unus : Quid ego curo beneficia? detis mihi pecuniam et sociis meis, quod habemus bibalia, vel diabolus debet vos confundere. Tunc si voluimus venire de ipsis, oportet, quod dedimus ipsis II. florenos; et ego dixi occultè : Bibite, quod diabolus benedicat vobis; et posteà socius meus dixit : Quid vobis videtur, volumus illos citare ad curiam Romanam? tunc dixi : Quod non est possibile, quia non scimus nomina ipsorum.

Deinde per multam merdam ivimus ad Augustam, et valdè pluit. Et etiam ita minxit, quòd non potuimus aperire oculos nostros; tunc dixit socius : O diabole, quomodo friget me; si essem adhuc Coloniæ, ego non vellem ire ad curiam Romanam. Et ego risi. In hospitio autem erat una pulchra virgo et de nocte fecerunt choream, et socius meus chorizavit etiam, et dixi ei, quòd non deberet facere istas levitates; sed ipse non curavit, et dixit mihi : Si illa virgo vellet mecum dormire per unam noctem, ego vellem de merdâ ejus comedere unam libram. Et non potui amplius audire, sed allegavi Ecclesiastem, id est : Vanitas vanitatum et omnia vanitas, et ivi dormitum.

De mane venimus ad Landsperg, ubi socius meus supposuit ancillam hospitis per noctem. Et de mane, quando exivimus hospitium, tunc equus suus claudicavit, et dixi : Supponatis cras ampliùs ancillas! et unus faber juvit ei... Deinde ivimus versùs Inspruck; tunc fuit ita mala via, quòd equi non potuerunt ire, et fuit ita profunda merda, quòd transivit equis ad ventres superius. Et sic post multas tribulationes venimus Insprucken, ubi fuit Dominus Imperator... Posteà transivimus per unum montem, qui fuit plenus nive, et est ita altus, quòd credo, quòd transit ad medium cœli, et fuit ita magnum frigus super illum montem, quòd putavi habere febrem, et cogitavi de stufâ Coloniæ. Dixit autem socius meus : O si haberem pellicium meum! tunc dixi ei : Vos semper quæritis de frigiditate, quando estis in campo, et quando venitis ad hospitium, tum vultis supponere. Non scitis, quod coitus etiam infrigitat. Respondit ipse quòd non videtur sibi quòd infrigitat, sed calefacit.

Et debetis scire, M. Ortuine, quod in vitâ meâ non vidi unum ho-

rent au moins une fois le monde (1), c'est une plaisanterie qui peut faire sourire : mais il ne faudrait pas dénigrer comme il le fait, l'inquisiteur Hochstraet dont Érasme, bon juge assurément, a loué les lumières (2); Pfefferkorn, qui en face de l'Allemagne tout entière, promit de démontrer que Reuchlin n'était pas un hébraïsant de première force, et qui le prouva en effet (3); Arnold de

---

minem ita luxuriosum; semper quando intravimus unum hospitium, tunc primum verbum fuit ad famulum hospitis : O famule! non habemus aliquid pro genibus? Datulus meus stat mihi ita durè, ego scio, quòd vellem cum eo nuces supra percutere, Deinde venimus ad Tridentum, et parcat mihi Dominus, et vos etiam non habeatis mihi pro malo, quòd scribo vobis veritatem. Quia ibi etiam semel purgavi renes, vadens occultè ad prostibulum, sed postea de nocte oravi horas de Beatâ Virgine de peccato illo... Posteà sunt parvæ civitates, et una vocatur Montefiascone, ibi bibimus optimum vinum, quale non bibi in vitâ meâ : et interrogavi hospitem : Quomodò vocatur illud vinum? Respondit: Quòd est Lacryma Christi. Tunc dixit socius meus : Utinam Christus vellet etiam flere in patriâ nostrâ. Et sic bibimus bonam potionem. Et pcst duos dies intravimus Romam. *Laudetur Deus*, etc.

(1) Et credo quòd vos cum vestrâ scientiâ, mediante forti palo ex aliquo excelso loco aridorum lignorum congerie exædificato, esse tis colligati, posset statim unum magnum lumen mundi fieri. Non est possibile ut illa magna scientia quæ est in vobis deberet sic in merdâ jacere. — Epist. LXIII.

(2) Epist. lib. XVI. ep. 19. — Voy. encore Einsengrein, Catal. testium veritatis, p. 192.

(3) Des bin ich urbittig mit dir zu probiren, und zu beweisen, und wo ich es nie thu, so will ich in der Straff und Schand stehen, darynnen du yetzund gefallen bist. — Sturmglock, p. 3.

A entendre Hutten, aucun des nombreux théologiens catholiques qu'il combattit n'avait étudié l'Écriture ; Hochstraet surtout n'avait jamais ouvert la Bible. Or, nous possédons du dominicain un opuscule imprimé à Cologne en 1510, sous le titre de *Tractatus magistralis declarans quàm graviter peccent quærentes auxilium à*

Tongres, dont la science est célébrée par presque tous les hommes impartiaux de l'époque.

Voilà ce livre, qui fit un si grand bruit, auquel pourtant personne n'avait osé attacher son nom, et qu'on donnait à chacune des plus illustres intelligences de l'époque, tantôt à Reuchlin, et tantôt à Erasme; qu'on reproduisait dans tous les formats, et qu'on vendait en Allemagne jusqu'à la porte des couvents. La bulle de condamnation donnée par Léon X (1), œuvre latine où Sadolet avait répandu toutes les grâces du style cicéronien, comme pour lutter avec les humanistes allemands, ne servit qu'à exciter plus vivement la curiosité en faveur du livre proscrit. Quand on relit aujourd'hui cette œuvre de Hutten, on ne peut comprendre l'influence qu'elle eut sur la destinée de la réforme. C'est une débauche d'esprit indigne d'un écrivain, ou d'un homme qui se respecte, dit Erasme (2); une farce de tréteaux, suivant Reuchlin, dont le mépris avait fait justice avant Léon X (3).

Maleficis, où des textes nombreux de l'Ancien et du Nouveau Testament sont allégués par le moine pour combattre ceux qui cherchent à deviner l'avenir dans des incantations démoniaques.

(1) Voir aux PIÈCES JUSTIFICATIVES, nº III.

(2) Magnopere mihi displicebant Epistolæ Obscurorum virorum... Quæso te, vir optime, ut istiusmodi nugas IMPIAS pro tuâ virili premendas cures, priusquàm excudantur... porrò quod ad me pertinet, scio neminem fore, qui me nôrit, quin satis intelligat, istiusmodi nænias mihi supra modum displicuisse, quippe indignas eruditis ac probis viris... bene vale doctissime Cæsari. Antwerpiæ postridie assumptæ Virginis anno MDXVII.—M. Ortuini Gratii Lamentationes obscurorum virorum, p. m. 22, 23.

(3) Ich bin unschuldig an den Greueln, so ihr angerichtet... etc., cité par Ort. Gratius. Lam., p. 1. — Ep. XVI, p. 33, 34.

Hutten a un procédé d'art mécanique que personne n'a tenté de dévoiler : c'est de transformer perpétuellement l'idéalisme en réalité, et de faire un corps de chaque péché qu'il met en scène. On s'accoutuma à cette forme encore neuve, et qui plus tard dans le drame luthérien reçut de si saisissantes applications. Aux yeux de la multitude, qui grâce à cette plastique pouvait juger la question débattue entre Hutten et ses adversaires, un frère ne fut plus un moine seulement, mais un type vivant, tantôt couvert de haillons exhalant une odeur immonde; tantôt paillard, éhonté, et allant à la chasse des jeunes filles; tantôt s'enivrant et cuvant son vin dans la vermine. Et comme tous les religieux, les dominicains surtout, se mêlaient de théologie, on finit par se représenter les théologiens sous ces divers emblêmes. On juge si la scolastique dut perdre dans l'esprit du peuple. Il ne faut pas s'étonner si les moines surent si mal se défendre; ils ne pouvaient pas employer le même procédé artificiel que Hutten, et mettre en action les péchés de leurs adversaires. Il en est un qui eût pu cependant jouer un rôle bien comique : celui qui est défendu par le sixième commandement, et que Ulrich n'avait pas toujours observé. Figurez-vous donc ce chevalier de la vertu des blondes Allemandes, cet anachorète de la Thébaïde, mis en scène par une main de laïque dans un livre, ou sur une feuille de papier; et qu'on verrait nourri dans le cloître aux dépens du sacerdoce, entrant dans le monde littéraire sous le patronage de l'archevêque de Mayence, quittant les

lettres pour le camp où il gagne une maladie qu'on ne nomme pas, abandonnant le corps de garde et trouvant sur sa route du bois de gaïac dont il se met à chanter la vertu (1); puis en guerre ouverte avec les couvents et finissant par aller mourir dans une petite île du lac de Constance, rongé par le mal qu'il ne peut guérir (2). Ah ! si les jacobins de Cologne avaient pu déposer le capuchon! Mais c'étaient là des images que la langue ou le pinceau monacal ne pouvait reproduire..

Un frère ne devait pas faire le métier de Pétrone : la Bible était là qui flétrissait comme un crime la moquerie du fils de Noé, quand il découvre la nudité du patriarche. Quel avantage avait donc Hutten, qui pouvait tout à son aise répandre la calomnie sans crainte de représailles! Ne nous étonnons pas de l'immense infériorité des moines dans leur dispute avec le précurseur des idées nouvelles. Comment pouvait-il en être autrement? le peinture et ses reliefs saisissants ne leur étaient pas permis comme à leur adversaire; il leur fallait parler à l'intelligence, et jamais à l'œil. Le drame et la poésie d'un côté, de l'autre les symboles et l'allégorie, toutes figures sans transpa-

---

(1) De lue venereâ et ligno guajaco. 1519.

(2) Morbus hic Huttenum jam tum arripuit quùm pontificiorum adhuc sequeretur castra. — Burckardus, in Vitâ Hutteni, lib. III, p. 128, 153. — Morbus quo laboravit insolens et vix medicis tunc ipsis cognitus fuit, nisi quòd linguam nigredo et adustio occupârat. Unde et genus morbi vernaculi die Bräune, à colore fortassis, appellatur; ex hoc ergo tandem cum ingenti pectoris cruciatu expiravit. — Melchior Adam, in Vitis medicorum, p. 22-23.

rence. Chez Hutten, un front qui ne rougit jamais, un pinceau qui prend tous les ébats, se trempe dans les couleurs les plus voyantes; une parole avantureuse et obscène: chez les moines, une phrase timide, qui cache ce que l'auteur pense, qui a peur de la clarté et du grand jour. Maintenant jugez quel découragement jeta dans les couvents le mensonge mis en action par Hutten! Beaucoup d'intelligences monacales durent se révolter, surtout parmi celles qui étaient si activement occupées avant la découverte de l'imprimerie et qui venaient de tomber malheureusement dans le désœuvrement. Le désœuvrement amena la paresse, et la paresse le murmure. C'est alors que Luther parut au milieu d'elles, leur jeta le premier cri d'indépendance et de soulèvement contre l'autorité. Ce cri dut être écouté, moins d'abord par un désir de s'affranchir de la servitude volontaire qu'elles s'étaient choisie de plein gré, que pour échapper à la réprobation que faisaient peser sur elles les lettres d'Ulrich (1).

---

(1) Voy. Nicol. Weislinger: Huttenus delarvatus, imprimé à Augsbourg, en 1730, in-12.

L'auteur, curé de Capell-sous-Rodeck en Brisgau, a rassemblé dans ce curieux ouvrage écrit en allemand la plupart des citations que nous rapportons ici, et qu'il traduit presque toujours. Son livre porte: Avec l'approbation et la permission des supérieurs.

Cons. sur Hutten: Olaus Borrichius, Dissert. de poetis lat. — Bayle, Dict. histor. — Th. Magiri Eponymol., voce Ulrichus Huttenus. — Schœtten ad Fabric. Bibl. lat. med. ævi. — Dan. Gerdes, Hist. reformat., t. I, p. 157, 161. — Chauffepié, Nouveau Dictionnaire historique. — Freytag, Analecta litteraria — Nachrichten von Ulrich von Hutten. — Deutscher Mercurius, 1776, I. Stück, p. 174; II. Stück, p. I. — Effner, Dr. Luther und seine Zeitgenossen, 1817, part, II, p. 223,

Les premières âmes rebelles furent justement celles qui s'étaient jusqu'à ce jour occupées de transcription de manuscrits, mais dont l'intelligence n'avait pu trouver moyen de se défendre contre les inspirations mensongères de la presse.

---

234. — Meiner's Lebensbeschreibungen berühmter Männer, t. III, p. 479. Ranke, Deutsche Geschichte im Zeitalter der Reformation. 1844, p. 424-432.

CHAPITRE X.

LA RÉFORME CATHOLIQUE. 1517.

Deux sortes d'esprits demandaient une réforme. — Plaintes sur les désordres du clergé que le cardinal Julien fait entendre au concile de Bâle. — A Rome le poëte Flaminio, en s'adressant à Jules II, exprimait les mêmes plaintes. — Jules II songe à réformer l'Église. — Concile de Latran. — Léon X poursuit l'œuvre de son prédecesseur. — Actes du concile de Latran pour la réforme de l'Église dans les membres et dans le chef. — Les protestants ont eux-mêmes reconnu que Rome avait commencé la regénération spirituelle.

Mais quelque chose de plus puissant pour séduire et entraîner le peuple, que l'*Augenspiegel* de Reuchlin, que les *Epistolæ obscurorum virorum* de Hutten, que cette satire qui venait de paraître à Leipzig, sous le titre de l'Étoile des clercs (1); que la Nef de fous, où Geiler frappe « comme un timbalier » sur toute espèce de vêtement laïque ou sacerdotal (2), c'était la voix solennelle de la chrétienté qui depuis longtemps demandait une réforme.

---

(1) Stella Clericorum, cuilibet clerico summè necessaria. Lipsiæ, 1516.

(2) Narrenschiff, Navicula sive Speculum fatuorum. In hoc speculo veritas moralis, sub figuris, sub vulgari et vernaculâ linguâ nostrâ teutonicâ, sub verbis, similitudinibusque aptis et pulchris, sub rhythmis quoque concinnis et instar cymbalorum concinnentibus. Strasb., 1510.

« Deux sortes d'esprits la demandaient, dit ici Bossuet, les uns vraiment pacifiques et vrais enfants de l'Église, en déploraient les maux sans aigreur, en proposaient avec respect la réformation, dont aussi ils toléraient humblement le délai, et loin de la vouloir procurer par la rupture, ils regardaient au contraire la rupture comme le comble de tous les maux. Au milieu des abus, ils admiraient la divine Providence qui savait, selon ses promesses, conserver la foi de l'Église, et si l'on semblait leur refuser la réformation des mœurs, sans s'aigrir et sans s'emporter, ils s'estimaient assez heureux de ce que rien ne les empêchait de la faire parfaitement en eux-mêmes. C'étaient là les forts de l'Église dont nulle tentation ne pouvait ébranler la foi, ni les arracher de l'unité. Mais il y avait outre cela, des esprits superbes, pleins de chagrin et d'aigreur, qui frappés des désordres qu'ils voyaient régner dans l'Église et principalement parmi ses ministres, ne croyaient pas que les promesses de son éternelle durée pussent subsister parmi ces abus : au lieu que le fils de Dieu avait enseigné à respecter la *chaire de Moïse* (Matth. XXIII, 2, 3), malgré les mauvaises œuvres des *docteurs et des pharisiens assis dessus ;* ceux-ci devenus superbes et par là devenus faibles, succombaient à la tentation qui porte à haïr la chaire en haine de ceux qui y président, comme si la malice des hommes pouvait anéantir l'œuvre de Dieu! L'aversion qu'ils avaient conçue pour les docteurs leur faisait haïr tout ensemble, et la doctrine qu'ils enseignaient et l'autorité

qu'ils avaient reçue de Dieu pour enseigner (1). »

Au concile de Bâle, le cardinal Julien disait au pape Eugène IV, en parlant des désordres du clergé allemand :

« Ces désordres excitent la haine du peuple contre le clergé : si on ne les corrige, on doit craindre que les laïques ne se jettent sur le clergé à la manière des Hussites, comme ils nous en menacent hautement (2). »

Il prédisait, si on ne réformait promptement le clergé d'Allemagne, qu'après l'hérésie de Bohême, et quand elle serait éteinte, s'en élèverait bientôt une autre encore plus dangereuse. « Car on dira, poursuivait-il, le clergé est incorrigible, et ne veut point apporter de remèdes à ses désordres ; on se jettera sur nous quand on n'aura plus aucune espérance de notre correction. Les esprits des hommes sont en attente de ce qu'on fera, et ils semblent devoir bientôt enfanter quelque chose de tragique. Le venin qu'ils ont contre nous se déclare : bientôt ils croiront faire à Dieu un sacrifice agréable en dépouillant les ecclésiastiques comme des gens odieux à Dieu et aux hommes et plongés dans la dernière extrémité du mal. Le peu de dévotion qui reste encore, l'ordre sacré achèvera de le perdre. On rejettera la faute de tous ces désordres sur la cour de Rome, qu'on regardera comme la cause de tous les maux, parce qu'elle aura négligé d'y apporter le remède nécessaire.

(1) Bossuet, Variations, t. I, in-12, p. 6, 7.

(2) Bossuet, Hist. des Variations, t. I, p. 2. — Epist. Jul. Card. ad Eug. IV, in op. Æn. Sil., p. 66-67.

La cognée est à la racine, l'arbre penche, et au lieu de le soutenir pendant qu'on le pourrait encore, nous le précipitons à terre... les corps périront avec les âmes. Dieu nous ôte la vue de nos périls comme il a coutume de faire à ceux qu'il veut punir : le feu est allumé devant nous et nous y courons (1). »

A Rome, au moment même où Luther entrait au couvent, le poëte Baptiste Mantouan faisait entendre les mêmes plaintes. Il s'adressait à Jules II, et lui disait en parlant des remèdes que réclamait l'état de l'Église : « Rappelez-vous l'exemple de vos glorieux prédécesseurs, Grégoire, Léon le Grand, Sylvestre, et de tant d'autres que votre noble cœur est si digne de prendre pour modèles : étayez de votre épaule un édifice qui semble menacer ruine. Tous ceux qui vous aiment désirent vous voir mettre la main à l'œuvre (2). »

Or, il faut le dire bien haut : Jules II n'avait pas attendu la voix du poëte, pour se mettre à l'œuvre. Mais il mourut avant d'avoir pu l'achever. Il avait convoqué à Latran un concile qui devait s'occuper de porter remède aux maux de l'Église. Depuis bien des années, Rome poursuivait une réforme sacerdotale. Ce mot ne lui avait jamais fait peur :

---

(1) Jul. Card. 67, 68, 77. — Bossuet, ib. p. 3.

(2) . . . . .Veterum reminiscere patrum;
Gregorium pone ante oculos, Magnumque Leonem,
Sylvestrum, et reliquos, quorum est imitabilis alto
Vita animo, regnoque humeros suppone labenti
Qui te cumque colunt, optant hæc cernere et istud
Expectant ardenter opus...

Voir, aux PIÈCES JUSTIFICATIVES, n° IV.

elle l'avait prononcé sous Nicolas V, sous Sixte IV, sous Innocent VIII. Au milieu de toutes les tempêtes qui menaçaient à la fois la double souveraineté du pape, Jules II ne cessa de s'occuper des besoins de la chrétienté. Son successeur l'imita.

Voyons donc les réformes que la papauté venait d'entreprendre.

A l'exemple d'Alexandre III, Léon X veut désormais qu'on n'élève au sacerdoce que des hommes d'un âge mûr, de mœurs exemplaires, et qui aient étudié longtemps sur les bancs de l'école (1).

Il ne veut pas qu'on agite, comme c'était la coutume à Florence, de vaines questions sur la nature de l'âme : l'âme est immortelle. Il défend d'enseigner qu'il n'y a qu'une âme répandue dans le monde (2), ainsi qu'on le faisait dans quelques universités d'Italie : à chaque homme, quand il naît, Dieu donne une âme qui ne peut jamais périr (3). Cette science qu'il aime à glorifier, et qu'on appelle la maîtresse des sciences, la théologie, a trop été négligée jusqu'à ce jour : il faut qu'elle refleurisse. Bannie soit cette philosophie platonicienne qui l'a séduit lui-même ! Désormais qui voudra se livrer au ministère des autels devra connaître les Pères et les canons. Encore cette science,

(1) Ut ætas, morum gravitas ac litterarum scientia in personis promovendis in episcopos ac abbates, diligenter inquirantur. — Sessio nona, Bulla reformationis curiæ.

(2) Damnamus et reprobamus omnes asserentes animam unicam esse in cunctis hominibus. — Sessio octava.

(3) Cùm pro corporum quibus infunditur multitudine singulariter multiplicabilis et multiplicata, et multiplicanda sit. — Sessio octava.

toute belle qu'elle est, ne lui suffirait-elle pas pour mériter d'entrer dans les ordres sacrés, si sa vie n'est exemplaire. Il faut qu'une fois dans le saint ministère le prêtre vive dans la chasteté et la piété; il faut non-seulement qu'il s'abstienne de faire le mal, mais qu'on ne puisse le soupçonner de pouvoir le commettre; il faut qu'il soit comme une lampe allumée devant les hommes, et qu'il honore Dieu par ses œuvres (1).

Voilà pour le prêtre : mais s'il s'agit d'un dignitaire de l'Église, combien le pape est plus exigeant!

Il veut que la demeure du cardinal soit comme un port, un hospice ouvert à tous les gens de bien, à tous les hommes doctes, à tous les nobles indigents, à toute personne de bonne vie (2).

La table du prélat doit être simple, frugale, modeste; dans sa maison ne régneront ni le luxe ni l'avarice; ses domestiques seront peu nombreux; il aura toujours l'œil levé sur eux ; il punira leurs déréglements, il récompensera leur bonne conduite (3).

S'il a des prêtres à son service, ces prêtres seront traités comme des hôtes honorables (4).

---

(1) Ita sobriè, castè ac piè vivat, ut non solùm à malo, sed ab omni etiam specie mali abstinens coram hominibus luceat, Deumque imprimis operibus honorificet. — Sessio nona, de Cardinalibus.

(2) Cùm domus cardinalium patens hospitium portusque ac refugium proborum et doctorum maximè virorum et pauperum nobilium, honestarumque personarum esse debeat. — Sessio nona, de Cardinalibus.

(3) Ibid.

(4) Ne in vilia descendant ministeria. — Ibid.

Vient-on frapper à sa porte, il regardera le client, et refusera, s'il sollicite des places et des honneurs, d'être son avocat à la cour ; s'il demande justice, au contraire, il intercédera pour lui. Il faut qu'il soit toujours prêt à plaider la cause du pauvre et de l'orphelin (1).

S'il a des parents dans le besoin, la justice exige qu'il vienne à leur secours, mais jamais aux dépens de l'Église (2).

L'évêque doit résider dans son diocèse, et s'il en a commis l'administration temporaire à des hommes d'une conduite éprouvée, le visiter au moins une fois chaque année, afin d'étudier les besoins de son Église, et les mœurs de son clergé (3).

En mourant, il n'oubliera jamais que sa fille bien-aimée, l'Église qu'il administrait, a droit aux témoignages de sa reconnaissance.

Pas de vaine pompe à son enterrement : le bien qu'il laisse appartient aux pauvres ; ses héritiers ne pourront dépenser au delà de 15,000 florins pour la cérémonie funèbre (4).

Il faut lire chaque ligne de ce décret pontifical sur le cardinalat, pour voir avec quel soin Léon X descend jusqu'aux moindres détails qui touchent à la vie intime des prélats dans leur palais, avec leurs domestiques, avec leurs parents, avec leurs clients, à l'église, dans leur diocèse, à table même.

---

(1) Sessio nona.
(2) Ibid.
(3) Sessio nona.
(4) Ibid.

Ainsi donc ce n'était pas une réforme qui n'atteignît que le pauvre prêtre dans son église, que demandait le pape, mais une réforme qui s'étendît jusqu'au prêtre en robe rouge ou violette : « Le champ du Seigneur, disait Léon X en 1514 (1), a besoin d'être remué de fond en comble, pour porter de nouveaux fruits. »

Il faut l'entendre joignant sa voix à celle de l'Allemagne et de la France, et confessant que chaque jour des plaintes arrivent de toutes les parties du monde chrétien sur les extorsions de la chancellerie romaine (2) : Hutten est plus amer, mais non pas plus explicite. Ce que le pape demande en ce jour, ce qu'il demande bien haut, afin qu'on l'entende au delà des Alpes, des Pyrénées, par delà les mers, c'est que désormais le fisc s'amende (3), qu'il cesse de pressurer ceux qui ont recours à lui, qu'il redevienne ce qu'il était dans les premiers temps de l'Église (4).

Mais pour arriver à cette pureté des temps anciens, il faut que le néophyte qu'on destine aux autels reçoive une éducation sévère, chaste et religieuse.

---

(1) Nostra firma intentio et dispositio universalem reformationem, tanquam utilem et necessariam, ad Domini agri purgationem et culturam, omnino prosequi et perficere.—Sessio septima.

(2) Graves in dies querelæ contra officialium Romanæ curiæ abscissum et extorsiones ad nos deferuntur ex diversis orbis partibus. — Sessio septima.

(3) In exigendis taxis, emolumentis, regalibus et proventibus. — Sessio septima.

(4) Juxta primævas officiorum institutiones seu antiquas consuetudines. — Sessio septima.

A Florence, à Rome et dans toute l'Italie, on croyait, à la renaissance, avoir assez fait pour la culture de l'intelligence, quand on avait appris à un écolier à lire Virgile ou Théocrite, à connaître les dieux d'Ovide, à traduire les songes de Platon. Léon X ne veut pas que l'âme se contente désormais de cette nourriture toute sensuelle. Il faut qu'elle sache qu'elle a été créée de Dieu pour l'aimer et le servir ; qu'elle pratique la loi du Christ, qu'elle chante à l'église nos saintes hymnes ; qu'elle psalmodie à vêpres nos psaumes du prophète-roi ; que chaque soir elle lise les faits et gestes de ces héros chrétiens que l'Église inscrivit parmi ses pères, ses docteurs, ses martyrs et ses anachorètes. Il veut que l'enfant sache par cœur le décalogue, les commandements de Dieu, les articles du symbole, son catéchisme enfin ; et que, sous la conduite de leurs maîtres, les élèves laïques ou clercs entendent la messe, les vêpres, le sermon et emploient le dimanche et les jours de fête à célébrer le Seigneur (1).

On n'a pas assez étudié les actes du concile de Latran. Qu'on ouvre le beau livre où Raynaldi les a reproduits, et l'on verra combien les plaintes de Hutten étaient injustes ! On disait à Wittemberg que la papauté refusait d'écouter les gémissements de l'Église d'Allemagne. Voyez-la donc cette papauté représentée par Léon X, quel zèle elle fait éclater au

(1) Verùm etiam docere teneantur ea quæ ad religionem pertinent, ut sunt præcepta divina, articuli fidei, sacri hymni et psalmi, ac sanctorum vitæ.—Reformationes curiæ et aliorum.



palais de Latran pour la gloire du catholicisme! Ici c'est le pape qui demande que les votes des Pères soient secrets, afin qu'ils puissent en toute liberté exposer leurs griefs, formuler leurs plaintes, proposer leurs réformes; ailleurs c'est l'abolition des taxes trop onéreuses de la chancellerie romaine qu'il provoque spontanément; plus loin c'est l'envoi de légats aux princes étrangers, hérauts de paix, qu'il arrête avec le concile. Voici une page de ce grand livre où le pape exige que les cardinaux et les abbés rétablissent à leurs frais les autels que la guerre civile a renversés. En voici une autre où chaque prélat est imposé, suivant ses revenus, pour subvenir aux frais de cette glorieuse croisade que le saint-siége prêche depuis plus d'un siècle contre les Turcs. Lisez donc ces belles lignes : « Princes, donnez-vous le baiser de paix, vous n'avez qu'un ennemi à combattre, l'Ottoman qui menace la chrétienté. » Prêtres du Seigneur, ceci s'adresse à vous; écoutez bien : « Désormais personne n'entrera dans le saint ministère s'il n'a fait un cours de théologie. » Tournez la page : Érasme ne se moquera plus de l'ignorance des moines mendiants : aucun d'eux ne pourra prêcher la parole divine s'il ne remplit ces conditions (1) dont le juge ecclésiastique doit répondre sur

(1) Ut nullus tam clericus sæcularis quàm cujuscumque etiam mendicantium ordinis regularis, aut quivis alius ad quem facultas prædicandi, tam de jure quàm de privilegio aut aliàs pertinet, ad hujus modi officium exercendum admittatur, nisi priùs per superiorem suum respectivè diligenter examinatus (in quâ re conscientiam ipsius superioris oneramus) ac morum honestate, ætate, doctrinâ,



le salut de son âme : âge mûr, probité, doctrine, prudence, mœurs exemplaires. — Ces sages règlements s'adressent à l'Eglise tout entière : il faut que les évêques des provinces chrétiennes veillent à l'exécution des décrets de Latran, et que réunis en conciles provinciaux ou en synodes au moins tous les trois ans, ils s'occupent de l'amélioration des mœurs de leurs diocésains, et de la décision des cas de conscience controversés (1). Mais qu'ils n'oublient pas ces belles paroles de l'Écriture : « Employez pour guérir les plaies des pécheurs l'huile et le vin, à l'instar du Samaritain, afin qu'on ne vous dise pas avec Jérémie : Est-ce qu'il n'y a plus de résine en Galaad? Est-ce qu'il n'y a plus ailleurs de médecin (2) ? »

A l'époque de la renaissance, quand la philosophie de Platon passa de la Grèce en Italie, presque tous les esprits étudièrent l'astrologie : l'école de Florence, représentée par Benivieni, Marsile Ficin et d'autres prêtres de Santa Maria del Fiore, l'enseignait publiquement dans ses vers : le prédicateur la prêchait même en expliquant dans la chaire l'évangile du dimanche. A Rome, le moine prédisait la fin du monde, qu'il lisait dans les astres. Léon X, au nom de la religion, proteste contre ces

---

probitate, prudentiâ et vitæ exemplaritate ad illud aptus et idoneus reperiatur.—Sessio undecima.

(1) Sessio decima.

(2) Salutifero olei et vini medicamine ad instar Samaritani in Evangelio sollicitam operam impendamus, ne nobis illud Jeremiæ objiciatur : Numquid resina non est in Galaad, aut medicus non alibi?—Sess. VIII.—Labbe et Cossart, Col. Conciliorum, con. Lat., p. 187, t. XIV. Parisiis, in-folio.

superstitions et défend d'effrayer l'imagination des fidèles par des peintures tirées d'un monde imaginaire. Machiavel avait dit en parlant des Florentins : « Ce ne sont pas des enfants, et ils croient pourtant aux prédictions de Savonarole. » Le pape ne voulut pas que le prêtre répétât en chaire le rôle du dominicain. Il avait vu quel parti l'incrédulité pouvait tirer de ces révélations surnaturelles que certaines âmes voulaient s'attribuer, et il défendit, de toute l'autorité de sa parole, confirmée encore par l'assentiment du sacré concile, à quiconque enseignait en chaire, dans un cloître ou dans un livre, de prédire des événements dont Dieu seul s'était réservé le secret (1). L'autorité suprême avait besoin de protester contre des superstitions qui étaient propagées comme autant de vérités, non-seulement dans quelques universités italiennes, mais jusque dans les couvents de l'Allemagne. C'est ainsi qu'à Spanheim, sur les bords du Rhin, l'abbé, dont l'orthodoxie n'était pas plus douteuse que la science, Trithemius, vénéré de Jules II, avait publié le secret de se mettre, à l'aide des esprits célestes, en communication avec une personne absente. Non pas que le pape nie que Dieu ne puisse se révéler à des créatures privilégiées et que ces créatures ne puissent prédire l'avenir; il l'a dit, il le croit, et le déclare formellement ; mais il veut qu'on éprouve ces âmes qui annoncent les futurs contingents, et que les révélations que l'Esprit saint peut leur commu-

(1) Mandantes omnibus... ut evangelicam veritatem et sanctam



niquer soient soumises à celui à qui Dieu dit par la bouche de son christ : « Vous êtes Pierre, etc.

Dans son noble enthousiasme pour cette littérature païenne dont les humanistes de la renaissance poursuivaient la glorification, le savant avait renoncé trop souvent à la langue de nos Écritures, en parlant de notre Dieu, du Christ, de sa mère, des anges : il lui semblait que lorsqu'il avait appliqué au Sauveur des hommes une épithète tirée d'Homère ou de Virgile, la puissance céleste devait apparaître aux regards dans un limbe plus lumineux. Malheureux travers dont le théologien lui-même ne sut pas toujours se préserver ! Il fallait une leçon à ces adorateurs fanatiques de l'antiquité : elle leur fut donnée par le concile de Latran. C'est la langue de l'Évangile qu'il parle constamment; c'est à la source de nos livres saints qu'il va s'inspirer; les images qu'il emploie sont tirées de l'Ancien et du Nouveau Testament. Une seule fois, à la dixième session, un vieillard au beau langage, l'archevêque de Patras, délaissa l'humble prose pour chanter en vers la reine des anges; mais sa poétique invocation ne renferme aucune expression que le casuiste le plus sévère oserait

scripturam, juxta declarationem, interpretationem et ampliationem doctorum, quos Ecclesia vel usus diuturnus approbavit, legendosque hactenus recepit, et in posterum recipiet, prædicent et explanent; nec quidquam ejus proprio sensui contrarium aut dissonum adjiciant, sed illis semper insistant quæ ab ipsius sacræ Scripturæ verbis et præfatorum doctorum interpretationibus ritè et sanè intellectis non discordant, tempus quoque præfixum futurorum malorum, vel antichristi adventum, aut certum diem judicii prædicare, vel asserere nequaquam præsumant.

blâmer (1). Il s'excuse si candidement, lui pauvre septuagénaire « dont le luth ne rend plus que des sons plaintifs, » de son appel aux Muses pour célébrer Marie, qu'il serait bien difficile de ne pas lui pardonner.

Luther, dont nous venons de raconter le voyage en Italie, de retour en Allemagne, publiait des prodiges qu'il n'avait pas vus et qu'il ne pouvait voir assurément. Nous ne parlons pas du haut clergé romain magnifiquement représenté à l'époque où Luther voyageait, et dont il dénigre l'intelligence, aux grands éclats de rire de ses disciples qui croient à l'ignorance de cardinaux tels que Caraffa, Frégose, Piccolomini. Il ne s'agit ici que de ce Christ qu'il a la prétention de venir révéler au monde chrétien qui l'avait oublié depuis longtemps (2). Mais Luther ne connaît donc pas les actes de ce concile de Latran où à chaque page le sang de l'Homme-Dieu est glorifié, invoqué, adoré ? Ouvrez-les et vous verrez le pape, les archevêques,

---

(1) Omnium splendor, decus et perenne
Virginum lumen, genitrix Superni,
Gloria humani generis Maria
Unica nostri;

Sola tu virgo dominaris astris;
Sola tu terræ, maris atque cœli
Lumen, inceptis faveas, rogamus,
Inclita nostris.

— Sessio decima.

(1) Unser Evangelium hat, Gott Lob, viel großes Gutes geschafft; es hat zuvor Niemand gewußt, was das Evangelium, was Christus..., was ein Christ, was Kreuz sey. — Luther's Werke. Jen., t. V, fol. 306; Nürnb., t. VII, fol. 288.

les évêques, les prélats, les abbés, s'incliner à ce nom sacré, et répéter ces belles paroles de l'Apôtre : «Il n'est d'autre fondement que celui qui a été posé, et ce fondement c'est Jésus-Christ. » 1 Cor., ch, III, v. XI. Il a visité l'Italie tout récemment, et il n'a pas vu les symboles nombreux de la foi romaine au Christ rédempteur, sculptés ou peints sur les murailles des églises : ces calices suspendus sur presque toutes les chaires de prédicateur; ces croix élevées à presque chaque coin de rue; ces bons pasteurs, placés sur la façade des maisons, et emportant sur leurs épaules les brebis égarées; tous ces hymnes en pierre, en marbre, en bois, qui chantent le sang du Golgotha!

Ainsi donc à ces plaintes tour à tour pieuses et menaçantes contre les désordres du clergé, exhalées par l'Allemagne, Rome avait répondu comme elle le devait : en prescrivant une réforme. Et certes, dit ici l'historien Menzel, que l'esprit de vérité éclaire si souvent, on ne saurait contester que les belles intelligences réunies au concile de Latran, n'aient compris les maux de l'Église, et n'aient été animées d'un ardent désir d'y porter remède (1).

Un moine devait arrêter cette glorieuse réforme.

---

(1) Menzel, Neuere Geschichte der Deutschen, t. I, p. 3. — Voir les témoignages d'un grand nombre de protestants sur cette question, rassemblés par Hœninghaus dans l'ouvrage qui a été traduit sous le titre de *la Réforme contre la Réforme*, t. I, chap. VII.

CHAPITRE XI.

LES THÈSES.—1517-1518.

Luther s'effraye du bruit de ses prédications. — Il a peur de l'archevêque de Mayence et lui écrit pour lui dénoncer les sermons de Tetzel. — Sa lettre reste sans réponse. — Il écrit à divers évêques. — Scultet, évêque de Brandebourg, envoie l'abbé de Lehnin prier le moine de garder le silence. — Luther le promet, et trompe l'évêque. — Il affiche ses thèses sur la muraille de l'église collégiale de Wittemberg. — Examen de ces thèses. — Comment divers écrivains catholiques ont pu se tromper sur les intentions de Luther. — Effet du manifeste du moine augustin sur les lettrés et le peuple. — Érasme semble l'approuver d'abord. — Hutten fait imprimer la lettre du philosophe, mais en la défigurant.

Le sermon de Luther, dans l'église de Wittemberg, fut regardé comme le premier souffle de vie et de régénération nouvelle. Nul ne se doutait des voies où le Saxon allait jeter le monde. Dieu seul le savait.

Luther fut effrayé du bruit de sa prédication. Une colère puissante pouvait compromettre son œuvre, et l'étouffer avant le temps : c'était celle de l'archevêque de Mayence, prince de la maison de Brandebourg, et électeur de l'Empire, dont il lui importait de se concilier l'affection, ou du moins le silence. Il lui écrivit : sa lettre est d'un moine qui a coutume de baiser, à l'élévation, le pavé de l'église. Elle est humble et dévote.

« Père vénérable en Jésus, écrit-il, pardonnez-

moi, prince illustrissime, si j'ose, argile et poussière, lever les yeux sur Votre Sublimité, et lui adresser cette lettre. Jésus, mon Seigneur, m'est témoin que, longtemps enchaîné par le témoignage de ma turpitude et de ma faiblesse, j'ai différé d'accomplir l'œuvre que j'entreprends aujourd'hui et le front levé, poussé par la fidélité que je dois à mon père en Jésus-Christ : daigne donc Votre Grandeur jeter un regard sur ce grain de sable, et recevoir mes vœux dans sa paternelle clémence...

» On colporte des indulgences papales sous le nom et le titre auguste de Votre Seigneurie, pour la construction de Saint-Pierre de Rome. Je ne dis rien des vanteries des prédicateurs que je n'ai pas entendus ; mais je me plains amèrement de l'erreur où ils jettent de pauvres intelligences qui croient, insensées qu'elles sont, être sûres de leur salut en achetant des lettres plénières ; que les âmes s'envolent du purgatoire, dès qu'on jette dans le bassin, et qu'à ces indulgences est attachée une si grande vertu, qu'il n'y a pas de péché, à entendre ces pauvres gens, le viol de la mère de Dieu, si cela était possible, qu'elles ne pussent effacer...

» O Dieu ! c'est ainsi qu'on instruit, en les livrant à la mort, des âmes qui vous appartiennent ! comme il s'accroît le compte que vous rendrez un jour de leur salut ! Je n'ai pu me taire plus longtemps. Non, il n'y a pas de pouvoir épiscopal qui puisse assurer l'homme de son salut : la grace infuse du Seigneur n'est pas elle-même une garantie suffisante, puisque l'apôtre nous recommande d'opérer incessamment notre salut dans la terreur et la

crainte, et que le juste lui-même à peine trouvera miséricorde (1).... »

L'archevêque ne répondit pas. Luther écrivit en même temps et à peu près dans les mêmes termes à l'évêque de Meissen, qui lui recommanda la prudence sur des matières aussi irritantes. — Ce qui prouve bien, disait plus tard Luther, que l'évêque était alors possédé du diable (2). Une troisième lettre, adressée à l'évêque de Brandebourg, Jérôme Scultet, fut plus heureuse. Scultet appartenait, par ses études, au parti des humanistes. Il fut effrayé en lisant le sermon manuscrit et les thèses de Luther. Il se hâta donc de lui envoyer un chartreux (3), homme de science et de foi, porteur d'une lettre où l'évêque donnait de fines louanges à la science du moine, manifestait son mécontentement contre Tetzel et demandait à Luther, dans l'intérêt des esprits, d'oublier le passé (4).

« Sa Grâce vous conjure, disait l'abbé de Lehnin, de ne pas mettre en vente votre sermon sur les indulgences. »

Cette prière émut le cœur de Luther, qui répondit : « Je suis content : je ferai ce que Sa Grâce

---

(1) Dr. Martin Luther's Briefe, t. I, p. 67, 68. — Voir aux PIÈCES JUSTIFICATIVES, n° V.

(2) Da redete der leibhaftige Teufel aus diesem Bischoffe. — Tisch-Reden, p. 378.

(3) Hofman, Lebensbeschreibung des Ablaßpredigers Dr. Joh. Tezel. Leipzig, 1844, p. 81, note.

(4) Lutherus griff die Kirchen-Gewalt an, und würde sich viel Mühe machen, er riethe ihm, er müße mit seiner Predigt und Positionibus noch eine Zeit lang zurück halten. — Vogel, Tetzel's Leben, p. 285.

demande ; car j'aime mieux obéir que d'opérer des miracles (1). »

L'abbé de Lehnin prit congé du docteur; mais le sermon sur les indulgences fut mis en vente. Le moine écrivait à Spalatin : « Je ne veux pas qu'ils me croient assez faible, assez hypocrite, veux-je dire, pour suivre leurs conseils, et ne pas publier mon sermon : que la volonté de Dieu soit faite. Arrière la prudence intéressée des hommes (2).

Quelques jours après l'entrevue, Luther, qui préférait l'obéissance au miracle, affichait ses thèses à la porte de l'église de Tous-les-Saints à Wittemberg.

L'église collégiale de Wittemberg est sous l'invocation de tous les saints. Le 1er novembre était une grande fête : on accourait en pèlerinage de bien loin pour visiter la basilique, y vénérer les nombreuses reliques qu'elle possédait, et obtenir les indulgences que le pape Boniface, en 1398, accordait à tous ceux qui, après s'être confessés, viendraient dévotement communier, ou faire les stations voulues dans certaines chapelles. L'électeur Frédéric de Saxe et son frère, le duc Jean, consacraient annuellement de grandes som-

---

(1) Abbas Leninesis nomine D. episcopi Brandenburgensis ad me attulit referens... mihi mandato ejusdem nostri se optare et petere... de Indulgentiis sermonem valdè nollet... Bene sum contentus, malo obedire quàm miracula facere.—De Wette, t. I, l. c., p. 71.

(2) Non itaque volo eam ex me expectent humilitatem, id est hypocrisin, ut priùs eorum consilio et decreto mihi utendum esse credam quàm edam : nolo quòd hominis industriâ, aut consilio, sed Dei fiat quod facio. — 11 nov. 1517.



mes à la réparation de cet édifice, qui tombait en ruines. Léon X, en témoignage de sa reconnaissance pour la piété de ces princes, avait accordé de nouvelles indulgences, dans sa bulle de 1516, aux fidèles de Wittemberg. Cette bulle menaçait de l'indignation des saints apôtres et de la colère divine quiconque entreprendrait de nier l'efficacité des grâces spirituelles que le saint-siége, suivant sa coutume, octroyait aux chrétiens repentants (1).

Il y avait de l'audace chez Luther à venir afficher un programme de révolte sur un des piliers de l'église de Tous-les-Saints, et un jour comme celui du 1er novembre, où le temple ne pouvait contenir la foule qui se répandait au dehors; où l'université, les divers couvents de moines et de religieuses, l'électeur Frédéric et sa cour, et les lettrés de la ville, venaient assister à l'office. C'était une vieille coutume universitaire de disputer, la veille de quelque fête, sur une matière dogmatique, afin d'avoir de nombreux auditeurs. Staupitz et les professeurs étaient inquiets depuis qu'ils connaissaient la résolution de Luther; ils auraient bien voulu de cette gloire que promettait à leur ordre ce moine à la parole ardente, mais de cette gloire sans la colère des puissances. Or ils n'étaient pas entièrement rassurés sur les dispositions de l'électeur, depuis qu'il avait si hautement désapprouvé le sermon contre Tetzel. Il paraît que, pour plus d'éclat,

(1) Seckendorf, Commentarius, etc.—Dresserus de Festis. — Melanchthon in vitâ Lutheri. — Meisner's Jubel-Pred., p. 61.

Luther avait voulu d'abord écrire ses thèses en allemand; tout ce qu'on put obtenir de lui, ce fut qu'il les publierait dans une langue que le vulgaire ne pourrait comprendre.

Donc, le 31 octobre 1517 à midi, le portier du couvent des augustins affichait, sur les piliers extérieurs de l'église de Tous-les-Saints, le manifeste du frère augustin.

On lisait en tête de l'affiche :

« Dans l'intérêt et l'amour de la vérité, les thèses qui suivent seront soutenues à Wittemberg, sous la présidence du révérend père Luther de l'ordre des Augustins, maître ès arts, maître et lecteur en sainte théologie. Donc que ceux qui ne pourraient pas disputer verbalement avec nous le fassent par écrit. Au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ. *Amen* (1). »

Suivaient les thèses au nombre de quatre-vingt-quinze (2). Citons-en quelques-unes.

1. Quand notre Seigneur et maître Jésus-Christ dit : Faites pénitence, il veut que la vie des fidèles sur cette terre soit une perpétuelle pénitence.

2. Il n'a pas certainement entendu parler du sacrement de la pénitence, c'est-à-dire de la confes-

---

(1) Amore et studio elucidandæ veritatis hæc subscripta themata disputabuntur Wittembergæ, præsidente Rev. patre Luthero Eremitano Augustiniano, artium et S. Theologiæ Magistro, ejusdem ibidem ordinario lectore.

Quare petit, ut qui non possint verbis præsentes nobiscum disceptare, agant id litteris absentes. In nomine D. N. Jesu-Christi. Amen.

(2) Voir aux Pièces justificatives, n° VI, les thèses originales.

sion du prêtre, et de la satisfaction qu'il impose.

3. Et il n'entend pas seulement une pénitence intérieure, insuffisante si elle-même n'est pas accompagnée de l'immolation de la chair.

5. Le pape ne veut ni ne peut remettre d'autres peines que celles qu'il a imposées lui-même, ou en vertu des canons.

6. Le pape ne remet pas, il déclare seulement que le péché est remis de Dieu.

7. Dieu ne pardonne à l'homme qu'autant que l'homme s'est humilié...

8. Les canons pénitentiaux, c'est-à-dire le mode de confession et de pénitence, sont pour les vivants et non point pour les morts.

13. Les morts ont satisfait, en quittant ce monde, aux sentences canoniques qui ne peuvent plus les atteindre.

19. Les âmes dans le purgatoire ne sont point assurées de leur salut, quoiqu'il soit hors de doute pour nous qui sommes encore sur terre.

21. Les prêcheurs de pardons se trompent, qui estiment que l'indulgence papale délie l'âme de toute satisfaction, et lui ouvre le ciel.

25. Le pouvoir qu'a le pape en purgatoire, les évêques et les curés l'ont aussi.

26. Si le pape peut soulager les âmes du purgatoire, c'est par la prière, et non par le pouvoir des clefs.

27. Ils nous pipent en prêchant qu'aussitôt que la pièce bruit dans le bassin, l'âme quitte sa demeure purgatoriale.

28. Ce qu'il y a de plus certain, c'est qu'ils empochent la pièce qui tinte, et en font leur profit : le secours que l'Église peut leur procurer vient de Dieu et de sa grâce.

29. Et qui sait si toutes les âmes voudraient être délivrées, par exemple l'âme de Séverin et de Paschal, comme on le rapporte?

32. Au diable maître et disciples, qui croient qu'avec une lettre d'indulgence on peut compter sur son salut!

33. Arrière ceux qui soutiennent que l'indulgence est la plus grande grâce de Dieu, ou le don qui le réconcilie avec Dieu!

34. Car la grâce de l'indulgence ne regarde que la peine de la satisfaction qui est purement humaine.

35. C'est un enseignement impie, que ceux qui ont acheté une cédule de confession ou délivré des âmes du purgatoire n'aient pas besoin de se repentir.

38. On ne doit pas mépriser le pardon du pape, qui est, comme je l'ai dit, la déclaration du pardon divin.

41. Il faut prêcher les indulgences papales avec mesure, afin que le peuple abusé ne les estime pas trop haut, ou ne les préfère aux œuvres de charité.

43. Il faut prêcher aux chrétiens que celui qui donne aux pauvres ou qui assiste celui qui est dans le besoin, fait mieux que s'il achetait des indulgences.

45. Il faut prêcher aux chrétiens que celui qui délaisse son prochain dans le besoin et va faire emplette d'une indulgence, ne change pas son argent

contre une cédule de pardon, mais contre la colère de Dieu.

46. Il faut prêcher aux chrétiens que, à moins de superflu, ils sont tenus de garder pour eux le nécessaire, au lieu de le dépenser en achats d'indulgences.

47. Il faut prêcher aux chrétiens que l'achat de l'indulgence est chose libre, et n'est pas de commandement divin.

48. Il faut enseigner aux chrétiens que le pape, tout en vendant des indulgences, a grand besoin de prières, et qu'il en est plus besoigneux que d'argent.

50. Il faut enseigner aux chrétiens que le pape, s'il connaissait la piperie de ses questeurs, préférerait voir tomber en poussière le dôme de Saint-Pierre, plutôt que de l'élever avec la peau, la chair et le sang de ses brebis.

52. Attendre son salut d'une lettre d'indulgence, c'est folie, quand bien même le vendeur ou le pape vous cautionnerait de son âme.

55. Si on annonce l'indulgence, chose si petite! au son des cloches, des cantiques et des processions; le devoir du pape est d'annoncer l'Évangile, chose si grande! au bruit de cent cloches, de cent cantiques et d'autant de processions.

56. Le trésor de l'Église d'où le pape tire ses indulgences n'est pas assez connu des fidèles.

62. Ce trésor c'est le saint Évangile, don d'éternité et de grâce.

63. Trésor maudit! car des premiers il fait les derniers.



64. Mais l'indulgence, trésor autrement précieux, qui des derniers fait les premiers !

65. Les trésors de l'Évangile sont des filets où l'on pêchait autrefois les hommes de richesses.

66. Le trésor des indulgences est un filet où l'on pèche aujourd'hui les richesses des hommes.

67. Les indulgences que les prédicateurs trompettent sont un beau trésor de grâces ! oui sans doute, pour celui dont elles emplissent les poches.

70. Malédiction et anathème à qui s'élève contre les indulgences du pape !

71. Bénédiction à qui a le courage et la force d'attaquer les prédicants d'indulgences !

79. Dire que la croix où sont attachées les armes du pape a autant de vertu que la croix du Christ, est un horrible blasphème.

81. Qu'arrive-t-il de ces ignobles parades, de tout ce bruit en faveur de l'indulgence ? c'est que le savant ne sait comment s'y prendre pour défendre l'honneur du saint-siége, et pour répondre à ces questions par exemple :

82. Pourquoi le pape ne délivre-t-il pas toutes les âmes du purgatoire par pitié pour leurs souffrances, et en vertu de sa très-sainte charité ; ce qui vaudrait cent fois mieux que de leur ouvrir le ciel pour quelques misérables florins destinés à l'édification de Saint-Pierre ?

86. Pourquoi le pape n'élève-t-il pas plutôt de son argent le dôme de Saint-Pierre, que de celui du pauvre chrétien, lui qui est plus riche que Crésus ?

89. Si le pape est plus amoureux du salut que

de l'argent des âmes, pourquoi retire-t-il des indulgences qu'il a données autrefois ? ces indulgences si puissantes !

91. Si l'indulgence était prêchée comme la comprend et la veut le pape, il serait bien aisé de répondre à ces questions.

92. Loin donc ces prédicateurs qui disent aux fidèles du Christ : « Paix ! paix ! » sans que vienne la paix...

Depuis l'appel prophétique du prêtre de Bohême sur son bûcher, jamais parole plus hardie n'avait retenti en Allemagne. Les humanistes, les bourgeois et les nobles, crurent que le cygne annoncé par Huss avait paru. Voltaire a dit qu'au moyen âge « la papauté c'était l'opinion ; » on conçoit donc le bruit que durent faire ces thèses. C'était un duel proposé à la papauté en face du monde entier. Luther, qui savait bien quelles émotions il allait exciter, avait eu soin de se présenter à l'Allemagne, comme un écolier qui veut jouer avec son maître, comme un moine « tout frais sorti de la cuisine du cloître » qui, sur les bancs de l'école, jette tout ce qui lui passe par la tête, bon ou mauvais, et sous forme de doutes ; comme un adepte en théologie, épilogueur de mots, qui veut s'amuser avant tout, et de la colère de ses adversaires, et de leur ignorance. — « Sur mon salut, disait plus tard Luther, je ne savais pas plus à cette époque ce que c'était qu'une indulgence qu'aucun de ceux qui venaient me consulter (1). » C'était un jeu qu'il

(1)...Und ich, so wahr mich mein Herr Christus erlöst hat, wußte ich nicht, was der Ablaß wäre —Luth. Op., t. VII, Alt., p. 462.



jouait. Que s'il perdait la partie, il avait pour excuse son âge, son peu d'expérience dans la matière, et la protestation même qu'il publiait avec ses paradoxes : mais si son adversaire qui représentait Rome, était battu, Rome, à son avis, succombait. Sa protestation était humble, obséquieuse, et d'un véritable enfant de l'Église, « qui ne veut tenir pour vrai que ce qui est appuyé sur l'Écriture sainte, les Pères, les décrétales et les canons, et qui cherche à disputer sur ce qu'il y a de douteux ou d'embarrassé dans certaines sentences des Pères ou décrétales des papes ; toujours soumis à ses supérieurs, mais qui veut profiter de la liberté qu'a tout chrétien d'attaquer les folles imaginations, qui dans saint Thomas, saint Bonaventure, et les autres scolastiques et canonistes, ne reposent pas sur la lettre biblique, suivant ce passage de saint Paul : « Éprouvez et choisissez ce qui est bon (1). »

Mais au même instant, c'est-à-dire le 11 novembre, il s'emporte dans une lettre qu'il écrit à Lange contre tous ceux qui attaquent ses thèses, et il les traite de Momi, de piètres critiques, d'écoliers, de larves de terre. Or, ces larves de terre, ces piètres critiques, ces maîtres-fous,

(1) Submittit se in eâ scripturis, patribus in ecclesiâ romanâ receptis, canonibus et decretis et omnium superiorum suorum judicio; ità ut si errare possit, hæreticus tamen non sit futurus : à Thomâ enim, Bonayenturâ aliorumque scholasticorum et canonistarum nudis opinionibus, quæ textu et probatione destituerentur, dissentire liberum sibi esse. — Seckendorf, l. c. p. 24.— Reinhard, l. c., t. I, p. 297.



c'étaient l'archevêque de Mayence, son évêque Scultet, et l'épiscopat saxon. La protestation d'obéissance était pour le commun des lecteurs : la lettre était pour un ami de cœur; en face de l'Allemagne, il se posait comme un moine docile : en tête-à-tête avec Lange, il répétait sérieusement le rôle qu'il s'apprêtait à jouer (1).

Quelques écrivains catholiques, faute d'avoir suffisamment étudié l'histoire, peut-être parce qu'ils n'avaient pas comme nous sous les yeux la correspondance de Luther, se sont trompés sur les motifs qui dirigèrent le moine. A les entendre, si Luther pécha, dans cette occasion, ce fut par excès de zèle : c'est l'opinion d'Alphonse de Castro (2). Suivant Laurent Surius, des hommes de piété et d'intelligence ne virent d'abord dans Luther qu'un adversaire trop pétulant peut-être d'abus dont toute la chrétienté se plaignait (3). Un écrivain protestant, dont nous aurons plus d'une fois occasion de louer l'impartialité, Schrœckh, pense que dans ses thèses, Luther continue de croire à la suprématie du pape, qu'il reste soumis à l'Église, qu'il ne re-

(1) Momus, momorum Momus... Meri critici, Aristarchi, momorum lemures.—Johanni Lango, 11 nov.—De Wette, l. c., t. I, p. 72.

(2) Ab indulgentiis suorum errorum auspicium sumpsit... zelo, sed non secundùm discretionem motus, in publicum prodiit. — Adversùs hæreses, sub voce Absolutio, l. 11.

(3) In ipsis hujus tragœdiæ initiis, visus est Lutherus etiam plerisque viris gravibus et eruditis non pessimo telo moveri, planèque nihil spectare aliud quàm ecclesiæ reformationem, cujus quidam deformes abusus non parùm malè habebant omnes. — In Appendice ad Chronicon Naucleri, l. 11, p. 566.

jette pas l'indulgence, qu'il est tout disposé à se soumettre à la décision de son supérieur (1).

On ne prend pas garde qu'il y avait une double individualité en Luther : celle qui a besoin de se produire au grand jour est douce, obséquieuse, rampante même. A l'envoyé de l'évêque de Brandebourg, elle dit : Sa Grâce sera contente de moi, j'obéirai et dédaignerai de faire des miracles : à une autre évêque: Je dispute et n'affirme pas; que l'Église prononce, et je me soumets (2).

L'autre individualité, ce moi superbe qui a besoin de faire du bruit, qui rêve une scission avec Rome, s'explique nettement, mais dans le silence du cloître. Le soir, à la lumière de sa petite lampe, elle écrit : « A vous, Spalatin, et à nos amis, je déclare que l'indulgence n'est qu'une momerie. Je sais bien que j'ameute contre moi six cents minotaures, rhadamanthotaures, cacotaures, mais qu'est-ce que cela me fait (3)? »

Les propositions allèrent donc remuer l'Allemagne; « elles marchaient, selon l'expression de

---

(1) Schröckh, Christl. Kirchengeschichte, t. I, p 129.

(2) Hieronymo, ecclesiæ Brandenburgensis episcopo. 23 maii 1518. — De Wette, l. c., t. I, p. 112-115.

(3) Duo tamen dicam primùm *tibi soli et amicis nostris, donec res publicetur :* Mihi in indulgentiis hodiè videri non esse nisi animarum illusionem et nihil prorsùs utiles esse nisi stertentibus et pigris in viâ Christi. Etsi hanc sententiam non tenet noster Carlostadius, certum est tamen mihi quòd eas nihil ducit. Nam hujus illusionis sustollendæ gratiâ, ego veritatis amore in eum disputationis periculosum labyrinthum dedi me ipsum, et excitavi in me sexcentos Minotauros, imò et Rhadamanthotauros et cacotauros. — De Wette, 15 feb. 1518, t. I, p. 92.

Myconius, comme si des anges les eussent portées sur leurs ailes (1). »

Elles tombèrent bientôt dans les mains d'Érasme, qui les lut avec une vive curiosité. Érasme était alors dans toute sa gloire : il faisait la guerre aux moines, mais une guerre passionnée. Les moines à ses yeux étaient les apôtres de l'ignorance, et il s'amusait à les poursuivre de ses sarcasmes, qui couraient le monde et faisaient les délices des lettrés. Ce fut un bonheur pour les augustins que les applaudissements donnés par le philosophe de Rotterdam à des propositions où d'abord il ne vit que de fines plaisanteries d'un humaniste contre le capuchon. Il croyait à une lutte à coups d'épingle; quand le duel changea de forme, Érasme se hâta de désavouer et d'abandonner Luther.

Mais il avait applaudi, et cela avait suffi pour populariser les thèses. Il disait, dans une lettre adressée à l'archevêque de Mayence : « Savez-vous, monseigneur, pourquoi ces propositions font tant de bruit? c'est qu'elles attaquent des ignorants passionnés contre tout ce qui pourrait réveiller l'amour des lettres (2). » Quelques années plus tard, c'était le luthéranisme qu'Érasme accusait d'éteindre la flamme des études. « Je m'étais trompé, dit-il : j'admirais cet homme qui venait, le front levé, fustigeant les mœurs de son siècle et les évêques empourprés; qui ne reculait devant aucune ma-

(1) Als wären die Engel selbst Botenläufer.—Bertholdt, l. c., p. 298.

(2) Voir à ce sujet sa lettre au duc Georges, 1524, 12 décembre. — Beaucoup d'évêques furent d'abord trompés comme Érasme.



jesté, pas même celle de l'Antiste-souverain, et dont la main saintement libertine découvrait jusqu'aux nudités de son père (1). »

Hutten se hâta de faire imprimer la lettre d'Érasme, et fit ce qu'il reprochait aux moines : il falsifia le texte du philosophe batave, et au lieu de Luther, imprima *notre Luther* (2). C'était donner à Érasme une pensée d'amitié qu'il n'avait pas, et que dans tous les cas il n'aurait pas eu le courage d'avouer. Hutten ne le connaissait pas; mais l'Allemagne fut trompée : elle crut à une communauté d'idées religieuses entre les deux écrivains, et c'est tout ce que demandait le chevalier, qui s'était permis bien d'autres ruses dans ses *Lettres d'hommes obscur*.

---

(1) Erasmi Epist., p. 736. — Die Ursachen der Reformation, von J. Marx, p. 37.

(2) Pfizer, Martin Luther's Leben.

Consulter encore sur les questions des indulgences. — *Sources cath.*—Bellarmin, t. II, controv., t. IV, de Eccles., c. XIII, f. 295.—Cornelius à Lapide, in Comment. in 2 Pet., II, 5.—Cutsemius, Saxonia catholica, p. 11. — Henri Sponde, ann. Eccl., t. II, ad an. 1517, n° 15. — Surius, Comm. rerum gestarum. — Cochlæus, Act. Lutheri. — *Sources protest.* — Mayer, Disputatio de Tezelio, § 3, et Luth. Apocalyp., p. 181. — Höpfnerus, Sax. evang., p. 120, et seq.

CHAPITRE XII.

LES ÉCOLIERS ET LES THÈSES DE TETZEL.—1518.

C'est du bruit qu'a voulu faire Luther. — Comme il se pose en face de ses adversaires. — Son voyage à Dresde, où il soutient publiquement que tout acte humain est une offense mortelle à Dieu. — Il dispute à Leipzig. — Récit qu'il fait de sa rencontre avec un Thomiste. – Il déclare à ses amis intimes qu'il va faire une guerre à mort à ses adversaires. – Tetzel part pour Francfort sur l'Oder, afin d'y soutenir les thèses qu'il se propose d'opposer à celles de Luther. — Examen de l'une de ses propositions. — Il veut les faire afficher à Wittemberg. – Les écoliers se soulèvent et brûlent les contre-thèses du dominicain.—Premier acte de révolte ouverte contre l'autorité.—Comment l'expliquer.—Hutten et Eobanus Hessus applaudissent à l'insurrection.—Ce que c'était qu'Eobanus Hessus.

C'était du bruit qu'avait voulu produire Luther : il réussissait. Quelques mots jetés d'une chaire obscure, par un professeur qui n'avait pas même de quoi se vêtir en hiver, et qui remerciait son prince du don d'un habit comme d'une grâce insigne, troublaient le monde catholique, mettaient en émoi les cloîtres d'Allemagne, agitaient les consciences et menaçaient le repos de l'Église! Luther, quoi qu'il fasse, a de la peine à renfermer la joie de son triomphe. Il la dissimule mal : elle éclate dans une phrase dénigrante, dans une parole moqueuse, dans des termes méprisants que la langue latine, son esclave, lui prête avec une merveilleuse complaisance. « Minotaures, s'écrie-t-il, qui vont répandant partout que je suis un hérétique, moi et

l'université de Wittemberg ! Ils en verront bien d'autres, quand j'aurai fait, Dieu aidant, imprimer mes Positions. Avec des rustres semblables, des ignares, des ignorants, des crasseux, pas de gloire à triompher. Il y en aurait plutôt à se vaincre soi-même pour ne pas pécher contre le Christ, en les méprisant. Cachés dans leurs trous comme des limaces ou des larves, ils voudraient bien que je coassasse comme eux ? Pies jacasses qui vont bavardant, ce qui me cause beaucoup de chagrin, que tout ce que je fais est fait à l'instigation du prince qui m'aurait entraîné dans sa haine pour l'archevêque de Magdebourg (1). »

Il avait besoin de disputer ; la dispute était la harpe de David, qui calmait ses douleurs de tête, ses tentations et ses colères. Luther vint à Heidelberg et descendit au couvent des augustins (2). Sa parole avait remonté le Rhin et traversé les cloîtres et les écoles. Une foule de lettrés, dont quelques-uns devaient un jour faire du bruit dans le monde savant, étaient accourus pour l'entendre : c'étaient Martin Bucer, le dominicain, qui devait porter de si rudes coups à la foi catholique, à Strasbourg; Jean Brenz, professeur de philosophie et recteur à Heidelberg ; Erhard Schnepf, alors étudiant en droit, plus tard professeur de théologie à Marbourg, à Tubingue et à Iéna ; Théobald Billican (Gerlacher) de Billigheim dans le Palatinat; tous jeunes gens de

---

(1) Epistolæ Lutheri Johanni Lango 11 novembris ; Spalatino, in fine novemb., et aliàs, 1517, 1518, t. I, de Wette.

(2) Lingke, l. c., p. 11.



savoir, élevés à l'ombre des cloîtres par la charité du clergé catholique. Luther disputa plusieurs jours dans la grande salle du cloître, où il immola à la risée de ses auditeurs Aristote, Gabriel, saint Thomas, et tous les casuistes de l'école romaine. Il soutint dans ses thèses, auxquelles il continuait de donner le nom de Paradoxes, que les œuvres du juste lui-même sont autant de péchés mortels, que l'homme, s'il est libre, n'a de liberté que pour le mal (1). Les cris éclatèrent, quand un jeune bachelier se mit à dire: « Si les paysans nous entendaient, ils nous lapideraient. » Érasme, s'il eût été là, aurait ramassé la pierre pour en frapper la tête de tous ces fatalistes: la réforme plus tard devait donner raison au docteur imberbe (2). S'il faut en croire Bucer, Luther, à force d'éloquence, aurait gagné à sa désolante doctrine sur l'esclavage de la liberté, tous les assistants (3).

Luther revint à Wittemberg pour voyager de nouveau. Il partit pour Dresde, autre ville de moines, de disputes et de syllogismes, mais alors en

(1) Opera justorum sunt mortalia peccata. — Nulla est virtus moralis sine vel superbiâ, vel tristitiâ, id est peccato. — Non efficimur justi operando. — Voir Löscher's Reformation's = Akta, t. II, p. 43, 60.

(2) Scult. Ann. Eccl. t. I, p. 22. — Seckendorf, Commentarius, etc., p. 28.

(3) Mira Lutheri in respondendo suavitas, in audiendo incomparabilis longanimitas: in dissolvendo Pauli agnovisses acumen, non Scoti, adeo brevibus èque divinæ Scripturæ penu depromptis responsis in sui admirationem facilè cunctos adduxit. — Sculteti, Ann. Eccl., f. 25.

paix avec les universités ses voisines. « Notre pauvre fils d'Adam (1), chaque jour plus misérable, chaque jour faisant un pas en enfer, » voudrait échapper à ce bruit que faisait son nom à Wittemberg et vivre en silence quelques douces heures. Il part à pied, comme de coutume, « désobéissant volontairement aux ordres de ses supérieurs, mais comptant pour obtenir l'absolution sur sa contrition intérieure, et certain de satisfaire à Dieu sans qu'il eût besoin de recourir à la vertu des indulgences (2). »

Le lendemain de son arrivée dans la Résidence, Emser, un aristotélicien de première force, l'invite à ce cénacle du soir qu'aimaient alors les savants, et qu'ils fréquentent encore dans les villes d'Allemagne ; c'est notre souper d'autrefois. On se mettait à table au jour tombant, et à dix heures on regagnait son logis.

Après quelques paroles joyeuses et bienveillantes, on s'assit sur de vieux bancs de chêne.

Soit qu'Emser l'eût fait à dessein, soit hasard, le voisin de Martin était un thomiste renforcé, un « magistercule Thomastercule, » suivant la dénigrante expression de Luther, à humeur guerroyante, qui, après quelques larges rasades, voulut entrer en lice avec le nouveau venu, et se mit à entonner les louanges de saint Thomas et d'Aristote,

---

(1) An den Probst in Leitzken, 1518—.Luther's Briefe, t. I, p. 64.

(2) Me peccâsse confiteor, quia pedester viam cepi. Verùm id peccati, cùm sit contritio perfecta, et satisfactio mihi plenissima mihi imposita, non eget remissione indulgentiarum : vehementer fatigor... et sic abundè nimis, valdè satis contereor, pœniteo et satisfacio. — Lingke, l. c., p. 39, note.

deux hommes qui n'étaient guère du goût du Saxon qui traitait l'un « d'enfileur de mots » et l'autre de charlatan, *momum*, *imò mòmorum momum* (1). Le moine augustin arrêta le discoureur en s'écriant : Thomas et tous les thomistes du monde n'avez jamais compris un « capitule » d'Aristote. Le Thomiste rougit, pâlit et se mit à jeter à pleine main, à la figure de Luther, des épithètes de courroux et de dédain, des moqueries et des injures ; à quoi ce dernier ripostait avec une faconde surprenante. Emser et les autres convives ne se mettaient point en peine de terminer la querelle : on ne sait comment elle eût fini, si le Lipsien ne se fût levé tout glorieux de sa victoire. Ce que voyant, Luther le prit par le pan de la robe, et l'arrêta en lui disant : Tu chanteras victoire après, dis-moi seulement ce que c'est que : *implere mandata Dei?* Je t'en défie, toi et tous les thomistes. — Bon, dit l'autre, j'accepte, mais *da mihi pastum.* Luther, à cette réponse, se prit à rire au nez du pauvre théologien (2).

En quittant la table, il vit collé à la serrure un certain frère de l'ordre des Prêcheurs, qui écoutait en silence et qui regarda de travers le docteur, puis s'en alla publiant partout — que vingt fois il avait été sur le point d'ouvrir et de cracher à la figure du moine augustin, que le maître de Leipzig avait collé et mis à quia, en latin et en allemand (3).

(1) Suo Georgio Spalatino, 14 jan. 1518.
(2) Integro viro Joh. Lango ; 11 nov. 1517.
(3) Lango, 11 nov. 1517.



C'est le récit de Luther que nous donnons ici en l'abrégeant. On voit déjà combien le petit moine d'Erfurt a gagné de jour en jour en violence. Quiconque lui résiste n'est plus qu'un sot, un thomastercule, un homme de carrefour (1).

Ce n'était pas un duel dans un cabaret que demandait Luther, mais une lutte en règle, une thèse soutenue devant l'école, une argumentation à la face du soleil. — Voilà de l'encre, du papier et des plumes, disait-il; allons donc (2) aristarques, scholastiques, larves, vers de terre, à l'œuvre; montrez, étalez toutes les splendeurs de votre science (3)!

Mais les moines prenaient d'autres voies. Ils attaquaient la foi du moine augustin, surtout son orgueil, et il faut avouer qu'ils avaient beau jeu.

« Orgueil! orgueil! Mais sans orgueil, répondait Luther, comment tenter une œuvre nouvelle? Si l'humilité descendait sur la terre et qu'elle se mît à prêcher, vous verriez qu'elle courrait risque d'être lapidée comme enseignant des nouveautés. Et pourquoi le Christ, pourquoi les martyrs ont-ils souffert la mort, et tant de docteurs les moqueries du monde? Parce qu'on les taxait justement de su-

---

(1) Hic homo ex trivio. — Ostendi nec Thomam, nec omnes thomistas simul vel unum in Aristotele intellexisse capitulum. — Georgio Spalatino. De Wette, l. c., p. 84-85.

(2) Critici, aristarchi, scholastici, mutuique momi..., lemures nihil majoris quam lemures. —Epist. Johanni Lango, 11 nov. 1517.

(3) Ego istas larvas contemnens... si sunt docti adeò, sunt typi et chartæ : edant aliquid et ostendant gloriam magnificentiæ eruditionis suæ.—Spalatino, 14 jan. 1518.

perbe, et de mépris pour la sagesse antique. Non, point de folle humilité, je veux dire d'hypocrisie (1)! Je n'ai que faire des avis d'autrui. Je ne veux de conseils que de Dieu, Dieu qui travaille avec moi. Si Dieu est avec moi, qui sera contre moi? Si mon œuvre vient de Dieu, qui l'arrêtera? si mon œuvre ne procède pas de Dieu, comment triomphera-t-elle? O mon père qui es dans les cieux, que ta volonté soit faite et non la mienne! »

Nous ne reconnaissons plus Luther : il y a quelques semaines, il vantait l'humilité comme la mère des vertus.

Tant de superbe ne pouvait rester impunie. Il est malheureux que, pour défendre la cause catholique, Dieu n'ait pas suscité d'abord d'autres hommes. Ceux qui vinrent les premiers étaient des théologiens versés dans la science des pères et des livres saints, qui avaient vieilli sur les bancs à disputer, dont la plume et les vêtements s'étaient souvent usés à défendre Aristote; mais voilà tout. Ils croyaient avoir fait merveille quand ils avaient enlacé leur adversaire dans des réseaux d'arguments tous de la même famille, d'une ressemblance parfaite; coupés et taillés sur le même patron; drames en trois actes, sans vie, sans mouvement, dont tout le monde se moquait, le saxon le premier, qui les comparait à ces ânes qu'Abraham laisse derrière lui lorsqu'il va sacrifier (2). Lui n'a-

---

(1) Non itaque volo eam ex me expectent humilitatem, id est hypocrisin, etc. — Lango, 11 nov. 1517.

(2) In sacris litteris ubi mera fides et superna expectatur illu-

vait garde de faire de la dialectique. Il bondissait, chevauchait par monts et par vaux, sautait les fossés, s'arrêtait, sans avis, sans besoin, comme il l'entendait; sans s'enquérir si Aristote le suivait; sans tourner les yeux pour savoir si saint Thomas ne restait pas en arrière; tout fier de s'être débarrassé des langes de l'école et de marcher seul, comme un enfant qui s'essaye loin de sa nourrice; et battant la nourrice même, pour faire rire le peuple. Lorsqu'après avoir épuisé le sarcasme et l'hyperbole, il en venait à l'injure, alors Luther n'avait plus de rival. La colère le rendait poëte. Sa muse se répandait en images dérobées à l'histoire, aux livres saints, à la mythologie, à la cuisine, au cabaret, aux mauvais lieux souvent; images qu'un peintre ou un statuaire aurait traduites sur-le-champ, tant elles tombaient sous les sens, et tant elles étaient vives et saisissantes!

Le premier qui se présenta, nous l'avons vu, ce fut Tetzel, qui maniait lourdement l'ironie, et jetait comme du plomb le syllogisme sur la tête de son adversaire. Tetzel, s'il faut en croire les réformés, fit des thèses ce qu'il avait fait du sermon, il les mit au feu; puis quand les flammes furent éteintes, il médita, pour répondre à son adversaire, une série de contre-propositions:

A Francfort-sur-l'Oder, un moine jacobin, Conrad Koch, plus connu sous le nom de Wimpina,

---

stratio, foris relinquendus universus syllogismus, non aliter quàm Abraham sacrificaturus reliquit pueros cum asinis. Spalatino, 29 jun. 1518.



jouissait d'une grande réputation théologique. Aristotélicien encroûté, il avait eu avec Pollich de Wittemberg quelques discussions qui avaient fait du bruit dans le monde. L'université de Francfort regardait Wimpina comme son oracle. Ce moine parlait le latin avec facilité, connaissait ses pères, savait son saint Thomas par cœur, et citait à tout propos le philosophe de Stagyre, qu'il avait amoureusement étudié. Or, c'est à Francfort-sur-l'Oder que Tetzel s'était hâté de se rendre, afin de disputer le titre de docteur qu'avait obtenu Luther, son adversaire. Il apportait avec lui deux thèses sur les indulgences, l'une formée de cinquante propositions, l'autre de cent-six, qu'il soutint solennellement le 15 du mois de mai (1). On a dit que Tetzel s'était aidé dans ce double travail de l'assistance de Wimpina (2); mais on a dû voir que Tetzel pouvait se passer d'auxiliaire : le titre d'inquisiteur dont il était revêtu ne se donnait, comme nous le savons, qu'à des hommes d'intelligence. Wimpina présida les thèses qui furent attaquées avec un certain talent par un des assistants, Jean Knipstrov (3).

(1) Vogel, l. c., p. 326.

(2) Ranke, l. c., t. I, p. 314.

(3) Frederic Meyer, in Vitâ Joh. Knipstrovii, et in disputatione de Tezelio, § 3.

Avant d'être attaqué par Luther, Tetzel eut à soutenir contre Barth. Bernard de Feltkirchen une discussion sérieuse. C'est ce prêtre Bernard qui, l'un des premiers en Allemagne, se maria. On lisait sur son tombeau l'épitaphe suivante :

Anno Leucorei petii loca culta lycei

Parmi les propositions que défendit bravement Tetzel, il en est une qui fit jeter de grands cris à quelques disciples de l'école de Luther, c'est celle-ci : Il faut enseigner aux chrétiens, que l'Église tient pour catholiques, beaucoup de vérités qui ne sont formulées nettement, ni dans l'Ancien, ni dans le Nouveau Testament (1). Trois siècles après que Tetzel était descendu de chaire, un des chefs de l'école historique en Allemagne, Ad. Menzel, se faisait tetzelien et ne craignait pas de soutenir : que la foi et l'enseignement oral, la tradition, en un mot, sont plus anciens que l'Écriture, et qu'avant la promulgation de l'Évangile, l'Église était dépositaire d'un grand nombre de vérités de salut qu'elle enseignait publiquement (2).

Tetzel, en développant sa proposition, soutenait qu'il y avait des chrétiens avant la Bible; or, après trois siècles encore, le docteur protestant J.-S. Semler a répété, presque mot pour mot, la phrase du dominicain (3).

Quarto, conversans, sancte Luthere, tibi
Tezelii tecum deliria stulta refelli;
Ut fidei staret salvificantis honos.

Feustking, in Vitâ Barth. Bernhardi, § 15, p. 18.

(1) Docendi sunt christiani quòd Ecclesia multas tenet catholicas veritates, quæ in canone sacræ Scripturæ Veteris et Novi Testamenti, in propiâ verborum formulâ minimè coutinentur.

(2) ...Glauben und Lehren waren älter als die Schrift... Ehe es Evangelien und Episteln gab, hatte die Kirche schon eine Summe von wesentlichen Wahrheiten. — Neuere Geschichte der Deutschen, t. I, p. 27-33.

(3) Semler, Hirsching's historisches Handbuch, t. XXII, p. 293.

Ses thèses soutenues (1), Tetzel résolut, pour frapper les esprits, de les faire afficher sur les colonnes de l'église de Wittemberg, à côté de celles de Luther (2).

On connut à l'université le projet du dominicain. Un pauvre bouquiniste était parti de Halle, portant dans sa besace tous les trésors de l'érudition et de la colère de Tetzel. A peine a-t-il posé le pied dans Wittemberg, qu'un essaim d'écoliers s'échappe par toutes les portes; on l'arrête, on lui barre le chemin; ceux-ci le menacent du poing, ceux-là l'entourent en dansant. On délie sa sacoche, on se jette sur les propositions toutes fraîches imprimées (1). Il y en avait près de huit cents qui sont déchirées et livrées aux vents aux cris de vive Luther! Puis un écolier écrit sur le verso du programme : A brûler A DEUX HEURES APRÈS MIDI! Tous ensemble se répandent alors dans les rues de Wittemberg, jouant avec les contre-propositions, et en frappant la figure des passants. Un d'eux s'étant emparé d'une trompe, s'en servit comme un crieur public pour rassembler le peuple, pendant qu'un autre, monté sur une borne, criait à tue-tête : « A deux

(1) Elles furent imprimées au nombre de CVI à Francfort-sur-l'Oder sous ce titre : Quò veritas pateat, erroresque supprimantur, redditâque ratione, contra catholicam veritatem objecta solvantur, frater Johannes Tetzel, ordinis prædicatorum, sacræ theologiæ baccalaureus, ac hæreticæ pravitatis inquisitor, subscriptas positiones sustinebit in florentissimo studio Franckfordensis cis Oderam. Ad laudem Dei, pro fidei catholicæ defensione, obque sanctæ sedis apostolicæ honorem.

(2) Joh. Lango, 21 mart. 1518.—Histoire de la Réformation, de Sleidan, in-4°, t. I. — Vie de Léon X, par Roscoë, t. III.



heures vous êtes avertis qu'on ardera en place publique les propositions de Me Tetzel, inquisiteur de la foi, prêtre de l'ordre de saint Dominique. Qui veut voir le grand feu de joie? Camarades, à l'enterrement de Tetzel sur la place du marché (1)!

Les lettrés criaient: « *Vivat Luther! Pereat Tetzel!* » Le peuple: « Vive le docteur!

A deux heures la flamme brillait sur la place du Marché. La troupe d'écoliers, grossie dans son chemin, se mit à danser autour du bûcher; et l'un d'eux, coiffé du bonnet de l'ordre de saint Dominique, et la figure couverte d'un masque, vint jeter au feu les thèses du moine de Francfort. Ce fut le signal d'une joie tumultueuse, d'un bruit assourdissant de voix et de mains. Le docteur était alors dans sa cellule, où bientôt un écolier vint lui porter un exemplaire à demi consumé qu'il avait arraché des flammes.

La nouvelle de cet autodafé se répandit dans toute l'Allemagne. On nommait tout haut Luther, on l'accusait d'avoir excité ses élèves à brûler les Positions de Tetzel. Il s'en défendit comme d'une mauvaise action (2). S'il ne poussa point au désordre, il ne l'empêcha pas, et sa voix

(1) Commilitones, ad funus thesium Tezelianarum. — Vogel, l. c., p. 325.

(2) Miror autem quòd etiam credere potuisti me fuisse auctorem concremationis Positionum Tezelianarum; adeo mihi omnem sensum humanum periisse credas, ut tam insignem injuriam ego religiosus et theologo, in loco non meo, homini tanti officii irrogarem? — Jodoco Treuttvero. — Vogel, l. c., p. 325.



était assez puissante pour le prévenir ou l'apaiser.

Du reste, c'était pour ces écoliers un livre fermé, que les Positions de Tetzel ; mais on leur avait représenté les indulgences comme un impôt levé sur le peuple, pauvre et souffrant, par des moines qui menaient joyeuse vie. Les indulgences étaient donc jugées et condamnées, et Tetzel un envoyé du diable. — *Pereat Tetzel!* criaient-ils ; c'est-à-dire l'ignorance qui avait revêtu une forme corporelle : — *Vivat Luther!* c'est-à-dire l'homme de la science : — *Pereat Tetzel!* c'est-à-dire le représentant du passé ; — *Vivat Luther!* c'est-à-dire l'homme de son siècle (1).

Hutten et Hessus Éobanus, les deux plus grands poëtes de l'époque, au bruit de cet incendie, se mirent à chanter : — *Pereat Tetzel! Vivat Luther!*

Nous connaissons Hutten, l'auteur *de Lue venereâ et ligno guajaco.*

Éobanus achevait de corriger la dernière épreuve d'une nouvelle édition de son traité *de Amantium infelicitate contra Venerem de cupidinis impotentiâ* (2).

C'était l'auteur de ce distique latin qui courait les rues :

O monachi, vestri stomachi sunt amphora Bacchi.
Vos estis, Deus est testis, teterrima pestis.

---

(1) Seln., Vita Lutheri, p. 5, 6. — Ulenberg, Historia de vitâ Lutheri, p. 20.

(2) Erphordiæ ad diem Severi. In ædibus Joannis Knap, in-4°, 18 feuillets non chiffrés.

Il est malheureux que le poëte ne prêchât pas d'exemple : c'était le plus grand buveur de son temps : il avalait d'un trait deux pintes de vin (1).

Luther avait dit souvent : que le syllogisme s'en aille ; *recedat syllogismus :* autrement, point de déductions tirées de premiers principes garantis par la raison universelle : en matière religieuse, point d'autre autorité que le moi, lumière de la lumière, manifestation infaillible, écho divin, seul juge souverain. Et toute cette tourbe d'écoliers, mettant

(1) Voici une anecdote que rapporte Melchior Adam, le protestant : Putavit (Eobanus Hessus) se etiam inter poculorum certamina, quæ maximè tum in aulis certabantur, et à nobilitate frequentabantur, non vinci ab altero oportere... Atque est Eobanus quidem hoc quoque consecutus, ut de palmâ in isto genere contendere cum eo vellet nemo. Hìc, quamvis jucunda mentio non sit, tamen, quia scitum est, narrandum videtur, quid inter Eobanum et gloriosum alterum potorem acciderit. Aderat fortè Eobanus in convivio. Eodem venit ille quoque, et jussit introferri vas grande ligneum, quo adportari de puteis aqua solet (Nos situlam aut urnam possumus, opinor, nominare); cujus generis minimùm capit congios duos. Id posuit in medio repletum Gedanensi cerevisiâ : ac præfatus quædam, quæ comperisse se diceret de strenuâ potatione Eobani, petiit, ut ebiberet illud vas, sibique propinaret. Hoc si fecisset, præmium se jam ei tribuere annulum cum gemmâ pretiosâ, quem detractum de digito in vas illud abjecit. Eobanus nihil cunctatus, neque multa locutus, non enim solebat, arripuit vas : et non longo tempore assumto, evacuat bibendo : et cum everteret, sicut fert mos compotantium, decideretque annulus in mensam, applaudere illi omnes, et imprimis provocator, et annulum donare, ac incredibile se factum cognovisse dicere. Tum Eobanus torviore vultu, ut consueverat in commotione, eum intuitus : Quid tu, inquit, me mercede potare censes? ac rejecto ad illum annulo : Tuum, inquit, annulum tibi habeto ; et idem, quod ego feci in vase isto evacuando, ut promisisti, facito. Tum ille ostentator, inchoatam rem cùm perficere non posset, ab omnibus derisus, et in convivio obrutus summo relictus fuit.

en pratique l'enseignement du maître, faisait sur la place de Wittemberg l'office de juge, de rapporteur et de bourreau. C'était le premier acte du libre examen, la première œuvre du sens individuel, la première mise en scène du moi luthérien. Tous les germes de désobéissance à l'autorité, déposés chaque jour par Luther dans les esprits, fécondés par sa parole, éclosaient enfin, trop tôt sans doute au gré du novateur, mais à qui la faute? Il avait dit: Aristote, saint Thomas, syllogisme, autorité, pères de l'Église, tradition, que tout s'en aille. Le peuple aussi se mettait de la partie, parce que les enseignements de Luther avaient depuis longtemps traversé les murs du cloître, et étaient venus le troubler jusque dans son atelier. On ne lui avait pas dit : « Ne crois pas à l'autorité », parce que l'autorité devait se traduire par une image matérielle que le peuple pût voir et toucher; mais l'autorité —c'est l'homme gâté, corrompu, ignorant, menteur ; c'est le pape, c'est saint Jérôme ou saint Augustin.

Luther, du reste, ne se contentait pas de la chaire pour fonder ses doctrines, il les répandait à l'aide de la presse. Ce n'était plus en latin, mais en allemand, qu'il écrivait ; et afin que le peuple pût comprendre plus facilement les théories de la nouvelle école, Luther les développait en commentant le *Pater noster* (1) et le psaume CX : *Dixit Dominus*

(1) Auslegung des Vaterunsers für die einfältigen Layen. Leipzig, 1518.



domino meo (1), et les sept Psaumes pénitentiaux (2).

L'École catholique ne pouvait garder plus longtemps le silence.

---

(1) Auslegung des CX Psalm's, Augsburg, 1518.

(2) Die sieben Bußpsalmen, mit deutscher Auslegung, nach dem schriftlichen Sinn. Leipzig, 1518.

CHAPITRE XIII.

ÉCOLE CATHOLIQUE, ECK, EMSER, PRIÉRIAS. —1518.

Doctrine catholique sur la tradition, rejetée par Luther. — C'est cette doctrine que ses antagonistes cherchent à défendre.—Eck et ses Obélisques. — Comment il est réfuté par Luther. — Emser défend le principe de l'autorité. — En quels termes lui répond Luther.— Priérias (Mazzolini) attaque les nouveautés luthériennes. — L'Allemagne s'émeut, et Luther pour tromper l'opinion, est obligé d'avouer qu'il n'a jamais eu l'idée d'attaquer l'autorité. — Il écrit en ce sens à l'évêque de Brandebourg qui ne lui répond pas. — Motif du silence de Scultet qui devinait le moine. — Pendant que Luther écrit à son évêque une lettre pleine d'humilité, il s'attaque au sacrement de la pénitence.—Doctrine catholique, et doctrine de Luther opposées sur ce sacrement.

Quelle voie Dieu a-t-il donnée au chrétien pour arriver à la vérité? Luther, à cette question qui formait le fonds de toutes les disputes, a déjà répondu : l'Écriture sainte, juge infaillible en matière de foi. Ses adversaires, au contraire, répondent : l'Église qui donne seule l'intelligence de l'Écriture. Non pas que le catholique nie que la vérité soit renfermée dans l'Écriture, seulement il soutient que, dans la perception des manifestations divines, l'intelligence humaine peut se tromper. Comment savoir si notre perception a saisi la vérité ? par cet esprit de Dieu, qui n'a cessé de gouverner l'Église ; c'est donc l'Église, c'est-à-dire le corps ou la forme visible et vivante de J. C., en un mot, la tradition ou, comme la nomme le concile de Trente, *le sens*

universel de l'Église, qui décide contre le sens individuel nécessairement faillible (1).

Eck qui se présenta le premier pour soutenir le principe catholique était déjà connu par son traité sur la Prédestination (2). Il disait dans ses *Obélisques* (3) : Se cacher dans les rayons de lumière qui ont illuminé l'Église du Seigneur depuis saint Pierre; croire aux enseignements qui se sont perpétués sans ombre ni taches dans les écoles; suivre les vestiges des docteurs, des pères, des papes, que le catholicisme compte au nombre de ses gloires ; est-ce faire abnégation de sa raison, rejeter le témoignage des sens, et mettre le chandelier sous le boisseau ? Nos interprètes de la parole divine ne l'ont-il pas lue et méditée? Pourquoi Dieu leur en aurait-il caché la perception qu'il n'aurait livrée qu'à Luther ? — Et voilà que je serai avec vous aujourd'hui et jusqu'à la consommation des siècles, dit Jésus-Christ en parlant des apôtres. Ce qu'ils croyaient, nous l'enseignons, nous, rayons du même foyer, souffles de la même bouche, flots du même océan.

Que répond Luther au professeur? «Ses Obélisques ne sont qu'un chaos d'opinions scholastiques, de vains songes, de rêves, où l'on ne trouve rien des pères de l'Église, rien des sacrés canons (4).

(1) Moehler, la Symbolique, t. II, p. 195.

(2) Chryssopassus seu de prædestinatione, Augustæ Vindelicorum, in-folio, 1514.

(3) Eccii Obelisci. Luther leur opposa ses Asterisci.

(4) Per totum illud Obeliscorum chaos nihil sacrarum litterarum, nihil ecclesiasticorum patrum, nihil canonum, sed omnia scholas-



Or, à moins de regarder comme des fantaisies de l'école les enseignements de saint Irénée, de saint Cyrille, de saint Athanase, de saint Jérôme, qu'à chaque instant Eck invoque en démontrant leur conformité avec la parole révélée, pour renverser la doctrine de son adversaire, doctrine née d'hier; il est impossible de nier ou que Luther se trompe, ou qu'il veût tromper son lecteur. Attendons quelques semaines seulement, et le grand reproche que le Saxon adressera au professeur, ce sera justement de s'appuyer dans ses argumentations sur la tradition ou la doctrine commune des pères. Canons et pères, Luther rejettera toute la voix du passé; pour lui, une seule manifestation sera bientôt admise comme règle de croyance: l'Écriture sainte.

C'était un nom connu dans l'Allemagne savante, que celui d'Eck, docteur en théologie, chancelier à l'université d'Ingolstadt; homme d'érudition et d'esprit (1). C'est le témoignage qu'en rendit d'abord Luther en 1518. Deux ans plus tard, ce n'était plus — qu'un valet de Satan, qu'un ennemi insigne du Christ, qu'un théologastre, et un malheureux sophiste (2). Eck dépensa beaucoup de travail et de veilles, répandit à pleines mains les textes profanes,

---

ticissima, opiniosissima, meraque comminissatura. — Luth. Asterisci, sect. l. c. p. 30.

(1) Insignis veræque ingeniosæ eruditionis et eruditi ingenii homo.—Optimo et integerrimo amico, Joh. Sylvio Egrano, 24 maii 1518.

(2) Aperuit oculos suos Satan. Servum suum Johannem Eccium insignem Christi adversarium, exstimulavit, etc. — Leoni X, 13 octob. 1520.

les citations des pères; parfuma ses Obélisques d'une odeur d'antiquité, à méprendre même Érasme; obtint pour sa phrase cicéronienne les éloges des savants; étonna par sa vaste mémoire, et ce fut tout.

Emser, professeur à Leipzig, voulut s'essayer avec Luther; il eut deux réponses de son rival, toutes pleines d'insolences contre la papauté (1). Le Saxon faisait ainsi ses adieux à Rome. — Adieu Rome, ville de scandale. La colère de mon maître qui est au ciel va se lever sur toi: adieu séjour des dragons; adieu nid des vautours, des hiboux et des chauves-souris; adieu retraite des fouines, des lutins, des gnomes, et des diables (2)!

Sylvestre Mazzolini, Priérias (Prierio), dominicain, maître du sacré palais, ne fut guère plus heureux. Élevé à la cour des Médicis, l'ami, le Mécène, le familier des artistes, qui s'y étaient donné rendez-vous; homme poli, brillant, il ne porta pas dans sa dispute avec Luther la mauvaise humeur de style qu'on est en droit de reprocher aux adversaires du moine augustin. Sa parole fut constamment calme, ornée, parée avec trop de soin peut-être. La forme même qu'il adopta pour répondre à Luther était une bonne fortune; c'était le dia-

(1) Emser défendit jusqu'à la fin la doctrine de l'Église catholique. Il dédia à Nicolas Hausmann un ouvrage qui a pour titre : Missæ Christianorum contra lutheranam missandi formulam assertio. Coloniæ, 1532, in-12.

(2) Ein Behältniß aller unreinen Geister, und aller feindseliger Vögel, Strauße, Geier, Eulen; ein Behältniß der Marder, Feldteufel, Kobolde, Igel, etc.



logue aux allures franches, à la marche sans gêne, insouciant, libre; à deux personnages, où l'adversaire se tait quand on veut, parle comme on l'entend; où le maître a toujours le dernier mot, et où le disciple est sûr d'être battu (1).

Priérias, qui avait passé ses vieux jours dans cette Rome où peuples et rois s'épuisaient à flatter Léon X, ne vit que la papauté dans la question agitée par Luther. Vieux débris de la cour des Médicis, où son enfance avait été élevée, il ne put supporter que Luther eût la pensée de toucher aux rayons de la tiare de Léon X, son bienfaiteur.

On voit, en le lisant, qu'il était sous l'empire de la fascination que le pape exerçait sur toutes les intelligences. Il est certain que son culte pour la papauté va jusqu'à l'adoration. Il ne faut pas lui faire un reproche de son enthousiasme: il y a quelque chose de chevaleresque dans le dévouement de cet homme à cheveux blancs, qui n'a plus que quelques jours de vie, et qui va se commettre, cassé, usé, malade qu'il est, avec une imagination de trente ans. Sur la puissance des Clefs, les doctrines de Priérias étaient ultramontaines, comme celles de toutes les écoles.

Luther ne resta que deux jours pour composer un pamphlet en réponse au dialogue de Priérias (2).

(1) R. P. Fratris Sylvestri Prieratis ord. prædicatorum et sacræ theologiæ professoris in præsumptuosas Martini Lutheri conclusiones de potestate papæ, dialogus. — Löscher, Reform.-Acta, II, 13.

(2) Responsio M. L. ad dialogum Sylv. Prieratis. Vit. 1518, in-4. V. Löscher, t. II, p. 390, Walch., t. XVIII, p. 120.

Il l'adressa sur-le-champ à son adversaire avec le billet suivant : Voici, mon révérend père, un petit livre que je n'ai mis que deux jours à composer, pour répondre aux babioles que vous m'avez envoyées ; je vous donne tout ce qui me vient à la bouche et à la plume. Si vous avez encore des dialogues, tâchez d'armer un peu mieux le Thomas que vous m'opposerez (1).

Erasme, qui de Bâle épiait les fautes que pouvaient commettre les moines, pour les livrer aux moqueries de ses amis, ne laissa pas tomber certaines paroles de Priérias ; il en rit, et fit rire aux dépens du dominicain. Luther fut moins sérieux, et vit, dans le maître du sacré palais, un scribe qui tenait la plume pendant que Satan dictait (2). On sait que Raphaël a choisi la tête de Priérias, pour la donner à l'un des sages antiques de son école d'Athènes : l'âme chez Priérias était aussi belle que la tête.

Avec un homme comme Luther, la question grandissait : chaque parole, ou douteuse ou hostile,

---

(1) De Wette, l. c., t. 1, p. 136. La lettre est de la fin du mois d'août 1518.

(2) Epitomen seu, ut sylvestraliter græcissem, epitoma responsionis ad M. Lutherum edidit, tot tantisque blasphemiis à capite ad pedes usque refertum, ut in medio Tartaro, ab ipsomet Satanâ editum libellum existimem.—Luth. op. vol. I, p. 54, 56.

Érasme a dit : « Respondit Sylvester Prieras tam feliciter, ut ipse pontifex indixerit illi silentium (Ep. t. I, ep. 910). » Leon X imposa si peu silence à Priérias, que divers opuscules du maître du sacré palais parurent depuis : De juridicâ et irrefragabili veritate romanæ ecclesiæ romanique pontificii, libri tres, Romæ, 1520, etc.

Il ne faut pas croire, comme on affecte de le répéter, que l'Italie

échappée à l'un de ses adversaires, était pour lui le texte d'une glose nouvelle. C'était une bonne fortune, à ses yeux, qu'un moine ignorant ou passionné : le combat se perpétuait. Ses amis, ses mauvais penchants, son amour du bruit, l'œil de l'Allemagne ouvert sur lui ; tout l'entraînait à disputer : c'était sa joie, sa vie, son destin. Et puis, comme il dit, « les luttes incessantes de la parole secouaient ce corps ou ce corpuscule qui sans elles aurait succombé à d'autres tentations. Chanter au Seigneur, c'est-à-dire combattre, voilà son lot sur cette terre. »

Mais comme on va vite dans la voie de la révolte ! Voyez Luther ! D'abord c'est de la colère contre les vendeurs d'indulgences, mais il croit à l'efficacité des remèdes spirituels et au pouvoir qu'a le chef de l'Église de les administrer. Anathème, dit-il, à qui nie la vérité des pardons (1). Puis dans un de ces jeux d'esprit, qu'aimait avec tant de passion l'homme du cloître, il essaye de soumettre cette doctrine touchant l'indulgence à l'examen,

---

ait assisté comme un simple témoin au duel entre Luther et l'autorité ; elle voulut prendre part au combat et se distingua dans la lutte. L'ordre des augustins fournit à notre foi quelques vaillants champions. Nous citerons entre autres Amb. Fiandino, Napolitain, qui a fait une Apologie de la messe, un Examen vanitatis duodecim articulorum Martini Lutheri ; Conflictationes de verà et catholicà fide ; André Bauria qui se fit un nom par son Defensorium apostolicæ potestatis contra Martinum Lutherum, Ferrare, 1521 ; et plus tard Pierre Aurel. Sanuto qui publia, en 1543, son Recens Lutheranarum assertionum oppugnatio. V. Ossinger, Bibl. August., et Elssius, Encomiast. Augustin.

(1) Prop. 71, t. I, Wit.



prêt, si l'on veut, à jeter au vent, aux flammes, ce qu'il donne pour de vains caprices d'esprit, des rêves de folle imagination, des bulles de savon (1). Qui veut argumenter? mais comme on dispute sur la puissance du Créateur, sans que la majesté divine souffre dans son repos, de ces vaines criailleries d'enfant : voici Luther. Personne n'étant venu, et voyant que sa parole se répandait au loin (2), il se résout à imprimer sa thèse, qui bientôt s'étend, s'élargit et devient un chaos de doutes : — doutes sur l'efficacité des indulgences, — doutes sur le mérite des bonnes œuvres, — doutes sur la puissance du prêtre dans le sacrement de la pénitence, —doutes sur le libre arbitre. En vain prétend-il qu'il dispute et qu'il n'affirme pas (3); ce jeu hardi devait troubler les consciences. L'Allemagne religieuse s'émut, en effet. Elle s'émut bien plus vivement quand Luther eut imaginé de traduire ses propositions en langue vulgaire. Dans quel dessein, s'il était, comme il le dit, affligé de tout le bruit que son nom faisait? Pourquoi transporter au milieu du peuple des débats qui devaient s'agiter tout au plus dans l'intérieur d'un cloître ? Le motif qu'il allègue est singulier. — C'est bien malgré lui qu'il donne ainsi au monde ce spectacle, pauvre

(1) Hieronymo Sculteto Eccl., Brandenburgensis episcopo, 22 maii 1518.

(2) Ep. Sculteto, sub initio.

(3) Disputo, non assero, ac disputo cum timore; ibid., sub fine.

enfant sans intelligence ; mais il aime mieux qu'on le traite de fou que d'exposer le salut des âmes. Et puis, il ne fait que proposer (1). Alors pourquoi s'adresse-t-il au peuple ? pourquoi a-t-il abandonné l'usage de la langue latine ? S'il ne dogmatise pas, pourquoi donc accuser d'astuce, d'ignorance et de blasphème, tous ceux qui ne croient point en lui (2)? Si parmi ces questions frivoles, légères, ineptes, il en est de vraies, d'autres de douteuses et beaucoup d'obscures (3) dont il faut déférer la solution au souverain arbitre de l'Église, pourquoi demander qu'on détruise les canons, les décrétales, la théologie, la philosophie, la logique, c'est-à-dire l'Église elle-même (4) ?

Soit que Luther s'effrayât des tempêtes qu'il préparait à l'Allemagne, soit que cet accord des voix catholiques à condamner ses propositions l'étonnât, ou que les prodiges de sa doctrine troublassent son âme; un moment il recula devant l'œuvre com-

---

(1) Coactus sum præter spem et votum, meam infantiam et ignorantiam in vulgum mittere, et declarationes et earum probationes in publicum edere, satiùs ratus me facere, si imperitiæ meæ infamiam incurrerem, quàm illos errare sinerem qui fortè putant omnia esse asserta. — Hieronymo Sculteto Eccl. Brandenburgensis episcopo.

(2) Sic enim suavissimi homines, crassissimâ astutiâ instructi, cùm negare non possint ea quæ dixi, etc. — Johanni Staupitio, 30 maii 1518.

(3) Inter quæ sunt de quibus dubito, nonnulla ignoro, aliqua nego. — Hieronymo Sculteto.

(4) Atque ut me resolvam, ego simpliciter credo quòd impossibile sit Ecclesiam reformari, nisi funditùs canones, decretales, scholastica, theologia, philosophia, logica, eradicentur. — Jodoco Eisenacensi theologo, 9 maii 1518.

mencée, et la lettre qu'il écrivit à l'évêque de Brandebourg (1) témoigne de toutes ses anxiétés.

« Mon maître bien-aimé, lui disait-il, mes folies, les voilà, accueillez-les comme elles méritent de l'être. Afin qu'on ne dise plus que j'affirme avec audace, non-seulement je vous permets, mais je vous supplie d'effacer la plume à la main tout ce qui vous déplaira dans ces fantaisies, et au besoin, de les jeter au feu : cela ne m'inquiète guère. Encore une fois, je proteste que je dispute et que je n'enseigne pas. Je dispute sans affirmer, je dispute avec crainte, mais sans peur des bulles dont me menacent tous ces gens-là, qui donnent leurs songes pour des paroles d'Évangile (2). »

Cette lettre, trop affectueuse pour être sincère, resta sans réponse. On fut contristé du silence de l'évêque : on aimait à se persuader que des paroles d'amour pouvaient arrêter Luther sur le bord de l'abîme. La grande plaie du frère augustin, c'était l'orgueil. Il ne put pardonner au prélat. On dit que Scultet, persuadé que la voix du moine ne trouverait pas d'écho, dormit tranquille au milieu de ses ouailles. Sleidan, Burnet et tous les écrivains

---

(1) Rever. domino Hieronymo, 22 maii 1518.—De Wette, p. 112, t. I.

(2) Itaque digneris, clementissime pater, suscipere has meas ineptias, atque ut omnes sciant, quàm nihil audacter asseram, non solùm permitto, sed etiam obsecro, ut reverenda Paternitas tua, arrepto calamo, quodcunque visum est, aboleat aut igne facto totum comburat : meâ prorsùs nihil refert... Idcircò mei non oblitus, his verbis protestor, me disputare, non determinare. — Domino Hieronymo ecclesiæ Brandenburgensis episcopo. De Wette, l. c., t. I, p. 115.

réformés se sont trop hâtés de condamner cet évêque qui mourut, dit-on, en gardant le secret de son silence. Il est facile à deviner. C'est ce Scultet qui, quelques mois auparavant, avait envoyé l'abbé de Lehnin pour prier Luther de ne publier ni son sermon, ni ses thèses. Luther confus et joyeux de cette démarche, avait promis de se taire. Or le sermon avait été publié ; on le vendait à Wittemberg et à Leipzig, et les thèses avaient été affichées sur les murs de Wittemberg.

Scultet, mélange de finesse italienne et de bon sens allemand, ne pouvait être la dupe de Luther. Que vouliez-vous qu'il dît charitablement à un prêtre qui dans sa réponse au dialogue de Priérias, appelle Rome Babylone empourprée, et synagogue de Satan? Pouvait-il embrasser au front une tête folle qui conseillait aux empereurs, aux rois, aux princes de la terre, de revêtir leur armure et de chasser, non pas avec des édits, mais à l'aide du fer, les Romanistes pensant comme Priérias ; et qui voulait qu'on se lavât les mains dans le sang des cardinaux, des papes, de la nichée de serpents couvant dans la Sodome romaine, comme on met au gibet un voleur, à la potence un meurtrier, au feu un hérétique (1)?

Scultet n'était pas seulement prêtre, il était prophète.

---

(1) Si fures furcâ, si latrones gladio, si hæreticos igne plectimur, cur non magis hos magistros perditionis, hos cardinales, hos papas, et totam istam romanæ Sodomæ colluviem quæ ecclesiam Dei sine fine corrumpit, omnibus armis impetimus, et manus nostras in sanguine istorum lavamus? — Op. Luther, tom. I, Ienæ, p. 60.

Pendant qu'il s'épuisait dans sa lettre du 22 mai à Scultet, en protestations de dévouement à l'autorité, Luther, dans une autre lettre du 30 du même mois à Staupitz (1), cherchait formellement à ruiner l'un des dogmes de l'Église catholique. A l'entendre, les Latins jusqu'à ce jour se sont trompés sur la signification du mot de *pœnitentia*. Se repentir, exprime pour eux une sorte d'acte matériel qui consiste le plus souvent en une confession laborieuse de ses fautes, en froides satisfactions. Les pères grecs ont bien mieux compris le sens intime de cette expression. *Pœnitentia* vient de deux mots grecs, μετάνοια, de μετὰ et νοεῖν, c'est-à-dire de *post* et *mentem*. Ainsi donc, la pénitence est une résipiscence fondée sur l'intelligence de sa faute, qui ne peut exister sans un changement d'affection.

Dans cette théorie qu'il développait presque aussitôt, à l'aide d'un traité spécial (1), Luther altère la doctrine catholique touchant la pénitence. Dans les principes catholiques, la contrition constitue l'essence de la pénitence; la confession en est la forme et le complément, et la satisfaction en est la confirmation. Luther bouleverse le dogme. Il conserve bien encore la contrition et la confession auriculaire, mais il rejette ou dédaigne la satisfaction, c'est-à-dire la peine temporelle que nous trouvons établie dans l'Église depuis les premiers siècles. Aux yeux de l'Église, toujours le pécheur,

(1) Johanni Staupitio, 30 maii; De Wette, l. c., p. 115, 118.

(2) Sermo de Pœnitentiâ F. Martini Lutheri, augustiniani Wittembergensis, 1518.

bien que pardonné, fut sujet à des châtiments; racheté, il est encore redevable à la justice divine. Toujours elle a cru et enseigné que Dieu, en portant le décret de la rédemption, n'a point exempté l'homme des peines temporelles qu'il peut subir.

Du reste, si l'on se rappelle la théorie de Luther sur la justification, on trouvera qu'il était ici d'accord avec ses premiers enseignements. Si la foi seule opère la rédemption dans l'homme déchu, il est clair que l'œuvre satisfactoire est parfaitement inutile dans le sacrement de la pénitence. A quel titre l'aurait-il conservée? Comme restitution? mais ce serait proclamer la nécessité de l'œuvre. Comme moyen de conversion? mais ce serait rétablir le double concours catholique du créateur et de la créature. Comme partie intégrante du sacrement? mais déjà, nous l'avons vu, Luther a rejeté la possibilité du précepte. Et d'ailleurs, à la doctrine des œuvres satisfactoires se lie le dogme des indulgences qu'il a voulu détruire (1). Ainsi, tout s'enchaîne, dans la vérité comme dans l'erreur.

---

(1) Mœhler, la Symbolique, t. I, p. 318 et suiv.

Sur la tradition. Consulter surtout Vincent de Lérins, Commonitor., ed. Klupfel, Vienne, 1809. — Concile de Trente. — Bossuet dans ses Variations. — Mœhler dans sa Symbolique, tom. II, ch. XXXVIII à XLII.

Sur la pénitence. Bellarmin, de Pœnitentiâ, l. I, c. XIX, t. III, — Hugo von Sankt Victor und die theol. Richtungen seiner Zeit, von Alb. Liebner. Leipzig, 1832, pour voir avec quelle profondeur les scolastiques ont traité la question de la pénitence, de la justification. — Catech. ex decreto Conc. Trid. — Joan. Perrone, Prælectiones theologicæ, Lovanii, in-8°, un de ces grands et beaux livres qui font honneur au monde catholique. — Billuart, Theologia dogmatica et moralis, t. III.



CHAPITRE XIV.

LUTHER CITÉ A ROME. — 1518.

Les thèses de Luther traversent les Alpes. — Appel de Luther au pape. — Sa feinte soumission au moment même où il écrit le sermon « touchant la mort d'Adam, dans l'homme. » — Léon X veut ramener le docteur et lui fait écrire par Staupitz. — Luther refuse d'écouter le moine. — Ses doctrines se répandent. — Les princes travaillent à les populariser et par quels motifs. — L'empereur Maximilien dénonce Luther au pape. — Cajetan est chargé par le souverain pontife de citer Luther à Rome. — Hésitation du moine, son subterfuge pour refuser d'obéir. — Il reprend courage et se rit des menaces d'excommunication et du bref du pape. — Il ne partira pas, il veut être jugé en Allemagne. — Le pape consent à lui donner Cajetan pour juge. — Luther est décidé d'avance à ne pas se rétracter. — C'est ce que prouve sa correspondance.

Pendant que l'Allemagne quittait la voie lumineuse où Trithemius l'avait conduite, pour s'attacher aux pas d'un moine en quête d'une étymologie hétérodoxe, que faisait Rome ?

« Maintenant donc, vivons en paix, disait Léon X, la hache ne frappe plus l'arbre au pied, elle ne fait qu'en émonder les branches (1). » Léon X avait raison. Jamais à aucune époque du christianisme la tiare n'avait brillé de tant de splendeur : toutes

(1) Ora mai possiamo viver sicuri ; perche la scure non è più alle barbe, ma è a' rami. — Segni, Storie Fior. libr. IV. — Fabroni, Vita Leonis X, adn. 55. — Voyez dans cette histoire le chapitre qui a pour titre Léon X.



les couronnes s'effaçaient devant elle. Le pape était véritablement le monarque universel : rois, princes, grands du monde, peuple, c'était à qui briguerait un de ses regards : on le chantait dans tous les idiomes, et ses images étaient dans les palais comme dans les chaumières. C'est que le nom de Léon X réveillait à la fois toutes les idées d'art, de poésie et de gloire. C'était la pensée recouvrant ses droits, la poésie recommençant ses chants interrompus, la statuaire reprenant son ciseau, la peinture sa palette; c'était l'antiquité retrouvée, avec son culte pour les arts; ses couronnes pour les artistes, sa passion éclairée pour les monuments; c'était la vieille Rome ressuscitée, avec ses tribuns et ses prêtres, ses empereurs et ses orateurs; c'était un monde tout nouveau, un monde fait comme à dessein pour éterniser la mémoire du pontife, qui le baptisait de son nom, en le peuplant des plus belles intelligences que Dieu eût jamais créées. Après un long règne, il se reposait enfin dans cette Rome qui éclipsait les cités anciennes et modernes. C'est au sein de ces hommages universels que Léon apprit qu'un moine, qui avait nom Luther, troublait dans un coin de sa cellule la paix de l'Allemagne. Les thèses de Martin imprimées par Froben de Bâle (1), avaient traversé les Alpes et commençaient à se répandre à Rome et à Venise. A Milan, un poëte le comparait à Hercule (2) ; à Venise,

(1) Maccrie, Histoire des progrès et de l'extinction de la Réforme en Italie, in-8°, pag. 35.

(2) Schelhorn, Amœnitates hist. eccl. et litt. tome II, p. 624, nous a conservé cette pièce de vers qui se termine ainsi :

Burkard-Shenk, gentilhomme allemand qui venait d'embrasser la vie monastique, avait lu, non sans quelque émotion, les écrits du Saxon (1). Léon ne fut point effrayé, car il ne connaissait ni l'humeur ni l'audace de Luther. Wiclef, Jean Huss, Jérôme de Prague, étaient à ses yeux des leçons données aux novateurs qui pourraient être tentés de les imiter, et les troubles excités par ces hérésiarques un grand enseignement pour les peuples qui voudraient remuer. Le passé n'était pas encore assez loin pour qu'il fût oublié; et d'ailleurs dans la vie religieuse d'une nation, rarement deux révolutions s'essayent dans le même siècle. Ce qui devait le rassurer, c'est la lettre même qu'il venait de recevoir de Luther.

Tout colère du nom d'hérétique que lui donnaient ses ennemis, et qui retentissait à ses oreilles « comme un bruit de cymbales, » Luther avait pris le parti d'en appeler au pape. Si Léon X se taisait, il interprétait ce silence comme une sanction tacite de doctrines, qu'il répandait désormais librement. Il avait eu soin de déclarer qu'il disputait sans affirmer; il n'avait donc à craindre que des conseils et point de sentence. Cette soumission extérieure, en même temps qu'elle condamnait au silence ses adversaires, effaçait la tache d'hétéro-

---

Macte igitur virtute pater celeberrime Luther
Communis cujus pendet ab ore salus;
Gratia cui ablatis debetur maxima monstris
Alcidæ potuit quæ metuisse manus.

(1) Seckendorf, comment. in Luth., t. I, p. 115, cité par Maccrie, p. 57.

doxie dont on l'avait flétri (1). Jamais paroles plus humbles, mais d'une humilité plus apprêtée; rien dans sa lettre d'inspiré, de spontané : tout y respire l'étude, tout y sent la gêne, le travail de tête. C'est merveille comme la langue latine s'assouplit et se façonne sous sa plume, et se fait au gré de son caprice, esclave et courtisane! Il est impossible de croire que ces signes tourmentés représentent la pensée intime de Luther.

Citons-en quelques fragments :

« Ce sont des propositions que je formule, très-Saint-Père, sous forme de thèses et non de doctrines, de véritables énigmes proposées en style énigmatique. En vérité : si j'avais pu prévoir le bruit qu'elles causeraient, j'aurais tâché de me mettre beaucoup plus que je ne l'ai fait à la portée des intelligences....

» Que faire maintenant? me rétracter? Cela n'est pas possible, et pourtant que de haines je viens d'amasser sur ma tête, en publiant ces thèses! Me voilà, sans titre, jeté au milieu d'un public hostile, de docteurs d'opinions contradictoires; moi, pauvre moine sans science, sans esprit, sans lettres et dans un siècle comme le nôtre, poli, brillant, qui heureux de ses sons littéraires, éclipserait Cicéron lui-même. Que voulez-vous, très-Saint Père, c'est l'oie qui criaille devant des cygnes?...

» Donc, pour adoucir l'humeur de mes adver-

(1) Dr. Hagenbach, Professor in Basel, Vorlesungen über Wesen und Geschichte der Reformation in Deutschland und der Schweiz. Leipzig, 1834, t. I, p. 205.



saires, pour contenter mes amis, voilà mes fantaisies que je publie aujourd'hui, qui donneront l'explication de mes thèses. Afin d'être en sûreté, je les place sous le patronage de votre nom auguste, sous l'ombre protectrice de Votre Sainteté, pour qu'on sache désormais quel culte, quel respect je porte à la puissance des clefs, et combien on a eu tort de me prodiguer les épithètes dont on a essayé de me flétrir. Si je ressemblais au Luther de mes ennemis, si dans mes disputes j'avais paru manquer de déférence envers le saint-siége, est-ce que l'illustrissime Frédéric, duc de Saxe, aurait souffert une peste semblable dans son université, lui, si plein d'amour pour la vérité catholique? est-ce que tant d'hommes d'étude et de piété m'auraient souffert plus longtemps? »

Et comme si une profession de foi si claire ne suffisait pas, Luther se jette aux genoux de Sa Sainteté, et, les larmes aux yeux, les mains jointes, lui crie :

« Vivifiez, tuez, appelez, rappelez, approuvez, réprouvez ; votre voix est la voix du Christ qui repose en vous (1). »

Au moment même où Luther protestait en termes si candides de son dévouement et de sa soumission au pape, il attachait à un livre ascétique : « Sur la mort d'Adam et la résurrection du Christ dans l'homme, » une préface où il parlait insolemment du pouvoir des clefs (2). Loin de se taire,

---

(1) Voyez aux PIÈCES JUSTIFICATIVES, n. VII.

(2) Das Büchlein vom rechten Verstand, was Adam und Christus sey, und

comme il l'a promis en attendant la décision du pape, il répand sa doctrine, l'enseigne publiquement au peuple, monte en chaire, soumet au doute la vertu de l'excommunication, et se rit en face de l'autel de l'ignorance et de la tyrannie des « porte-foudres spirituels » (1).

Cependant à Rome on était incertain sur le parti qu'on devait prendre à l'égard de Luther (2). Quelques cardinaux, disent des écrivains protestants, voulaient qu'on en finît par le feu (3). Mais on a oublié de nous donner leur nom. C'était, assurent-ils, le conseil de Jacques Hochstraet de Cologne (4). D'autres, en repoussant les voies de rigueur, voulaient que le pape le déclarât hérétique, sans citation et sans procès; mais les plus éclairés, ceux qui connaissaient l'Allemagne, opinaient pour qu'on l'appelât à Rome, qu'on lui donnât des juges, et qu'on ne le condamnât qu'après l'avoir entendu. Ils espéraient que la pompe de la cour de Léon X l'éblouirait; que ses entretiens avec les doctes personnages qu'elle renfermait l'éclaireraient, et qu'éloigné de ces têtes tur-

---

wie Adam in uns sterben, und Christus in uns auferstehen soll. Ged. Wittenberg, durch Joh. Grünenberg, 1518, mit einer Vorrede von Luther. L'ouvrage fut réimprimé à Leipzig la même année.

(1) Habui nuper sermonem ad vulgum de virtute excommunicationis, ubi taxavi obiter tyrannidem et inscitiam sordidissimi istius vulgi officialium, commissariorum, vicariorum, etc. — Reverendo patri Wenceslao Linco, 10 jul. 1518.

(2) Ibid., sub fine.

(3) Hagenbach, l. c., t. I, p. 203.

(4) Luth. contra Jacob. Hochst., t. I. — Sleidan, t. I. — Roscoë, t. III.

bulentes qui le poussaient dans l'abîme, il se réconcilierait avec l'Église. Léon X se laissait aller à sa nature amoureuse du repos. Comment punir un homme dont l'Allemagne savante s'enorgueillissait, « ce frate Martino, disait-il, doué d'un si beau génie, et qu'on ne haïssait que par jalousie de couvent (1) ? » Il aima mieux tenter une réconciliation. Il fit écrire à Jérôme Staupitz, qui exerçait une grande influence sur Luther. C'était ce vicaire général en qui Luther révérait une piété sans faste, des mœurs d'une évangélique pureté, des lumières étendues. Staupitz n'avait pas voulu assister seulement comme témoin au drame intellectuel qui se jouait en Allemagne, il y avait pris part depuis près de quinze ans. L'histoire, en reconnaissant les services que ce moine rendit aux études, voudrait pouvoir louer son caractère comme elle loue sa science. C'était une organisation molle et flottante. On le voit recevoir une à une les confidences, les projets et jusqu'aux sermons de Luther. Curieux beaucoup plus de la lettre que de l'esprit, il se fatigue à polir la phrase de son ami ; intraitable sur l'orthodoxie du langage, facile sur la doctrine, et toujours étroitement lié avec Rome. Il correspond avec Érasme et Cajetan, et s'entretient familièrement avec Carlstadt et Eckius. A table il se moque de Tetzel : en public, il s'incline devant l'inquisiteur de la foi : il est rieur comme Érasme, et plus couard encore

(1) Frate Martino ha un bellissimo ingegno, e coteste sono invidie fratesche. — Bandello, in Colomesii oper., p. 322.



que le philosophe (1). Staupitz ne devait pas réussir. Il est probable que pour plaire à Léon X il essaya des conseils timides. Luther ne l'écouta pas. et continua de prêcher.

Il commençait à faire des disciples. C'étaient quelques frères du couvent des Augustins, tout fiers de sa gloire ; des princes à qui pesait le joug fiscal de la chancellerie romaine ; des écoliers que sa parole avait conquis ; de pauvres ouvriers mineurs qui croyaient en lui comme à un prophète. Parmi ses apôtres les plus fervents, on citait alors Mélanchthon.

Au sortir de l'enfance, l'imagination tout odorante de grec et de latin, Mélanchthon voulut entendre Luther, et son oreille fut d'abord séduite : son cœur ne résista pas longtemps. C'était un adolescent tendre et rêveur, porté de sa nature au mysticisme et facile à gagner. La langue de l'école ne pouvait lui plaire : celle du Christ, allégorique, effusive, tout empreinte de mélancolie, devait bien vite le charmer, et Luther s'en servit heureusement. Qu'on se figure un beau jeune homme de vingt-deux ans, aux cheveux bouclés de séraphin, à l'œil pudique, rehaussant une grande austérité de principes par des dons de lumière et de science qu'on eût trouvés difficilement, même à cette époque, parmi les vieux humanistes. Luther eut à s'applaudir de le compter au nombre de ses disciples ! Nul autre

(1) Luther reprochait à son ami de ne savoir se décider, ni pour le pape, ni pour le Christ... Quòd inter Christum et papam medius hæreat.

mieux que Mélanchthon n'était fait pour étendre le règne du nouvel évangile. Les catholiques et les protestants s'accordaient à dire qu'en le voyant, on était presque conquis à la réforme. Quand Luther, pour la première fois, l'entendit à Wittemberg, expliquant les comédies d'Aristophane devant un auditoire formé de barons, de princes, de comtes et de lettrés, il ne put retenir son admiration, et se leva pour applaudir le jeune professeur (1)!

Des princes, des électeurs, des nobles, des chevaliers, encourageaient tantôt ouvertement, tantôt en silence, la révolte de Luther. Ni les uns ni les autres ne prévoyaient l'avenir, ne devinaient comment finirait la lutte. Nul n'avait examiné sérieusement la question religieuse. Si elle se fût présentée sans aucune chance de bénéfices à venir, sans aucun espoir de gain, comme pure spéculation théologique, ils l'auraient résolue contre Luther, et se seraient constitués juges souverains de la conscience populaire : mais l'intérêt privé dominait la querelle. Les vendeurs d'indulgences, qui se répandaient dans les villes et jusque dans les hameaux, recueillaient partout d'abondantes aumônes. Quand les princes envoyaient percevoir les impôts, les portes se fermaient, et souvent on usait de violence contre les collecteurs (2)... Obli-

---

(1) Auditores singulis temporibus plerùmque bis mille; inter hos, principes, comites, barones, à generis nobilitate præstantes plurimi.—Heerband, Leichenrede, etc. — Voyez le chapitre intitulé : MELANCHTON, t. II.

(2) Nulla vectigalia, nullum ærarium; quisque rei suæ mode



gés de représenter, les grands avaient à leur solde de nombreux courtisans, des chevaux, des meutes, des valets (1). La sécularisation des couvents, inévitable si Luther triomphait, était un appât pour la cupidité de ces hommes de table, mais de peu de foi. Du reste, tant d'abus s'étaient glissés dans le trafic des indulgences, qu'en se déclarant pour le prêtre de Wittemberg, ils avaient l'air de servir les intérêts de la religion.

Maximilien, l'empereur, ne ressemblait pas à ces princes ; refroidi par l'âge, il voulait mourir en paix. Il fut le premier à dénoncer au pape les troubles qui menaçaient l'Allemagne. Il était prêt à approuver ce que déciderait le saint-siége, et à faire recevoir les décisions pontificales dans toutes les provinces de l'empire. Seulement il priait le pape de proscrire des écoles ces vaines disputes de mots, ces questions oiseuses, ces artifices de sophistes qui n'étaient propres qu'à troubler les consciences. Il ajoutait que si l'on inclinait à abandonner l'unité, il fallait s'en prendre à ces misérables ergoteurs en matière de doctrine, qui pullulaient dans les couvents et les universités. Cette idée était celle d'un esprit clairvoyant. Depuis Scot, le sophisme régnait dans l'école : on disputait sur le libre arbitre, sur l'immortalité de l'âme, sur Dieu, sur l'éternité. Luther fit comme ses devanciers : il disputa, et il a raison de le dire, sur les indulgences, matière au-

---

rator et arbiter esse vult. — Æneas Sylv., de Moribus Germ., p. 706.

(1) Die Ursachen der schnellen Verbreitung der Reformation, von Jakob Marx in-12, p. 161 et suiv.



trement controversée; mais avec cette différence toutefois que leurs thèses n'étaient que de purs jeux d'imagination, tandis que Luther faisait de la dogmatique. Quand il vint, maîtres et écoliers avaient vu une scène semblable à celle qu'il se mit à représenter; seulement c'était sérieusement que le nouveau professeur jouait son rôle. On dut s'y tromper.

Le pape, avant d'avoir reçu la lettre de l'empereur, s'était décidé à intervenir. Il chargea donc l'évêque d'Ascoli de sommer le moine de se rendre dans soixante jours, à Rome, pour y répondre sur sesdoctrines devant des juges choisis par Sa Sainteté. La citation porte la date du 7 août 1518 (1). Luther continuait de prêcher et d'écrire. Alors Léon X, dans le cas où Luther désobéirait, prescrit à son légat à la cour de Maximilien, le cardinal Cajetan (2), de provoquer l'assistance de l'empereur, des princes de l'empire, des universités, et de l'enfermer jusqu'à ce que de nouveaux ordres lui enjoignissent de l'envoyer à Rome. « Si Luther se repent, disait le pape, pardonnez-lui; s'il s'opiniâtre, interdisez-le (3). »

Si Luther refusait de comparaître, le cardinal avait ordre de le menacer de l'excommunication. Le bref déclarait infâmes — tous ceux qui recèleraient l'hérétique, et les privait de leurs priviléges,

---

(1) Cette citation, comme le remarque Lœscher, Reform. act., t. II, p. 370, n'a jamais été imprimée.

(2) Sleidan : Histoire de la Réformation t. I.

(3) Vie de Léon X, par Roscoë, t. III.

de leurs charges civiles, princes ou sujets, laïques ou prêtres; l'empereur seul excepté (1).

Quelques jours après, le 23, Frédéric recevait un bref de Rome, où Sa Sainteté prévenait l'électeur qu'elle venait de faire citer Luther qui semait en Allemagne le trouble et l'hérésie. Léon X engageait le duc à user de tout son pouvoir pour contraindre Luther à obéir. « S'il est innocent, disait le bref, nous le renverrons en paix; s'il est coupable, nous lui ouvrirons nos bras pour se repentir (2). »

Luther ne manifesta ni dépit ni colère, en recevant la citation. On avait répandu le bruit, en Allemagne, qu'il n'arriverait pas à Rome sain et sauf. On devait lui dresser des embûches sur la route, et le noyer, ou « le rebaptiser », comme il le dit en riant. Ces bruits étaient sans fondement.

« Mon âme est sans angoisse, écrit-il à Wenceslas Linck; que peut-on me faire à moi, pauvre malade, tout usé, tout flétri? S'ils m'ôtent la vie, c'est deux heures, une seule heure peut-être d'existence qu'ils m'enlèveront. Chantons avec Reuchlin : Le pauvre n'a rien à craindre, rien à perdre.

» La parole du Christ est ainsi faite : qui veut la porter doit, avec les apôtres, renoncer à tout, être prêt à souffrir la mort..., la mort, le lot de la parole de Dieu; car c'est par la mort que cette parole a été achetée, par la mort qu'elle s'est répandue, par la mort qu'elle se développe, par la mort qu'elle se perpétuera. Le Christ, notre époux, est pour

(1) Cochl., in Act. fol. 15, Selnec. orat. de Luth., p. 8.
(2) Voy. le bref, Op. Luth., t. I.—De Wette, t. I, p. 204.



nous un époux sanglant. Priez Dieu pour son serviteur (1). »

Cependant ses amis intervinrent. Résolu d'abord d'aller à Rome, Luther hésite; il cherche et trouve, pour refuser d'obéir à la citation, un misérable subterfuge, indigne d'une âme telle que la sienne: c'était d'écrire à l'électeur de Saxe, Frédéric, et de lui demander un sauf-conduit que le prince refuserait: « et alors, disait Luther, voilà une bonne excuse pour ne pas comparaître (2). »

Le rouge lui vint bientôt à la figure: il eut honte de son expédient, et résolut de désobéir, et de ne reculer ni devant les dangers, dont ses amis essayaient de lui faire peur, ni devant les menaces d'excommunication du saint-siége. Ce n'est plus ce Luther à genoux aux pieds de Léon X. Écoutons-le sous l'impression encore toute fraîche du bref, au moment où on lui remet la citation du pape, et où seul dans sa cellule il écrit à Staupitz. A chaque ligne de cette lettre, c'est une fibre nouvelle de son âme qu'il met à nu.

« D'excommunication humaine, je n'en crains qu'une seule, c'est la vôtre... Il y a trop longtemps aussi que ces Romanistes se moquent de nous, nous calomnient et nous traitent comme des niais.....

---

(1) Wenceslao Linco. 10 jul. 1518.—De Wette, l. c., t. I, p. 129-130.

(2) Georgio Spalatino. Id visum est amicis nostris tum doctis, tum benè consulentibus, ut ego apud principem nostrum Fridericum postulem salvum (ut vocant) conductum per suum dominium. Quod ubi mihi negaverit, sicut scio mihi negaturum, justissima mihi fuerit exceptio et excusatio non comparendi in Româ. 21 august. 1518.—De Wette, ib., p. 133.

Toute leur étude, à eux, est que le règne du Christ ne soit pas le règne de la vérité; que la vérité ne règne pas, qu'elle soit étouffée, emprisonnée, baillonnée dans son propre empire... J'en veux être de cet empire, sinon par une vie sans reproche, du moins par un cœur et une bouche purs de tout mensonge... Le peuple soupire après la voix du Christ, son pasteur... Je suis sur les épines de tous côtés. Mais le Christ vit; il régnait hier, il régnera demain et dans tous les siècles. J'ai enseigné la vérité: ma conscience me le dit; mais la vérité, sortie de ma bouche, est odieuse. C'est le ventre de Rébecca; il faut que ses enfants y soient froissés, même au péril de la mère (1).

» Que Sylvestre Priérias, ce sophiste campagnard (sylvestris) continue et me provoque encore de ses folies, je ne jouerai plus; mais lâchant le frein à mon humeur et à ma plume, je lui ferai voir qu'en Allemagne on connaît ses roueries : le plus tôt ne sera que le meilleur. Il y a trop longtemps que les Romains nous traitent comme des cuistres et se jouent de nous avec leur verbiage et leurs mauvaises ruses, fourbes et calomniateurs qu'ils sont. »

La pensée que ses ennemis pouvaient regarder son refus de comparaître à Rome comme une faiblesse de caractère, peut-être même comme l'aveu qu'il n'osait rendre compte de sa foi, tourmentait Luther; il ne persista pas longtemps dans son projet

---

(1) A. Staupitz, 1er septemb. 1518; De Wette, l. c., t. I, p. 138.



de désobéissance. On le vit même, au dehors, étaler dans ses paroles un grand respect pour Léon X et une entière soumission au bref. Il s'abstint un moment de prêcher. La multitude fut trompée. Pour colorer son refus de comparaître à Rome, il prétexta la longueur du voyage, la rigueur de la saison, les dangers de la route, son état d'affaissement et les longs travaux qui avaient usé son corps. « Il était prêt à confesser sa foi devant des juges de capacité à Wittemberg, à Augsbourg, ou dans quelque ville d'Allemagne qu'on voudrait lui désigner. »

Ses sollicitations furent vaines : celles de ses amis ne furent pas plus heureuses. Les jours s'écoulaient, et le terme assigné par Léon X approchait. On pouvait craindre que Luther ne fût condamné sans être entendu.

C'est alors que l'université de Wittemberg écrivit au pape pour appuyer la demande de Luther. Les motifs qu'elle alléguait pour le dispenser de se rendre à Rome étaient à peu près les mêmes qu'il avait inutilement fait valoir (1).

L'université avait lieu de se glorifier de Luther, dont les leçons orales attiraient un grand nombre d'étrangers ; tous ces pèlerins, venus de loin, joignaient les mains à la vue des tours de la ville, et s'inclinaient, comme d'autres voyageurs devant Jérusalem. Wittemberg était pour elle une nouvelle Sion (2), d'où la lumière se répandait dans les

---

(1) Seckendorf, l. c. p. 4.

(2) Sicut olim è Sione, ità illo sæculo è Wittembergâ evangelicæ



royaumes voisins, ainsi qu'autrefois de la sainte cité dans les royaumes païens.

L'électeur lui-même, Frédéric, écrivit au nonce Cajetan, pour le prier d'obtenir du pape que Luther fût dispensé d'aller à Rome, et qu'il rendît compte de ses doctrines à Augsbourg (1).

Cajetan, légat à la diète impériale, avait toute la confiance de Léon X; il ne lui fut pas difficile de réussir. Le pape consentit à ce que Luther comparût devant le cardinal.

Cette concession de la cour de Rome étonna Luther et ses partisans. Ils s'attendaient que Léon serait inflexible. L'obstination eût avancé les affaires de la réforme. Quelques-uns des amis du moine, Hutten par exemple, dissimulèrent mal leur dépit. Ils croyaient que Luther serait obligé d'aller à Rome, et ils célébraient d'avance son dévouement, rêvaient des périls et arrangeaient un voyage qui finissait à la manière de celui de Jean Huss et de Jérôme de Prague. Ils connaissaient mal les Médicis. Toujours, comme on le voit, c'est l'homme du Nord qui calomnie l'homme du Midi.

Ce juge, dont le pape avait fait choix, dit un historien protestant, était un homme éclairé, un exégète habile, un savant théologien (2), un cour-

---

veritatis lux in remotissima regna diffunditur. — Scult. Ann. 1517, p. 16, 17. — Seckendorf, l. c., p. 59.

(1) Cochl., l. c., fol. 17, 18.

(2) Papst Leo X rug dem Cardinal Cajetan, ehemaligem Lehrer auf verschiedenen Universitäten, einem berühmten Schriftsteller, der eben sein Legat vom ersten Range in Deutschland war, auf, Luther'n zu verhören. — Schröckh. V. Hœninghaus, la Réf. contre la Réforme, t. I, ch. VII.



tisan de mœurs élégantes, ennemi de toute violence. Cajetan ne voulait pas faire de Luther un martyr, ni disputer avec lui comme Priérias. Luther avait dit au pape : « Je condamne tout ce que vous condamnez. » Or, le pape s'était expliqué. Le rôle de Cajetan en présence du moine était bien simple : « Luther, enseignez-vous ces propositions? » S'il disait oui, Cajetan n'avait qu'à répondre : « Vous êtes hérétique. » Luther de son côté avait pris son parti : c'était de paraître devant Cajetan en accusé qui débat sa foi, qui veut qu'on l'écoute, et qui parlera à tout prix.

Il ne faudrait pas lire sa correspondance; elle ôte toute illusion à son entrevue avec le légat : c'est un drame sans effet dont il a soin de donner d'avance le dénouement, en déclarant hautement qu'il aimerait mieux périr que de se rétracter (1). Pourquoi comparaître? c'est donc une comédie qu'il joue et laisse jouer au légat, puisqu'il est décidé, quoi qu'il advienne, à ne pas céder à des hommes — qui ont fait de l'Italie une nouvelle Égypte, toute remplie de ténèbres palpables; à des fous, ennemis des lettres, qui ignorent le Christ et ce qui est du Christ, et que pourtant on est obligé de tenir comme maîtres de la foi et des mœurs, afin que la parole de Dieu s'accomplisse : je leur donnerai pour princes des enfants, et des intelligences efféminées (2).

(1) Malo enim perire quàm ut revocem benè dicta : Phil. Melanchthoni.

(2) Apud insipientissimos, ità acerrimos litterarum et studiorum



Ces ennemis des lettres : c'étaient Cajetan, Scultet, Sadolet, Bembo, les plus grands humanistes de l'époque.

Ce pape devant lequel il se prosternait jusque dans la poussière, est, s'il faut l'en croire, un malheureux dont les Florentins exploitent les folles dissipations. Ces cardinaux de la cour de Rome ne sont plus des légats du saint-siége, mais des légats de l'avarice (1). De la théologie scolastique, de celle qu'on enseigne à Rome, comme en Allemagne, il ne veut à aucun prix, il n'en voudra jamais (2). En même temps, le « petit moine ignorant » poursuit de ses intraduisibles injures les thomistes ses ennemis. A l'un d'eux, Jacques Hochstraet, il jette ces insolentes paroles :

« En avant donc, tête folle de moine, homme de sang, puisque tu n'es pas soûl du sang de tes frères, en avant! Fouille donc dans le fumier comme le scarabée pilulaire, jusqu'à ce que tu saches ce que c'est que l'erreur, le péché et l'hérésie. Vraiment, je n'ai pas encore vu d'âne comme toi qui te vantes d'avoir pendant tant d'années étudié la dialectique (3). »

---

hostes, Italia est in Ægypti tenebras palbabiles projecta, etc. Ibid.

(1) Ipsi enim pontificis facilitate utuntur in omnem suæ voraginis libidinem. Cardinales enim legatos esse avaritiæ. 2 sept., Spalatino. —De Wette, l. c., t. I, p. 129.

(2) Illorum nolo, usquam, ullo modo. 9 sept. Lango. — De Wette, t. I, p 142.

(3) So gehe denn hin, du unsinniger, blutdürstiger Mörder, der du des Blutes christlicher Brüder nicht hast satt werden können. Geh, erforsche, und suche Roßkäfer in ihrem Miste, bis du lernest was Irrthum, Sünde und

Et ce n'est pas seulement dans ses lettres confidentielles à ses amis de cœur, qu'il révèle ainsi sa pensée intime; l'Allemagne en sait autant à cet égard que Mélanchthon. C'est l'encre et la plume dont il s'est servi pour écrire à Sa Sainteté ces paroles si charmantes d'effusion chrétienne qui vont l'aider à écrire à Priérias:

« Si Rome pense et enseigne ce que je refuse de croire, comme Sylvestre Priérias, je le déclare ouvertement, l'Antechrist siége dans le temple de Dieu, Babylone règne dans Rome empourprée, et la cour de Rome est la synagogue de Satan. Si Rome soutient Priérias; ô Grèce bienheureuse! ô bienheureuse Bohême! ô bienheureux vous tous qui vous êtes séparés de Rome, qui vous êtes retirés de cette Babylone! Ah! je le dis, si le pape et les cardinaux ne ferment pas la bouche à ce Satan, je le confesse à la face du ciel, je me sépare de l'Église romaine, je renie le pape et les cardinaux et je tiens l'Église romaine pour l'abomination assise dans le lieu saint.

» Si Rome et les Romanistes pensent comme Sylvestre Priérias, tout est dit: plus d'autres remèdes pour arrêter leurs fureurs impies que de crier aux princes: Empereurs et rois, liguez-vous pour écraser ces pestes, non plus par la puissance de la parole, mais par celle du glaive (1). »

Ketzerei sey. Ich habe noch keinen größern Esel gesehen als eben dich, wenn du dich gleich rühmst, so viele Jahre hindurch die Dialektik studirt zu haben. — Luther's Werke, (Walch) t. XXI, p. 118.

(1) Si Romæ sic sentitur et dicitur, scientibus pontifice et cardina-



Dithmar raconte la vie des cinq empereurs de la grande race saxonne, de Henri I, des trois Othon et de Henri II (1). Lambert d'Aschaffenbourg met le peuple germain en scène, et retrace avec la foi naïve d'un légendaire, c'est-à-dire d'un poëte, tout ce que le peuple germain a fait de merveilleux dans sa lutte contre les hommes du Nord (2). Hermann Contractus résout quelques problèmes difficiles d'astronomie (3); Notker fait passer les chants du prophète-roi dans un vieil idiome teuton, qui va se perdant de jour en jour (4); Willram, à l'imagination colorée, rime le Cantique des cantiques de Salomon (5). Il est impossible de ne pas applaudir à ces tentatives du clergé, pour donner au peuple germain une littérature nationale.

C'est au clergé, aux moines surtout, que les lettres durent le développement qu'elles prirent avant le règne de la scolastique. Et d'abord, c'est l'instrument de la pensée qu'il fallait créer.

---

(1) Dithmari Merseburg. ep., lib. VII, quinque imp. Saxonicorum, Henrici I, Othonum trium et Henrici II, ed Joach. Jo. Madero, Helmst., 1667, in-4°; in Leibnitii Scr. rer. Brunsw., t. I, p. 323.

(2) Lamberti Schaffnaburgensis Chronic. s. Historia Germanorum, in Pistorii S. rerum germ. Ratisb., 1726, fol. t. I, p. 304.

(3) Hermannus Contractus, de Mensurâ astrolabii liber, in Pezii Thes. anecd., t. III, p. 2, 50, 93. —Il a écrit également : Chron. de Sex mundi ætatibus.

(4) Notkeri Labeonis psalterium Davidicum è latino in theodiscam veterem linguam versum et paraphrasi illustratum, in Jo. Schelteri Thes. ant. Teut., t. I.

(5) Willrami, in Canticum canticorum paraphrasis gemina, prior rhytmis latinis, altera veteri linguâ francicâ, in Jo. Schelteri Thes. Ant. Teut., t. I.



Langue allemande (1). Au huitième siècle, l'Allemagne n'avait pas de langue nationale, mais des dialectes populaires, qu'on parlait et que personne n'écrivait, faute de syntaxe. Il était difficile d'élever jusqu'à la puissance symbolique des signes en grande partie formés de diphthongues. Au temps d'Ottfried, cette entreprise semblait impossible. Le christianisme, qui avait régénéré l'homme, fonda en quelque sorte la langue. Le prêtre, dans ses prédications nomades, la pourvut incessamment, sinon de radicaux nouveaux, du moins d'acceptions nouvelles qu'il donnait aux vocables existants. Ces acceptions n'étaient au fond que la signification figurée de termes populaires en usage, images d'idées inconnues, et que le missionnaire faisait entrer dans le domaine de la parole écrite. Ce ne fut pas seulement un des dialectes que bégayait le peuple, qui s'enrichit ainsi de terminologies nouvelles. Le moine, sorte de lexique vivant, laissait sur son chemin, parmi les peuples divers qu'il évangélisait, des idées qui parvenaient à l'entendement, à l'aide de mots qui changeaient désormais de signification.

De là, un nouvel ordre de notions en partie empruntées à la vie spirituelle, telle qu'elle est représentée dans l'Évangile, et que les missionnaires révélèrent aux peuples qu'ils convertissaient

(1) Sur le développement de la langue allemande, consulter Adelung's umständliches Lehrgebäude der deutschen Sprache, t. I. Leipz., 1782, in-8. — Hoch's Compendium der deutschen Literatur-Geschichte; Berlin, 1795, in-8.

au christianisme. Les premiers fragments littéraires qui nous restent de ces temps anciens sont écrits dans les dialectes bas saxon, allémanique, rhénique et francique. Presque tous sont en prose, et semblent avoir été destinés particulièrement aux prêtres qui portaient la lumière parmi les peuplades païennes. Ce sont des traductions ou des paraphrases du Nouveau-Testament, des livres ascétiques, des statuts, des règles de conduite sacerdotale (1). Leur origine est évidemment latine. Eckardt a donné un fragment d'un sermon latin prononcé au temps de Boniface (2), et qui fut reproduit depuis en langue saxonne. Les gloses de Melberg sont probablement l'œuvre de quelque moine, et les capitulaires de Louis le Pieux ont vraisemblablement été rédigés par des prêtres.

Pour initier les jeunes gens aux secrets de la langue latine, les religieux rédigèrent des vocabulaires que chaque élève était tenu de copier (3). Celui de Raban Maur, qu'un de ses écoliers composa, fut longtemps en usage dans les classes (4). Quelquefois, sous la forme de glossaire, l'auteur enfermait un traité élémentaire de science anato-

(1) Catechesis Theodisca (Eccardi, p. 93.— Grupen, Form. vet. conf. Hannov., 1667, in-4°, p. 19) du neuvième siècle.—Une traduction en langue francique de l'écrit d'Isidore, de Nativitate Domini, 7e s. (Schilter, t. II).— Une paraphrase en langue rhénique des quatre évangélistes (Michæler, t. III, p. 84.)

(2) Catech. Theod., p. 149.

(3) Eccardi, Franc. Or., t. I, p. 853 ; t. II, p. 350-997.

(4) Eccardi, l. c, p. 350.



mique, comme Walfrid Strabo dans son vocabulaire des parties du corps humain (1).

Ce fut un service plus réel que le clergé rendit à la langue nationale, en traduisant quelques ouvrages purement scientifiques, tels que ceux de Boëce, de Martianus Capella, et l'Organon d'Aristote (2). Ces essais, où la pensée primitive pouvait n'être pas toujours fidèlement reproduite, favorisaient le mouvement des idées.

Par intervalles, la pensée, qui devient de plus en plus indépendante, s'essaye à donner une forme originale à ses inspirations; elle chante ou rime: C'est Jésus qui parle avec la Samaritaine en vers rimés; c'est une hymne en vers à saint Georges; ce sont les quatre évangélistes qui racontent encore en vers la vie du Christ. Quelquefois l'écrivain est véritablement inspiré, comme dans l'hymne sur saint Anno, œuvre d'un beau jet poétique. Heureux ou malheureux dans ses vers, le poëte n'en a pas moins rendu service à l'idiome ou au dialecte dont il s'est servi: en croyant ne parler qu'au cœur, il a converti l'oreille (3).

L'Allemagne, si lente dans son travail intellectuel, a devancé toutes les autres nations dans la

(1) Walfridi Strabonis Glossæ latino-barbaricæ de partibus humani corporis (in Goldasti scrip. rer. alem. II; — in Rabani Mauri Op., t. VI, p. 331.

(2) Boëce fut introduit à St-Gall vers le dixième ou onzième siècle (Gerberti Iter alem., p. 143). — Mart. Capella au même temps (Gerbert, l. c., p. 141.)

(3) Eccardi, Franc. Orient., t. II, p. 948. — Nyerup, Symbol., p. 411. — Schilter, t. II.



culture de la langue maternelle. C'est qu'en Allemagne, la langue du peuple était distincte de celle du savant, qui s'était réservé le latin; en sorte que, chaque tentative de la muse plébéienne dans l'idiome populaire, était un véritable progrès lexicologique. Eichhorn remarque, avec raison, qu'il n'en était pas ainsi chez les autres peuples, chez les Français, les Italiens et les Espagnols par exemple, où à cette époque il n'y avait qu'une langue écrite, la langue savante ou latine. Plus tard, quand chez ces nations le latin eut fait scission avec le roman, le roman tomba dans le domaine du peuple; tandis que le latin resta la propriété des hautes intelligences.

Étude de la langue latine. C'est des rives de la Loire que la syntaxe latine fut apportée sur les rives du Rhin. A Tours existait une école célèbre dirigée par Alcuin, et que Raban Maur vint visiter. Les maîtres de ce gymnase s'étaient formé une méthode technique d'enseignement, compréhensible à toutes les intelligences, et dont le succès était aussi sûr que rapide. L'Allemagne, qui désirait s'approprier cette méthode, chargea l'un de ses plus glorieux enfants d'aller l'étudier sur les bancs mêmes du séminaire d'Alcuin.

Raban Maur quitta Tours, emportant avec lui une grammaire qu'il traduisit, et qu'on enseigna bientôt à Fulde. Walfrid l'introduisit à l'école de Reichenau; Ermenric (1) la répandit sur son che-

(1) Liber de Grammaticâ ad Grimoldum archicapellanum. Mabill., Annal., t. IV, p. 420-422.



min dans divers établissements fondés par les moines. On possédait la clé de l'arche sainte, restaient les trésors dont il fallait s'emparer. Raban Maur y songeait. Sous l'œil du maître, d'habiles disciples composèrent de petits lexiques (1) où chaque mot, dont on s'était approprié la notion, venait se ranger par ordre alphabétique. Iso, à Saint-Gall, exécutait le même travail. Bientôt, tous les couvents de l'Allemagne possédèrent des grammaires et des dictionnaires, que des scribes multipliaient, et que les élèves étaient obligés de copier eux-mêmes : la syntaxe et le lexique étaient donc trouvés. Mais le rudiment d'Alcuin fut bientôt insuffisant ; on imagina d'autres méthodes, et le clergé fit des grammaires nouvelles. Parmi les grammairiens de l'époque, on cite Haymo, évêque d'Halberstadt ; Adelmann, évêque de Brixen ; Notker Labeo, moine de Saint-Gall ; Willram, abbé d'Ebersberg (2).

---

(1) Eccardi, Comm. de Reb. Franc. Orient., t. II, p. 340. — Gerbert, Iter alem., p. 4-10. — Bern. Pezii Thes. Anecd., t. I.

(2) Mabillon, dans ses Ann., lib. XXI, n° 18, cite quelques exemples de la manière dont les moines parlaient le latin en France au dixième siècle. L'épitaphe suivante en donnera une idée.

Qui requi esset in passe Eusebia religiosa
Magna ancela Domini
Qui in secullo ab heneunte etate sua vexit.
Secolares, annos XIIII et ubi a Domino
Electa est, in monasterio sanctorum Cyrici
Servivet annos quiquagenta ; recesset
Sub die pridie Kald octobris, indictione sesta.

Voir, dans Labbe, Conc., t. IV, p. 1780, les plaintes de Charlemagne sur la langue barbare dont se servaient les moines en France.

Grâce à ce double instrument de toute investigation lexicologique, la grammaire et le dictionnaire, l'usage du latin se répandit dans les couvents. Toutefois c'est le mot et non pas encore l'idée qui occupait le cerveau du moine, et le mot simple qu'il trouvait ordinairement dans les livres de piété dont il faisait sa lecture habituelle. D'écrivain antique, il n'avait nul souci, nul besoin, parce qu'il cherchait à nourrir son âme avant de féconder sa mémoire. Mais une fois maître du vocable, il était impossible qu'il ne songeât pas à s'approprier l'idée que ce mot représentait plus particulièrement dans l'antiquité; aussi dès qu'il eut conquis le signe, il dut, par une pente insensible, arriver à la source qui l'avait produit. Il comprit donc bientôt la nécessité d'étudier l'antiquité, Au dixième siècle Probus cite souvent Cicéron, Virgile et les écrivains du grand siècle (1); Bruno, archevêque de Cologne, se pique de connaître ses auteurs latins (2); le moine Frumond ramène fréquemment dans ses lettres des passages de Perse et de Juvénal (3). A Paderborn on expliquait, au commencement du onzième siècle, Horace et Virgile, Stace et Salluste (4). Térence était jusque dans la chambre des nonnes, car les religieuses elles-mêmes s'étaient mises avec une ferveur pieuse à l'étude de l'antiquité classique.

---

(1) Servatus Lupus, in ep. 20.

(2) Rotger, in Vitâ Brunonis, c. 7, ap. Surium de Vitis sanctorum, ad D. XI oct.

(3) Ziegelbauer, Hist. ord. Bened., t. II, p. 557.

(4) Vitâ Meinwerki, c. 52, in Leibnitii Scrip. rer. Brunsw.

Mais ce n'est déjà plus le mot seul dont le moine cherche à faire la conquête ; il en veut à la tournure, au rhythme, à l'harmonie, au style enfin. Roger, du couvent de St-Pantaléon à Cologne, dans sa vie de Bruno (1) ; Notker, évêque de Liége, dans sa légende de saint Remach, ne manquent ni de simplicité ni de charme (2). Lambert d'Aschaffenbourg avait étudié les beaux modèles de Rome et d'Athènes ; aussi est-il bien supérieur à tous ses rivaux, même à Peregrinus de Hirschau qui passait pour un maître en style (3).

POÉSIE LATINE. L'Allemagne avant toutes les autres nations eut une épopée. Au sixième siècle un moine chanta l'expédition d'Attila dans les Gaules. Christ. Fischer fit connaître au monde érudit, en 1780, ce poëme épique (4). Il paraît que Raban Maur trouva dans l'école d'Alcuin, à Tours, une prosodie latine qu'il introduisit à Fulde, et qui fut bientôt en usage dans tous les colléges des rives rhénanes. Alors, comme de nos jours, l'écolier était obligé de composer en vers ; l'hexamètre était surtout en honneur dans les couvents. Malheureusement le poëte, véritable saltimbanque, croyait attirer l'admiration de ses lecteurs à force de tours poétiques plus ou moins sérieux.

---

(1) In Leibn. Scrip. rer. Brunsw., t, I.
(2) Apud Surium, 3 sept.
(3) Trithemii, Chron. Hirsaug. an 113, t. I, p. 393.
(4) De primâ expeditione Attilæ regis Hunnorum in Galliam, ac de rebus gestis Waltheri Aquitanorum principis, carmen epicum sæcul. VI nunc primùm ex Cod. memb. productum à Fred. Christ. Jon Fischer. Lipsiæ, 1780, in-4°.

Il y eut des poëmes dont une suite de vers commencent par la même lettre, d'autres dont les vers forment des figures d'hommes ou d'animaux, d'autres où les vers ont tous la même consonnance.

Le poëme *de Sanctâ Cruce* que Raban Maur envoyait, en 847, au pape Sergius, offre une suite d'alinéas dont chacun représente une arabesque (1). La vie de Conrad, par Wippo, est écrite en vers léonins (2).

Ce sont du reste les Allemands qui, les premiers, imaginèrent de mettre l'histoire en vers. Au milieu du neuvième siècle, un moine du couvent de Paderborn essaya de chanter les « gestes » de Charlemagne (3) ; Walfrid Strabo, moine et depuis abbé de Reichenau, célébra non-seulement les saints (4), mais le jardin de son monastère, les fleurs qui croissaient aux environs, l'herbe des champs et les vertus médicinales dont Dieu avait doué certaines plantes qu'il allait cueillir lui-même sur la montagne. Mais le grand poëte de l'époque, c'est une religieuse de Gandersheim, Roswitha, élève de deux jeunes filles, Richardis et Gerberga, qui lui apprirent, l'une le latin, et l'autre le grec. Dans ses moments de loisir, quand elle avait dit

---

(1) Rabani Mauri opera, ed. Georg. Colvenerio. Col. Aggrip. 1627, 1 fol.

(2) Pistorii Scrip. rer. germ., t. III, p. 457.

(3) Poeta Saxo monachus Paderbornensis, de Gestis Caroli M. in Leibn. Scrip. rer. Brunsw., t. I, p. 120.

(4) Vita S. Mammæ, S. Blaitmaici, Visiones S. Wettini, Carmen ad Ruadbertum, in Canisii Lect. ant., t. II, p. 2, p. 176.

ses heures, la nonne lisait Térence qu'elle finit par savoir par cœur ; alors elle eut l'envie d'imiter son poëte bien aimé et d'écrire comme lui des comédies. Elle ne rougit pas d'avouer sa flamme pudique pour ce beau génie (1) ; on s'en doute, du reste, en lisant les six comédies qu'elle écrivit (2). Ce qui l'a charmée dans Térence, c'est une douceur harmonieuse d'expressions qu'elle reproduit assez heureusement. Il faut être indulgent pour une jeune fille et pardonner à Roswitha quelques barbarismes que son maître ne se serait jamais permis. Au milieu des manuscrits d'Ottfried on trouva une espèce de chant que la nonne adressait au moine ; c'est l'œuvre la plus élevée de Roswitha ; elle s'y montre vraiment poëte.

Langue grecque. Charlemagne en prescrivit l'étude aux ecclésiastiques. L'empereur, dans ses rapports politiques avec la Grèce, avait besoin d'ambassadeurs qui entendissent la langue qu'on parlait en Orient. Amalarius, évêque de Trèves, et Hatto, évêque de Bâle (3), que ce prince avait envoyés à à la cour de Byzance, auraient pu passer pour des Hellènes. A Fulde, sous Raban Maur, on enseignait

(1) Non recusavi illum imitari dictando quem alii colunt legendo. Préface de ses Comédies.

(2) Opera Hrosvite, ed. Conrad, Celtes, Norimb., 1501.—Opera partim soluto, partim vincto sermonis genere, conscripta, ed. Henr. Leon. Schurzfleisch. Wittemb. 1707, in-4o.

(3) Hatto fut envoyé avec Hugues de Tours en ambassade auprès de Nicéphore, empereur d'Orient. Il écrivit la relation de son voyage, qui est malheureusement perdue. Voyez Fabricii Bib. lat. med. ævi.



les deux langues latine et grecque (1). On cite comme des hellénistes distingués, Hartmann, l'élève de Raban Maur, Rupert, moine de Mayence, Notker Balbulus, Ratbert et Tutilo, religieux de St-Gall, et surtout ce polyglotte qu'on nommait Hermann Contractus (2).

Histoire. On peut distinguer deux périodes dans l'historiographie : l'une qui précède, l'autre qui suit ou accompagne Charlemagne. Dans la première l'histoire est légendaire, hagiologique, chronologique. L'historien s'attache à reproduire dans ses récits la vie d'un saint, les miracles qui marquèrent l'existence de son héros, l'intérieur de la vie cénobitique. Sa narration, qui presque toujours commence avec la création du monde, ne manque ni de charme, ni de naïveté. En général il est animé d'une vive foi, et la foi est sa muse. Son monde est presque toujours enfermé dans le petit couvent qu'il habite ; et, comme Savonarole il écrit, à l'ombre de quelques beaux rosiers ; mais son style est loin d'en avoir le parfum. Pour s'en convaincre il suffit de jeter un coup d'œil sur les annales de Fulde, par un moine dont on ignore le nom (3), et sur l'origine et les révolutions du couvent de St-Gall, par Ratker (4). Ce sont Raban Maur, Wandelbert, Notker, Walfrid Strabo qui donnèrent le goût des

(1) Ziegelbauer, l. c., t. I, p. 210.

(2) Trith., Chron. Hirsaug. ad an. 1048.

(3) Auctor anonymus Annalium Fuldensium (secul. IX) dans Freher.

(4) De origine et diversis casibus monasterii S. Galli, dans Goldast.



martyrologes et des hagiographies (1). Il ne faut pas leur demander, non plus qu'à leurs imitateurs, de l'ordre, de la méthode, de la critique, encore moins du style dont la barbarie étonnait même les contemporains.

Vers la fin du dixième siècle l'histoire commence à revêtir de nouvelles formes : elle laisse le ciel et va chercher ses héros sur la terre. L'historien s'est mêlé parmi le peuple ; il a étudié les mœurs nationales, les origines des cités, le mouvement des idées, les révolutions des états et les causes qui les ont amenées. Witikind, moine de Corvey, répand le merveilleux dans ses anales saxonnes ; mais quand il décrit un site, une bataille, il est exact et pittoresque (2). Dithmar, doyen de Walbeck, puis évêque de Mersebourg, s'il n'a pas le style de son rival, le surpasse dans l'appréciation philosophique des faits ; son âme est vigoureusement trempée, son coup d'œil sûr, ses vues politiques révèlent un homme d'état (3). Ce sont les deux gloires de l'histoire du moyen âge allemand. Adelbold, moine d'abord, puis évêque d'Utrecht, en 1008, avait fait une étude sérieuse de Tacite dont il cherche à reproduire la phrase sentencieuse (4) ;

---

(1) Aegilis, Vita Sturmionis (ed. Christ. Brovero).—Candidi, Vita Aegilis (ed. Ch. Brovero), 750.—De Miraculis Othmari, dans Goldast. —Theodorici Moguntini, Inventio reliquiarum Celsi confessoris.

(2) Annales de rebus Saxonum gestis (ed. Reineccio). Francof., 1577, in-fol.—Voss. III, de Hist. lat., c. 41.

(3) Chronicorum, lib. VIII, ab an. 876-1018 (ed. Reineccio). Francof., 1580, et Madero, Helmst., 1667, in-4°. In Leibniti Scr. rer. Brunsw., t. I, p. 323.

(4) De Vitâ imperatoris Henrici II, in Leibn. Scr. Brunsw., t. I, n° 30.

mais Lambert d'Aschaffenbourg est bien supérieur à tous les historiens de son siècle. Il avait voyagé jusqu'en Syrie. Il voit de haut et loin, et marche constamment sans interrompre sa narration par d'oisives digressions (1); c'est un homme de talent, de génie peut-être. Siegebert de Gembloux a de belles qualités, mais inférieures à celles de Lambert (2).

L'histoire eut à cette époque une lutte dramatique à raconter, celle de Grégoire VII avec Henri IV; malheureusement le drame enfermait plus d'un écueil, où il était bien difficile qu'un contemporain pût éviter de tomber. L'empire et la tiare se disputaient le monde. Il faut s'attendre, si l'historien porte un capuchon comme Berthold, à l'apologie complète de tous les actes de la papauté. Le moine épouse avec ardeur la cause du pontife romain (3); mais cette passion même sert quelquefois admirablement le narrateur, elle en fait un poëte. D'un autre côté, la mitre ne préserve pas toujours qui la porte d'injustes préventions (4); et qui voudrait se faire une

— Leyseri Hist. poet. med. ævi, p. 307. — Fabricii, Bib. lat. med. æt., t. I, p. 38.

(1) Chronicon Hist. Germanorum. Bas. 1569, in Pistorii Scr. rerum Germ., t. I, p. 301. — Vossius, II, de Hist. lat., c. XLVII.

(2) Chronicon (ab anno 381-1112), imprimé dans Schardii, IV, Chronogr. celeb. Francof., 1566, in-fol., et curâ Auberti Miraei. Antuerp., 1604, in-4°.

(3) In Jac. Gretseri Apologia pro Gregorio VII. Ingolst., 1709, in-folio, et Gretseri oper., t. VI. Ratisb., 1735.

(4) Historia belli Saxonici, 1073-1082. Il écrivit encore des anecdotes sur Henri IV.

idée du caractère du grand pape Grégoire VII doit bien se garder de s'en rapporter au récit de Waltram, évêque de Naumbourg, âme violente, qui pallie jusqu'aux crimes de Henri IV son héros (1).

L'annaliste allemand qui avait pris d'abord pour modèle les historiens antiques ne pouvait manquer de leur dérober la manie des harangues. Bruno fait comme Tite-Live; il prête au début d'une bataille un magnifique discours aux chefs militaires des deux camps; mais le bon sens du peuple teuton se moqua bien vite de ces allocutions de rhéteur, et le moine, c'est une justice qu'on doit lui rendre, ne brava pas longtemps le dédain populaire. Il renonça bien vite à la harangue qu'il remplaça par des documents puisés aux sources officielles, et qu'il jette tantôt au bas de la page, tantôt dans le récit, tantôt à la fin même de son œuvre.

La biographie, à cette époque, prend du développement, a des formes plus appropriées au sujet. La légende est moins superstitieuse, et fait intervenir moins souvent le miracle; non pas que le moine, en écrivant, oublie sa source ordinaire d'inspirations, le ciel; seulement il comprend mieux le caractère de ses personnages et leur double individualité. C'est l'âme et le corps, la matière et l'esprit qu'il s'étudie à montrer dans leurs phénomènes divers. La biographie de l'archevêque Bruno, par Rotger (2), moine de Cologne; de Bernward, évêque de Hildes-

(1) In Goldasti Apologiâ pro Henrico IV.
(2 In Leibnitii Scr. rer. Brunsw., t. I.



heim, par le diacre Tangmar (1); de Meinwerc, évêque de Paderborn, par un religieux inconnu (2), sont des essais historique d'une véritable valeur. Hermann Contractus occupera toujours dans la chronographie un rang distingué (3).

Géographie. C'est au glaive des Franks (ou Franconiens) qui s'ouvrirent un passage à travers le nord de l'Europe, mais surtout à la croix que les missionnaires chrétiens allaient plantant de royaume en royaume que nous devons le mouvement des sciences géographiques en Allemagne. Les moines comprirent la nécessité, pour animer leur récit, de décrire les lieux témoins des exploits de ces peuples guerriers. Les légendaires qui s'attachaient aux pas du missionnaire dans ses courses miraculeuses à travers des peuplades païennes, tinrent à donner des notions exactes sur les mœurs des nouveaux convertis et les pays qu'ils habitaient. Tout légendaire est de sa nature poëte; l'aspect d'un site sauvage l'émeut; il s'inspire à l'ombre d'une forêt ténébreuse; il a besoin de les voir ou par ses yeux ou par les yeux de ses héros.

Adam, chanoine de Brême, est le premier (1076) qui ait étudié avec soin et décrit avec fidélité la topographie d'une contrée (4). Il aimait le grand air

---

(1) In Leib. Scr. rer. Brunsw. t. I, p. 441.

(2) Id. p. 417, 564.

(3) Hermanni Contracti Chronicon, in Pistorio.

(4) Adamus Bremensis, de Situ Daniæ et reliquarum, quæ trans Daniam sunt, regionum naturâ, deque gentium istarum moribus religionibusque. — In Lindenbrog, Script. rerum septent. Hamburg. 1706.

et l'espace ; une partie de sa jeunesse fut employée à visiter des pays inconnus. Pour les décrire, il s'aida d'abord de ses souvenirs, puis des relations que les moines, depuis Louis le Pieux, avaient composées et laissées dans leurs couvents. Son livre fut longtemps cité comme un modèle de géographie comparée ; personne avant lui n'avait donné des notions aussi complètes sur le Jutland, l'intérieur de la Suède et diverses îles de l'océan Atlantique.

C'est dans Solin et Martianus Capella que les moines vont puiser leurs renseignements sur la géographie des peuples de l'antiquité ; mais quand il s'agit des Slaves et des Normands, ils n'ont pour s'aider que les récits de leurs compatriotes. De là, dans la géographie allemande, deux séries de travaux : les uns qu'on peut dédaigner parce qu'ils ne sont que la reproduction, quelquefois même fautive, de notions déjà publiées ; les autres qu'il faut étudier, puisque la plupart du temps ils ont été pris à des sources officielles.

Ordinairement un prêtre qui avait fait de longs voyages en écrivait le récit. C'est ainsi que Wilibad, premier évêque d'Eischtaedt, publia la relation de son pèlerinage en Italie, à l'île de Chypre et dans la Terre-Sainte (1) ; Hayton (Hetto) celle de son itinéraire de Bâle à Constantinople (813), Amalarius, archevêque de Trèves, celle de ses pérégrinations à travers une partie de l'Orient (2).

(1) Mabill., Act. ord. Bened., t. II, p. 273.
(2) Id., p. 455.



Un des plus curieux monuments de cosmographie au dixième siècle était la grande carte géographique dont St-Gall avait fait présent à l'abbaye qu'il avait fondée (1).

Mathématiques. La physique, les mathématiques, l'astronomie faisaient partie de ce *Quadrivium* qu'on enseignait dans tous les couvents. Toutefois ces sciences n'eurent parmi les moines aucun représentant de grande valeur.

Hermann Contractus a laissé deux ouvrages sur la mesure et l'utilité de l'astrolabe (2). Trithemius a vanté les services que Wilhem, abbé du couvent de Hirschau, rendit à l'astronomie et aux mathématiques (3).

Dialectique. Depuis Raban Maur, ce fut une science qu'on enseigna dans tous les couvents; mais ni Théodorich de Mayence, ni Rémi, abbé de Mittlach, ni Orthrich de Magdebourg, ni son élève Adelbert, évêque de Prague, ni beaucoup d'autres moines qu'on vante comme philosophes, n'imprimèrent un mouvement durable aux idées. C'étaient presque toujours les spéculations d'Aristote qu'ils reproduisaient. S'ils ne vont pas à la recherche de l'inconnu, on ne saurait leur reprocher le moin-

---

(1) Radbertus, de Casibus monasterii S. Galli, c. X.

(2) Hermanni Contracti, de Mensurâ astrolabii, liber, in Pezii, Thes. Anecd., t. III, p. 2. De Utilitatibus astrolabii, ib. p. 107.

(3) In Astronomiâ, Mathematicâ et Arithmeticâ quàm peritus fuerit, ejus volumina testantur: de his facultatibus multùm lucubravit. — Trith., Chron. Hirs. an. 1070.

dre écart dans la dogmatique; âmes pieuses qui s'attachent à l'autorité, et n'ont nul souci de paroles nouvelles qui pourraient troubler le monde des intelligences. Croire, aimer, opérer de bonnes œuvres, voilà leur philosophie. Toutefois, à l'ombre du cloître se produisent quelques logiciens vraiment habiles : tel fut Willram qui vint professer la philosophie à l'université de Paris. Élève de l'école de Bamberg, puis moine à Fulde, il mourut abbé de Mersebourg en Suède (1).

La Musique d'église fut cultivée avec succès dans les couvents. On doit à Notker Balbulus de St-Gall, mort en 912, un système de notation à l'aide de lettres de l'alphabet (2). Berno, abbé de Reichenau, utilisa son voyage en Italie avec l'empereur Henri pour étudier le chant romain. De retour en Allemagne, il introduisit quelques améliorations dans le choral. Son traité sur la tonalité fut imprimé, au seizième siècle, à Paris (3). Berno semble avoir donné une vie nouvelle à la musique d'église; il fit école. Bientôt l'Allemagne posséda quelques grands musiciens sacrés, tels que Her-

(1) Claruit his temporibus Wilramus ex scholastico Bambergensi monachus Fuldensis, et tandem ex monacho abbas cœnobii Merseburgensis...vir tam in divinis scripturis quàm in secularibus litteris non infimè doctus, qui in Parisiensi gymnasio philosophiam multis annis gloriosè docuerat. — Trithemius, in Chron. Hirsaug. ad an. 1064. — Fabricius, Bibl. lat. med. æv., t. VI, p. 903. — Polycarp. Leyseri Hist. poet. med. ævi, p. 354.

(2) Notkeri Balbuli sequentiarum liber, in Pez., Thes. anecd. t. 1, p. 15.

(3) Bernonis liber de Officio Missæ. Paris, 1514, in-4°.

mann Contractus, Wilhelm, abbé de Hirschau (1), et Siegbert de Gembloux qui se vante d'avoir *mellifié* le chant des antiennes et des répons de la fête des saints Macaire et Guibert (2).

Quand Guido d'Arezzo eut trouvé son système de notation dans une de nos hymnes d'église, l'archevêque de Brême, Herrmann, appela l'artiste qui fit adopter sa méthode à la plupart des couvents (3).

Médecine. Cette science n'était pas cultivée en Allemagne : on y comptait seulement des praticiens célèbres : A Corvey (4), Wiebert, qui fut plus tard (880) évêque de Hildesheim; Agius, médecin de l'abbesse de Gandersheim, Hathumod (5), et Thiadaz, qui guérit d'une paralysie le duc de Bohême, Boleslas, et reçut pour récompense l'évêché de Prague. A Saint-Gall, on citait Iso, l'un des scolastiques les plus célèbres du neuvième siècle, Notker (954) et Eckkehardt (6).

Théologie. Que de fois n'avons-nous pas entendu répéter qu'avant la réforme, l'exégèse était une science inconnue dans le monde théologique! Il n'en est rien, toutefois. On étudiait la Bible aux couvents de Fulde, de Saint-Gall, de Mersebourg,

---

(1) De Musicâ et Tonis et de correctione Psalterii.

(2) « Arte musicâ antiphonas et responsoria de sanctis Macario et Guiberto mellificavi. »

(3) Adamus Brem., l. II, c. 50, p. 76.

(4) Leibn., Scr. Brunsw., t. II.

(5) Pez., Thes. Anecd., t. I, p. III, p. 283. —Eccard., Comm. de rebus Franciæ Orient.

(6) Eckkehardus, de Casibus Mon. St. Galli.

avec une véritable passion. C'est Raban Maur, qui le premier eut l'idée de commenter la parole inspirée (1). Haymo, son compagnon de classe et de voyages, d'abord professeur à Fulde, puis évêque de Halberstadt, explique le sens mystérieux des psaumes et du cantique de Salomon, les petits prophètes et toutes les épîtres de saint Paul (2). Dithmar, helléniste et hébraïsant (850), discute grammaticalement le texte de saint Matthieu, de saint Luc et de saint Jean (3). Bruno, évêque de Wurzbourg, et fils de Conrad, duc de Karinthie, interprète quelques livres bibliques, confère le texte latin de saint Jérôme avec les gloses de Grégoire le Grand, de Cassiodore et de Beda (4). Walfrid Strabo est un habile exégète. Sa bible *cum glossâ ordinariâ* fut pendant longtemps le manuel de toute l'Église occidentale ; son livre est le résumé fidèle de l'herméneutique grecque et latine (5).

(1) Opera collecta primùm industriâ Jacobi Pamelii, nunc verò in lucem emissa curâ Antonii de Henin, ac studio et op. Georgii Colvenerii. Col. Agr., 1627, in-folio.

(2) Explanatio in omnes psalmos et in cantica, ed. Des. Erasmo. Friburg. 1553, in-folio. — In Jesaiam, ed. Nicol. Herborn. Colon. 1531, in-8°.—In XII Prophetas minores et in Cant. cant. Col., 1529, in-8. — In Pauli epistolas omnes. Col., 1529, in-8°.

(3) Chr. Dithmari Grammatici expositio in Matthæum cum epitomatibus in Lucam et Johannem. Argent., 1514, in-folio.

(4) Comment in totum Psalterium et Cantica tam vet. quàm n. Testament. In Bibl. Patrûm max. Lugd., t. XVIII, p. 65.

(5) Biblia Sacra cum glossâ ordinariâ, primùm quidem à Walfrido Strabo Fuldensi, nunc verò novis Patrûm cùm græcorum tùm latinorum explicationibus locupletata. — Opera et studio Theologorum Duacensium. Duaci, 1607, in-fol., 6 vol.

On a dit qu'avant la réforme la Bible était un livre que le prêtre cachait soigneusement à tous les regards; ambroisie céleste qu'il ne versait que goutte à goutte sur les lèvres profanes. Et voici Ottfried qui met en vers les quatre évangélistes (1); Notker, surnommé Labeo, qui paraphrase les psaumes (2); Willram qui reproduit le Cantique des cantiques (3), tous trois en langue vulgaire.

En tête de son catéchisme, Calvin se plaint que l'Église catholique n'ait jamais voulu rassembler, dans un recueil à l'usage de l'enfant, les dogmes du christianisme. Or, ce Livre-d'Or, c'est le nom qu'on lui donnait, existait au neuvième siècle (4), et il paraît qu'il était l'œuvre de l'un de ces missionnaires qui évangélisèrent la Teutonie. Vraisemblablement, ce petit mendiant qui interrogeait l'enfant de la bonne Cotta sur les vérités de la foi, récitait, sans s'en douter, des questions tirées de l'un de ces catéchismes, qui des forêts de la Buchonie, avait passé dans l'église d'Eisleben.

Tel est le résumé incomplet des travaux monastiques en Allemagne jusqu'au onzième siècle. Depuis cette époque jusqu'à la renaissance, on vit s'élever au delà du Rhin diverses écoles dont l'histoire ne saurait trouver place ici, et qui se partagèrent le monde théologique. Bientôt régna la scolastique, qui rendit, suivant Charles Villers, de véri-

---

(1) In Schilterii Thes. ant. Reut., t. II.
(2) Uebersetzung des Psalters, ed. Jo. Schilter. Ulm. 1726.
(3) In Schilter., t. I.
(4) Eccardi, Catechesis Theodisca.

tables services à l'esprit humain (1). Ses grands apôtres furent saint Thomas, Lanfranc, Roscelin, Abailard, Jean Dun Scot. Toutefois, nous ne saurions nier que la lumière que les couvents avaient fait luire d'abord ne s'obscurcît un moment, surtout vers la fin du quatorzième siècle. Une réforme était nécessaire : le cloître avait besoin d'être régénéré ; cette restauration allait être tentée par un moine de l'ordre des bénédictins (2).

Ce moine s'appelait Trithemius. Essayons d'apprécier rapidement l'influence qu'il exerça sur la discipline des couvents en Allemagne.

---

(1) Essai sur l'esprit et l'influence de la réformation de Luther, par Ch. Villers, in-8 1808, p. 368.

(2) Voir, sur les travaux des moines, J. Gottfried Eichhorn, l. c., p. 440, dont nous avons reproduit en partie les documents, et qui cite encore :—Amalarii Trevirensis Arch. epist. ad Carolum M. de Baptismo, in Canisii Ant. lect., p. 366. — Udalricus, Epist. Augsb. de Cœlibatu cleri, epist., in Eccardi Corp. his. med. ævi, t. II, p. 23. —Haymonis episc. Halb. Homiliarum. Col., 1531, in-8. De Corpore et Sanguine Christi, in d'Achery Spicil., t. XII, p. 27. — Godeschalci, Conf. fidei 2, ad calcem Historiæ Godeschalci et prædestinatianæ controv. auct. Usserio. Dubl., 1631. —Reginonis monachi Prumensis, de Discipl. ecclesiæ, lib. II, ed. Joach. Hildebrand. Helmst., 1949, in-4°.

Cons. encore Christophori Saxii Onomasticon litterarium. Trajecti ad Rhenum, in-8, t. II.

CHAPITRE III.

TRITHEMIUS. — RÉFORME DES COUVENTS.

Naissance de Trithemius. — Comment lui vint l'amour de la science. — Pierre de Heindenburg devine l'avenir de l'enfant. — Trithemius étudie à Trèves, puis dans diverses universités. — Connaissances qu'il acquiert. Il visite Spanheim, dont il est nommé abbé. — Réformes qu'il apporte dans le couvent. — Travaux de Trithemius. — Il meurt. — Influence qu'exerce ce savant sur le régime des monastères. — Les moines, après un long sommeil, comprennent qu'ils doivent revenir aux lettres humaines. — Travail de la presse. — Les lexiques et les grammaires sont reproduits de toutes parts. — La réforme dut nécessairement arrêter ce mouvement intellectuel.

Ne quittons pas les rives rhénanes. Vers la fin de l'hiver, en 1476, un enfant, venu pour assister à la messe qu'on célébrait au couvent de Westenbrul, dans le Rhingau, admirait le missel aux lettres d'or ouvert sur l'autel, et disait à Dieu dans sa prière : Mon Dieu, faites qu'un jour je puisse lire dans ce beau livre.

Ainsi parlait Jean de Trittenheim, si connu sous le nom de Trithemius, né de Jean, vigneron de Heidelberg, et d'Élisabeth de Longwich. C'est en vain qu'il priait : Dieu ne voulait pas l'écouter. Les moines se détournaient quand il les arrêtait pour leur demander de lui apprendre à lire dans le beau Missel du monastère. Trithemius ne se décourageait pas. Or, par une belle nuit d'été, il se réveilla tout à coup, et il aperçut sa petite chambre resplendissante de lumière, et à travers ces

lueurs fantastiques, un jeune homme aux blanches ailes qui tenait en main deux tablettes, l'une pleine d'images de toutes couleurs, l'autre de caractères graphiques.

— Que me voulez-vous? dit l'enfant au messager céleste.

— Choisis, mon petit, dit l'ange.

Et Trithemius, étendant la main, prit l'alphabet.

Et l'ange sourit et s'envola, dit la légende (1).

C'était un véritable grimoire pour Trithemius, que ces pages tombées du ciel et bariolées de figures, semblables à celles qu'il avait vues dans le missel de Westenbrul.

Trithemius avait un ami, Jacques, qui faisait les commissions d'un monastère voisin, où il avait appris à décliner et à conjuguer. Il prit l'alphabet mystérieux et se mit à le lire couramment. Huit jours après, Jean savait l'A B C, l'Oraison dominicale, la Salutation angélique, le Symbole des Apôtres, etc. (2).

Cependant il n'était pas content; il aurait voulu que son livre fût aussi gros que le missel de l'abbaye.

—Console-toi, dit Jacques à son ami, nous irons ensemble au couvent, où de bons frères m'ont appris à lire ; ton ange nous conduira.

Et ils se mirent en chemin. Les voilà qui frappent à la porte du monastère.

---

(1) Macrostroma, seu de laudibus Trithemianis, par J. de Butzbach de Miltenberg. Ce manuscrit se trouve à Bonn.

(2) Ibid.

Or, dans cette sainte maison habitait un père, Pierre de Heidenburg, qui savait lire, non-seulement dans les parchemins latins, mais aussi dans les codices grecs, et même, dit-on, un peu dans les manuscrits hébreux. Il fut émerveillé de l'accent de l'enfant, et il lui dit : « Sois béni, mon fils, c'est le Ciel qui t'envoie, prie et aime le bon Dieu, il t'aidera. Voici une lettre pour ton père. »

Jean sauta de joie, embrassa Pierre de Heidenburg, et reprit le chemin du logis.

Le père lut la lettre. L'abbé lui demandait compte de la fortune de l'enfant, fils d'un premier lit.

Ce soir, Jean alla se coucher sans souper, et le lendemain, au lieu de pain, il eut des coups. La légende ne dit pas si l'ange descendit de nouveau pour consoler son protégé.

Seulement, à quelque temps de là, nous trouvons Jean sur le chemin de Trèves, un livre d'heures sous le bras, le bâton de pélerin à la main, la gourde de voyage pendue à la ceinture, s'arrêtant par intervalles devant une maison de belle apparence, et chantant un vieux cantique rimé pour obtenir le pain du bon Dieu.

Parfois la fenêtre s'ouvre, et nous voyons apparaître entre quelques touffes de clématite, encadrement ordinaire des habitations allemandes à cette époque, une femme qui s'émeut de pitié, essuie une larme, et court chercher quelques miettes de pain qu'elle jette à l'enfant.

Ainsi nourri, comme Luther, par la charité, Trithemius arriva à Trèves, cette ville romaine

remplie de colléges, de monastères et d'abbayes. Il alla droit au couvent le plus renommé.

Là, pendant plusieurs années, Trithemius étudia la grammaire, la dialectique et la rhétorique : trivium ou vestibule de la théologie, alors la maîtresse des sciences. Ses progrès tenaient du prodige. Quand les pères lui eurent livré tous leurs trésors intellectuels, l'enfant s'en alla pour voyager de nouveau.

Le voilà fréquentant les universités allemandes. A Louvain, dans la Germanie inférieure, il se prend aux anges de l'école, à saint Thomas surtout, son maître bien aimé. Heidelberg lui enseigne les ruses du syllogisme aristotélicien ; Mayence l'initie à la philosophie de Platon (1). Quand l'abeille a composé son miel de toutes les fleurs qu'elle trouve dans cet Éden de la science, elle s'envole de nouveau. Cette vie nomade convenait à l'imagination de Trithemius. Elle développa en lui les germes d'un mysticisme dont il devait faire plus tard une véritable poétique. Le soir venu, il aimait à poser sa tente au pied d'un arbre ; sa tente, c'est-à-dire les livres qu'il emportait avec lui, la Bible, Homère et la Somme de saint Thomas. Là, il ne tardait pas à s'endormir ; et dans ce sommeil des sens, où son corps reposait seul, son âme rêvait un monde invisible, dont il était alors l'architecte, et que bientôt il devait chanter en artiste.

Ces étoiles qui scintillaient comme autant de

(1) Macrostroma.



diamants au-dessus de sa tête, avaient chacune un ange dont il écrivait le nom sur ses tablettes; le torrent qui bruissait à ses côtés obéissait à un génie familier qu'il voyait dans le bleu; la feuille qui tombait de l'arbre dans le ruisseau, était détachée par un gnome dont il savait la forme; les éclairs qui brillaient à l'horizon étaient allumés par Satan. C'était la voix du démon qu'il entendait dans le cri de l'orfraie, dans le vol strident de la chauve-souris, dans les hurlements des tempêtes (1). Alors il se demandait si quelques paroles secrètes ne pourraient pas évoquer ces séraphins déchus, et il formulait des exorcismes qui, murmurés par une voix pieuse, peuplaient l'air de toutes sortes d'esprits dont il a tracé, dans sa *Stéganographie*, l'emploi, les attributs et le ministère.

Il avait acquis des connaissances aussi variées qu'étendues. Il savait les langues orientales, la philosophie païenne et chrétienne, l'astronomie et l'alchimie; il était théologien, poëte et orateur. Un jour l'image de son pays natal lui apparut dans sa cellule et il quitta ses livres pour revoir, avant de mourir, la cabane de son père. Il se mit en route avec un clerc qu'il avait initié aux mystères de sa science cabalistique. Ils traversèrent Kreuznach, les hauteurs du Hunsruck, et vinrent demander à dîner au couvent de Spanheim. Au moyen âge, le couvent était une véritable hôtellerie où le voyageur était sûr de trouver du pain, un lit et des aumônes. Le repas fini, ils prirent congé

(1) Macrostroma, etc.

du supérieur, qui avait été aussi enchanté qu'édifié de la conversation des deux pélerins.

— Que Dieu vous conduise, dit le père, en leur donnant sa bénédiction; il vous ramènera bientôt à Spanheim!

— *Amen*, dit le compagnon de Jean.

Ils n'avaient pas fait un mille que l'orage les surprit; un vent impétueux balayait des flocons de neige sur la figure de nos voyageurs: la route était méconnaissable.

— Retournons au couvent, dit le clerc, c'est l'ange des tempêtes que Dieu envoie pour nous barrer le chemin.

Jean s'arrêta en levant les yeux au ciel.

Le frère continua. — Ce blanc suaire qu'il vient d'étendre sur les champs, c'est l'habit que tu dois revêtir.

Jean regardait son compagnon.

— Ce soleil qui luit par intervalle à travers ce rideau de neige, c'est la lumière que tu feras briller dans le couvent (1).

— Que Dieu t'écoute, dit Trithemius: à Spanheim!

Et ils sonnaient, et le supérieur ouvrait, en répétant:

— Je vous l'avais bien dit que Dieu vous ramènerait.

Or ceci arrivait le 25 janvier 1482, le jour de la conversion de saint Paul. Le 1er février suivant, Jean quittait l'habit séculier; le 21 mars, il pre-

(1) Macrostroma.

nait la robe de novice, et le 21 novembre il prononçait ses vœux. L'abbé qui avait deviné l'avenir de Trithemius se nommait Jean de Kolhausen. Quand il partit de Spanheim pour Seligenstadt, où il avait été appelé par ordre de ses supérieurs, le chapitre se rassembla et élut Trithemius, qui fut sacré, au Jacobsberg, près de Mayence, le dimanche avant la Saint-Martin, en 1483.

Tout change à partir de cette époque. Le couvent devient un véritable atelier de peinture, de dessin, de calligraphie; une école de théologie, un séminaire, une académie. Tout le monde prie ou travaille. Il y a des frères qui passent les jours à transcrire d'anciens manuscrits du vieux Testament, en grec et en latin ; d'autres qui nettoient et blanchissent le parchemin; d'autres qui taillent des plumes ou alignent les règles ; d'autres, venus d'Italie, qui enluminent les majuscules et colorient les miniatures; d'autres qui préparent l'ocre, le minium, le cinabre, l'or et l'argent; d'autres qui rassemblent les feuillets, encartent les gravures, relient les volumes, et attachent les fermoirs. L'œuvre achevée, un moine réviseur confère les textes, ligne par ligne, lettre par lettre, et note les fautes échappées aux copistes. Durant ce double travail de la main et du cerveau, en voici qui vont à la découverte d'un orphelin délaissé, d'un moribond qui attend le bon Dieu, d'une âme malade de doutes, portant avec eux du pain, des vêtements, des remèdes et des prières. En voici d'autres qui rôdent au loin, chassant aux manuscrits, qu'ils dépistent admirablement, et qui rentrent au

monastère au son des cloches, aux vivat de l'abbé, car c'est chose précieuse qu'un manuscrit. Sur les gardes de quelques-uns on lit : Acheté par le couvent de..... au prix de tant d'*obit*, de tant de *Pater* et d'*Ave Maria* (1). Trithemius est là, qui assemble tous ces merveilleux feuillets, qui les classe et les catalogue. A son entrée au monastère , l'abbaye n'avait pas quarante-huit volumes; en 1502 elle en comptait près de deux mille, parmi lesquels il en était qu'on citait comme des chefs-d'œuvre de calligraphie.

Souvent Trithemius montait en chaire : il aimait à prendre pour texte de son sermon cette phrase de l'une de ses lettres à son ami Capellarius : La notion c'est l'amour. « Plus nous aimons, disait-il, plus nous savons (2). Le livre divin est la source de toute science ; là repose l'eau vive du rocher, la manne du désert, le lait des petits enfants. Travaillez sans cesse à goûter l'Ecriture ; lisez-la le matin et le soir ; qu'elle revienne dans vos songes, qu'elle illumine vos voies, car ce n'est que par la parole divine qu'on arrive aux joies intimes du cœur (3). Les démons savent, mais comme ils n'ont

(1) Mignet, Comment l'ancienne Germanie est entrée dans la société civilisée.

(2) Tantùm cognoscimus quantùm diligimus. (Joh. Capellario Mathematico.)

Scientia parit Dei cognitionem, cognitio amorem.

(3) Semper ergo ad sapientiæ dulcedinem nobis pervenire cupientibus, ô Rogeri, laborandum est et nunquam à studio scripturarum cessandum ; quia non aliter possumus ad gustum internæ pervenire suavitatis. (Rogerio Sicambro.)



pas l'amour, leur science est vaine et inutile (1). »

De retour dans sa cellule, Trithemius se mettait à travailler : il s'occupait d'un grand ouvrage historique, de son traité de *Scriptoribus ecclesiasticis*, vaste recueil où la légende dramatise le récit, naïve biographie de plus de huit cents pères de l'Église ou théologiens, qu'il dédia à l'évêque de Mayence Jean de Dalberg, l'ami et le protecteur de Reuchlin. En 1477, Utrecht imprima le *De Luminaribus Germaniæ*, qui eut un grand succès dans le monde savant; plus tard, Trithemius publia son *Liber lugubris de statu et ruinâ ordinis sancti Benedicti*, qu'on lisait à table au couvent de Hirschau. L'année suivante, au chapitre tenu à Seligenstad, il prononça un discours *de curâ pastorali*, et, à la même époque, il soutint, contre Wigand Caupo, docte ecclésiastique de Francfort, une thèse en faveur de la conception immaculée de la Vierge.

Tant de travaux lui ont brûlé le sang. Il était en voyage : il se met au lit, apprête lui-même les remèdes qu'il faut employer pour sa guérison et fait venir de son couvent le seul médecin, après Dieu, auquel il ait confiance : un lexique grec imprimé par les Aldes (2).

---

(1) Dæmones mali cognoscunt, sed quia non habent amorem, ad fruitionem quæ ex utroque nascitur minime pertingunt. (Epist. familiares. Franc., 1501, in-fol.

(2) Ad nos cum latore præsentium è græcâ bibliothecâ nostrâ subjecta volumina, ut habeamus ad manum in lecto ægritudinis nostræ quibus fructuosè occupemur per intervalla scripturarum studiis, Dictionarium imprimis græcum ab Aldo impressum romano mittas velim. (Epist.)



C'est dans la solitude de Spanheim, enfermé dans une ceinture de montagnes bleuâtres, au bruit des torrents, au balancement des pins, qu'il rassembla les matériaux d'un livre qui fit beaucoup de bruit quand il parut, et dont on a oublié jusqu'au titre. Nous voulons parler de sa Stéganographie, ou l'art de s'entretenir avec les absents à l'aide d'une écriture occulte (1), livre curieux sévèrement blâmé par Bellarmin, énergiquement défendu par le jésuite Schott.

Trithemius, dans ce singulier ouvrage, donne les noms des anges déchus, leurs habitations, leurs formes diverses, leur signalement. Dans sa *Chronologia mystica*, il assigne les rangs des dominations planétaires : Orifiel est l'esprit de Saturne; Anael l'esprit de Vénus; l'ange de la lune doit gouverner le monde jusqu'en 1879. Pauvre âme! devenue folle à force de science, mais qui, dans ses rêveries extatiques, resta toujours soumise à l'église catholique dont elle fut une des gloires. Trithémius disait en tête de sa stéganographie : « Tout ce qui est écrit dans ce petit volume, repose sur les vrais principes du catholicisme et de la physique; toutes mes adjurations se font au nom de Dieu, sans tromperies, sans superstition, sans atteinte à la foi ou à l'autorité de l'église (2).

(1) Steganographia : hoc est ars per occultam scripturam animi sui voluntatem absentibus aperiendi certa. Darmstadii, 1621, in-4°. Cet ouvrage a été publié pour la première fois à Lyon, en 1531.

(2) Omnia quæ in hoc volumine continentur veris catholicis et naturalibus principiis innituntur, fiuntque omnia et singula cum

Le 16 août 1506, Trithemius quittait l'abbaye de Spanheim pour aller se charger de la direction du couvent des Écossais, à St-Jacques de Wurzbourg, où il avait été appelé par l'évêque Laurent de Bibra. Il avait oublié ses monades aériennes. Tout entier aux soins de l'abbaye, il répéta bientôt ces miracles de zèle évangelique, de charité, et de science que Spanheim avait admirés.

C'est au couvent de Saint-Jacques qu'il acheva ses grandes œuvres historiques. Il employa six années à composer ses *Annales Hirsaugienses*, et sa *Chronica monasterii Spanheimensis sancto Martino consecrati*, deux ouvrages qu'il faut lire, si l'on veut connaître les annales ecclésiastiques et profanes des rives rhénanes. Son *Breviarium primi voluminis chronicorum*, *de origine gentis et regum Francorum. per annos* 1189, *à Marcomiro ad Pepinum regem*, — et son *De origine gentis Francorum ex duodecim ultimis Hunibaldi libris de Francis*, ne doivent être consultés qu'avec prudence : légende plutôt qu'histoire, où le démon paraît à chaque page, mais légende pleine de fraîcheur; naïve peinture des mœurs des premiers âges de notre monarchie ; miroir où l'âme de notre moine se révèle avec ses

---

Deo, cum bonâ conscientiâ, sine injuriâ fidei christianæ, cum integritate ecclesiasticæ traditionis, sine superstitione quâcumque. (Præfatio.)

La mémoire de Trithemius, un moment attaquée, a été vengée par Gasp. Schott, de la société de Jésus, dans un in-quarto qui a pour titre : Schola steganographica. Norimbergæ, 1660.— V. Matthi Gesneri observationes ad steganographiam. — Coleri Anthologia, t. I, fascic. VI, part. 1.

superstitions, mais aussi avec son amour pour ses frères, son enthousiasme pour la chaire de Saint-Pierre, et son culte pour les lettres.

Il faut lire dans sa correspondance avec Jacques son frère, avec Nicolas Remi de Spanheim, avec Roger le Sicambre, avec J. Capellarius le mathématicien, avec l'électeur Hermann de Cologne, avec le pape Jules II, des détails curieux sur la vie cénobitique de cette époque. Il y a là des hymnes à l'Écriture-Sainte qui révèlent à la fois le Père de l'Église et l'écrivain. Il dit quelque part : « *Ignorantia scripturarum, ignorantia Christi est.* »

Nous n'avons pas raconté tous les titres de Trithemius à la reconnaissance des catholiques.

Dans son *Chronicon monasterii sancti Jacobi majoris in suburbio Herbipolitano*, il a narré longuement l'histoire du couvent des Écossais à Wurzbourg; dans sa *Vita sanctæ Irminæ virginis*, il a glorifié Trèves, sa patrie d'adoption : ses *Polygraphiæ* en VI livres, imprimées à Oppenheim, en 1506, contiennent d'utiles notions sur l'art d'écrire en chiffres. William Roscoë a dit dans la vie de Léon X (1), que Bembo essaya le premier, à la Renaissance, de faire revivre la sténographie antique : c'est une erreur; tous les éléments de cet art sont dans les Polygraphiæ de Trithemius. Le jésuite Busée, réunit, en 1605, à Mayence, le recueil des *opera spiritualia* de l'abbé de Spanheim. Ces œuvres

---

(1) Tom. I, Appendice.



renferment des sermons, des exégèses sur divers textes bibliques, des écrits ascétiques. Trithemius travaillait encore quand la mort vint le surprendre. Il mourut comme il avait vécu, en fervent chrétien. Quelques jours avant sa dernière heure, il avait formulé une recette à l'usage de ceux qui veulent conserver, disait-il, « un bon estomac, un cerveau libre, une mémoire docile, la vue et l'ouïe heureuses. » Ce fut pendant plus de deux siècles la panacée de tous les lettrés.

Le jour de Sainte-Lucie, 13 décembre 1516, le monde vit s'éteindre cette grande lumière du moyen âge.

Mais son œuvre n'était pas perdue : la réforme opérée par Trithemius à Spanheim s'introduisit dans la plupart des couvents de l'Allemagne. Le moine, qui si longtemps avait délaissé les lettres humaines, excité par l'exemple de Trithemius, dont Jules II a si souvent loué les lumières, se remet à étudier l'antiquité. C'est vers l'Italie qu'il tourne ses regards. L'Italie envoie à la Germanie tous ces beaux trésors de philosophie, d'histoire, de poésie, de linguistique antique qu'elle a récemment découverts (1). Les couvents teutons secondent ce mouvement intellectuel. Le moine plongé dans le sommeil des sens se réveille : partout vous le trouvez travaillant à ressusciter cette belle langue latine qu'Ottfried et Lambert parlaient autrefois avec tant de pureté. Il faut, pour connaître

(1) Voyez le t. I de notre Histoire de Léon X.



le monde latin qui paraissait oublié, des lexiques et des grammaires : c'est donc par le rudiment et le vocabulaire que l'œuvre de la rédemption spirituelle s'annonce (1).

Partout en même temps renaît le goût des études sacrées que Trithemius recommande si vivement. C'est le livre des évangiles (2) qu'on orne d'images, car Trithemius l'a dit : l'image est une parole muette ; c'est la passion de l'Homme-Dieu qu'on multiplie à l'aide de la gravure sur bois (3); c'est la patience de Job dans la souffrance qu'on

---

(1) Vocabularium latino-germanicum. Norimbergæ, 1479.

Vocabularius incipiens teutonicum ante latinum. Spiræ, 1476, 1477. — Colon., 1496, aut. Goclenio.

Vocabul. variorum terminorum, autore Thortellio. Argentorati, 1502.

Vocab. de partibus indeclinabil. Spiræ, 1479.

Wimphelingii Elegantiarum medulla. Moguntiæ, 1498.

— Elegantiæ majores. Argentorati, 1513.

Vocabularius latinis, gallicis et teutonicis verbis scriptus. Strasb. in-4°, 1515.

Vocabularius fructuosus omni ætati, et utilis. Colon., Ulric Zell.

Vocabularius breviloquus. Basileæ, 1481.

Vocabularius Joan. Altenstaig. Argentinæ, 1515, in-4°.

Vocabularius rerum, in Augustâ, 1478, in-fol.

Incipit Variloquus, compilatus per Mgrn. Joh. Melber. 1481, in-4°.

Vocabularius rerum. August., 1495, petit in-4°.

Gorlandria Joh. de Synonymiâ. Reutlingæ, 1489, in-4°.—Textus Equivocorum. Spiræ, 1487.—Composita verborum (in Belgiâ). Verba deponentialia. Spiræ, 1487.

Grammatellus, pro Juvenum eruditione, cum glosâ almanicâ, lat. et ger. Norimbergæ, 1473-1475, in-4°.

Elegantiarum viginti præcepta. Lipsiæ, 1499.

(2) Memorabiles Evangelistarum figuræ, tradidit Thomas Phorcensis, cognomento Anthelmius. 1503.

(3) Passionis Christi unum ex quatuor Evangelistis textum, autore Rigmano Philesio. Argentorati.

offre comme leçon à tous les chrétiens (1) ; ce sont les chants du Roi-prophète qui sont commentés dans un langage populaire (2) ; c'est la morale biblique dont on célèbre les charmes ineffables (3) ; c'est la prière du Christ, le *Pater noster*, dont on commente les enseignements (4) ; ce sont les Évangiles du dimanche qu'on développe en forme de prônes (5) ; c'est le Miroir de la vie chrétienne par saint Bernard qu'on réimprime dans tous les formats (6) ; c'est le Soliloque de saint Bonaventure qu'on reproduit pour nourrir la dévotion de l'âme contemplative (7) ; c'est l'Image de la vie sacerdotale que l'auteur dédie au clergé catholique (8) ; c'est la vie humaine dont on retrace, dans des emblèmes, les misères et les félicités, misères toutes terrestres, félicités toutes célestes (9) ; c'est un traité des devoirs de l'homme dans toutes les conditions de la vie que compose Jean de

---

(1) Postilla fratris Thomæ de Aquino in Job feliciter incipit. Esslingen, 1474.

(2) Joh. de Turrecrematâ, Expositio brevis et utilis super toto Psalterio. Moguntiæ, 1474.

(3) Liber Bibliæ moralis expositionum interpretationumque, historiarum ac figurar. veteris novique Testamenti, peroptimus incipit liber. Reutlingen, 1474.

(4) Expositio venerabilis magistri Heinrici de Hassiâ super dominicam orationem.

(5) Explicit Postilla super Evangelia dominicalia. Augsb., 1482.

(6) Incipit speculum beati Bernhardi, de honestate vitæ. Mogunt.

(7) Incipit soliloquium venerabilis Bonaventuræ. Argentor.

(8) De Vitâ et Moribus sacerdotum, opusculum singularem eorum dignitatem ostendens, et quibus ornati esse debeant virtutibus explanans, auctore Jodoco Chlictovec.

(9) Liber incipit dictus speculum vitæ humanæ editus à Roderico Zamorensi. Argentorati, 1475.

Galles d'après l'Écriture, les saints pères et les philosophes profanes (1).

Chose curieuse! en tête de la plupart de ces livres divers est une préface où l'écrivain, rendant hommage aux travaux du docte abbé de Spanheim, avoue qu'il la pris pour modèle; que le temps est venu de mettre à profit les conseils de cet homme de Dieu; que la paresse ne doit plus désormais enchaîner la langue du moine, dont la vie va se passer dans la pratique des vertus chrétiennes, l'édification du prochain, la culture des saintes lettres et l'instruction de l'enfance.

Rome en même temps s'expliquait par la voix des Pères rassemblés à Latran. Elle voulait une réforme dans le chef et dans les membres; mais une réforme n'était pas une révolte, et c'est une révolte que Luther méditait.

---

(1) Ad omne hominum genus incipit liber Summa collationum dictus. Colon., vers 1480.

Consult. Vossius III. de Hist. lat. cap. X. — Fabricii Bibl. lat. med. ævi, t. IV.—Heumannus, in Viâ ad Hist. litter. c. IV, § 48. — Id., Miscell. nov. Lipsens. vol. II, part. I, p. 109, 125.—Tob. Magiri Epongmol. crit., voce Trithemius. — Pope-Blount, p. 503-505.

CHAPITRE IV.

LUTHER AU COUVENT. 1507—1510.

Staupitz, vicaire général du couvent des Augustins où vient d'entrer Luther. — Ses idées erronées sur la grâce. — Vie claustrale du moine. — La prière et l'étude l'occupent tout entier. — Épreuves qu'il endure. — Il tombe malade. — Il reçoit la prêtrise. — Il dit sa première messe. — État de son âme. — Hans assiste au saint Sacrifice. — Il aurait voulu empêcher son enfant de prendre les ordres. — Nouveaux troubles et doutes nouveaux qui assiégent Luther. — Un frère le réconforte en lui expliquant ce que c'est que la foi. — La paix semble rentrer dans l'âme du malade. — Sa symbolique touchant la justification. — Doctrine catholique.

Le couvent des Augustins, où venait d'entrer Luther, avait eu pendant près d'un demi-siècle André Prolès pour vicaire-général (1). A Prolès avait succédé Staupitz. C'étaient deux hommes de talent, mais qui, malheureusement, semblaient avoir adopté certaines idées, qui reposaient à l'état de germe dans les sermons du dominicain Tauler (2), sur la déchéance absolue du libre arbitre. De l'homme, ils faisaient une créature inerte, qui

---

(1) Ranke, l. c., t. 285. — Christ. Wilh. Franz Walch, Geschichte der evang.-luther. Kirche, p. 223-232.

(2) M. Humi, Christliche Betrachtung der neuen paracelsischen und weigelianischen Theologie. Witt., 1622, in-8.—Buddei, Isagogen ad theologiam universam, p. 608, 609. — Eccius reprochait à Tauler diverses erreurs sur la grâce.

ne pouvait arriver au salut que par l'activité divine; tandis que dans le système catholique, une double activité, celle de Dieu et celle de l'homme, se rencontrent, se pénètrent et s'assimilent en quelque sorte pour opérer la régénération (1). La grâce vient éveiller l'homme, mais l'homme doit y correspondre. Dieu s'offre pour tirer l'homme de l'abîme, mais l'homme doit tendre la main à son libérateur. On voit combien est consolante cette doctrine qui nous laisse notre liberté tout entière. Si l'Église enseigne que la grâce est toute gratuite (2), elle déclare, en même temps, qu'elle est offerte à tous; qu'ainsi la mort éternelle a sa cause dans le libre refus de recevoir le secours céleste.

Luther entra donc au couvent l'imagination troublée par la mort subite de son ami, et tremblant que la terre ne s'ouvrît sous ses pieds, et qu'il ne tombât sans avertissement, ainsi qu'Alexis, dans les mains de la divinité. Cette vision tourmenta longtemps son sommeil; la nuit, il lui semblait entendre la voix du mort qui venait l'avertir de faire pénitence. Luther, qui n'avait encore goûté d'aucune joie mondaine, lui, si pur alors et si candide, se croyait un grand pécheur! Pour détourner la colère de Dieu, il jeûnait, il se mortifiait comme un anachorète de la Thébaïde. Surtout il avait peur du démon, et ce n'était qu'à force de prières qu'il parvenait à en chasser le fan-

(1) Mœhler, la Symbolique, traduite par F. Lachat, in-8. 1836, t. I, p. 100.

(2) Concil. Trid, Sessio VI, c. 2.



tôme. Un jour que le prêtre récitait à la messe l'évangile et qu'il prononçait ces mots : *Erat Jesus ejiciens dæmonium, et illud erat mutum*, Martin, saisi de terreur, se leva et s'écria : *ha! non sum ego, non sum ego* (1).

Sa vie claustrale était celle d'un véritable ermite. « Si jamais, disait-il, Augustin alla droit au ciel par les murs d'une abbaye, je mérite d'y entrer : c'est un témoignage que tous mes frères me rendront. Je jeûnais, je veillais, je me mortifiais, et je pratiquais les rigueurs cénobitiques jusqu'à compromettre ma santé. Ce ne sont pas nos ennemis qui croiront à mon récit, eux qui ne parlent que des douceurs de la vie monastique, et qui n'ont jamais aucune tentation spirituelle (2) ! »

Parfois une hymne ou bien une prose d'église allégeait ses ennuis : il aimait surtout le chant grégorien, et son plus grand bonheur était de faire sa partie avec quelque enfant de chœur. Il avait une belle haute-contre (3).

Parfois aussi il quittait le couvent au lever du soleil, s'enfonçait dans la campagne, et, au pied d'un arbre où il s'asseyait, il prêchait la parole de Dieu aux bergers, puis s'endormait aux sons de leur musique champêtre (4). Le soir, il rentrait dans sa cellule solitaire, se remettait à prier, et s'endormait au bruit de cette petite fontaine dont

(1) Lingaeus, in Vit. Luth., p. 4.
(2) Math., in Vitâ Lutheri.
(3) Razebergius, Mss.
(4) Ranke, l. c., t. I, p. 292.

l'eau, coulant par mille canaux, allait mouiller les rosiers du couvent.

Son noviciat fut pénible; ses supérieurs, qui s'étaient aperçus de son penchant à l'orgueil, tentèrent sa vocation par d'énergiques épreuves. Luther était obligé de balayer les dortoirs, d'ouvrir et de fermer les portes de l'église, de monter l'horloge et d'aller, un sac sur le dos, mendier publiquement (1). Le frère murmura; l'université de Wittemberg intervint et le bon Staupitz aussi, qui mirent fin à de semblables épreuves, où il était à craindre qu'il ne succombât (2).

Il prononça ses vœux en 1507, et reçut la prêtrise la même année. — Promettez-vous, dit le prélat ordinant Lasphe (3), de vivre et de mourir dans le sein de l'église catholique notre bonne mère ?— Le néophite répondit : Je le promets. Ce fut un jour mémorable, une grande solennité dans sa vie, que celui où Luther célébra le saint sacrifice, le 2 mai, le quatrième dimanche après Pâques (4). « C'est aujourd'hui, écrivait-il à Jean Braun d'Eisenach, que je dirai ma première messe; venez l'entendre. Pauvre jeune homme, indigne pécheur ! Dieu, dans ses trésors de miséricorde, a daigné me choisir; je tâcherai de me rendre digne de sa bonté, et autant qu'il est possible à de la poussière

(1) Primum ejus officium in cœnobio fuit cloacæ expurgatio. — Pfefferkorn, l. c., p. 358.

(2) Mathesius, l. c., Pred. I.

(3) Friedrich Keyser, Reformations-Almanach für 1817. In-18. Erfurt, p. 89.

(4) Buchholz, Chronol. sub anno 1507.



comme moi, d'accomplir ses desseins. Priez pour moi, mon cher Braun; que mon holocauste soit agréable au Seigneur (1).

Hans Luther vint mêler, en assistant à la première messe de son fils, ses prières à celles de Braun. « Mon père, dit Martin, n'était pas du tout content; au contraire, il s'emportait contre un fils qui ne craignait pas de lui désobéir. La peste vint, qui lui ravit deux de ses enfants : moi j'étais au lit, malade et près de mourir; mes supérieurs pressaient mon père de me laisser embrasser la vie cénobitique et de me consacrer aux autels. Hans hésitait, il avait d'autres desseins ; enfin on vint à bout de vaincre ses répugnances; il céda, mais de mauvaise grâce. « Dieu veuille, dit-il, qu'il ne se soit pas trompé sur sa vocation. » Quand vint le jour de ma première messe, je lui écrivis; mon père m'apporta vingt gouldes (2). »

Après le sacrifice, on se mit à table; Hans était à côté de son fils qui croyait recueillir de la bouche paternelle des paroles de joie : — Mon cher père, dit Luther au vieux mineur, de grâce, pourquoi donc êtes-vous si triste, et d'où vient que vous ne m'avez laissé prendre qu'à regret l'habit de moine? mais c'est un bel habit, mon père (3)! Hans se leva, et s'adressant aux docteurs, aux maîtres en

---

(1) Sancto et venerabili Christi Mariæque sacerdoti, Johanni Braun, Isenacensi vicario, 23 apr. 1507. — De Wette, l. c., t. I, p. 3, 4.

(2) Mathesius, fol. 3, a. — Colloquia latina, t. II, f. 13, 14, 6, 5.

(3) Tenzel's Bericht von der Reformation, t. I, p. 148. — Luther's Werke Halle, t. XIX, p. 1808.



théologie et aux autres pères : « N'avez-vous pas lu dans l'Écriture, demanda-t-il, qu'on doit respecter son père et sa mère? — Oui, cela est écrit, dirent les conviés; et le regard de Hans s'arrêta sur Martin qui resta muet. On se mit à parler de choses et d'autres, mais le père reprit tout haut : « Fasse le ciel que ceci ne soit pas un leurre du démon... Allons, buvons, trinquons, et que Martin nous aime un peu mieux. » Luther avait monté à l'autel tout tremblant; au canon il fut saisi d'une telle épouvante, qu'il aurait quitté l'église sans achever le sacrifice, si le prieur ne l'eût retenu (1).

L'étude continua de faire les délices de Luther, il lisait Occam, qu'il préférait à saint Thomas et à Scot; Gerson, dont il ne cessait de vanter l'intelligence; saint Augustin, qu'il préférait à tous les pères; et la Bible surtout qu'il regardait comme la source des doctrines célestes (2). La lecture avait pour lui tant de charmes que, plus d'une fois il oublia, pendant des semaines entières, de réciter ses heures : le soir venu, au lieu de se coucher, il allumait sa petite lampe, et passait une partie de la nuit à réparer sa faute, pour ne pas désobéir aux règles de son ordre.

Le sacerdoce exaltait la piété de Luther, dont le temps s'écoulait à étudier et à prier; ses joues se fanèrent, son teint se décolora, et l'adolescent, si

(1) Martin Luther's Leben, von Gustav Pfizer.—Coll. lat. t. II, p. 13, 14. — Cochlæus, in Actis Lutheri, p. 2.—Ulenberg, l. c., p. 6.
(2) Seckendorf, l. c., p. 21.



frais, si rosé, quand il allait chanter aux portes de Magdebourg, tomba dans une sorte de marasme qui faisait pitié à Mosellanus. Ce savant nous le représente usé, flétri, et tellement amaigri, qu'on eût pu compter ses côtes (1). Ses supérieurs craignirent un moment que cette fièvre de dévotion ne nuisît à son intelligence et à son corps, et ils essayèrent d'y remédier. Staupitz, vicaire général de l'ordre des Augustins, qui l'avait pris en vive amitié, et que Luther chérit toujours si tendrement, lui disait : « Assez, assez, mon enfant : tu parles de péché, et tu ne sais pas ce que c'est que le péché ; si tu veux que Dieu t'assiste, ne joue donc plus à la poupée. » Un jour qu'il confessait de misérables peccadiles, tout contrit comme s'il eût accusé des crimes, le prêtre l'arrêta en riant : « Tu es donc fou, lui dit-il, Dieu ne t'en veut pas, c'est toi qui lui en veux (2). »

Mais Luther n'écoutait ni les conseils de Stau-

(1) Löscher's vollst. Reformations-Acta, III, 247. Il y a, dans la sacristie de l'église paroissiale de Weimar, une vieille peinture de 1572, par Vischer, un des disciples de Lucas Cranach, au bas de laquelle le maître a placé son monogramme, qui imite assez bien les deux bras d'un télégraphe, et où Luther est représenté sous l'habit de moine (frère Augustin), sous l'habit de chevalier Georges (à la Wartbourg) et sous l'habit de docteur (l'Ecclésiaste de Wittemberg) : l'image du frère Augustin ressemble bien au portrait de Mosellanus. Ces trois têtes, reproduites par Jagemann, sont regardées par l'auteur de l'Almanach de la Réformation, publié à Erfurt, comme les portraits les plus exacts que nous ayons de Luther. Ils ressemblent du reste aux originaux de Lucas Cranach qu'on voit à Weimar, à Gotha et à Erfurt, et aux peintures d'Holbein qu'on trouve aux musées de Bâle et de Florence.

(2) Gustav Pfizer, Luther's Leben, l. c.



pitz, ni les avis de son confesseur. On le voyait au pied des autels les mains jointes, les yeux levés au ciel et tous pleins de larmes, demandant pardon à Dieu. Souvent la nuit il s'agenouillait au chevet de son lit, et restait en oraison jusqu'au lever du soleil (1). Un jour la porte de sa cellule ne s'ouvrit pas à l'heure accoutumée; ses maîtres étaient inquiets; on frappa à la cloison de son oratoire : personne ne répondit. On prit le parti d'enfoncer la porte, et on trouva le frère dans un état extatique, la face contre terre et respirant à peine. Alors un moine prenant sa flute se mit à jouer un des airs qu'aimait Luther, qui revint doucement à la lumière (2). Avouons que ces couvents d'Allemagne, où le supérieur, comme Staupitz, se délasse dans l'étude et la lecture des poëtes profanes, où l'on guérit les maladies de l'âme à l'aide de l'harmonie, où des moines se meurent d'amour pour Dieu, ne ressemblent pas beaucoup à l'image qu'en ont donnée les philosophes du dix-huitième siècle!

Pauvre jeune homme, qui ne trouve qu'amertume et désespoir dans le service de Dieu; qui essaye de tous les moyens pour l'aimer, et dont les aspirations vers le ciel s'arrêtent en chemin; qui se consume à prier, à jeûner, à se mortifier, et à qui les prières, les jeûnes incessants, n'apportent ni joie ni soulagement, comme si son cœur se fût flétri dans le crime! La lutte était trop forte, il aurait

(1) Gustav Pfizer, l. c.
(2) Seckendorf, l. c., p. 21.



fini par succomber. Cette chaîne de terreurs et de tentations était trop pesante pour lui; il s'en fût débarrassé peut-être par le désespoir, car il ne pouvait chasser ces fantômes qui l'obsédaient la nuit, le troublaient dans ses études, et venaient le tourmenter jusqu'au pied des autels où il se réfugiait pour leur échapper. C'est qu'à son âge il se trompait sur ces caprices d'imagination, et qu'il prenait pour des châtiments du Seigneur les songes d'un cerveau fatigué de travail. Si, lorsque la cloche le réveillait, il prenait son livre d'heures, ses yeux tombaient toujours, nous dit-il, sur des passages de l'Écriture qui l'effrayaient. Il lisait: Dirigez-moi, Seigneur, dans votre justice et dans votre vérité. Or, continue-t-il, la justice de Dieu, c'était pour moi la colère de Dieu (1). Étrange hallucination d'un cœur malade qui n'a pas compris que la justice embrasse toujours sa sœur la miséricorde!

Un jour qu'il se promenait, en proie à sa mélancolie ordinaire, il trouva sur son passage un vieux moine, qu'il interrogea douloureusement;

—Mon frère, lui dit le religienx, je sais un remède aux maux qui vous tourmentent.

— Et lequel? reprit Martin avec une voix tremblante.

— La foi, dit le moine.

— La foi? reprit Luther que ce mot avait bouleversé, la foi?

---

(1) Ranke, l. c., t. I, p. 292.



— Oui, mon frère, la foi gratuite : croire c'est aimer, et qui aime sera sauvé.

Les yeux du malade brillèrent d'un feu nouveau.

— La foi! répétait-il, croire! aimer! comme une âme qui sort d'un long rêve.

— Oui, continua le frère; n'avez-vous pas lu ce passage de saint Bernard dans le sermon de l'Annonciation? « Crois que par Jésus tes péchés te seront remis, c'est le témoignage que l'Esprit saint met dans le cœur de l'homme; car il dit : Crois. et tes péchés te seront pardonnés. »

La foi par l'amour, la justification par la foi, et la justification gratuite, voilà tout ce que Luther vit dans la parole du frère augustin. Ce fut un éclair, mais un éclair trompeur.

A partir de cet entretien si court où chaque interlocuteur eut à peine le temps d'échanger quelques mots, plus de terreurs ou d'obsessions nocturnes : Luther sommeille en paix. Plus d'épouvantes intérieures dans le jour : il se livre à l'étude sans distraction; il assiste aux offices comme les autres moines avec un recueillement qu'aucune frayeur ne vient troubler; il prie, il jeûne et ne se croit plus déshérité du ciel. Un mot avait opéré ce changement; à l'aide de ce mot, LA FOI, tout s'explique pour lui. S'il était assailli de vaines terreurs, s'il tombait dans le désespoir, s'il doutait de son salut et de la miséricorde de Dieu, c'est qu'il ne croyait pas; — s'il avait souffert dans son âme depuis qu'il se connaissait, c'est qu'il n'avait pas la foi; — si ses supérieurs avaient essayé inutilement de le consoler, c'est qu'il n'entendait pas le langage que parlait si

admirablement le pauvre frère, ou que peut-être il n'aimait pas comme le moine. Avec la foi il a reçu une nouvelle vie. Il était encore malade, mais d'une autre affection, malade d'amour et non plus de crainte et de désespoir, car chez lui tout était passion. La foi gratuite ou la grâce devint donc pour lui une symbolique qui exprimait la pure essence du christianisme; un miroir, ou, comme il l'appelait, une vérité qu'on avait obscurcie et cachée jusqu'alors, ou remplacée par des pratiques, des observances, un culte extérieur et des traditions, qu'il faudrait tôt ou tard effacer, si on voulait revenir à la pureté primitive de la parole divine. Un chapitre de saint Paul aux Corinthiens, sur lequel, au sortir de son colloque avec le moine, tombèrent ses regards, lui parut comme une illumination de Dieu même, qui prenait soin de confirmer par l'Apôtre la grande vérité qu'il venait de trouver. Il referma le livre, tout joyeux de sa bonne fortune. Sa joie devait être de courte durée.

Il venait de se formuler un système sur la justification, qu'il élevera bientôt jusqu'à la puissance du dogme, et qui formera l'article fondamental du symbole de sa nouvelle église. Il importe donc de nous faire une idée de ce que Luther croyait au sujet de la justification : qui, mieux que Bossuet, pourrait nous le révéler?

« La justification, c'est la grâce, qui nous remettant nos péchés, nous rend en même temps agréables à Dieu. On avait cru jusqu'alors que ce qui fait cet effet, devait à la vérité venir de Dieu, mais enfin devait être en nous; et que pour être justi-

fié, c'est-à-dire de pécheur être fait juste, il fallait avoir en soi la justice, comme pour être savant et vertueux, il faut avoir en soi la science et la vertu. Mais Luther n'avait pas suivi une idée si simple. Il voulait que ce qui nous justifie, et ce qui nous rend agréables aux yeux de Dieu, ne fût rien en nous; mais que nous fussions justifiés, parce que Dieu nous imputait la justice de Jésus-Christ comme si elle eût été la nôtre propre, et parce qu'en effet nous pouvions nous l'approprier par la foi.

» Mais le secret de cette foi si justifiante avait encore quelque chose de bien particulier : c'est qu'elle ne consistait pas à croire en général au Sauveur, à ses mystères et à ses promesses, mais à croire très-certainement chacun dans son cœur que tous nos péchés nous étaient remis. On était justifié, disait sans cesse Luther, dès qu'on croyait l'être avec certitude; et la certitude qu'il exigeait n'était pas seulement cette certitude morale, qui, fondée sur des motifs raisonnables, exclut l'agitation et le trouble, mais une certitude absolue, une certitude infaillible où le pécheur devait croire qu'il était justifié de la même foi, dont il croit que Jésus-Christ est venu au monde.

» Sans cette certitude il n'y avait point de justification pour le fidèle : car il ne pouvait, lui disait-on, ni invoquer Dieu, ni se confier en lui seul, tant qu'il avait le moindre doute, non-seulement de la bonté divine en général, mais encore de la bonté particulière par laquelle Dieu imputait à chacun de nous la justice de Jésus-Christ; et c'est ce qui s'appelait la foi spéciale.

» Il s'élevait ici une nouvelle difficulté : savoir si, pour être assuré de sa justification, il fallait l'être en même temps de la sincérité de sa pénitence. C'est ce qui d'abord venait dans l'esprit à tout le monde ; et, puisque Dieu ne promettait de justifier que les pénitents, si l'on était assuré de sa justification, il semblait qu'il le fallait être en même temps de la sincérité de sa pénitence. Mais cette dernière certitude était l'aversion de Luther ; et, loin qu'on fût assuré de la sincérité de sa pénitence, on n'était pas même assuré, disait-il, de ne pas commettre plusieurs péchés mortels dans ses meilleures œuvres, à cause du vice très-caché de la vaine gloire ou de l'amour-propre.

» Luther poussait encore la chose plus loin : car il avait inventé cette distinction entre les œuvres des hommes et celles de Dieu, que les œuvres des hommes, quand elles seraient toujours belles en apparence, et sembleraient bonnes probablement, étaient des péchés mortels ; et qu'au contraire les œuvres de Dieu, quand elles seraient toujours laides, et qu'elles paraîtraient mauvaises, sont d'un mérite éternel. Ébloui de son antithèse et de ce jeu de paroles, Luther s'imagine avoir trouvé la vraie différence entre les œuvres de Dieu et celles des hommes, sans considérer seulement que les bonnes œuvres des hommes sont en même temps des œuvres de Dieu, puisqu'il les produit en nous par sa grâce ; ce qui, selon Luther même, leur devait nécessairement donner un immortel mérite : mais c'est ce qu'il voulait éviter, puisqu'il concluait au contraire, que toutes les œuvres des jus-

tes seraient des péchés mortels, s'ils n'appréhendaient qu'elles n'en fussent; et qu'on ne pouvait éviter la présomption, ni avoir une véritable espérance, si on ne craignait la damnation dans chaque œuvre qu'on faisait.

» Sans doute la pénitence ne compatit pas avec des péchés mortels actuellement commis : car on ne peut ni être vraiment repentant de quelques péchés mortels sans l'être de tous, ni l'être de ceux qu'on fait pendant qu'on les fait. Si donc on n'est jamais assuré de ne pas faire à chaque bonne œuvre plusieurs péchés mortels : si, au contraire, on doit craindre d'en faire toujours, on n'est jamais assuré d'être vraiment pénitent; et si on était assuré de l'être, on n'aurait pas à craindre la damnation, comme Luther le prescrit, à moins de croire en même temps que Dieu contre sa promesse condamnerait à l'enfer un cœur pénitent. Et cependant, s'il arrivait qu'un pécheur doutât de sa justification, à cause de son indisposition particulière dont il n'était pas assuré, Luther lui disait qu'à la vérité il n'était pas assuré de sa bonne disposition, et ne savait pas, par exemple, s'il était vraiment pénitent, vraiment contrit, vraiment affligé de ses péchés : mais qu'il n'en était pas moins assuré de son entière justification, parce qu'elle ne dépendait d'aucune bonne disposition de sa part. C'est pourquoi ce nouveau docteur disait au pécheur : Croyez fermement que vous êtes absous, et dès là vous l'êtes, quoi qu'il puisse être de votre contrition; comme s'il eût dit : Vous n'avez pas besoin de vous mettre en peine si vous êtes pénitent ou

non. Tout consiste, disait-il toujours, à croire sans hésiter que vous êtes absous : d'où il concluait, qu'il n'importait pas que le prêtre vous baptisât, ou vous donnât l'absolution sérieusement ou en se moquant; parce que dans les sacrements il n'y avait qu'une chose à craindre, qui était de ne croire pas assez fortement que tous vos crimes vous étaient pardonnés, dès que vous aviez pu gagner sur vous de le croire (1). »

Ainsi, cela est bien entendu : la foi comme l'enseigne l'école catholique, c'est un ferme assentiment par lequel l'esprit croit avec une certitude pleine et entière la révélation des mystères de Dieu (2). Mais comme la justification est le renouvellement complet de l'homme, la foi seule ne saurait nous rendre justes aux yeux de Dieu; il faut, pour qu'elle accomplisse notre régénération; qu'elle soit, en termes de l'école, *formata*, animée, vive, vivifiante; en d'autres termes que, prenant sa source dans l'amour, elle opère et agisse par les œuvres, qu' elle soit un foyer d'où la charité jaillisse comme l'étincelle de la pierre (3).

La foi protestante, telle que Luther venait de la concevoir, ne ressemble pas à la foi catholique. C'est, comme il le dira plus tard, quand il voudra la définir, une perle que Jésus dépose dans notre

(1) Bossuet, Variations, in-12, t. I, p. 9-12.

(2) Certissimæ assentionis vim habet quâ mens Deo sua mysteria aperienti firmè constanterque assentitur.—Cat. Trid., p. 17.

(3) Quemadmodùm à sulphure ignis emicat, ita per fidem in nobis extemplò succendit.—Pallavicini Hist. concil. Trid., l. VIII, c. 9, nº 6.



cœur, qui brille de son seul feu, qui n'a nul besoin de l'amour ni de l'œuvre pour rayonner (1). Elle saisit Dieu comme la lumière saisit les ténèbres. Une fois cette théorie admise, nous comprendrons une foule de passages qui, d'abord, frappent de saisissement ou de vertige celui qui les trouve dans Luther : que l'homme, par exemple, comme il l'enseignera, ne peut être déshérité du ciel par aucun péché, mais seulement par l'incrédulité (2) ; que repentir et confession, satisfaction et œuvres sont de véritables superfétations humaines ; ou bien, comme le veut Mélanchthon, que boire, manger, travailler, tout est péché, et que celui qui a la foi n'a plus de juge dans le ciel, mais seulement un père tout plein d'amour (3).

Maintenant que Tetzel porte en chaire la question des indulgences, nous verrons comment Luther en niera l'efficacité : à quoi bon, en effet, l'indulgence à qui possède cette perle qu'a trouvée notre moine ?

---

(1) Luther's Werke. Witt., 1er p., p. 49.—Mœhler, l. c., t. I, p. 158.

(2) Auslegung der Briefe an die Gal. Witt., 1er p., p. 70. — Mœhler, l. c., p. 164.

(3) Melanchth., Loci. theol. Qualiacunque sint opera comedere, bibere, laborare manu, docere, addo etiam ut sint palam peccata.

CHAPITRE V.

LUTHER A ROME. — 1510.

Staupitz envoie Luther à Rome. — Départ du moine. — Ses sensations à la vue de l'Italie. — Luther à Milan, à Florence. — Impressions et préjugés du voyageur. — Il entre à Rome. — Enfant du nord, il ne comprend pas le monde nouveau qu'il vient visiter. — Son ignorance de l'esthétique. —Il juge l'Italie en Germain. — Son séjour à Rome. — Ses adieux à la ville. — Ce qu'il en raconte.

Luther avait beau s'agiter, prier, lire la Bible, se recommander aux âmes pieuses, il ne pouvait trouver le repos. Sa pensée, aussitôt qu'elle cessait d'être occupée, retombait dans l'angoisse et les terreurs. Le doute veillait à son chevet. Pour se distraire, il se prit à quelques-unes de ces questions théologiques qu'avaient traitées les maîtres de l'école, entre autres l'auteur de la Somme, le divin Thomas; mais, au fond de ces spéculations philosophiques, il y avait toujours pour son cœur une secrète amertume.

De vagues récits, donnés par les voyageurs qui venaient de l'Italie, circulaient dans l'Allemagne. Ces récits, qui ressemblaient aux narrations fabuleuses que les pèlerins apportaient de l'Orient, étaient empreints d'un merveilleux propre à saisir l'imagination. On avait prononcé le nom de Rome. Martin y rêvait constamment; il rêvait surtout à cette image du pape, objet de la vénération des peuples,

et qu'il voulait voir face à face pour comprendre la fascination qu'elle exerçait sur les intelligences. Staupitz, soit qu'il crût qu'un voyage sur une terre lointaine apaiserait une fièvre d'esprit qui menaçait d'être mortelle, soit qu'il eût à régler quelques difficultés survenues entre Rome et son ordre (1), résolut de l'envoyer dans la capitale du monde chrétien (2). Luther, qui d'abord avait refusé, était trop fatigué des assauts répétés du doute, pour résister plus longtemps. Il pensait trouver la paix du cœur sur la terre des martyrs (3).

Les préparatifs du voyage furent bientôt terminés. Il partit à pied avec un de ses frères, un bâton à la main, et du pain dans leur besace pour la nourriture du premier jour. Le lendemain, la charité des cloîtres devait fournir aux voyageurs le viatique nécessaire. Luther emportait avec lui six ducats pour payer le cicérone chargé de lui montrer les merveilles de la ville éternelle (4).

« Comme son cœur battait de plaisir, dit Nie-

(1) Christ. Juncker, Vita M. Lutheri... nummis illustrata. Francf. et Lipsiæ, 1669, in-12, p. 14.

(2) Staupitius traducit Lutherum Wittebergam anno 1508. — Post triennium Romam profectus est propter monachorum controversias. — Melanchth., Declam., t. IV, p. 503.

(3) Causa profectionis meæ erat confessio quam volebam à pueritiâ usque texere et pietatem exercere.—Coll. Lutheri, Francof., 1572, t. II, p. 14. — Es begab sich, daß Dr. M. Luther nach Rom verreisen mußte, welches er desto williger über sich nahm, dieweil er hoffte, er wollte durch Visitirung der heiligen Oerter Ruhe und Trost für sein Gewissen finden. — Benj Lindner, in dem Leben Dr. L.

(4) Pfizer, Luther's Leben, l. c.

meyer (1), à l'idée de voir et le pape, cette parole vivante de Dieu, cette splendeur du Christ et des apôtres! et Rome, cette terre illuminée des rayons du soleil des âmes, et qui ne pouvait être qu'un paradis céleste! (2) »

On sait l'empire d'une première impression : elle flétrit ou colore pour jamais toutes les autres. Dès que nos pélerins ont mis le pied hors du sol allemand, ils ne trouvent qu'un temps triste, de lourds et épais nuages, une hospitalité équivoque. Alors ils regardent en arrière, et ils regrettent leur Sion, cette Souabe et cette Bavière, où tous deux ont voyagé autrefois, où « les logis sont si bons, où les gens sont si affables, et traitent si bien l'étranger pour son argent (3). » Après une longue route, bien fatigante, bien ennuyeuse, ils atteignent l'Italie; et leurs rêves si beaux s'enfuient. Leurs yeux ne peuvent supporter l'éclat de son immense horizon; son ciel leur semble trop ardent, ses crépuscules du soir trop chauds, et ses nuits trop fraîches. Son vin leur brûle la tête, et ses eaux mêmes sont mortelles. Un jour que Luther cheminait avec son compagnon, et qu'il avait fait un long trajet par une chaleur in-

(1) Luther's Auftreten, vorbereitet durch das vergangene und einwirkend auf das ihm gegenwärtige Zeitalter.—Reformations-Almanach, p. 58.

(2) Niemeyer, l. c., p. 92.

(3) Wenn ich viel reisen sollte, wollte ich nirgends lieber denn durch Schwaben- und Bayerland ziehen, denn sie sind freundlich und gutwillig, herbergen gerne, gehen Freunden und Wandersleuten entgegen, und thun den Leuten gütlich und gute Ausrichtung um ihr Geld.—Luther's Werke. Halle, t. XXII, p. 2359.



supportable, il se pencha pour prendre, dans le creux de la main, un peu d'eau jaunâtre : cette eau, qui toute la journée avait été sous un soleil de plomb, l'enivra comme du vin. Il chancelait et se désespérait, quand Dieu lui fit trouver des grenades, dont la douce liqueur le rendit bientôt à la vie. Luther, dix ans après, remerciait encore le ciel de cette miraculeuse fortune (1).

En Allemagne, au couvent et chez son père, il se levait avec le soleil, pour respirer l'air du matin, et jouir de la vue des campagnes, si vertes à cette heure dans la Saxe; souvent même il dormait la fenêtre ouverte, pendant les chaleurs de l'été. Il crut qu'il ne fallait rien changer à ses habitudes. Un soir, en se couchant, il oublia de fermer la fenêtre de sa petite chambre, et, quand il se réveilla, sa tête souffrait horriblement ; elle était lourde, pesante, en sorte que le lendemain c'est à peine si nos deux moines purent faire un mille d'Allemagne (2).

A l'entrée de la Lombardie, sur les bords du Pô, il descendirent dans un couvent de l'ordre des bénédictins, dont la splendeur étonna nos pauvres pélerins. « Il rend annuellement trente-six mille ducats, raconte Luther, douze mille en produits agricoles, douze mille en locations diverses, douze mille qui sont payés par les moines pensionnaires. »

---

(1) Pataviam pervenit ubi acerbissimum capitis dolorem sensit, qui tamen suppeditatis ab hospite malis punicis sedatus est. — In Narr. de profectione Lutheri in urbem Romam.

(2) Tisch-Reden, p. 602.



Mais il se hâte d'ajouter, ce qui nous réconcilie avec les richesses du monastère : « Au cloître je fus bien traité (1). »

A Milan il voulut entendre la messe, mais il ne comprenait rien à l'office : à toutes les questions de surprise qu'il adressait aux assistants, toujours la même réponse : Nous sommes du rite ambroisien. Il reprend ses questions, et un prêtre lui raconte que Milan ne sachant quel rite adopter, pria Dieu de s'expliquer par un miracle. On mit donc le missel de saint Ambroise et le missel du pape Grégoire sur le même autel : les livres y restèrent toute la nuit. Le lendemain, quand on ouvrit les portes de l'église, on trouva le missel de saint Ambroise intact, et le missel du pape Grégoire en lambeaux. Alors il fut décidé que Milan ne suivrait pas la liturgie romaine (2).

Ce qui l'émerveilla le plus à Florence, ce furent les hôpitaux. « Comme les hospices sont bien tenus, va-t-il répétant, comme les lits sont propres, les rideaux soignés, les dortoirs en bon état, le vin et le pain de bonne qualité ! comme les serviteurs sont empressés, les médecins habiles ! Arrive-t-il un malade, vite on lui ôte ses habits en présence d'un notaire, qui en prend note et lui en donne un reçu. Le lit est tout prêt, de beaux draps blancs ! Deux médecins se présentent, et des frères qui apportent du vin dans une carafe reluisante de netteté, et

(1) Im selben Kloster bin ich gewesen, und ehrlich traktirt und gehalten worden. — Luther's Werke. Halle, t. XXII, p. 1468.

(2) Luther's Werke, t. XXII, p. 1515.



des mets sur des plats où l'on se mirerait (1). »

A Montefiascone, au sommet de l'Appennin, Luther regarda devant lui, et il vit s'étendre au loin une terre stérile et aride, des rochers nus et décrépits, lui qui s'attendait à voir partout des myrtes et des orangers. Quel contraste avec la Saxe qu'il venait de quitter, où les fleurs sont si belles, les bois si touffus, la verdure si brillante! Son œil était désenchanté. Il était descendu dans une petite hôtellerie où des moines attablés buvaient, gesticulaient, bavardaient avec une volubilité tout italienne, et s'entretenaient cavalièrement, nous dit-il, de choses saintes. Il avait cru que l'ombre du Vatican devait s'étendre comme un manteau sur la nature humaine : c'était un miracle qu'il attendait de la papauté. Comme le miracle n'arrivait pas, il se leva, de peur de quelque mauvais parti, dont on menaçait son compagnon de voyage, qui défendait trop courageusement l'honneur du capuchon (2).

Comme la nature, l'humanité apparut à Luther appauvrie, méchante, tracassière, déshéritée de ses anciens et nobles instincts, et hors des voies célestes. Partout, sur son passage, il voyait des saints placés dans des niches, devant qui fumait l'encens, que l'on couronnait de fleurs, qu'on implorait les mains jointes. « Misérables, s'écrie-t-il douloureusement, qui craignent beaucoup plus

(1) Luther's Werke, t. XXII, p. 786.

(2) Niemeyer, l. c., p. 92. Il ne faut pas oublier que c'est ici un récit protestant.



saint Antoine ou saint Sébastien que notre Seigneur Jésus, et qui, pour préserver une maison, y peignent l'image d'un bienheureux ; gens sans Dieu, qui ne croient pas à la résurrection des corps, à l'éternité, et ne redoutent que les maux de cette terre! » Comme si cette dévotion aux saints ne témoignait pas d'une croyance à l'autre vie! Si, dans la pensée d'un Italien, il n'y a pas d'éternité, à quoi bon ce culte pour des êtres qui ne sont plus que poussière? Évidemment il y a trop de sang du vieil Allemand dans les veines de Luther, qui obéit, sans qu'il sans doute, à la haine innée dans un cœur germain pour tout ce qui vient de par delà les Alpes. Le prêtre ressemble au peintre Lucas Cranach, qui donne dans ses tableaux une belle barbe, des yeux noirs, un front élevé, aux têtes teutonnes, et peint les figures italiennes avec un menton dépouillé, un regard sévère et des traits efféminés. Luther a remarqué le peu d'empressement des maris ultramontains auprès de leurs femmes, et il conclut que le mariage n'est point en honneur parmi les Italiens, qu'il appelle des enfants de péché (1).

Il pressait le pas, tant il désirait arriver à Rome la veille de la Saint-Jean ; « car, dit-il, on connaît le vieux proverbe romain : Heureux la mère dont l'enfant célébrera la messe la veille de la Saint-Jean. Oh! comme j'aurais voulu faire le bonheur de ma pauvre mère! Mais cela me fut impossible, et j'en eus bien du chagrin (2).

(1) Tisch-Reden, p. 607.
(2) Lther's Werke. Halle, t. V, p. 164 6.

Enfin le voilà dans Rome : toutes ses illusions de bonheur et d'espérance reviennent l'assaillir. Son cœur bat violemment. A genoux, les mains levées au ciel, il baisse la tête, en saluant la ville de toutes sortes de noms d'amour et de respect : « Rome sainte, trois fois sanctifiée par le sang de tes martyrs (1)! » Il avait à peine dépassé la porte du Peuple, que ses songes se dissipaient.

Le pauvre moine n'avait appris l'homme que dans son livre d'heures. Il connaissait ces vieux Romains, dont il touchait le sol ; leur mythologie, leurs dieux, leurs héros peut-être ; ce que clercs et laïques étudiaient sur les bancs de l'école ; mais la Rome moderne, la Rome des papes, était un livre qu'il n'avait jamais ouvert. Quand donc il passa sous la porte du Peuple, sa pensée ne ressuscita pas cet empereur allemand qui, venu, avec de nombreux soldats, pour éteindre jusqu'au nom de la cité antique, n'ose pas aller plus loin, de peur de ce glaive tout spirituel qu'un pontife tient dans ses mains débiles. Il ne vit pas non plus les ombres de Philippe-Auguste de France et de Jean d'Angleterre s'arrêter tremblantes devant ce vieillard, qui ne peut leur opposer que des soldats manquant de pain et de vêtements : c'étaient là cependant de magnifiques images ! Quand il approche du Vatican, et que le pape lui apparaît, qu'aperçoit-il? Des courtisans qui baisent avec humilité la mule du

(1) Anno 1510 cùm primùm civitatem inspicerem, in terram prostratus dicebam : Salve, sancta Roma.—Luther's Werke. Halle, t. XXII, p. 2374.

pontife, et son œil ne distingue pas, parmi les flots adulateurs, ces ames qui « viennent, dit Navagero, solliciter une nouvelle croisade, afin de reconquérir, en Orient, quelques vieux manuscrits. » Tout le passé est mort pour Luther, qui ne sait pas ce que Rome a fait pour l'humanité. De tous les papes qui montèrent sur la chaire de Saint-Pierre, il ignore les titres à l'admiration et à la reconnaissance. Il quitte une contrée que menace le Turc, et il oublie que si le Coran n'est pas l'Évangile du Nord, c'est qu'un pape en arrêta le triomphe. Il a bien vu la force brutale régner en Allemagne, et ses barons poser leur gantelet de fer sur toute âme rebelle à leurs volontés; et il ne se doute pas que l'intelligence n'a de protecteur, après Dieu, que dans son vicaire sur la terre; que la papauté, en brisant la force matérielle et en la contraignant de ployer devant les lois de la morale, a donné le plus beau spectacle auquel l'homme pourra jamais assister (1).

Ce qu'il ne peut entendre sans souffrir dans son âme et dans son corps, c'est Flaminio le poëte qui met Jules II au-dessus de tous les rois de la terre (2). Or, jamais Teuton n'aima d'un amour aussi vif que Luther jusqu'à présent son prince et son pays! Il se rappelle ces cohortes romaines qui traversèrent

(1) Ranke, Hist. de la Papauté.

(2) Quem divûm genitor Romanâ in sede locavit
Et summum in terris jussit habere locum.

Carm. ill. poet. Ital., vol. IV, p. 357.



autrefois les Alpes pour porter en Allemagne le fer et la flamme. C'est de ce Capitole, dont il va gravir les marches, que Cécinna partit un jour pour enchaîner la Germanie. En traversant la Suisse on n'a pas manqué de montrer aux pélerins la ville où le farouche guerrier mit à mort le vieillard d'Aventicum, malgré les larmes d'Alpinula, la prêtresse de la desse Aventia. Si les prières patriotiques de Luther étaient écoutées, Maximilien régnerait à Rome ; Bologne, Urbin, Parme, Plaisance, seraient les quatre diamants de la couronne de son empereur. Le préjugé l'aveugle, comme il aveugle Hutten. Ni l'un ni l'autre ne comprennent Jules II. Ils sourient et pleurent peut-être quand ils voient dans la main du pape la grande épée dont l'arma Michel-Ange, comme s'ils pouvaient ignorer que cette épée a sauvé la nationalité italique, et que sans cette épée que Jules avait le droit de manier, comme prince temporel, Rome serait peut-être tombée dans les mains du doge de Venise ou du monarque français. Esprit des peuples, histoire, esthétique, ces hommes du Nord ne comprennent rien, ou ne veulent rien comprendre.

Pour se faire une idée du sommeil des sens où Luther resta plongé en mettant le pied dans Rome, on a besoin de se souvenir que c'est un enfant du Nord, qui aime la privation, et qui a voué un culte à la croix toute sanglante du Christ. Son christianisme est austère et rigide. Quand Luther prie, c'est sur la pierre ; l'autel devant lequel il s'agenouille est presque toujours en bois ; son temple est noirci par le temps, et la chappe de ses prêtres

est une misérable étoffe de laine. Représentez-vous donc ce moine teuton après 400 lieues de chemin, transporté tout à coup au milieu d'une ville de voluptés, de musique, de paganisme, lui qui n'a jamais entendu que le bruit de la petite fontaine de son couvent, qui n'a pour délassement que la flûte dont il joue quand ses prières sont finies, et aux yeux de qui la plus grande merveille du monde est encore la prise d'habit d'un moine augustin! Comme il dut être étonné! Il rêvait une religion austère, le front ceint de douleurs, couchant sur la dure, se désaltérant dans l'eau du ciel, vêtue comme les apôtres, cheminant à travers des chemins pierreux, et la couronne d'épines de Jésus à la main. Et il voyait des cardinaux en litière, à cheval, en voiture, tout resplendissants de pierreries, et marquant leur passage par des flots de poussière qui souvent l'empêchaient d'apercevoir le cortége et de s'agenouiller pour demander la bénédiction. Son imagination rêveuse le reportait à ces jours du christianisme où le chef des apôtres, pèlerin comme lui, n'avait qu'un bâton pour se soutenir. Pauvre écolier, élevé si durement, qui souvent dans son enfance n'avait pour oreiller qu'une dalle froide, le voilà qui passe devant des palais tout de marbre, des colonnes d'albâtre, de gigantesques obélisques de granit, des fontaines jaillissantes, des villas fraîches et embellies de jardins, de fleurs, de grottes et de cascades. Veut-il prier, il entre dans une église qui lui semble un monde véritable, où les diamants scintillent sur l'autel, l'or aux soffites, le marbre aux colonnes, la mosaïque aux chapelles;

au lieu d'un de ces temples rustiques qui n'ont dans son pays pour tout ornement que des roses qu'une main pieuse va poser sur l'autel le jour du dimanche. A-t-il soif, en place d'une de ces sources qui coulent le long de tuyaux de sapin ainsi qu'à Wittemberg, ce sont des fontaines de marbre blanc, « grandes comme une maison allemande. » Est-il fatigué, il trouve sur son chemin, non plus un modeste banc de bois, mais un siége d'albâtre antique récemment déterré. Cherche-t-il une sainte image, il n'aperçoit que des fantaisies païennes, des divinités olympiques, Apollon, Vénus, Mars, Jupiter, auxquelles travaillent mille mains de sculpteurs. Ce sont les dieux de Démosthène, de Praxitèle, les fêtes et les pompes de Délos, le mouvement du forum, des folies toutes mondaines; mais qui lui rendra la croix de bois, qu'a chantée l'apôtre saint Paul? il n'en voit nul souvenir, nulle représentation. Il croit rêver, il s'indigne, et parce que Rome n'est pas faite à son image, il est tout prêt à condamner Rome.

Laissons-le fuir des spectacles dont il ignore le sens; se réfugier dans le silence de la contemplation pour échapper aux fêtes profanes de la papauté, et se scandaliser de tout ce luxe de cérémonies, chaudes et brillantes comme le soleil qui les éclaire, et dont la vue le tourmente. S'il n'a pas compris Rome, il n'en comprendra pas davantage les habitants. Au peuple romain il faut des fêtes, parce que sous un ciel toujours paré, un culte est plus qu'un symbole. Ici, l'idée, pour pénétrer jusqu'à l'esprit, a besoin de se transformer

en images; pour Luther, l'idée peut suffire; pour l'Italien, ce n'est point assez, il faut l'apparence, la visibilité. Si l'Italie s'est montrée toujours indocile aux tentations de la réforme, n'est-ce pas que la réforme, méconnaissant le génie des peuples, n'a voulu parler qu'à la raison? Plus tard, la réforme, n'a-t-elle pas été forcée, en Saxe, où repose son berceau, d'emprunter aux catholiques quelques-unes de leurs pompes extérieures, de parer la nudité de ses temples et de séduire l'œil matériel? C'est un prince luthérien, le chef de la maison de Brunswick, qui a le premier compris toute l'influence des signes sur l'intelligence. Ainsi l'étonnement de Luther, et si l'on veut sa pruderie enfantine dans ce monde semi-païen, prouvent combien il était étranger aux simples notions de l'esthétique. Quand donc les iconoclastes de la Souabe renverseront les images, si Luther s'émeut, ce ne sera pas dans l'intérêt de l'art, mais parce qu'il aura trouvé dans la Bible quelques passages en faveur des signes symboliques : si le texte eût été obscur à ses yeux, il aurait brûlé les images. Des merveilles que Rome étalait au temps de Jules II, il ne vit rien. Aucun rayon de la couronne du Pérugin ou de Michel-Ange, n'éblouit ses regards; il resta froid et muet devant tous les trésors de peinture et de sculpture rassemblés dans les églises; son oreille fut fermée aux chants de Dante que le peuple répétait sur le chemin. Plus tard le nom de la cité revint souvent à sa pensée et dans ses souvenirs : on voudrait surprendre alors en ses récits une aspiration poétique; mais en vain.

Tout ce qui l'a le plus frappé après le libertinage de quelques prêtres, le faste triomphal du pontife, et les épaules découvertes des dames romaines, c'est l'étendue de la ville qui égale la distance de Wittemberg au Polersberg, environ un mille allemand (1) ; c'est l'argent et le temps que l'église de Saint-Pierre a dû déjà coûter. Sa méthode est de formuler une proposition en chiffres, pour qu'elle vienne se représenter plus nettement à l'imagination du lecteur ; ainsi fait-il pour saint Jérôme, dont le salut lui paraît si incertain, qu'il n'accepterait pas 10,000 gouldes pour prendre sa place dans l'autre monde (2). Or Jules II a déjà dépensé plus de 50,000 gouldes à la réédification de Saint-Pierre : il est donc coupable. Ainsi pensait Hutten.

Maintenant est-on curieux de savoir ce que ce petit moine, qui voudrait que sa mère fût morte pour la tirer par la prière des flammes dupurgatoire (3), a vu pendant son séjour à Rome... qu'on écoute un moment :

« Dans une grande rue, la rue qui mène à Saint-Pierre, j'ai vu de mes yeux une statue de femme, revêtue des insignes de la papauté, et tenant un enfant dans les bras. Jamais pape n'a passé par là (4). »

---

(1) Tisch-Redeu, p. 609.

(2) Ich wollte nicht 10,000 Gulden nehmeu, und in der Gefahr stehen für unsern Herr-Gott, der Sankt Hieronymus inne stehet.—Tisch-Reden, p. 413.

(3) Mathes., Predigt I. — Wilhelm Ernst Tenzel, Bericht von der Reformat., p. 158.

(4) Les Propos de Table de Martin Luther, revus sur les éditions originales et traduits pour la première fois en français, par Gustave Brunet. Paris, in-12, 1844, p. 116.

Or il n'y a qu'une rue qui mène à Saint-Pierre. Par où passerait donc le pape pour y arriver? Et cette statue qui reste dans sa niche pour insulter à la papauté ! Quoi ! pas un pontife qui ait songé à la renverser de son piédestal, ni Alexandre VI, ni Jules II?

Il n'est pas difficile de dire le nom de la statue : « C'est celle de cette Agnès née à Mayence, conduite en Angleterre par un cardinal, puis de là, ramenée à Rome, couronnée pape, et accouchant dans la rue où s'élève son image (1). »

« Vraiment, ajoute le moine, je suis étonné que les papes la laissent subsister : mais il y a là un miracle de Dieu ; c'est Dieu qui les frappe d'aveuglement! »

Le miracle, n'est-ce pas le conte ridicule que Luther de retour de Rome va débitant à tous ses commensaux buveurs de bière, mensonge qu'il a trouvé dans Gervais de Tilbury, et dont rougit aujourd'hui tout protestant éclairé?

Autre miracle!... Voici ce que Luther a entendu :

« Une dispute où trente docteurs assistaient, et qui roula sur le pouvoir que s'arrogeait le pape de commander de sa main droite aux anges du ciel, de sa main gauche aux âmes du purgatoire; d'être d'une nature qui participe de l'homme et de la divinité (2). »

Or c'était Jules II qui régnait alors à Rome:

---

(1) Les Propos de Table, p. 116.
(2) Tisch-Reden, p. 464.

pense-t-on qu'il aurait souffert une pareille dispute ? Et puis quel pape a donc jamais dit que de sa main droite il faisait marcher des légions de séraphins? serait-ce la Rovère, qui, si souvent, eut besoin du canon pour triompher de ses ennemis !

Voici ce que Luther racontait encore :

« C'est qu'un moine avait été étranglé dans son lit pour avoir ri de Sa Sainteté : traitement, dit-il, qu'encourt inévitablement quiconque s'aviserait de se moquer du pape (1) !

Or le pontife qui fait étrangler un moine médisant, c'est Léon X.

Et le moine médisant qu'on trouve mort dans son lit, c'est Égidius de Viterbe que Sa Sainteté nomma depuis cardinal !

Nous oublions une curieuse révélation.

« Saint Ulrich, évêque d'Augsbourg, raconte dans une lettre que le pape Nicolas I qui voulait établir le célibat, résolut de faire vider un étang qui se trouvait à Rome près d'un couvent de religieuses : quand l'eau eut été détournée, on trouva dans la vase plus de 6,000 crânes d'enfants qu'on y avait jetés et noyés.

« Voilà bien les fruits du célibat, » ajoute le moine (2).

Double outrage : à la vérité et à la chimie.

---

(1) Der Herr Ludovicus, ein Barfüsser-Mönch, und Egidius, ein Augustiner, des andern Morgens sind tod gefunden worden und die Zungen sind ihnen ausgeschnitten und in Hindern gesteckt worden. — Tisch-Reden, p. 608.

(2) Les Propos de Table, page 90. — Nous disions, dans l'édition précédente, que nous avions en vain cherché la lettre

Luther était entré dans Rome en pèlerin, il en sortit comme Coriolan. Il s'écrie avec Bembo :

« Adieu Rome que doit fuir quiconque veut vivre saintement; adieu, ville où tout est permis, excepté d'être honnête homme (1). »

Au moins en se rappelant plus tard ces vers, n'aurait-il pas dû dire que tous les Italiens, « diseurs de messes, » étaient des ânes qui n'entendaient rien au latin et ne savaient même pas parler leur langue maternelle (2).

---

de saint Ulrich. Le traducteur des Propos de Table, M. Gustave Brunet, avait fait les mêmes investigations, et n'avait pas été plus heureux, comme il nous l'apprend, p. 90, note, de sa traduction des Propos de Table. Un de ces beaux livres qu'on est heureux de trouver dans l'intérêt de la science historique, le *Reformator difformis et deformis*, du père Rapperswil, Strasbourg, 1726, in-4°, p. 249, partie 1, chap. 1, explique naturellement l'inutilité de nos doubles recherches : c'est que Nicolas était mort quand saint Ulrich écrivait sa prétendue lettre. « *Hanc historiam, quamvis falsissima sit, et antequam S. Udalricus nasceretur, Nicolaus jam obierit, ac consequenter nondum natus ad jam defunctum scripserit, tamen hi Cretenses eam ut populo verissimam depingunt.* » Les *Cretenses* du père sont les centuriateurs de Magdebourg, qui ont enregistré le fait dans leur ouvrage, centurie 9, ch. 10.

(1) Vivere qui sanctè vultis, discedite Româ ;
Omnia hìc esse licet; non licet esse probum.

(2) ...Wie die Meßpfaffen in Italia und Gallia ungelerte Esel weren, die kein recht Latin verstünden, haben auch ihre rechte Muttersprache in Italia nicht gelernt. — Tisch-Reden, p. 607.

CHAPITRE VI.

LUTHER DOCTEUR. — 1512.

Frédéric, électeur de Saxe, fonde l'université de Wittemberg. — Martin Pollich. — Frédéric appelle Luther à Wittemberg. — Le Sénat le nomme prédicateur de la ville. — Luther en chaire. — Idée de ses sermons. — Luther licencié et docteur. — Luther quitte la chaire pour enseigner la théologie. — Par ordre du vicaire général Staupitz, il part de Wittemberg pour visiter les couvents de son ordre. — La peste se déclare à Wittemberg, conduite de Luther durant le fléau. — Ses tentations, ses doutes. — Est-il encore catholique? — Ses lettres à divers amis.

Frédéric, électeur de Saxe, était un prince ami des lettres et des arts, un habile musicien, et un humaniste qui savait par cœur les poëtes classiques de l'antiquité (1).

En 1502, il sollicita du pape l'autorisation d'établir à Wittemberg une université (2), le pape l'accorda. Au moment où Luther recevait son grade de docteur deux hommes appartenant l'un et l'autre au parti des humanistes, s'étaient voués de cœur et d'âme à l'institution de Frédéric. C'é-

(1) L'influence de Frédéric sur les mouvemens de la réforme a été appréciée dans les notices qui accompagnent l'ouvrage de Franz Wolkmar Reinhard : Sämmtliche Reformationspredigten, Sulzbach, 3 vol. in-8, t. III, 90 et suiv.

(2) Le privilége se trouve dans Grohmann, Geschichte der Universität Wittemberg, p. 110.

taient Martin Pollich de Melrichstadt et Jean Staupitz (1).

Martin Pollich était nominaliste comme son collègue. A Leipzig, où pendant quelque temps il avait été professeur, la scolastique avait été l'objet de ses railleries ardentes ; tous les dieux de l'école, les uns après les autres, étaient tombés sous le poids de ses sarcasmes; Thomas, l'ange de l'école n'avait pas été épargné (2).

L'électeur avait entendu plusieurs fois prêcher Luther, dont il avait admiré la parole concise et serrée (3). Le prince consulta Staupitz sur le choix des professeurs qu'il voulait attacher à son institution. Staupitz lui désigna Luther comme un des jeunes prêtres sur qui l'Allemagne fondait de brillantes espérances. Luther reçut aussitôt sa nomination à la chaire de philosophie de Wittemberg. La lettre du prince était si pressante, qu'il n'eut que le temps de prendre congé de ses maîtres. « A peine, écrit-il à un de ses amis, ai-je pu faire mes paquets, et

---

(1) Grimm, de Johanne Staupitzio ejusque in sacrorum christianorum restaurationem meritis. In Illgen, Zeitschrift für die Hist. Theologie. N. F. I. II, p. 78.

(2) Lœscher, dans les unschuld. Nachrichten de 1716, et dans les Reformations-Akten, t. I, p. 88, a rapporté quelques propositions de ce professeur, enterré dans l'église paroissiale de Wittemberg. On lit sur sa tombe : *Hujus gymnasii primus rector et parens.* — Consult. Schœttgenius ad Fabricii Bib. lat. med. ævi, t. VI, p. 4, 5. — Cat. Bib. Bun., t. VII, p. 1525.

(3) Elector Saxoniæ audierat eum concionantem et vim ingenii et nervos orationis ac rerum bonitatem expositarum in concionibus admiratus fuerat.—Melanchthon, Vita Lutheri, Decl., t. IV, p. 503.



embrasser ceux que j'aime (1). » Sa malle était légère ; elle renfermait une robe de bure, deux Bibles, une grecque et l'autre latine, quelques livres ascétiques, et un peu de linge. En quittant Erfurt, des pleurs vinrent mouiller les yeux du jeune religieux : il lisait peut-être dans l'avenir, et il prévoyait qu'il allait trouver du bruit et des chagrins: mais il n'y avait pas à désobéir. Il partit, et descendit au couvent des Augustins.

C'étaient deux sciences pour lesquelles il n'avait pas grand goût que la physique et l'éthique. Combien il leureût préféré la théologie qu'il aimait passionnément, « cette maîtresse du monde, cette reine des arts » qu'il a si magnifiquement louée pendant toute sa vie (2) ! Aussi, à un de ses amis qui lui demande des nouvelles de son existence collégiale, répond-il : « Grâce à Dieu, je me trouve bien ; mais je serais encore mieux, si je n'étais contraint de professer la philosophie. »

C'était celle d'Aristote, « ce maître en diable, comme l'appelait plus tard Luther, qui voulait bâtir sur l'homme, au lieu de bâtir sur Dieu (3). » Il paraît que la jeunesse wittembergeoise se porta bientôt en foule aux leçons du professeur. On admirait sa parole claire, incisive, et toute remplie d'ironie ; son mépris pour les astres de l'école, et pour les maîtres de la parole venus avant lui,

---

(1) Luther's Werke. Halle, t. XXI, p. 525. — Dr. Martin Luther's Reisegeschichte, von Linke, p. 25.

(2) Voy. Tisch-Reden, p. 179, 185 et passim.

(3) Tisch-Reden, p. 464

« échos du passé, qui ne rendent que des sons humains, comme tous les philosophes imbéciles qui cherchent l'explication des phénomènes moraux dans l'homme, au lieu de remonter à leur source, c'est-à-dire à Dieu et à son verbe (1). »

Le sénat de Wittemberg, à la recommandation de Staupitz, le nomma prédicateur de la ville : l'évêque approuva ce choix. C'était une mission nouvelle pour Luther, dont la responsabilité l'effrayait. Il avait peur de succomber, et il disait à son ami quelles terreurs l'assiégeaient. Le docteur relevait son courage. Luther insistait et se fâchait presque. « Vous voulez donc ma vie, docteur. Je ne ferai pas ce métier-là trois mois. — Eh bien, répondait le maître en théologie, vivre ou mourir pour le Seigneur (2), quel beau sacrifice ! » Luther se résigna.

Il monta donc en chaire et prêcha tour à tour dans le cloître, dans la chapelle du château, et dans l'église collégiale. Il avait tort de se défier de ses forces ; car son succès fut grand. Sa voix était belle, sonore, éclatante ; ses gestes, larges et nobles. Il avait dit à Staupitz qu'il n'imiterait pas ses devanciers, et il tint parole. Pour la première fois, on vit un orateur chrétien cesser d'invoquer les maîtres de la scolastique, et puiser ses textes et ses images dans les livres inspirés.

Quelques-uns de ses sermons ont été imprimés. On y trouve diverses assertions opposées à la

---

(1) Pfizer, Martin Luther's Leben.
(2) Cochlæus, Acta Luth., p. 3.

doctrine commune. Ici, l'orateur s'emparant d'un texte de saint Augustin qu'il commente à sa manière, soutient que la foi seule obtient ce que commande la loi; là, sans s'élever précisément contre le jeûne, les pèlerinages et la prière, il exalte la foi au point de déprécier l'œuvre. Ici, il affirme que le prêtre a souillé le royaume de Dieu, par des pratiques superstitieuses qui ne sont propres qu'à tuer l'âme. Il accorde encore quelque vertu à l'indulgence, mais il lui refuse le titre de remède spirituel : l'indulgence, à ses yeux, ne peut pas guérir la concupiscence, accroître l'amour. La même formule revient sans cesse dans ses discours : le salut par la foi. Il pleure en songeant que trop longtemps l'homme a dédaigné le sang du Christ; qu'il est allé chercher au ciel parmi les anges et les saints, des médiateurs, quand il n'en est qu'un seul auquel il doive crier pitié et miséricorde, celui qui mourut pour nos péchés : ce n'est pas là l'erreur, mais c'en est l'ombre : il n'a plus qu'un pas à faire pour entrer dans les ténèbres (1). Dès qu'il avait un moment de libre, il se mettait à étudier la théologie : il aimait à lire surtout les épîtres de Saint-Paul, le traité de saint Augustin contre Pélage et les sermons de Tauler. Dans les prédications du dominicain, qu'on venait de réimprimer, Luther avait trouvé trois symboles qu'il adopta : le serf arbitre, la justification par la foi

---

(1) Sermo Lutheri in nativitate Christi, 1515.—Sermo de propriâ sapientiâ, 1516.—Sermo X post Trinit.—Voy. Lœscher, t. I, p. 761.

seule, l'inutilité de l'œuvre (1). Si l'on ajoute quelques livres de poésie latine, une concordance de la Bible et divers traités d'Aristote, on aura la bibliothèque tout entière du moine de Wittemberg (2).

Ses vœux les plus chers allaient être satisfaits : il reçut la charge et le grade de bachelier en théologie, et, sans renoncer à la chaire, il put, dès ce jour, faire des leçons sur des textes sacrés. C'est Luther qui, dans le protestantisme, a créé cette science, dont on a depuis si souvent abusé : l'exégèse qui, sous la main de ses successeurs, a tout terni, tout décoloré, a mis l'examen où la foi devait régner, analysé sèchement l'inspiration, tué l'esprit au profit de la lettre, et traité le livre de bonne nouvelle comme un livre sorti de la main des hommes : « souffle empesté, dit le docteur de Wette, qui voudrait tirer la vie de la mort même (3). »

L'exercice journalier de la parole le préparait ainsi à ces grandes luttes qu'il allait soutenir contre la papauté. Son auditoire était nombreux et formé en partie de jeunes écoliers qui connaissaient les écrits de Hutten, et avaient pris part aux débats intellectuels qui troublaient l'Allemagne de-

(1) Thaulerii Johannis Sermones. Augsb., 1508, 2e ed.

(2) Histori so zwen Augustinerordens gemartert seyn zu Brüssel in Brabandt.

(3) Noch Niemand hat aus dem Tode das Leben verstanden. — De Wette, über den Verfall der protestantischen Kirche in Deutschland, und die Mittel, ihr wieder aufzuhelfen, p. 355. — Reformations-Almanach, 1817.

puis 1500. L'université de Wittemberg grandissait de jour en jour dans l'opinion. « Semblable au cyprès, dont la tête s'élève au-dessus de tous les arbres du jardin ; à la lune, dont la lumière efface celle des étoiles du firmament, l'université de Wittemberg, dit Juncker (1), éclipsait toutes les autres académies de l'Allemagne. » Erfurt en était jaloux et se repentait d'avoir perdu Luther. Il avait raison, car on n'avait encore entendu dans aucune chaire saxonne une exégèse aussi lumineuse que celle du professeur, sur l'Ancien et le Nouveau Testament. C'était la Vulgate dont il expliquait le texte ; version qu'il regardait alors comme une belle création, et qu'il devait dénigrer plus tard. Il s'était pris de passion pour ce travail philologique : il y passait les nuits et les jours, et mangeait et dormait à peine. Parfois des docteurs venaient assister à son cours et se retiraient émerveillés. Le vieux Pollich, connu sous le sobriquet de *Lux mundi*, l'entendit, et frappé d'admiration s'écria au sortir de la leçon : « Ce père a un profond regard, des imaginations admirables ; il donnera du tourment aux docteurs et soulèvera de grandes tempêtes (2). »

Staupitz veillait sur Luther, auquel il n'épargnait ni conseils, ni leçons, ni applaudissements.

---

(1) Tunc suum efferebat caput velut in hortis alta cupressus eminet reliquas juxta arbores, aut inter ignes luna minores promicat. — Juncker, l. c., p. 17.

(2) Hic monachus profundos habet oculos ; mirabiles habet fantasias ; omnibus doctoribus facesset negotium. — Ulenberg, p. 8, 9.



Pour le récompenser de ses travaux, il lui offrit le grade de docteur. C'était un titre qui coûtait assez cher, et Luther ne possédait rien, ses leçons étant gratuites. Il n'avait pas même toujours à son service une robe de professeur. L'électeur s'était chargé de la garde-robe du frère qui, dès que sa soutane commençait à s'user, recevait une belle pièce de drap qu'il donnait au tailleur, et dont le prince payait encore la façon.

Le 16 octobre 1512, jour de la fête de saint Luc, Luther reçut ses grades de docteur. L'assemblée était nombreuse. Elle était présidée par André Bodenstein (Carlstadt). C'est cet archidiacre dont Luther vantait alors les lumières, et qu'il devait plus tard immoler à la risée du monde saxon. « Pauvre diable, dit-il dans ses Tisch-Reden, qui n'a jamais rien su ; piètre dialecticien, ignare rhéteur, qui pour deux gouldes donnait le grade de théologie, bien qu'il sût que le *nolite vocari Rabbi* de l'Écriture lui en déniait le droit (1). » Luther prononça ce jour la formule ordinaire d'obéissance à l'Église et à ses canons. « Alors, dit-il plus tard, pour justifier sa révolte, j'étais dans les langes du papisme, et Dieu n'avait pas encore dessillé mes yeux. » Le 17, Carlstadt revêtit Luther des insignes du doctorat, aux sons de la grosse cloche (2). Le

(1) Tisch-Reden, p. 575.

(2) Decimâ octavâ Octobris, quæ fuit festivitas S. Lucæ, religiosus Pater, frater Martinus Luder, ordinis F. Eremitarum S. Augustini, S. Theologiæ Licentiatus, horâ primâ pomeridianâ secundùm formam statutorum à Magistro nostro eximio Domino Archidiacono

moine put se livrer à tout son mépris pour Aristote, et faire rire Wittemberg aux dépens du philosophe grec. Ces ris étaient si bruyants, qu'on les entendit jusqu'à Erfurt et à Cologne (1). Erfurt vit avec douleur que son élève attaquât si rudement un de ces demi-dieux que la scolastique avait couronnés, et Cologne fut tenté de prendre en pitié ce duel entre deux adversaires d'une valeur aussi inégale; mais les humanistes de ces deux villes se réjouissaient de l'apparition de ce nouveau combattant qui essayait, à l'aide de l'Écriture, de renverser l'autorité de l'école. Reuchlin surtout triomphait, car il savait tout ce que valait le frère augustin. Reuchlin avait imaginé une conspiration en forme contre les lettrés, où il faisait entrer tout ce qui portait froc ou capuchon. L'Allemagne se réveilla donc un matin, menacée, disait-on, dans sa pensée par quelques moines dont le repos n'était nullement attaché à l'obscurcissement des lettres, comme on affectait de le répandre. Dans leur zèle exagéré, ils auraient voulu, anéantir des livres où la révélation de Jésus était attaquée. Selon Reuchlin, si on les eût laissés faire, ils auraient jeté aux flammes tous les écrits qui sentaient le judaïsme, comme Calvin y jeta le Traité sur la Tri-

---

omnium Sanctorum Andrea Bodenstein ex Carolstadt vesperatus est, præsentibus Dominis de Universitate, plurimisque aliis venerabilibus hospitibus; sequenti die ad pulsum majoris campanæ congregatis ut priùs Patribus et hospitibus idem Pater à præfato Magistro nostro Andreâ Doctoralibus insigniis in S. Theologiâ secundùm formam statutorum est insignitus.—In libro statutorum Facult. Th. Witt.

(1) Pfizer, Martin Luther's Leben.

nité, de Servet; seulement ils n'auraient pas brûlé l'Espagnol; c'est une justice qu'Érasme leur a rendue hautement. Luther, dans sa haine contre le froc, prit naturellement le parti de Reuchlin.

Alors régnait à Dresde le duc Georges, vaillant homme de guerre, qui se mêlait de théologie; catholique ardent, dont toutes les calomnies des réformés n'ont pu flétrir le magnanime caractère. Le duc voulut entendre Luther. Le moine prêcha donc devant la cour (1), et, suivant sa coutume, il se moqua de la scolastique, souveraine à Dresde. Les théologiens, et le duc Georges surtout, écoutèrent froidement l'orateur. Ce prince, cependant, au dire de Luther, avait étudié la Bible mieux qu'aucun homme de la Germanie (2).

Le docteur quitta la chaire un moment, pour d'autres occupations que lui avait confiées le vicaire général. Staupitz, obligé de s'absenter, chargea son protégé de visiter les couvents de la province. Ce fut pour Luther une occasion d'études morales sur la vie intérieure des cloîtres. S'il faut l'en croire : « La Bible était un livre qu'on trouvait rarement dans les mains des religieux, qui connaissaient beaucoup mieux saint Thomas que saint Paul (3) ; » c'est le plus grand reproche

---

(1) Il développa cette pensée : Saluti fiduciam nulli mortalium esse abjiciendam, quòd ii qui verbum Dei animis attentis audirent, veri christiani discipuli ut ad vitam æternam electi et prædestinati essent. — Ex Fab. Orig. Sax., lib. VII, p. 889.

(2) Ich glaube, daß Herzog Georg die Bibel fleißiger gelesen habe, denn alle unsere vom Adel.— Tisch-Reden, Eißleben, p. 622.

(3) Tisch-Reden, p. 606. Voyez dans cette histoire, tome II, le chapitre de ce nom.

qu'il fait du reste aux moines de cette époque, et il n'était pas mérité.

Ses pouvoirs étaient très-étendus : il devait déposer ceux qui mettraient le scandale parmi leurs frères. A Erfurt, il reconnut pour supérieur Jean Lange (1), qui depuis fut un des premiers à jeter la robe monacale pour se marier. Le couvent de Neustadt était en proie à des querelles qui en troublaient la paix : Luther la rétablit en demandant au prieur Michel Dressel, dont la faiblesse avait entretenu ces désordres, la démission de sa charge et le sceau de l'ordre. Sa lettre à ce moine est un mélange de fermeté et de douceur; s'il ouvre des plaies, il a du miel pour les adoucir. L'humilité et l'amour sont les deux vertus qu'il recommande; l'humilité surtout, dit-il, la mère de la charité. Comme sa parole pouvait affliger le frère, il se hâte de le consoler en mettant les zizanies du couvent sur le compte d'occupations qui ne lui auront pas permis d'arracher du champ du Seigneur la mauvaise herbe (2). Peut-être aussi, ajoute-t-il, parce que vous n'avez pas prié devant Dieu, notre père et notre créateur, et que, « les mains jointes, vous ne lui avez pas demandé de diriger vos voies et de vous illuminer de sa justice (3). »

---

(1) Acta historico-eccles., t. XI, p. 149. — Lingke, l. c., p. 29. —Fabr., Centifol., p. 225.

(2) De Wette, Martin Luther's Briefe, t. I, p. 34.

(3) Consulter, sur les visites conventuelles de Luther, Theodor Lingke, Dr. Martin Luther's Reisegeschichte. — Motschmann, in Erfordia



A Grimma, on lui dit qu'un frère du nom de Tetzel prêchait à Wurzen les indulgences et qu'il soutenait que dès que le grœschel tombait dans l'escarcelle du quêteur, une âme s'envolait du purgatoire au ciel. — Luther secoua la tête, et dit en riant : « Dieu aidant, je ferai un trou à l'escarcelle (1). »

De retour à Wittemberg, le pauvre moine, qui la veille comptait les heures qui lui restaient à vivre encore, qui s'effrayait de cette immense responsabilité à laquelle voulait le condamner Staupitz, qui ne savait où trouver les fonds nécessaires pour payer sa robe de docteur, fut assailli de travaux. Il trace dans une lettre à Lange une amusante peinture de ses occupations (2). « Il me faudrait deux secrétaires, dit-il, je ne puis suffire à ma correspondance : plaignez mon malheureux sort. Je suis concionateur conventuel, ecclésiaste de la table, prédicateur paroissial, régent d'études ; je suis vicaire, c'est-à-dire onze fois prieur, conservateur des étangs à Litzkau, plaideur et assesseur à Torgau, lecteur paulinique et collecteur de psaumes ; ajoutez à cela les assauts de la chair, du monde et du diable ! »

Il avait toutes les tentations à la fois. Voilà ce

---

litteratâ, n° 5.—Joh. Jak. Vogel, Tezel's Leben, p. 148-154.—M. Paul Christian Helscher, von Dr. Luther's dreimaligen Anwesenheit in Alt-Dresden. 1728, in-8, p. 23, 27. — Anton. Weck, Beschreibung von Dresden, p. 306, 307. — Löscher's Reformations-Akt., t. I, p. 344. — Luther's Werke. Halle, t. XXI.

(1) Chron. Mss. de Grimma, an. 1516.

(2) De Wette, Martin Luther's Briefe, t. I, p. 41.



que lui procurait la gloire qui commençait à le visiter au cloître; il ne pouvait acheter le bruit que Dieu le condamnait à faire dans le monde, que par des tourments d'esprit et de corps. Que deviendra-t-il donc quand il entrera dans la révolte à pleines voiles? La gloire est son premier châtiment, et il souffre déjà si vivement qu'il n'y peut plus tenir, et qu'il est obligé de prier son ami Christophe Scheurl d'avoir pitié du moine de Wittemberg, de cesser de l'exposer aux agaceries de cette femme adultère, de cette séductrice des adolescents que cite Salomon dans ses Proverbes, dont le poison brûle les veines, et qu'on nomme vanité mondaine. Il ne veut pas qu'on loue celui qui n'est qu'ignominie et péché, le pauvre Luder (1).

Détails pleins de charmes, pages qu'on ne voudrait pas arracher de la biographie du réformateur! Mais autant il est humble en face de la gloire, autant il est fier devant un autre fléau qui ne tue que le corps : ce moment de la vie de Luther est encore plus beau. La peste était à Wittemberg. Les amis du docteur le conjuraient de les imiter et de fuir : « Fuir? dit le frère, mon Dieu, non! Pour un moine, le monde ne périra pas; je suis à mon poste, j'y reste par obéissance, jusqu'à ce que l'obéissance me fasse un devoir de m'éloigner : non pas que je n'aie aucune crainte de la mort, je ne suis pas l'apôtre Paul, mais le Seigneur me délivrera de la peur (2). »

(1) De Wette, Martin Luther's Briefe, t. I, p. 69 et suiv.
(2) Lango, 26 oct. 1516.



Voilà le langage d'un prêtre catholique. Quand Luther en aura dépouillé le vêtement, il ne parlera plus de même. Si la peste s'abat de nouveau sur son troupeau, il repoussera les âmes qui viendront à la table de la communion s'abriter contre la mort. « C'est bien assez, dira-t-il, qu'elles reçoivent publiquement quatre fois par an le corps de Jésus : l'Église n'est point une esclave; donner le sacrement à quiconque s'approcherait de la table sainte, surtout en temps de peste, serait un poids trop lourd pour les ministres (1). »

Quelques années plus tard le fléau avait passé par Genève et les ministres étaient allés trouver le conseil souverain en disant : — Magnifiques seigneurs, dispensez-nous de soigner les pestiférés, car nous tremblons. — Ces ministres, c'étaient Calvin, Enoch et Cop. Cela est écrit dans les registres de la cité réformée (2). Vers le même temps, la peste décimait Lyon, et ses prêtres se présentaient à l'archevêque en disant : — Monseigneur, soyez assez bon pour nous permettre de nous enfermer avec les pestiférés. — Cela n'est pas écrit dans les registres de la ville, mais dans l'histoire contemporaine, et peut-être dans le charnier de quelques églises dont le calvinisme n'aura pas dispersé les ossements.

Luther était-il encore catholique? aucune pensée mauvaise n'était-elle entrée dans son âme? le

(1) M. Michelet, Mémoires de Luther, t. II, p. 342.
(2) Voy. Hist. de Calvin, t. II.



doute ne l'avait-il pas souillée? A toutes ces questions il répond d'abord affirmativement. « J'étais aviné et noyé tellement dans le papisme, que j'aurais tué, ou aidé du moins à tuer quiconque aurait dénié une seule syllabe d'obéissance au souverain pontife (1). »

Il nous trompe.

Sa correspondance démontre au contraire que sa foi, si elle n'avait pas succombé, allait bientôt fléchir; que le doute l'obsédait; qu'il s'enivrait au fond du cœur du scandale que commençait à faire son nom, de ses hardiessses oratoires et des louanges de Hutten. Il s'était essayé contre la scolastique dans des *Positions*, thèses qu'il n'ose pas montrer au grand jour, mais qu'en secret il avoue à Christophe Scheurl, pour que son ami, un homme érudit, en dise son opinion (2). A Lange, il adresse les *Quarante préceptes* qu'il a prêchés à Wittemberg, et où se trouve une partie de sa symbolique future. A son langage embarrassé, à ce titre de paradoxe sous lequel il désigne ces thèses, on voit clairement qu'il sait bien tout ce qu'il y a caché. C'est un duel théologique qu'il offre par l'organe de Lange à qui voudra se présenter, « afin qu'on apprenne désormais qu'il n'est pas homme à emprisonner dans un coin du monastère ces Positions, si toutefois l'université n'est pas

(1) Préface de ses œuvres.

(2) 12 septemb. 1517, à Christ. Scheurl, p. 61. — De Wette : Ces Positions sont imprimées dans l'édit. de Jéna, t. I, p. 9, et dans celle de Wittemberg, t. I, p. 55.

assez niaise pour l'enfermer dans un cercle aussi étroit (1). Il n'est qu'une théologie qui lui plaise, c est celle que Jean Tauler enseigne dans ses sermons; aussi, voudrait-il que tous ses amis connussent les œuvres du dominicain (2). Or, déjà plus d'une fois, l'école de Cologne s'était prononcée contre les hardiesses de Luther. S'il écrit encore à Érasme, c'est qu'Érasme continue de faire une rude guerre à l'ignorance des moines et des prêtres (3). Aristote lui déplaît de plus en plus; il se dégoûte des sommes et des sentences (4), et le monoglotte Augustin lui paraît bien préférable au polyglotte Jérôme (5).

Il n'est pas heureux. Le doute lui fait la guerre. Incapable de trouver en son âme assez de force pour le repousser, il demande le secours d'un ami dont il sait la prière puissante auprès de Dieu : « Priez pour moi (6), écrit-il au prêtre Leitzken, car chaque jour m'amène une misère nouvelle, chaque jour je fais un pas vers l'enfer. » Cette lettre est signée Martin Luther, fils exilé d'Adam.

Pauvre Cotta, bon ange de l'écolier, qu'êtes-vous devenue? Ce n'est plus de pain matériel qu'aurait besoin votre petit mendiant d'autrefois.

---

(1) J. Lango, 4 sept.

(2) Georgio Spalatino, 14 déc.—De Wette, l. c., t. I, p. 46.

(3) Johanni Lango, 1er mars 1517. — De Wette, l. c., t. I, p. 52.

(4) Johanni Lango, 15 mai.—De Wette, p. 57.

(5) De Wette, l. c., p. 52.

(6) Confiteor quod vita mea in dies appropinquet inferno, quia quotidiè pejor fio et miserior.—De Wette, p. 64, t. I.

CHAPITRE VII.

TETZEL ET LE SERMON SUR LES INDULGENCES. — 1517.

Léon X publie les indulgences. — Tetzel est chargé par l'archevêque de Mayence de les prêcher en Allemagne. — Doctrine catholique. — Les écrivains protestants ont calomnié Tetzel. — Étranges propositions qu'ils lui prêtent. — On les chercherait en vain dans les sermons du moine. — Preuves à l'appui. — Tetzel à Juterbock. — Luther prêche contre les indulgences, sans avoir étudié la matière, comme il l'avoue. — Fragments de son sermon. — Examen de cette œuvre, qui est réfutée par Tetzel — Singulier défi porté à ce moine par Luther. — Cause des succès de la parole Luthérienne.

Albert, archevêque de Mayence et évêque d'Halberstadt, devait au pape Léon X 45,000 thalers pour droit de pallium (1). Les écrivains réformés

(1) Anmerkungen über Dr. Franz Volkmar Reinhard's Reformations-Predigten, von D. Bertholdt, t. I, p. 273. — Seckendorf, Commentarius de Lutheranismo, sect. II, p. 24 et suiv. Lipsiæ, 1690 in-fol.

Le 21 janvier, jour de Sainte-Agnès, dans l'église de ce nom, au moment où se chante l'Agnus Dei, on présente deux blancs agneaux qui sont bénis, et qu'on remet à deux sous-diacres apostoliques, qui les donnent à garder dans quelque communauté religieuse jusqu'à ce qu'on leur enlève leur toison. C'est de la laine de ces brebis qu'est formé le *pallium*, marque de dignité que les empereurs de Constantinople envoyaient autrefois aux prélats comme un symbole mystérieux de l'autorité que le prêtre exerçait dans son royaume spirituel. Le pallium avait alors, dit M. Pascal, à peu près la forme de nos chapes ; depuis il subit diverses modifications. C'est aujourd'hui une bande de laine blanche, large de trois doigts, qui entoure les épaules comme d'un cercle, et de laquelle pendent, sur le devant et



nous représentent ce prélat menant une vie fastueuse, ayant une cour brillante, et réduit, à cause de ses dépenses, à ne pouvoir payer ce qu'il devait au saint siége. Il fallait s'acquitter : le pape lui en donna le moyen. Léon avait, en 1516, publié des indulgences qu'il permit de prêcher en Allemagne : leur produit devait être employé à l'achèvement de l'église de Saint-Pierre, cette merveille de Bramante, que Jules II n'avait pu terminer. Une nouvelle Rome, que la papauté voulait faire plus belle que la Rome païenne, commençait à sortir de terre. Parmi les ouvrages d'architecture destinés à effacer tout ce que l'antiquité nous avait légué, l'église de Saint-Pierre allait bientôt étaler aux regards son dôme qui semble appartenir au ciel; la piété des fidèles devait aider à terminer l'œuvre colossale. Jean-Ange Arcimbold, doyen d'Arcisate, et depuis archevêque de

---

par derrière, deux bandes de même largeur, l'une sur chaque côté, longues d'une palme, et garnies aux extrémités de petites lames de plomb arrondies. Sur le pallium sont figurées quatre croix grecques de couleur noire; les croix étaient anciennement de pourpre, et Durand y voit le symbole des quatre vertus cardinales. Isidore de Peluse, qui vivait au commencement du cinquième siècle, dit, en parlant du pallium : Parce qu'il est tissu de laine, et non pas de lin, il désigne la peau de cette brebis que Notre-Seigneur a cherchée et qu'il a portée sur ses épaules après l'avoir retrouvée. Sans le pallium, le prélat ne peut jouir de la plénitude de la dignité pontificale Sous Léon X, comme de nos jours, le pape, en le conférant, se réservait une somme, qu'il employait aux besoins de l'Église. — M. Pascal, Origines et Raisons de la Lithurgie catholique, grand in-8. Paris, 1844, p. 616-618. — Jakob Vogel, Leben des päbstlichen Gnaden-Predigers Johann Tetzel. Leipzig, 1727, p. 142-143. — Seidel, Tract. de Hierarch. Ecclesiæ veteris.

Milan, avait été chargé de prêcher les pardons en Allemagne (1). C'était un ecclésiastique de bonnes mœurs, d'une foi vive, qui aimait les lettres, mais qui se laissait facilement séduire aux apparences. A Rome, la chancellerie avait coutume d'aliéner dans chaque État catholique le droit de publier et de distribuer les indulgences. Albert l'acheta et le revendit à Fugger d'Augsbourg, un de ces riches banquiers du moyen âge qui faisaient argent de tout, et dont Luther, dans ses Tisch-Reden, a flétri la vénalité. Albert exerçait donc la charge de commissaire de la cour de Rome pour toute l'Allemagne. Arcimbold gagna le Danemark et la Suède, où dans quelques années il recueillit d'abondantes aumônes, dont le produit était versé dans le trésor pontifical. Malheureusement l'infidélité de quelques agents en dérobait une partie. L'honneur d'Arcimbold est resté sans tache.

Albert choisit pour prédicateur Tetzel (2), qui avait eu déjà la confiance d'Arcimbold et jouissait de la réputation d'un orateur. A entendre les historiens protestants, c'était une imagination malheureuse, exaltée par des lectures ascétiques, sans savoir ni prudence, et toute remplie de fatuité. Fils d'un orfévre de Leipzig, il était entré en 1487 dans l'ordre des Dominicains, et avait prêché avec succès à Zwikau. Tetzel prit le titre d'inquisiteur

---

(1) Peifferus, in Rerum Lips., lib. III, p. 337.

(2) Tetzel, Dötzel, ode: *Italicè*, Tottila, à voce Död, das ist Gott.— Leben des päbstlichen Gnaden-Predigers oder Ablaß-Krämers Johann Tetzell, von M. Johann Jakob Vogel, p. 34.

de la foi, qu'on n'accordait qu'à des hommes d'expérience et de doctrine (1).

Or ce moine, dont on s'est si brutalement moqué, avait fait d'excellentes études. En 1487, il avait été reçu bachelier en philosophie à Leipzig. Jamais concours n'avait été si nombreux : cinquante-six candidats se présentèrent à l'examen. Les juges étaient des hommes d'une haute capacité : c'étaient Thomas Hertil, Henri Heldler, Jean Laricke et Jean Fabri. Tetzel fut nommé le sixième (2). Jean Lindner le regarde comme une des lumières de l'ordre des Dominicains (3), et Buddeus, écrivain protestant, dit que la parole éloquente du dominicain entraînait les populations (4).

Avant de se mettre à l'œuvre, le moine avait fait imprimer à Mayence une *Instruction sur les devoirs des prédicateurs d'indulgences* (5). Il choisit Leipzig pour débuter; mais les princes saxons refusèrent de le recevoir, parce que cette ville avait été déjà visitée par d'autres missionnaires. Tetzel jeta les yeux sur l'électorat de Mayence, et parcourut successivement Halberstadt, Anhalt et Brandebourg, accompagné d'un moine dominicain, nommé Bartho-

(1) Inquisitor non à casu, sed ab arte, ex amussi instituendus est et debet esse doctus et expertus in his quæ ad officium suum pertinent; debet esse resolutus et fulgere in geminâ scientiâ, theologicâ scilicet et juridicâ. — Cramerus, in Arbore hæreticæ consanguinitatis, p. 48.

(2) Vogel, l. c., p. 47.

(3) Ibid. p. 47.

(4) Buddeus lobet ihn von seiner Beredsamkeit, wodurch er sich bei dem Pöbel in großes Ansehen gesetzet. — Vogel, p. 59.

(5) Instruktion, wie die Prediger den Ablaß anpreißen sollen.



lomée, et de deux scribes; car il vendait non-seulement des indulgences, mais des dispenses de mariage, de jeûne et de carême. Il avait soin de se faire annoncer, et il entrait dans les villes au son des cloches et de la musique, bannières flottantes, et accompagné du clergé, des divers ordres de moines et de religieuses, de magistrats et d'écoliers, et d'hommes et de femmes qui chantaient des cantiques. Il montait un char magnifique; la bulle reposait sur un coussin de velours. Le cortége prenait le chemin de l'église, traversant les rues toutes remplies d'une foule pieuse qui se pressait autour des frères quêteurs. Le temple était paré, les cierges allumés; devant l'autel s'élevait une croix en bois rouge où étaient attachées les armes pontificales. Ordinairement Tetzel montait en chaire, prêchait sur les indulgences, et menaçait des foudres de l'Église quiconque en nierait l'efficacité. L'orateur s'adressait à un peuple qu'il était facile de remuer, et Tetzel aimait les images. Son discours achevé, le frère Bartholomée criait : « Achetez! achetez! (1) » en frappant d'une pièce de cuivre un plat de métal qui contenait des centaines de cédules toutes signées. La foule se heurtait, tendait la main et donnait, en échange d'absolutions, le denier du pauvre ou la monnaie d'argent du riche. Ceci est encore un récit protestant (2).

S'il est vrai, on comprend la colère de Luther

(1) Anmerkungen, etc., l. c., p. 276.
(2) Anmerkungen, etc., l. c., p. 276.

contre ce vendeur de choses saintes que Jésus aurait chassé du temple. On a peint Tetzel au sortir de l'église, assis à table avec Bartholomée et quelques servantes d'auberge, faisant bonne chère et vidant de grands pots de bière que payaient les cédules papales. Or Tetzel ne ressemblait guère à ces moines au large abdomen, à la face avinée, dont Hutten, dans ses petites lettres, a célébré la gloutonnerie. Quand en 1518 Carl Miltitz vint au nom de Léon X réprimander le dominicain qui n'avait péché que par excès de zèle, et qui ne put supporter la colère du nonce (1), aucun reproche de libertinage ne lui fut adressé. Ce qu'on a pu blâmer en lui, c'est une exaltation religieuse dont un prêtre plus habile se fût préservé; c'est un fanatisme pour la papauté, que le pape lui-même eût désavoué; c'est une turbulence de cerveau qui le compromettait. Luther n'a rien dit des mœurs de son ennemi : il fallait qu'elles fussent irréprochables !

Un soir qu'il était assis à table avec ses compagnons de bonne chère et de gais propos, médisant à cœur joie des papes, des évêques et des moines qu'il jetait pêle-mêle en enfer, on vint à parler de Tetzel. Luther se prit à rire : « Vrai pipeur, dit-il, qui osait prêcher « qu'eût-on violé la mère de Dieu, l'indulgence était assez puissante pour effacer le péché (2). » Tetzel n'a rien dit de semblable. Il en-

(1) Man weiß.... daß der päbstliche Nuntius, Carl Miltiz, dem Tetzel das höchste Mißfallen des Pabstes zu erkennen gab.— Bertholdt, l. c. p. 276.

(2) Ja wenn einer gleich die Jungfrau Maria hette geschwengert, so könnte ers ihm vergeben.—Tisch-Reden, p. 355.



seignait que le péché contre la mère de Dieu, quelque énorme qu'il soit, est moins grand que le péché commis contre son Fils, et qui peut être remis néanmoins, selon le témoignage exprès du Christ (1). C'était assez de médire du dominicain, pourquoi le calomnier ?

« Tetzel, théologien passionné, dit Seckendorf, exagérait à la fois la vertu des indulgences et le pouvoir des clefs. » Bartholomée, si le récit des réformés est vrai, pour frapper son auditoire répétait souvent : « Je vois le sang du Christ qui coule de cette croix ! » « Ainsi, ajoute un écrivain protestant, l'indulgence de Tetzel opérait sans l'expiation intérieure, tandis que l'indulgence que le pape donnait aux fidèles ne pouvait être efficace qu'autant que le pécheur avait pleuré, confessé sa faute et fait pénitence (2); Tetzel trompait donc le pape, son évêque et son auditoire. »

Non ! Tetzel ne trompait personne : car voici ce qu'il prêchait :

« Quoi donc, vous rougiriez de vous approcher du tribunal de la pénitence, et vous ne rougissez pas de fréquenter les salles de danse ! Il s'agit ici du salut de votre âme et non de votre corps, au-

(1) Cùmque peccatum in matrem Christi commissum quantumvis enorme, minus sit quàm si illud ipsum in Filium committatur, quod est Christi expresso testimonio remissibile. — Seckendorf, Comm. de Luther., p. 27.

(2) Alle über den Ablaß erschienenen päpstlichen Bullen setzten als Bedingung fest, daß der Ablaß-Suchende seine Sünden beichten und bekennen, und eine Büßung übernehmen muß. — D. Bertholdt, Anmerkungen, etc., t. I, p. 277.

jourd'hui plein de santé, demain, en proie aux maladies; aujourd'hui vivant, demain mort: Donc, sachez le bien! Quiconque CONFESSÉ et CONTRIT apportera l'aumône que le confesseur aura prescrite, obtiendra la rémission pleine et entière de ses péchés (1). »

Sur la foi du Réformateur, Mathésius prête à Tetzel cette étrange proposition : Qu'à celui qui achète des lettres de pardon, repentir, contrition, sont tout à fait inutiles (2). Cherchez dans l'œuvre du dominicain, vous ne trouverez nulle part cette assertion. Voilà comme à cette époque on écrivait l'histoire, ajoutons comme on tuait un homme. Et nous aussi, nous le confessons, nous avons cru longtemps que ce moine qui montait en chaire pour annoncer l'Évangile, était un prêtre ignorant, menteur, qui trompait les âmes qu'il attirait dans ses piéges, en leur promettant le ciel en échange d'une cédule qu'il avait paraphée au cabaret. D'expiation sanglante du Christ, nous croyions qu'il n'avait jamais dit un mot. Or écoutons-le parler.

---

(1) Voir l'extrait d'un des sermons du dominicain, PIÈCES JUSTIFICATIVES, n° I, que nous prenons dans l'ouvrage de Jean-Jacques Vogel : Leben des päbstlichen Gnaden-Predigers oder Ablaß-Krämers Johann Tetzel, satire virulente du moine. Vogel met le texte original allemand en regard du texte latin. Nous choisissons ce dernier.

(2) Es wäre nicht Noth, Reue noch Lieb' oder Buße für die Sünde zu haben, wenn einer den Ablaß oder Ablaß-Briefe lösete oder kauffte. — Mathesius, in der Predigt von Luthero, p. II. — Selneccer (in Orat. de Luthero.) — Chemnitz, in Exam. C. T. p. IV. — Mayer, in Disput. II de Vitâ Lutheri, p. 35.



« Notre mère nous a enfantés dans le péché, nous avons étreint en naissant le péché, et pour arriver au salut, il nous faut de toute nécessité le bras protecteur de Dieu. Ce n'est pas par l'œuvre de la justice que nous pouvons être sauvés, mais par la seule miséricorde de Dieu (1).

Et du reste pense-t-on que l'archevêque de Mayence n'aurait pas imposé silence au prêtre qui se serait permis de débiter en chaire les paroles inconvenantes que lui prêtait Luther? Dans une lettre pastorale adressée à ses diocésains et qui fut affichée à la porte de toutes les églises, Albert établissait formellement que pour participer aux grâces spirituelles que le pape offrait à toutes les âmes, il fallait d'abord avouer ses péchés, puis les pleurer et les racheter par une pénitence salutaire (2).

Expliquons la doctrine de notre école touchant l'indulgence.

« La théologie distingue dans le péché, la coulpe et la peine. La coulpe est l'offense à Dieu; la peine, le châtiment que mérite l'offense, peine éternelle ou temporelle. L'Église qui, avec les clefs, a reçu le pouvoir de lier et de délier, exerce ce

(1) In peccatis mater nostra nos concepit, heu qui funes peccatorum complexi sunt nos; et est difficile, et quodam modo impossibile ad portum pervenire salutis, sine divino adjutorio. Quia non ex operibus justitiæ quæ fecimus nos, sed per sanctam suam misericordiam salvos nos facit. — Vogel, l. c., p. 221.

(2) ...Qui eorum confessione diligenter auditâ... et pœnitentiam salutarem injungit.— Voy. nº 11, aux PIÈCES JUSTIFICATIVES, le mandement de l'archevêque.

pouvoir à l'égard du péché commis après le baptême, et par le sacrement de la pénitence, et par l'application de l'indulgence; dans le sacrement de la pénitence, l'Église remet le péché quant à la coulpe et à la peine éternelle, mais non toujours quant à toute la peine temporelle (1). Par l'indulgence elle délie en tout ou en partie de la peine temporelle qui reste à subir pour nos péchés, en ce monde, par le moyen des œuvres satisfactoires; dans l'autre, par l'expiation du purgatoire. L'indulgence remet donc la peine, mais non la coulpe. Le trésor des indulgences qui appartient au pape et aux évêques, se compose des satisfactions surabondantes de Jésus-Christ: une seule goutte du sang de l'Homme-Dieu eût suffi mille fois pour racheter des milliers de mondes. A ce fonds inépuisable de mérites, viennent s'ajouter, agréées de Dieu comme méritoires à cause de leur union avec les satisfactions du Sauveur, et comme étant appliquées en vertu du dogme de la communion des saints, les satisfactions surabondantes de Marie, mère de douleurs, qui n'eut jamais aucune faute à expier, et celles d'un grand nombre de saints qui ont souffert pour la justice, et pratiqué de longues pénitences pour racheter de légères imperfections (2). »

Le dogme de l'indulgence et le dogme du purgatoire sont intimement liés: ôtez l'un, vous détruisez l'autre.

Au delà de cette vie, la foi catholique enseigne

(1) Traité des Indulgences, 1844.
(2) Concil. Trid., sess. XI, c. 19.



qu'il est un lieu de purification où l'âme achève de se laver de ses souillures jusqu'à ce que les temps prescrits par la miséricorde et la justice divine étant accomplis, elle vienne s'asseoir parmi les bienheureux; car rien de souillé, dit l'Écriture, ne saurait entrer dans le royaume céleste. La foi nous dit aussi que ces heures d'épreuves, et ces peines dont nous ignorons la nature peuvent être abrégées et adoucies par les œuvres satisfactoires. Non pas que ces œuvres aient aucune puissance en elles-mêmes; mais offertes par notre divin médiateur à son père, elles désarment, et fléchissent un Dieu de miséricorde et de charité (1). Consolante doctrine qui donne des ailes à la prière et la fait monter jusqu'au trône de Dieu! Or l'indulgence comme la prière, comme l'aumône, vient apporter par l'application des mérites du Christ, quelque adoucissement aux souffrances passagères des âmes de nos frères: c'est la rémission intégrale ou partielle des peines temporelles encourues par le péché. L'Église a le droit d'abréger ces peines satisfactoires, en vertu même des paroles du Sauveur, *tout ce que vous lierez sur la terre sera lié dans le ciel, tout ce que vous délierez sera délié.* Il est aisé de suivre la tradition de l'indulgence depuis Jésus-Christ jusqu'au Xe siècle, époque où le protestantisme place l'invention de ce dogme.

(1) Ita non habet homo unde glorietur, sed omnis gloriatio nostra in Christo est, in quo vivimus, in quo meremur, in quo satisfacimus, facientes fructus dignos pœnitentiæ qui ex illo vim habent, ab illo offeruntur patri et per illum acceptantur à patre. — Conc. Trid., sess. XIX, c. 8.



Eck avait raison, en défendant les indulgences, d'en appeler à la preuve traditionnelle des âges : si la doctrine des pardons était si nouvelle, comment avait-elle été reçue dans toutes les églises du monde? Or cette doctrine toute catholique touchant les indulgences, c'était celle qu'enseignait Tetzel (1).

Dans les derniers mois de 1517, le dominicain vint à Iuterbock, petite ville de la principauté de Magdebourg, et à huit milles de Wittemberg, qui s'émut vivement et devint bientôt désert, tant les habitants avaient hâte d'entendre le prêtre! Luther essayait en vain de retenir ses pénitents qui voulaient, à toute force, acheter des lettres de pardon. Dans un premier mouvement de colère, il écrivit à l'évêque de Misnie une lettre pressante, où il suppliait le prélat de mettre fin au scandale que Tetzel promenait en Allemagne, et qui affligeait les âmes religieuses. La réponse de l'évêque n'arrivait pas, et la tête du moine fermentait. Le confessionnal des pères augustins était désert; la foule

(1) Porro quod universa recepit et tenuit ecclesia, quomodo posset esse in fide erroneum? Universitas ecclesiæ toto orbe terrarum diffusa accepit indulgentias à tempore Gregorii magni. — Et concilia generalia approbaverunt, sicut sacrum concilium Lateranense celeberrimum sub Innocentio III, in quo et saluberrima constitutio omnis utriusque credita est, limitavit autoritatem minorum prælatorum in concessione indulgentiarum. Et sacrum concilium viennense approbavit indulgentias Urbani quarti pro venerabilis Eucharistiæ veneratione. Et omnis ecclesia ex Germanis, Gallis, Hispanis, Italis, Anglis, Hungaris, Polonis, Danis, Scotis, etc., reverenter suscepit Jubileos in Româ à pontificibus cum plenariis indulgentiis celebratos. — Enchiridion locorum communiam adversus Lutheranos. Antuerpiæ, 1527, in-12, §. XXIII



allait à Tetzel, et revenait à Iuterbock gaie, insouciante, sans signe extérieur d'affliction, comme si elle fût sortie du cabaret, nous disent les relations protestantes. Luther n'y put plus tenir. Il avait annoncé qu'il prêcherait sur les Indulgences, et, depuis plusieurs jours, enfermé dans sa cellule, il travaillait à son sermon. L'église était toute pleine. Ses amis s'étaient placés en face de l'autel, pour le soutenir de leurs regards; car ils savaient que Luther allait accomplir une grande pensée. Presque tous appartenaient à l'école d'Érasme, école railleuse, dénigrante, qui, à table, dans ses discours, dans ses œuvres, ne se servait que de la moquerie pour attaquer Rome qu'elle ne connaissait pas; qui mit le rire à la mode et le fit entrer dans les peintures, les sculptures et les livres. Ils étaient curieux de voir comment la parole du frère, ordinairement si grave, se prendrait aux Indulgences, et si elle s'inspirerait des *Epistolæ obscurorum virorum*, ou bien de saint Augustin, pour faire justice de Tetzel. Ils cherchaient, d'un œil inquiet, dans ces deux longues files de moines qui s'avançaient sur le parvis du chœur, la figure de Luther. Ils n'eurent pas de peine à la reconnaître : elle était austère, comme de coutume; mais rien n'y révélait la grande idée qui l'occupait intérieurement. Dès que les pères se furent placés, chacun dans sa stalle, le célébrant entonna le psaume. On remarqua que Luther, comme de coutume, mêlait sa prière à celle des assistants; qu'il suivait des lèvres et de l'œil le prêtre à l'autel et que sa voix n'était nullement altérée. Cette quiétude de « l'apôtre »,

dans un moment aussi solennel, n'a point échappé à ses disciples et à ses admirateurs.

Toute la symbolique de Luther repose dans cette instruction religieuse (1), qui est vive et pressée, et coupée en alinéas formant autant de sentences ou de propositions. La pensée du moine saxon ne s'enveloppe pas de ténèbres : elle se produit aux intelligences, ainsi qu'elle a été conçue, novatrice, hostile aux doctrines reçues jusqu'à ce jour, insolente pour la tradition, dédaigneuse de ménagements, et hautaine, comme elle se révélera dans toute la vie du réformateur. Luther se complaît dans son œuvre : ce n'est plus une lutte académique qu'il propose à son ennemi, mais un duel en champ clos. S'il eût voulu d'une dispute à la manière de l'école, pourquoi le grand jour de la chaire évangélique?

Citons quelques-unes des formules où la parole nouvelle s'essaye avec le plus d'audace (2).

6. Je dis qu'on ne peut pas prouver, par l'Écriture, que la justice divine exige du pécheur d'autre pénitence ou satisfaction qu'un amendement du cœur, et que nulle part elle ne prescrit le concours de l'acte ou de l'œuvre, ainsi qu'il est écrit dans Ezéchiel : « Le Seigneur n'imputera pas le péché à qui se repent, ou qui fait le bien. »

12. On nous dit que l'indulgence, appliquée à l'âme qui souffre dans le purgatoire, lui est impu-

(1) Sermon vom Ablaß und der Gnade. Il parut quelques jours après, imprimé avec soin.
(2) Reinhard, t. I. — Luther's Werke, von Walch, t. XV, p. 471.



tée, et lui compte pour la rémission du châtiment qu'elle doit encore endurer : c'est une opinion sans fondement.

14. L'indulgence, au lieu de prêcher l'expiation, laisse le chrétien dans la fange du péché : si on ne doit rien dire contre l'indulgence, il ne faut pas non plus en vanter l'efficacité.

15. Donne si tu as de reste, au nom du Seigneur, pour l'édification de Saint-Pierre de Rome, mais n'achète pas de pardons.

16. As-tu de quoi? Donne à celui qui a faim; cela vaudra mieux que de donner pour élever des pierres, et beaucoup mieux que de faire emplette d'indulgences.

17. Encore une fois : à Saint-Pierre et aux indulgences préfère ton frère qui est pauvre. Si tu as du superflu et que ta charité ne puisse trouver des mendiants dans ton pays; alors, si tu veux, donne aux églises, orne les autels, et s'il t'en reste donne à Saint-Pierre de Rome qui en a moins besoin.

18. Ne fais rien pour le bon plaisir des indulgences. Saint Paul a dit, I Tim. 5, 8 : « Qui n'a pas soin des siens n'est pas chrétien, et est pire qu'un infidèle. » Celui qui te dit le contraire te trompe : il cherche ton âme dans ta poche, il y trouve un pfenning qui vaut mieux à ses yeux que ton salut. — Mais je n'achèterai donc pas d'indulgences, me diras-tu? Je t'ai déjà dit que ma prière, mes vœux, ma volonté, mes conseils, sont que tu te dispenses d'en faire emplette. Laisse-les aux chrétiens paresseux et endormis; tu peux t'en passer, toi!

19. L'indulgence n'est ni de précepte ni de conseil divin : ce n'est point un commandement, une œuvre qui opère le salut.

20. Que les âmes soient délivrées du purgatoire par la vertu de l'indulgence, c'est ce que je ne sais pas, c'est ce que je ne crois pas, bien que quelques nouveaux docteurs l'enseignent : mais ils ne peuvent le prouver, l'Église n'en dit rien. En bonne vérité, il vaut mieux prier pour elles.

21. Ce que je t'enseigne est certain! c'est fondé sur l'Écriture, tu ne dois pas en douter : laisse les scolastiques dans leur scolastique; ils ne sont pas capables, tous, tant qu'ils sont, de créer rien qui vaille.

22. Que quelques-uns m'accusent bénévolement d'hérésie pour leur avoir dit des vérités qui feront tort à leur boutique, que m'importent leurs bourdonnements? Cerveaux creux qui n'ont jamais ouvert la Bible, qui n'entendent rien aux doctrines du Christ, ne se comprennent pas eux-mêmes, et s'abîment dans leurs ténèbres. Que Dieu leur octroie l'entendemeut. Amen (1)!

Certes, ce n'est pas là de la criaillerie d'école, mais une parole claire, positive, qui du premier coup se rue brutalement sur un enseignement, vieux d'un si grand nombre de siècles, et dont l'Église a trouvé la lettre écrite dans la Bible. Un moine qui a pris soin de nous dire lui-même qu'il ne sait pas au juste ce qu'on appelle indulgences (2),

(1) Luther's Werke, von Walch, t. XV, p. 474.
(2) M. Michelet, Mém, de Luther, t. I.



les attaque le front découvert, comme s'il avait étudié la question toute sa vie. Car, remarquons-le bien, ce n'est pas seulement l'abus qu'il combat, alors il aurait pour lui l'Église tout entière, c'est au remède spirituel qu'il en veut. Toute la vie à venir de Luther se reflète dans ce sermon; vous le retrouverez là avec sa foi imprudente, son moi qui prétend s'appuyer sur la parole de la Bible, son dédain pour la tradition, son insolence envers l'école, et son rire qui ne le quittera plus, pour tout ce qui s'appellera thomiste ou aristotélicien.

C'était une œuvre révolutionnaire qu'un semblable sermon: le couvent des Augustins n'était pas accoutumé à entendre une parole si hautaine et si tranchante, il en fut effrayé. Si Staupitz eût été là lorsque Luther monta en chaire, peut-être la phrase du moine se fût-elle accommodée à l'oreille de religieux qui n'avaient rien tant à cœur que de vivre en paix avec la cour de Rome. Certainement Luther n'aurait pas imprimé son discours tel qu'il l'avait prêché.

Un des pères s'étant approché du prédicateur, le tira par la robe et, hochant la tête : — Savez-vous, docteur, lui dit-il, que vous avez été bien hardi: n'allez pas nous faire de mauvaises affaires au moins; les dominicains rient déjà dans leur barbe; notre ordre pourrait en souffrir.

— Cher père, répondit Luther, si cela ne vient pas de Dieu, cela tombera; si cela procède de son saint nom, cela ira (1).

---

(1) Ist es nicht in Gottes Namen angefangen, so ist es bald gefallen; ist es aber in seinem Namen angefangen, so lasset denselben walten. — Reinhard.



hume, mon ami, l'odeur d'une oie rôtie (1). Je suis à Wittemberg. Moi, docteur Martin Luther, à tout inquisiteur de la foi, mangeur de fer rouge, et pourfendeur de rochers, fais savoir qu'on trouve ici bonne hospitalité, porte ouverte, table à convenance et soins empressés, grâce à la bienveillance de notre duc et prince l'électeur de Saxe (2). »

Tetzel ne vint pas au rendez-vous ; il avait raison : la partie n'était pas égale. Le dominicain, dans sa discussion, n'eût osé se servir ni du jus de la treille, ni de l'odeur de l'oie rôtie. Il n'y avait qu'un moine au monde qui pût employer de semblables figures (3).

---

(1) Ut pro aquâ liquorem vitis et pro igne fumum culinæ ex anseribus assis appetat.

(2) Löscher's Reformations-Akten, t. II, p. 537.

(3) Consult., sur les premières années de Tetzel, Albinus, Meißners Land- und Berg-Chron. — Pfefferkorn, merkwürdige Geschichte von der Landschaft Thüringen — Cramerus, Hæreseologicæ descriptio, cap. XII, de Inquisitoribus et inquisitione hæreticæ pravitatis. — Tenzel, Historia von Luthero, edent. Cypriano. — Hecht, Vita Joh. Tezelii nundinatoris sacri. — Hottinger, Hist. eccles. seculi XVI, part. III. — Tenzel, Hist. Bericht vom Anfang und ersten Fortgang der Reformation. (*Sources protestantes.*)

Fac simile de l'écriture de Jean Reuchlin.

Nunquam thomas impressor
me rechorem facit & quasi
pythagorizare Tu solus
confiteor uti innare potes si
velis qui omnium mercatorum
fidem superas

Joannes Reuchlin phorcensis
LL Doctor

Lith: Goyer, 7, Pas: Dauphine, Paris.

CHAPITRE VIII.

OPPOSITION CONTRE LE CLERGÉ ET LE MONACHISME. — REUCHLIN.

Effet produit sur le peuple par la parole de Luther. — Causes des sympathies populaires pour le moine. — La querelle de Pfefferkorn avec Reuchlin sert la cause de Luther. — Récit de cette querelle. — Reuchlin prend parti pour les Juifs contre Pfefferkorn. — Il entraine les humanistes. — L'affaire est déférée à Rome. — Léon X et le cardinal Grimani protégent Reuchlin. — C'est une victoire que cette protection. — Comment elle est exploitée par Ulrich de Hutten.—Pamphlet et caricatures contre les moines qui ont le poëte pour auteur.

On a besoin d'expliquer comment cette langue inusitée dans la cellule, et qui réjouit l'oreille des humanistes, saisit si vivement l'Allemagne. A l'époque où Luther conçut sa pensée réformatrice, le pouvoir temporel en Allemagne était de fait émancipé (1). Depuis Louis de Bavière, toute lutte entre le pape et l'empereur avait cessé. Mais cette lutte avait été trop vive pour que le peuple ne s'y fût pas associé. Le peuple avait pris la place du prince : il en voulait au clergé qui s'immisçait trop souvent dans les affaires de ce monde. Il oubliait que dans les différends entre la papauté et l'empire, le sacerdoce avait sauvé l'Allemagne de l'esclavage, et que, si quelques lambeaux de liberté restaient aux com-

(1) Neuere Geschichte der Deutschen, von der Reformation bis zum Bundes-Akte, von K. Menzel, t. I, p. 14.

munes, c'était au clergé qu'elles en étaient redevables. Des essais d'indépendance religieuse avaient singulièrement contribué à persuader aux communes qu'elles pouvaient s'affranchir de l'autorité sacerdotale. Ainsi au quinzième siècle, la bourgeoisie de Francfort-sur-l'Oder, excommuniée parce qu'elle n'avait pas voulu rompre avec le margrave Louis, était restée longtemps sans prêtres, et quand l'excommunication fut levée, elle avait accueilli avec des rires moqueurs le retour des ecclésiastiques. L'exemple de Francfort était un appel au schisme.

Les nobles aussi haïssaient le clergé. En partie voleurs de grands chemins, ils voulaient faire en paix leur métier, et ils craignaient beaucoup plus le pape que l'empereur. Feudataires puissants, ils pouvaient faire trembler le monarque, et jamais le pontife : ils payaient tribut au saint-siége, et c'était un de leurs griefs contre la papauté. Aussi voulaient-ils faire revivre la vieille Allemagne, et rêvaient-ils le retour de cet âge de fer, où tout ce qui portait calotte, capuchon ou couronne, baisait l'épée d'un chevalier. « Donnez à Hutten, dit Camérarius (1), le nerf de la guerre : des forces suffisantes, et la république humaine changera de face. » C'est-à-dire que l'oppresseur qui pourra acheter une épée, sera sûr de faire la loi. Un vieux levain de haine contre la cour de Rome s'était donc propagé

(1) Nam si consilio et conatui Hutteni non defecissent quasi nervi copiarum, atque potentiæ, jam mutatio omnium rerum extitisset, et quasi orbis status publici fuisset conversus.—Camerarius, in Vitâ Melanchthonis.—Menzel, l. c., p. 16.

d'âge en âge dans le corps des chevaliers de la Teutonie. Quand quelque grand malheur fondait sur l'Allemagne, ils levaient les yeux vers Rome et l'accusaient hautement. Ils auraient voulu déposséder le pape de sa souveraineté temporelle. C'est dans cette intention qu'Ulrich de Hutten fit réimprimer le libelle de Laurent Valla contre le « mensonge de la donation de Constantin (1). » Dans une préface de sa main adressée à Léon X, il traite les prédécesseurs du pontife d'escrocs et de voleurs de grandes routes. Cette préface fut lue avec avidité.

La bourgeoisie et la noblesse teutonne, accueillirent donc avec intérêt le manifeste de Luther contre l'autorité. L'électeur de Saxe conçut seul des alarmes, et il envoya demander au couvent raison de ce bruit contre les indulgences. Staupitz était de retour. Il répondit que sa Grâce n'avait aucune inquiétude à concevoir; que la parole du jeune frère disputait sans rien affirmer, et faisait de la scolastique et non de la foi. C'était une ruse dont Luther se servit plus tard. Chaque fois qu'il était vivement pressé, et que quelque intelligence de haut nom paraissait s'effaroucher, il l'endormait en lui disant : « Ceci n'est qu'un jeu, qu'un exercice de collége, où la foi n'est pas le moins du monde intéressée »; et il riait de la simplicité de colombe de ces pauvres moines qui ne savaient pas deviner la vérité.

(1) Ulr. Hutteni in libello Laur. Vallæ contra effictam et ementitam Constantini donationem, ad Leonem X Pont. Max., præfatio. — Menzel, l. c., p. 16.



Si l'on étudie avec soin les monuments de la vieille littérature allemande, on trouvera les germes de l'opposition anti-cléricale, qui éclata si vivement après le sermon de Luther, dans diverses productions de l'âge précédent. Les Fastnachtsspiele de Hans Rosenblut jouent avec une maligne gaieté presque tous les états, mais le sacerdoce surtout. Eulenspiegel dut son succès populaire moins à son talent d'écrivain qu'à l'ironie dont il poursuit les robes noires. Le Reinicke der Fuchs de Baumann est comme un symbole de la vie allemande à cette époque; le prêtre n'y est guère plus ménagé que le paysan: chacun y trouve une vérité mordante. Baumann en veut principalement aux moines qui ont de grands chevaux de bataille, mais qui se gardent bien de rompre une lance avec les païens (1).

Mais aucun ouvrage ne fit peut-être plus de tort à la réputation des moines que la satire à laquelle Jean Geiler de Kœnigsberg, prédicateur à Strasbourg, a donné le titre de: *le Livre des fourmis* (2). L'insecte revient dans divers chapitres pour faire la guerre à la paresse, à la gourmandise, à l'intempérance des moines. Geiler suit la petite fourmi dans ses promenades sur les bords du ruisseau, cher-

(1) Welche hohe Rosse reiten, aber nicht mit den Heiden kämpfen wollen. — Ranke, l. c., t. I, p. 253.

(2) [illegible]e Ameise. Dieß ist das Buch von den Ameisen. —Antiqua Literarum Monumenta autographa. Brunsvigæ, 1690, p. 46 et suiv.—Trithemii Catal. Script. eccles., p. 168. — Flacii Catal. Test. verit., p. 1921. — M. de Bussierre, dans la Foi de nos Pères, in-8, 1844, a donné quelques bonnes pages sur Geiler, p. 473 et suiv.

chant l'aile du moucheron, le grain de blé du bon Dieu, les miettes de pain de l'enfant, qu'elle apporte fidèlement à son nid dont il décrit l'admirable architecture. Puis vient le moine avec toutes sortes de robes, noires, blanches et brunes, qui prend le grand chemin, s'arrête dans le cabaret, vide d'énormes flacons, s'égaye avec la servante d'auberge, et revient la tête chancelante au monastère. On ne saurait lire toujours sans crainte pour l'oreille la satire de Geiler. Il exagère les désordres des couvents. Les moines se vantent d'être le sel de la terre: *vos estis Sal terræ*. Oui, dit-il, mais la lettre *S* exprimera la superbe, la lettre *A* l'avarice, la lettre *L* la luxure. C'est un homme d'esprit qui plaisante avec finesse, un joyeux diseur de bons mots, dont le style a quelquefois la mousse pétillante de cette bière de Strasbourg, que ses ennemis l'accusaient injustement d'avoir trop aimée.

Quand, au commencement du XVI[e] siècle, partit de l'Italie le signal de la résurrection des lettres, beaucoup de professeurs, en Allemagne, furent pris au dépourvu. Le grand chancelier d'Ingolstad, George Tingal, doyen de la faculté de théologie, ne connaissait des anciens que Prudence, et des modernes que Baptiste le Mantouan. Or ces vieux Romains dont les moines avaient un moment dédaigné la langue, rappelaient à la Germanie de beaux souvenirs de gloire nationale, et le peuple était tenté d'accuser le cloître d'indifférence coupable envers la patrie commune: il aurait voulu que le froc pût chanter en latin les exploits de cet Hermann qui avait un moment arrêté le vol des aigles

romaines. Il eût fallu, dans l'intérêt des couvents, que Trithemius fût venu un siècle plus tôt.

La presse commençait à reproduire dans quelques heures le labeur monacal de plusieurs années: c'était un malheur qu'on n'aurait jamais pu prévoir, et qui devait déshériter les couvents d'une de leurs gloires les moins contestées, la reproduction des manuscrits? Car alors un manuscrit était une œuvre immense d'art que se léguaient entre elles des générations; qui coûtait souvent la vue, la santé, la vie même à plus d'un cénobite; qu'on bénissait solennellement quand elle était achevée, comme on bénit les cloches de nos églises; et qu'on cachait sous l'or ou le cèdre. Les livres imprimés remplacèrent dans les familles riches les livres écrits à la main, dont la mode coûteuse passa bien vite. Alors des milliers de moines, peintres de lettres, rehausseurs d'or, copistes, parcheminiers, calligraphes, se virent condamnés à l'oisiveté. Il fallut leur créer un travail dans ce désœuvrement qui les prenait tout à coup; voici ce qu'on imagina pour chasser de leur cellule le démon de la paresse (1).

C'était l'époque où le platonisme, après avoir été apporté en Italie par les Grecs de Constantinople, pénétrait en Allemagne, séduisant le cœur de ceux dont il ne pouvait conquérir la raison. Les cloîtres refusèrent de lui ouvrir leurs portes. L'image d'A-

(1) Die Ursachen der schnellen Verbreitung der Reformation, zunächst in Deutschland, von Jakob Marx, Kaplan in Wittlich, p. 125. Mayence, 1834, in-12.



ristote, depuis un siècle surtout, était dans toutes les cellules. A l'exception de la prière, on avait épuisé pour lui les formules de l'admiration. Son dogmatisme inflexible flattait bien autrement l'imagination obéissante d'un religieux, que la poésie vaporeuse du platonisme. Nourri du syllogisme aristotélicien, le moine ne pouvait croire aux mondes rêvés par Platon : il était attaché au réalisme dont le philosophe de Stagyre avait fondé le règne. Que si parfois son intelligence voulait sortir de la cellule, et se repaître de poésie, il trouvait sur son oratoire la Bible, source inépuisable et type éternel d'idéalisme. Menacés dans leur affection pour Aristote, les moines durent prendre sa défense : mais il arriva par malheur que ceux d'entre eux qui auraient pu, tout au plus, copier ses manuscrits, voulurent essayer de le chanter : encore si leurs hymnes n'eussent été que maladroits, mais ils furent offensants pour les adeptes de la philosophie nouvelle. Ces apologies eurent le châtiment qu'elles méritaient : on s'en moqua publiquement, et l'auteur de l'Éthique dut souffrir de l'imbécillité de quelques-uns de ses panégyristes (1). Quand Luther parut, la guerre était dans tout son feu : sans prendre le parti de Platon il attaqua Aristote, parce qu'Aristote c'était l'autorité, la magistrature du génie, la royauté de la parole, la papauté philosophique, portant au lieu de la tiare le bonnet de docteur. Ce n'était que le signal des tribu-

(1) Voir, pour l'examen de l'influence d'Aristote dans les écoles, l'Histoire de la Réformation, par M. Meiners (Lhéritier), in-12, 1825.

lations de la vie monastique ; d'autres plus douloureuses allaient venir, et c'étaient deux juifs qui devaient les susciter : Victor de Carben, dont le nom est oublié, et Pfefferkorn, qui malheureusement acquit dans ses débats avec l'école des humanistes, une triste célébrité. Victor de Carben, savant rabbin, après avoir raconté les motifs de sa conversion au catholicisme (1), publia vers 1509, un pamphlet contre les Israélites (2). Le censeur, Ortwinus Gratius, docteur en théologie, approuva l'œuvre de Carben en termes louangeurs ; il en faisait un livre d'or, que le monde savant attendait avec la plus vive impatience (3).

Jean Pfefferkorn s'était récemment converti au catholicisme. Après avoir reçu le baptême, son premier acte de foi fut d'attaquer ses coreligionnaires, avec une ardeur de néophyte qui n'était ni

---

(1) Victor von Carben. Hier inne wird gelesen wie Herr Victor von Carben welicher eyn Rabi der Juden gewest ist, zu cristlichen Glawben komen. Cœlln., 1508, in-4°.

(2) Propugnaculum fidei christianæ Victoris de Carben, primùm Judæi Rabbi legisperiti, dein christiani sacerdotis, instar dialogi Christianum et Judæum introducens, etc.

(3) Opus aureum ac novum et à doctis viris diu expectatum Dni Victoris de Carben, olim Judæi, sed modò Christiani et sacerdotis, in quo omnes Judæorum errores manifestantur qui hactenùs nobis ignoti fuère. Declarantur etiam in hoc opere omnes Judæorum mores, quos circa quæcumque opera exercere consueverunt, ac tandem (id quod inauditum est) ex veteri tantùm testamento convincuntur.

A la fin de l'opuscule on lit : Impressum est hoc opus egregium quod à multis etiam doctoribus est commendatum ac revisum, Coloniæ per honestum civem Henricum de Nassiâ, anno Domini M CCCCC IX. — Voy. Unsch. Nachrichten, t. XXV, p. 261, 262, ad an. 1725.

selon la charité, ni selon la science. Il dénonçait à l'empereur Maximilien Ier d'Autriche divers livres hébraïques, dont il demandait l'extinction par le fer et la flamme, à l'exception toutefois de la Bible (1), que les Juifs devaient continuer de porter avec eux, comme Caïn portait le signe dont le Seigneur l'avait marqué sur le front. L'empereur conféra l'examen de cette question religieuse à Uriel (2), archevêque de Mayence, qui nomma pour en connaître une commission de théologiens, formée de Jacques Hochstraet, professeur d'Écriture sainte à Cologne, de Victor de Carben, et de Jean Reuchlin, helléniste merveilleux, dont la fortune littéraire est curieuse à raconter (3).

Le pape avait envoyé une ambassade au duc de Wittemberg, Eberhard. Le docteur Hechinger, chancelier aulique, était chargé de la harangue officielle. C'était un courtisan épais, un homme du Nord, qui méprisait souverainement les natures méridio-

---

(1) Voyez l'ouvrage de Pfefferkorn, imprimé à Augsbourg, et dédié à S. M. I. Maximilien, par Erhard Œglein, an 1510, et commençant ainsi : Zu Lob und Ehre, chap. 2, p. a. 11.—6, et du même, Epistola ad Leonem X, in Lament. Obs. vir. p. m. 115.

(2) Kaysers Maximiliani I. Commission an den Erzbischoff Uriel, wegen der Juden-Bücher Maximilien Ier, prince éclairé, reconnait dans un de ses *Mandats*, la science de Pfefferkorn : Haben dem nach unserm Diener und des reichs getruwen Joa Pfefferkorn von Cöln als ainem wolgelerten, und erfarn euwers Glaubens — Weislinger, dans son Huttenus delarvatus, a donné les trois mandats impériaux de Maximilien Ier, p. 18 et suiv., 24 et suiv., 27 et sùiv.—Reuchlin reçut l'ordre d'examiner les livres juifs dans une commission signée d'Uriel, archevêque de Mayence, et datée d'Aschaffenbourg, le lundi après la Saint-Laurent 1510.—Voir Weislinger, l. c., p. 29, 30.

(3) Gaspar Bucher, in suo Mercurio, anno 1615. Tubingæ.



nales; à la prononciation bohémienne, criarde et traînante; qui ne comprit rien au latin des envoyés, modulé à l'italienne, et tombant de leur bouche comme des notes de musique. Quand, après de grands efforts de mâchoire, il eut détaillé tous les titres du prince, dans son latin vocalisé à l'allemande : *Ceilsissimus*, *eillustrissimus*, les députés, malgré la gravité de leurs fonctions et la présence de Sa Grâce, partirent d'un grand éclat de rire que l'un d'eux parvint à comprimer, en déclarant qu'il n'avait pas le bonheur de comprendre l'orateur. Le prince chercha de l'œil, parmi les courtisans, quelqu'un qui voulût remplacer le chancelier. La tâche était trop difficile : les courtisans restaient muets. Alors un appariteur prononça le nom de Reuchlin, jeune étudiant de Tubingue, et attaché au docteur Hechinger, en qualité de servant. Ce fut un coup du ciel pour le ministre embarrassé. — Qu'on appelle Reuchlin, dit le duc. L'enfant parut. — Veux-tu, lui dit le prince en allemand, nous servir ici d'interprète ? — Je tenterai l'entreprise, et Dieu aidant, j'en viendrai à bout, répondit l'écolier, en latin d'Érasme. Et voilà Reuchlin qui improvise une harangue en termes si purs, si choisis, avec une si grande facilité de sons et de mots, que l'assistance demeura tout ébahie d'admiration. — En vérité, dit un des envoyés, la harangue finie, voilà un enfant admirable; le servant pourrait passer pour le docteur. — Et le docteur pour le servant, murmura le prince. Et quelques jours après, en effet, Reuchlin quittait le service du chancelier, volait de ses ailes, s'arrêtait

à Rome, à Paris, apprenait le grec, l'hébreu, montait en chaire, expliquait Thucydide à un vaste auditoire où se trouvait Jean Argyropulo, Hellène réfugié de Constantinople, qui le prenait par sa robe de professeur au sortir de l'école, pour lui demander qui il était, et quel pays lui avait donné le jour. — L'Allemagne, répondait le ~~jeune homme~~ : et Argyropulo se jetait dans les bras de Reuchlin, en s'écriant : « En vérité la Grèce s'est abattue au delà des Alpes (1).

Reuchlin, comme toutes les hautes intelligences d'une époque de rénovation littéraire, désirait impatiemment prendre part au mouvement des esprits : il entra donc tout à coup et de vive force dans la querelle de Pfefferkorn avec le judaïsme, et formula, dans quelques chapitres, son opinion sur les livres hébreux. Il abandonnait volontiers aux flammes ceux qui étaient écrits contre le Christ, la Vierge, les saints ou les dogmes de l'Église catholique; mais il voulait qu'on épargnât le Thalmud et les commentaires qu'il avait fait naître, les annales des Juifs, leurs traités de philosophie, leurs livres de médecine : les uns parce qu'ils ser~~vaient de témoignage contre la folie des dogmes judaïques~~, et pouvaient ramener à la vérité les âmes égarées; et les autres parce qu'ils devaient éclairer l'histoire et la science. Pfefferkorn publia son Hand-Spiegel (2), satire théologique toute

(1) Seckendorf, in Additionibus ad Commentarium historicum de Lutheranismo, p. 119 et seq.

(2) Hand-Spiegel (miroir), et non Brand-Spiegel, comme on le lit dans le lexique historique d'Iselin, t. III, p. 894.

pleine de jargon scolaire, et d'insinuations malveillantes sur la foi de son adversaire , qui avait pris soin de soumettre ses écrits au jugement de l'Église. Reuchlin , huit jours après, avait en réponse à la diatribe du juif converti, improvisé son Augen-Spiegel (1), pamphlet où l'austérité de la question débattue se cachait sous des formes de styled ont malheureusement il n'avait pas livré le secret à son rival. A côté de sa confession religieuse (2), en tout conforme aux exigences les plus scrupuleuses, il avait placé sa profession de foi philosophique, qui n'était pas favorable à Aristote.

Quelques platoniciens du clergé catholique prirent parti pour Reuchlin. Gros et Briesgern , chanoines d'Augsbourg; Nuenar, chanoine de Cologne; Adelmann , chanoine d'Eichstaedt; André Fuchs, doyen à Bamberg; Laurent Truchsess, de Mayence ; Wolfgang Tauberg, de Passau; Jacques de Bannissis , de Trèves , défendirent courageusement l'humaniste. Laurent Truchsess surtout montra dans cette affaire un vif intérêt au savant; Hutten l'en a remercié dans la préface de son Tite-Live (3).

(1) Doctor Johannsen Reuchlins , der kayserl. Majest. als Erz-Herzog zu Oesterreich , auch Chur-Fürsten und Fürsten gemeinen Bundrichters in Schwaben, wahrhafftige Entschuldigung gegen und wider eines getaufften Juden , genannt Pfefferkorn, vormals gedruckt, ausgangen unwahrhafftiges Schmäh-Büchlein. —Augen-Spiegel.

(2) A la page 32 de sa défense.—Reuchlin répéta cette profession de foi dans son apologie contre les théologiens de Cologne : Defensio Joannis Reuchlin Phorcensis doctoris, contra calumniatores suos Colonienses, p. D. ij. 6. Tubingæ , an. MDXIII.

(3) Op. Hutteni, t. III, p. 334, ed. Münch.



Les couvents s'émurent, comme si le dogme eût été menacé, et la question changea de face : Aristote fut mis en cause à propos du Thalmud. Arnold et Hochstraet se distinguèrent surtout par l'amertume de leur polémique; les moines avaient crié à l'hérésie, on cria à l'ignorance. Le chevalier de Hutten, pour triompher plus sûrement de Pfefferkorn imagina de l'accuser de vouloir étouffer dans son amour pour les ténèbres jusqu'à la Bible. C'était une calomnie, car Pfefferkorn avait excepté de son anathème le livre inspiré; mais ce mensonge eut des ailes et se transforma en une vérité de foi pour les lettrés de l'époque, et c'est sous cette forme que nous le retrouvons encore aujourd'hui dans quelques ouvrages historiques. En vain Pfefferkorn agitait son malheureux Miroir (1) ; le monde savant passait outre sans y regarder, tandis qu'on s'arrêtait devant le verre menteur où Reuchlin montrait ses ennemis sous les figures les plus difformes, et à côté de Bibles dévorées par les flammes. Et voyez comme la passion est aveugle ! la mémoire de Pfefferkorn est arrivée jusqu'à nous honnie et flétrie parce qu'il s'était mis dans la tête de brûler quelques livres d'Israélites, et on a oublié

(1) Voici les titres de quelques-uns des pamphlets que Pfefferkorn publia dans la question du judaïsme.

Pfefferkhorn. Joann. Speculum adhortationis judaice ad Christum. Colon., 1508. — Libellus de judaicâ confessione. Colon., 1508.— Hostis Judæorum qui declarat nequitias eorum circa usuras et dolos. Col., 1509. — In hoc libello comparatur absoluta explicatio quomodo ceci illi Judæi suum pascha servent. Col., 1509. — In laudem et honorem Maximiliani principis.



que Luther, plus fanatique encore, demandait qu'on arrachât aux juifs leur Thalmud, leurs ouvrages de médecine et de sciences, et jusqu'à la Bible elle-même (1); qu'on mît le feu à toutes leurs synagogues, pour la plus grande gloire de Dieu (2), et qu'on y secouât la poix, le soufre et les flammes de l'enfer, pour purifier ces demeures abominables, où le Père, le Fils et le Saint-Esprit avaient reçu tant d'outrages.

La question grandit bientôt, agita les consciences et troubla la paix du monde religieux. Cologne, Louvain, Erfurt, Mayence, examinèrent le pamphlet de Reuchlin, y signalèrent quelques propositions offensantes contre la foi catholique et le condamnèrent aux flammes. La procédure et l'arrêt furent imprimés. Spire prit la défense de Reuchlin, dont le livre traversa bientôt le Rhin et, soumis à l'examen de la faculté de théologie de Paris, y fut solennellement condamné (3).

Bien loin de courber la tête, Reuchlin excité par les humanistes, défendit son œuvre dans un pamphlet (4) d'une violence extrême où il traitait ses juges

---

(1) Zum andern, daß man ihnen alle ihre Bücher nehme, Bett-Bücher, Thalmudisten, auch die ganze Bibel, und nicht ein Blatt ließe. — Voyez dans le deuxième vol. de cette histoire le chapitre qui a pour titre : Les Tisch Rede.

(2) Erstlich, daß man ihre Synagoga mit Feuer verbrenne. — Luther's Werke, T. 8. Jenæ, fol. 103. a, b, et seq.

(3) Acta doctorum Parisiensium contra Speculum oculare Joh. Reuchlini, cum sententiâ condemnativâ ejusdem libelli. Colon., 1514.

(4) Defensio Johannis Reuchlin, Phorcensis LL doctoris, contrà calumniatores suos Colonienses. Tubing., 1513.

de faussaires et de calomniateurs (1). Pfefferkorn, de son côté, dans une réponse à son adversaire sous le titre de : le tocsin, Sturm-Glock (2), après avoir invoqué contre Reuchlin et l'incendie de l'Augenspiele à Cologne, et la sentence de la Sorbonne, et le décret de condamnation de l'empereur Maximilien, lui jette ce superbe défi : *item* j'offre de prouver par l'épreuve du feu, partout où le bruit de cette querelle sera parvenu, la vérité de mes accusations (3).

Rome évoqua l'affaire : Reuchlin trouva dans Léon X et le cardinal Grimani, deux protecteurs éclairés.

Rome, après un examen attentif des actes du procès, ne voulant pas se prononcer, un *mandatum de supersedendo* parut (4), qui, sans donner gain de cause aux théologiens de Cologne, représentés par l'inquisiteur Hochstraet, non plus qu'aux humanistes dont Reuchlin était comme le symbole vivant, remettait indéfiniment la décision du procès. Ce fut, il faut l'avouer, une véritable victoire pour les lettrés allemands que cet arrêt de la cour de Rome. En lisant la correspondance de Reuchlin,

(1) Tungarus Arnoldus, calumniator, falsarius, per omnia sæcula sæculorum.

(2) Sturm-Glock von Joh. Pfefferkorn 2c., gedruckt zu Cöllen, anno MCCCCCXIII.

(3) Des erbeit ich mich mit dier zu probierenn in das fuwr an allen enden und orten, wo sich dan solche Sach zu verhoren, und zu rechtfertigen geburt. (Sic).

(4) Reuchlin, de Arte cabalisticâ, in-4o, p. 730.—Acta judiciorum, p. 130.



on voit le vif intérêt que l'Allemagne portait à son noble enfant. C'est comme un grand concert de joie qui éclate dans toutes les cités impériales: Pirckeimer à Nuremberg, Peutinger à Augsbourg, tous deux conseillers d'État; les deux grands orateurs Capito et Œcolampade ; les légistes Hazius et Cuspinien; Hutten, Eobanus Hessus et les poëtes de l'époque ; l'armée tout entière des reuchlinistes, célébrèrent bruyamment cette victoire (1).

Personne qui songe à remercier Rome: toutes les couronnes sont pour l'humaniste. Il était aisé de voir que le froc, la soutane blanche surtout du dominicain, était gravement compromise aux yeux de l'Allemagne lettrée.

Sous le nom d'Eleutherius Bysenus, Hutten chanta la victoire de Reuchlin sur les hommes obscurs de Cologne, c'est-à-dire sur les théologiens de l'université. Comme tous les pamphlets de cette singulière époque, celui de Hutten est orné d'une gravure allégorique. Sur un char antique paraît Reuchlin, d'une main tenant son Augen-Spiegel, de l'autre une corbeille de fleurs et sur la tête une couronne de laurier. Derrière le char s'avancent piteusement une foule de dominicains, enchaînés l'un à l'autre comme des captifs antiques. La marche est ouverte par des hérauts d'armes qui sonnent de la trompette. On aperçoit dans le fond la porte par où passera le cortége, et çà et là des figures rieuses d'enfants ou des têtes grimaçantes de moines. Des

---

(1) Leopold Ranke, Deutsche Geschichte, t. I, p. 277.

jeunes filles, des docteurs barbus jonchent la terre de fleurs. Sur le dernier plan, vous voyez le pauvre Pfefferkorn assisté de deux valets de bourreau, dont l'un lui traverse les jambes à l'aide d'un fer acéré, et l'autre lui frappe à coups redoublés la tête d'où s'échappe un sang fétide, que lèche la langue d'un chien (1).

A la naissance de la réforme, c'est Hutten qui parut le premier comprendre la puissance de la caricature sur le peuple: Luther lui déroba cette arme. Les moines s'en servirent, mais trop tard, quand l'image commençait à s'user.

---

(1) Voir la description de la gravure dans Huttenus delarvatus, de Jean-Nicolas Weislinger. Costanz., 1730, in-12, p. 56-58.

Consulter, sur la querelle de Reuchlin avec les théologiens de Cologne :

Hoc in opusculo, Speculum oculare Joh. Reuchlini, continentur prænotamenta Ortwini Gratii. Col., 1511;

Dialogus novus et mirè festivus et quorumdam virorum salibus cribatus, non minus eruditionis quàm macaronicis plenus. Tubingæ;

Jacobi Hochstraten apologia ad Leo. X et Max. imperatorem contra dialogum Georgio Benigro in causâ R. adscriptum. Col., 1518;

Acta judiciorum inter J. Hochstraten inquisitor. Coloniensem et J. Reuchlin. 1518;

Reuchlini causa Fratris Logumeni modus inquirendi hæreticos, ad usum romanæ curiæ, lectu dignissimus. Augustæ Vind. 1519;

Hochstratus ovans, dialogus festivissimus... 1520.

CHAPITRE IX.

OPPOSITION CONTRE LE CLERGÉ ET LE MONACHISME. — ULRICH DE HUTTEN.

Ulrich de Hutten. — Ses études au couvent de Fulde. — Il quitte le monastère. — Le margrave de Brandebourg, Albert, depuis archevêque de Mayence, vient au secours de Hutten.—Les *Epistolæ virorum obscurorum*, jugées par les écrivains de l'école protestante. — Examen de cette satire. — Fragments divers de l'œuvre. — Jugée par Érasme et Reuchlin. — Ces lettres offensent à la fois la pudeur et la vérité. — Opinion de Hutten sur Hochstraet, Pfefferkorn et Arnold de Tongres. — Procédé littéraire de l'écrivain. — Comme on aurait pu le jouer en se servant de sa manière. — Les moines ne pouvaient recourir pour attaquer leur rival à la forme qu'il avait mise en usage. — Les moines devaient donc succomber dans leur duel avec Hutten.

Hutten, ce roi de la presse au commencement du seizième siècle, avait lu le sermon de Luther sur les indulgences : il en témoigna sa joie, et contribua par ses louanges à égarer l'orgueil du moine. Il avait préparé les voies à la révolte par ses *Epistolæ obscurorum virorum*(1), ce pamphlet, plus obscène encore qu'éloquent, qui servit si puis-

(1) Epistolarum obscurorum virorum ad M. Ortwinum Gratium, nil præter lusum continentium et jocum in arrogantes sciolos, plerùmque famæ bonorum virorum obtrectatores et SANIORIS DOCTRINÆ contaminatores. Volumen primum. Ad lectorem.

Risum Heraclitæ est, vasti ridere parati
Arida mutârunt pectora, Stoicidæ.
Da mihi tristem animum, ferales objice luctus,
Dispeream, nisi mox omnia risus erunt.
Exerce pulmonem.

samment le mouvement insurrectionnel des esprits. Hutten fut le précurseur de Luther : s'il eût porté la soutane au lieu de la cotte de mailles, s'il eût été aussi grand théologien qu'il était grand poëte, peut-être aurait-il entrepris l'œuvre de la réforme. C'était le premier écrivain de son siècle, et il est resté une des plus brillantes gloires de l'Allemagne littéraire. Mais il est permis de croire qu'il dut le succès merveilleux de ses petites lettres, moins à son talent incontestable de satirique, qu'aux passions déjà soulevécs contre les moines, par Reuchlin. L'appréciation d'un écrit qui joua un si grand rôle dans l'histoire de la pensée allemande, doit trouver ici naturellement sa place.

En 1499, Hutten chantait au chœur de l'abbaye de Fulde des cantiques, dont les moines lui avaient enseigné la musique et les paroles. L'enfant, qui n'avait pas de goût pour la vie monastique, quitta le couvent et visita Cologne pour apprendre les lettres latines. De Cologne, ses études terminées, il passa bientôt à l'université de Francfort-sur-l'Oder, où il reçut, à l'âge de 18 ans, ses grades de maître ès arts. Le jeune homme voulait aller à la recherche de trésors littéraires plus abondants que ceux qu'il avait trouvés dans les monastères, mais il était pauvre : une bonne âme vint au secours de l'écolier en lui envoyant 200 ducats d'or. La bonne âme se nommait Albert, margrave de Brandebourg, qui fut plus tard archevêque de Mayence.

En 1508, l'écolier, grâce à la munificence du

margrave prenait le chemin de l'Italie, où il eut bientôt dépensé l'argent de Sa Grâce.

En 1514, le margrave de Brandebourg succédait à Uriel sur le siége archiépiscopal de Mayence, et Ulrich de Hutten, d'après le conseil de son ami le chevalier Eitel Wolff, de Stein, improvisait un poëme sur l'élection d'Albert, qu'il adressait au prélat (1). Les fautes de quantité ne manquaient pas dans l'œuvre d'Ulrich : on pouvait en compter jusqu'à six. L'archevêque, qui était poëte, ferma les yeux sur les outrages de son jeune protégé aux règles de la versification (2), et lui fit présent de deux cents autres ducats.

Voilà le prélat dont Luther fera bientôt le grand chancelier de l'enfer.

Nous l'avouons, nous nous étions représenté, sur la foi de témoignages dont on ne pouvait suspecter la sincérité, les lettres de Hutten comme un des beaux monuments littéraires du seizième siècle? Entendez Burckard : — Nul, sous des formes rieuses et badines, n'a su, comme le chevalier, cacher un sens profond, et soulever d'aussi grandes questions de morale (3). — Jamais, nous dit Mœller, l'intelligence humaine n'a revêtu une pensée de plus de charmes, et n'est allée à la rai-

---

(1) In laudem reverendissimi Alberthi archiepiscopi Moguntini, Ulrichi de Hutten equitis panegyricus.

(2) Obschon aber ein Halbdutzend poetische Böck darinnen stehen von ungemeiner Größe. — Weislinger, l. c., p. 1.

(3) Inficeti sæculi barbariem ac stribliginem facetè exprimit. Ridendo et ludendo divina humanaque in optimum restituit statum. — In Comm., part. I, p. 166 ; part. II, p. 69.

son par des rires plus expansifs (1). — Voyez, dit Lœscher (2), comme l'écrivain sait secouer l'ignorance théologique, et enlever aux moines les masques dont ils s'étaient jusqu'alors couverts! Si vous les écoutez, c'est une source inépuisable de gracieuses moqueries, que ces Lettres d'hommes obscurs, où la langue latine se déploie avec une richesse de style dont Hutten a dérobé le secret aux grands maîtres du siècle d'Auguste (3); où abondent le lyrisme des prophètes, et la verve caustique d'Aristophane; qu'on doit prendre et lire quand l'âme tombe dans la mélancolie, pour chasser les noirs chagrins, et qui font sur l'intelligence l'effet du vin de Chypre sur le cerveau. Que vous dirai-je? c'est une véritable idolâtrie. Puis vient la question religieuse, et l'éloge prend alors une forme plus emphatique, s'il est possible : Ces lettres sont une véritable aurore qui se lève sur les couvents, dont elle découvre aux regards les souillures; c'est la lumière qui pénètre dans un cloaque; c'est le soleil de vérité qui illumine et chasse le mensonge; c'est le canon qui a battu en brèche cette citadelle où les ténèbres s'étaient réfugiées en Allemagne depuis tant de siècles, et d'où elles allaient se répandre dans le

---

(1) Neminem non studiis excultum politioribus ad risum effusissimum. — In Homonymoscopiâ, p. 814.

(2) Quòd Reuchlini causa scitè admodùm obscurorum virorum Epistolis sit defensa, et theologorum ætatis ejus ignorantia atque inertia acutè prorsus ac facetè iis exagitata sit. Vollständ. Reformations-Acta, t. II. cap. IV, p. 102.

(3) Burckard, de Fatis linguæ latinæ in Germaniâ, p. 442.

reste de l'Europe (1). Hutten, c'est l'Hermann de la réforme que Dieu a suscité pour venger la foi et la vérité évangélique (2) ; c'est le peintre qui a représenté sous des couleurs inaltérables les scandales de la papauté, la tyrannie de Rome, les mœurs des cardinaux, des abbés, des évêques, du clergé catholique ; c'est le précurseur du nouveau Messie auquel il a préparé les voies ; seul il a failli opérer la révolution religieuse (3). » L'un de ces panégyristes, ne sachant plus comment louer son héros, imagine une petite comédie, se met à la place des moines, et s'écrie piteusement comme Sganarelle dans son sac : « Ah ! le dos ! Ah ! les lombes ! j'ai les os brisés jusqu'à la moelle, mon cœur s'en va : ah ! je meurs ! Ah ! heu ! heu ! ah ! ah (4) !

Ce fut avec une vive curiosité que nous ouvrîmes pour la première fois les feuillets de ce livre ; et en vérité notre surprise fut grande en trouvant dans Hutten une raillerie cruelle, qui au lieu de jouer les ridicules de ceux qu'elle attaque, entre dans leur vie privée, la fouille et la salit ; invente, calomnie, et croit avoir retrouvé le rire d'Héraclite, quand elle a remué tout ce qu'il y a d'ordure dans l'âme d'un homme créé à sa fantaisie, et dont le type est son œuvre ; ou quand changeant de manière, elle s'amuse à jeter de la

---

(1) In Iconibus virorum litteris illustr. Argent., 1719, p. 83.
(2) Leonardus Hutterus, in Actione contra Gretserum, p. 70.
(3) Joach. Camerarius, in Vitâ Melanchth., p. 97.
(4) In Prisciano vapulante, act. IV, scena II.

boue sur le vêtement de son ennemi. Nous avions souvent entendu parler de Jacques Hochstraet, ce théologien de Cologne, si chaud, peut-être si mal inspiré dans la dispute, et nous nous attendions à quelque rude supplice que lui infligerait Hutten. Au lieu d'un moine fustigé, nous voyons un dominicain dans sa chambre, une cape à ses côtés, toute pleine de poux, et s'écriant avec le Psalmiste : « Vos animaux habiteront en elle; vous avez, ô Dieu! préparé par un effet de votre bonté une nourriture au pauvre (1). »

Voici une de ces plaisanteries qui déridaient le front des humanistes, et leur faisaient jeter des cris d'admiration. Hutten s'adresse à la femme de Pfefferkorn : « Ma chère dame, ne rougissez pas, je sais que vous êtes pudique comme il n'y a pas de femme à Cologne : je ne vous demande rien de déshonnête; dites-moi la vérité : *utrum maritus vester habet præputium, vel non?* parlez sans crainte, par amour de Dieu, et dites toute la vérité (2).»

Pfefferkorn était marié, il était père de dix enfants qui, comme lui, avaient reçu le baptême. Que l'humaniste cherchât à ridiculiser le nouveau converti, c'était son rôle : mais outrager un ennemi dans sa femme, c'est une lâcheté indigne d'Ulrich de Hutten (3).

Ailleurs, c'est Juvénal, ivre de falerne et portefaix de la Via Sacra.

(1) Ep. VII.

(2) Credo quòd uxorem Joannis Pfefferkorn non vincerent quinque juvenes quadrati rustici ex Westphaliâ. Ep. XV.

(3) Sicut scripsistis mihi (Epist. XII, p. 48 et seq.) quòd non am-



Faut-il vous raconter à la manière de Hutten, une scène de nuit dans un couvent de moines? « Savez-vous que notre révérend père est tout contristé : pendant plusieurs jours il était absorbé

---

pliùs curatis illas levitates, et non ampliùs vultis amare mulieres, vel supponere nisi in mense semel, aut bis : Ego miror, quod talia scribitis, tamen ego scio contrarium. Est hîc unus socius, qui nuper venit ex Coloniâ, et benè est vobis notus, et fuit etiam semper ibi vobiscum. Ipse dicit, quod supponitis uxorem Joh. Pfefferkorn, et dixit mihi veraciter et juravit, et ego credo etiam. Quia vos estis valdè amicabiles, et etiam scitis dare bona verba. Et cum hoc scitis perfectè artem amandi ex Ovidio. Etiam dixit mihi quidam mercator quod dicunt Coloniæ, quòd magister noster Arnoldus de Tungeris etiam supponit eam. Sed hoc non est verum, quia ego scio veraciter, quòd ipse adhuc est virgo, et quòd nunquam tetigit unam mulierem: sed etiamsi fecisset, vel faceret, sicut non credo, tamen non esset propterea ita malus, quia humanum est errare. Vos multùm scribitis mihi de isto peccato, quod non est majus peccatum in mundo, et allegatis multas scripturas. Ego scio benè, quod non est bonum, sed tamen etiam in Sacrâ Scripturâ reperitur, quòd aliqui sic peccaverunt, et tamen fuerunt salvati. Sic Samson, qui dormivit cum unâ meretrice et tamen posteà Spiritus Domini irruit in eum. Et possum contra vos arguere sic :

Quisquis non est malevolus, recipit Spiritum sanctum;
Sed Samson non est malevolus;
Ergo recipit Spiritum sanctum.

Majorem probo, quia scriptum est : in malevolam animam non introibit Spiritus sapientiæ.

Sed Spiritus sanctus est spiritus sapientiæ.
Ergo, etc.

Minor patet, quia si illud peccatum fornicationis esset ita malum, tunc Spiritus Domini non irruisset in Samson, sicut patet in libro Judicum. Etiam legitur de Salomone, quod habuit trecentas reginas et concubinarum non fuit numerus : et ipse fuit maximus fornicator usque ad mortem suam, et tamen doctores communiter concludunt, quòd est salvatus. Quid nunc videtur nobis? Ego non sum fortior quàm Samson, et non sum sapientior Salomone. Et ergo oportet ali-

dans sa tristesse ; il y a huit jours de cela aujourd'hui, le matin après sa troisième digestion, il a eu une sueur affreuse, il s'est levé et *cacavit valdè nimis*, *non spissè*, *sed tenuiter*, et il a éprouvé du mieux. Il a beaucoup d'espoir dans l'assistance d'un cuisinier de l'ordre qui lui prépare de bons bouillons, des pets-de-nonne (1) et d'autres douceurs. »

On trouve dans les lettres de Hutten un grand nombre de scènes semblables qui avaient le privilége d'exciter les ris des réformés : vous diriez sou-

---

quando habere unam lætitiam. Quia, ut dicunt medici, hoc valet contra melancholicam. Ah, quid dicitis de istis seriosis patribus? tamen dicit Ecclesiastes : Et deprehendi nihil esse melius, quam lætari hominem in opere suo. Quapropter ego dico cum Salomone ad amicam meam : Vulnerâsti cor meum, soror mea, sponsa mea, vulnerasti cor meum in uno crine colli tui. Quam pulchræ sunt mammæ tuæ, soror mea, sponsa mea ! Pulchriora sunt ubera tua vino, et cætera.

Per Deos valdè jucundum est amare mulieres, secundùm illud carmen Samuelis poetæ :

> Disce, bone clerice, virgines amare,
> Quia sciunt dulcia oscula præstare,
> Juventutem floridam tuam conservare.

Quia amor est charitas, et Deus est charitas, ergo amor non mala res. Solvatis mihi illud argumentum. Etiam dicit Salomon si dederit homo omnem substantiam domûs suæ pro dilectione! quasi nihil despiciet eam, etc.

Weislinger, le saint prêtre, qui cite en entier cette lettre de Hutten, a mis ici cette note. — Ignoscas velim, verecunde Lector ; necessitate adactus hoc axioma Hutteno-Priapeium, sicut reperi, apponendum duxi, ut Orbis Christianus manibus palpet, Burkhardum Hutteni Encomiasten omnem exuisse pudorem, dignissimum proinde esse, qui publico præsit lupanari, prædicaturus venereum Lutheri sui evangelion : Pecca fortiter, etc. Vid. Friß, Vogel, part. I, cap 3, § 8, p. 67. Huttenus delarvatus.

(1) Moniales crepitus.

vent d'une boutique d'apothicaire, où rien ne manque, pas même l'instrument qu'on dérobe ordinairement aux regards, et dont l'écrivain se sert à chaque instant, à la grande joie des assistants. Vous entendez les cris de moines qui se pressent le ventre, crient à la colique, appellent le frère, se purgent devant vous, et racontent ensuite avec une science de détails qui soulèvent le cœur comment ils ont été délivrés. La traduction est impossible : il n'y a qu'une langue au monde assez effrontée pour ne pas rougir du métier que veut lui faire jouer l'écrivain (1).

Plus loin ce sont deux clercs qui vont à Rome solliciter un bénéfice, et qui racontent leur voyage. Et certes au musée érotique de Naples, l'imagination payenne n'a pas créé de peintures semblables à celles que le chevalier se plaît à dessiner dans quelques-unes de ses lettres (2).

---

(1) Sumsi unam purgationem et salvâ reverentiâ coram dominatione vestrâ, ego merdavi unam merdam ità tenuem quòd aliquis posset sorbere cum cochleari, etc., pro nunc scio benè comedere, quia habeo bonum appetitum. Laudetur Deus. — Ep. IX.

Estis poeta : Ego habeo etiam poetas qui sunt amici mei et sunt benè ita boni sicut vos : ego benè merdarem in vestram poetriam. — Ep. III.

Monachi mentiuntur sicut sceleratissimi caupones qui volunt Christum fuisse portentosum animal et cucullatam bestiam. — Ep. LXIV.

In Epistolâ XIII (XII Lond. 1689) gloriantur se crucem facere solitos ex stercore humano ad domos suarum meretricum.

Percutiat Deus omnem societatem poetarum et juristarum et non derelinquat unum ex eis mingentem ad parietem. — Ep. XXXI.

(2) Quando exivimus Wormatiam, venerunt quidam viri terribiles in equis, habentes balistas cum telis, volentes nos sagittare, tunc socius meus clamavit ; *Jesus! Jesus!* et ego habens bonum

Encore, si à défaut de la pudeur, la vérité n'était pas offensée par Ulrich de Hutten. Qu'il attache sur un bûcher les têtes de Hochstraet, d'Arnold de Tongres, de Pfefferkorn, qui en brûlant éclai-

---

cor, dixi, quod non debet ita clamare; et dixi ad illos viros : Domini gratiosi, nolite sagittare nos, quia non sumus induti cum armis et non sumus inimici vestri, sed sumus Clerici : et tendimus Romam pro beneficiis. Tunc dixit unus : Quid ego curo beneficia? detis mihi pecuniam et sociis meis, quod habemus bibalia, vel diabolus debet vos confundere. Tunc si voluimus venire de ipsis, oportet, quod dedimus ipsis II. florenos; et ego dixi occultè : Bibite, quod diabolus benedicat vobis; et posteà socius meus dixit : Quid vobis videtur, volumus illos citare ad curiam Romanam? tunc dixi : Quod non est possibile, quia non scimus nomina ipsorum.

Deinde per multam merdam ivimus ad Augustam, et valdè pluit. Et etiam ita minxit, quòd non potuimus aperire oculos nostros; tunc dixit socius : O diabole, quomodo friget me; si essem adhuc Coloniæ, ego non vellem ire ad curiam Romanam. Et ego risi. In hospitio autem erat una pulchra virgo et de nocte fecerunt choream, et socius meus chorizavit etiam, et dixi ei, quòd non deberet facere istas levitates; sed ipse non curavit, et dixit mihi : Si illa virgo vellet mecum dormire per unam noctem, ego vellem de merdâ ejus comedere unam libram. Et non potui amplius audire, sed allegavi Ecclesiastem, id est : Vanitas vanitatum et omnia vanitas, et ivi dormitum.

De mane venimus ad Landsperg, ubi socius meus supposuit ancillam hospitis per noctem. Et de mane, quando exivimus hospitium, tunc equus suus claudicavit, et dixi : Supponatis cras ampliùs ancillas! et unus faber juvit ei... Deinde ivimus versùs Inspruck; tunc fuit ita mala via, quòd equi non potuerunt ire, et fuit ita profunda merda, quòd transivit equis ad ventres superius. Et sic post multas tribulationes venimus Insprucken, ubi fuit Dominus Imperator... Posteà transivimus per unum montem, qui fuit plenus nive, et est ita altus, quòd credo, quòd transit ad medium cœli, et fuit ita magnum frigus super illum montem, quòd putavi habere febrem, et cogitavi de stufâ Coloniæ. Dixit autem socius meus : O si haberem pellicium meum! tunc dixi ei : Vos semper quæritis de frigiditate, quando estis in campo, et quando venitis ad hospitium, tum vultis supponere. Non scitis, quod coitus etiam infrigitat. Respondit ipse quòd non videtur sibi quòd infrigitat, sed calefacit.

Et debetis scire, M. Ortuine, quod in vitâ meâ non vidi unum ho-

rent au moins une fois le monde (1), c'est une plaisanterie qui peut faire sourire : mais il ne faudrait pas dénigrer comme il le fait, l'inquisiteur Hochstraet dont Érasme, bon juge assurément, a loué les lumières (2); Pfefferkorn, qui en face de l'Allemagne tout entière, promit de démontrer que Reuchlin n'était pas un hébraïsant de première force, et qui le prouva en effet (3); Arnold de

---

minem ita luxuriosum; semper quando intravimus unum hospitium, tunc primum verbum fuit ad famulum hospitis : O famule ! non habemus aliquid pro genibus? Datulus meus stat mihi ita durè, ego scio, quòd vellem cum eo nuces supra percutere, Deinde venimus ad Tridentum, et parcat mihi Dominus, et vos etiam non habeatis mihi pro malo, quòd scribo vobis veritatem. Quia ibi etiam semel purgavi renes, vadens occultè ad prostibulum, sed postea de nocte oravi horas de Beatâ Virgine de peccato illo... Posteà sunt parvæ civitates, et una vocatur Montefiascone, ibi bibimus optimum vinum, quale non bibi in vitâ meâ : et interrogavi hospitem : Quomodò vocatur illud vinum? Respondit : Quòd est Lacryma Christi. Tunc dixit socius meus : Utinam Christus vellet etiam flere in patriâ nostrâ. Et sic bibimus bonam potionem. Et post duos dies intravimus Romam. *Laudetur Deus*, etc.

(1) Et credo quòd vos cum vestrâ scientiâ, mediante forti palo ex aliquo excelso loco aridorum lignorum congerie exædificato, esse tis colligati, posset statim unum magnum lumen mundi fieri. Non est possibile ut illa magna scientia quæ est in vobis deberet sic in merdâ jacere. — Epist. LXIII.

(2) Epist. lib. XVI. ep. 19. — Voy. encore Einsengrein, Catal. testium veritatis, p. 192.

(3) Des bin ich urbittig mit dir zu probiren, und zu beweisen, und wo ich es nie thu, so will ich in der Straff und Schand stehen, darynnen du yetzund gefallen bist. — Sturmglock, p. 3.

A entendre Hutten, aucun des nombreux théologiens catholiques qu'il combattit n'avait étudié l'Écriture ; Hochstraet surtout n'avait jamais ouvert la Bible. Or, nous possédons du dominicain un opuscule imprimé à Cologne en 1510, sous le titre de *Tractatus magistralis declarans quàm graviter peccent quærentes auxilium à*

Tongres, dont la science est célébrée par presque tous les hommes impartiaux de l'époque.

Voilà ce livre, qui fit un si grand bruit, auquel pourtant personne n'avait osé attacher son nom, et qu'on donnait à chacune des plus illustres intelligences de l'époque, tantôt à Reuchlin, et tantôt à Erasme; qu'on reproduisait dans tous les formats, et qu'on vendait en Allemagne jusqu'à la porte des couvents. La bulle de condamnation donnée par Léon X (1), œuvre latine où Sadolet avait répandu toutes les grâces du style cicéronien, comme pour lutter avec les humanistes allemands, ne servit qu'à exciter plus vivement la curiosité en faveur du livre proscrit. Quand on relit aujourd'hui cette œuvre de Hutten, on ne peut comprendre l'influence qu'elle eut sur la destinée de la réforme. C'est une débauche d'esprit indigne d'un écrivain, ou d'un homme qui se respecte, dit Erasme (2); une farce de tréteaux, suivant Reuchlin, dont le mépris avait fait justice avant Léon X (3).

Maleficis, où des textes nombreux de l'Ancien et du Nouveau Testament sont allégués par le moine pour combattre ceux qui cherchent à deviner l'avenir dans des incantations démoniaques.

(1) Voir aux Pièces justificatives, n° III.

(2) Magnopere mihi displicebant Epistolæ Obscurorum virorum... Quæso te, vir optime, ut istiusmodi nugas IMPIAS pro tuâ virili premendas cures, priusquàm excudantur... porrò quod ad me pertinet, scio neminem fore, qui me nôrit, quin satis intelligat, istiusmodi nænias mihi supra modum displicuisse, quippe indignas eruditis ac probis viris... bene vale doctissime Cæsari. Antwerpiæ postridie assumptæ Virginis anno MDXVII.—M. Ortuini Gratii Lamentationes obscurorum virorum, p. m. 22, 23.

(3) Ich bin unschuldig an den Greueln, so ihr angerichtet... etc., cité par Ort. Gratius. Lam., p. 1. — Ep. XVI, p. 33, 34.

Hutten a un procédé d'art mécanique que personne n'a tenté de dévoiler : c'est de transformer perpétuellement l'idéalisme en réalité, et de faire un corps de chaque péché qu'il met en scène. On s'accoutuma à cette forme encore neuve, et qui plus tard dans le drame luthérien reçut de si saisissantes applications. Aux yeux de la multitude, qui grâce à cette plastique pouvait juger la question débattue entre Hutten et ses adversaires, un frère ne fut plus un moine seulement, mais un type vivant, tantôt couvert de haillons exhalant une odeur immonde; tantôt paillard, éhonté, et allant à la chasse des jeunes filles; tantôt s'enivrant et cuvant son vin dans la vermine. Et comme tous les religieux, les dominicains surtout, se mêlaient de théologie, on finit par se représenter les théologiens sous ces divers emblêmes. On juge si la scolastique dut perdre dans l'esprit du peuple. Il ne faut pas s'étonner si les moines surent si mal se défendre; ils ne pouvaient pas employer le même procédé artificiel que Hutten, et mettre en action les péchés de leurs adversaires. Il en est un qui eût pu cependant jouer un rôle bien comique : celui qui est défendu par le sixième commandement, et que Ulrich n'avait pas toujours observé. Figurez-vous donc ce chevalier de la vertu des blondes Allemandes, cet anachorète de la Thébaïde, mis en scène par une main de laïque dans un livre, ou sur une feuille de papier; et qu'on verrait nourri dans le cloître aux dépens du sacerdoce, entrant dans le monde littéraire sous le patronage de l'archevêque de Mayence, quittant les

lettres pour le camp où il gagne une maladie qu'on ne nomme pas, abandonnant le corps de garde et trouvant sur sa route du bois de gaïac dont il se met à chanter la vertu (1); puis en guerre ouverte avec les couvents et finissant par aller mourir dans une petite île du lac de Constance, rongé par le mal qu'il ne peut guérir (2). Ah ! si les jacobins de Cologne avaient pu déposer le capuchon! Mais c'étaient là des images que la langue ou le pinceau monacal ne pouvait reproduire.

Un frère ne devait pas faire le métier de Pétrone : la Bible était là qui flétrissait comme un crime la moquerie du fils de Noé, quand il découvre la nudité du patriarche. Quel avantage avait donc Hutten, qui pouvait tout à son aise répandre la calomnie sans crainte de représailles! Ne nous étonnons pas de l'immense infériorité des moines dans leur dispute avec le précurseur des idées nouvelles. Comment pouvait-il en être autrement? le peinture et ses reliefs saisissants ne leur étaient pas permis comme à leur adversaire; il leur fallait parler à l'intelligence, et jamais à l'œil. Le drame et la poésie d'un côté, de l'autre les symboles et l'allégorie, toutes figures sans transpa-

---

(1) De lue venereâ et ligno guajaco. 1519.

(2) Morbus hic Huttenum jam tum arripuit quùm pontificiorum adhuc sequeretur castra. — Burckardus, in Vitâ Hutteni, lib. III, p. 128, 153. — Morbus quo laboravit insolens et vix medicis tunc ipsis cognitus fuit, nisi quòd linguam nigredo et adustio occupârat. Unde et genus morbi vernaculi die Bräune, à colore fortassis, appellatur; ex hoc ergo tandem cum ingenti pectoris cruciatu expiravit. — Melchior Adam, in Vitis medicorum, p. 22-23.



rence. Chez Hutten, un front qui ne rougit jamais, un pinceau qui prend tous les ébats, se trempe dans les couleurs les plus voyantes; une parole avantureuse et obscène : chez les moines, une phrase timide, qui cache ce que l'auteur pense, qui a peur de la clarté et du grand jour. Maintenant jugez quel découragement jeta dans les couvents le mensonge mis en action par Hutten! Beaucoup d'intelligences monacales durent se révolter, surtout parmi celles qui étaient si activement occupées avant la découverte de l'imprimerie et qui venaient de tomber malheureusement dans le désœuvrement. Le désœuvrement amena la paresse, et la paresse le murmure. C'est alors que Luther parut au milieu d'elles, leur jeta le premier cri d'indépendance et de soulèvement contre l'autorité. Ce cri dut être écouté, moins d'abord par un désir de s'affranchir de la servitude volontaire qu'elles s'étaient choisie de plein gré, que pour échapper à la réprobation que faisaient peser sur elles les lettres d'Ulrich (1).

---

(1) Voy. Nicol. Weislinger : Huttenus delarvatus, imprimé à Augsbourg, en 1730, in-12.

L'auteur, curé de Capell-sous-Rodeck en Brisgau, a rassemblé dans ce curieux ouvrage écrit en allemand la plupart des citations que nous rapportons ici, et qu'il traduit presque toujours. Son livre porte : Avec l'approbation et la permission des supérieurs.

Cons. sur Hutten : Olaus Borrichius, Dissert. de poetis lat. — Bayle, Dict. histor. — Th. Magiri Eponymol., voce Ulrichus Huttenus. — Schœtten ad Fabric. Bibl. lat. med. ævi. — Dan. Gerdes, Hist. reformat., t. I, p. 157, 161. — Chauffepié, Nouveau Dictionnaire historique. — Freytag, Analecta litteraria — Nachrichten von Ulrich von Hutten. — Deutscher Mercurius, 1776, I. Stück, p. 174; II. Stück, p. I. — Effner, Dr. Luther und seine Zeitgenossen, 1847, part, II, p. 223,

Les premières âmes rebelles furent justement celles qui s'étaient jusqu'à ce jour occupées de transcription de manuscrits, mais dont l'intelligence n'avait pu trouver moyen de se défendre contre les inspirations mensongères de la presse.

---

234. — Meiner's Lebensbeschreibungen berühmter Männer, t. III, p. 479. Ranke, Deutsche Geschichte im Zeitalter der Reformation. 1844, p. 424–432.

CHAPITRE X.

LA RÉFORME CATHOLIQUE. 1517.

Deux sortes d'esprits demandaient une réforme. — Plaintes sur les désordres du clergé que le cardinal Julien fait entendre au concile de Bâle. — A Rome le poëte Flaminio, en s'adressant à Jules II, exprimait les mêmes plaintes. — Jules II songe à réformer l'Église. — Concile de Latran. — Léon X poursuit l'œuvre de son prédecesseur. — Actes du concile de Latran pour la réforme de l'Église dans les membres et dans le chef. — Les protestants ont eux-mêmes reconnu que Rome avait commencé la regénération spirituelle.

Mais quelque chose de plus puissant pour séduire et entraîner le peuple, que l'*Augenspiegel* de Reuchlin, que les *Epistolæ obscurorum virorum* de Hutten, que cette satire qui venait de paraître à Leipzig, sous le titre de l'Étoile des clercs (1); que la Nef de fous, où Geiler frappe « comme un timbalier » sur toute espèce de vêtement laïque ou sacerdotal (2), c'était la voix solennelle de la chrétienté qui depuis longtemps demandait une réforme.

---

(1) Stella Clericorum, cuilibet clerico summè necessaria. Lipsiæ, 1516.

(2) Narrenschiff, Navicula sive Speculum fatuorum. In hoc speculo veritas moralis, sub figuris, sub vulgari et vernaculâ linguâ nostrâ teutonicâ, sub verbis, similitudinibusque aptis et pulchris, sub rhythmis quoque concinnis et instar cymbalorum concinnentibus. Strasb., 1510.

« Deux sortes d'esprits la demandaient, dit ici Bossuet, les uns vraiment pacifiques et vrais enfants de l'Église, en déploraient les maux sans aigreur, en proposaient avec respect la réformation, dont aussi ils toléraient humblement le délai, et loin de la vouloir procurer par la rupture, ils regardaient au contraire la rupture comme le comble de tous les maux. Au milieu des abus, ils admiraient la divine Providence qui savait, selon ses promesses, conserver la foi de l'Église, et si l'on semblait leur refuser la réformation des mœurs, sans s'aigrir et sans s'emporter, ils s'estimaient assez heureux de ce que rien ne les empêchait de la faire parfaitement en eux-mêmes. C'étaient là les forts de l'Église dont nulle tentation ne pouvait ébranler la foi, ni les arracher de l'unité. Mais il y avait outre cela, des esprits superbes, pleins de chagrin et d'aigreur, qui frappés des désordres qu'ils voyaient régner dans l'Église et principalement parmi ses ministres, ne croyaient pas que les promesses de son éternelle durée pussent subsister parmi ces abus : au lieu que le fils de Dieu avait enseigné à respecter la *chaire de Moïse* (Matth. XXIII, 2, 3), malgré les mauvaises œuvres des *docteurs et des pharisiens assis dessus ;* ceux-ci devenus superbes et par là devenus faibles, succombaient à la tentation qui porte à haïr la chaire en haine de ceux qui y président, comme si la malice des hommes pouvait anéantir l'œuvre de Dieu ! L'aversion qu'ils avaient conçue pour les docteurs leur faisait haïr tout ensemble, et la doctrine qu'ils enseignaient et l'autorité

qu'ils avaient reçue de Dieu pour enseigner (1). »

Au concile de Bâle, le cardinal Julien disait au pape Eugène IV, en parlant des désordres du clergé allemand :

« Ces désordres excitent la haine du peuple contre le clergé : si on ne les corrige, on doit craindre que les laïques ne se jettent sur le clergé à la manière des Hussites, comme ils nous en menacent hautement (2). »

Il prédisait, si on ne réformait promptement le clergé d'Allemagne, qu'après l'hérésie de Bohême, et quand elle serait éteinte, s'en élèverait bientôt une autre encore plus dangereuse. « Car on dira, poursuivait-il, le clergé est incorrigible, et ne veut point apporter de remèdes à ses désordres ; on se jettera sur nous quand on n'aura plus aucune espérance de notre correction. Les esprits des hommes sont en attente de ce qu'on fera, et ils semblent devoir bientôt enfanter quelque chose de tragique. Le venin qu'ils ont contre nous se déclare : bientôt ils croiront faire à Dieu un sacrifice agréable en dépouillant les ecclésiastiques comme des gens odieux à Dieu et aux hommes et plongés dans la dernière extrémité du mal. Le peu de dévotion qui reste encore, l'ordre sacré achèvera de le perdre. On rejettera la faute de tous ces désordres sur la cour de Rome, qu'on regardera comme la cause de tous les maux, parce qu'elle aura négligé d'y apporter le remède nécessaire.

(1) Bossuet, Variations, t. I, in-12, p. 6, 7.

(2) Bossuet, Hist. des Variations, t. I, p. 2. — Epist. Jul. Card. ad Eug. IV, in op. Æn. Sil., p. 66-67.

La cognée est à la racine, l'arbre penche, et au lieu de le soutenir pendant qu'on le pourrait encore, nous le précipitons à terre... les corps périront avec les âmes. Dieu nous ôte la vue de nos périls comme il a coutume de faire à ceux qu'il veut punir : le feu est allumé devant nous et nous y courons (1). »

A Rome, au moment même où Luther entrait au couvent, le poëte Baptiste Mantouan faisait entendre les mêmes plaintes. Il s'adressait à Jules II, et lui disait en parlant des remèdes que réclamait l'état de l'Église : « Rappelez-vous l'exemple de vos glorieux prédécesseurs, Grégoire, Léon le Grand, Sylvestre, et de tant d'autres que votre noble cœur est si digne de prendre pour modèles : étayez de votre épaule un édifice qui semble menacer ruine. Tous ceux qui vous aiment désirent vous voir mettre la main à l'œuvre (2). »

Or, il faut le dire bien haut : Jules II n'avait pas attendu la voix du poëte, pour se mettre à l'œuvre. Mais il mourut avant d'avoir pu l'achever. Il avait convoqué à Latran un concile qui devait s'occuper de porter remède aux maux de l'Église. Depuis bien des années, Rome poursuivait une réforme sacerdotale. Ce mot ne lui avait jamais fait peur :

---

(1) Jul. Card. 67, 68, 77. — Bossuet, ib. p. 3.

(2) . . . . Veterum reminiscere patrum;
Gregorium pone ante oculos, Magnumque Leonem,
Sylvestrum, et reliquos, quorum est imitabilis alto
Vita animo, regnoque humeros suppone labenti
Qui te cumque colunt, optant hæc cernere et istud
Expectant ardenter opus...

Voir, aux Pièces justificatives, n° IV.

elle l'avait prononcé sous Nicolas V, sous Sixte IV, sous Innocent VIII. Au milieu de toutes les tempêtes qui menaçaient à la fois la double souveraineté du pape, Jules II ne cessa de s'occuper des besoins de la chrétienté. Son successeur l'imita.

Voyons donc les réformes que la papauté venait d'entreprendre.

A l'exemple d'Alexandre III, Léon X veut désormais qu'on n'élève au sacerdoce que des hommes d'un âge mûr, de mœurs exemplaires, et qui aient étudié longtemps sur les bancs de l'école (1).

Il ne veut pas qu'on agite, comme c'était la coutume à Florence, de vaines questions sur la nature de l'âme : l'âme est immortelle. Il défend d'enseigner qu'il n'y a qu'une âme répandue dans le monde (2), ainsi qu'on le faisait dans quelques universités d'Italie : à chaque homme, quand il naît, Dieu donne une âme qui ne peut jamais périr (3). Cette science qu'il aime à glorifier, et qu'on appelle la maîtresse des sciences, la théologie, a trop été négligée jusqu'à ce jour : il faut qu'elle refleurisse. Bannie soit cette philosophie platonicienne qui l'a séduit lui-même ! Désormais qui voudra se livrer au ministère des autels devra connaître les Pères et les canons. Encore cette science,

---

(1) Ut ætas, morum gravitas ac litterarum scientia in personis promovendis in episcopos ac abbates, diligenter inquirantur. —Sessio nona, Bulla reformationis curiæ.

(2) Damnamus et reprobamus omnes asserentes animam unicam esse in cunctis hominibus. — Sessio octava.

(3) Cùm pro corporum quibus infunditur multitudine singulariter multiplicabilis et multiplicata, et multiplicanda sit. — Sessio octava.

toute belle qu'elle est, ne lui suffirait-elle pas pour mériter d'entrer dans les ordres sacrés, si sa vie n'est exemplaire. Il faut qu'une fois dans le saint ministère le prêtre vive dans la chasteté et la piété; il faut non-seulement qu'il s'abstienne de faire le mal, mais qu'on ne puisse le soupçonner de pouvoir le commettre; il faut qu'il soit comme une lampe allumée devant les hommes, et qu'il honore Dieu par ses œuvres (1).

Voilà pour le prêtre : mais s'il s'agit d'un dignitaire de l'Église, combien le pape est plus exigeant!

Il veut que la demeure du cardinal soit comme un port, un hospice ouvert à tous les gens de bien, à tous les hommes doctes, à tous les nobles indigents, à toute personne de bonne vie (2).

La table du prélat doit être simple, frugale, modeste; dans sa maison ne régneront ni le luxe ni l'avarice; ses domestiques seront peu nombreux; il aura toujours l'œil levé sur eux; il punira leurs déréglements, il récompensera leur bonne conduite (3).

S'il a des prêtres à son service, ces prêtres seront traités comme des hôtes honorables (4).

---

(1) Ita sobriè, castè ac piè vivat, ut non solùm à malo, sed ab omni etiam specie mali abstinens coram hominibus luceat, Deumque imprimis operibus honorificet. — Sessio nona, de Cardinalibus.

(2) Cùm domus cardinalium patens hospitium portusque ac refugium proborum et doctorum maximè virorum et pauperum nobilium, honestarumque personarum esse debeat. — Sessio nona, de Cardinalibus.

(3) Ibid.

(4) Ne in vilia descendant ministeria. — Ibid.



Vient-on frapper à sa porte, il regardera le client, et refusera, s'il sollicite des places et des honneurs, d'être son avocat à la cour ; s'il demande justice, au contraire, il intercédera pour lui. Il faut qu'il soit toujours prêt à plaider la cause du pauvre et de l'orphelin (1).

S'il a des parents dans le besoin, la justice exige qu'il vienne à leur secours, mais jamais aux dépens de l'Église (2).

L'évêque doit résider dans son diocèse, et s'il en a commis l'administration temporaire à des hommes d'une conduite éprouvée, le visiter au moins une fois chaque année, afin d'étudier les besoins de son Église, et les mœurs de son clergé (3).

En mourant, il n'oubliera jamais que sa fille bien-aimée, l'Église qu'il administrait, a droit aux témoignages de sa reconnaissance.

Pas de vaine pompe à son enterrement : le bien qu'il laisse appartient aux pauvres ; ses héritiers ne pourront dépenser au delà de 15,000 florins pour la cérémonie funèbre (4).

Il faut lire chaque ligne de ce décret pontifical sur le cardinalat, pour voir avec quel soin Léon X descend jusqu'aux moindres détails qui touchent à la vie intime des prélats dans leur palais, avec leurs domestiques, avec leurs parents, avec leurs clients, à l'église, dans leur diocèse, à table même.

---

(1) Sessio nona.
(2) Ibid.
(3) Sessio nona.
(4) Ibid.

Ainsi donc ce n'était pas une réforme qui n'atteignît que le pauvre prêtre dans son église, que demandait le pape, mais une réforme qui s'étendît jusqu'au prêtre en robe rouge ou violette : « Le champ du Seigneur, disait Léon X en 1514 (1), a besoin d'être remué de fond en comble, pour porter de nouveaux fruits. »

Il faut l'entendre joignant sa voix à celle de l'Allemagne et de la France, et confessant que chaque jour des plaintes arrivent de toutes les parties du monde chrétien sur les extorsions de la chancellerie romaine (2) : Hutten est plus amer, mais non pas plus explicite. Ce que le pape demande en ce jour, ce qu'il demande bien haut, afin qu'on l'entende au delà des Alpes, des Pyrénées, par delà les mers, c'est que désormais le fisc s'amende (3), qu'il cesse de pressurer ceux qui ont recours à lui, qu'il redevienne ce qu'il était dans les premiers temps de l'Église (4).

Mais pour arriver à cette pureté des temps anciens, il faut que le néophyte qu'on destine aux autels reçoive une éducation sévère, chaste et religieuse.

---

(1) Nostra firma intentio et dispositio universalem reformationem, tanquam utilem et necessariam, ad Domini agri purgationem et culturam, omnino prosequi et perficere.—Sessio septima.

(2) Graves in dies querelæ contra officialium Romanæ curiæ abscissum et extorsiones ad nos deferuntur ex diversis orbis partibus. — Sessio septima.

(3) In exigendis taxis, emolumentis, regalibus et proventibus. — Sessio septima.

(4) Juxta primævas officiorum institutiones seu antiquas consuetudines. — Sessio septima.



A Florence, à Rome et dans toute l'Italie, on croyait, à la renaissance, avoir assez fait pour la culture de l'intelligence, quand on avait appris à un écolier à lire Virgile ou Théocrite, à connaître les dieux d'Ovide, à traduire les songes de Platon. Léon X ne veut pas que l'âme se contente désormais de cette nourriture toute sensuelle. Il faut qu'elle sache qu'elle a été créée de Dieu pour l'aimer et le servir ; qu'elle pratique la loi du Christ, qu'elle chante à l'église nos saintes hymnes ; qu'elle psalmodie à vêpres nos psaumes du prophète-roi ; que chaque soir elle lise les faits et gestes de ces héros chrétiens que l'Église inscrivit parmi ses pères, ses docteurs, ses martyrs et ses anachorètes. Il veut que l'enfant sache par cœur le décalogue, les commandements de Dieu, les articles du symbole, son catéchisme enfin ; et que, sous la conduite de leurs maîtres, les élèves laïques ou clercs entendent la messe, les vêpres, le sermon et emploient le dimanche et les jours de fête à célébrer le Seigneur (1).

On n'a pas assez étudié les actes du concile de Latran. Qu'on ouvre le beau livre où Raynaldi les a reproduits, et l'on verra combien les plaintes de Hutten étaient injustes ! On disait à Wittemberg que la papauté refusait d'écouter les gémissements de l'Église d'Allemagne. Voyez-la donc cette papauté représentée par Léon X, quel zèle elle fait éclater au

(1) Verùm etiam docere teneantur ea quæ ad religionem pertinent, ut sunt præcepta divina, articuli fidei, sacri hymni et psalmi, ac sanctorum vitæ.—Reformationes curiæ et aliorum.



palais de Latran pour la gloire du catholicisme! Ici c'est le pape qui demande que les votes des Pères soient secrets, afin qu'ils puissent en toute liberté exposer leurs griefs, formuler leurs plaintes, proposer leurs réformes; ailleurs c'est l'abolition des taxes trop onéreuses de la chancellerie romaine qu'il provoque spontanément; plus loin c'est l'envoi de légats aux princes étrangers, hérauts de paix, qu'il arrête avec le concile. Voici une page de ce grand livre où le pape exige que les cardinaux et les abbés rétablissent à leurs frais les autels que la guerre civile a renversés. En voici une autre où chaque prélat est imposé, suivant ses revenus, pour subvenir aux frais de cette glorieuse croisade que le saint-siége prêche depuis plus d'un siècle contre les Turcs. Lisez donc ces belles lignes : « Princes, donnez-vous le baiser de paix, vous n'avez qu'un ennemi à combattre, l'Ottoman qui menace la chrétienté. » Prêtres du Seigneur, ceci s'adresse à vous; écoutez bien : « Désormais personne n'entrera dans le saint ministère s'il n'a fait un cours de théologie. » Tournez la page : Érasme ne se moquera plus de l'ignorance des moines mendiants : aucun d'eux ne pourra prêcher la parole divine s'il ne remplit ces conditions (1) dont le juge ecclésiastique doit répondre sur

(1) Ut nullus tam clericus sæcularis quàm cujuscumque etiam mendicantium ordinis regularis, aut quivis alius ad quem facultas prædicandi, tam de jure quàm de privilegio aut aliàs pertinet, ad hujus modi officium exercendum admittatur, nisi priùs per superiorem suum respectivè diligenter examinatus (in quâ re conscientiam ipsius superioris oneramus) ac morum honestate, ætate, doctrinâ,

le salut de son âme : âge mûr, probité, doctrine, prudence, mœurs exemplaires. — Ces sages règlements s'adressent à l'Eglise tout entière : il faut que les évêques des provinces chrétiennes veillent à l'exécution des décrets de Latran, et que réunis en conciles provinciaux ou en synodes au moins tous les trois ans, ils s'occupent de l'amélioration des mœurs de leurs diocésains, et de la décision des cas de conscience controversés (1). Mais qu'ils n'oublient pas ces belles paroles de l'Écriture : « Employez pour guérir les plaies des pécheurs l'huile et le vin, à l'instar du Samaritain, afin qu'on ne vous dise pas avec Jérémie : Est-ce qu'il n'y a plus de résine en Galaad? Est-ce qu'il n'y a plus ailleurs de médecin (2) ? »

A l'époque de la renaissance, quand la philosophie de Platon passa de la Grèce en Italie, presque tous les esprits étudièrent l'astrologie : l'école de Florence, représentée par Benivieni, Marsile Ficin et d'autres prêtres de Santa Maria del Fiore, l'enseignait publiquement dans ses vers : le prédicateur la prêchait même en expliquant dans la chaire l'évangile du dimanche. A Rome, le moine prédisait la fin du monde, qu'il lisait dans les astres. Léon X, au nom de la religion, proteste contre ces

---

probitate, prudentiâ et vitæ exemplaritate ad illud aptus et idoneus reperiatur.—Sessio undecima.

(1) Sessio decima.

(2) Salutifero olei et vini medicamine ad instar Samaritani in Evangelio sollicitam operam impendamus, ne nobis illud Jeremiæ objiciatur : Numquid resina non est in Galaad, aut medicus non alibi?—Sess. VIII.—Labbe et Cossart, Col. Conciliorum, con. Lat., p. 187, t. XIV. Parisiis, in-folio.



superstitions et défend d'effrayer l'imagination des fidèles par des peintures tirées d'un monde imaginaire. Machiavel avait dit en parlant des Florentins : « Ce ne sont pas des enfants, et ils croient pourtant aux prédictions de Savonarole. » Le pape ne voulut pas que le prêtre répétât en chaire le rôle du dominicain. Il avait vu quel parti l'incrédulité pouvait tirer de ces révélations surnaturelles que certaines âmes voulaient s'attribuer, et il défendit, de toute l'autorité de sa parole, confirmée encore par l'assentiment du sacré concile, à quiconque enseignait en chaire, dans un cloître ou dans un livre, de prédire des événements dont Dieu seul s'était réservé le secret (1). L'autorité suprême avait besoin de protester contre des superstitions qui étaient propagées comme autant de vérités, non-seulement dans quelques universités italiennes, mais jusque dans les couvents de l'Allemagne. C'est ainsi qu'à Spanheim, sur les bords du Rhin, l'abbé, dont l'orthodoxie n'était pas plus douteuse que la science, Trithemius, vénéré de Jules II, avait publié le secret de se mettre, à l'aide des esprits célestes, en communication avec une personne absente. Non pas que le pape nie que Dieu ne puisse se révéler à des créatures privilégiées et que ces créatures ne puissent prédire l'avenir; il l'a dit, il le croit, et le déclare formellement ; mais il veut qu'on éprouve ces âmes qui annoncent les futurs contingents, et que les révélations que l'Esprit saint peut leur commu-

(1) Mandantes omnibus... ut evangelicam veritatem et sanctam



niquer soient soumises à celui à qui Dieu dit par la bouche de son christ : « Vous êtes Pierre, etc.

Dans son noble enthousiasme pour cette littérature païenne dont les humanistes de la renaissance poursuivaient la glorification, le savant avait renoncé trop souvent à la langue de nos Écritures, en parlant de notre Dieu, du Christ, de sa mère, des anges : il lui semblait que lorsqu'il avait appliqué au Sauveur des hommes une épithète tirée d'Homère ou de Virgile, la puissance céleste devait apparaître aux regards dans un limbe plus lumineux. Malheureux travers dont le théologien lui-même ne sut pas toujours se préserver! Il fallait une leçon à ces adorateurs fanatiques de l'antiquité : elle leur fut donnée par le concile de Latran. C'est la langue de l'Évangile qu'il parle constamment; c'est à la source de nos livres saints qu'il va s'inspirer; les images qu'il emploie sont tirées de l'Ancien et du Nouveau Testament. Une seule fois, à la dixième session, un vieillard au beau langage, l'archevêque de Patras, délaissa l'humble prose pour chanter en vers la reine des anges; mais sa poétique invocation ne renferme aucune expression que le casuiste le plus sévère oserait

---

scripturam, juxta declarationem, interpretationem et ampliationem doctorum, quos Ecclesia vel usus diuturnus approbavit, legendosque hactenus recepit, et in posterum recipiet, prædicent et explanent; nec quidquam ejus proprio sensui contrarium aut dissonum adjiciant, sed illis semper insistant quæ ab ipsius sacræ Scripturæ verbis et præfatorum doctorum interpretationibus ritè et sanè intellectis non discordant, tempus quoque præfixum futurorum malorum, vel antichristi adventum, aut certum diem judicii prædicare, vel asserere nequaquam præsumant.



blâmer (1). Il s'excuse si candidement, lui pauvre septuagénaire « dont le luth ne rend plus que des sons plaintifs, » de son appel aux Muses pour célébrer Marie, qu'il serait bien difficile de ne pas lui pardonner.

Luther, dont nous venons de raconter le voyage en Italie, de retour en Allemagne, publiait des prodiges qu'il n'avait pas vus et qu'il ne pouvait voir assurément. Nous ne parlons pas du haut clergé romain magnifiquement représenté à l'époque où Luther voyageait, et dont il dénigre l'intelligence, aux grands éclats de rire de ses disciples qui croient à l'ignorance de cardinaux tels que Caraffa, Frégose, Piccolomini. Il ne s'agit ici que de ce Christ qu'il a la prétention de venir révéler au monde chrétien qui l'avait oublié depuis longtemps (2). Mais Luther ne connaît donc pas les actes de ce concile de Latran où à chaque page le sang de l'Homme-Dieu est glorifié, invoqué, adoré ? Ouvrez-les et vous verrez le pape, les archevêques,

(1) Omnium splendor, decus et perenne
Virginum lumen, genitrix Superni,
Gloria humani generis Maria
Unica nostri;

Sola tu virgo dominaris astris;
Sola tu terræ, maris atque cœli
Lumen, inceptis faveas, rogamus,
Inclita nostris.

— Sessio decima.

(1) Unser Evangelium hat, Gott Lob, viel großes Gutes geschafft; es hat zuvor Niemand gewußt, was das Evangelium, was Christus..., was ein Christ, was Kreuz sey. — Luther's Werke. Jen., t. V, fol. 306; Nürnb., t. VII, fol. 288.

les évêques, les prélats, les abbés, s'incliner à ce nom sacré, et répéter ces belles paroles de l'Apôtre : «Il n'est d'autre fondement que celui qui a été posé, et ce fondement c'est Jésus-Christ. » 1 Cor., ch, III, v. XI. Il a visité l'Italie tout récemment, et il n'a pas vu les symboles nombreux de la foi romaine au Christ rédempteur, sculptés ou peints sur les murailles des églises : ces calices suspendus sur presque toutes les chaires de prédicateur; ces croix élevées à presque chaque coin de rue; ces bons pasteurs, placés sur la façade des maisons, et emportant sur leurs épaules les brebis égarées; tous ces hymnes en pierre, en marbre, en bois, qui chantent le sang du Golgotha !

Ainsi donc à ces plaintes tour à tour pieuses et menaçantes contre les désordres du clergé, exhalées par l'Allemagne, Rome avait répondu comme elle le devait : en prescrivant une réforme. Et certes, dit ici l'historien Menzel, que l'esprit de vérité éclaire si souvent, on ne saurait contester que les belles intelligences réunies au concile de Latran, n'aient compris les maux de l'Église, et n'aient été animées d'un ardent désir d'y porter remède (1).

Un moine devait arrêter cette glorieuse réforme.

---

(1) Menzel, Neuere Geschichte der Deutschen, t. I, p. 3. — Voir les témoignages d'un grand nombre de protestants sur cette question, rassemblés par Hœninghaus dans l'ouvrage qui a été traduit sous le titre de *la Réforme contre la Réforme*, t. I, chap. VII.

CHAPITRE XI.

LES THÈSES.—1517-1518.

Luther s'effraye du bruit de ses prédications. — Il a peur de l'archevêque de Mayence et lui écrit pour lui dénoncer les sermons de Tetzel. — Sa lettre reste sans réponse. — Il écrit à divers évêques. — Scultet, évêque de Brandebourg, envoie l'abbé de Lehnin prier le moine de garder le silence. — Luther le promet, et trompe l'évêque. — Il affiche ses thèses sur la muraille de l'église collégiale de Wittemberg. — Examen de ces thèses. — Comment divers écrivains catholiques ont pu se tromper sur les intentions de Luther. — Effet du manifeste du moine augustin sur les lettrés et le peuple. — Érasme semble l'approuver d'abord. — Hutten fait imprimer la lettre du philosophe, mais en la défigurant.

Le sermon de Luther, dans l'église de Wittemberg, fut regardé comme le premier souffle de vie et de régénération nouvelle. Nul ne se doutait des voies où le Saxon allait jeter le monde. Dieu seul le savait.

Luther fut effrayé du bruit de sa prédication. Une colère puissante pouvait compromettre son œuvre, et l'étouffer avant le temps : c'était celle de l'archevêque de Mayence, prince de la maison de Brandebourg, et électeur de l'Empire, dont il lui importait de se concilier l'affection, ou du moins le silence. Il lui écrivit : sa lettre est d'un moine qui a coutume de baiser, à l'élévation, le pavé de l'église. Elle est humble et dévote.

« Père vénérable en Jésus, écrit-il, pardonnez-

moi, prince illustrissime, si j'ose, argile et poussière, lever les yeux sur Votre Sublimité, et lui adresser cette lettre. Jésus, mon Seigneur, m'est témoin que, longtemps enchaîné par le témoignage de ma turpitude et de ma faiblesse, j'ai différé d'accomplir l'œuvre que j'entreprends aujourd'hui et le front levé, poussé par la fidélité que je dois à mon père en Jésus-Christ : daigne donc Votre Grandeur jeter un regard sur ce grain de sable, et recevoir mes vœux dans sa paternelle clémence...

» On colporte des indulgences papales sous le nom et le titre auguste de Votre Seigneurie, pour la construction de Saint-Pierre de Rome. Je ne dis rien des vanteries des prédicateurs que je n'ai pas entendus; mais je me plains amèrement de l'erreur où ils jettent de pauvres intelligences qui croient, insensées qu'elles sont, être sûres de leur salut en achetant des lettres plénières; que les âmes s'envolent du purgatoire, dès qu'on jette dans le bassin, et qu'à ces indulgences est attachée une si grande vertu, qu'il n'y a pas de péché, à entendre ces pauvres gens, le viol de la mère de Dieu, si cela était possible, qu'elles ne pussent effacer...

» O Dieu! c'est ainsi qu'on instruit, en les livrant à la mort, des âmes qui vous appartiennent! comme il s'accroît le compte que vous rendrez un jour de leur salut! Je n'ai pu me taire plus longtemps. Non, il n'y a pas de pouvoir épiscopal qui puisse assurer l'homme de son salut : la grace infuse du Seigneur n'est pas elle-même une garantie suffisante, puisque l'apôtre nous recommande d'opérer incessamment notre salut dans la terreur et la

crainte, et que le juste lui-même à peine trouvera miséricorde (1).... »

L'archevêque ne répondit pas. Luther écrivit en même temps et à peu près dans les mêmes termes à l'évêque de Meissen, qui lui recommanda la prudence sur des matières aussi irritantes. — Ce qui prouve bien, disait plus tard Luther, que l'évêque était alors possédé du diable (2). Une troisième lettre, adressée à l'évêque de Brandebourg, Jérôme Scultet, fut plus heureuse. Scultet appartenait, par ses études, au parti des humanistes. Il fut effrayé en lisant le sermon manuscrit et les thèses de Luther. Il se hâta donc de lui envoyer un chartreux (3), homme de science et de foi, porteur d'une lettre où l'évêque donnait de fines louanges à la science du moine, manifestait son mécontentement contre Tetzel et demandait à Luther, dans l'intérêt des esprits, d'oublier le passé (4).

« Sa Grâce vous conjure, disait l'abbé de Lehnin, de ne pas mettre en vente votre sermon sur les indulgences. »

Cette prière émut le cœur de Luther, qui répondit : « Je suis content : je ferai ce que Sa Grâce

---

(1) Dr. Martin Luther's Briefe, t. I, p. 67, 68. — Voir aux PIÈCES JUSTIFICATIVES, n° V.

(2) Da redete der leibhaftige Teufel aus diesem Bischoffe. — Tisch-Reden, p. 378.

(3) Hofman, Lebensbeschreibung des Ablaßpredigers Dr. Joh. Tezel. Leipzig, 1844, p. 81, note.

(4) Lutherus griff die Kirchen-Gewalt an, und würde sich viel Mühe machen, er riethe ihm, er müße mit seiner Predigt und Positionibus noch eine Zeit lang zurück halten. — Vogel, Tetzel's Leben, p. 285.

demande ; car j'aime mieux obéir que d'opérer des miracles (1). »

L'abbé de Lehnin prit congé du docteur; mais le sermon sur les indulgences fut mis en vente. Le moine écrivait à Spalatin : « Je ne veux pas qu'ils me croient assez faible, assez hypocrite, veux-je dire, pour suivre leurs conseils, et ne pas publier mon sermon : que la volonté de Dieu soit faite. Arrière la prudence intéressée des hommes (2).

Quelques jours après l'entrevue, Luther, qui préférait l'obéissance au miracle, affichait ses thèses à la porte de l'église de Tous-les-Saints à Wittemberg.

L'église collégiale de Wittemberg est sous l'invocation de tous les saints. Le 1er novembre était une grande fête : on accourait en pèlerinage de bien loin pour visiter la basilique, y vénérer les nombreuses reliques qu'elle possédait, et obtenir les indulgences que le pape Boniface, en 1398, accordait à tous ceux qui, après s'être confessés, viendraient dévotement communier, ou faire les stations voulues dans certaines chapelles. L'électeur Frédéric de Saxe et son frère, le duc Jean, consacraient annuellement de grandes som-

---

(1) Abbas Leninesis nomine D. episcopi Brandenburgensis ad me attulit referens... mihi mandato ejusdem nostri se optare et petere... de Indulgentiis sermonem valdè nollet... Bene sum contentus, malo obedire quàm miracula facere.—De Wette, t. I, l. c., p. 71.

(2) Non itaque volo eam ex me expectent humilitatem, id est hypocrisin, ut priùs eorum consilio et decreto mihi utendum esse credam quàm edam : nolo quòd hominis industriâ, aut consilio, sed Dei fiat quod facio. — 11 nov. 1517.

mes à la réparation de cet édifice, qui tombait en ruines. Léon X, en témoignage de sa reconnaissance pour la piété de ces princes, avait accordé de nouvelles indulgences, dans sa bulle de 1516, aux fidèles de Wittemberg. Cette bulle menaçait de l'indignation des saints apôtres et de la colère divine quiconque entreprendrait de nier l'efficacité des grâces spirituelles que le saint-siége, suivant sa coutume, octroyait aux chrétiens repentants (1).

Il y avait de l'audace chez Luther à venir afficher un programme de révolte sur un des piliers de l'église de Tous-les-Saints, et un jour comme celui du 1er novembre, où le temple ne pouvait contenir la foule qui se répandait au dehors; où l'université, les divers couvents de moines et de religieuses, l'électeur Frédéric et sa cour, et les lettrés de la ville, venaient assister à l'office. C'était une vieille coutume universitaire de disputer, la veille de quelque fête, sur une matière dogmatique, afin d'avoir de nombreux auditeurs. Staupitz et les professeurs étaient inquiets depuis qu'ils connaissaient la résolution de Luther; ils auraient bien voulu de cette gloire que promettait à leur ordre ce moine à la parole ardente, mais de cette gloire sans la colère des puissances. Or ils n'étaient pas entièrement rassurés sur les dispositions de l'électeur, depuis qu'il avait si hautement désapprouvé le sermon contre Tetzel. Il paraît que, pour plus d'éclat,

(1) Seckendorf, Commentarius, etc.—Dresserus de Festis.—Melanchthon in vitâ Lutheri. — Meisner's Jubel-Pred., p. 61.



Luther avait voulu d'abord écrire ses thèses en allemand; tout ce qu'on put obtenir de lui, ce fut qu'il les publierait dans une langue que le vulgaire ne pourrait comprendre.

Donc, le 31 octobre 1517 à midi, le portier du couvent des augustins affichait, sur les piliers extérieurs de l'église de Tous-les-Saints, le manifeste du frère augustin.

On lisait en tête de l'affiche :

« Dans l'intérêt et l'amour de la vérité, les thèses qui suivent seront soutenues à Wittemberg, sous la présidence du révérend père Luther de l'ordre des Augustins, maître ès arts, maître et lecteur en sainte théologie. Donc que ceux qui ne pourraient pas disputer verbalement avec nous le fassent par écrit. Au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ. *Amen* (1). »

Suivaient les thèses au nombre de quatre-vingt-quinze (2). Citons-en quelques-unes.

1. Quand notre Seigneur et maître Jésus-Christ dit : Faites pénitence, il veut que la vie des fidèles sur cette terre soit une perpétuelle pénitence.

2. Il n'a pas certainement entendu parler du sacrement de la pénitence, c'est-à-dire de la confes-

---

(1) Amore et studio elucidandæ veritatis hæc subscripta themata disputabuntur Wittembergæ, præsidente Rev. patre Luthero Eremitano Augustiniano, artium et S. Theologiæ Magistro, ejusdem ibidem ordinario lectore.

Quare petit, ut qui non possint verbis præsentes nobiscum disceptare, agant id litteris absentes. In nomine D. N. Jesu-Christi. Amen.

(2) Voir aux Pièces justificatives, n° VI, les thèses originales.

sion du prêtre, et de la satisfaction qu'il impose.

3. Et il n'entend pas seulement une pénitence intérieure, insuffisante si elle-même n'est pas accompagnée de l'immolation de la chair.

5. Le pape ne veut ni ne peut remettre d'autres peines que celles qu'il a imposées lui-même, ou en vertu des canons.

6. Le pape ne remet pas, il déclare seulement que le péché est remis de Dieu.

7. Dieu ne pardonne à l'homme qu'autant que l'homme s'est humilié...

8. Les canons pénitentiaux, c'est-à-dire le mode de confession et de pénitence, sont pour les vivants et non point pour les morts.

13. Les morts ont satisfait, en quittant ce monde, aux sentences canoniques qui ne peuvent plus les atteindre.

19. Les âmes dans le purgatoire ne sont point assurées de leur salut, quoiqu'il soit hors de doute pour nous qui sommes encore sur terre.

21. Les prêcheurs de pardons se trompent, qui estiment que l'indulgence papale délie l'âme de toute satisfaction, et lui ouvre le ciel.

25. Le pouvoir qu'a le pape en purgatoire, les évêques et les curés l'ont aussi.

26. Si le pape peut soulager les âmes du purgatoire, c'est par la prière, et non par le pouvoir des clefs.

27. Ils nous pipent en prêchant qu'aussitôt que la pièce bruit dans le bassin, l'âme quitte sa demeure purgatoriale.

28. Ce qu'il y a de plus certain, c'est qu'ils empochent la pièce qui tinte, et en font leur profit : le secours que l'Église peut leur procurer vient de Dieu et de sa grâce.

29. Et qui sait si toutes les âmes voudraient être délivrées, par exemple l'âme de Séverin et de Paschal, comme on le rapporte?

32. Au diable maître et disciples, qui croient qu'avec une lettre d'indulgence on peut compter sur son salut!

33. Arrière ceux qui soutiennent que l'indulgence est la plus grande grâce de Dieu, ou le don qui le réconcilie avec Dieu!

34. Car la grâce de l'indulgence ne regarde que la peine de la satisfaction qui est purement humaine.

35. C'est un enseignement impie, que ceux qui ont acheté une cédule de confession ou délivré des âmes du purgatoire n'aient pas besoin de se repentir.

38. On ne doit pas mépriser le pardon du pape, qui est, comme je l'ai dit, la déclaration du pardon divin.

41. Il faut prêcher les indulgences papales avec mesure, afin que le peuple abusé ne les estime pas trop haut, ou ne les préfère aux œuvres de charité.

43. Il faut prêcher aux chrétiens que celui qui donne aux pauvres ou qui assiste celui qui est dans le besoin, fait mieux que s'il achetait des indulgences.

45. Il faut prêcher aux chrétiens que celui qui délaisse son prochain dans le besoin et va faire emplette d'une indulgence, ne change pas son argent

contre une cédule de pardon, mais contre la colère de Dieu.

46. Il faut prêcher aux chrétiens que, à moins de superflu, ils sont tenus de garder pour eux le nécessaire, au lieu de le dépenser en achats d'indulgences.

47. Il faut prêcher aux chrétiens que l'achat de l'indulgence est chose libre, et n'est pas de commandement divin.

48. Il faut enseigner aux chrétiens que le pape, tout en vendant des indulgences, a grand besoin de prières, et qu'il en est plus besoigneux que d'argent.

50. Il faut enseigner aux chrétiens que le pape, s'il connaissait la piperie de ses questeurs, préfèrerait voir tomber en poussière le dôme de Saint-Pierre, plutôt que de l'élever avec la peau, la chair et le sang de ses brebis.

52. Attendre son salut d'une lettre d'indulgence, c'est folie, quand bien même le vendeur ou le pape vous cautionnerait de son âme.

55. Si on annonce l'indulgence, chose si petite! au son des cloches, des cantiques et des processions; le devoir du pape est d'annoncer l'Évangile, chose si grande! au bruit de cent cloches, de cent cantiques et d'autant de processions.

56. Le trésor de l'Église d'où le pape tire ses indulgences n'est pas assez connu des fidèles.

62. Ce trésor c'est le saint Évangile, don d'éternité et de grâce.

63. Trésor maudit! car des premiers il fait les derniers.

64. Mais l'indulgence, trésor autrement précieux, qui des derniers fait les premiers !

65. Les trésors de l'Évangile sont des filets où l'on pêchait autrefois les hommes de richesses.

66. Le trésor des indulgences est un filet où l'on pèche aujourd'hui les richesses des hommes.

67. Les indulgences que les prédicateurs trompettent sont un beau trésor de grâces ! oui sans doute, pour celui dont elles emplissent les poches.

70. Malédiction et anathème à qui s'élève contre les indulgences du pape !

71. Bénédiction à qui a le courage et la force d'attaquer les prédicants d'indulgences !

79. Dire que la croix où sont attachées les armes du pape a autant de vertu que la croix du Christ, est un horrible blasphème.

81. Qu'arrive-t-il de ces ignobles parades, de tout ce bruit en faveur de l'indulgence ? c'est que le savant ne sait comment s'y prendre pour défendre l'honneur du saint-siége, et pour répondre à ces questions par exemple :

82. Pourquoi le pape ne délivre-t-il pas toutes les âmes du purgatoire par pitié pour leurs souffrances, et en vertu de sa très-sainte charité ; ce qui vaudrait cent fois mieux que de leur ouvrir le ciel pour quelques misérables florins destinés à l'édification de Saint-Pierre ?

86. Pourquoi le pape n'élève-t-il pas plutôt de son argent le dôme de Saint-Pierre, que de celui du pauvre chrétien, lui qui est plus riche que Crésus?

89. Si le pape est plus amoureux du salut que

de l'argent des âmes, pourquoi retire-t-il des indulgences qu'il a données autrefois? ces indulgences si puissantes!

91. Si l'indulgence était prêchée comme la comprend et la veut le pape, il serait bien aisé de répondre à ces questions.

92. Loin donc ces prédicateurs qui disent aux fidèles du Christ : « Paix! paix! » sans que vienne la paix...

Depuis l'appel prophétique du prêtre de Bohême sur son bûcher, jamais parole plus hardie n'avait retenti en Allemagne. Les humanistes, les bourgeois et les nobles, crurent que le cygne annoncé par Huss avait paru. Voltaire a dit qu'au moyen âge « la papauté c'était l'opinion; » on conçoit donc le bruit que durent faire ces thèses. C'était un duel proposé à la papauté en face du monde entier. Luther, qui savait bien quelles émotions il allait exciter, avait eu soin de se présenter à l'Allemagne, comme un écolier qui veut jouer avec son maître, comme un moine « tout frais sorti de la cuisine du cloître » qui, sur les bancs de l'école, jette tout ce qui lui passe par la tête, bon ou mauvais, et sous forme de doutes; comme un adepte en théologie, épilogueur de mots, qui veut s'amuser avant tout, et de la colère de ses adversaires, et de leur ignorance. — « Sur mon salut, disait plus tard Luther, je ne savais pas plus à cette époque ce que c'était qu'une indulgence qu'aucun de ceux qui venaient me consulter (1). » C'était un jeu qu'il

(1)...Und ich, so wahr mich mein Herr Christus erlöst hat, wußte ich nicht, was der Ablaß wäre —Luth. Op., t. VII, Alt., p. 462.

jouait. Que s'il perdait la partie, il avait pour excuse son âge, son peu d'expérience dans la matière, et la protestation même qu'il publiait avec ses paradoxes : mais si son adversaire qui représentait Rome, était battu, Rome, à son avis, succombait. Sa protestation était humble, obséquieuse, et d'un véritable enfant de l'Église, « qui ne veut tenir pour vrai que ce qui est appuyé sur l'Écriture sainte, les Pères, les décrétales et les canons, et qui cherche à disputer sur ce qu'il y a de douteux ou d'embarrassé dans certaines sentences des Pères ou décrétales des papes; toujours soumis à ses supérieurs, mais qui veut profiter de la liberté qu'a tout chrétien d'attaquer les folles imaginations, qui dans saint Thomas, saint Bonaventure, et les autres scolastiques et canonistes, ne reposent pas sur la lettre biblique, suivant ce passage de saint Paul : « Éprouvez et choisissez ce qui est bon (1). »

Mais au même instant, c'est-à-dire le 11 novembre, il s'emporte dans une lettre qu'il écrit à Lange contre tous ceux qui attaquent ses thèses, et il les traite de Momi, de piètres critiques, d'écoliers, de larves de terre. Or, ces larves de terre, ces piètres critiques, ces maîtres-fous,

(1) Submittit se in eâ scripturis, patribus in ecclesiâ romanâ receptis, canonibus et decretis et omnium superiorum suorum judicio; ità ut si errare possit, hæreticus tamen non sit futurus : à Thomâ enim, Bonaventurâ aliorumque scholasticorum et canonistarum nudis opinionibus, quæ textu et probatione destituerentur, dissentire liberum sibi esse. — Seckendorf, l. c. p. 24.— Reinhard, l. c., t. I, p. 297.



c'étaient l'archevêque de Mayence, son évêque Scultet, et l'épiscopat saxon. La protestation d'obéissance était pour le commun des lecteurs : la lettre était pour un ami de cœur ; en face de l'Allemagne, il se posait comme un moine docile : en tête-à-tête avec Lange, il répétait sérieusement le rôle qu'il s'apprêtait à jouer (1).

Quelques écrivains catholiques, faute d'avoir suffisamment étudié l'histoire, peut-être parce qu'ils n'avaient pas comme nous sous les yeux la correspondance de Luther, se sont trompés sur les motifs qui dirigèrent le moine. A les entendre, si Luther pécha, dans cette occasion, ce fut par excès de zèle : c'est l'opinion d'Alphonse de Castro (2). Suivant Laurent Surius, des hommes de piété et d'intelligence ne virent d'abord dans Luther qu'un adversaire trop pétulant peut-être d'abus dont toute la chrétienté se plaignait (3). Un écrivain protestant, dont nous aurons plus d'une fois occasion de louer l'impartialité, Schrœckh, pense que dans ses thèses, Luther continue de croire à la suprématie du pape, qu'il reste soumis à l'Église, qu'il ne re-

---

(1) Momus, momorum Momus... Meri critici, Aristarchi, momorum lemures.—Johanni Lango, 11 nov.—De Wette, l. c., t. I, p. 72.

(2) Ab indulgentiis suorum errorum auspicium sumpsit... zelo, sed non secundùm discretionem motus, in publicum prodiit. — Adversùs hæreses, sub voce Absolutio, l. 11.

(3) In ipsis hujus tragœdiæ initiis, visus est Lutherus etiam plerisque viris gravibus et eruditis non pessimo telo moveri, planèque nihil spectare aliud quàm ecclesiæ reformationem, cujus quidam deformes abusus non parùm malè habebant omnes. — In Appendice ad Chronicon Naucleri, l. 11, p. 566.

jette pas l'indulgence, qu'il est tout disposé à se soumettre à la décision de son supérieur (1).

On ne prend pas garde qu'il y avait une double individualité en Luther : celle qui a besoin de se produire au grand jour est douce, obséquieuse, rampante même. A l'envoyé de l'évêque de Brandebourg, elle dit : Sa Grâce sera contente de moi, j'obéirai et dédaignerai de faire des miracles : à une autre évêque : Je dispute et n'affirme pas; que l'Église prononce, et je me soumets (2).

L'autre individualité, ce moi superbe qui a besoin de faire du bruit, qui rêve une scission avec Rome, s'explique nettement, mais dans le silence du cloître. Le soir, à la lumière de sa petite lampe, elle écrit : « A vous, Spalatin, et à nos amis, je déclare que l'indulgence n'est qu'une momerie. Je sais bien que j'ameute contre moi six cents minotaures, rhadamanthotaures, cacotaures, mais qu'est-ce que cela me fait (3)? »

Les propositions allèrent donc remuer l'Allemagne; « elles marchaient, selon l'expression de

---

(1) Schröckh, Christl. Kirchengeschichte, t. I, p 129.

(2) Hieronymo, ecclesiæ Brandenburgensis episcopo. 23 maii 1518. — De Wette, l. c., t. I, p. 112-115.

(3) Duo tamen dicam primùm *tibi soli et amicis nostris, donec res publicetur :* Mihi in indulgentiis hodiè videri non esse nisi animarum illusionem et nihil prorsùs utiles esse nisi stertentibus et pigris in viâ Christi. Etsi hanc sententiam non tenet noster Carlostadius, certum est tamen mihi quòd eas nihil ducit. Nam hujus illusionis sustollendæ gratiâ, ego veritatis amore in eum disputationis periculosum labyrinthum dedi me ipsum, et excitavi in me sexcentos Minotauros, imò et Rhadamanthotauros et cacotauros. — De Wette, 15 feb. 1518, t. I, p. 92.

Myconius, comme si des anges les eussent portées sur leurs ailes (1). »

Elles tombèrent bientôt dans les mains d'Érasme, qui les lut avec une vive curiosité. Érasme était alors dans toute sa gloire : il faisait la guerre aux moines, mais une guerre passionnée. Les moines à ses yeux étaient les apôtres de l'ignorance, et il s'amusait à les poursuivre de ses sarcasmes, qui couraient le monde et faisaient les délices des lettrés. Ce fut un bonheur pour les augustins que les applaudissements donnés par le philosophe de Rotterdam à des propositions où d'abord il ne vit que de fines plaisanteries d'un humaniste contre le capuchon. Il croyait à une lutte à coups d'épingle; quand le duel changea de forme, Érasme se hâta de désavouer et d'abandonner Luther.

Mais il avait applaudi, et cela avait suffi pour populariser les thèses. Il disait, dans une lettre adressée à l'archevêque de Mayence : « Savez-vous, monseigneur, pourquoi ces propositions font tant de bruit? c'est qu'elles attaquent des ignorants passionnés contre tout ce qui pourrait réveiller l'amour des lettres (2). » Quelques années plus tard, c'était le luthéranisme qu'Érasme accusait d'éteindre la flamme des études. « Je m'étais trompé, dit-il : j'admirais cet homme qui venait, le front levé, fustigeant les mœurs de son siècle et les évêques empourprés; qui ne reculait devant aucune ma-

(1) Als wären die Engel selbst Botenläufer.—Bertholdt, l. c., p. 298.

(2) Voir à ce sujet sa lettre au duc Georges, 1524, 12 décembre. — Beaucoup d'évêques furent d'abord trompés comme Érasme.

jesté, pas même celle de l'Antiste-souverain, et dont la main saintement libertine découvrait jusqu'aux nudités de son père (1). »

Hutten se hâta de faire imprimer la lettre d'Érasme, et fit ce qu'il reprochait aux moines : il falsifia le texte du philosophe batave, et au lieu de Luther, imprima *notre Luther* (2). C'était donner à Érasme une pensée d'amitié qu'il n'avait pas, et que dans tous les cas il n'aurait pas eu le courage d'avouer. Hutten ne le connaissait pas ; mais l'Allemagne fut trompée : elle crut à une communauté d'idées religieuses entre les deux écrivains, et c'est tout ce que demandait le chevalier, qui s'était permis bien d'autres ruses dans ses *Lettres d'hommes obscur*.

---

(1) Erasmi Epist., p. 736. — Die Ursachen der Reformation, von J. Marx, p. 37.

(2) Pfizer, Martin Luther's Leben.

Consulter encore sur les questions des indulgences. — *Sources cath.*—Bellarmin, t. II, controv., t. IV, de Eccles., c. XIII, f. 295.— Cornelius à Lapide, in Comment. in 2 Pet., II, 5.—Cutsemius, Saxonia catholica, p. 11. — Henri Sponde, ann. Eccl., t. II, ad an. 1517, n° 15. — Surius, Comm. rerum gestarum. — Cochlæus, Act. Lutheri. — *Sources protest.* — Mayer, Disputatio de Tezelio, § 3, et Luth. Apocalyp., p. 181. — Höpfnerus, Sax. evang., p. 120, et seq.

CHAPITRE XII.

LES ÉCOLIERS ET LES THÈSES DE TETZEL.—1518.

C'est du bruit qu'a voulu faire Luther. — Comme il se pose en face de ses adversaires. — Son voyage à Dresde, où il soutient publiquement que tout acte humain est une offense mortelle à Dieu. — Il dispute à Leipzig. — Récit qu'il fait de sa rencontre avec un Thomiste. – Il déclare à ses amis intimes qu'il va faire une guerre à mort à ses adversaires. – Tetzel part pour Francfort sur l'Oder, afin d'y soutenir les thèses qu'il se propose d'opposer à celles de Luther. — Examen de l'une de ses propositions. — Il veut les faire afficher à Wittemberg. – Les écoliers se soulèvent et brûlent les contre-thèses du dominicain.—Premier acte de révolte ouverte contre l'autorité.—Comment l'expliquer.—Hutten et Eobanus Hessus applaudissent à l'insurrection.—Ce que c'était qu'Eobanus Hessus.

C'était du bruit qu'avait voulu produire Luther : il réussissait. Quelques mots jetés d'une chaire obscure, par un professeur qui n'avait pas même de quoi se vêtir en hiver, et qui remerciait son prince du don d'un habit comme d'une grâce insigne, troublaient le monde catholique, mettaient en émoi les cloîtres d'Allemagne, agitaient les consciences et menaçaient le repos de l'Église! Luther, quoi qu'il fasse, a de la peine à renfermer la joie de son triomphe. Il la dissimule mal : elle éclate dans une phrase dénigrante, dans une parole moqueuse, dans des termes méprisants que la langue latine, son esclave, lui prête avec une merveilleuse complaisance. « Minotaures, s'écrie-t-il, qui vont répandant partout que je suis un hérétique, moi et

l'université de Wittemberg ! Ils en verront bien d'autres, quand j'aurai fait, Dieu aidant, imprimer mes Positions. Avec des rustres semblables, des ignares, des ignorants, des crasseux, pas de gloire à triompher. Il y en aurait plutôt à se vaincre soi-même pour ne pas pécher contre le Christ, en les méprisant. Cachés dans leurs trous comme des limaces ou des larves ; ils voudraient bien que je coassasse comme eux ? Pies jacasses qui vont bavardant, ce qui me cause beaucoup de chagrin, que tout ce que je fais est fait à l'instigation du prince qui m'aurait entraîné dans sa haine pour l'archevêque de Magdebourg (1). »

Il avait besoin de disputer ; la dispute était la harpe de David, qui calmait ses douleurs de tête, ses tentations et ses colères. Luther vint à Heidelberg et descendit au couvent des augustins (2). Sa parole avait remonté le Rhin et traversé les cloîtres et les écoles. Une foule de lettrés, dont quelques-uns devaient un jour faire du bruit dans le monde savant, étaient accourus pour l'entendre : c'étaient Martin Bucer, le dominicain, qui devait porter de si rudes coups à la foi catholique, à Strasbourg ; Jean Brenz, professeur de philosophie et recteur à Heidelberg ; Erhard Schnepf, alors étudiant en droit, plus tard professeur de théologie à Marbourg, à Tubingue et à Iéna ; Théobald Billican (Gerlacher) de Billigheim dans le Palatinat ; tous jeunes gens de

(1) Epistolæ Lutheri Johanni Lango 11 novembris ; Spalatino, in fine novemb., et aliàs, 1517, 1518, t. I, de Wette.

(2) Lingke, l. c., p. 11.



savoir, élevés à l'ombre des cloîtres par la charité du clergé catholique. Luther disputa plusieurs jours dans la grande salle du cloître, où il immola à la risée de ses auditeurs Aristote, Gabriel, saint Thomas, et tous les casuistes de l'école romaine. Il soutint dans ses thèses, auxquelles il continuait de donner le nom de Paradoxes, que les œuvres du juste lui-même sont autant de péchés mortels, que l'homme, s'il est libre, n'a de liberté que pour le mal (1). Les cris éclatèrent, quand un jeune bachelier se mit à dire: « Si les paysans nous entendaient, ils nous lapideraient. » Érasme, s'il eût été là, aurait ramassé la pierre pour en frapper la tête de tous ces fatalistes: la réforme plus tard devait donner raison au docteur imberbe (2). S'il faut en croire Bucer, Luther, à force d'éloquence, aurait gagné à sa désolante doctrine sur l'esclavage de la liberté, tous les assistants (3).

Luther revint à Wittemberg pour voyager de nouveau. Il partit pour Dresde, autre ville de moines, de disputes et de syllogismes, mais alors en

(1) Opera justorum sunt mortalia peccata. — Nulla est virtus moralis sine vel superbiâ, vel tristitiâ, id est peccato. — Non efficimur justi operando. — Voir Löscher's Reformation's = Akta, t. II, p. 43, 60.

(2) Scult. Ann. Eccl. t. I, p. 22. — Seckendorf, Commentarius, etc., p. 28.

(3) Mira Lutheri in respondendo suavitas, in audiendo incomparabilis longanimitas: in dissolvendo Pauli agnovisses acumen, non Scoti, adeo brevibus èque divinæ Scripturæ penu depromptis responsis in suî admirationem facilè cunctos adduxit. — Sculteti, Ann. Eccl., f. 25.

paix avec les universités ses voisines. « Notre pauvre fils d'Adam (1), chaque jour plus misérable, chaque jour faisant un pas en enfer, » voudrait échapper à ce bruit que faisait son nom à Wittemberg et vivre en silence quelques douces heures. Il part à pied, comme de coutume, « désobéissant volontairement aux ordres de ses supérieurs, mais comptant pour obtenir l'absolution sur sa contrition intérieure, et certain de satisfaire à Dieu sans qu'il eût besoin de recourir à la vertu des indulgences (2). »

Le lendemain de son arrivée dans la Résidence, Emser, un aristotélicien de première force, l'invite à ce cénacle du soir qu'aimaient alors les savants, et qu'ils fréquentent encore dans les villes d'Allemagne ; c'est notre souper d'autrefois. On se mettait à table au jour tombant, et à dix heures on regagnait son logis.

Après quelques paroles joyeuses et bienveillantes, on s'assit sur de vieux bancs de chêne.

Soit qu'Emser l'eût fait à dessein, soit hasard, le voisin de Martin était un thomiste renforcé, un « magistercule Thomastercule, » suivant la dénigrante expression de Luther, à humeur guerroyante, qui, après quelques larges rasades, voulut entrer en lice avec le nouveau venu, et se mit à entonner les louanges de saint Thomas et d'Aristote,

---

(1) An den Probst in Leitzken, 1518—.Luther's Briefe, t. I, p. 64.

(2) Me peccâsse confiteor, quia pedester viam cepi. Verùm id peccati, cùm sit contritio perfecta, et satisfactio mihi plenissima mihi imposita, non eget remissione indulgentiarum : vehementer fatigor... et sic abundè nimis, valdè satis contereor, pœniteo et satisfacio. — Lingke, l. c., p. 39, note.

deux hommes qui n'étaient guère du goût du Saxon qui traitait l'un « d'enfileur de mots » et l'autre de charlatan, *momum*, *imò momorum momum* (1). Le moine augustin arrêta le discoureur en s'écriant : Thomas et tous les thomistes du monde n'avez jamais compris un « capitule » d'Aristote. Le Thomiste rougit, pâlit et se mit à jeter à pleine main, à la figure de Luther, des épithètes de courroux et de dédain, des moqueries et des injures ; à quoi ce dernier ripostait avec une faconde surprenante. Emser et les autres convives ne se mettaient point en peine de terminer la querelle : on ne sait comment elle eût fini, si le Lipsien ne se fût levé tout glorieux de sa victoire. Ce que voyant, Luther le prit par le pan de la robe, et l'arrêta en lui disant : Tu chanteras victoire après, dis-moi seulement ce que c'est que : *implere mandata Dei?* Je t'en défie, toi et tous les thomistes. — Bon, dit l'autre, j'accepte, mais *da mihi pastum.* Luther, à cette réponse, se prit à rire au nez du pauvre théologien (2).

En quittant la table, il vit collé à la serrure un certain frère de l'ordre des Prêcheurs, qui écoutait en silence et qui regarda de travers le docteur, puis s'en alla publiant partout — que vingt fois il avait été sur le point d'ouvrir et de cracher à la figure du moine augustin, que le maître de Leipzig avait collé et mis à quia, en latin et en allemand (3).

---

(1) Suo Georgio Spalatino, 14 jan. 1518.
(2) Integro viro Joh. Lango ; 11 nov. 1517.
(3) Lango, 11 nov. 1517.

C'est le récit de Luther que nous donnons ici en l'abrégeant. On voit déjà combien le petit moine d'Erfurt a gagné de jour en jour en violence. Quiconque lui résiste n'est plus qu'un sot, un thomastercule, un homme de carrefour (1).

Ce n'était pas un duel dans un cabaret que demandait Luther, mais une lutte en règle, une thèse soutenue devant l'école, une argumentation à la face du soleil. — Voilà de l'encre, du papier et des plumes, disait-il; allons donc (2) aristarques, scholastiques, larves, vers de terre, à l'œuvre; montrez, étalez toutes les splendeurs de votre science (3)!

Mais les moines prenaient d'autres voies. Ils attaquaient la foi du moine augustin, surtout son orgueil, et il faut avouer qu'ils avaient beau jeu.

« Orgueil! orgueil! Mais sans orgueil, répondait Luther, comment tenter une œuvre nouvelle? Si l'humilité descendait sur la terre et qu'elle se mît à prêcher, vous verriez qu'elle courrait risque d'être lapidée comme enseignant des nouveautés. Et pourquoi le Christ, pourquoi les martyrs ont-ils souffert la mort, et tant de docteurs les moqueries du monde? Parce qu'on les taxait justement de su-

(1) Hic homo ex trivio. — Ostendi nec Thomam, nec omnes thomistas simul vel unum in Aristotele intellexisse capitulum. — Georgio Spalatino. De Wette, l. c., p. 84-85.

(2) Critici, aristarchi, scholastici, mutuique momi..., lemures nihil majoris quam lemures. —Epist. Johanni Lango, 11 nov. 1517.

(3) Ego istas larvas contemnens... si sunt docti adeò, sunt typi et chartæ : edant aliquid et ostendant gloriam magnificentiæ eruditionis suæ.—Spalatino, 14 jan. 1518.



perbe, et de mépris pour la sagesse antique. Non, point de folle humilité, je veux dire d'hypocrisie (1)! Je n'ai que faire des avis d'autrui. Je ne veux de conseils que de Dieu, Dieu qui travaille avec moi. Si Dieu est avec moi, qui sera contre moi? Si mon œuvre vient de Dieu, qui l'arrêtera? si mon œuvre ne procède pas de Dieu, comment triomphera-t-elle? O mon père qui es dans les cieux, que ta volonté soit faite et non la mienne! »

Nous ne reconnaissons plus Luther : il y a quelques semaines, il vantait l'humilité comme la mère des vertus.

Tant de superbe ne pouvait rester impunie. Il est malheureux que, pour défendre la cause catholique, Dieu n'ait pas suscité d'abord d'autres hommes. Ceux qui vinrent les premiers étaient des théologiens versés dans la science des pères et des livres saints, qui avaient vieilli sur les bancs à disputer, dont la plume et les vêtements s'étaient souvent usés à défendre Aristote; mais voilà tout. Ils croyaient avoir fait merveille quand ils avaient enlacé leur adversaire dans des réseaux d'arguments tous de la même famille, d'une ressemblance parfaite; coupés et taillés sur le même patron; drames en trois actes, sans vie, sans mouvement, dont tout le monde se moquait, le saxon le premier, qui les comparait à ces ânes qu'Abraham laisse derrière lui lorsqu'il va sacrifier (2). Lui n'a-

(1) Non itaque volo eam ex me expectent humilitatem, id est hypocrisin, etc. — Lango, 11 nov. 1517.

(2) In sacris litteris ubi mera fides et superna expectatur illu-

vait garde de faire de la dialectique. Il bondissait, chevauchait par monts et par vaux, sautait les fossés, s'arrêtait, sans avis, sans besoin, comme il l'entendait; sans s'enquérir si Aristote le suivait; sans tourner les yeux pour savoir si saint Thomas ne restait pas en arrière; tout fier de s'être débarrassé des langes de l'école et de marcher seul, comme un enfant qui s'essaye loin de sa nourrice; et battant la nourrice même, pour faire rire le peuple. Lorsqu'après avoir épuisé le sarcasme et l'hyperbole, il en venait à l'injure, alors Luther n'avait plus de rival. La colère le rendait poëte. Sa muse se répandait en images dérobées à l'histoire, aux livres saints, à la mythologie, à la cuisine, au cabaret, aux mauvais lieux souvent; images qu'un peintre ou un statuaire aurait traduites sur-le-champ, tant elles tombaient sous les sens, et tant elles étaient vives et saisissantes!

Le premier qui se présenta, nous l'avons vu, ce fut Tetzel, qui maniait lourdement l'ironie, et jetait comme du plomb le syllogisme sur la tête de son adversaire. Tetzel, s'il faut en croire les réformés, fit des thèses ce qu'il avait fait du sermon, il les mit au feu; puis quand les flammes furent éteintes, il médita, pour répondre à son adversaire, une série de contre-propositions:

A Francfort-sur-l'Oder, un moine jacobin, Conrad Koch, plus connu sous le nom de Wimpina,

---

stratio, foris relinquendus universus syllogismus, non aliter quàm Abraham sacrificaturus reliquit pueros cum asinis. Spalatino, 29 jun. 1518.



jouissait d'une grande réputation théologique. Aristotélicien encroûté, il avait eu avec Pollich de Wittemberg quelques discussions qui avaient fait du bruit dans le monde. L'université de Francfort regardait Wimpina comme son oracle. Ce moine parlait le latin avec facilité, connaissait ses pères, savait son saint Thomas par cœur, et citait à tout propos le philosophe de Stagyre, qu'il avait amoureusement étudié. Or, c'est à Francfort-sur-l'Oder que Tetzel s'était hâté de se rendre, afin de disputer le titre de docteur qu'avait obtenu Luther, son adversaire. Il apportait avec lui deux thèses sur les indulgences, l'une formée de cinquante propositions, l'autre de cent-six, qu'il soutint solennellement le 15 du mois de mai (1). On a dit que Tetzel s'était aidé dans ce double travail de l'assistance de Wimpina (2) ; mais on a dû voir que Tetzel pouvait se passer d'auxiliaire : le titre d'inquisiteur dont il était revêtu ne se donnait, comme nous le savons, qu'à des hommes d'intelligence. Wimpina présida les thèses qui furent attaquées avec un certain talent par un des assistants, Jean Knipstrov (3).

---

(1) Vogel, l. c., p. 326.

(2) Ranke, l. c., t. I, p. 314.

(3) Frederic Meyer, in Vitâ Joh. Knipstrovii, et in disputatione de Tezelio, § 3.

Avant d'être attaqué par Luther, Tetzel eut à soutenir contre Barth. Bernard de Feltkirchen une discussion sérieuse. C'est ce prêtre Bernard qui, l'un des premiers en Allemagne, se maria. On lisait sur son tombeau l'épitaphe suivante :

Anno Leucorei petii loca culta lycei

Parmi les propositions que défendit bravement Tetzel, il en est une qui fit jeter de grands cris à quelques disciples de l'école de Luther, c'est celle-ci : Il faut enseigner aux chrétiens, que l'Église tient pour catholiques, beaucoup de vérités qui ne sont formulées nettement, ni dans l'Ancien, ni dans le Nouveau Testament (1). Trois siècles après que Tetzel était descendu de chaire, un des chefs de l'école historique en Allemagne, Ad. Menzel, se faisait tetzelien et ne craignait pas de soutenir : que la foi et l'enseignement oral, la tradition, en un mot, sont plus anciens que l'Écriture, et qu'avant la promulgation de l'Évangile, l'Église était dépositaire d'un grand nombre de vérités de salut qu'elle enseignait publiquement (2).

Tetzel, en développant sa proposition, soutenait qu'il y avait des chrétiens avant la Bible; or, après trois siècles encore, le docteur protestant J.-S. Semler a répété, presque mot pour mot, la phrase du dominicain (3).

Quarto, conversans, sancte Luthere, tibi
Tezelii tecum deliria stulta refelli;
Ut fidei staret salvificantis honos.

Feustking, in Vitâ Barth. Bernhardi, § 15, p. 18.

(1) Docendi sunt christiani quòd Ecclesia multas tenet catholicas veritates, quæ in canone sacræ Scripturæ Veteris et Novi Testamenti, in propiâ verborum formulâ minimè coutinentur.

(2) ...Glauben und Lehren waren älter als die Schrift... Ehe es Evangelien und Episteln gab, hatte die Kirche schon eine Summe von wesentlichen Wahrheiten. — Neuere Geschichte der Deutschen, t. I, p. 27-33.

(3) Semler, Hirsching's historisches Handbuch, t. XXII, p. 293.

Ses thèses soutenues (1), Tetzel résolut, pour frapper les esprits, de les faire afficher sur les colonnes de l'église de Wittemberg, à côté de celles de Luther (2).

On connut à l'université le projet du dominicain. Un pauvre bouquiniste était parti de Halle, portant dans sa besace tous les trésors de l'érudition et de la colère de Tetzel. A peine a-t-il posé le pied dans Wittemberg, qu'un essaim d'écoliers s'échappe par toutes les portes; on l'arrête, on lui barre le chemin; ceux-ci le menacent du poing, ceux-là l'entourent en dansant. On délie sa sacoche, on se jette sur les propositions toutes fraîches imprimées (1). Il y en avait près de huit cents qui sont déchirées et livrées aux vents aux cris de vive Luther! Puis un écolier écrit sur le verso du programme : A brûler A DEUX HEURES APRÈS MIDI! Tous ensemble se répandent alors dans les rues de Wittemberg, jouant avec les contre-propositions, et en frappant la figure des passants. Un d'eux s'étant emparé d'une trompe, s'en servit comme un crieur public pour rassembler le peuple, pendant qu'un autre, monté sur une borne, criait à tue-tête : « A deux

---

(1) Elles furent imprimées au nombre de CVI à Francfort-sur-l'Oder sous ce titre : Quò veritas pateat, erroresque supprimantur, redditâque ratione, contra catholicam veritatem objecta solvantur, frater Johannes Tetzel, ordinis prædicatorum, sacræ theologiæ baccalaureus, ac hæreticæ pravitatis inquisitor, subscriptas positiones sustinebit in florentissimo studio Franckfordensis cis Oderam. Ad laudem Dei, pro fidei catholicæ defensione, obque sanctæ sedis apostolicæ honorem.

(2) Joh. Lango, 21 mart. 1518.—Histoire de la Réformation, de Sleidan, in-4°, t. I. — Vie de Léon X, par Roscoë, t. III.



heures vous êtes avertis qu'on ardera en place publique les propositions de Me Tetzel, inquisiteur de la foi, prêtre de l'ordre de saint Dominique. Qui veut voir le grand feu de joie? Camarades, à l'enterrement de Tetzel sur la place du marché (1)!

Les lettrés criaient: « *Vivat Luther! Pereat Tetzel!* » Le peuple: « Vive le docteur!

A deux heures la flamme brillait sur la place du Marché. La troupe d'écoliers, grossie dans son chemin, se mit à danser autour du bûcher; et l'un d'eux, coiffé du bonnet de l'ordre de saint Dominique, et la figure couverte d'un masque, vint jeter au feu les thèses du moine de Francfort. Ce fut le signal d'une joie tumultueuse, d'un bruit assourdissant de voix et de mains. Le docteur était alors dans sa cellule, où bientôt un écolier vint lui porter un exemplaire à demi consumé qu'il avait arraché des flammes.

La nouvelle de cet autodafé se répandit dans toute l'Allemagne. On nommait tout haut Luther, on l'accusait d'avoir excité ses élèves à brûler les Positions de Tetzel. Il s'en défendit comme d'une mauvaise action (2). S'il ne poussa point au désordre, il ne l'empêcha pas, et sa voix

(1) Commilitones, ad funus thesium Tezelianarum. — Vogel, l. c., p. 325.

(2) Miror autem quòd etiam credere potuisti me fuisse auctorem concremationis Positionum Tezelianarum; adeo mihi omnem sensum humanum periisse credas, ut tam insignem injuriam ego religiosus et theologo, in loco non meo, homini tanti officii irrogarem? — Jodoco Treuttvero. — Vogel, l. c., p. 325.

était assez puissante pour le prévenir ou l'apaiser.

Du reste, c'était pour ces écoliers un livre fermé, que les Positions de Tetzel; mais on leur avait représenté les indulgences comme un impôt levé sur le peuple, pauvre et souffrant, par des moines qui menaient joyeuse vie. Les indulgences étaient donc jugées et condamnées, et Tetzel un envoyé du diable. — *Pereat Tetzel!* criaient-ils; c'est-à-dire l'ignorance qui avait revêtu une forme corporelle: — *Vivat Luther!* c'est-à-dire l'homme de la science: — *Pereat Tetzel!* c'est-à-dire le représentant du passé; — *Vivat Luther!* c'est-à-dire l'homme de son siècle (1).

Hutten et Hessus Éobanus, les deux plus grands poëtes de l'époque, au bruit de cet incendie, se mirent à chanter: — *Pereat Tetzel! Vivat Luther!*

Nous connaissons Hutten, l'auteur *de Lue venereâ et ligno guajaco.*

Éobanus achevait de corriger la dernière épreuve d'une nouvelle édition de son traité *de Amantium infelicitate contra Venerem de cupidinis impotentiâ* (2).

C'était l'auteur de ce distique latin qui courait les rues:

> O monachi, vestri stomachi sunt amphora Bacchi.
> Vos estis, Deus est testis, teterrima pestis.

---

(1) Seln., Vita Lutheri, p. 5, 6. — Ulenberg, Historia de vitâ Lutheri, p. 20.

(2) Erphordiæ ad diem Severi. In ædibus Joannis Knap, in-4°, 18 feuillets non chiffrés.

Il est malheureux que le poëte ne prêchât pas d'exemple : c'était le plus grand buveur de son temps : il avalait d'un trait deux pintes de vin (1).

Luther avait dit souvent : que le syllogisme s'en aille ; *recedat syllogismus :* autrement, point de déductions tirées de premiers principes garantis par la raison universelle : en matière religieuse, point d'autre autorité que le moi, lumière de la lumière, manifestation infaillible, écho divin, seul juge souverain. Et toute cette tourbe d'écoliers, mettant

(1) Voici une anecdote que rapporte Melchior Adam, le protestant : Putavit (Eobanus Hessus) se etiam inter poculorum certamina, quæ maximè tum in aulis certabantur, et à nobilitate frequentabantur, non vinci ab altero oportere... Atque est Eobanus quidem hoc quoque consecutus, ut de palmâ in isto genere contendere cum eo vellet nemo. Hîc, quamvis jucunda mentio non sit, tamen, quia scitum est, narrandum videtur, quid inter Eobanum et gloriosum alterum potorem acciderit. Aderat fortè Eobanus in convivio. Eodem venit ille quoque, et jussit introferri vas grande ligneum, quo adportari de puteis aqua solet (Nos situlam aut urnam possumus, opinor, nominare); cujus generis minimùm capit congios duos. Id posuit in medio repletum Gedanensi cerevisiâ : ac præfatus quædam, quæ comperisse se diceret de strenuâ potatione Eobani, petiit, ut ebiberet illud vas, sibique propinaret. Hoc si fecisset, præmium se jam ei tribuere annulum cum gemmâ pretiosâ, quem detractum de digito in vas illud abjecit. Eobanus nihil cunctatus, neque multa locutus, non enim solebat, arripuit vas : et non longo tempore assumto, evacuat bibendo : et cum everteret, sicut fert mos compotantium, decideretque annulus in mensam, applaudere illi omnes, et imprimis provocator, et annulum donare, ac incredibile se factum cognovisse dicere. Tum Eobanus torviore vultu, ut consueverat in commotione, eum intuitus : Quid tu, inquit, me mercede potare censes ? ac rejecto ad illum annulo : Tuum, inquit, annulum tibi habeto ; et idem, quod ego feci in vase isto evacuando, ut promisisti, facito. Tum ille ostentator, inchoatam rem cùm perficere non posset, ab omnibus derisus, et in convivio obrutus summo relictus fuit.



en pratique l'enseignement du maître, faisait sur la place de Wittemberg l'office de juge, de rapporteur et de bourreau. C'était le premier acte du libre examen, la première œuvre du sens individuel, la première mise en scène du moi luthérien. Tous les germes de désobéissance à l'autorité, déposés chaque jour par Luther dans les esprits, fécondés par sa parole, éclosaient enfin, trop tôt sans doute au gré du novateur, mais à qui la faute? Il avait dit: Aristote, saint Thomas, syllogisme, autorité, pères de l'Église, tradition, que tout s'en aille. Le peuple aussi se mettait de la partie, parce que les enseignements de Luther avaient depuis longtemps traversé les murs du cloître, et étaient venus le troubler jusque dans son atelier. On ne lui avait pas dit : « Ne crois pas à l'autorité », parce que l'autorité devait se traduire par une image matérielle que le peuple pût voir et toucher; mais l'autorité —c'est l'homme gâté, corrompu, ignorant, menteur; c'est le pape, c'est saint Jérôme ou saint Augustin.

Luther, du reste, ne se contentait pas de la chaire pour fonder ses doctrines, il les répandait à l'aide de la presse. Ce n'était plus en latin, mais en allemand, qu'il écrivait; et afin que le peuple pût comprendre plus facilement les théories de la nouvelle école, Luther les développait en commentant le *Pater noster* (1) et le psaume CX: *Dixit Dominus*

(1) Auslegung des Vaterunsers für die einfältigen Layen. Leipzig, 1518.



domino meo (1), et les sept Psaumes pénitentiaux (2).

L'École catholique ne pouvait garder plus longtemps le silence.

---

(1) Auslegung des CX Psalm's, Augsburg, 1518.

(2) Die sieben Bußpsalmen, mit deutscher Auslegung, nach dem schriftlichen Sinn. Leipzig, 1518.

CHAPITRE XIII.

ÉCOLE CATHOLIQUE, ECK, EMSER, PRIÉRIAS. —1518.

Doctrine catholique sur la tradition, rejetée par Luther. — C'est cette doctrine que ses antagonistes cherchent à défendre.—Eck et ses Obélisques. — Comment il est réfuté par Luther. — Emser défend le principe de l'autorité. — En quels termes lui répond Luther.— Priérias (Mazzolini) attaque les nouveautés luthériennes. — L'Allemagne s'émeut, et Luther pour tromper l'opinion, est obligé d'avouer qu'il n'a jamais eu l'idée d'attaquer l'autorité. — Il écrit en ce sens à l'évêque de Brandebourg qui ne lui répond pas. — Motif du silence de Scultet qui devinait le moine. — Pendant que Luther écrit à son évêque une lettre pleine d'humilité, il s'attaque au sacrement de la pénitence.—Doctrine catholique, et doctrine de Luther opposées sur ce sacrement.

Quelle voie Dieu a-t-il donnée au chrétien pour arriver à la vérité? Luther, à cette question qui formait le fonds de toutes les disputes, a déjà répondu : l'Écriture sainte, juge infaillible en matière de foi. Ses adversaires, au contraire, répondent : l'Église qui donne seule l'intelligence de l'Écriture. Non pas que le catholique nie que la vérité soit renfermée dans l'Écriture, seulement il soutient que, dans la perception des manifestations divines, l'intelligence humaine peut se tromper. Comment savoir si notre perception a saisi la vérité? par cet esprit de Dieu, qui n'a cessé de gouverner l'Église; c'est donc l'Église, c'est-à-dire le corps ou la forme visible et vivante de J. C., en un mot, la tradition ou, comme la nomme le concile de Trente, *le sens*

universel de l'Église, qui décide contre le sens individuel nécessairement faillible (1).

Eck qui se présenta le premier pour soutenir le principe catholique était déjà connu par son traité sur la Prédestination (2). Il disait dans ses *Obélisques* (3) : Se cacher dans les rayons de lumière qui ont illuminé l'Église du Seigneur depuis saint Pierre; croire aux enseignements qui se sont perpétués sans ombre ni taches dans les écoles; suivre les vestiges des docteurs, des pères, des papes, que le catholicisme compte au nombre de ses gloires; est-ce faire abnégation de sa raison, rejeter le témoignage des sens, et mettre le chandelier sous le boisseau? Nos interprètes de la parole divine ne l'ont-il pas lue et méditée? Pourquoi Dieu leur en aurait-il caché la perception qu'il n'aurait livrée qu'à Luther? — Et voilà que je serai avec vous aujourd'hui et jusqu'à la consommation des siècles, dit Jésus-Christ en parlant des apôtres. Ce qu'ils croyaient, nous l'enseignons, nous, rayons du même foyer, souffles de la même bouche, flots du même océan.

Que répond Luther au professeur? «Ses Obélisques ne sont qu'un chaos d'opinions scholastiques, de vains songes, de rêves, où l'on ne trouve rien des pères de l'Église, rien des sacrés canons (4).

(1) Moehler, la Symbolique, t. II, p. 195.

(2) Chryssopassus seu de prædestinatione, Augustæ Vindelicorum, in-folio, 1514.

(3) Eccii Obelisci. Luther leur opposa ses Asterisci.

(4) Per totum illud Obeliscorum chaos nihil sacrarum litterarum, nihil ecclesiasticorum patrum, nihil canonum, sed omnia scholas-

Or, à moins de regarder comme des fantaisies de l'école les enseignements de saint Irénée, de saint Cyrille, de saint Athanase, de saint Jérôme, qu'à chaque instant Eck invoque en démontrant leur conformité avec la parole révélée, pour renverser la doctrine de son adversaire, doctrine née d'hier; il est impossible de nier ou que Luther se trompe, ou qu'il veut tromper son lecteur. Attendons quelques semaines seulement, et le grand reproche que le Saxon adressera au professeur, ce sera justement de s'appuyer dans ses argumentations sur la tradition ou la doctrine commune des pères. Canons et pères, Luther rejettera toute la voix du passé; pour lui, une seule manifestation sera bientôt admise comme règle de croyance: l'Écriture sainte.

C'était un nom connu dans l'Allemagne savante, que celui d'Eck, docteur en théologie, chancelier à l'université d'Ingolstadt; homme d'érudition et d'esprit (1). C'est le témoignage qu'en rendit d'abord Luther en 1518. Deux ans plus tard, ce n'était plus — qu'un valet de Satan, qu'un ennemi insigne du Christ, qu'un théologastre, et un malheureux sophiste (2). Eck dépensa beaucoup de travail et de veilles, répandit à pleines mains les textes profanes,

---

ticissima, opiniosissima, meraque comminissatura. — Luth. Asterisci, sect. l. c. p. 30.

(1) Insignis veræque ingeniosæ eruditionis et eruditi ingenii homo.—Optimo et integerrimo amico, Joh. Sylvio Egrano, 24 maii 1518.

(2) Aperuit oculos suos Satan. Servum suum Johannem Eccium insignem Christi adversarium, exstimulavit, etc. — Leoni X, 13 octob. 1520.

les citations des pères; parfuma ses Obélisques d'une odeur d'antiquité, à méprendre même Érasme; obtint pour sa phrase cicéronienne les éloges des savants; étonna par sa vaste mémoire, et ce fut tout.

Emser, professeur à Leipzig, voulut s'essayer avec Luther; il eut deux réponses de son rival, toutes pleines d'insolences contre la papauté (1). Le Saxon faisait ainsi ses adieux à Rome. — Adieu Rome, ville de scandale. La colère de mon maître qui est au ciel va se lever sur toi : adieu séjour des dragons; adieu nid des vautours, des hiboux et des chauves-souris; adieu retraite des fouines, des lutins, des gnomes, et des diables (2)!

Sylvestre Mazzolini, Priérias (Prierio), dominicain, maître du sacré palais, ne fut guère plus heureux. Élevé à la cour des Médicis, l'ami, le Mécène, le familier des artistes, qui s'y étaient donné rendez-vous; homme poli, brillant, il ne porta pas dans sa dispute avec Luther la mauvaise humeur de style qu'on est en droit de reprocher aux adversaires du moine augustin. Sa parole fut constamment calme, ornée, parée avec trop de soin peut-être. La forme même qu'il adopta pour répondre à Luther était une bonne fortune; c'était le dia-

(1) Emser défendit jusqu'à la fin la doctrine de l'Église catholique. Il dédia à Nicolas Hausmann un ouvrage qui a pour titre : Missæ Christianorum contra lutheranam missandi formulam assertio. Coloniæ, 1532, in-12.

(2) Ein Behältniß aller unreinen Geister, und aller feindseliger Vögel, Strauße, Geier, Eulen; ein Behältniß der Marder, Feldteufel, Kobolde, Igel, etc.



logue aux allures franches, à la marche sans gêne, insouciant, libre; à deux personnages, où l'adversaire se tait quand on veut, parle comme on l'entend; où le maître a toujours le dernier mot, et où le disciple est sûr d'être battu (1).

Priérias, qui avait passé ses vieux jours dans cette Rome où peuples et rois s'épuisaient à flatter Léon X, ne vit que la papauté dans la question agitée par Luther. Vieux débris de la cour des Médicis, où son enfance avait été élevée, il ne put supporter que Luther eût la pensée de toucher aux rayons de la tiare de Léon X, son bienfaiteur.

On voit, en le lisant, qu'il était sous l'empire de la fascination que le pape exerçait sur toutes les intelligences. Il est certain que son culte pour la papauté va jusqu'à l'adoration. Il ne faut pas lui faire un reproche de son enthousiasme: il y a quelque chose de chevaleresque dans le dévouement de cet homme à cheveux blancs, qui n'a plus que quelques jours de vie, et qui va se commettre, cassé, usé, malade qu'il est, avec une imagination de trente ans. Sur la puissance des Clefs, les doctrines de Priérias étaient ultramontaines, comme celles de toutes les écoles.

Luther ne resta que deux jours pour composer un pamphlet en réponse au dialogue de Priérias (2).

(1) R. P. Fratris Sylvestri Prieratis ord. prædicatorum et sacræ theologiæ professoris in præsumptuosas Martini Lutheri conclusiones de potestate papæ, dialogus. — Löscher, Reform.-Akta, II, 13.

(2) Responsio M. L. ad dialogum Sylv. Prieratis. Vit. 1518, in-4. V. Löscher, t. II, p. 390, Walch., t. XVIII, p. 120.

Il l'adressa sur-le-champ à son adversaire avec le billet suivant : Voici, mon révérend père, un petit livre que je n'ai mis que deux jours à composer, pour répondre aux babioles que vous m'avez envoyées; je vous donne tout ce qui me vient à la bouche et à la plume. Si vous avez encore des dialogues, tâchez d'armer un peu mieux le Thomas que vous m'opposerez (1).

Erasme, qui de Bâle épiait les fautes que pouvaient commettre les moines, pour les livrer aux moqueries de ses amis, ne laissa pas tomber certaines paroles de Priérias; il en rit, et fit rire aux dépens du dominicain. Luther fut moins sérieux, et vit, dans le maître du sacré palais, un scribe qui tenait la plume pendant que Satan dictait (2). On sait que Raphaël a choisi la tête de Priérias, pour la donner à l'un des sages antiques de son école d'Athènes : l'âme chez Priérias était aussi belle que la tête.

Avec un homme comme Luther, la question grandissait: chaque parole, ou douteuse ou hostile,

(1) De Wette, l. c., t. 1, p. 136. La lettre est de la fin du mois d'août 1518.

(2) Epitomen seu, ut sylvestraliter græcissem, epitoma responsionis ad M. Lutherum edidit, tot tantisque blasphemiis à capite ad pedes usque refertum, ut in medio Tartaro, ab ipsomet Satanâ editum libellum existimem.—Luth. op. vol. I, p. 54, 56.

Érasme a dit : « Respondit Sylvester Prieras tam feliciter, ut ipse pontifex indixerit illi silentium (Ep. t. I, ep. 910). » Leon X imposa si peu silence à Priérias, que divers opuscules du maître du sacré palais parurent depuis : De juridicâ et irrefragabili veritate romanæ ecclesiæ romanique pontificii, libri tres, Romæ, 1520, etc.

Il ne faut pas croire, comme on affecte de le répéter, que l'Italie

échappée à l'un de ses adversaires, était pour lui le texte d'une glose nouvelle. C'était une bonne fortune, à ses yeux, qu'un moine ignorant ou passionné : le combat se perpétuait. Ses amis, ses mauvais penchants, son amour du bruit, l'œil de l'Allemagne ouvert sur lui; tout l'entraînait à disputer : c'était sa joie, sa vie, son destin. Et puis, comme il dit, « les luttes incessantes de la parole secouaient ce corps ou ce corpuscule qui sans elles aurait succombé à d'autres tentations. Chanter au Seigneur, c'est-à-dire combattre, voilà son lot sur cette terre. »

Mais comme on va vite dans la voie de la révolte! Voyez Luther! D'abord c'est de la colère contre les vendeurs d'indulgences, mais il croit à l'efficacité des remèdes spirituels et au pouvoir qu'a le chef de l'Église de les administrer. Anathème, dit-il, à qui nie la vérité des pardons (1). Puis dans un de ces jeux d'esprit, qu'aimait avec tant de passion l'homme du cloître, il essaye de soumettre cette doctrine touchant l'indulgence à l'examen,

---

ait assisté comme un simple témoin au duel entre Luther et l'autorité; elle voulut prendre part au combat et se distingua dans la lutte. L'ordre des augustins fournit à notre foi quelques vaillants champions. Nous citerons entre autres Amb. Fiandino, Napolitain, qui a fait une Apologie de la messe, un Examen vanitatis duodecim articulorum Martini Lutheri; Conflictationes de verà et catholicà fide; André Bauria qui se fit un nom par son Defensorium apostolicæ potestatis contra Martinum Lutherum, Ferrare, 1521; et plus tard Pierre Aurel. Sanuto qui publia, en 1543, son Recens Lutheranarum assertionum oppugnatio. V. Ossinger, Bibl. August., et Elssius, Encomiast. Augustin.

(1) Prop. 71, t. I, Wit.

prêt, si l'on veut, à jeter au vent, aux flammes, ce qu'il donne pour de vains caprices d'esprit, des rêves de folle imagination, des bulles de savon (1). Qui veut argumenter? mais comme on dispute sur la puissance du Créateur, sans que la majesté divine souffre dans son repos, de ces vaines criailleries d'enfant : voici Luther. Personne n'étant venu, et voyant que sa parole se répandait au loin (2), il se résout à imprimer sa thèse, qui bientôt s'étend, s'élargit et devient un chaos de doutes : — doutes sur l'efficacité des indulgences, — doutes sur le mérite des bonnes œuvres, — doutes sur la puissance du prêtre dans le sacrement de la pénitence, —doutes sur le libre arbitre. En vain prétend-il qu'il dispute et qu'il n'affirme pas (3); ce jeu hardi devait troubler les consciences. L'Allemagne religieuse s'émut, en effet. Elle s'émut bien plus vivement quand Luther eut imaginé de traduire ses propositions en langue vulgaire. Dans quel dessein, s'il était, comme il le dit, affligé de tout le bruit que son nom faisait? Pourquoi transporter au milieu du peuple des débats qui devaient s'agiter tout au plus dans l'intérieur d'un cloître ? Le motif qu'il allègue est singulier. — C'est bien malgré lui qu'il donne ainsi au monde ce spectacle, pauvre

(1) Hieronymo Sculteto Eccl., Brandenburgensis episcopo, 22 maii 1518.

(2) Ep. Sculteto, sub initio.

(3) Disputo, non assero, ac disputo cum timore; ibid., sub fine.



enfant sans intelligence ; mais il aime mieux qu'on le traite de fou que d'exposer le salut des âmes. Et puis, il ne fait que proposer (1). Alors pourquoi s'adresse-t-il au peuple ? pourquoi a-t-il abandonné l'usage de la langue latine? S'il ne dogmatise pas, pourquoi donc accuser d'astuce, d'ignorance et de blasphème, tous ceux qui ne croient point en lui (2)? Si parmi ces questions frivoles, légères, ineptes, il en est de vraies, d'autres de douteuses et beaucoup d'obscures (3) dont il faut déférer la solution au souverain arbitre de l'Église, pourquoi demander qu'on détruise les canons, les décrétales, la théologie, la philosophie, la logique, c'est-à-dire l'Église elle-même (4) ?

Soit que Luther s'effrayât des tempêtes qu'il préparait à l'Allemagne, soit que cet accord des voix catholiques à condamner ses propositions l'étonnât, ou que les prodiges de sa doctrine troublassent son âme; un moment il recula devant l'œuvre com-

---

(1) Coactus sum præter spem et votum, meam infantiam et ignorantiam in vulgum mittere, et declarationes et earum probationes in publicum edere, satiùs ratus me facere, si imperitiæ meæ infamiam incurrerem, quàm illos errare sinerem qui fortè putant omnia esse asserta. — Hieronymo Sculteto Eccl. Brandenburgensis episcopo.

(2) Sic enim suavissimi homines, crassissimâ astutiâ instructi, cùm negare non possint ea quæ dixi, etc. — Johanni Staupitio, 30 maii 1518.

(3) Inter quæ sunt de quibus dubito, nonnulla ignoro, aliqua nego. — Hieronymo Sculteto.

(4) Atque ut me resolvam, ego simpliciter credo quòd impossibile sit Ecclesiam reformari, nisi funditùs canones, decretales, scholastica, theologia, philosophia, logica, eradicentur. — Jodoco Eisenacensi theologo, 9 maii 1518.

mencée, et la lettre qu'il écrivit à l'évêque de Brandebourg (1) témoigne de toutes ses anxiétés.

«Mon maître bien-aimé, lui disait-il, mes folies, les voilà, accueillez-les comme elles méritent de l'être. Afin qu'on ne dise plus que j'affirme avec audace, non-seulement je vous permets, mais je vous supplie d'effacer la plume à la main tout ce qui vous déplaira dans ces fantaisies, et au besoin, de les jeter au feu: cela ne m'inquiète guère. Encore une fois, je proteste que je dispute et que je n'enseigne pas. Je dispute sans affirmer, je dispute avec crainte, mais sans peur des bulles dont me menacent tous ces gens-là, qui donnent leurs songes pour des paroles d'Évangile (2).»

Cette lettre, trop affectueuse pour être sincère, resta sans réponse. On fut contristé du silence de l'évêque: on aimait à se persuader que des paroles d'amour pouvaient arrêter Luther sur le bord de l'abîme. La grande plaie du frère augustin, c'était l'orgueil. Il ne put pardonner au prélat. On dit que Scultet, persuadé que la voix du moine ne trouverait pas d'écho, dormit tranquille au milieu de ses ouailles. Sleidan, Burnet et tous les écrivains

(1) Rever. domino Hieronymo, 22 maii 1518.—De Wette, p. 112, t. I.

(2) Itaque digneris, clementissime pater, suscipere has meas ineptias, atque ut omnes sciant, quàm nihil audacter asseram, non solùm permitto, sed etiam obsecro, ut reverenda Paternitas tua, arrepto calamo, quodcunque visum est, aboleat aut igne facto totum comburat: meâ prorsùs nihil refert... Idcircò meî non oblitus, his verbis protestor, me disputare, non determinare. — Domino Hieronymo ecclesiæ Brandenburgensis episcopo. De Wette, l. c., t. I, p. 115.



réformés se sont trop hâtés de condamner cet évêque qui mourut, dit-on, en gardant le secret de son silence. Il est facile à deviner. C'est ce Scultet qui, quelques mois auparavant, avait envoyé l'abbé de Lehnin pour prier Luther de ne publier ni son sermon, ni ses thèses. Luther confus et joyeux de cette démarche, avait promis de se taire. Or le sermon avait été publié ; on le vendait à Wittemberg et à Leipzig, et les thèses avaient été affichées sur les murs de Wittemberg.

Scultet, mélange de finesse italienne et de bon sens allemand, ne pouvait être la dupe de Luther. Que vouliez-vous qu'il dît charitablement à un prêtre qui dans sa réponse au dialogue de Priérias, appelle Rome Babylone empourprée, et synagogue de Satan? Pouvait-il embrasser au front une tête folle qui conseillait aux empereurs, aux rois, aux princes de la terre, de revêtir leur armure et de chasser, non pas avec des édits, mais à l'aide du fer, les Romanistes pensant comme Priérias ; et qui voulait qu'on se lavât les mains dans le sang des cardinaux, des papes, de la nichée de serpents couvant dans la Sodome romaine, comme on met au gibet un voleur, à la potence un meurtrier, au feu un hérétique (1)?

Scultet n'était pas seulement prêtre, il était prophète.

---

(1) Si fures furcâ, si latrones gladio, si hæreticos igne plectimur, cur non magis hos magistros perditionis, hos cardinales, hos papas, et totam istam romanæ Sodomæ colluviem quæ ecclesiam Dei sine fine corrumpit, omnibus armis impetimus, et manus nostras in sanguine istorum lavamus? — Op. Luther, tom. I, Ienæ, p. 60.

Pendant qu'il s'épuisait dans sa lettre du 22 mai à Scultet, en protestations de dévouement à l'autorité, Luther, dans une autre lettre du 30 du même mois à Staupitz (1), cherchait formellement à ruiner l'un des dogmes de l'Église catholique. A l'entendre, les Latins jusqu'à ce jour se sont trompés sur la signification du mot de *pœnitentia*. Se repentir, exprime pour eux une sorte d'acte matériel qui consiste le plus souvent en une confession laborieuse de ses fautes, en froides satisfactions. Les pères grecs ont bien mieux compris le sens intime de cette expression. *Pœnitentia* vient de deux mots grecs, μετάνοια, de μετὰ et νοεῖν, c'est-à-dire de *post* et *mentem*. Ainsi donc, la pénitence est une résipiscence fondée sur l'intelligence de sa faute, qui ne peut exister sans un changement d'affection.

Dans cette théorie qu'il développait presque aussitôt, à l'aide d'un traité spécial (1), Luther altère la doctrine catholique touchant la pénitence. Dans les principes catholiques, la contrition constitue l'essence de la pénitence; la confession en est la forme et le complément, et la satisfaction en est la confirmation. Luther bouleverse le dogme. Il conserve bien encore la contrition et la confession auriculaire, mais il rejette ou dédaigne la satisfaction, c'est-à-dire la peine temporelle que nous trouvons établie dans l'Église depuis les premiers siècles. Aux yeux de l'Église, toujours le pécheur,

---

(1) Johanni Staupitio, 30 maii; De Wette, l. c., p. 115, 118.

(2) Sermo de Pœnitentiâ F. Martini Lutheri, augustiniani Wittembergensis, 1518.



bien que pardonné, fut sujet à des châtiments; racheté, il est encore redevable à la justice divine. Toujours elle a cru et enseigné que Dieu, en portant le décret de la rédemption, n'a point exempté l'homme des peines temporelles qu'il peut subir.

Du reste, si l'on se rappelle la théorie de Luther sur la justification, on trouvera qu'il était ici d'accord avec ses premiers enseignements. Si la foi seule opère la rédemption dans l'homme déchu, il est clair que l'œuvre satisfactoire est parfaitement inutile dans le sacrement de la pénitence. A quel titre l'aurait-il conservée? Comme restitution? mais ce serait proclamer la nécessité de l'œuvre. Comme moyen de conversion? mais ce serait rétablir le double concours catholique du créateur et de la créature. Comme partie intégrante du sacrement? mais déjà, nous l'avons vu, Luther a rejeté la possibilité du précepte. Et d'ailleurs, à la doctrine des œuvres satisfactoires se lie le dogme des indulgences qu'il a voulu détruire (1). Ainsi, tout s'enchaîne, dans la vérité comme dans l'erreur.

---

(1) Mœhler, la Symbolique, t. I, p. 318 et suiv.

Sur la tradition. Consulter surtout Vincent de Lérins, Commonitor., ed. Klupfel, Vienne, 1809. — Concile de Trente. — Bossuet dans ses Variations. — Mœhler dans sa Symbolique, tom. II, ch. XXXVIII à XLII.

Sur la pénitence. Bellarmin, de Pœnitentiâ, l. I, c. XIX, t. III, — Hugo von Sankt Victor und die theol. Richtungen seiner Zeit, von Alb. Liebner. Leipzig, 1832, pour voir avec quelle profondeur les scolastiques ont traité la question de la pénitence, de la justification. — Catech. ex decreto Conc. Trid. — Joan. Perrone, Prælectiones theologicæ, Lovanii, in-8°, un de ces grands et beaux livres qui font honneur au monde catholique. — Billuart, Theologia dogmatica et moralis, t. III.



CHAPITRE XIV.

LUTHER CITÉ A ROME. — 1518.

Les thèses de Luther traversent les Alpes. — Appel de Luther au pape. — Sa feinte soumission au moment même où il écrit le sermon « touchant la mort d'Adam, dans l'homme. » — Léon X veut ramener le docteur et lui fait écrire par Staupitz. — Luther refuse d'écouter le moine. — Ses doctrines se répandent. — Les princes travaillent à les populariser et par quels motifs. — L'empereur Maximilien dénonce Luther au pape. — Cajetan est chargé par le souverain pontife de citer Luther à Rome. — Hésitation du moine, son subterfuge pour refuser d'obéir. — Il reprend courage et se rit des menaces d'excommunication et du bref du pape. — Il ne partira pas, il veut être jugé en Allemagne. — Le pape consent à lui donner Cajetan pour juge. — Luther est décidé d'avance à ne pas se rétracter. — C'est ce que prouve sa correspondance.

Pendant que l'Allemagne quittait la voie lumineuse où Trithemius l'avait conduite, pour s'attacher aux pas d'un moine en quête d'une étymologie hétérodoxe, que faisait Rome?

« Maintenant donc, vivons en paix, disait Léon X, la hache ne frappe plus l'arbre au pied, elle ne fait qu'en émonder les branches (1). » Léon X avait raison. Jamais à aucune époque du christianisme la tiare n'avait brillé de tant de splendeur : toutes

(1) Ora mai possiamo viver sicuri; perche la scure non è più alle barbe, ma è a' rami.—Segni, Storie Fior. libr. IV.—Fabroni, Vita Leonis X, adn. 55. — Voyez dans cette histoire le chapitre qui a pour titre Léon X.



les couronnes s'effaçaient devant elle. Le pape était véritablement le monarque universel : rois, princes, grands du monde, peuple, c'était à qui briguerait un de ses regards : on le chantait dans tous les idiomes, et ses images étaient dans les palais comme dans les chaumières. C'est que le nom de Léon X réveillait à la fois toutes les idées d'art, de poésie et de gloire. C'était la pensée recouvrant ses droits, la poésie recommençant ses chants interrompus, la statuaire reprenant son ciseau, la peinture sa palette; c'était l'antiquité retrouvée, avec son culte pour les arts; ses couronnes pour les artistes, sa passion éclairée pour les monuments; c'était la vieille Rome ressuscitée, avec ses tribuns et ses prêtres, ses empereurs et ses orateurs; c'était un monde tout nouveau, un monde fait comme à dessein pour éterniser la mémoire du pontife, qui le baptisait de son nom, en le peuplant des plus belles intelligences que Dieu eût jamais créées. Après un long règne, il se reposait enfin dans cette Rome qui éclipsait les cités anciennes et modernes. C'est au sein de ces hommages universels que Léon apprit qu'un moine, qui avait nom Luther, troublait dans un coin de sa cellule la paix de l'Allemagne. Les thèses de Martin imprimées par Froben de Bâle (1), avaient traversé les Alpes et commençaient à se répandre à Rome et à Venise. A Milan, un poëte le comparait à Hercule (2) ; à Venise,

(1) Maccrie, Histoire des progrès et de l'extinction de la Réforme en Italie, in-8°, pag. 35.

(2) Schelhorn, Amœnitates hist. eccl. et litt. tome II, p. 624, nous a conservé cette pièce de vers qui se termine ainsi :

Burkard-Shenk, gentilhomme allemand qui venait d'embrasser la vie monastique, avait lu, non sans quelque émotion, les écrits du Saxon (1). Léon ne fut point effrayé, car il ne connaissait ni l'humeur ni l'audace de Luther. Wiclef, Jean Huss, Jérôme de Prague, étaient à ses yeux des leçons données aux novateurs qui pourraient être tentés de les imiter, et les troubles excités par ces hérésiarques un grand enseignement pour les peuples qui voudraient remuer. Le passé n'était pas encore assez loin pour qu'il fût oublié ; et d'ailleurs dans la vie religieuse d'une nation, rarement deux révolutions s'essayent dans le même siècle. Ce qui devait le rassurer, c'est la lettre même qu'il venait de recevoir de Luther.

Tout colère du nom d'hérétique que lui donnaient ses ennemis, et qui retentissait à ses oreilles « comme un bruit de cymbales, » Luther avait pris le parti d'en appeler au pape. Si Léon X se taisait, il interprétait ce silence comme une sanction tacite de doctrines, qu'il répandait désormais librement. Il avait eu soin de déclarer qu'il disputait sans affirmer; il n'avait donc à craindre que des conseils et point de sentence. Cette soumission extérieure, en même temps qu'elle condamnait au silence ses adversaires, effaçait la tache d'hétéro-

---

Macte igitur virtute pater celeberrime Luther
Communis cujus pendet ab ore salus ;
Gratia cui ablatis debetur maxima monstris
Alcidæ potuit quæ metuisse manus.

(1) Seckendorf, comment. in Luth., t. I, p. 115, cité par Maccrie, p. 57.

doxie dont on l'avait flétri (1). Jamais paroles plus humbles, mais d'une humilité plus apprêtée; rien dans sa lettre d'inspiré, de spontané : tout y respire l'étude, tout y sent la gêne, le travail de tête. C'est merveille comme la langue latine s'assouplit et se façonne sous sa plume, et se fait au gré de son caprice, esclave et courtisane! Il est impossible de croire que ces signes tourmentés représentent la pensée intime de Luther.

Citons-en quelques fragments :

« Ce sont des propositions que je formule, très-Saint-Père, sous forme de thèses et non de doctrines, de véritables énigmes proposées en style énigmatique. En vérité : si j'avais pu prévoir le bruit qu'elles causeraient, j'aurais tâché de me mettre beaucoup plus que je ne l'ai fait à la portée des intelligences....

» Que faire maintenant? me rétracter? Cela n'est pas possible, et pourtant que de haines je viens d'amasser sur ma tête, en publiant ces thèses! Me voilà, sans titre, jeté au milieu d'un public hostile, de docteurs d'opinions contradictoires; moi, pauvre moine sans science, sans esprit, sans lettres et dans un siècle comme le nôtre, poli, brillant, qui heureux de ses sons littéraires, éclipserait Cicéron lui-même. Que voulez-vous, très-Saint Père, c'est l'oie qui criaille devant des cygnes?...

» Donc, pour adoucir l'humeur de mes adver-

(1) Dr. Hagenbach, Professor in Basel, Vorlesungen über Wesen und Geschichte der Reformation in Deutschland und der Schweiz. Leipzig, 1834, t. I, p. 205.

saires, pour contenter mes amis, voilà mes fantaisies que je publie aujourd'hui, qui donneront l'explication de mes thèses. Afin d'être en sûreté, je les place sous le patronage de votre nom auguste, sous l'ombre protectrice de Votre Sainteté, pour qu'on sache désormais quel culte, quel respect je porte à la puissance des clefs, et combien on a eu tort de me prodiguer les épithètes dont on a essayé de me flétrir. Si je ressemblais au Luther de mes ennemis, si dans mes disputes j'avais paru manquer de déférence envers le saint-siége, est-ce que l'illustrissime Frédéric, duc de Saxe, aurait souffert une peste semblable dans son université, lui, si plein d'amour pour la vérité catholique? est-ce que tant d'hommes d'étude et de piété m'auraient souffert plus longtemps? »

Et comme si une profession de foi si claire ne suffisait pas, Luther se jette aux genoux de Sa Sainteté, et, les larmes aux yeux, les mains jointes, lui crie :

« Vivifiez, tuez, appelez, rappelez, approuvez, réprouvez; votre voix est la voix du Christ qui repose en vous (1). »

Au moment même où Luther protestait en termes si candides de son dévouement et de sa soumission au pape, il attachait à un livre ascétique : « Sur la mort d'Adam et la résurrection du Christ dans l'homme, » une préface où il parlait insolemment du pouvoir des clefs (2). Loin de se taire,

(1) Voyez aux PIÈCES JUSTIFICATIVES, n. VII.

(2) Das Büchlein vom rechten Verstand, was Adam und Christus sey, und

comme il l'a promis en attendant la décision du pape, il répand sa doctrine, l'enseigne publiquement au peuple, monte en chaire, soumet au doute la vertu de l'excommunication, et se rit en face de l'autel de l'ignorance et de la tyrannie des « porte-foudres spirituels » (1).

Cependant à Rome on était incertain sur le parti qu'on devait prendre à l'égard de Luther (2). Quelques cardinaux, disent des écrivains protestants, voulaient qu'on en finît par le feu (3). Mais on a oublié de nous donner leur nom. C'était, assurent-ils, le conseil de Jacques Hochstraet de Cologne (4). D'autres, en repoussant les voies de rigueur, voulaient que le pape le déclarât hérétique, sans citation et sans procès; mais les plus éclairés, ceux qui connaissaient l'Allemagne, opinaient pour qu'on l'appelât à Rome, qu'on lui donnât des juges, et qu'on ne le condamnât qu'après l'avoir entendu. Ils espéraient que la pompe de la cour de Léon X l'éblouirait; que ses entretiens avec les doctes personnages qu'elle renfermait l'éclaireraient, et qu'éloigné de ces têtes tur-

---

wie Adam in uns sterben, und Christus in uns auferstehen soll. Ged. Wittenberg, durch Joh. Grünenberg, 1518, mit einer Vorrede von Luther. L'ouvrage fut réimprimé à Leipzig la même année.

(1) Habui nuper sermonem ad vulgum de virtute excommunicationis, ubi taxavi obiter tyrannidem et inscitiam sordidissimi istius vulgi officialium, commissariorum, vicariorum, etc. — Reverendo patri Wenceslao Linco, 10 jul. 1518.

(2) Ibid., sub fine.

(3) Hagenbach, l. c., t. I, p. 203.

(4) Luth. contra Jacob. Hochst., t. I. — Sleidan, t. I. — Roscoë, t. III.

bulentes qui le poussaient dans l'abîme, il se réconcilierait avec l'Église. Léon X se laissait aller à sa nature amoureuse du repos. Comment punir un homme dont l'Allemagne savante s'enorgueillissait, « ce frate Martino, disait-il, doué d'un si beau génie, et qu'on ne haïssait que par jalousie de couvent (1)? » Il aima mieux tenter une réconciliation. Il fit écrire à Jérôme Staupitz, qui exerçait une grande influence sur Luther. C'était ce vicaire général en qui Luther révérait une piété sans faste, des mœurs d'une évangélique pureté, des lumières étendues. Staupitz n'avait pas voulu assister seulement comme témoin au drame intellectuel qui se jouait en Allemagne, il y avait pris part depuis près de quinze ans. L'histoire, en reconnaissant les services que ce moine rendit aux études, voudrait pouvoir louer son caractère comme elle loue sa science. C'était une organisation molle et flottante. On le voit recevoir une à une les confidences, les projets et jusqu'aux sermons de Luther. Curieux beaucoup plus de la lettre que de l'esprit, il se fatigue à polir la phrase de son ami; intraitable sur l'orthodoxie du langage, facile sur la doctrine, et toujours étroitement lié avec Rome. Il correspond avec Érasme et Cajetan, et s'entretient familièrement avec Carlstadt et Eckius. A table il se moque de Tetzel : en public, il s'incline devant l'inquisiteur de la foi : il est rieur comme Érasme, et plus couard encore

(1) Frate Martino ha un bellissimo ingegno, e coteste sono invidie fratesche. — Bandello, in Colomesii oper., p. 322.

que le philosophe (1). Staupitz ne devait pas réussir. Il est probable que pour plaire à Léon X il essaya des conseils timides. Luther ne l'écouta pas. et continua de prêcher.

Il commençait à faire des disciples. C'étaient quelques frères du couvent des Augustins, tout fiers de sa gloire; des princes à qui pesait le joug fiscal de la chancellerie romaine; des écoliers que sa parole avait conquis; de pauvres ouvriers mineurs qui croyaient en lui comme à un prophète. Parmi ses apôtres les plus fervents, on citait alors Mélanchthon.

Au sortir de l'enfance, l'imagination tout odorante de grec et de latin, Mélanchthon voulut entendre Luther, et son oreille fut d'abord séduite: son cœur ne résista pas longtemps. C'était un adolescent tendre et rêveur, porté de sa nature au mysticisme et facile à gagner. La langue de l'école ne pouvait lui plaire: celle du Christ, allégorique, effusive, tout empreinte de mélancolie, devait bien vite le charmer, et Luther s'en servit heureusement. Qu'on se figure un beau jeune homme de vingt-deux ans, aux cheveux bouclés de séraphin, à l'œil pudique, rehaussant une grande austérité de principes par des dons de lumière et de science qu'on eût trouvés difficilement, même à cette époque, parmi les vieux humanistes. Luther eut à s'applaudir de le compter au nombre de ses disciples! Nul autre

(1) Luther reprochait à son ami de ne savoir se décider, ni pour le pape, ni pour le Christ... Quòd inter Christum et papam medius hæreat.



mieux que Mélanchthon n'était fait pour étendre le règne du nouvel évangile. Les catholiques et les protestants s'accordaient à dire qu'en le voyant, on était presque conquis à la réforme. Quand Luther, pour la première fois, l'entendit à Wittemberg, expliquant les comédies d'Aristophane devant un auditoire formé de barons, de princes, de comtes et de lettrés, il ne put retenir son admiration, et se leva pour applaudir le jeune professeur (1) !

Des princes, des électeurs, des nobles, des chevaliers, encourageaient tantôt ouvertement, tantôt en silence, la révolte de Luther. Ni les uns ni les autres ne prévoyaient l'avenir, ne devinaient comment finirait la lutte. Nul n'avait examiné sérieusement la question religieuse. Si elle se fût présentée sans aucune chance de bénéfices à venir, sans aucun espoir de gain, comme pure spéculation théologique, ils l'auraient résolue contre Luther, et se seraient constitués juges souverains de la conscience populaire : mais l'intérêt privé dominait la querelle. Les vendeurs d'indulgences, qui se répandaient dans les villes et jusque dans les hameaux, recueillaient partout d'abondantes aumônes. Quand les princes envoyaient percevoir les impôts, les portes se fermaient, et souvent on usait de violence contre les collecteurs (2)... Obli-

(1) Auditores singulis temporibus plerùmque bis mille; inter hos, principes, comites, barones, à generis nobilitate præstantes plurimi.—Heerbann, Leichenrede, etc. — Voyez le chapitre intitulé : MELANCHTON, t. II.

(2) Nulla vectigalia, nullum ærarium; quisque rei suæ mode



gés de représenter, les grands avaient à leur solde de nombreux courtisans, des chevaux, des meutes, des valets (1). La sécularisation des couvents, inévitable si Luther triomphait, était un appât pour la cupidité de ces hommes de table, mais de peu de foi. Du reste, tant d'abus s'étaient glissés dans le trafic des indulgences, qu'en se déclarant pour le prêtre de Wittemberg, ils avaient l'air de servir les intérêts de la religion.

Maximilien, l'empereur, ne ressemblait pas à ces princes; refroidi par l'âge, il voulait mourir en paix. Il fut le premier à dénoncer au pape les troubles qui menaçaient l'Allemagne. Il était prêt à approuver ce que déciderait le saint-siége, et à faire recevoir les décisions pontificales dans toutes les provinces de l'empire. Seulement il priait le pape de proscrire des écoles ces vaines disputes de mots, ces questions oiseuses, ces artifices de sophistes qui n'étaient propres qu'à troubler les consciences. Il ajoutait que si l'on inclinait à abandonner l'unité, il fallait s'en prendre à ces misérables ergoteurs en matière de doctrine, qui pullulaient dans les couvents et les universités. Cette idée était celle d'un esprit clairvoyaut. Depuis Scot, le sophisme régnait dans l'école : on disputait sur le libre arbitre, sur l'immortalité de l'âme, sur Dieu, sur l'éternité. Luther fit comme ses devanciers : il disputa, et il a raison de le dire, sur les indulgences, matière au-

ratior et arbiter esse vult. — Æneas Sylv., de Moribus Germ., p. 706.

(1) Die Ursachen der schnellen Verbreitung der Reformation, von Jakob Marx in-12, p. 161 et suiv.



trement controversée; mais avec cette différence toutefois que leurs thèses n'étaient que de purs jeux d'imagination, tandis que Luther faisait de la dogmatique. Quand il vint, maîtres et écoliers avaient vu une scène semblable à celle qu'il se mit à représenter; seulement c'était sérieusement que le nouveau professeur jouait son rôle. On dut s'y tromper.

Le pape, avant d'avoir reçu la lettre de l'empereur, s'était décidé à intervenir. Il chargea donc l'évêque d'Ascoli de sommer le moine de se rendre dans soixante jours, à Rome, pour y répondre sur sesdoctrines devant des juges choisis par Sa Sainteté. La citation porte la date du 7 août 1518 (1). Luther continuait de prêcher et d'écrire. Alors Léon X, dans le cas où Luther désobéirait, prescrit à son légat à la cour de Maximilien, le cardinal Cajetan (2), de provoquer l'assistance de l'empereur, des princes de l'empire, des universités, et de l'enfermer jusqu'à ce que de nouveaux ordres lui enjoignissent de l'envoyer à Rome. « Si Luther se repent, disait le pape, pardonnez-lui; s'il s'opiniâtre, interdisez-le (3). »

Si Luther refusait de comparaître, le cardinal avait ordre de le menacer de l'excommunication. Le bref déclarait infâmes — tous ceux qui recèleraient l'hérétique, et les privait de leurs priviléges,

(1) Cette citation, comme le remarque Lœscher, Reform. act., t. II, p. 370, n'a jamais été imprimée.
(2) Sleidan : Histoire de la Réformation. t. I.
(3) Vie de Léon X, par Roscoë, t. III.



de leurs charges civiles, princes ou sujets, laïques ou prêtres; l'empereur seul excepté (1).

Quelques jours après, le 23, Frédéric recevait un bref de Rome, où Sa Sainteté prévenait l'électeur qu'elle venait de faire citer Luther qui semait en Allemagne le trouble et l'hérésie. Léon X engageait le duc à user de tout son pouvoir pour contraindre Luther à obéir. « S'il est innocent, disait le bref, nous le renverrons en paix; s'il est coupable, nous lui ouvrirons nos bras pour se repentir (2). »

Luther ne manifesta ni dépit ni colère, en recevant la citation. On avait répandu le bruit, en Allemagne, qu'il n'arriverait pas à Rome sain et sauf. On devait lui dresser des embûches sur la route, et le noyer, ou « le rebaptiser », comme il le dit en riant. Ces bruits étaient sans fondement.

« Mon âme est sans angoisse, écrit-il à Wenceslas Linck; que peut-on me faire à moi, pauvre malade, tout usé, tout flétri? S'ils m'ôtent la vie, c'est deux heures, une seule heure peut-être d'existence qu'ils m'enlèveront. Chantons avec Reuchlin : Le pauvre n'a rien à craindre, rien à perdre.

» La parole du Christ est ainsi faite : qui veut la porter doit, avec les apôtres, renoncer à tout, être prêt à souffrir la mort..., la mort, le lot de la parole de Dieu; car c'est par la mort que cette parole a été achetée, par la mort qu'elle s'est répandue, par la mort qu'elle se développe, par la mort qu'elle se perpétuera. Le Christ, notre époux, est pour

---

(1) Cochl., in Act. fol. 15, Selnec. orat. de Luth., p. 8.

(2) Voy. le bref, Op. Luth., t. I.—De Wette, t. I, p. 204.



nous un époux sanglant. Priez Dieu pour son serviteur (1). »

Cependant ses amis intervinrent. Résolu d'abord d'aller à Rome, Luther hésite; il cherche et trouve, pour refuser d'obéir à la citation, un misérable subterfuge, indigne d'une âme telle que la sienne: c'était d'écrire à l'électeur de Saxe, Frédéric, et de lui demander un sauf-conduit que le prince refuserait: « et alors, disait Luther, voilà une bonne excuse pour ne pas comparaître (2). »

Le rouge lui vint bientôt à la figure: il eut honte de son expédient, et résolut de désobéir, et de ne reculer ni devant les dangers, dont ses amis essayaient de lui faire peur, ni devant les menaces d'excommunication du saint-siége. Ce n'est plus ce Luther à genoux aux pieds de Léon X. Écoutons-le sous l'impression encore toute fraîche du bref, au moment où on lui remet la citation du pape, et où seul dans sa cellule il écrit à Staupitz. A chaque ligne de cette lettre, c'est une fibre nouvelle de son âme qu'il met à nu.

« D'excommunication humaine, je n'en crains qu'une seule, c'est la vôtre... Il y a trop longtemps aussi que ces Romanistes se moquent de nous, nous calomnient et nous traitent comme des niais.....

(1) Wenceslao Linco. 10 jul. 1518.—De Wette, l. c., t. I, p. 129-130.

(2) Georgio Spalatino. Id visum est amicis nostris tum doctis, tum benè consulentibus, ut ego apud principem nostrum Fridericum postulem salvum (ut vocant) conductum per suum dominium. Quod ubi mihi negaverit, sicut scio mihi negaturum, justissima mihi fuerit exceptio et excusatio non comparendi in Româ. 21 august. 1518.—De Wette, ib., p. 133.



Toute leur étude, à eux, est que le règne du Christ ne soit pas le règne de la vérité; que la vérité ne règne pas, qu'elle soit étouffée, emprisonnée, baillonnée dans son propre empire... J'en veux être de cet empire, sinon par une vie sans reproche, du moins par un cœur et une bouche purs de tout mensonge... Le peuple soupire après la voix du Christ, son pasteur... Je suis sur les épines de tous côtés. Mais le Christ vit; il régnait hier, il régnera demain et dans tous les siècles. J'ai enseigné la vérité: ma conscience me le dit; mais la vérité, sortie de ma bouche, est odieuse. C'est le ventre de Rébecca; il faut que ses enfants y soient froissés, même au péril de la mère (1).

» Que Sylvestre Priérias, ce sophiste campagnard (sylvestris) continue et me provoque encore de ses folies, je ne jouerai plus; mais lâchant le frein à mon humeur et à ma plume, je lui ferai voir qu'en Allemagne on connaît ses roueries : le plus tôt ne sera que le meilleur. Il y a trop longtemps que les Romains nous traitent comme des cuistres et se jouent de nous avec leur verbiage et leurs mauvaises ruses, fourbes et calomniateurs qu'ils sont. »

La pensée que ses ennemis pouvaient regarder son refus de comparaître à Rome comme une faiblesse de caractère, peut-être même comme l'aveu qu'il n'osait rendre compte de sa foi, tourmentait Luther; il ne persista pas longtemps dans son projet

(1) A. Staupitz, 1er septemb. 1518; De Wette, l. c., t. I, p. 138.



de désobéissance. On le vit même, au dehors, étaler dans ses paroles un grand respect pour Léon X et une entière soumission au bref. Il s'abstint un moment de prêcher. La multitude fut trompée. Pour colorer son refus de comparaître à Rome, il prétexta la longueur du voyage, la rigueur de la saison, les dangers de la route, son état d'affaissement et les longs travaux qui avaient usé son corps. « Il était prêt à confesser sa foi devant des juges de capacité à Wittemberg, à Augsbourg, ou dans quelque ville d'Allemagne qu'on voudrait lui désigner. »

Ses sollicitations furent vaines : celles de ses amis ne furent pas plus heureuses. Les jours s'écoulaient, et le terme assigné par Léon X approchait. On pouvait craindre que Luther ne fût condamné sans être entendu.

C'est alors que l'université de Wittemberg écrivit au pape pour appuyer la demande de Luther. Les motifs qu'elle alléguait pour le dispenser de se rendre à Rome étaient à peu près les mêmes qu'il avait inutilement fait valoir (1).

L'université avait lieu de se glorifier de Luther, dont les leçons orales attiraient un grand nombre d'étrangers ; tous ces pèlerins, venus de loin, joignaient les mains à la vue des tours de la ville, et s'inclinaient, comme d'autres voyageurs devant Jérusalem. Wittemberg était pour elle une nouvelle Sion (2), d'où la lumière se répandait dans les

(1) Seckendorf, l. c. p. 4.

(2) Sicut olim è Sione, ità illo sæculo è Wittembergâ evangelicæ



royaumes voisins, ainsi qu'autrefois de la sainte cité dans les royaumes païens.

L'électeur lui-même, Frédéric, écrivit au nonce Cajetan, pour le prier d'obtenir du pape que Luther fût dispensé d'aller à Rome, et qu'il rendît compte de ses doctrines à Augsbourg (1).

Cajetan, légat à la diète impériale, avait toute la confiance de Léon X; il ne lui fut pas difficile de réussir. Le pape consentit à ce que Luther comparût devant le cardinal.

Cette concession de la cour de Rome étonna Luther et ses partisans. Ils s'attendaient que Léon serait inflexible. L'obstination eût avancé les affaires de la réforme. Quelques-uns des amis du moine, Hutten par exemple, dissimulèrent mal leur dépit. Ils croyaient que Luther serait obligé d'aller à Rome, et ils célébraient d'avance son dévouement, rêvaient des périls et arrangeaient un voyage qui finissait à la manière de celui de Jean Huss et de Jérôme de Prague. Ils connaissaient mal les Médicis. Toujours, comme on le voit, c'est l'homme du Nord qui calomnie l'homme du Midi.

Ce juge, dont le pape avait fait choix, dit un historien protestant, était un homme éclairé, un exégète habile, un savant théologien (2), un cour-

---

veritatis lux in remotissima regna diffunditur. — Scult. Ann. 1517, p. 16, 17. — Seckendorf, l. c., p. 59.

(1) Cochl., l. c., fol. 17, 18.

(2) Papst Leo X rug dem Cardinal Cajetan, ehemaligem Lehrer auf verschiedenen Universitäten, einem berühmten Schriftsteller, der eben sein Legat vom ersten Range in Deutschland war, auf, Luther'n zu verhören. — Schröckh. V. Hœninghaus, la Réf. contre la Réforme, t. I, ch. VII.



tisan de mœurs élégantes, ennemi de toute violence. Cajetan ne voulait pas faire de Luther un martyr, ni disputer avec lui comme Priérias. Luther avait dit au pape : « Je condamne tout ce que vous condamnez. » Or, le pape s'était expliqué. Le rôle de Cajetan en présence du moine était bien simple : « Luther, enseignez-vous ces propositions? » S'il disait oui, Cajetan n'avait qu'à répondre : « Vous êtes hérétique. » Luther de son côté avait pris son parti : c'était de paraître devant Cajetan en accusé qui débat sa foi, qui veut qu'on l'écoute, et qui parlera à tout prix.

Il ne faudrait pas lire sa correspondance ; elle ôte toute illusion à son entrevue avec le légat : c'est un drame sans effet dont il a soin de donner d'avance le dénouement, en déclarant hautement qu'il aimerait mieux périr que de se rétracter (1). Pourquoi comparaître? c'est donc une comédie qu'il joue et laisse jouer au légat, puisqu'il est décidé, quoi qu'il advienne, à ne pas céder à des hommes — qui ont fait de l'Italie une nouvelle Égypte, toute remplie de ténèbres palpables ; à des fous, ennemis des lettres, qui ignorent le Christ et ce qui est du Christ, et que pourtant on est obligé de tenir comme maîtres de la foi et des mœurs, afin que la parole de Dieu s'accomplisse : je leur donnerai pour princes des enfants, et des intelligences efféminées (2).

(1) Malo enim perire quàm ut revocem benè dicta : Phil. Melanchthoni.

(2) Apud insipientissimos, ità acerrimos litterarum et studiorum

Ces ennemis des lettres : c'étaient Cajetan, Scultet, Sadolet, Bembo, les plus grands humanistes de l'époque.

Ce pape devant lequel il se prosternait jusque dans la poussière, est, s'il faut l'en croire, un malheureux dont les Florentins exploitent les folles dissipations. Ces cardinaux de la cour de Rome ne sont plus des légats du saint-siége, mais des légats de l'avarice (1). De la théologie scolastique, de celle qu'on enseigne à Rome, comme en Allemagne, il ne veut à aucun prix, il n'en voudra jamais (2). En même temps, le « petit moine ignorant » poursuit de ses intraduisibles injures les thomistes ses ennemis. A l'un d'eux, Jacques Hochstraet, il jette ces insolentes paroles :

« En avant donc, tête folle de moine, homme de sang, puisque tu n'es pas soûl du sang de tes frères, en avant! Fouille donc dans le fumier comme le scarabée pilulaire, jusqu'à ce que tu saches ce que c'est que l'erreur, le péché et l'hérésie. Vraiment, je n'ai pas encore vu d'âne comme toi qui te vantes d'avoir pendant tant d'années étudié la dialectique (3). »

---

hostes, Italia est in Ægypti tenebras palbabiles projecta, etc. Ibid.

(1) Ipsi enim pontificis facilitate utuntur in omnem suæ voraginis libidinem. Cardinales enim legatos esse avaritiæ. 2 sept., Spalatino. —De Wette, l. c., t. I, p. 129.

(2) Illorum nolo, usquam, ullo modo. 9 sept. Lango. — De Wette, t. I, p 142.

(3) So gehe denn hin, du unsinniger, blutdürstiger Mörder, der du des Blutes christlicher Brüder nicht hast satt werden können. Geh, erforsche, und suche Roßkäfer in ihrem Miste, bis du lernest was Irrthum, Sünde und

Et ce n'est pas seulement dans ses lettres confidentielles à ses amis de cœur, qu'il révèle ainsi sa pensée intime; l'Allemagne en sait autant à cet égard que Mélanchthon. C'est l'encre et la plume dont il s'est servi pour écrire à Sa Sainteté ces paroles si charmantes d'effusion chrétienne qui vont l'aider à écrire à Priérias :

« Si Rome pense et enseigne ce que je refuse de croire, comme Sylvestre Priérias, je le déclare ouvertement, l'Antechrist siége dans le temple de Dieu, Babylone règne dans Rome empourprée, et la cour de Rome est la synagogue de Satan. Si Rome soutient Priérias; ô Grèce bienheureuse! ô bienheureuse Bohême! ô bienheureux vous tous qui vous êtes séparés de Rome, qui vous êtes retirés de cette Babylone! Ah! je le dis, si le pape et les cardinaux ne ferment pas la bouche à ce Satan, je le confesse à la face du ciel, je me sépare de l'Église romaine, je renie le pape et les cardinaux et je tiens l'Église romaine pour l'abomination assise dans le lieu saint.

» Si Rome et les Romanistes pensent comme Sylvestre Priérias, tout est dit: plus d'autres remèdes pour arrêter leurs fureurs impies que de crier aux princes : Empereurs et rois, liguez-vous pour écraser ces pestes, non plus par la puissance de la parole, mais par celle du glaive (1). »

Ketzerei sey. Ich habe noch keinen größern Esel gesehen als eben dich, wenn du dich gleich rühmst, so viele Jahre hindurch die Dialektik studirt zu haben. — Luther's Werke, (Walch) t. XXI, p. 118.

(1) Si Romæ sic sentitur et dicitur, scientibus pontifice et cardina-

Luther parlait de ténèbres dans sa lettre à Mélanchthon : il a raison, ce sont des ténèbres visibles comme celles de Milton, mais sur qui sont-elles descendues?

---

libus, quod non spero, liberè pronuntio his scriptis antichristum illum verum sedere in templo Dei, et regnare in Babylone, illâ purpuratâ Româ, et curiam romanam esse synagogam Sathanæ... Si sic Roma credit, beata Græcia, beata Bohemia, beati omnes qui sese ab illâ separârunt, et de medio illius Babylonis exiverunt.. Et ego quoque si pontifex et cardinales hoc os Sathanæ non compescuerint, his testibus confiteor me dissentire romanæ Ecclesiæ, et negare eam cum papâ et cardinalibus tanquam abominationem stantem in loco sancto... Mihi verò videtur, si sic pergat furor Romanistarum, nullum reliquum esse remedium quàm ut imperator, reges et principes vi et armis accincti aggrediantur has pestes orbis terrarum, remque non jam verbis, sed ferro decernant. — Opera Lutheri, Ienæ, t. I, p. 58, 60, germanicè; t. I, lat., p. 170.

CHAPITRE XV.

LUTHER DEVANT CAJETAN. — 1518.

Ce qu'était Cajetan. — Ses études exégétiques. — Départ de Luther pour Augsbourg. — Luther à Weimar, à Nuremberg. — Son arrivée dans la ville impériale. — Sa lettre à Mélanchthon. — Son entrevue avec l'internonce Urbain de Serra Longa.—Il refuse de se présenter devant le légat avant d'avoir reçu le sauf-conduit de l'empereur.— Il paraît devant Cajetan. — Récit de la conférence. — Le moine refuse de se rétracter. — Staupitz et Wenceslas Linck sont chargés de la part du légat de ramener Luther.— Luther ému jusqu'aux larmes confesse ses emportements dans une lettre à Cajetan. — Il s'enfuit d'Augsbourg après avoir fait afficher sur les murs du couvent des Carmélites son appel au pape mieux informé. — Son billet au cardinal. — En route pour Wittemberg, il médite un appel au futur concile, et à la Sorbonne de Paris. — A Nuremberg il reçoit le bref de sa sainteté adressé à Cajetan. – Sa lettre à Spalatin sur le pape qu'il traite de « polisson. » — État de son âme.

Cajetan, devant lequel allait paraître Luther, était une des gloires de la pourpre romaine. Il était né sur les bords de la mer Tyrrhénienne, dans le petit bourg de Cajeta, et descendait de l'illustre famille de Vio (1). Sa mère, quand elle était enceinte, vit, dit-on, en songe, saint Thomas qui prenait le nouveau-né dans ses bras et l'emportait au ciel (2). Son père voulait en faire un homme du monde; mais l'enfant entra volontairement dans

---

(1) Flores Historiæ sacri Collegii S. R. E. cardinalium à D. Lud. d'Attichy. Lut., 1660, t. III.
(2) Roccaberti Bibl. Max., t. XIX, p. 413.

l'ordre des Frères prêcheurs. Bien jeune encore, Cajetan s'était pris d'un véritable amour pour ce beau génie qu'on a surnommé l'Ange de l'école (1). Il passait la nuit à lire la Somme de saint Thomas, aussi, disait-on que si l'œuvre du saint s'était perdue, on l'eût retrouvée tout entière dans le cerveau de son disciple. Cajetan avait eu de beaux succès en chaire : cardinaux, évêques, prêtres, légistes, écoliers, tout le monde voulait l'entendre. Sa parole était douce et allait au cœur. Après l'avoir écouté, il était impossible de ne pas l'aimer. Le peuple surtout le chérissait, depuis que Cajetan avait pris la défense des ouvriers contre les lombards italiens, qui leur enlevaient à force d'usure la nourriture quotidienne. Sa charité égalait son zèle évangélique : c'était l'homme du pauvre. On savait qu'il dédaignait la gloire et la richesse ; sa chambre était aussi modeste que ses vêtements (2). Aussi l'Italie fit-elle éclater sa joie quand Léon X, écoutant la voix populaire, décerna la pourpre au frère prêcheur. Cajetan rehaussait ses vertus par une science profonde de l'Écriture : c'était un des premiers exégètes de son siècle ; ses principes hardis en matière d'herméneutique ont été quelquefois blâmés (3).

(1) Divi Thomæ Summa cum commentariis Thomæ de Vio. Lugd., 1587. Præfatio : Inter theologos quem divo Thomæ Aquinati præferre ausis, invenies neminem.

(2) Non opibus, gemmis, aut fulvo ditior auro,
Sed modicis contentus erat fictilibus usus.

(3) Il dit au commencement de son Commentaire sur la Genèse : Non alligavit Deus expositionem scripturarum sacrarum priscorum doctorum sensibus, sed scripturæ ipsi integræ sub catholicæ Eccle-

On voit que la cour de Rome était noblement représentée par Cajetan.

Le nonce, du reste, s'était empressé de promettre à l'électeur Frédéric de traiter paternellement Luther (1).

Ce fut à Wittemberg un grand spectacle que le départ de Luther pour Augsbourg! La veille, le 25 septembre, des écoliers rangés autour de la même table, presque tous se destinant à la vie monacale, écoutaient en silence leur père, car c'est le nom qu'ils donnaient à leur professeur. Les uns le regardaient d'un œil muet, d'autres retenaient

---

siæ censurâ; alioqui spes nobis et posteris tolleretur exponendi scripturam sacram, nisi, ut aiunt, de libro in quinternum.

Le cardinal pensait que l'exégète peut s'écarter dans les détails de l'interprétation des saints Pères sans être infidèle au dogme universel.

Melchior Canus s'est déclaré contre l'opinion de Cajetan. Il a dit du cardinal : Illud breviter dici potest Cajetanum summis Ecclesiæ ædificatoribus parem esse potuisse nisi... ingenii dexteritate confisus, litteras demùm sacras suo arbitratu exposuisset felicissimè quidem ferè, sed in paucis quibusdam locis acutiùs sanè multò quàm feliciùs. — Loci theol., c. VII, p. 437.

Pallavicini a pris la défense de Cajetan. Equidem affirmo Cajetanum à suis quamvis in hoc dicto licentiæ reprehensum, nunquam protulisse sensa Tridentino decreto in hâc parte adversantia... Prohibet concilium ne sacris litteris aptetur interpretatio repugnans SS. Patrum sententiæ, idque in rebus tum fidei, tùm morum, et Cajetanus, utut Canus rem intelligat, de his minimè loquitur, neque unquàm declarat, fas esse adversus communes SS. Patrum sententias obviam ire, sed fas esse depromere scripturæ expositionem prorsùs novam et ab omnibus eorum expositionibus diversam. — Hist. Conc. Trid., l. VI, c. 18, n. 2.

(1) Persuaseramus nobis vestram pietatem, audito Martino secundùm vestram multiplicem promissionem, eum paternè ac benevolè dimissurum esse. —Lœscher, l. c., t. II, p. 543.

à peine quelques larmes prêtes à s'échapper; tous étaient en admiration, devant ce vieillard de trente ans, dont les soucis avaient blanchi les cheveux, flétri la figure, et courbé le corps. C'était ce corps, usé par les méditations, qui devait traverser une longue route, appuyé sur un bâton, et tomber peut-être de lassitude et de souffrances avant d'arriver au terme du voyage. Ils rêvaient des périls, des embûches, et les noms de Jean Huss et de Jérôme de Prague venaient involontairement sur leurs lèvres. Enfants pour la plupart de la Thuringe, ils ne connaissaient Léon X que par les récits passionnés de quelques-uns de leurs compatriotes. Mélanchthon surtout, le disciple bien-aimé, paraissait frappé de tristes pressentiments; son œil ne pouvait se détacher de Luther, qu'il croyait ne plus revoir. Le docteur était sans crainte, mais non sans émotion, jouissant, avec un attendrissement mêlé de joie, de toutes ces marques d'amour. Il les consolait, les encourageait, leur touchait la main à tous, les pressait tour à tour sur sa poitrine, et leur récitait quelques-unes de ces sentences des livres saints, si propres à raviver qui met son espérance dans le Seigneur. Il leur disait en riant: « Ma femme et mes enfants ne manquent de rien, mes champs et mon logis sont en bon état. Plus ils me menacent, plus je suis tranquille; que de bruit pour un corps débile comme le mien (1)! Ils pourront me l'ôter, mais mon âme, jamais. »

---

(1) Martin Luther's Leben von Pfizer, p. 85. — Opera Lutheri, t. I. Jenæ, in-fol., 108. — Selnec, p. 9. — Ulenberg, Historia de vita, etc., p. 28 et seq.



Au point du jour, le lendemain, Luther se mit en route, à pied, sans un pfenning dans sa poche, et couvert d'une robe usée. Des grands, des moines des ouvriers surtout, l'attendaient aux portes de Wittemberg. En l'apercevant, ils crièrent : « Vive Luther ! »

« Vive le Christ et sa parole ! » reprit le Saxon. Quelques-uns se détachèrent de la foule et vinrent s'incliner devant le pèlerin.

— Courage ! maître, disaient-ils, que Dieu vous soit en aide !

— Amen ! répondit Luther.

Ses amis l'accompagnèrent jusqu'à quelques lieues au delà des faubourgs. On se sépara, après un nouvel échange de caresses et de douces paroles.

— *In manus tuas*, *Domine*, *commendo animam meam*, dit Luther.

« Amen, » répondirent en chœur ses disciples.

Luther se mit gaiement en chemin. Souvent il fut sur le point de regarder en arrière et de s'arrêter, tant étaient violentes ses souffrances d'estomac (1) : mais son cœur était plus fort que le mal. Il continua sa route, acceptant l'hospitalité qu'on lui offrait quand il ne pouvait pas loger dans quelque couvent (2).

A Weimar, il passa la nuit du 28 chez le curé de la ville, Myconius, qui depuis un an environ

(1) Venimus Augustam, venimus autem fessi et ego per viam penè defecerim, hausto nescio quo gravi incommodo stomachi, sed revalui.—Spalatino, 10 oct. 1518. De Wette, Luther's Briefe, t. I, p. 142.

(2) Veni igitur pedester et pauper. — Luth., in præf.

avait renoncé au catholicisme, après avoir lu quelques-uns des écrits du réformateur. La soutane et le cordon pesaient également à Myconius, qui les jeta bientôt de côté l'une et l'autre pour se marier avec une jeune fille de Gotha (1). Luther prêcha dans l'église du château sur la fête du saint.

Quelques jours après il embrassait à Nuremberg son ami Wenceslas Linck, qui lui faisait présent d'une belle robe noire, et l'accompagnait avec un augustin du nom de Léonard jusqu'à Augsbourg. Tous trois voyageaient à pied ; mais à quelques milles de cette ville, Luther pouvait à peine marcher; il fallut se reposer un moment et louer une voiture que Linck paya, et sur laquelle les trois moines firent, le 7 octobre, leur entrée dans la cité impériale (2).

En apercevant les clochers d'Augsbourg, Luther pleura de joie. Une grande foule s'était rassemblée aux portes de la ville pour voir le docteur dont le nom était populaire. Les poëtes à l'instar de Hans Sachs, qu'on appelait chanteurs, pour la plupart cordonniers, charrons, chapeliers de leur métier, le regardaient avec orgueil; ses amis l'attendaient. Le docteur Conrad Peutinger le mena chez lui : il avait préparé pour son hôte un souper frugal (3). C'é-

(2) Reinhard, l. c., t. II, p. 123, 124. Voir la biographie de Myconius dans Reinhard, p. 112 et suiv., t. III, l. c., et dans la correspondance de Luther une lettre en date de 1541, que le réformateur adresse à ce savant. Le sermon parut, en 1518, sous le titre de: F. M. Lutheri sermo die sancti Michaelis in arce Vinariensi.

(2) Lingke, l. c. p. 48. — Dr. Carl Gottlob Hofmann Reformationshistorie von Leipzig, p. 140 et suiv.

(3) Spalatino, 10 oct. 1518. — De Wette, t. I, p. 142.



tait le vendredi 8 octobre. Trois jours après, Luther voulut rassurer ses frères de Wittemberg, et il écrivit une lettre affectueuse à Mélanchthon.

« Rien de nouveau, mon cher Philippe, sinon que la ville est pleine du bruit de mon nom, et que c'est à qui verra cet Érostrate qui vient d'allumer un si vaste incendie. Sois homme toujours, et instruis la jeunesse. Je vais pour vous tous m'immoler, si telle est la volonté de Dieu : j'aimerais mieux mourir, et ce qui est bien un autre supplice, être privé pour toujours de vos doux entretiens, que de me rétracter, et de perdre ainsi tout le fruit de nos bonnes études (1). »

A peine Luther était-il entré au couvent des carmélites qu'il en donnait avis au cardinal (2). Le lendemain, Urbain de Serra Longa, internonce (3), vint au monastère pour demander à Luther le motif de son retard à paraître devant le cardinal, qui l'attendait et le recevrait avec toutes sortes d'égards.

« C'est, répondit le moine, par déférence pour les conseils que m'ont donnés quelques hommes graves auxquels Sa Grâce l'électeur a bien voulu me recommander. Ils ne veulent pas que je me présente devant le cardinal sans un sauf-conduit de Sa Majesté l'empereur ; dès que je l'aurai, j'irai trouver le légat. »

L'envoyé parut étonné. — Pensez-vous donc,

---

(1) Melanchthoni, 11 oct. — De Wette, t. I, p. 145.
(2) Gottlob Hofmann, Lebensbeschreibung des Ablaßpredigers Dr. Johann Tezel, Leipzig, 1844, in-8., p. 130.
(3) Lingke, l. c., p. 49.— Luthers Werke, Halle, t. XXI, p. 8.

demanda-t-il, que le prince Frédéric recourrait aux armes pour vous protéger?

—Je ne le voudrais pas, dit Luther.

—Et où iriez-vous alors? reprit Urbain.

—Sous le ciel de Dieu, répondit Luther.

—Mais, ajouta l'envoyé, si vous aviez en votre pouvoir le pape et les cardinaux, qu'en feriez-vous?

—Je les traiterais avec toutes sortes d'honneurs et de déférence, répondit sur-le-champ Luther.

— Hé, hé, reprit Urbain en se mordant les doigts et en saluant le moine (1).

Les amis de Luther furent d'avis en effet qu'il devait attendre le sauf-conduit de Maximilien avant de paraître devant le cardinal. Le 11 octobre, le secrétaire de Sa Majesté, comte de Schauenbourg, remettait au sénat le sauf-conduit impatiemment attendu (2). Luther n'avait plus rien à craindre, quand bien même le légat ne se fût pas appelé Cajetan et le souverain dont il était accrédité Léon X.

Le lendemain Luther fit sa prière accoutumée, lut quelques versets des psaumes, son livre de prédilection, et se présenta chez le légat. Ses amis l'accompagnèrent, entre autres le docteur Linck et Jean Frosch, prieur du couvent des carmélites, où le docteur logeait (3); quelques groupes de peuple rassemblés sur les degrés du palais l'accueillirent affectueusement. Le légat parut, vint au-devant du

(1) C'est le récit officiel de Luther. Il est fâcheux que Cajetan n'ait pas donné le sien. — Voyez Seckendorf, l. c., p. 45.

(2) Luther's Werke, Halle, t. XXI, p. 9.

(3) Luther's Werke, Halle, t. XV, p. 37.



moine qu'il embrassa. Luther se jeta aux pieds du cardinal (1) : « Pardon, monseigneur, dit-il, si quelques paroles imprudentes me sont échappées ; je proteste que je suis prêt à les désavouer, si vous me montrez qu'elles sont coupables (2). »

Cajetan le releva. « Mon frère, lui dit-il, mon intention n'est pas de disputer ; je vous demande, par ordre de Sa Sainteté, de rétracter vos erreurs et de vous abstenir de rien enseigner désormais qui puisse troubler la paix de l'Église. »

« Mon père, dit Luther, montrez en quoi j'ai péché.

— Encore une fois, mon fils, reprit Cajetan, je ne viens pas ici pour disputer avec vous comme dans une école. Je ne suis point votre juge (3), je suis envoyé par notre père commun, à qui vous écriviez il n'y a pas longtemps : — Approuvez, condamnez, appelez, rappelez, je suis prêt à écouter votre voix comme la voix de Dieu... — Rétractez-vous donc, car telle est sa volonté.

— Me rétracter ! dit Luther ; mais quelle erreur ai-je enseignée ?

Le cardinal lui cita deux propositions... La première : « que les mérites de Jésus-Christ ne sont pas les trésors des indulgences... » La seconde : « qué pour être justifié la foi seule suffit. » Et il lui rappela la bulle de Clément VI sur les indulgences, *Extravagans*, *in sexto decretalium*, et l'enseigne-

(1) Tisch-Reden, p. 519.
(2) Friderico Electori, 19 novemb.—De Wette, t. I, p. 175.
(3) An Andreas Carlstadt, 14 oct.—De Wette, t. I, p. 159.

ment universel de l'Église sur la nécessité de la foi associée aux œuvres (1).

Luther se mit à citer les articles principaux de l'*Extravagante*, avec une netteté de paroles et une assurance de mémoire qui étonna le cardinal... « Je la connais, cette bulle, ajouta-t-il, cette bulle, œuvre toute humaine du reste, où l'esprit et la lettre des Écritures sont étrangement torturés. »

Le cardinal haussait la voix et disait : « Voici saint Thomas, voici l'*Extravagante.* » Luther, impatienté, se mit à crier : « Si votre *Extravagante* enseigne que les mérites de Jésus-Christ sont les trésors des indulgences, je me rétracte.

—Mais voyez donc, dit le cardinal sur le même ton ; *Christus suâ passione acquisivit.*

—Pesez bien cette expression, révérend père,

(1) Voici quelques-unes des propositions extraites des sermons et des thèses de Luther, et qui avaient été dénoncées au saint-siége :

On n'est pas même assuré de ne pas commettre plusieurs péchés mortels dans ses meilleures œuvres. — Luther, t. I, Prop. 48.

Les œuvres des hommes, même belles en apparence, au fond sont des péchés mortels ; les œuvres de Dieu, même laides à la vue de l'intelligence, sont admirables de justice... Ibid. Prop. 3, 4, 7.

Toute œuvre, opérée même par le juste, est un péché mortel si le juste n'appréhende d'offenser Dieu en la pratiquant... Ibid.

Crois que tu es absous, et tu l'es, quoi qu'il puisse être de ta contrition. — De Indul., t. I, f. 59.

Personne ne doit répondre au prêtre : Je suis contrit.

La contrition, par laquelle on repasse ses ans écoulés dans l'amertume de son cœur, en pesant la gravité de ses péchés, leur multitude, leur difformité, la béatitude perdue, ne fait que rendre les hommes plus hypocrites. — Serm. de Indulg.

On n'aime qu'après que les fautes ont été remises.

La foi sauve, et sans nécessité de bonnes œuvres.

acquisivit. Si le Christ a acquis des mérites, les mérites ne sont pas un trésor (1). »

Le cardinal sourit de dépit, et l'interrompit en répétant : « Vous rétractez-vous, oui ou non ? »

L'entretien, repris, interrompu, tantôt froid et calme, tantôt agité et véhément, se traînant en longues citations, durait ainsi depuis plusieurs heures, lorsque le légat se ressouvint de la parole qu'il avait donnée de ne pas disputer, et la rappela en riant à Luther.

« Donc, ajouta-t-il, finissons... Vous rétractez-vous, oui ou non ? »

Luther demanda trois jours pour répondre. On se sépara.

Il n'attendit pas le troisième jour. Le lendemain il vint accompagné de quatre sénateurs, de témoins nombreux, et d'un notaire, et remit au nonce une protestation en forme, où il déclarait « qu'il n'avait jamais eu l'intention de rien enseigner qui pût offenser les doctrines catholiques, les divines Écritures, l'autorité des saints Pères, les décrets des papes. Que du reste, s'il avait erré, homme faible qu'il était, il offrait de soumettre ses écrits au jugement du saint-père, des universités de Bâle, de Fribourg, de Louvain et de Paris surtout, la mère et la patronne des bonnes études. »

Cajetan se mit à lui rappeler les paroles de la veille.

« Hier, répondit Luther, nous avons fait trop longtemps métier de gladiateurs : c'est assez de

(1) Georg. Spalatino, 14 octob. — De Wette, t. I, p. 147.



paroles humaines, l'Écriture sainte peut seule nous mettre d'accord.

— *Non digladiatus sum*, reprit le cardinal en jouant sur le mot échappé à Luther. Il ne s'agit pas de disputer... Je suis venu pour recevoir votre rétractation et vous réconcilier avec l'Église (1).

Le moine resta muet, comme s'il se fût repenti intérieurement de l'expression dont il s'était servi.

Alors Staupitz, arrivé de Salzbourg pour prendre part aux conférences (2) et qui était à l'écart, s'approcha du cardinal, et demanda que Luther pût se défendre par écrit...

« Et devant témoins, » reprit le docteur.

Le cardinal fit un signe de tête négatif.

« Pardon, continua Staupitz d'une voix suppliante, devant quelques témoins. »

Le cardinal hésitait... « Eh bien, j'y consens, dit-il; allez, je vous entendrai, mais encore une fois, n'oubliez pas que je ne fais pas l'office de juge. »

Luther passa la nuit à préparer sa défense. C'était une thèse, ou plutôt un nouveau programme de ses doctrines. Amsdorf et ses amis s'étonnent de cette puissance de tête qui lui permit, dans l'espace de quelques heures, de rassembler tant de textes sacrés! Dans cette œuvre, Luther,

(1) Epistola Thomæ Caietani ad D. Fridericum.—Pallavicini, Storia del concilio di Trento. Cap. IX, p. 79. — Epistola L. illustrissimo Friderico Electori, 19 nov. 1518. —De Wette, t. I, p. 147.

(2) Lingke, l. c., p. 50.



descendant malgré lui aux formes scolastiques qu'il dédaignait si hautement, argumente à la manière des couvents. Mais il avait tenu sa promesse; c'était aux livres saints seulement qu'il avait dérobé les lumières qui devaient éclairer la discussion; à l'exception toutefois d'un seul passage où il s'étaye de l'autorité de Panormita, qui soutenait que le simple laïc, en matière de dogme, s'il s'appuie sur l'autorité et la raison, est supérieur au pape (1). Après toutes ses professions de foi sur l'autorité du chef de l'Église, une proposition semblable, et destinée à être placée sous les yeux du nonce, n'était guère de nature à opérer un rapprochement. Luther, depuis qu'il a quitté le bâton de mendiant, s'amoindrit à vue d'œil. Il est venu pour être martyr de sa foi et il n'ose la confesser. Seul, retiré dans sa cellule, caché aux regards, dans ses entretiens du soir avec ses disciples de Wittemberg, il se hausse jusqu'à la révolte; et en présence de Cajetan, il simule l'obéissance et la soumission. En public il est prêtre et catholique; dans sa chambre, quand on ne le voit plus, il déchire sa soutane et répète Jean Huss ou Jérôme de Prague.

Au moment même où il écrivait cette défense « qui devait confondre Cajetan », il préparait son appel au pape: « car à aucun prix il ne voulait

(1) Panormitanus quoque, lib. I, de Elect. C., ostendit in materiâ fidei... quemlibet fidelem esse super papam si melioribus nitatur auctoritate et ratione quàm papa. Nous n'avons pas trouvé le passage allégué par Luther. — Reverendiss. card. Dom. Thomæ Caietano. 14 octob. 1518.—De Wette, t. I, p. 149.



se rétracter même d'une syllabe, » c'est lui qui l'affirme (1).

Il présenta le lendemain sa lettre au nonce : Cajetan la parcourut. « Mais c'est une apologie, dit-il, aux premières lignes, et non une discussion... Voyez, reprit-il, en montrant du doigt le passage de Panormita, voilà qui est monstrueux ! et vous voudriez que je misse sous les yeux de Sa Sainteté de si odieuses paroles, après toutes les assurances que vous lui avez données de votre obéissance filiale ! »

Il continua de lire, jetant par intervalle des regards de dépit sur Luther, haussant les épaules ou faisant craquer ses doigts à la manière italienne.

« Mais, reprit Luther en colère, et cessant de s'adresser directement au légat, qu'on lise donc ! je n'affirme rien... je m'en rapporte au témoignage de Léon X.

— Frère, frère, vous étiez hier si doux, et aujourd'hui comme vous vous emportez ! dit Cajetan. En vérité Sa Sainteté vous a jugé, vous et vos doctrines... Voyons, reprit-il en se rapprochant et prenant la main du moine, il est encore temps : comme vous le dites (2), je suis prêt à intercéder pour vous

(1) Appellationem autem paro quotidiè, ne syllabam quidem revocaturus, eam autem responsionem meam ei oblatam ut per orbem confundatur.—Georgio Spalatino, 14 octob. 1518.—De Wette, t. I, p. 147.

(2) Velit R. P. tua ad sanctissimum dominum nostrum Leonem X pro me intercedere... Non tam arrogans et vanæ gloriæ studiosus sum, ut hâc causâ pudeam revocare malè dicta.—Caietano, 14 octob. 1518. —De Wette, t. I, p. 149.



auprès de notre père commun ; mais qu'une vaine gloire, que de mauvais conseils, qu'une obstination aveugle, ne vous retiennent pas : allons, rétractez-vous ! »

Luther garda le silence.

« Eh bien, ajouta Cajetan, ne revenez plus..... tout est fini... »

Luther s'inclina et s'éloigna.

Mais ce soir même, après le souper, Cajetan manda Staupitz et Wenceslas Linck ; il eut avec eux un long entretien, et les chargea d'essayer sur l'esprit de Luther quelques paroles plus efficaces que les siennes. Il les pressa si vivement au nom de Léon X, de la paix publique, du repos de la Saxe, qu'ils lui promirent d'aller sur-le-champ trouver Luther. Ils tinrent parole.

Luther fut ému jusqu'aux larmes de cette mission de charité, et il écrivit au nonce une lettre pleine de sentiments affectueux, comme on va le voir.

« Je reviens à vous, mon père... J'ai vu notre vicaire Jean Staupitz, mon frère maître Wenceslas Linck. Vous ne pouviez choisir des médiateurs qui me plussent davantage. Je suis ému... Je n'ai plus de crainte ; ma crainte s'est changée en amour et en respect filial : vous auriez pu certainement employer la force ; vous avez fait choix de la persuasion et de la charité.

» ... Je l'avoue maintenant... Oui, j'ai été violent, hostile, insolent envers le nom du pape. Poussé à tous ces emportements, j'aurais dû traiter avec plus de révérence une matière si grave, et, en répondant à un fou, éviter de lui ressembler. Je

suis affecté, repentant ; je vous demande pardon ; je dirai mon repentir à qui voudra m'entendre. Désormais je vous promets, mon père, de parler et d'agir tout autrement; Dieu m'aidera. Je ne dirai plus rien des indulgences, pourvu que vous imposiez silence à tous ceux qui m'ont jeté dans cette tragédie.

» Quant à la rétractation, mon révérend et doux père, que vous et notre vicaire demandez avec tant d'insistance, ma conscience ne me permet en aucune manière de la donner, et rien au monde, ni des ordres, ni des conseils, ni la voix de l'amitié, ne pourrait me faire parler ou agir contre ma conscience. Il reste une voix à entendre, qui vaut toutes les autres, c'est celle de l'épouse, qui n'est que la voix même de l'époux.

» Je vous supplie donc en toute humilité de porter cette affaire sous les yeux de notre saint-père le pape Léon X, afin que l'Église prononce sur ce qu'il faut croire ou rejeter (1).

Que restait-il à faire à Cajetan, qui avait épuisé, le témoignage de Luther ne suffirait-il pas pour l'attester, les exhortations bienveillantes, les doux reproches, les conseils de la prudence, la voix de l'amitié (2)? Il se flattait encore d'un rapprochement, quand l'appel de Luther au pape, affiché sur les murs de la cathédrale et du couvent des

---

(1) Voy. la lettre aux Pièces justificatives, n. viii.

(2) Benevolentia et clementia in me eximia fuit et copiosa. — Spalatino. 31 octob.—De Wette, t.I, p. 166.

carmélites, fit évanouir toutes ses espérances : l'illusion n'était plus permise.

Luther s'était hâté de quitter Augsbourg. Staupitz avait fait préparer un cheval, et donné à son ami pour guide un paysan qui connaissait les chemins (1). Un magistrat d'Augsbourg, Langemantel, le conduisit de nuit, par des rues détournées, jusqu'à une petite porte qui donnait sur les remparts. Luther n'avait pas même eu le temps de prendre ni ses chausses ni ses souliers (2).

Le lendemain, un moine, à l'instigation du prieur des Carmélites, qui s'était hâté de s'enfuir, affichait l'appel sur les portes du couvent.

Luther expose ainsi ses griefs :

1° S'il a disputé sur les indulgences, c'est que les indulgences ne sont ni de précepte ni de conseil divin. Jamais il n'eut la pensée de disputer sur la foi, sur la discipline, sur aucun symbole catholique ;

2° Il a toujours protesté qu'il soumettait ses thèses au jugement de l'Église et du souverain pontife ;

3° Les juges qu'on lui a donnés lui sont suspects. Sylvestre Priérias, qui a écrit contre lui des dialogues, ne s'est jamais occupé de théologie ; ce n'est qu'un thomiste ;

4° S'il n'est pas parti pour Rome, c'est qu'à Rome, où jadis habitait la justice, habite mainte-

(1) V. le récit du paysan dans les œuv. de Luth. Halle, t. XV, p. 731.
(2) Spalatino, epist. 31 oct. — De Wette, p. 166.

nant l'homicide. *Justitia habitavit in eâ, nunc autem homicida.*

Donc, oppressé, frappé dans sa liberté et dans son honneur, et dans ses écrits qu'il soumet du reste encore une fois au jugement de Sa Sainteté;

DU PAPE MAL INFORMÉ, IL APPELLE AU PAPE MIEUX INFORMÉ (1).

Le cardinal reçut, le 18, le billet suivant où Luther le prévenait de son départ précipité :

« Votre Révérence a vu quelle était mon obéissance dans ce grand voyage que j'ai entrepris, malade de corps, pauvre et sans ressources pour vivre. Je ne pourrais plus longtemps perdre mon temps ici, sans être à charge à ces chers pères Carmélites, qui m'ont logé et nourri. Je m'en vais, me confiant à la garde de Dieu (2). »

En chemin, à Nuremberg, il reçut le bref du pape à Cajetan que son ami Spalatin lui avait adressé, et qu'il lui renvoya avec un commentaire marginal.

Il lui écrivait en même temps ;

« En vérité, c'est à peine si je puis croire que quelque chose d'aussi monstrueux vienne d'un pape, et surtout de Léon X. Quel que soit le polisson qui, sous le nom de Léon X, essaye ainsi de me faire peur avec son bref, qu'il sache que je comprends la plaisanterie; s'il vient réellement de la chancellerie, je leur apprendrai leurs super-

(1) Seckendorf, l. c., p. 49.
(2) Luther's Werke, t. XV, p. 714.

Fac simile de l'écriture de George Spalatin.

1528.

[illegible]

G. Spalatinus

Lith. Goyer : 7 Pas: Dauphine, Paris.

bissimes iniquités et leur iniquissime ignorance (1). Les romanistes commencent à trembler et à mettre peu de confiance en leurs œuvres. »

Il n'est pas possible de croire que Luther eût lu le bref du pape; car rien, dans ce bref (2), n'explique ou n'excuse ses emportements contre Léon X. Le pape aurait pu excommunier Luther. Il préféra, ainsi que le remarque l'historien anglican Roscoë (3), mettre à l'épreuve la sincérité du docteur. Chef visible de l'Église, image vivante du fils de Dieu sur la terre, Léon venait, au nom de la toute-puissance du Christ, dire à un prêtre catholique : « Voilà l'enseignement de l'Église, crois et obéis, ou tu seras retranché de la communion des apôtres. C'est un dogme de foi que l'efficacité des indulgences. Ta raison le repousse, tu n'es plus mon fils; tu n'es plus un anneau de cette grande chaîne qui te liait aux disciples de Jésus; tu n'es plus une goutte d'eau de cet océan catholique qui ne se desséchera qu'à la fin des siècles: je te renie au nom du Christ, comme ont été reniés Jean Huss, Wiclef, et tous ceux qui, ainsi que toi, ont voulu marcher dans leur sagesse, au lieu de suivre cette lumière qui éclairera tout enfant docile jusqu'à la consommation des temps.

Depuis son retour à Wittemberg, Luther s'est

(1) Ideò, quisquis ille fuerit nebulo, qui sub nomine Leonis decimi tali me terrere proposuit decreto, intelligat me posse quoque nugas intelligere. — Spalatino, 31 oct. 1518.

(2) Ce bref du pape se trouve dans les œuvres de Luther. Edit. lat. Ienæ, t. I, p. 81.

(3) Roscoë, Vie de Léon X, t. III, p. 173.



ravisé. Et si le pape, mieux informé, allait le condamner? Le moine a tout prévu; il a rédigé un appel du pape mieux informé au concile. Et si le concile le condamnait? Alors il déférerait ses écrits à la Sorbonne de Paris (1). La Sorbonne, comme il le dit à tous ses amis, c'est la mère des sciences; mais un jour arrivera, et ce jour n'est pas loin, où la Sorbonne, sa seule espérance en ce moment, flétrira toutes les thèses qu'il a publiées. Dès lors, ce temple des lumières théologiques qu'il place à Paris, ne sera plus qu'un repaire de sots, et il faut bien le traduire, d'ânes et d'ânissimes.

Maintenant, touchez le cœur du moine, il bat, vous l'entendez, mais c'est de joie et de bonheur (2).

---

(1) Interim hìc positus aliam parabo appellationem ad futurum concilium, adhæsurus Parisiensibus in eventum quo hanc priorem appellationem de plenitudine potestatis, imò tyrannidis refutaret papa. — 31 oct. Spalatino. De Wette, l. c., t. I, p. 166.

(2) Sum plenus gaudio et pace. — Spalatino, 18 oct. Ib.



CHAPITRE XVI.

ÉLECTION D'UN EMPEREUR. 1518—1519.

Le peuple en Allemagne favorise la réforme. — L'imprimerie et la gravure s'unissent au peuple. — Luther nie l'infaillibilité du pape. — Travaux nouveaux du moine. — Interrompus par l'élection d'un empereur d'Allemagne. — Les électeurs s'assemblent à Francfort-sur-le-Mein. — Les compétiteurs à l'empire, Henri VIII, François I[er] et Charles d'Autriche. — Moyens employés par ces derniers pour obtenir la couronne. — Politique de la cour de Rome. — Charles est élu. — Capitulations que dressent les États. — Portrait de Charles-Quint. — Il jure serment à Aix-la-Chapelle. — Conduite de Luther pendant la diète.

La Saxe révolutionnaire contemplait, en ce moment, avec une ivresse orgueilleuse, l'un de ses enfants, moine obscur, luttant seul contre Rome, représentée par ses docteurs, ses théologiens et ses princes spirituels. Chaque mouvement de scène, dans ce drame joué sur les places publiques, irritait sa curiosité; elle se demandait comment et quand il finirait. Elle soutenait Luther de ses vœux et de ses applaudissements. Il y avait lutte, à ses yeux, entre le bon et le mauvais principe. Le bon principe, c'étaient Luther, les universités d'Allemagne, les écoliers, les savants, les poëtes, les artistes; le mauvais principe, c'étaient les moines, les théologiens de Cologne, les prédicateurs d'indulgences, les cardinaux et le pape, tels que la parole novatrice les représentait depuis deux ans. La terre

de la lumière, c'était la Saxe ; la terre des ténèbres, c'était l'Italie. On osait imprimer que le pape et les cardinaux étaient de véritables barbares (1). L'opinion venait de trouver une tribune puissante : l'imprimerie traduisait en langue vulgaire ces graves disputes, et les jetait simples, vives, austères, railleuses, selon le besoin, en pâture aux esprits prévenus. Le peuple ne s'était point encore mêlé à ces débats intellectuels, où jusqu'alors il s'était contenté de se faire représenter par ses prêtres. Il s'asseyait donc enfin, lui qu'on avait si longtemps interdit, à la table des docteurs de la loi ; il les interrogeait, et les écoutait, croyant comprendre leur enseignement, grâce à la polémique du Saxon. Cette réhabilitation de son être, il la devait, disait-il à Luther, qui avait frappé le rocher et fait couler l'eau de la science divine ; son pain immatériel, c'était Luther qui l'avait préparé. L'épée d'un conquérant n'aurait jamais rien pu opérer de semblable. L'art vint s'associer à la presse pour hâter le triomphe du réformateur et se fit son complice, tantôt en gravant sous les formes les plus bouffonnes les portraits des adversaires du moine, que le bois surtout reproduisait par milliers ; tantôt en éparpillant comme de la monnaie les médailles du docteur (2)

(1) L'ouvrage a pour titre : Quòd Italia sit barbara terra ; quòd Itali sint barbari populi ; quòd papa et cardinales sint plùs barbari quàm Scythæ et Tartari. Sans date, ni nom d'imprimeur, mais que l'auteur des Monumenta litteraria, Brunsvigæ, 1690, place au commencement de 1519

(2) Voyez le chapitre qui a pour titre les IMAGES.



et de ses disciples; tantôt en taillant leur statue, qui devait servir d'enseigne à quelque marchand de la cité. Pendant qu'imprimeur, graveur sur bois et métaux, calcographes, copistes de manuscrits, tous ouvriers et hommes de travail, à défaut de leur âme, livraient leur corps à Luther, la peinture, représentée à Bâle par Holbein, à Nuremberg par Cranach, idéalisait son image et faisait du moine le type de l'homme juste et du chrétien (1).

Toutefois, la puissance de Holbein et de Cranach n'était pas à comparer à celle d'un pauvre artisan, qui n'avait, lui, qu'un morceau de bois pour exprimer ses sympathies : et en vérité la réforme fut heureuse de trouver dans les ateliers des disciples plus habiles encore que ceux qu'elle avait formés dans ses écoles! Ceux-ci, pour avancer l'œuvre nouvelle, n'avaient que la parole, mais parole difficile à être entendue des simples et à convertir les masses; ceux-là avaient reçu de Dieu le pouvoir de séduire les yeux dans une comédie jouée à toute heure, en plein soleil, dans ce musée de têtes d'anti-réformateurs, si piteuses, si difformes, qu'on en rit encore aujourd'hui. C'était la meilleure traduction qu'on eût pu faire des thèses de Luther.

---

(1) Ara cui impositus liber apertus, addito ejus titulo : Verbum Dei. Super libro est cor crucis signo conspicuum et radiis solaribus desuper collustratum, cum epigraphe : Vir multa struens; quæ verba simul transpositis litteris nomen Martini Lutheri repræsentant. —Juncker, l. c., p. 24.

En 1520, on trouvait dans Luther : Lux vera totius Ecclesiæ Romanæ.

Rarement, l'histoire nous l'enseigne, les hommes de savoir font seuls des révolutions matérielles ou morales. C'est le peuple, instrument divin qui les prend tout ébauchées, et les conduit à leur fin ; sans lui elles se seraient arrêtées en chemin ou seraient mortes en germe. Le peuple, c'est le souffle du Psalmiste, qui vivifie l'argile, qui fait lever les os arides et leur donne le mouvement. Son influence n'a point été assez appréciée dans les questions spirituelles ou matérielles de la renaissance, quand l'intelligence se réveille au souffle qui vient de l'Italie, et qu'elle s'essaye à lalumière qui a lui de l'Orient. Voyez l'Allemagne. Si le peuple n'était pas sorti de ses ateliers, de sa boutique, de ses marchés, pour féconder l'ivraie d'insurrection que la parole de Luther avait jetée dans les consciences, cette semence, comme celle qu'avaient déposée dans les esprits, un siècle auparavant, Jean Huss et Jérôme de Prague, eût été balayée par le vent; et la voix de tous les théologiens, leurs débats passionnés, n'auraient servi qu'à l'étouffer à jamais. Wiclef n'avait-il pas enseigné en partie tout ce qu'enseignait aujourd'hui Luther? Mais Wiclef n'avait pas songé à transporter sa querelle dans les carrefours; et il eut tort. En ce sens, on ne peut qu'admirer la prescience de Luther et de ses amis. Les masses une fois en mouvement, Luther ne pouvait plus s'arrêter: il marcha.

Son appel au futur concile parut : il l'avait préparé de longue main. Comme Abraham, il est tout prêt, dit-il, à aller où le guidera la voix de Dieu (1),

(1) Cæterùm exspecto maledictiones ex urbe Romà quotidie ; ideò

affrontant la malédiction de Rome « le siége de l'Antechrist. » Il eût attendu, s'il faut l'en croire, de connaître l'opinion du souverain pontife avant de livrer son appel à l'impression; mais son libraire, bonhomme comme il le représente, entendant à merveille ses intérêts, au lieu de déposer l'édition entière chez l'auteur, ainsi qu'il en était convenu, mit en vente le pamphlet, dont tous les exemplaires furent enlevés en quelques semaines (1).

Dans cet appel, Luther, qui prévoit que Rome doit le condamner, élève pour la première fois des doutes sur l'infaillibilité du pape, qu'il n'a point encore ouvertement niée. « Loin de lui l'intention d'attaquer l'autorité du saint-père, enseignant une pure doctrine, et beaucoup moins de se séparer de l'Église (2); mais le pape n'est-il pas de même chair, de même condition que les autres hommes, peccable, faillible comme eux; comme eux pouvant errer et tomber, ainsi que saint Pierre? Telles étaient et la puissance du pape et ses richesses, que nul n'avait le pouvoir de les réprimer : à qui donc recourir, sinon à une autorité plus grande, au concile? » Il terminait cet appel par des plaintes sur la dureté du cardinal Cajetan, de ce prélat dont quelques semaines auparavant il vantait l'ineffable douceur (3), et qui depuis l'entrevue d'Augsbourg

omnia dispono et ordino ut cùm venerint, paratus et succinctus eam cum Abraham nescio quò, imò certissimus quò, quia Deus ubique. —Spalatino, 25 nov.—De Wette, l. c., t. I, p. 188.

(1) Wenceslao Linck, 11 decemb.

(2) Seckendorf, Comment. de Luther, p. 58.

(3) Luth. opera. Ienæ, t. I, p. 217.

avait perdu jusqu'à son orthodoxie et à sa science biblique, et n'était plus qu'un sot en théologie, et un hérétique en doctrine (1). L'or pur dont parle l'Écriture ne se change pas aussi promptement en vil métal.

Comme s'il eût voulu connaître l'effet qu'allait produire en Allemagne son invocation au futur concile, formulée en termes pleins d'arrogance et sa leçon donnée à Léon X sur la fragilité humaine, Luther rentre un moment dans sa cellule, ferme ses cahiers de théologie et semble écouter ce qui se dit autour de lui. Un moment cette pauvre Allemagne respire. Qui eût alors parcouru la Saxe, le Wittemberg, la Thuringe, les eût trouvés plus calmes. Mais au fond de la solitude où Luther s'était réfugié, son repos était à chaque moment interrompu. A toute heure du jour la cloche du couvent venait réveiller le cénobite d'un sommeil qu'il était heureux qu'on interrompît. C'était tantôt un pèlerin de naissance qui frappait pour voir et écouter le frère Martin; tantôt des théologiens qui l'interrogeaient sur saint Thomas, dont le nom seul lui fait mal, et qu'il voudrait chasser des écoles, pour lui substituer Ovide et ses Métamorphoses (2); tantôt une docte consultation sur la guerre des Turcs et le culte rendu aux saints qu'on lui demande par

(1) Præterea ex ore ejus multas audivi propositiones atheologissimas, et quas, si alius dixisset, hæreticissimas pronuntiâssem. Sylvester secundus est ab hoc. Tu cogita, nam Sylvestrum nôsti, quid sint decimi, aut centesimi, si secundus talis est, talisque et primus? — Spalatino, 15 nov. De Wette, l. c., t. I. p. 173.

(2) Spalatino, 21 decemb.



écrit. Une autre fois c'est Hutten qui l'encourage : « Allons, frère, tout va bien ; sus, sus, guerre aux moines ! » ou Érasme qui le félicite sur ses commentaires des psaumes (1), Luther est un véritable père de l'Église, qui de son oratoire rend des décisions, et dont la parole est écoutée comme celle d'un pape. Il suffit à tous. Les heures mêmes du sommeil, il les emploie à répondre à ses amis. Il blâme ouvertement une croisade contre les Turcs : « A quoi bon ces guerres toutes charnelles? c'est une guerre tout intellectuelle contre nous-mêmes qu'il faut entreprendre. Ah ! quand Rome laisse si loin la tyrannie des Turcs, et qu'elle s'élève par tant d'abominations contre le Christ ; que le clergé se noie dans une mer d'avarice, d'ambition, de luxure ; que la face de l'Église est si piteuse ; il n'y a plus d'espérance d'une bonne guerre, d'une heureuse victoire. Dieu combat aujourd'hui contre nous : il faut le vaincre par nos larmes, nos prières, la sainteté de nos mœurs, la pureté de notre foi (2). » Sa doctrine sur le culte des saints est encore toute catholique. Il ne veut pas qu'on taxe de superstition l'invocation des bienheureux, ni les prières qu'on leur adresse, même pour les besoins corporels, comme font quelques hérétiques de la Bohème (3).

(1) Sleidan, Hist. de la Réformation, in-4°, t. I, p. 47.

(2) Quandò autem romana curia hodie omnium Turcarum superat tyrannidem (tantis monstris contra Christum et ejus Ecclesiam pugnat) et clerus in avaritiæ, ambitionis et luxuriæ profundo submersus est, et miserrima sit ubique facies Ecclesiæ ; non est spes boni belli aut felicis victoriæ. — Spalatino, 21 decemb. De Wette, l. c., p. 200.

(3) Spalatino, 31 decemb. De Wette, l. c., t. I, p. 201.

« Les saints sont des avocats auprès de Dieu ; seulement il faut se garder de ne les invoquer que pour guérir les infirmités de la chair (1). »

La voix de Luther eût été bien plus puissante encore, qu'elle se fût perdue devant les ambitions tumultueuses qui menaçaient de troubler l'Europe: Maximilien, l'empereur, venait de mourir. Il s'agissait de donner à l'Allemagne, peut-être au monde, un nouveau maître. Les électeurs du saint empire, suivant que le prescrivait la bulle d'or, s'étaient assemblés à Francfort-sur-le-Mein, pour peser les titres des concurrents et décerner la couronne. Ceux qui disposaient alors de l'un des plus beaux trônes du monde étaient Albert de Brandebourg, archevêque de Mayence, Hermann de Weyden, archevêque de Cologne, et Richard de Greifenklaw, archevêque de Trèves. Les compétiteurs à l'empire étaient François Ier, roi de France, le prince le plus élégant du siècle, l'ami de Léonard de Vinci, de Raphaël, de Léon X ; et Charles d'Autriche, qui trois ans auparavant avait succédé à Ferdinand, roi d'Espagne, son aïeul maternel. Les ambassadeurs de Charles s'arrêtèrent à Mayence ; ceux de François à Coblentz, attendant avec impatience la résolution de la diète. Elle s'ouvrit en présence de Louis, comte palatin, de Frédéric, duc de Saxe, de Joachim, marquis de Brandebourg, et de Ladislas Sternberg, ambassadeur de Louis, roi de Hongrie et de Bohème, convoqués selon la cou-

---

(1) Lib. de Abrogandâ missâ privatâ in epilogo : Opera Lutheri, t. II, Lat. Ienæ, fol. 493.—Seckendorf, Comm. de Lutheranis., p. 122.



ǝɯnʇ de l'empire par l'archevêque de Mayence.

En Allemagne, des électeurs étaient décidés à rejeter les deux rivaux pour donner leurs voix à un prince d'origine toute germaine. La cour de Rome appuya d'abord ce projet; elle ne voulait pas pour roi des Romains le roi de Naples, que la constitution de Clément IV excluait positivement du trône impérial (1). Un moment Henri VIII conçut l'idée de se mettre sur les rangs pour disputer une couronne (2) qu'un écrivain contemporain compare à l'ombre d'un arbre gigantesque, au rayon de soleil qui perce difficilement les fenêtres d'un appartement (3); mais il renonça bien vite à ses projets.

Les deux princes qui seuls avaient des chances à la couronne impériale étaient donc François Ier et Charles d'Autriche. Pour l'obtenir, tous deux employèrent la corruption. François Ier qui estimait le trône germanique à trois millions de thalers (4), chargea des chariots d'or pour corrompre la conscience des électeurs; malheureusement ces chariots furent pillés en route. Les traites qu'il avait tirées sur les banquiers d'Augsbourg ne furent guère plus heureuses, les Fugger refusèrent de les accepter.

Charles fit comme son rival, il acheta des votes. Sa confiance n'était pas moins grande du reste que celle de François Ier, « Absolument, disait Margue-

---

(1) Goldast, Const. imp. t. I, p. 620.

(2) Ranke, l. c., p. 369.

(3) Pet. Martyr de Ang., ep. 654.

(4) Er ließ sich vernehmen, er werde drei Millionen Kronthaler daran wenden um Kaiser zu werden. — Ranke, l. c., t. I, p. 359.



rite, gouvernante des Pays-Bas, le roi est délibéré de lui-même parvenir à l'empire, comment que ce soit, et quoi que il lui doibve couster (1). »

Robertson rend hommage à la politique de Rome (2). Pour l'équilibre européen, il y avait un égal danger dans le triomphe de l'un des deux compétiteurs. Si François Ier obtient la couronne, plus de barrières de glace entre la France et l'Italie : Si Charles est proclamé empereur, plus de murs entre les États de l'Église, et ce prince, déjà maître de Naples. Du reste, Léon X prédisait, que si Charles ou François arrivait à l'empire, l'Italie serait bientôt le champ clos où les deux rivaux videraient leur querelle.

Le 28 juin, les électeurs en robes rouges s'assemblèrent aux sons des cloches de toute la ville, dans la petite chapelle attenant au chœur de l'église de Saint-Barthélemi (3).

L'Église va nous donner un beau spectacle en nous montrant comment le catholicisme, quand il abrite sous une de ses ailes les dogmes de la foi, sait étendre l'autre sur les libertés du peuple. C'est l'archevêque de Mayence qui fit l'ouverture de la diète. « Nos lois et nos serments, dit-il, nous défendent de transporter la dignité impériale à un étranger. Quand sa naissance ne l'exclurait pas du trône impérial, notre intérêt serait de l'écarter,

(1) Lettre de Marguerite à Zevenberghen.

(2) Robertson, Histoire de Charles-Quint, t. I, p. 336. — Schmidt, Histoire des Allemands, t. VI, p. 182 et suiv.

(3) Ranke, l. c., t. I, p. 385.

parce que François Ier, une fois maître de cette couronne, cherchera bientôt à étendre ses États et ses frontières aux dépens de l'empire, et l'Allemagne sera agitée de grands troubles. Sans doute il nous fera de magnifiques promesses qui ne doivent guère nous toucher; car la cupidité et l'ambition enivrent bientôt les hommes. Voyez la France, elle comptait autrefois un grand nombre de souverains, aujourd'hui elle n'obéit qu'à un seul homme; le roi est un maître absolu. On dit que ce prince est courageux, et qu'il a de la vaillance: ce sont des vertus qui conviennent sans doute à une grande monarchie, mais qui peuvent être funestes à nos priviléges. » — Le prélat continue: — « Avec Charles, roi d'Espagne, nous avons les mêmes craintes; je vous avoue que ce nom seul me saisit de frayeur; Charles viendra avec ses Espagnols, et nos libertés courront de graves dangers. Si les Espagnols recouvrent par la force des armes le Milanais, ils le garderont. »

L'électeur de Trèves parla longtemps et éloquemment pour François Ier. « Si nous préférons Charles, disait-il, que de troubles vont naître en Italie! le Turc se jettera avec toutes ses forces sur la Hongrie, et qui lui résistera? Gardons-nous d'appeler à notre secours les Espagnols, qui, maîtres de Naples, pourront nous opprimer. L'Allemagne a besoin d'un prince qui puisse raffermir l'État, réformer l'Église et maintenir nos franchises. Et qui pourrait accomplir ces desseins mieux que le roi de France, qui possède autant d'esprit que de jugement, qui se plaît à s'entretenir de matières religieuses avec

les savants, qui entend le métier des armes ; à la fois actif et heureux ; qui a vaincu les Suisses qu'on regardait depuis César comme invincibles? Charles est trop loin de nous ; qui pourrait en son absence réprimer les soulèvements soudains et les commotions domestiques? Et quand s'élèvera quelque grande tempête, qui sauvera le vaisseau privé de son pilote? Charles, loin de nous, ne connaîtra nos affaires que sur des rapports souvent mensongers; il n'aura dans son conseil que des Espagnols ; et si, irrité par les calomnies, il vient en Allemagne avec des soldats étrangers, que deviendront la fortune, la constitution et la liberté de cet État? » Vint ensuite le tour de l'archevêque de Cologne qui entraîna l'assemblée en faveur de Charles d'Autriche. Frédéric, électeur de Saxe, à qui la veille, on avait offert l'empire, et qui l'avait noblement refusé, donna lui-même son suffrage au prince espagnol.

C'était une détermination pleine de sagesse. Frédéric, qui avait vu la bière que Maximilien, dans ses derniers jours, faisait traîner à sa suite, ne pouvait se laisser prendre aux piéges de la royauté; d'ailleurs, il connaissait beaucoup mieux les livres que les hommes. Sa couronne, c'était son université de Wittemberg, la gloire de l'Allemagne, et où Mélanchthon attirait des milliers d'auditeurs. Quand, assis parmi la foule, il écoutait le jeune professeur, Frédéric n'aurait pas échangé sa place contre le plus beau trône du monde. Pouvait-il ambitionner cette couronne impériale dont le maître n'avait pas souvent de quoi payer la solde des

Suisses à son service (1)? Au livre si fastueusement nommé la Bulle d'or, il préférait l'Horace des Alde, qu'il portait dans tous ses voyages.

Conformément à ses instructions, le légat de la cour de Rome eut ordre d'offrir, au nom de Léon X, une dispense à Charles pour réunir la couronne impériale à celle de Naples (2). Rome, à défaut de Frédéric, eût préféré François Ier à Charles, roi d'Espagne et maître de Naples.

Cette politique déplut aux vieux descendants de Hermann, qui protestèrent énergiquement, par l'organe de Jérôme Gebwiler contre l'esclavage qu'on voulait leur imposer, en appelant au trône impérial un prince de race étrangère: nés Germains, ils voulaient mourir Germains (3). Ulrich de Hutten s'associa noblement à cet élan patriotique; aussi accueillit-on avec des transports de joie l'élection à l'empire du roi d'Espagne, car il y avait du sang allemand dans les veines de ce prince.

L'autorité du pape était encore trop respectée en Allemagne, pour qu'on osât attaquer ouvertement Léon X; on s'en prit à Cajetan. Hutten, dans un

---

(1) Gaillard, Histoire de François Ier, t. I, in-8°, p. 301 et suiv.— Schmidt, l. c., t. VI, p. 190 et suiv.

(2) Giannone, Hist. de Naples, t. II, p. 498. — Gregorio Leti, Vie de l'empereur Charles-Quint, 1708, t. I, p. 104. — Sandoval, Historia de la vida del emperador Carlos V. En Pamplona, 1614, t. I, p. 139 et suiv.

(3) Libertas Germaniæ, quâ Germanos Gallis, neminem verò Gallum à christiano natali Germanis imperâsse, certissimorum classicorum testimoniis probatur... Hieronymo Gebvilero auctore, in singulare potius Germaniæ et Alsatiæ præconium congesto. Argent., 1519.

pamphlet d'une âcre éloquence (1), traita cette robe rouge de cardinal, comme il traitait la robe blanche du dominicain Hochstraet. La satire de l'humaniste parut à Mayence, sans que le cardinal Albert, ennemi de François Ier, songeât à réprimer les insolences du patriote.

Nous avons vu, toutefois, que la politique de Rome s'était nettement dessinée : elle voulait d'un électeur pour empereur; mais aucun électeur n'étant assez riche pour acheter la couronne, elle fut donnée à celui des deux rivaux qui sut répandre avec le plus d'adresse l'argent et les promesses (2). François Ier fut vaincu à la diète comme il l'avait été récemment à Marignan, mais moins glorieusement toutefois. Charles, maître de l'empire, que devait faire Rome? Se rallier, dans l'intérêt de l'unité catholique, au monarque nouveau. Charles, empereur, devait l'aider à réprimer l'hérésie naissante.

La nuit qui suivit l'élection fut employée à rédiger les capitulations que le prince était obligé de signer avant de recevoir la couronne.

Voici quelles étaient ces capitulations :

Charles jurerait sur les saints Évangiles : de défendre la république chrétienne, le pape et l'Église romaine; d'établir un sénat formé d'Allemands qui prendraient soin du gouvernement et de l'empire; de n'abolir ni de diminuer les droits et priviléges des divers ordres; de n'empêcher ni d'entraver les déli-

(1) Febris prima, Œuvres de Hutten, éd. de Münk, t. III, p. 109.
(2) Papiers d'État du cardinal Granvelle, t. I, p. 112.



bérations des électeurs ; de restituer à la première sommation les fiefs de l'empire qu'il posséderait injustement ; de n'entreprendre ni au dedans ni au dehors aucune guerre sans le consentement de tous les ordres ; de n'assembler aucune diète, de n'imposer aucune taxe, aucun impôt sans la volonté expresse des électeurs ; de maintenir la liberté de ses sujets, qu'il ne pouvait enlever à la justice du pays ; de veiller à ce que la cour de Rome n'attentât jamais aux priviléges ni aux libertés de la nation ; de ne point affaiblir le droit d'élection en le conférant à un trop grand nombre ; de laisser aux tribunaux de la justice ordinaire du pays la décision de tous différends entre le prince et les ordres ; de ne proscrire aucun Allemand sans proclamer les motifs de l'exil, et sans se conformer aux lois ; de ne donner à aucun de ses courtisans les biens vacants de l'empire, mais de les réunir au trésor public ; de ne jamais rien tenter pour rendre héréditaire la dignité impériale ; d'octroyer enfin bonne et loyale justice à tous ses sujets. Les ambassadeurs, après avoir accepté au nom de leur maître ces capitulations, et juré de les observer religieusement, en répétant chaque article textuellement, donnèrent le 3 juillet les lettres scellées à chaque électeur, conformément aux décrets du droit canon (1).

C'est un beau spectacle qu'une assemblée de princes de l'Église catholique, stipulant avec une inquiétude si vive les droits et les libertés d'une

(1) Histoire de la Réformation, par Sleidan, t. I, lib. 1.

nation, avant de conférer la couronne au prince qu'elle vient d'élire? Ainsi quand on proclame que la réforme jeta le premier cri en faveur de la liberté civile, c'est qu'on n'a pas lu l'histoire, ou qu'on a fermé volontairement les yeux. Toutes les fois que l'humanité est menacée de perdre quelqu'un des titres qu'elle tient du ciel, le catholicisme est là qui vient plaider en sa faveur, qui la défend contre les empiétements du pouvoir, qui fait revivre des chartes qu'on croyait oubliées, qui les expose à la lumière, et sait au besoin les défendre si on ose y porter la main, que celui qui veut y attenter s'appelle ou prince ou peuple.

Charles-Quint, qui va tenir une si large place dans l'histoire de la Réformation, était à peine connu du monde teuton qui l'adoptait pour maître. Il avait dix-neuf ans. Un de ses professeurs était un théologien d'Utrecht, du nom de Florent, esprit pratique qui possédait au suprême degré l'art de se taire et d'écouter, qu'il apprit à son élève. Ce religieux devait être bientôt pape sous le nom d'Adrien VI. Charles avait la figure allemande, le teint pâle, la lèvre inférieure épaisse, les cheveux blonds, de larges et fortes épaules. Au conseil, il prenait rarement la parole, regardait fixement l'orateur, et par des oscillations de tête se contentait d'exprimer sa pensée. Ses conseillers avaient fini par comprendre les signes divers de cette mimique royale. Son ministre était fier, quand, à force de talent, il avait pu obtenir du prince un monosyllabe. Du reste, cette taciturnité habituelle ne venait ni d'un dé-

faut de caractère, ni d'un défaut d'intelligence, car ce prince avait autant de cœur que de jugement. Il avait la foi de son maître, foi sincère, mais sans faste; esclave de sa parole, qu'il donnait difficilement, il ne l'eût violée à aucun prix. Il aimait l'étude, mais fort peu les arts. Après qu'il eut visité l'Italie, il parut comprendre que le pape, son professeur, avait eu tort de lui cacher la connaissance des phénomènes visibles: un tableau du Titien le réconcilia avec la forme. Ce qu'il aimait surtout, c'était l'équitation. Personne à la cour ne savait aussi bien que lui manier un cheval espagnol. Sur son écusson, on lisait le nom de *Nondum*, c'est Charles qui lui-même avait choisi cet adverbe pour devise. Personne n'en comprit d'abord la signification. Le cavalier savait tout ce que le cheval portait, et il n'avait encore voulu le dire à personne (1).

Il reçut sans émotion la nouvelle de son élection à l'empire (2). Après avoir réglé les affaires intérieures de ses États espagnols, il partit pour Aix-la-Chapelle, que la bulle d'or désignait pour le lieu du couronnement.

L'archevêque, en habits pontificaux, posa la couronne sur la tête du prince, en lui demandant s'il promettait de protéger l'Église et de rendre au souverain pontife l'obéissance voulue.

L'empereur levant la main prononça le serment:

---

(1) Schmidt, l. c., t. VI, p. 199.

(2) Res digna visu, sine ullâ ostentatione tantum honorem suscepit. — Pet. Martyr, ep. 648.

« Je le veux, et pour remplir ma promesse, que Dieu et ses saints me soient en aide. »

Alors, se tournant vers les électeurs et assistants, l'archevêque leur demanda s'ils voulaient de Charles pour maître?

« *Fiat*, *fiat*, » crièrent-ils tous à la fois (1).

Luther, de son couvent, suivait le mouvement des assises impériales de Francfort. Tout en travaillant à de nouveaux pamphlets contre Rome, il assistait à toutes les scènes qui se jouaient dans le monde visible. Si ses prières eussent été écoutées, Frédéric serait à cette heure empereur d'Allemagne, et la révolution religieuse, protégée par ce prince, se fût accomplie sans secousse. Charles sortait des mains d'un thomiste; quel parti prendrait-il? Miltitz nouvel envoyé de Rome, venait d'arriver en Allemagne, pour tâcher de rendre le repos à l'Église: mais le repos était la ruine de la doctrine nouvelle (2).

---

(1) Goldast, D. N. N. Imperatorum etc., Statuta et rescripta. 1667, in-fol., p. 11.

(2) Sur la diète et l'élection de Charles-Quint, on consultera encore: Rudloff, Neuere Geschichte von Mecklenburg, t. I. — Stumpf, Baierns pol. Geschichte, t. I. — Flassans, His. de la dipl. fr., t. I. — Mémoires de Fleuranges, coll. un., t. XVI. — Lettere de' principi, t. I. — Pezii Script., t. II. — Hubert Thom. Leodius, Vita Friderici Palatini, t. IV. Spieß, Brandenburgische Münzbelustigungen, t. I. — Herbert, Life of Henry VIII. — Dumont, Traités, t. IV. — Chytræus, Saxonia, l. VIII.

CHAPITRE XVII.

MORT DE TETZEL. -- 1518-1519.

Miltitz arrive à Altenbourg pour terminer le différend religieux. — Caractère de ce nonce. — Il écrit à Tetzel de venir le trouver. — Le dominicain s'excuse de ne pouvoir obéir au nonce. — Sa lettre. — Hermann Raab, provincial des dominicains à Leipzig, prend la défense du moine. — Sa lettre à Miltiz. — Le nonce arrive à Leipzig, fait appeler Tetzel qu'il menace de la colère du pape. — Tetzel, déjà malade, se met au lit et meurt. — Luther, en apprenant la maladie du moine, s'était empressé de lui écrire. — Ce qu'il faut penser de cette lettre. — Luther a causé la mort de Tetzel en lui attribuant un propos dont il est innocent. — Preuves à l'appui. — Ses disciples répètent et répandent le mensonge. — Un protestant, Walch, l'a rejeté.

Léon X voulait la paix dans son Église d'Allemagne : c'était le vœu de son cœur. Nous en avons un témoignage dans l'envoi du cardinal Cajetan, qui malheureusement avait échoué devant l'inflexible volonté de Luther. Le pape s'obstinait : cette fois il avait jeté les yeux sur un négociateur d'un esprit moins orné que Cajetan : c'était un Allemand, un noble saxon, d'une douceur de caractère que quelques historiens catholiques ont blâmée. Miltitz, chanoine de Mayence et nonce apostolique (1), ne venait pas pour disputer. Le silence qu'il allait demander à Luther, il l'imposait aux

(1) Hofmann, Lebensbeschreibung des Ablaßpredigers D. J. Tetzel, 1844, in-8, p. 133.

prédicateurs d'indulgences. Il écrivit à Frédéric de Saxe le but de sa mission, en l'exhortant à le seconder de tout son pouvoir, à suivre l'exemple de ses ancêtres, et à ne rien faire qui fût indigne de leur mémoire. En même temps il faisait remettre à Georges Spalatin une lettre autographe où Léon X le priait de ramener Luther à l'obéissance. Spalatin était de Spalt, dans l'évêché d'Eichshaedt en Franconie : il s'appelait de son nom de famille Burkard, et avait fait de bonnes études à l'école de Saint-Sébald de Nuremberg. Il venait d'obtenir un canonicat à Altenbourg. Il écrivait l'allemand avec pureté, connaissait assez bien l'antiquité, et partageait les idées de Staupitz sur le libre arbitre et la justification ; homme de caractère, tenace dans ses opinions, austère dans son langage, mais infatué de préjugés, et du monde littéraire n'estimant rien au-dessus de l'Allemagne.

En traversant la Saxe, Miltitz avait entendu les plaintes des populations catholiques contre Tetzel. Partout on répétait le propos qu'on attribuait au moine sur la vierge Marie. Le nonce arriva donc, sur la fin de décembre, à Altenbourg (1), avec de funestes préventions contre le prédicateur d'indulgences. Il lui écrivit de venir le trouver, afin de se réconcilier avec Luther, s'il était possible. Le moine, malade à Leipzig, s'excusa dans une lettre qui n'est pas sans intérêt (1).

«Votre Grandeur, disait Tetzel, me prie de me

(1) Hofmann, Lebensbeschreibung des Ablaßpredigers D. J. Tetzel, pag. 131.

rendre à Altenbourg, pour une communication importante qu'elle veut bien me faire. J'obéirais avec empressement à Votre Seigneurie, si je pouvais l'aller trouver sans danger, car l'augustin Martin Luther a excité contre moi, non-seulement en Allemagne, mais en Bohême, en Hongrie, en Pologne, de si puissantes colères, que je ne suis en sûreté nulle part. A Augsbourg, et dans sa conférence avec le cardinal Cajetan, et dans son appel au pape, Martin Luther m'a décrié et flétri du nom d'hérétique et de blasphémateur. J'ai depuis longtemps soumis à Sa Sainteté un sermon où le docteur m'accuse d'avoir outragé la sainte Vierge, calomnie que je pris soin, l'an dernier, de repousser et de bouche et par écrit. Malgré cela, Martin continue de me poursuivre indignement, comme un hérétique, comme un blasphémateur. Il a ameuté contre moi les esprits, tellement que, lorsqu'après avoir prêché, je descends de chaire, je vois devant moi des regards menaçants. De braves et pieux catholiques m'ont averti de me tenir sur mes gardes, car plus d'un disciple de Luther m'a déjà menacé de la mort.

» Donc, sans danger de mort, je ne saurais aller trouver Votre Seigneurie, que je verrais avec plus de plaisir que je ne verrais un ange. Que Votre Seigneurie veuille bien m'excuser, par amour de Dieu, et à cause de mes justes frayeurs. Vous le savez, jusqu'à ce jour j'ai chéri tendrement le saint-siége, je veux continuer de l'aimer jusqu'à la mort. Pour en défendre l'honneur, depuis un grand nombre d'années, et surtout depuis la révolte de

Luther, je me suis exposé dans mon nom et ma personne aux inimitiés du peuple et du clergé; mais que m'importe? je suis décidé à soutenir le saint-siége apostolique, jusqu'à ma dernière heure, contre les attaques de ses ennemis. Que Votre Grandeur veuille me dire ce que j'ai à faire. Je suis prêt à lui obéir, si je le puis sans danger. » —Leipzig, le dernier jour de décembre 1519 (1).

Une seule bonne âme vint en aide au malheureux Tetzel : ce fut Hermann Raab, provincial des dominicains à Leipzig, qui ne craignit pas de prendre la défense d'un moine que tout le monde semblait abandonner (2).

Le provincial écrivait au nonce.

«Vous savez tout ce que le révérend père maître Jean Tetzel a eu à souffrir de la part de Martin Luther, en prenant en main les intérêts du siége apostolique, qu'il n'a cessé de défendre au péril de sa réputation, comme le prouvent assez et les sermons qu'il a prêchés en public et le témoignage de tous ceux qui l'ont entendu. Qui a lu l'appel de Luther et ses autres écrits, peut se faire une idée des fureurs de ce moine contre Tetzel. En vérité, je ne sais s'il s'est jamais trouvé personne qui ait autant que Tetzel souffert et combattu pour la gloire du saint-siége. Ah! si notre très-saint père le savait,

(1) L'original est perdu; Spalatin en a donné une traduction allemande.—Tenzel, l. c., t. II, p. 374.—Hecht, Disputatio de vitâ Joh. Tezelii, Wittemb. 1707, in-4, p. 101.— Lœscher, l. c., t. II, p. 567. — Hofmann, l. c., p. 135, 136.

(2) Tenzel, l. c., t. II, p. 106. —Unschuld. Nachrichten, 1721, p. 700. — Hofmann, l. c., p. 139.

je ne doute pas qu'il ne récompensât un si beau dévouement. Qu'il ait été outragé, insulté, calomnié, nos places publiques sont là pour le dire. Je me permets donc de le recommander à Votre Paternité ; qu'elle veuille le prendre sous sa protection, sous la protection du saint-siége, qu'enchaîné comme il l'est, il continue de défendre courageusement. Je voudrais que Votre Domination eût entendu le sermon qu'il a prononcé le jour de la Circoncision, et vous auriez jugé quel amour il porte au saint-siége. Encore une fois je vous le recommande (1). »

Quelques semaines après, Miltitz arrivait à Leipzig, faisait appeler Tetzel, et, devant le provincial, le menaçait de le dénoncer à Sa Sainteté. Tetzel ne put parvenir à détromper le nonce. Frappé jusqu'au cœur, il se retira sans murmurer et se mit au lit. Une fièvre ardente le dévorait. Il comprit que tout était fini pour lui, qu'il fallait quitter ce monde, emportant dans la tombe les reproches du ministre d'un pontife pour lequel il mourait ; moine plus imprudent que coupable, et qui pécha, mais par excès de zèle.

Le 4 juillet 1519, quand les dominicains virent que la dernière heure de leur frère approchait, ils se rendirent suivant la coutume, dans le chœur de leur église, pour chanter le *Salve, Regina*. Tetzel, de son lit, pouvait entendre l'hymne sainte. Au moment où toutes les voix réunies murmuraient *Sub tuum præsidium confugimus, sancta Dei genitrix*,

(1) Hofmann, l. c., p. 146, note. — Vogel, l. c., p. 372.

l'agonisant poussa un léger cri, leva les yeux au ciel et rendit l'âme.

Paix à son ombre! que nous-même avions contristée peut-être, car longtemps nous avons cru aux calomnies dont on l'avait abreuvée. Luther en apprenant la maladie du moine, s'était hâté de lui écrire de reprendre courage et d'être sans crainte, parce qu'il avait tout oublié (1).

---

(1) Ante obitum litteris benigniter scriptis consolatus sum, ac jussi bono animo esse, nec meî memoriam metuerit. — Luth., præf. ad t. I Op., ed. Witt., § 28.

Voici la proposition qu'on prêtait d'abord à Tetzel : Der Ablaß ist das höchste und wertheste Geschenk Gottes, und vermögend, den Sünder auch ohne Reue und Buße zu rechtfertigen, selbst wenn er die Mutter Gottes sollte geschändet und geschwächt haben. L'indulgence est le don le plus précieux de la Divinité, elle peut réhabiliter le pécheur sans repentir ni pénitence, même quand il aurait violé la mère de Dieu. L'expression allemande est beaucoup plus forte. — Voici comme la proposition est formulée dans Sleidan, part. II, p. 218. ***J. Tetzelius inter alia docebat se tantam habere potestatem à pontifice ut etiam si quis Virginem matrem vitiâsset et gravidam fecisset, condonare crimen ipse posset interventu pecuniæ.*** On voit déjà que la proposition n'est plus présentée sous la même forme : Sleidan ne parle, ni de la pénitence ; ni du repentir que Tetzel regarderait comme inutiles à qui acheterait l'indulgence.

Luther, en rapportant le propos dans sa lettre à l'archevêque de Mayence, s'exprime ainsi : ***Prædicatorum exclamationes quas non audivi.*** Plus tard il écrit (Wider Hanns-Wurst). Indeß kömmt für mich wie der Detzel hatte geprediget, gräuliche schreckliche Artikel. Il m'est revenu que Tetzel a prêché certaines propositions scandaleuses ; il ne dit pas quelles propositions. Dans ses ***Resol. disput., de virt. Ind.*** (Lœscher, p. II, p. 291), il s'exprime de façon à faire croire qu'il ne rapporte qu'un bruit populaire. Enfin, dans ses Tisch-Reden, Eisl. 1566, il affirme que le propos a été tenu par Tetzel, quand, en face de l'Allemagne, il avait répété que le propos n'était qu'un bruit populaire.

Une autre version existe, version protestante. On fait dire à Tetzel : ***Si quis virginem aut matrem vitiâsset.***

Walch, l'éditeur de la collection des Œuvres de Luther, avait

Généreuses et nobles paroles, auxquelles nous voudrions applaudir, s'il nous était permis d'oublier le passé.

C'est Luther qui a tué Tetzel en lui prêtant cet horrible propos : qu'eût-on violé la mère de Dieu, l'indulgence était assez puissante pour laver le crime. Luther l'accueille d'abord comme un bruit populaire; il n'a pas l'air d'y croire, puis il le répète, et le fait entrer dans ses thèses affichées sur les murs des églises, et, enfin, à table, il finit par le donner comme certain; et c'est trente ans après la mort du dominicain qu'il ressuscite au milieu de ses amis ce propos mensonger! Luther en connaît la source; il sait que c'est Mecum (Myconius) qui l'inventa, qui le colporta. En vain pendant plus de deux ans, en chaire, dans ses livres, au couvent, dans ses voyages, sur son lit de souffrance, Tetzel a demandé, les mains jointes, qu'on épargnât le prêtre et le moine; Luther le promit un moment, puis il eut le triste courage de violer la parole qu'il avait donnée à un agonisant. Ses disciples n'ont pas eu plus de pitié

---

d'abord rapporté comme vraie la proposition (t. XV, p. 417). Arrivé au t. XXIII, il cesse d'y croire et la regarde comme apocryphe. L'auteur der vertrauten Briefe zweier Katholiken a éclairci cette question et prouvé la fausseté de l'accusation portée contre Tetzel.

Nous ajouterons qu'un écrivain récent, appartenant au protestantisme, M. Fr. Gottlob Hofmann, dans sa vie de Tetzel, semble abandonner l'accusation portée contre ce dominicain. Plus d'une fois, dans le cours de son opuscule, il avertit de se défier du témoignage de Vogel, écrivain sans critique, dit-il, et dont l'ouvrage (Vie de Tetzel) est l'arsenal où depuis un siècle on ne cesse de fouiller pour salir la réputation du moine et de son ordre.



pour la vérité de l'histoire que pour le cadavre du moine. L'un fait jeter Tetzel dans un cloaque par ses frères eux-mêmes (1). Un autre improvise une épitaphe insultante, qu'il se promet de clouer sur la tombe du frère, si jamais il la rencontre (2). Un troisième s'amuse à faire la caricature du docteur : tête énorme entre deux monstrueuses épaules, teint enluminé par l'abus des boissons spiritueuses, œil lubrique, lèvres de satyre : masque de fantaisie, que Vogel et les biographes du dominicain ne manquent pas de coller à la première page de leurs pamphlets (3), quand on sait positivement qu'il n'existe aucun portrait original de Tetzel (4). D'autres plus hardis imaginent, pour tromper la postérité, de restituer le texte accusateur; mais chacun a sa version : celui-ci se contente du blasphème contre Marie, celui-là au blasphème ajoute

---

(1) Arnoldi, Vita Mauricii, in Menk, t. II, p. 1158.

(2) In hoc sive sepulchro sive carcere
Ad quietem inquietam,
Ad memoriam laudis immemorem,
Ad futuræ mortis expectationem potiùs
Quàm vitæ melioris spem,
Ab iis fuit reconditus
Qui fœtorem cadaveris ferre non poterant.
Fuge viator,
Etiam mortuus crumenis imminet.
Vogel, l. c., p. 384.

(3) In Kreußlers Denkmäler der Reformation der christlichen Kirche. Leipzig, 1817. Taf. XIV. — In Schreiber's, Beillodter's und Hennging's allgemeine Chronik der dritten Jubelfeier der deutschen evangelischen Kirche. 1 Bd. und 2 Bde. Abth., Gotha, 1819.

(4) Wo mögen sich aber wohl die Originale zu diesen verschiedenartigen Kupfern und Holzstichen befinden? Kein Schriftsteller, der sein Werk damit versehen ließ, sagt Etwas davon.— Hofmann, l. c., p. 154.

l'hérésie et fait proclamer par Tetzel que le crime commis contre la mère de Dieu, pour être pardonné, n'a pas même besoin du repentir, et que quelques pfennings jetés dans une escarcelle suffisent pour le racheter.

Mais, enfin, la vérité finit par triompher, et, par un bonheur inouï, c'est une main de protestant qui essuie cette tache d'encre que la plume d'un augustin avait jetée sur la robe blanche d'un dominicain.

Honneur au courage de Walch (1)!

---

(1) Voy. pag. 300 la note.

Tetzel compte aussi des apologistes. Voici comme ils le peignent · Verùm alioquin mirâ comitate præditum fuisse gravitatemque præ se tulisse. (Albinus, p. 342.)

Sed quæ doctrinæ præstantia fuerit, ex seculi, quo vixit ille, consuetudine cum primis, certamine quod cum Luthero iniit, cognoscas. Quo factum uti in animos hominum ac plebeiorum in primis, sese insinuaverit, eorumque amorem sibi ac benevolentiam facilè conciliârit. Maximè verò propter eloquentiæ laudem, magnam nominis apud plebem, ut plerùmque fieri solet, auctoritatem consecutus, magis clarescere cœpit, præconisque luculenti et suavissimi pro istorum conditione temporum, elogium indè tulit. (Hecht, p. 19.)

Consulter l'excellent ouvrage allemand qui a pour titre : Vertraute Briefe zweier Katholiken über den Ablaßstreit D. M. Luther's wider D. J. Tetzel, bei der dritten Jubelfeier der lutherischen Reformation geschrieben. Frankf. a. M., 1817, in-8.

CHAPITRE XVIII.

ENTREVUE DE LUTHER ET DE MILTITZ. — 1519.

Miltitz, nonce de Léon X, se rend à Altenbourg pour avoir une entrevue avec Luther — Comme il traite le moine. — Luther promet au nonce d'écrire une lettre de soumission à Sa Sainteté. — Il tient parole. — Sa lettre. — Il s'engage à prendre pour juge de ses doctrines l'archevêque de Salzbourg, et écrit en ce sens à l'électeur Frédéric. — Mais bientôt il change de langage. — Ses emportements contre Miltitz dont il avait d'abord loué la douceur. — Ce qu'il écrit à ses amis de cœur. — Il ne veut pas de paix, il ne veut pas se taire. — Peinture qu'il fait de Rome. — Le pape, à ses yeux, est le véritable Antechrist. — Rôle qu'a joué la papauté. — Luther finit par récuser les juges qu'il a choisis. — Ce qu'il pense de l'épiscopat allemand. — Il se prépare à disputer à Leipzig avec le Dr. Eck.

Miltitz demandait une entrevue au docteur Luther. Elle eut lieu le 5 janvier 1519 à Altenbourg à la table de Georges Spalatin (1). Point d'amères paroles, de plaintes ou de menaces : on se fêta comme de bons convives. Luther rejeta le bruit malheureux dont s'affligeait l'Allemagne, d'abord sur Tetzel qu'abandonna le nonce, puis sur le pape que Miltitz défendit, mais mollement.

«Savez-vous, Monseigneur, disait Luther, ce qu'a prêché Tetzel : il criaillait en chaire : « Si vous voulez m'apporter de l'or à pleines mains, je puis vous

(1) Hofmann, l. c., p. 137.

promettre que toutes vos montagnes se changeront en argent (1).

« C'est la faute du pape, ajoutait Luther : avec ses droits énormes de pallium et de dispense, il a forcé l'évêque de Magdebourg à faire de l'argent à l'aide des pardons, de là les folies scandaleuses des quêteurs (2). » On s'embrasse et Luther promet de vivre désormais en paix et d'écrire au pape. Il proteste de son amour et de son respect pour Léon X, de sa foi humble et docile, et s'engage à choisir pour juge de ses écrits l'archevêque de Salzbourg. Miltitz de son côté jure d'imposer silence aux adversaires du moine.

Miltitz, franc buveur, c'est un protestant qui parle ici, homme de table et de plaisirs, s'était imaginé de ramener Luther à force d'adulations. Il lui disait qu'il entraînait à lui le monde, et l'enlèverait au pape ; que de Rome à Altenbourg à peine s'il y avait encore deux ou trois papistes (3).

Luther ne donne pas une grande idée de la capacité du légat si les paroles qu'il lui prête sont sérieuses.

A la vue du docteur, Miltitz n'avait pu réprimer un mouvement de surprise : « Sais-tu bien, Martin, dit-il au Saxon, que je me suis étrangement trompé ?

---

(1) Wenn sie fleißig bezahlen würden, so würden alle Berge dort herum zu gediegenem Silber werden. — Myconius.

(2) Da der Pabst so viel tausend Gülden für die Pallien und Dispensationen genommen, hat er den Bischof zu Magdeburg genöthiget, durch den Ablaß zu markten, und auf diese Weise seinen Ablaßpredigern Ursach geben das Volk Christi auf's schändlichste zu schinden. — Lœscher, l. c., t. III, p. 9.

(3) Lutheri relatio de colloquio Altenburgensi.

je me représentais un vieux théologien blanchi auprès des fourneaux de la cuisine, et je trouve un gaillard vert et bien portant. Quand j'aurais avec moi 25,000 hommes d'armes je désespérerais de te conduire à Rome : je trouverais trois anti-papistes pour un papiste (1). Dans mon chemin je disais aux filles d'auberge : mesdemoiselles, que pensez-vous du siége de Rome? — Monseigneur, les siéges de Rome? nous ne savons pas de quoi ils sont faits; sont-ils en pierre ou en bois (2) ? »

Tous deux restèrent plusieurs jours à Altenbourg, y menant vie joyeuse (c'est toujours un protestant qui écrit), mangeant et buvant du soir au matin, parlant fort peu de Dieu, mais beaucoup de bonne chère et de vin (3). On se sépara bons amis : Miltitz était content et riait de Cajetan. Jamais diplomate n'avait été si complétement joué.

A peine les conférences étaient-elles terminées, que Luther écrivait à l'électeur Frédéric (4) :

« Mon cher et honoré seigneur, j'ai vu Charles de Miltitz, et voici ce dont nous sommes convenus : 1° Je cesserai de prêcher et je vivrai en repos,

(1) Carolus Miltitius me vidit Altenburgi; conquestus quòd orbem totum mihi conjunxerim et papæ abstraxerim, exploratum se habere per hospitia cuncta quòd inter quinque homines tres aut duo vix romanæ parti faverent. Fuit armatus 70 brevibus... ut me captum perduceret in homicidam Jerusalem, purpuratam illam Babylonem. — Lœscher, t. III, p. 964. — De Wette, l. c. p. 231.

(2) Præf. Op. Luth. lat.

(3) Reissenbusch, Epist. Feilitschio. — Seckendorf, p. 99.

(4) An Friedrich Kurfürsten von Sachsen, Anfang Januars, 1519. — De Wette, l. c., p. 207, 209.

pourvu, bien entendu, que mes adversaires en fassent autant; 2° j'écrirai à Sa Sainteté que je n'ai jamais été qu'un enfant docile, et que je suis attristé que mes dernières prédications aient pu soulever tant d'injustes préventions et de haines contre l'Église de Rome; 3° j'inviterai le peuple à persévérer dans son obéissance au saint siége, et à interpréter mes œuvres, non comme hostiles, mais comme pleines de respect pour la papauté; 4° je prendrai pour juge de ma foi et de mes écrits le docte archevêque de Salzbourg. Que si Votre Seigneurie trouve que cela ne suffit pas, je suis tout prêt, pour l'amour de notre Seigneur, à faire ce qu'il vous plaira (1). »

Luther tenait parole; il écrivait à Sa Sainteté, dans les premiers jours de mars :

« Très-saint père, la nécessité me contraint de nouveau, moi lie des hommes et poussière de terre, à m'adresser à une aussi grande majesté que la vôtre. Que Votre Sainteté daigne prêter une oreille miséricordieuse à une pauvre petite brebis, et écouter mes bêlements...

» Charles de Miltitz, chancelier privé de Votre Sainteté, homme de probité, m'a accusé en vo-

(1) La conduite de Miltitz envers Luther a été sévèrement blâmée. Maimbourg l'accuse « d'avoir loué Luther bassement, de l'avoir flatté d'une manière tout à fait indigne de son caractère et de sa qualité. » — Maimbourg, Histoire du Luthéranisme, liv. I, p. 29, in-4. — Pallavicini n'est guère plus favorable à Miltitz. « Il si avvilì a parlargli con termini di umiliazione e di timore, e si contentò di ricevere anche in iscritto risposte ignominiose al sommo pontefice. » — Pallavicini, liv. I, chap. XIII, n. 8.



tre nom, auprès de l'illustre prince Frédéric, de présomption, d'irrévérence envers l'Église romaine, et Votre Sainteté en a demandé satisfaction. J'ai été contristé d'être assez malheureux pour qu'on me soupçonnât d'irrévérence envers la colonne de l'Église, moi qui n'ai jamais eu d'autre désir que d'en défendre l'honneur...

» Que faire, très-saint père? Les conseils me manquent. Je ne puis m'exposer à votre colère : comment y échapper? je ne le sais. Me rétracter? Si la rétractation qu'on me demande est possible, je suis prêt. Grâce à mes adversaires, à leurs résistances et à leurs hostilités, mes écrits se sont répandus beaucoup plus que je n'y comptais. Mes doctrines ont pénétré trop profondément dans les cœurs, pour qu'il soit possible d'en effacer les traces. L'Allemagne fleurit aujourd'hui en hommes de génie, d'érudition, de jugement. Si je veux honorer l'Église romaine, c'est en ne rien révoquant. Une rétractation ne ferait que la souiller et la livrer aux dénigrements des peuples.

» Ceux-là, oui, très-saint père, l'ont injuriée et l'ont souillée, cette sainte Église de Rome, ceux-là, que je n'ai cessé de combattre, et qui dans des discours insensés, tenus au nom de Votre Sainteté, voulaient, adorateurs d'un lucre fétide, jeter sur le repentir l'opprobre et l'abomination; et comme si ce n'était pas assez de toutes ces iniquités, moi qui luttai contre ces monstruosités, ils me chargent de tout le poids de leurs témérités.

» Ah! très-saint père, devant Dieu, devant la créa-



tion, j'affirme que je n'ai jamais eu la pensée d'affaiblir ou d'ébranler l'autorité du saint-siége. Je confesse que la puissance de l'Église romaine est au-dessus de tout; au ciel, ni sur la terre, il n'est rien au-dessus d'elle, Jésus excepté. Que Votre Sainteté n'ajoute aucune foi à ceux qui parlent autrement de Luther.

» Quant aux indulgences, je promets à Sa Sainteté de ne plus m'en occuper, de garder le silence, pourvu que mes adversaires le gardent à leur tour; de recommander dans mes sermons au peuple d'aimer Rome, et de ne pas lui imputer les folies des autres; de ne pas croire aux paroles amères dont j'ai usé et abusé envers elle en combattant ces jongleurs, afin qu'à l'aide de Dieu ce bruit de discorde s'apaise; car tout mon désir était que l'Église de Rome, notre mère commune, ne fût pas flétrie de la souillure de ces hommes d'argent, et que le peuple apprît à préférer la charité aux indulgences (1). »

Miltitz n'eût pas dicté certainement une autre lettre à Luther. Comment n'eût-il pas été joyeux? Pouvait-il supposer qu'il était la dupe du moine; qu'une soutane de bure cachait sous ses plis plus de finesse et d'astuce que la robe d'un diplomate; que l'hôte d'une cour où les lèvres ne disaient pas toujours ce que pensait le cœur, était joué par un petit frère allemand? Et Léon X, comme il dut être trompé par cette phraséologie caressante, obséquieuse, qui baise la terre et rampe en serpent;

(1) Voy. la lettre aux Pièces justificatives, n° IX.



par ces flots d'encens qui s'exhalent de chaque période; par ce parfum de louanges qui semble si enivrant; par ces hyperboles latines, qui, pour être reproduites dans leur candeur native, défieraient la langue la plus riche en images! Qu'on s'y prenne comme on voudra, jamais en français on ne traduira ces mots si amoureusement étudiés, et qui semblent si naturellement tomber de la plume: *Fex hominum*, *pulvis terræ*, *paternas Christi vicarias aures*. Luther n'est pas seulement un agneau, mais une pauvre petite brebis, *ovicula;* il ne crie pas, il bêle (1). Le voilà tel qu'il se montre à l'envoyé du pape, comme il veut qu'on le juge à la cour de l'électeur de Saxe, son protecteur. C'est Luther se posant en public, devant ses juges, en face de l'Allemagne. Mais attendez, le rôle change; le frère va se dépouiller de sa toison de brebis pour revêtir une peau de couleuvre; et au lieu de bêlements plaintifs, il reprendra cette voix de tonnerre que nous lui connaissons. Le voici en tête à tête avec ses amis d'enfance, Spalatin, Égranus, Staupitz; sans témoins, sans mystères. Écoutons:

Veut-on savoir ce qu'est ce Miltitz, l'*honestus vir* de la lettre à Léon X, du 3 mars? « Un trompeur, un menteur, qui l'a quitté, lui donnant un baiser, baiser de Judas, et en versant des larmes, larmes de crocodile (2). L'hôte d'Al-

(1) Ego fex hominum et pulvis terræ... Quare paternas ac verè Christi vicarias aures huic oviculæ interim clementissimè accommadare dignetur Beatitudo tua, et balatum meum hunc officiosè intelligere.

(2) Mutavit violentiam in benevolentiam fallacissimè simulatam...



tenbourg, ce joyeux et franc buveur, qui trinquait à la saxonne, en vidant d'énormes pots de bière d'Eimbeck, venait armé de soixante-dix brefs apostoliques pour le prendre et le conduire captif dans son homicide Jérusalem, dans sa Babylone pourprée, comme on l'a dit à la cour du prince (1). »

Désire-t-on connaître ce qu'il pense de la cour de Léon X? « Ah! que je voudrais qu'on répandît ce dialogue de Jules et de Pierre, où nous sont révélées les abominations de Rome; révélées, non pas, car où ne sont-elles pas connues? et que les cardinaux vissent leur tyrannie et leur impiété traduites à tous les regards! »

Sur la proposition de Miltitz il a choisi pour juge de sa doctrine l'archevêque de Salzbourg; tournez quelques feuillets de sa correspondance, et vous verrez quel cas il fait de l'épiscopat: « Ils m'appellent superbe et audacieux, ces évêques; je ne dis pas non! mais que sont-ils ces hommes-là, pour savoir ce qu'est Dieu, ou ce que nous sommes (2)? »

Or c'est à Scultet qu'il fait allusion ici, à ce prélat dont il a si souvent vanté la science.

Sic amicè discessimus etiam cum osculo (Judæ scilicet), nam et inter exhortandum lacrymabatur. Ego rursùs dissimulabam has crocodili lacrymas à me intelligi. — 2 feb. 1519, Sylvio Egrano.

(1) Missus ad principem nostrum, armatus plùs 70 apostolicis brevibus, in hoc scilicet datis, ut me vivum ac vinctum perduceret in Hierusalem homicidam illam Romam. — 2 feb. 1519. Sylvio Egrano. — Aurifaber, t. I, p. 140. — Lœscher, l. c., t. III, p. 956.

(2) Superbum me vocant et audacem, quorum autem neutrum negavi; sed non sunt ejusmodi homines qui sciant quod vel Deus sit, vel ipsi simus. —Georgio Spalatino, 12 feb.—De Wette, t. I, p. 224.

Il s'est prosterné jusqu'à terre en confessant qu'il n'est sous le ciel aucun pouvoir au-dessus du pouvoir des clefs; il a conjuré avec humilité Léon X et le nonce de ne pas croire aux calomnies de ses ennemis, qui le peignent comme voulant toucher à l'autorité pontificale. Attendez quelques heures seulement, donnez-lui le temps de clore sa lettre au pape et de la remettre à Miltitz; laissez sécher l'encre de la suscription. En voici une autre qu'il écrit à Spalatin, son confident bien-aimé : « Faut-il que je vous le dise à l'oreille? en vérité, je ne sais si le pape est l'*Antechrist* en personne ou son apôtre, tant le Christ, c'est à-dire la vérité, est corrompu, est crucifié dans ses décrets. Je suis déchiré en voyant qu'on ose se jouer ainsi du peuple de Jésus (1). »

Or, même quand nous ajouterions foi à tout ce que les écrivains protestants publient sur la faiblesse de caractère de Miltitz, et qu'ont répété trop légèrement des écrivains catholiques; ce qu'il faut dire bien haut à l'éternel honneur de ce diplomate, c'est que c'était un honnête homme, une âme trop confiante, si l'on veut, mais franche et loyale, un Saxon en un mot du bon vieux temps. Au moment

(1) In aurem tibi loquor, nescio an Papa sit Antichristus ipse vel apostolus ejus; adeò miser corrumpitur et crucifigitur Christus (id est veritas) ab eo in decretis. Discrucior mirum in modum, sic illudi populum Christi, specie legum et christiani nominis. Aliquando tibi copiam faciam annotationum mearum in decreta, ut et tu videas, quid sit leges condere, postpositâ Scripturâ ex affectu ambitæ tyrannidis, ut taceam quæ alia romana curia Antichristi opera simillima exundat. — Spalatino, 12 mart. — De Wette, l. c., t. I, p. 239.

où Luther l'accusait de félonie, Luther avait sur sa table une lettre autographe où Miltitz lui disait : « Je viens d'écrire à notre saint père, une lettre où je le presse de vous adresser un bref qui, je l'espère, terminera cette malheureuse affaire ; » et l'hôte confiant d'Altenbourg faisait ce qu'il avait promis (1).

Maintenant qu'on nous dise si dans cette grande question religieuse, où Rome est intéressée, la papauté a failli à ses devoirs ; si elle n'a pas accompli les préceptes du Christ et les maximes de l'Évangile ; si elle n'a pas épuisé pour Luther toute l'huile de Galaad, comme parle l'Écriture. Voici près de trois ans que le monde est troublé par des querelles sur les indulgences : vous ne trouverez pas à cette heure un village d'Allemagne où le nom de Luther n'ait retenti, où l'on ne se passionne pour ou contre ses thèses. A mesure que le temps a marché, ses doctrines ont grandi ; elles gagnent du terrain, cessent d'être modestes et vont le front levé. Luther n'est plus ce pauvre moine trop heureux de son « petit trou ; » sa chaire est partout. Il n'est plus maître même de sa pensée. Veut-il la tenir cachée jusqu'à des temps plus propices ? l'imprimeur ne craint pas de lui désobéir, et publie par feuilles détachées des opinions qui se répandent de toutes parts. A Rome, Miltitz vous le dira, on eût donné tous les

(1) Ich habe unserm heiligsten Herrn geschrieben, und auf fleißigste angehalten, daß von ihrer Heiligkeit Briefe und Brevia ausgefertigt würden, damit eüre Vaterheit suche glücklich, wie ich hoffe, abgethan würden. — Walch, t. XV, p. 865.



trésors du Vatican pour assoupir ce grand tumulte. François Ier, dans toute sa gloire, et Charles d'Autriche, n'ont pu le faire oublier que pendant les jours de l'élection impériale : et ces jours se sont bien vite passés. Pour détourner la tempête, quels moyens Léon X n'a-t-il pas employés? C'est d'abord, comme nous l'avons vu, dès que l'intégrité du dogme catholique est menacée, des brefs adressés à des archevêques et des évêques d'Allemagne, aux divers ordres, aux couvents de la Saxe et du Wittemberg, dont la voix n'est point entendue de Luther. Alors le pape a recours à la puissance civile ; Maximilien n'est pas plus heureux. Peut-être que la pompe romaine éblouira les regards du moine? Luther la voit et sourit. Cajetan est usé au bout de deux conférences. Voici Miltitz qui tue de quelques paroles amères le chef des quêteurs Tetzel ; puis Staupitz, puis Jérôme Spalatin, et jusqu'à de pauvres moines de Juterbock, qui à défaut de science, eux, n'ont à faire parler que leur conscience troublée par tant de discordes.

A Juterbock, des religieux franciscains contristés de ces scandales qu'un prêtre répand en Allemagne, se rassemblent sous la présidence de leur supérieur, et extraient des divers écrits de Luther quatorze propositions dont s'est effrayée leur foi, et qu'ils défèrent à l'évêque de Brandebourg. Ils ne pouvaient comprendre que le Saxon eût soutenu cette étrange proposition devant le cardinal Cajetan : que l'autorité du laïque se fondant sur l'Écriture, est supérieure à celle du pape, à celle du concile, à celle de l'Église. Cette simplicité de

colombe était au fond de la véritable science. Mais Luther veut avoir raison contre le sens commun lui-même : « Oui, répond-il aux cénobites de Juterbock, au laïque armé de l'Écriture sainte il faut croire plus qu'au pape, plus qu'au concile, plus qu'à l'Église elle-même. C'est la doctrine de saint Augustin, et il n'est au monde que des moines observantins, au front de prostituée, pour soutenir le contraire (1). »

Ainsi passaient en s'inclinant devant Luther, tiare et diadème, robe rouge et robe de bure. Il y avait là, certes, de quoi émouvoir une âme, quelque inflexible qu'on la suppose; et pourtant Luther résiste. Il ne veut rien écouter : pourquoi? A l'entendre, c'est Dieu qui le presse et le pousse, *rapit et pellit;* il n'est plus maître de lui; ce mouvement des esprits, ce désordre des intelligences, « cette grande plaie du ciel », n'ont rien qui l'effraye (2); il veut à toute force accomplir sa mission, sans peur du jugement des hommes, des avis de ses compagnons d'étude, des menaces, des foudres de

(1) Quòd laico habenti auctoritatem, plùs sit credendum quàm papæ, quàm concilio, IMO QUAM ECCLESIÆ, hoc etiam juristæ docent... et adeò ut catholicum, ut Augustinus in multis locis, hoc pro regulâ habeat legendi auctores. Nec fuit aliàs tam fœdus hæreticus qui hoc negârit, nisi novi isti hæretici Jutterboccenses observantini qui fronte suâ meretriciâ sacratissimas patrum doctrinas quas nunquam legerunt, pronuntiant pestiferas, etc. — Venerabilibus patribus conventùs Jutterboccensis ordinis minorum. — 15 maii 1519. — De Wette, l. c., t. I, p. 268.

(2) Non fuit causa quæ plus negotii fecisset vulgo isti otiosissimo cardinalium et Romanantium Romanatorum. Ego gaudeo. — Sylvio Egrano, 2 feb. 1519.



l'Église, de l'exil ou de la mort (1). Il ne craint qu'un homme, et ses lettres témoignent combien ses craintes sont vives, c'est l'électeur de Saxe qui grandit ici de toutes les adulations de Luther. Aussi bien Frédéric d'un mot pourrait briser cet instrument de trouble, et faire de Luther ce que le bras séculier fit de Jérôme de Prague ou de Jean Huss : mais il ne l'essayera pas ; non que sa foi flotte indécise, qu'il se tourmente de la question des indulgences, qu'à ses yeux la grâce ne puisse s'allier à notre libre arbitre, ou qu'il ait la conviction que les écrivains réformés lui prêtent ; mais il a un enfant naturel auquel Rome a refusé un bénéfice, et voilà vraisemblablement l'explication de son penchant pour Luther et de sa politique envers le saint-siége (2). Aussi, maintenant que Miltitz et les évêques pressent Luther de remplir sa promesse, et de porter sa cause devant le juge qu'il a choisi lui-même dans le colloque d'Altenbourg (3) ; Frédéric se tait et ne s'étonne même pas du refus du moine. Ses motifs à lui, Luther, pour ne pas céder à Miltitz, les voici, énumérés dans une lettre au camérier du pape (4).

«C'est qu'à Altenbourg il jugeait que sa comparution devant l'archevêque était nécessaire, mais

(1) Staupitio, 26 feb. 1519.

(2) Pallavicini, l. c., t. I, chap. 13.

(3) Placuit principi ut ipse nominarem episcopum qui hoc causæ perageret ; ego nominavi archiepiscopum, et primò Treverensem, deinde Salzburgensem, tandem Naumburgensem, comitem illum palatinum.—Spalatino, 19 feb. 1519. — De Wette, l. c., t. I, p. 213.

(4) Miltitio, 17 maii 1519. — De Wette, l. c., t. I, p. 276.

maintenant que ses doctrines se sont montrées au grand jour, à quoi bon ? Qu'on lui désigne les articles qu'il doit rétracter, en lui donnant les motifs de cette rétractation. C'est ensuite qu'une dispute solennelle lui est offerte à Leipzig, par Eck, l'archevêque n'ayant pas voulu qu'elle eût lieu à Augsbourg. Or, s'il refusait d'accepter ce défi, quelle ignominie rejaillirait sur lui, sur ses amis, sur son ordre, sur l'université et l'électeur de Saxe son protecteur? Est-ce que tant d'illustres personnages qui doivent assister à ce tournoi ne sont pas des docteurs aussi compétents qu'un archevêque ou un cardinal? Et puis, ajoutait-il, je ne veux pas pour juge d'un Cajetan, qui aurait voulu me faire renoncer à la foi chrétienne, et qui n'est rien moins que catholique (1). »

L'Érostrate d'Augsbourg, l'Arminius Germain, le théologien qui met en feu l'Italie, usait ses vêtements en véritable écolier. Sa soutane était trouée de tous côtés. Il s'adresse à l'électeur pour en avoir une autre. Le secrétaire de Sa Grâce en promet une: deux mois se passent, le drap n'arrive pas: nouvelle lettre plus pressante : nouvelle réponse plus explicite. A la fin, le moine s'impatiente, et il écrit:

---

(1) Sed age, sint illa omnia plena : tamen coram R. D. cardinale nolo hanc causam agi : nolo eum præsentem, neque dignus est ut qui me à fide christianâ tentavit Augustæ deturbare; ego eum dubito esse catholicum christianum. Atque si etiam fuerit, scribam ad romanum pontificem et dominos cardinales, ac coarguam eum, si se ipsum non emendavit in omnibus quibus fœdissimè errat. Doleo legatos sedis apostolicæ tales esse qui Christum abolere moliantur. — De Wette, t. I, p. 276.



« Vos paroles ont beaucoup de fil, je ne dis pas non; mais de ce fil on ne fait pas une bonne souquenille (1). »

---

(1) Blandorum verborum fila ducere probè novit, sed pannus bonus ex illis non texitur.

Cons. sur l'entrevue de Miltitz et de Luther : — Les lettres de ce dernier, janvier 1519, à Jer. Düngersheim, p. 205, De Wette; 11 janv. à Spalatin, 209; à Scheurl, 13 janv. 211; 19 janv., à Spalatin, 212; 2 fév., à Egranus, 215; 31 janv., à Düngersheim, 218; 12 fév.. à Spalatin, 223; 20 fév., à Staupitz, 231; 13 mars à l'électeur Frédéric, 237; 13 mars à Spalatin, 238.

CHAPITRE XIX.

ECK ET CARLSTADT. — 1519.

Luther, à Augsbourg, règle les termes d'une dispute entre les deux théologiens. — Portraits d'Eckius et de Carlstadt.

Eck se trouvait à Augsbourg quand Luther se présenta devant le cardinal Cajetan. Il venait de proposer une dispute théologique sur les questions qui travaillaient le monde, à Carlstadt, qui l'avait acceptée. Luther en avait réglé la forme et la matière. Eck, dans un programme, *schedula*, qu'il répandit à grand nombre, annonça fastueusement cette nouvelle à l'Allemagne, en attaquant avec aigreur quelques-unes des thèses de Luther (1).

---

(1) Ranke, l. c., t. I, p. 466. — Bartholini commentatio de comitiis Augustanis, p. 615. — Epistolæ Lutheri, Sylvio Egrano, 3 febr.; Spalatino, 7 febr.; Lango, 13 april. 1519, — Raumer, Neuere Geschichte Europa's, t. I. — Marheinecke, l. c., t. I.

Le 3 mai 1518, Carlstadt fit paraître à Wittemberg, en réponse à diverses attaques du Dr. Eck contre l'orthodoxie des membres de l'université de cette ville, un ouvrage qui a pour titre : — D. Andreæ Carlstadti et archidiaconi Wittenburgens. CCCLXX et apologeticæ conclusiones pro sacris literis et Wittenburgens. compositæ. Ejusdem Defensio adversùs monomachiam D. Joannis Eckii, theologiæ doctoris, grand in-8.

Carlstadt, dans cet opuscule, ne dit rien des indulgences. Nous savons pourquoi : il ne pensait pas alors sur cette matière comme Luther (De Wette, t. I); mais il s'étend longuement sur la péni-

Luther ne demandait pas mieux que de disputer. Son programme est d'une rare insolence. On en jugera par quelques fragments de sa lettre à Carlstadt.

« Salut! Notre Eccius, illustre maître, vient de publier une *schedula*, où il annonce en termes ampoulés, selon sa coutume, qu'il va disputer avec vous à Leipzig. Vous savez que pendant mon séjour à Augsbourg, j'arrangeai la forme d'une discussion tout amicale, entre vous et Eccius, et que vous acceptâtes de grand cœur. Mais voilà que cet homme, comme il se rappelle admirablement nos conventions et sa promesse! après vous avoir honteusement outragé, et tout ayant l'air de vous attaquer, me prend pour point de mire, faut-il dire, de ses coups de grenouilles ou de mouches (1)?..

» Je croyais en vérité à une lutte décente sur toutes les choses sérieuses que vous vous proposiez de

---

tence, et paraît adopter l'opinion de quelques théologiens du couvent des augustins que la satisfaction est inutile, et par satisfaction, c'est l'œuvre qu'il entend.

Dans le cours de la discussion, plus d'une fois le nom du Dr. Eck revient, et presque toujours avec quelque épithète louangeuse; il le nomme le très-docte Eckius.

Le livre se termine par cette formule : Sacrosanctæ Romanæ Ecclesiæ omnia subjicimus.

Une chose bien remarquable, c'est que l'image à laquelle il devait faire plus tard une guerre si vive, apparaît resplendissante sur le titre de l'Opuscule. Il y a placé les quatre pères de l'Église, saint Jérôme, saint Augustin, saint Ambroise, saint Grégoire.

(1) Sed ecce homo pulchrè memor et sibi constans, postquàm te fœdè infamârat, tandem promittit in te; sed vertit in me impetum ranarumne an muscarum suarum, nescio. — Eruditissimo D. Andreæ Bodenstein Carlstadio. — De Wette, l. c., t. I, p. 250.

traiter : sur la grâce de Dieu, sur la misère de l'homme, etc.

» Or, je ne veux pas, mon cher André, que vous vous présentiez seul à cette misérable dispute qu'il vous offre, parce que d'abord il m'attaque moi aussi, et qu'il n'est pas juste ensuite qu'un homme de votre science s'abaisse jusqu'à prendre la défense de ce que j'appelle mes fantasques imaginations...

» Ah ! mon cher Eccius, je ne t'accuse pas d'un appétit de vaine gloire auquel tu auras succombé, en publiant ton programme... Je ne t'accuse pas d'avoir frauduleusement, inhumainement, anti-théologiquement présenté au docteur Carlstadt des propositions sur lesquelles tu savais bien qu'il ne voulait pas disputer ; comptant, ainsi que tu le croyais, sur quelques bouffées de fumée que tu attraperais dans un tournoi où tu n'aurais pas d'adversaire ;

» Je ne te reproche pas, adulateur effronté du pape, de m'attribuer des enseignements de ta façon : cela convient à un théologien comme toi. Seulement je veux que tu saches que nous comprenons tes roueries, tes malheureuses figures sans figure, et t'avertir charitablement, dans l'intérêt de ta gloire, de t'y prendre plus adroitement pour venir frotter ton nez à notre talon : garde pour tes cuistres de consophistes cette rustique et caline finesse.

» Donc, mon héros, fais l'homme et ceins ton glaive sur ta cuisse. Si dans l'intérêt de ton repos, tu m'as récusé comme médiateur, tu m'accepteras peut-être pour second dans le combat.

Non pas que j'aie la prétention de te vaincre ; mais après toutes tes victoires lombardes, pannoniennes, bavaroises, je veux te fournir l'occasion d'ajouter à tous tes titres de triomphateur, ceux de saxonique et de misnien, et de toujours auguste, si tu le veux. A vrai dire, j'aimerais mieux que tu enchaînasses ce monstre que tu nourris contre moi ; que tu rendisses en public cette bile qui te travaille l'estomac, et que tu en finisses enfin avec tes menaces de majesté théâtrale (1). »

Mais qu'était-ce que ce professeur qui avait ainsi le bonheur d'allumer la colère de Luther ? Eck n'était pas seulement un grand théologien. Vous allez le voir (2).

A cette époque, étudiait à Ingolstadt un enfant du nom d'Urbanus Regius, qui faisait la joie de ses professeurs, mais qui, l'école fermée, fréquentait les tabagies où il dépensait l'argent que ses parents lui envoyaient pour payer ses maîtres. Il avait fait des dettes ; il devait à l'aubergiste, il devait à ses camarades, il devait à des bourgeois de la ville ; si bien que pour s'acquitter il vendit un jour ses livres et sa garde-robe. Ses créanciers payés, il lui restait quelques gouldes dont il achète une épée et une hallebarde. L'écolier veut être soldat, et s'enrôler pour faire la guerre aux Turcs. Il était sur la

(1) Quanquam mallem, ut monstrum quod jam diù in me alis, et quod te malè habet, aliquandò pareres, nauseas, quibus stomachus tuus periclitatur tandem evomeres in publicum, minisque illis tuis basiliscis et gloriosis per omnia finem imponeres. — De Wette, p. 250.

(2) Geschichte der durch Publication der päbstlichen Bulle wider D. Martin Luther, im Jahr 1520 erregten Unruhen, in-4. — Altdorf, 1776, p. 4 et s.



grande place, en ligne avec ses camarades, recrues comme lui, quand Eck vient à passer, jette un coup d'œil sur ces soldats improvisés, et parmi eux reconnaît avec étonnement Urbanus Regius. Jugez de sa surprise! Son parti est bientôt pris. Eck s'abouche avec quelques riches bourgeois, et la rançon de Regius est trouvée, et Regius en liberté. Tout n'est pas fini. Le lendemain, le chancelier écrit une lettre aux parents de l'écolier, une lettre sévère, où il les menace de la colère de Sa Grâce l'électeur, s'ils n'envoyent à leur enfant de quoi vivre et étudier en paix : l'argent ne se fit pas attendre.

Et quelques années plus tard, Regius sortait de l'université d'Ingolstadt, avec toutes sortes de talents dont il se servait pour attaquer la foi de son vieil ami le docteur (1).

Eck savait ce qu'il valait, il le savait trop bien peut-être ; l'orgueil était le péché où il retombait le plus souvent. Quand il rencontrait sur sa route des hommes comme Luther, il est juste de remarquer qu'il s'inclinait ; mais quand par hasard ou par bonheur il trouvait embarrassant son chemin, un de ces théologiens qui s'appelaient Osiander ; alors il était d'une impertinence bouffonne.

Osiander lui reprochait dans un triste pamphlet dont le titre même est oublié (2), d'avoir pris le

---

(1) Voir la biographie d'Urbanus Regius, dans : Dr. Luther und seine Zeitgenoßen, von Th. Effner, t. II, p. 120 et suiv.

(2) Verantwortung des nürnbergischen Catechismi wider den ungelerten, zenkischen Sophisten, Hannsen Mayr von Ingolstadt, der sich lest nennen Johannes Eck. — Andreas Osiander, Nürnberg, 1539, in-4.



nom de Jean Eck, pour remplacer celui de Mayer, qu'il portait autrefois.

« Vraiment, répond le professeur, ce Mayer, que les papistes s'obstinent à nommer Eck, mais les papes ne l'appellent pas autrement. Voici des lettres de cardinaux, d'évêques, d'archevêques, d'empereurs, de rois, de princes, avec la suscription : au docteur Eckius, à Ingolstadt. Jean-Michel Mayer von Eck était mon père, qui pendant trois ans fut bailli d'Eck. Le fils a étudié trois ans le droit sous d'illustres maîtres : Ange de Besuzio, Paul de Citadinis, Ulrich Zasius, la lumière du droit, *lucerna juris*, Blasius Eichhorn, Sonnenberg et d'autres. Voyons donc, Hosandérie, dis-moi un peu les noms de tes professeurs en théologie : les miens les voici : Chunrat Summerhat, Wendel Steinbach, Jacques Lemp, Dietrich Sustern, mes professeurs ordinaires; puis Arnold de Tongres, Geor. Northofer, Jean Winkler, Jean Brisgoicus... Qu'as-tu donc écrit, toi, des misères? moi j'ai traité de la dialectique et de l'éthique d'Aristote, j'ai composé *Chrysopassus de prædestinatione*, *de Mysticâ theologiâ Dionysii*, *de Juramento*; j'ai prêché sur le sacrement de l'autel, sur le Décalogue, j'ai fait de l'exégèse sur les prophéties d'Aggée, de Malachie, sur le premier et le vingtième psaume; j'ai composé trois livres sur la primauté de saint Pierre; quatre livres sur la pénitence, trois livres sur le sacrifice de la messe, sur les briseurs d'images et sur ton ordination (1).

(1) Schutzred kindlicher Unschuld wider den Catechisten Andre Hosander



Un homme de cette vanité devait aimer la dispute, et il l'aimait avec passion. C'était un jouteur impitoyable qui n'épargnait à son adversaire ni le sarcasme, ni l'insulte, qui le déchirait jusqu'au sang, et la lutte finie, chantait lui-même sa gloire à faire mourir de honte ou de ridicule son malencontreux rival. Il avait promené dans une partie de l'Europe son insatiable manie de duel théologique: tout lui était bon pour disputer, la chaire comme la table. En chaire comme à table, il avait une mimique tout italienne; sans cesse en mouvement, il argumentait avec l'épaule, la tête, la main et les pieds; beau de style et de science, doué de poumons de Stentor, et d'une mémoire qu'eût enviée Pic de la Mirandole; une de ces natures, enfin, dont on aime presque autant les défauts que les qualités.

Eck ne ressemblait guère à son rival.

André-Rodolphe Bodenstein était né à Carlstadt en Franconie. Il fit de bonnes études, visita l'Italie, séjourna quelques mois à Rome, vint à Wittemberg, où après avoir reçu les ordres, il fut nommé successivement archidiacre et chanoine de l'église du château, puis en 1502, obtint le grade de docteur, et fut choisi pour professer la théologie à l'université fondée par l'électeur Frédéric (1).

---

und sein Schmachbüchlein, durch D. Johann Ecken zu Ingolstadt, 1540, in-4°.

(1) Gottfried Arnold's unpartheyischen Kirchen- und Ketzer Historie, vom Anfang des Neuen Testaments bis auf das Jahr Christi 1683, Frankfurt am Mayn, 1729, 2 vol. gr. in-4°, t. I, p. 695.—Hagenbach, Vorlesungen, 2c. t. I, p. 204, 205.



Nulle existence de novateur n'offre, comme celle de Carlstadt, d'aussi cruels exemples d'instabilité de fortune. Pendant huit ans de sa vie, l'archidiacre est adoré et fêté: Luther n'a pour lui que de douces paroles : il l'appelle son maître et son ami. En lui dédiant son commentaire sur les épîtres aux Galates, il lui donne le titre de théologien profond (2). Mélanchthon fait comme Luther : il exalte la science de Carlstadt, qui n'a pas de rival en doctrine et en érudition (2). Chaque matin, l'archidiacre voit son nom entouré d'auréole dans une lettre que lui montre le moine augustin : on le chante en vers comme en prose.

Mais un jour, cette pauvre tête qui commence à se troubler, n'y peut plus tenir, elle s'égare et se perd. Fou de vanité, Carlstadt veut montrer au monde qu'il est digne de l'encens qu'on brûle pour lui depuis huit ans : il prend la Bible, la lit, se croit illuminé, et a le courage de penser et d'écrire autrement que Luther. Alors ce n'est plus qu'un apostat, qui dans un seul jour perd tous ses titres de gloire. Mélanchthon en fait une sorte de rustre, à qui Dieu a refusé la raison, l'intelligence, la science et jusqu'aux sens organiques (3); et Luther, en riant aux

---

(1)... Dem vornehmsten Vertheidiger der reinen Theologie, seinen *Præceptorem* und ältesten in Christo. — Luther's Werke, t. I, Ep. 84; t. 1, Op. lat., p. 385. — Arnold, l. c., t. I, p. 695.

(2) Carlstadt ist ein guter redlicher Mann, und von seltener Gelehrsamkeit, und ist gelehrter als man sie insgemein zu finden pflegt. — Epist. ad auctorem Paralipomen. ad Conrad. Ursperg, p. 476.

(3) Es ist ein wilder Mann gewesen ohne *sensu communi* und der kaum seine fünf Sinnen brauchen könnet. — Lib. de Sententiis veterum de Cœnâ Domini.



éclats, prétend que le lépreux se vante de manger chaque matin à son déjeuner un Saint-Esprit même avec les plumes (1) : c'est la plus hardie, mais non pas la plus cruelle des injures que Luther a prodiguées à son professeur.

Pour nous, qui l'avons étudié sans passion, Carlstadt est un rhéteur bouffi de vanité, amoureux plus encore du bruit que de la gloire, décidé, pour qu'on parle de lui, ne fût-ce qu'une heure de la journée, à soutenir les plus folles imaginations, à monter au besoin sur les tréteaux, afin de vendre à quelques esprits faibles ses rêves de nuit et de jour; tantôt se cramponnant à la lettre, si la lettre peut faire rire, comme dans son exégèse, sur le passage du Nouveau Testament : Allez, quiconque croira et sera baptisé, obtiendra le royaume des cieux, d'où l'archidiacre tirait la conclusion que la foi doit précéder l'acte baptismal; tantôt, désertant la lettre pour chercher l'esprit qui ne le tue pas, mais qui l'immole à la risée des protestants et des catholiques, comme dans son interprétation des paroles de la cène; tantôt revenant à la lettre, quand son trope a cessé d'amuser le monde théologique, pour crier des petits pâtés dans une misérable bourgade, en portant sur sa poitrine cet arrêt divin, dont Dieu frappa nos premiers pères : Tu travailleras à la sueur de ton front. Esprit fantasque, toujours prêt au premier chant du coq à renier son maître, dans le seul espoir qu'on dira dans le

(1) Er wolle gesehen seinen als der aller höchste Geist, der den Heil. Geist mit Federn und mit allem gefressen habe. Op. Luth. Altenb., t. III, p. 41.



monde qu'il vient d'apostasier de nouveau. Du reste, âme sans fiel ni malice, qui ne sut jamais haïr, qui supporta avec courage la misère et l'exil, plus digne enfin de pitié que de colère, et que Geiler, s'il eût vécu quelques années plus tard, n'aurait pas même voulu donner pour pilote à son Navire des Fous, parce que le pilote eût fait échouer le bâtiment sur quelque banc de sable, afin que les côtes de la Baltique retentissent du récit de ce naufrage.

Voilà les deux champions qui partaient, l'un de Wittemberg, l'autre d'Ingolstadt, pour se rencontrer à Leipzig (1).

---

(1) *Consulter* sur *J. Eck* : Rotmar, Annal. Ingolstadiensis academiæ. — Cornel. Loos Callidii illustrium Germaniæ scriptorum Catalogus quo doctrinâ simul et pietate illustrium vita et operæ celebrantur, quorum potissimùm ope literarum studia Germaniæ ab an. 1500 usque LXXXI sunt restituta et sacra fidei dogmata à profanis sectariorum novitatibus et resuscitatis veteribus olim damnatis erroribus vindicata, Moguntiæ, in-8., 1581. — Christ. Siegm. Liebens, Lebensbeschreibungen der vornehmsten Theologen, so wohl evangelischer als päbstlicher Seite, welche anno 1530 den Reichstag zu Augsburg besucht.

Sur *Carlstadt*.—Daniel Gerdes, Scrin. antiq. sive, Miscell. Groning, prem. part. du t. I, p. 1-56. —Doct. Andreä Bodenstein, sonst Carlstadt's Leben, in-4, 1710. — Mich. Stricii Dissertatio de Andreâ Bodenstein Carolostadio, Lubecæ, 1708, in-8.—J. Fred. Mayeri Dissertatio de Carolostadio, Halens.

CHAPITRE XX.

DISPUTE DE LEIPZIG. — ECK ET CARLSTADT. — 1319.

Luther avant son départ pour Leipzig. — Lettre d'Eck au docteur. — C'est sur la primauté du pape que s'établit la lutte. — Arrivée de Carlstadt et Luther à Leipzig. — Dispositions hostiles des Lipsiens envers les voyageurs. — On convient que les actes de la conférence seront recueillis par des notaires et envoyés à diverses universités. — Commencement de la dispute. – Thèses soutenues par l'archidiacre qui nie la liberté morale. — L'orateur, accablé par Eck, se retire. — Jugement d'écrivains protestants sur Carlstadt.

On disait que Luther n'oserait point aller à Leipzig et qu'il avait peur de son rival. « J'irais, dit-il, quand bien même je n'aurais pas l'espoir d'enlacer ce tortueux sophiste, cet homme de bruit et de vanité... Le Christ m'aidera (1)... Le Christ découvrira ses larves, et comme parle Job, ôtera le voile qui couvre sa figure. Voici des lettres que je vous envoie de cet Eccius, tout bouffi d'orgueil, de ce petit dieu de l'Olympe qui se croit sûr de la victoire... Vous savez que j'ai affaire à un sophiste frauduleux, superbe, braillard, à double peau, qui veut me commettre en public, et me vouer aux

---

(1) Ego verò etsi non spero me capturum lubricissimum sophistam, deinde clamosum mirè ac fastuosum, tuebor tamen, Christo propitio, mea. — Johanni Lango, 13 mart. — De Wette, t. I, p. 254.

fureurs du pape (1)... Me voilà sous les coups des théologiens, et surtout de ce Dungersheim, taureau, bœuf et âne, et grand mangeur de paille (2).

« C'est nous, Germains (3), qui avons protégé, soutenu les pontifes romains, et pour prix de nos services, il nous faut supporter leurs menaces, leurs extorsions, leurs vols au pallium et à l'épiscopat !

Eck venait d'écrire à Luther :

« Le 22 du mois passé, je vous dis le jour que nous avions fixé pour disputer. Comme Carlstadt n'est plus que votre second, et que vous êtes aujourd'hui l'homme de la lutte, c'est à vous de fixer le jour où elle s'ouvrira (4). »

Nous nous rappelons l'époque où Luther montait en chaire pour combattre non pas le mérite des indulgences, mais le trafic qu'on en faisait en Allemagne. Ce qu'il semblait demander avec la Saxe et le Wittemberg, c'est qu'on imposât silence à Tetzel et « aux marchands de choses saintes. »

---

(1) Spalatino, 13 maii. — De Wette, l. c., t. I, p. 262.

(2) Theologi interim me proscindunt, præsertim ille taurus, bos et asinus qui paleas comedit. — Lango, 18 mart. — De Wette, l. c., t. I, p. 255.

(3) Nos Germani tantùm, accepto imperio, Romanos pontifices stabilivimus, quantùm potuimus. Ideò in pœnam rursùs eos passi sumus dirarum tortores, et vexatores et nunc palliorum et episcopatuum exhaustores. — Spalatino, maii. — De Wette, l. c., t. I, pag. 263.

(4) Ich habe den 22ten Tag des Brachmonats bestiemt, an welchem wir den Anfang zur Disputation machen wollen. Weil nun Carlstadt ener Vorfechter ist, ihr aber der Principal seyd,... deshalben will es sich geziemen, daß ihr selbst dahin kommt. — Riederers Nachricht zur Kirchengeschichte p. 48, 178.



Aujourd'hui il ne s'agit plus d'indulgences : l'indulgence a vieilli. Il vient de se mettre en route avec Carlstadt et Mélanchthon pour Leipzig, afin d'y défendre d'autres thèses ; par exemple : que l'homme ne peut opérer que le mal ; que le juste pèche, même en faisant le bien ; que le purgatoire ne saurait se prouver par l'Écriture ; que la pénitence doit commencer toujours par l'amour et jamais par la crainte, et enfin, que la primauté du pape est de droit humain et non de droit divin (1).

Si Luther triomphe à Leipzig, il n'y a plus de papauté : car ôtez à la papauté son origine divine, ce n'est plus qu'un pouvoir humain, qui participe de la nature des œuvres humaines, changeant avec le temps, infirme, caduc, et mourant de vieillesse ou de maladie (2). Si l'homme l'a fait, l'homme peut le défaire. Sans le rayon de Dieu, qu'est-ce donc que la papauté? Un titre transitoire, une couronne comme celle des autres rois, dont le peuple se joue dans sa colère, et qu'il transporte à son gré sur le front de qui bon lui semble ! Si la primauté du pape n'était que de transmission humaine, il y a longtemps que l'édifice catholique serait ruiné. Dans les temps d'épreuve et de persécution, sur qui le chrétien jettera-t-il ses regards, pour savoir s'il souffre, s'il combat, s'il meurt pour

(1) Menzel, Neuere Geschichte der Deutschen, t. I. — Hagenbach, Vorlesungen, &c., t. I.

(2) C'est bien ainsi que Luther entendait la puissance pontificale. Ego istam pontificiam potestatem inter eas res numero, quæ sunt neutrales, ut divitiæ, sanitas, et alia temporalia. — Spalatino. — De Wette, t. I, p. 264.



la vérité? — sur son évêque? Mais si, comme au temps de la réforme, cet évêque a failli, s'il a abandonné le dogme pour embrasser les nouveautés de Carlstadt, de Storch, de Munzer, que fera-t-il? Que la papauté soit fille du Christ, alors son œil ne peut pas plus se tromper que sa foi.

Nous disons sur son évêque, parce que Luther tient encore à la hiérarchie; mais quand il soutiendra que nous sommes tous prêtres, à qui donc l'âme qui doute en appelerait-elle? Évidemment à elle seule, c'est-à-dire que le doute invoquerait le doute.

C'était sur une grave question que le chancelier d'Ingolstadt, avec une rare habileté, voulait attirer les débats. La papauté allait donc être livrée à des disputes d'école, la papauté dans ses attributs en quelque sorte mystérieux, qu'aucune voix depuis longtemps n'avait été tenté de nier. Luther avait deviné la pensée de son adversaire et le piége qu'il tendait. S'il admettait le dogme de la transmission divine dans la personne de Pierre et de ses successeurs, la dispute était close; il ne lui restait plus qu'à rentrer dans le cloître. La personnification du Christ dans son vicaire impliquait nécessairement l'infaillibilité du pape : or, Léon X était le légitime successeur des apôtres, et Léon X avait condamné l'hérésie nouvelle. Mais s'il niait cette émanation spirituelle, il se séparait, et d'un seul coup, de l'Église, et perdait beaucoup de grands seigneurs qui avaient intérêt à ménager Rome, beaucoup d'âmes flottantes dont il chagrinait les croyan-

ces, beaucoup de prélats qui aimaient en lui sa vaste science, et jusqu'à des cardinaux, qui au delà des Alpes, ne prononçaient son nom qu'avec une sorte d'admiration. On voit à chaque page de sa correspondance, surtout avec ses amis, combien cette discussion à venir le tourmentait, et tout ce qu'il eût fait pour l'écarter. « En vérité, dit-il à Spalatin, que je voudrais être ailleurs ! je vomirais tout ce que j'ai sur le cœur contre Rome, ou plutôt contre cette Babylone dévastatrice de l'Église et de l'Écriture ; mon ami, on ne peut parler d'Écriture ou d'Église, sans offenser cette bête féroce (1). » Spalatin redoutait lui-même ce duel, et était impatient de connaître les arguments dont se servirait Luther ; mais Luther ne satisfait qu'en partie aux désirs de son ami ; — non pas, dit-il, que je craigne de vous confier les secrets de mon âme, mais parce que le Seigneur ne souffre pas qu'on révèle ses desseins, ainsi que le dit Isaïe : *in novissimis intelligetis consilium ejus* (2).

Il y avait dans cette lutte quelque chose de trop extrordinaire pour que l'âme du moine n'en fût pas saisie d'émotion. Voyez donc ce pauvre cénobite, qui se confond en remercîments pour dix misérables florins que lui a prêtés Spalatin ; le voilà dans le docte Leipzig, disputant avec Eccius, un des plus grands théologiens de l'époque, sur l'origine de la papauté,

(1) Quæ, si alibi essem, evomerem in vastatricem Scripturæ et Ecclesiæ Romam, meliùs Babylonem. Non potest Scripturæ et Ecclesiæ veritas tractari, mi Spalatine, nisi hæc bellua offendatur. — Spalatino, sub fine maii.—De Wette, t. I, p. 260.

(2) Spalatino, sub fine maii. — De Wette, l. c., t. I, p. 262,



alors représentée par ce brillant Médicis, le Mécène et l'ami des lettrés! Léon X et sa tiare entre Eck et Luther! Eck s'inclinant avec respect, et Luther la contemplant dédaigneusement, le sourire sur les lèvres.

S'il faut en croire le théologien d'Ingolstadt, Luther fit son entrée à Leipzig dans un appareil tout militaire, sur un char découvert, assis entre Mélanchthon et Carlstadt, et suivi de deux cents étudiants de Wittemberg, de quatre docteurs, de trois licenciés, d'un grand nombre de maîtres, de nombreux disciples, des théologiens Lange et Égranus, de schismatiques, de hussites qui voyaient en lui un nouveau Jean Huss. Eck était parti d'Ingolstadt pour arriver à la ville ducale, accompagné d'un seul serviteur (1).

Les peuples n'étaient pas encore accoutumés à voir jouer la théocratie en plein théâtre. A Leipzig on comprit que Luther, en se défendant de toute pensée de révolte, venait pour faire de la papauté ce qu'il avait fait des indulgences. A son arrivée, les Lipsiens vinrent offrir à Luther, selon la coutume, le vin de l'hospitalité; mais là se borna leur politesse; ils ne le visitèrent pas, ils ne l'invitèrent pas à souper; ils ne se découvrirent pas même sur son passage; tandis qu'ils s'épuisèrent en respects pour son rival, auquel ils donnèrent un fort beau manteau, et qu'ils accompagnèrent à cheval à toutes les promenades. Le prince électeur

(1) Christ. Huber, Hist. Martini Lutheri, in-4. Ingolstadt, 1582, p. 30.



envoya à Luther un cerf, à Carlstadt une biche pour fêter leur bienvenue.

Au moment de l'entrée des voyageurs à Leipzig, on affichait aux portes des églises un ordre de l'évêque de Mersebourg, Ernest-Adolphe d'Anhalt, qui en sa qualité de chancelier de l'université de Leipzig, défendait toute espèce de dispute sur des matières religieuses : mais le duc Georges ne voulut pas qu'on eût égard au mandement de l'évêque, et menaça de la prison quiconque mettrait empêchement à la réunion projetée (1).

Par ordre de Sa Grâce, on avait préparé, dans le château de Pleissenbourg (2), une vaste salle pour le tournoi théologique. Elle était ornée magnifiquement et tendue de tapis. Deux chaires s'élevaient en face l'une de l'autre, sur lesquelles étaient représentés les deux grands champions, saint Martin et saint Georges (3).

Le dimanche 26 juin, il y eut au Pleissenbourg une réunion préparatoire, où assistèrent les commissaires ducaux, César Pflug, chevalier et chancelier, et Jean Kuchel, secrétaire du prince Georges de Wiedebach, gouverneur du château. Il fut arrêté que les actes de la dispute seraient recueillis et soumis à l'examen de diverses universités, et qu'aucune des parties ne pourrait les publier (4).

Soixante-seize hommes d'armes restèrent aux

(1) Luther's sämmtliche Werke, Halle (Walch), t. XV, p. 1281.
(2) Gretschel, Leipzig und seine Umgebungen, p. 87.
(3) Ranke, l. c., t. I, p. 411.
(4) Vogel's Leipziger Annal., p. 97.

portes du château jusqu'à la fin de la conférence, pour préserver les théologiens de toute insulte.

Le lundi 27, à sept heures du matin, les trois combattants et leurs tenants se réunirent dans la salle du collége des princes, et furent harangués par Simon Pistorius, professeur ordinaire de la faculté de droit. Ils partirent de là pour se rendre à l'Église de Saint-Thomas (1). Après avoir entendu une messe en musique, ils prirent le chemin du château, où les attendaient le prince Jean, le prince Georges d'Anhalt et d'autres grands seigneurs (2).

Pierre Mosellanus, professeur de littérature grecque, ouvrit la séance au nom du duc Georges, dans un discours où il prit soin de recommander aux théologiens, la modération dans le langage, la probité dans les citations des textes, la charité dans la discussion. Le discours dura plus de deux heures (3).

Le discours achevé, l'assemblée se retira pour aller dîner.

A deux heures, la dispute commença sur le libre arbitre. Carlstadt parla le premier, après qu'il eut fait, à la demande d'Eck, une profession de foi catholique, et de soumission à l'Église romaine.

Il est aisé de voir, en lisant la thèse soutenue par Luther, que le maître ne faisait que répéter la leçon de son élève (4). En effet, l'archidiacre établissait

(1) Lingke, l. c., p. 62.
(2) Vogel's Leipziger Annal., p. 97.
(3) Luther's Werke, Halle, t. XV, p. 999-1015.
(4) Nonne omne peccatum est omninò mortale ex naturâ suâ,

comme Luther que l'homme, depuis le péché originel, ne possède pas même l'ombre de la liberté; que les actes qu'il a l'orgueil de regarder comme la manifestation spontanée de sa volonté, n'ont que le voile de la liberté; que sous la main de Dieu l'homme marche, s'arrête, ou recule fatalement; que le mot de liberté, que l'école a fait si fastueusement retentir, ne se trouve pas dans l'Écriture, qu'il est né dans le cerveau de quelques-uns de ces sophistes qu'on a nommés scolastiques; à l'entendre, la liberté morale ne pouvait se vanter que de deux ou trois siècles d'antiquité.

A l'honneur des Lipsiens, il faut dire que la thèse désolante de Carlstadt fut accueillie par des sourires d'incrédulité, pas un des auditeurs ne voulant ressembler à cet homme-machine, créé non pas à l'image de Dieu, mais à celle de l'archidiacre.

Puis vint la question de l'œuvre qui, bonne ou mauvaise, était, suivant Carlstadt, toujours une offense à Dieu. Le brillant professeur d'Ingolstadt démontra, aux applaudissements de l'assemblée, que cette doctrine offensait à la fois Dieu et la créature. Il invoquait le sang du Golgotha et demandait pour qui donc il avait coulé, si l'homme pèche

---

solâ autem misericordiâ Deï veniale? Nonne omne peccatum est contra legem Dei? At contra legem Dei esse, jàm gravissimum est, quantùm in ipso est. Necesse est enim perpetuò separari à Deo, quidquid quodcumque contra legem Dei est, cùm nihil inquinatum intraturum sit in regnum cœlorum... Propositionem Eccianam esse erroneam et impiam, quùm negat justum in omni opere bono peccare, affirmo, aut justum peccare mortaliter, aut peccatum in baptisato remanere. — Resolutiones super tredecim propositionibus Lipsiæ disputatis, etc., in-8, 1519.



toujours, même quand il le recueille pour l'adorer.

Par malheur pour Carlstadt, il avait été décidé que la lutte serait toute verbale et qu'aucun des athlètes n'apporterait avec lui des livres (1). Or, l'archidiacre qui n'avait étudié la matière qu'il discutait qu'imparfaitement, et dont la mémoire était aussi malheureuse qu'infidèle, cherchait ses textes tantôt sur le plafond de la salle, tantôt dans l'œil de ses amis, et quelquefois sur son front couvert d'une froide sueur, et ne les trouvant nulle part, demandait miséricorde et répit jusqu'au lendemain.

Le lendemain, le soleil en se levant inondait de ses rayons la vaste salle du Pleissenbourg, mais ne pouvait arriver jusqu'au cerveau du malheureux archidiacre. Jamais défaite ne fut plus humiliante (2).

---

(1) C'est du moins ce qu'affirme Luther : Carlstadius noster secum libros attulerat. Cùm sit honestissima disputandi et tutissima, ex præsentibus libris loca ostendere et dicta vel probare vel refutare, magno tumultu hoc Eccius noster detrectavit. — Epistola Dr. Martini Lutheri ad Georgium Spalatinum de disputatione suâ. — L'ouvrage original, grand in-8, lettres gothiques, se termine ainsi :

. . . . . Præsens malè judicat ætas;
Judicium melius posteritatis erit.

(2) Les protestants en conviennent.... Carlstadt hatte es sich nicht nehmen laßen, zuerst zu disputiren, trug er wenig Ruhm davon. — Ranke, l. c., t. I, p. 411. — « Carlstadt et Eck disputèrent sur le libre arbitre : l'archidiacre niait, comme Luther, la liberté humaine, opinion aussi fausse qu'offensante pour le sens commun. Lorsqu'il eut été battu par Eck qui lui était si supérieur par le talent de la parole, et parce qu'il avait pour lui le bon sens et l'autorité, la lutte recommença. » (Menzel, neuere Geschichte der Deutschen, t. I, p. 43-54.)



CHAPITRE XXI.

DISPUTE DE LEIPZIG, ECK ET LUTHER. — 1519.

Renouvellement des débats. — La primauté divine ou humaine du pape. — Argument de Luther. — Combattu par Eck. — Où Luther l'avait pris. — Eck prouve que l'opinion de son rival était celle de Jean Huss et des Bohémiens. — Luther repousse d'abord toute communauté d'idées avec l'hérésiarque. — Mais pressé par son adversaire, il finit par confesser que parmi les articles de la confession de Huss, condamnés à Constance, il en était d'hortodoxes. -- Un concile général a donc pu se tromper. — Parti que le docteur Eck tire de cet aveu. — Physionomie de l'assemblée réunie à Leipzig. — Portrait des trois rivaux. — Luther déserte la dispute. — État de son âme.

Carlstadt avait besoin de repos. Le 4 juillet, Luther parut en chaire : le docteur d'Ingolstadt venait de mettre en cause la papauté. De ce passage de saint Matthieu : Vous êtes Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église, Eck faisait découler l'origine divine de la papauté. Si les évêques sont les successeurs des apôtres, et Luther ne rejetait pas encore cette marque extérieure de la véritable Église, il s'ensuivait que l'ordre hiérarchique est de droit divin, et que le pape en est le chef visible.

Luther répondait : *Tu es Pierre*, s'adresse à l'apôtre ; ***Et sur cette pierre je bâtirai mon Église*** (1), à

(1) Menzel, Neuere Geschichte, t. I, p. 43-54.

la personne même du Christ. Il reconnaissait la primauté du pape, mais il niait que cette primauté fût de droit divin, c'est-à-dire qu'il rejetait implicitement la visibilité de l'Église.

Il est manifeste, en effet, que si la parole du Christ ne se rapporte pas à l'apôtre, il n'y a plus d'alliance vivante entre le Christ et son vicaire, et que sans un chef extérieur dont le pouvoir émane de Dieu, il n'y a pas d'Église visible. Un esprit aussi lumineux que le docteur d'Ingolstadt vit sur-le-champ que son adversaire ressuscitait une des hérésies de Jean Huss, et avec une joie maligne qu'il sut mal dissimuler, il dit en riant, qu'il connaissait parfaitement la source où Luther était allé s'inspirer.

— Où donc? demanda Luther (1).

— Eh! mais dans les œuvres de Jean Huss. Et voilà les Bohémiens bien fiers d'avoir trouvé un auxiliaire sous la robe d'un augustin.

— Vous m'offensez, lui dit Luther; j'ai toujours regardé les Bohémiens comme des perturbateurs de l'Église (2).

Eck se mit alors à citer la proposition de Jean Huss, condamnée par le concile de Constance : c'était mot pour mot celle de Luther.

Luther parut se recueillir : qu'allait-il répondre? Tout le monde était dans l'attente.

---

(1) Ranke, l. c., t. I, p. 416. — Menzel, l. c., t. I, p. 43-54.

(2) Iniquè fecisse Bohemos quòd ab Ecclesiæ communione discesserint, eamque ob causam sibi invisos semper fuisse. — Ulemberg, l. c., p. 52.



L'œil fixé fièrement sur son rival, Luther en haussant la voix s'écria : que parmi les propositions condamnées par le concile de Constance, il y en avait de véritablement évangéliques (1).

Ce fut un silence général, que le duc Georges interrompit en disant, d'une voix colère et la main tendue en signe de menace : Mais c'est donc la peste (2) !

Eck se redressa tout fier de son triomphe, et, s'adressant d'une voix caressante à son adversaire :

— Est-il possible, demanda-t-il, que Luther condamne ainsi un concile général ? Vraiment, nous ne pensons pas que Leurs Grâces, les princes électeurs de la Saxe, aient pu lui permettre d'outrager à ce point les décisions de l'Église.

— Mais, reprit Luther en croyant expliquer sa pensée, le concile de Constance n'a pas condamné comme hérétiques toutes les propositions de Jean Huss : et il se mit à en citer, qu'il disait trouver dans saint Augustin.

— Non, non, reprit Eck en s'échauffant, point de distinction : la lettre et l'esprit, tout a été condamné ; le concile n'a pu se tromper.

— Ni dresser, sans doute, ajouta Luther, un nouvel article de foi : et comment me prouverez-vous qu'un concile ne peut pas se tromper ?

— Ah ! cher père, s'écria le docteur Eck, que

(1) Er wagte zu sagen, unter den Artikeln des Johann Huß, welche das Verdammungsurtheil des Conciliums zu Costnitz verzeichne, seyen einige grundchristliche und evangelische. — Ranke, l. c., t. I, p. 416.

(2) Das walt die Sucht. — Walch, t. XV, p. 1400.

dites-vous là ? un concile régulièrement assemblé, qui peut se tromper ! Mais cela sent le payen !

La dispute, bien qu'elle fût reprise, mais sur d'autres matières, était finie ; la victoire était au professeur d'Ingolstadt, qui venait de forcer son adversaire à répudier l'enseignement universel de l'Église. Luther n'était plus catholique.

Aussi le duc Georges de Saxe, au moment de quitter la salle des conférences, dit-il assez haut pour que Luther l'entendît :

« Petit-fils de Podiebrad, roi des Hussites, Georges de Saxe connaît trop bien l'histoire de sa famille maternelle, pour recommencer un nouveau schisme (1). »

Luther, qui avait intérêt à protester contre le nom de Hussite, abhorré à Leipzig, balbutia quelques mots en faveur de son orthodoxie.

« En finissant, je répète, dit-il, ce que je disais au début de la dispute : — Oui, je confesse et défends la primauté du pape, mais primauté de droit humain. De la primauté divine, aucun Père de l'ancienne Église n'a voulu faire un dogme de foi (2).

Mais Luther qui s'était vanté plus d'une fois, dans le cours de ce duel, de dire tout ce qu'il avait sur le cœur, était-il fidèle à son serment ? Ses let-

---

(1) Als Enkel des Hußitenkönigs Podiebrad hatte Georg in der Geschichte seines mütterlichen Stammes die Wirkungen einer Kirchenspaltung viel zu nahe gehabt, um vor derselben nicht zu erschrecken. — Menzel, l. c., t. I, p. 43-54.

(2) In fine repeto quæ in principio dixi : Me prorsùs confiteri et tueri primatum romani pont. — Resolutiones, etc. Wittemb. 1519.



tres et ses écrits nombreux nous restent. Avant comme après les débats, le pape n'était à ses yeux que l'Antechrist.

Quelle est donc cette primauté qu'il confesse et défend? la primauté du mauvais ange.

Après trois siècles, on peut réveiller ces deux grandes ombres, qui si longtemps restèrent aux prises à Leipzig. L'une, si elle revenait à la lumière, ne défendrait pas sa cause par d'autres arguments. Elle trouverait cette Église pour laquelle elle avait lutté avec tant de gloire, debout; et si elle jetait ses regards sur la chaire de saint Pierre, alors si violemment menacée, elle la verrait toute radieuse de vitalité. L'autre, au contraire, chercherait et ne pourrait retrouver son œuvre, tant elle a été défigurée par ceux qui se nomment encore ses disciples : elle ne reconnaîtrait plus sa doctrine, à son tour étouffée sous l'exégèse, ni sa symbolique que l'école réformée a répudiée, ou dont elle retranche chaque jour quelque lettre nouvelle. Qui donc oserait enseigner aujourd'hui que l'homme est un automate?

Assis sur les débris de cet édifice, champ-clos du duel théologique (1), on peut les relever en pensée ; rendre sa parure primitive à cette longue salle de conférence, où s'était réuni tout ce que la Misnie avait d'hommes illustres ; ses bancs remplis d'écoliers; ses deux chaires, dont quelques parcelles existent encore conservées sous verre. Grâce aux

(1) On le connaît encore à Leipzig sous le nom du petit ou du vieux Pleissenbourg, n° 678, sur les bords de la rivière.



actes publiés par les deux partis, tout le jeu de la scène et la scène elle-même peuvent être reconstitués. — Voici le pupitre où Carlstadt avait entassé les volumineux écrits d'Augustin, d'Origène, de Scot, de Capréolus, qu'on ne lui permit pas d'ouvrir, à son grand mécontentement. Au milieu de la salle est le fauteuil doré où s'assit constamment le duc Georges de Saxe, qui, selon Érasme, dit le mot le plus profond qu'on eût prononcé dans la dispute: «Que le pouvoir du pape soit ou non de droit divin, il existe, cela suffit (1).» Noble prince, qui reçut trois fois à sa table Luther; qui, le repas fini, prit à part le docteur, et tâcha de le ramener, au nom de cette vieille Allemagne, à tous deux si chère (2). A côté, à droite du duc, vous apercevez, dans leur costume scientifique, le neveu de Reuchlin, des licenciés en théologie, et des docteurs en droit que Luther voulut amener avec lui, et qui, s'il faut en croire Eck, que son adversaire n'a pas contredit (3), battent des mains au moindre mot de leur maître. Dans toute la périmétrie de la salle sont les membres des facultés de théologie et de droit de Leipzig et de Cologne, qui seront appelées bientôt à juger elles-mêmes la doctrine de Luther: — théologastres, sentine et écume de l'école,

(1) Erasmi Epist., lib. 13, ep. 19.

(2) Invitavit aliquando ad prandium, cùmque mensa remota esset, Lutherum à reliquis duxit seorsim, eumque perbenignè monuit, Bohemos lectis ipsius libellis in erroribus confirmari. — Ulemberg, l. c., p. 57. — Lingke, l. c., p. 66.

(3) Eck rendit compte de la dispute de Leipzig. Son récit est accompagné d'une lettre au révérend père Hochstraet.—Op. Lutheri, t. I, p. 302, 343. Ienæ, 1612. Cette lettre est un modèle d'urbanité;



sophistes au gros ventre (1), dont pourtant, avant d'entrer en lice, Luther a salué les lumières. Parmi ces docteurs de la loi, vous reconnaissez aisément à sa barbe blanche, et à son front plissé, beau témoignage d'une vie usée dans l'étude, le vieil Hochstraet qui n'a pas voulu céder aux cajoleries du moine de Wittemberg, et qui restera jusqu'à la fin fidèle à sa foi; — cet âne, ainsi que le nomme Luther, qu'Érasme nous représente plein d'amour pour les belles-lettres, et respirant dans ses écrits l'antiquité et tous ses charmes (2). Emser, canoniste célèbre, qui est assis à côté du duc Georges, a habilement flairé du Jean Huss (3) dans les

---

pas une injure, pas un seul mot d'amertume. C'est là qu'il se plaint du bruit que faisaient les amis de Luther, tandis que lui était venu seul, confiant dans la cause qu'il défendait.

Une polémique s'établit ensuite entre Eck et Carlstadt: l'archidiacre avait d'abord intitulé son ouvrage : Contra brutissimum asinum et assertum doctorculum. Ce titre déplut à Luther. — Georg. Spalatino, 20 nov. 1520.

(1) Ventrosi sophistæ. — Georg. Spalatino, 20 nov. 1519.

(2) Nam literarum nostrarum avidissimum esse te, vel tua scripta, palàm clamitant. — Ep. Erasmi, ep. 19, lib. 16.

(3) Luther repoussa comme une injure la comparaison qu'on établissait entre divers points de sa doctrine et les articles tirés des livres du prêtre de Bohême. Quelques semaines ne s'étaient pas passées qu'il revenait sur le compte de Jean Huss, et se montrait joyeux qu'on eût l'idée de réimprimer ses écrits et de les répandre. — Spalatino, 19 mart. 1520. — Plus tard, Huss, à ses yeux, était un martyr. Emser répondit à Luther dans un livre intitulé : A venatione Lutherianâ Ægocerotis assertio. C'était toujours en latin, comme on voit, que se continuait la polémique religieuse, et les théologiens catholiques ne repoussaient pas la langue latine pour se défendre. Nous lisons cependant dans une lettre de Luther à Spalatin du 7 décembre 1519 : Tessaradecada meam nondum scio an edam, præsertim

thèses de Wittemberg. Cette révélation a mis en fureur le docteur qui s'est vengé en comparant son adversaire à un éléphant en couche. Tout autour de la salle, dans un rayon qui va se brisant comme l'amphithéâtre des anciens dont il imite assez bien la forme, sont de grossiers bancs de bois élevés à la hâte, trône de quelques centaines d'écoliers de diverses facultés, qui se sont inclinés quand on a annoncé l'apparition de Luther. Pour ces jeunes imaginations gâtées par la lecture des écrivains républicains de l'ancienne Rome, Luther, c'est Hermann venu pour délivrer sa patrie de la tyrannie papale. Ce peuple imberbe, quand viendra le moment d'agir, servira plus efficacement qu'on ne pense les intérêts du novateur. Il brûlera la bulle et fera des feux de joie des décisions pontificales. Ces écoliers doivent de la reconnaissance à Luther qui a ruiné la théologie, et c'est un service qu'ils n'oublieront pas. Plusieurs déjà ont jeté leurs livres et leurs cahiers, pour lire et étudier le seul livre qu'il vante, la Bible. La plupart sont venus de Wittemberg tout exprès pour accompagner leur maître qu'ils attendent au sortir du palais et qu'ils soutiennent de leurs regards et de leurs applaudissements. La nuit venue, ils se rassemblent devant le couvent qu'habite le professeur d'Ingolstadt, et crient : *Pereat Eccius*, *vivat Luther !* Puis ils re-

---

latinè, cum id genus scriptionis quòd Christum sapit, sophistis sit odiosissimum. Eck parlait allemand et latin... « Eck vient de cracher au visage du prince un chaos de salive, vernaculè. » — A. J. Lange, 18 décembre 1519.



tournent au logis en chantant le refrain de Hessus Eobanus :

O monachi, vestri stomachi sunt amphora Bacchi,

et glissent sous la porte des monastères des feuilles de papier où le Bavarois est menacé du poignard. Sans les précautions prises par le duc Georges, le chancelier ne serait peut-être pas sorti vivant de Leipzig (1).

Quelques têtes caduques, quelques barbes grisonnantes, apparaissent çà et là au milieu de ce cercle mouvant d'écoliers. Ce sont deux à trois prêtres bohèmes, qui ont conservé un culte pour Jean Huss leur grand apôtre, et qui sont venus à cette dispute parce qu'on leur a dit que Luther y défendrait la communion sous les deux espèces. Louvain a envoyé à ce congrès théologique ce qu'il renferme de professeurs éclairés : Jacques Ceratinus, un des humanistes les plus distingués de l'époque ; Hermann, habile à former l'esprit et le cœur de la jeunesse ; Adrien Suesionius, canoniste, philologue et jurisconsulte ; Regerus Rescius, professeur de grec, véritable puits de science ; Conrad Goclenius, aussi docte qu'infatigable au travail ; Adrien Barlandus, qu'on prendrait pour Cicéron lorsqu'il improvise en latin ; Melchior, qui porte deux couronnes sur le front, la couronne de la science et celle de la vertu (2).

---

(1) Arnold, Kirchen- und Ketzer-Historie part. II, p. 514. Arnold est un écrivain de la réforme. Voyez encore auserlesene Merkwürdigkeiten von alten und neuen Theologischen, Augsburg, 1750, 3e partie, p. 279. — Menzel, Neuere Geschichte, t. I.

(2) Voyez Epist. Erasmi, lib. 17, ep. 12.



Leipzig est représenté par Jean Cellarius, professeur d'hébreu (1); par Georges Rhau, chantre à saint Thomas, et qui se fit plus tard imprimeur, pour répandre les pamplets de Luther (2); par Jean Poliander, qui trahit Eck, son ami, et passa dans le camp luthérien (3); par Simon Pistorius, le juriste (4); par Henri Stromer d'Auerbach, professeur de thérapeutique (5); par Breitenbach et Henri Schleinitz, conseillers du duc Georges (6).

Par intervalle on aperçoit entrer ou sortir quelques prêtres de Leipzig, admirateurs d'Eck, qui passent en jetant sur Luther un regard de colère, et « tout prêts à donner l'absolution à qui le tuerait (7); » ou des desservants de Saint-Paul qui, au bruit que Luther doit visiter leur église, se sont hâtés de cacher dans la sacristie, le saint sacrement, et les reliques des saints (8). A droite du Saxon, voyez cette figure empreinte d'une douce mélancolie, ce front si blanc où se jouent de si beaux cheveux, cet œil à demi baissé, et qui ne se relève que pour s'attacher avec une curieuse inquiétude sur Eck quand il monte en chaire, ou sur son maître impatient : c'est Mélanchthon, Philippe

(1) Löscher, Ref. Act. t. III, p. 232.

(2) Walther's ergänzte Nachricht, t. I, p. 72.

(3) Dav. Pfeifer, Lipsia, p. 356.

(4) Albini, meißnischen Landbuch., p. 38.

(5) Hoffman's Refor. Hist. von Leipzig, p. 428.

(6) Luther's sämmtliche Werke, Halle, t. XXI, p. 652.

(7) Hâc horâ mihi Philippus refert, sacerdotes Lipsenses adeò cum Emsero in me insanire, ut sine peccato esse eum censeant qui me interfecerit. — Spalatino, 25 déc.

(8) Lingke, l. c. p. 65.

Schwartzerde, « l'ennemi le plus redoutable du diable et de la théologie scolastique (1). » Il eût voulu, comme l'évêque de Mersebourg, Ernest-Adolphe d'Anhalt, éviter ces disputes qui n'avancent pas le règne du Seigneur ; « car, disait-il, l'Esprit de Dieu, pour se révéler à l'âme, choisit de doux silences, amoureux qu'il est, non pas d'un vain bruit, mais de la charité qui fuit les regards ; c'est l'épouse qui n'attend pas son époux devant les portiques, mais qui se cache pour l'introduire dans le sanctuaire de la paix, dans la maison de sa mère ; c'est le rayon divin qui ne vient nous illuminer que lorsque notre cœur est pur de toute souillure et de tout désir de gloire (2). » Il ne rompit pas le silence une seule fois pendant tout le cours de la dispute. Parfois pourtant il se penchait sur l'épaule de Luther, peut-être pour souffler à son maître quelque texte oublié ; mais il se relevait bien vite à la voix terrible d'Eck, qui lui criait : « Tais-toi, Philippe, occupe-toi de ta grammaire : *tace Philippe et tua studia cura* (3). » Son œil suivait avec amour le moindre geste de son maître. Mais il ne se montra point injuste envers le chancelier. Et plus d'une fois, séduit par l'éloquence entraînante du théologien catholique, il dut mêler ses applaudissements à

---

(1) Spalatino, 21 decembr.

(2) Sua enim silentia amat Spiritus, per quæ nobis illabitur, seque insinuat cupidus non gloriæ, sed cognoscendæ veritatis.—Epistola Philippi Melanchthonis de lipsicâ disputatione, ad amicum quemdam, t. I, p. 303, Opera Luth.

(3) Effner, l. c., p. 264.



ceux des spectateurs (1) ; même, la dispute finie, il ne savait à qui donner la victoire (2). Comme Mélanchthon, Érasme se sentait charmé, quand Eck lui écrivait : « Tu ne m'en voudras pas, tu me remercieras, j'en suis sûr, moi, ton élève, moi dont l'enfance fut bercée par tes adages, si je t'ai dit sans fard les calomnies imaginées par tes ennemis. Non, tu ne saurais m'en vouloir, pas plus que lorsque tu m'entendras te proclamer l'astre de la dialectique, le phénix des écrivains de notre siècle. Pardonne, mon cher Érasme, à ce style sans grâce. Vois-tu, comme le caméléon qui se teint de la couleur qu'il touche, moi qui vis avec des barbares, je gagne leur barbarie, je me souille de leur souillure. Vis heureux, vis glorieux, toi l'ornement de notre âge. Je dirai que tu m'aimes si tu me réponds. » Et voilà cet Eck que Luther nommait un sycophante. Il y a dans cette lettre à Érasme un parfum d'antiquité, un choix d'expressions, une grâce de style, une harmonie de périodes, qu'aucune traduction n'essayerait de rendre ; après l'avoir lue, on est tenté,

---

(1) Cæterùm apud nos magnæ admirationi plerisque fuit Eccius ob varias ingenii dotes. — Oper. Luth., t. I, p 345.

L'éloge que Menzel, l'historien, fait du professeur d'Ingolstadt, mérite d'être cité : — Zu Ende des Jahres 1518 hatte Johann Eck als mehrfacher Sieger in Disputationen berühmt, und nicht mit gemeiner Belesenheit in den Kirchenvätern und Kanonisten, Fertigkeit im lateinischen Ausdruck und Gewandtheit in den Künsten der Rede-Kunst begabt, zu Wittenbrg eine Disputation mit And. Carlsstadt verabredet. — Neuere Geschichte der Deutschen, t. I, p. 43-51.

(2) Quorsùm inclinarint res, mihi sanè non est in proclivi judicare... non pronuntio uter vicerit. — Defensio Melanchthonis contra Eccium, epist. 106.



comme Érasme, de placer une couronne sur le front du théologien.

Nous connaissons l'archidiacre de l'église de Tous les Saints. Mélanchthon affirme que Carlstadt montra dans la dispute le talent d'un orateur, la dextérité et l'érudition d'un théologien (1). Il est permis de croire que le témoin n'écoutait alors que les inspirations de l'amitié, ou qu'il cédera à de funestes préventions, quand deux ans plus tard il nous représentera Carlstadt, comme une espèce d'homme des champs, sans esprit, sans science, sans étincelle divine (2).

Amsdorf et Mosellanus, deux amis enthousiastes de Luther, assistaient à la dispute.

Amsdorf prétend que c'était pour les Lipsiens une lutte de poumons et de gosier plutôt que de science et de raison. « Comme Eck criait plus fort et parlait plus haut que ses adversaires, il était toujours sûr d'être applaudi. »

Mosellanus, qui présida la dispute, a peint la forme extérieure des trois athlètes.

« Martin est d'une taille moyenne, tellement amaigri par les soucis et les veilles, qu'en le regardant de près, on pourrait compter ses côtes. Il a la

---

(1) Er ist ein redlicher Mann, von seltener Geschicklichkeit und hoch studirt. — Melanchthons Bericht über die Leipziger Disputation, an Oecolampadius.

(2) Carolstadius primum excitavit hunc tumultum : homo ferus sine ingenio, sine doctrinâ, sine sensu communi, quem nullum unquam humanitatis officium intelligere aut facere animadvertimus, tantùm abest ut in eo manifestatio aliqua Spiritus sancti animadversa sit.—Ep. ad Frider. Miconium.—Melanchthon pflegte Carlstaden nur das böse A, B, C zu nennen. — Effner, l. c., t. II, p. 238, note.

voix douce et sonore, une grande érudition, et une science si merveilleuse des saintes Écritures, qu'il les sait presque par cœur, de grec et de latin assez pour juger de toute espèce d'exégèse biblique. Dans la conversation, il est abondant et varié, c'est une forêt de mots et de choses; il est souple, poli, jamais pédant. En société, c'est un conteur agréable, alerte et éveillé; vous ne devineriez jamais les soucis dont il est tourmenté, à voir la sérénité qui repose sur son front. On lui reproche avec raison de porter dans la dispute une aigreur qui ne convient ni à un réformateur, ni à un théologien (1).

» Carlstadt a la taille petite, le visage noirâtre et brûlé, la voix rauque, le geste et le ton colères, la mémoire infidèle.

» Eck porte un corps gros et épais sur deux hanches fortement accusées, et a l'air d'un comédien ou d'un crieur public. Avec ses gros yeux, ses lèvres épaisses, sa face enluminée, on le prendrait plutôt pour un boucher ou un guerrier de la Carie que pour un théologien : donnez-lui autant d'intelligence qu'il a de mémoire, vous en ferez un homme accompli. Il manque de pénétration et de jugement. Vous le voyez dans la dispute entasser les arguments, amonceler les citations, sans choix ni méthode. Ce qu'il cherche, c'est à éblouir l'auditeur; ajoutez une incroyable suffisance qu'il a l'art de cacher avec un bonheur infini. Il fait de

(1) Pierre Mosellanus a donné deux récits de la dispute; l'un qu'il adressa à Bilibad Pirkeimer, l'autre à Jules de Pflug. C'est de cette dernière relation qu'est tiré le portrait des trois antagonistes.



la finesse. S'aperçoit-il que son ennemi l'a deviné, il sait par une brusque conversion changer de terrain et se placer sur celui de son rival, qui paraît alors défendre l'opinion que l'adversaire soutenait d'abord; c'est un frêlon qui dérobe le miel des autres. »

Au moment où l'on s'y attendait le moins, car la dispute n'était pas terminée, Luther et Carlstadt quittèrent Leipzig (1). Luther expliqua ce départ subit, par la crainte qu'il avait de rester plus longtemps à charge à ses amis, qui l'hébergeaient gratuitement, par le désir de retourner à Wittemberg où l'université le rappelait, enfin par l'épuisement complet des questions en litige. Les écrivaius catholiques y voient une fuite véritable, une honteuse désertion des débats, une insulte au docteur Eck, qui devait remonter en chaire, une défaite palliée par de futiles prétextes. Jean Ruber (Rubeus), qui s'était montré d'abord plein d'admiration pour le moine augustin, fut atterré quand il le vit s'éloigner sans avoir pris congé de ses amis et de ses adversaires, et dans le récit qu'il a tracé de la dispute, il avoua que Luther avait perdu beaucoup, depuis cette fuite, dans l'estime et l'amitié de ses disciples (2).

(1) Lutherum priùs et dein et Carolostadium subitò post disputationem et quasi clanculùm discessisse. — Schulterus. — Seck., l. c., l. I, p. 76, 92.

(2) Ich gestehe daß der ehrwürd. Vater weyland selbst bey Rubro groß war; nun aber gestehe ich, daß sein Lob ganz in meinem Herzen verloschen und vergangen; denn der ehrw. Vater hat, ehe der Kampf ausgegangen, so wenig drum gewußt, sich fleißig nach den Thoren umgethan.—Luther's Werke, t. XV, p. 1474.—Rubeus fit paraître un petit poëme sous le titre de: Neu Büchlein von der löblichen Disputation. — Löscher, t. III, p. 272.



Luther quitta Leipzig à la fin de juillet (1); pendant près de trois mois, il n'écrit pas une lettre où le nom d'Eck ne soit ramené avec colère.

Cette dispute l'a mis en fureur.

De sa cellule où il s'est enfermé, il tient tête à ses adversaires, et ne leur laisse pas le temps de respirer. Pape, archevêques, évêques, prêtres et moines; tout ce qui porte soutane, rouge ou noire, est en butte à ses emportements.

— Son évêque est en travail, il accouchera bientôt d'un monstre; — Eck n'est qu'une misérable vessie, enflée de vent, un *glorianus*, un *gloriensis*, un *gloriosus* (2); — les Lipsiens sont des ânes coiffés du bonnet doctoral (3); — Alfeld, qui a défendu la primauté du pape, est un bœuf, de tête, de nez, de bouche et de poil (4). Pas une figure catholique, de toutes celles qu'il a devant lui, n'a été bénie du ciel. Elles grimacent toutes à faire rire de pitié.

Mais déjà Luther ne se bornait plus à dénoncer

---

(1) Voyez, pour avoir une idée de cette polémique, racontée à la luthérienne, les lettres à Staupitz, 3 octobre 1519; à Spalatin, 13 octobre, même année; à Spalatin, 9 décembre; au même, 8 décembre; à Lange, 28 décembre, etc., imprimées dans le recueil du Dr. de Wette : D. M. Luther's Briefe, Sendschreiben, ꝛc., tome I.

(2) Spalatino, 13 octob. 1519.

(3) Spalatino, ib.

(4) L'ouvrage d'Alfed a pour titre : Super apostolicâ sede, an videlicet divino jure sit, nec ne, etc. Lociner répondit à Alfed, dans un écrit qui parut à Wittemberg : Contra romanistam Alveldensem, etc. Luther, qui d'abord avait regardé Alfed comme un ennemi indigne de lui, finit pourtant par lui répondre dans son pamphlet allemand : Vom Pabstthum zu Rom.



les abus qui s'étaient glissés dans le gouvernement temporel du pontife romain. Dans l'ouvrage qu'il publia peu de temps après la dispute de Leipzig, sous le titre de : *A l'Empereur et à la Noblesse allemande* (1), il proposait de suspendre le pontife de sa dignité spirituelle; en sorte, remarque ici Menzel, que pour contenter Luther, le pape aurait dû descendre de son trône et devenir curé de Rome (1).

Qu'il y a loin maintenant de ces heures où Luther enfant gagnait son pain en chantant aux portes de Magdebourg! Luther est devenu riche à son tour, on lui demande l'aumône, et il la refuse. Son cœur est aussi dur que celui des habitants de la cité inhospitalière. Il ne veut de paix à aucun prix : guerre à la scolastique, guerre à la théologie, guerre à la papauté, guerre au catholicisme! Qu'il soit donc fait comme il veut! que le monde se trouble, que l'Allemagne soit déchirée, et que bientôt le sang de ses enfants coule à longs flots! Mais vous le verrez regretter le passé! Et quand, après une longue fatigue et une chaleur accablante, il trouvera, comme l'Athelstan de Tieck, une fontaine pour se désaltérer, il en approchera subitement les lèvres, et les retirera tout aussi vite, car il est voué à la souffrance.

L'évêque de Mersebourg avait eu raison de défendre l'entrevue de Leipzig. La dispute ne servit qu'à soulever de nouvelles passions contre Rome.

(1) An den christl. Adel deutscher Nation. — L'ouvrage parut le 23 juin 1520.



Le désordre moral se révélait par des pamphlets, où le dogme et l'histoire étaient également outragés.

C'est Carlstadt qui, pour se venger de sa récente défaite, veut prouver en style d'énergumène que le saint-siége a plus d'une fois failli dans sa foi (1). Il y a quelques mois, Luther se plaignait dans une lettre à l'un de ses amis de n'avoir pu convertir l'archidiacre, non plus que quelques autres docteurs de Wittemberg, à sa doctrine sur les indulgences. Carlstadt, qui se vante d'avoir été, dans l'intervalle, illuminé de l'Esprit saint, attaque les pardons à l'aide de tous les arguments que lui souffla l'augustin (2).

Loin de l'œil d'Eck, l'archidiacre veut faire du bruit, sans peur d'être contredit. Il fouille dans les livres, et enfante libelles sur libelles contre l'enseignement traditionnel de l'Église (3).

Partout s'élèvent des voix qui crient à l'Allemagne de briser ses fers et de se détacher de Rome qui l'opprime.

---

(1) Von päbstlicher Heiligkeit Andres Bodenstein von Carolstadt D. Dieses Büchlein beschleust durch Heil Schrift daß päbstliche Heiligkeit allzuviel irren, sündigen und Unrecht thun kann. — Witt. au commencement de 1520, in-8.

(2) Von Vermögen des Ablaß, wider Bruder Franciscus Seyler, Barfüßer Ordens, Andreas Carlsstadt Doct. — Witt., 1520, in-8.

(3) Missive von der allerhöchsten Tugend, Gelassenheit, Andreas Bodenstein, an seine liebe Mutter und Freunde, 1520.

Appellation Andreas Bodenstein von Carlstadt zu dem Allerheiligsten gemeinen Concilio christlicher verständiger Vermsämlung, 1520.

Bedingung Andres Bodenstein von Carlstadt, Doct und Archidiac zu Wittenberg.

Von geweihetem Wasser, wider den unverdienten Gardian Franciscus Seyler an Heinrich von Konritz, Hauptmann in Sanct Jochimstal, 1520.

C'est Luther qui montre à l'empereur comment la papauté s'est toujours traîtreusement conduite à l'égard de l'empire, et quel peu de foi il doit avoir en Rome (1).

C'est un appel tout lyrique aux nobles héros de la nation allemande, qu'un autre écrivain excite à briser les liens où le cerbère infernal, Rome, les tient enchaînés (2).

Ce n'est plus seulement aux écoliers que l'opposition anticatholique s'adresse, c'est le peuple qu'elle cherche à séduire; elle a des livres pour le peuple, celui-ci, par exemple : « Comment la Germanie idolâtre, changée en ânesse du pape, a retrouvé son véritable cavalier, grâce à l'eau de la montagne Blanche (Weissenberg), où elle est venue se désaltérer (3). »

On traite le vicaire du Christ, comme les Juifs traitaient le Christ : on lui met une couronne d'épines sur la tête, un manteau de pourpre sur les épaules, un roseau à la main, et à cette royauté qui civilisa le monde, l'un dit : Prouve-nous que saint Pierre, dont tu te dis le successeur, est allé

(1) Kurzer Auszug, wie böslich die Päbste gegen den deutschen Kaisern iemahls gehandelt, daß billig auch nur um der Gewohnheit willen kein Kaiser einigen Pabst mehr trauen sollte, er wolle denn gern betrogen seyn.

(2) Lebendige Abcontrafactur des ganzen Pabstthums, sampt einer tröstlichen Ermahnung an die freyen starken Helden deutscher Nation, daß sie doch einmahl das Vaterland von diesen höllischen Hund gar erretten.

(3) Der neu deutsch Bileams Esel, wie die schon Germania durch Arglist und Zauberey ist zur Pabst Eselin transformiret worden, jetzund aber, als sie vom Wasser aus den Weissenberg fließend getrunken, durch Gottes Gnad schier wieder zu ihrem rechten Aufsetzer kommen.



jamais à Rome, menteuse que tu es (1); un autre: Jette ce roseau à l'aide duquel tu fouettais cette pauvre nation allemande, lasse de ton joug depuis si longtemps (2); un autre : Dépouille-toi de ce manteau royal que tu as volé à notre empereur et maître (3).

Si l'Allemagne veut être sauvée, son pape doit être Jean Huss (4),

---

(1) Gravissimis certissimisque et in S. Scripturâ fundatis rationibus variis probatur apostolum Petrum Romam non venisse neque illic passum. Proindè satìs frivolè et temerè romanus pontifex se Petri successorem jactat et nominat, cum præfatione Ulrichi Veleni Minhoniensis, 1520. On sait que la critique historique a prouvé jusqu'à la dernière évidence la réalité de ce voyage.

(2) Von der Gewalt und Haupt der Kirchen, ein Gespräch zwischen den Peter und dem allerheiligsten Pabst Julio, 1520.

(3) Voyez la plupart des dialogues de Hutten.

(4) Liber egregius de unitate Ecclesiæ, cujus auctor periit in concilio Constantiensi M. Joh. Huss, quem collegit à 1413, et est pronunciatus publicè in civitate Pragensi, 1520,

CHAPITRE XXII.

LUTHER EN RÉVOLTE CONTRE ROME.—1519-1520.

Rome ne perd pas l'espoir de ramener Luther. — Lettre affectueuse qu'elle lui adresse. — Nouvelles protestations d'obéissance et de soumission de la part du moine. — Entrevue de Miltitz et de Luther à Liebenwerda puis à Lichtenbourg. — Engagement que prend Luther d'écrire à Sa Sainteté. — Le nonce est joué. — Luther recherche la protection de l'empereur.—Lettre qu'il lui écrit, humble et soumise.—Ce qu'on doit en conclure, quand on la compare à celles qu'il adresse à ses partisans secrets.— Ce qu'il pense du pape qui ne représente plus à ses yeux que l'Antechrist. — Écrits divers où le moine tente de ruiner l'enseignement catholique.— Progrès de la révolte. — Leurs causes signalées par Érasme, et d'autres écrivains. — Sacerdoce au point de vue luthérien. — Véritable caractère des doctrines luthériennes. — Peut-on les considérer comme favorables aux libertés intellectuelles et au spiritualisme ?

Et Rome, patiente parce qu'elle est éternelle, travaillait encore à ramener Luther. Elle voulait le voir et l'écouter, l'embrasser et lui pardonner. Miltitz entretenait les espérances de Léon X. A chaque instant c'était un courrier du nonce, qui, d'Allemagne, apportait au saint-siége d'heureuses nouvelles. La cause de tout le bruit excité par les prédicateurs d'indulgences, n'existait plus : Tetzel était mort, Luther avait promis de se taire ; plus d'une fois il avait témoigné devant l'électeur, le duc Georges de Saxe, des évêques, le vicaire général de son ordre, son repentir et sa douleur. Du reste, à Liebenwerda, où Miltitz avait donné ren-

dez-vous au moine, on réglerait définitivement une entrevue avec un des évêques les plus éclairés de l'Allemagne, que le docteur avait promis de prendre pour juge.

Et Rome se laissait tromper, et toute joyeuse elle écrivait à Luther cette lettre que le premier humaniste du siècle, le secrétaire bien-aimé de Léon X, Sadolet, signait de son nom :

« Cher fils, c'est avec un vif contentement que nous avons appris, par la correspondance de notre cher fils, Charles Miltitz, avec notre cher fils Frédéric, électeur de Saxe, que des écrits ou des paroles qu'on vous reprochait, s'adressaient non point au siége apostolique ou à la sainte Église romaine, que votre intention n'a jamais été d'offenser, mais à un religieux commis par notre cher fils Albert, cardinal du titre de Saint-Chrysogone, pour prêcher les indulgences. Nous savons qu'en lui répondant, vous êtes allé, ainsi que vous l'avouez, au delà des bornes de la vérité et de la décence; que vous vous êtes repenti de ces écarts dans l'amertume de votre cœur; que vous êtes prêt à les désavouer, même par écrit; à les reconnaître publiquement devant les princes et autres; à vous en abstenir désormais, et que vous vous seriez rétracté devant notre légat, si vous n'eussiez craint de trouver en lui un juge trop sévère et trop prévenu peut-être en faveur du moine, la seule cause, selon vous, de toutes les fautes où vous êtes tombé.

» Pour nous, considérant que la chair est prompte et l'esprit faible, et qu'emporté par la colère, on laisse échapper des mots que plus calme on se

hâte de désavouer, nous rendons grâces au Tout-Puissant, qui a daigné illuminer votre cœur, et qui n'a pas voulu que les chrétiens fidèles pussent, sous l'autorité de votre savoir, être entraînés dans des erreurs funestes au salut de leur âme. En conséquence, représentant sur cette terre de celui qui ne veut pas la mort du pécheur, mais bien sa conversion et sa vie, nous agréons paternellement vos excuses, et mû, par cette bienveillance que nous portons aux hommes qui cultivent les saintes lettres, notre désir le plus ardent est de vous voir et de vous entendre, afin que cette rétractation que vous n'avez osé faire devant notre légat, vous la fassiez en toute sécurité, en toute liberté devant le vicaire de Jésus-Christ. Au reçu de ces présentes, mettez-vous en route et venez à nous. Nous espérons que, déposant toute haine, toute animosité, toute prévention, n'écoutant que la voix de l'Esprit-Saint, le conseil de la charité, et dans l'intérêt de la gloire de Dieu, vous nous donnerez la joie de trouver en vous un fils obéissant, et que vous vous donnerez à vous celle d'embrasser un père plein de douceur et de clémence (1). »

Cette lettre est datée de La Magliana, cette villa où Léon X, loin du bruit de Rome, prenait plaisir, comme notre saint Louis sous son chêne, à rendre la justice aux pauvres villageois. Luther la reçut dans le mois de septembre.

Nous étions curieux de connaître l'effet que de si ravissantes paroles avaient opéré sur l'âme du

(1) Voyez la lettre aux PIÈCES JUSTIFICATIVES, n° X.

moine : Luther semble attendri ; on dirait qu'il est vaincu. Il confesse que « l'Église romaine est la chaste couche du Christ, la mère des Églises, la maîtresse du monde, l'épouse du Seigneur, la fille de Dieu. Il l'aime, cette Rome, il l'aime, cette Église, il ne veut pas s'en séparer (1)...

N'accusons pas Miltitz ; qui ne se serait laissé tromper comme le nonce, à moins de lire dans le fond des cœurs ?

Mais ce moment d'effusion chrétienne passe comme l'éclair. Deux jours après, Luther écrit à Staupitz que Miltitz, dans une lettre doucereuse, lui a donné rendez-vous à Liebenwerda, et il ajoute : « Je comprends le renard (2) ! »

Miltitz un renard !

Puis il ajoute : « Le rideau est baissé, et la farce jouée (3). »

Puis la toile se relève : les deux Saxons se retrouvent à table, le renard Miltitz et la colombe Luther. Là, le renard se laisse prendre encore au piége, et confesse piteusement que le pape n'a qu'une primauté de droit humain (4).

Lors de l'entrevue d'Altenbourg, Miltitz avait

(1) Illam scio purissimum esse thalamum Christi, matrem Ecclesiarum, dominam mundi, sponsam Christi, filiam Dei, terrorem inferni... Sciant sese errare quando à Romanâ ecclesiâ alienum clamant qui purissimè diligo non modò romanam sed totam Ecclesiam Christi. — Petr. Lupino Radhemio, et Andreæ Carlstadio, sept. 1519. — De Wette, l. c., t. I, p. 334.

(2) Joh. Staupitio, 3 oct. 1519. — De Wette, t. I, p. 341.

(3) At hic ultimus actus fabulæ. — Spalatino, 8 octobre. — De Wette, t. I, p. 243.

(4) Ibid., De Wette, p. 344.

demandé une nouvelle conférence à Luther; pressé de se rendre à Leipzig, comme nous l'avons vu, pour disputer avec le professeur d'Ingolstadt, Luther y avait consenti. Le 30 septembre, l'électeur Frédéric faisait prier par Spalatin le moine augustin de remplir la parole donnée (1). Le 8 octobre suivant, Luther et Miltitz se trouvaient en présence à Liebenwerda. L'entrevue fut de courte durée. Miltitz se contenta de demander au moine, s'il était toujours dans l'intention de déférer ses écrits, comme il en avait pris l'engagement public, à l'archevêque de Trèves.

Luther répondit par un monosyllabe : IA (1).

Après avoir serré la main de Luther, Miltitz partit, toujours riant de l'infortune de Cajetan, et heureux d'avoir triomphé d'un petit moine qui mettait en branle les mondes latin et germain.

Or Luther n'avait pas la moindre envie de s'en rapporter au jugement de l'archevêque; dans ses lettres à ses amis, il continue de se moquer de Miltitz, de l'archevêque et du pape.

Miltitz n'avait pas voulu quitter l'Allemagne, sans être certain que Luther avait tenu sa parole. Trois évêques avaient été tour à tour choisis par le moine comme juges de capacité, et aucun d'eux n'avait, l'année suivante au mois d'août, reçu officiellement un seul des écrits incriminés. Alors le nonce a recours à son expédient ordinaire : il demande une troisième entrevue qu'on n'a garde de lui refuser.

(1) Cyprian, Urkund, t. I, p. 418.
(2) Ibid., t. II, p. 140.

Ils se retrouvèrent donc à Lichtenbourg le 12 octobre (1).

Ce jour-là Miltitz d'un ton moins triomphant écrivait à l'électeur : Comme je l'avais déjà dit à Votre Grâce, je désirais avoir une nouvelle entrevue avec le docteur Martin, et Dieu soit loué, elle vient d'avoir lieu le 12 de ce mois, jour de saint Maximilien, martyr, à Lichtenbourg ; elle a été tout amicale. Dieu fasse que l'affaire finisse heureusement (2) !

A cette conférence dont Luther rendit compte à Spalatin, il fut convenu que le docteur écrirait à Sa Sainteté une nouvelle lettre, à laquelle il joindrait un traité ascétique propre à consoler Léon X (3).

Or la lettre était écrite depuis longtemps, le traité composé depuis longtemps et l'un et l'autre partis depuis longtemps pour Rome.

Nous verrons dans le chapitre suivant, ce que renfermaient le livre et la lettre.

Maintenant Miltitz peut partir pour Rome.

S'il voit à Florence Machiavel, l'ancien secrétaire de la république, il pourra lui faire le récit de ses conférences avec Luther, et nous sommes sûr que l'auteur du Prince n'osera pas soupçonner la bonne foi du moine saxon. Machiavel a trouvé son maître.

Voyons comment dans l'intervalle de ces deux entrevues Luther a su se moquer de l'Allemagne :

Charles-Quint était empereur. Luther avait

(1) Cyprian, Urfund, t. I, p. 444.
(2) Lingke, l. c., p. 75, 76. — D. Cyprian, l. c., p. 449.
(3) De Wette, l. c., t. I, p. 495.



besoin de la protection du prince. Nous l'avons vu avec ses arrogances envers Eck et Esmer ; c'est avec une autre puissance qu'il luttera bientôt. Il sait changer de nature, et au besoin baiser les pieds du monarque, sauf à rire plus tard, avec ses amis, de la bonhomie impériale.

Il écrit à Charles une lettre où il parle de son désir de rester caché dans son petit coin de terre; où il demande pitié, lui, pauvre enfant, à ses ennemis; où il offre son silence comme gage de ses bonnes volontés pour la paix de l'Église (1).

« Grâce et paix au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Que j'ose écrire à votre sérénissime Majesté, très-cher empereur Charles, c'est ce dont tout le monde s'étonnera; chose étrange, en effet, que le roi des rois, le maître des dominations sur cette terre, soit ainsi provoqué par un nain d'aussi basse extraction (2).

» Mais l'étonnement cessera si l'on fait attention, en considérant la grandeur du sujet, qu'il s'agit de la vérité évangélique. Si la vérité est digne d'approcher du trône de la Majesté céleste, elle peut bien s'adresser à un prince de ce monde; mais ces princes terrestres, image de la Majesté céleste, doivent la prendre pour modèle, et bien qu'habitant dans les hauteurs, jeter un regard sur tout ce qui rampe, relever le mendiant et tirer le pau-

(1) Nihil unquam ardentioribus votis repetens quàm ut in angulo meo laterem. — 16 jan. 1520.

(2) Quid enim insolentius videri poterit quàm regem regum et dominum dominantium in terris à vili et infimæ sortis homuncione compellari? — De Wette, l. c., t. I, p. 392.

vre du fumier; mendiant et pauvre, je me jette aux pieds de Votre royale Majesté...

» J'ai publié divers ouvrages qui m'ont attiré des haines nombreuses et puissantes. Je croyais être à l'abri de ces attaques, d'abord parce que c'est bien malgré moi qu'on m'a jeté, à force de machinations dans l'arène publique, moi qui ne demandais qu'à rester dans mon petit trou de terre; ensuite parce que d'après le témoignage d'hommes d'une rare probité, ce que j'ai voulu défendre contre les folies superstitieuses de la tradition, c'est la vérité de l'Évangile. Voilà trois ans que je suis en butte aux haines, aux opprobres, aux dangers. En vain j'ai crié merci, en vain j'ai offert de me taire, en vain j'ai donné mes conditions de paix, en vain j'ai demandé à être éclairé: on veut m'étouffer, moi et l'Évangile.

» Après tout ce que j'ai fait, il ne me reste plus, à l'exemple de saint Athanase, qu'à invoquer l'assistance de Votre Majesté impériale, si Dieu permet toutefois que vous veniez au secours de sa sainte cause. Sérénissime Majesté, cher prince des rois de la terre, je suis à vos genoux : que Votre Majesté daigne me prendre sous ses ailes, ou plutôt la vérité pour laquelle seule vous êtes armé du glaive, et me protéger seulement jusqu'à ce que je sache si je suis vainqueur ou vaincu. Je n'ai plus rien à vous demander, si je suis convaincu d'impiété ou d'hérésie (1)...

» Votre tout petit client. »

---

(1) Voyez la lettre aux PIÈCES JUSTIFICATIVES, n. XI.

Cette lettre fut lue de l'Allemagne entière et l'Allemagne fut trompée comme Miltitz. On disait que Tetzel mort, Luther allait rentrer dans sa cellule, se cacher à tous les regards, cultiver ces petites fleurs qu'il aimait avec passion, se délasser avec sa flûte ou ses livres, de toutes ces fatigues auxquelles son corps, comme son intelligence, aurait fini par succomber. Staupitz et Wenceslas Linck avaient eu plusieurs conférences avec le moine, qui leur avait promis de s'ensevelir dans ce petit trou dont il parlait à Charles-Quint. Et en effet, il avait cessé de voyager, et rentré à Wittemberg, il s'était enfermé dans son couvent; mais de là il continuait de remuer le monde, de sa parole ardente.

Sa lettre à l'empereur n'avait pas eu le temps d'arriver en Espagne, qu'il écrivait à Spalatin:

« En vérité, mon bon ami, j'en suis presque certain, le pape c'est l'Antechrist que le monde attend. C'est l'Antechrist en pensées, en paroles, en action. Je vous en dirai bien d'autres : vous me lirez (1). »

Dans une lettre adressée à Jean Voigt, moine augustin de Magdebourg, il disait : « Mon frère en Jésus-Christ, j'achève en ce moment, en langue allemande, un livre contre le pape : *De statu Ecclesiæ emendando.* J'y mène le pontife, comme l'Antechrist; priez que ma parole fasse

(1) Ego sic angor ut propè non dubitem papam esse propriè Antichristum illum quem vulgatâ opinione expectat mundus : adeò conveniunt omnia, quæ vivit, facit, loquitur, statuit. Sed hæc magis coram. Si non vidisti, curabo ut legas. — Spalatino, 24 feb. — De Wette, l. c., t. I, p. 420.

fructifier l'Église (1). » Spalatin avait reçu en même temps d'autres confidences de son ami. « Savez-vous ce que je pense de Rome? c'est un ramassis de fous, de niais, d'imbéciles, d'ignares, de bûches, de bornes, de possédés et de diables (2). Voyez donc ce qu'on peut espérer de Rome, qui vomit sur l'Église un semblable tartare. Je vais traiter cet âne d'Alfed de façon que le pontife romain s'en souviendra. Il ne faut pas les épargner, c'est de nécessité; étalons au grand jour les mystères de l'Antechrist (3). »

Le pape Antechrist! C'est un mot nouveau qui revient pour la troisième fois dans ses lettres, et de Wittemberg va retentir dans toute l'Allemagne. Il y a trois ans, si Luther l'eût proféré, on se fût séparé de lui sur-le-champ; on eût ri de pitié peut-être. Luther savait bien ce qu'il faisait, lorsque, au milieu des docteurs de Leipzig, il dissertait froidement sur le genre d'obéissance et de respect qu'on doit au pape. Alors il niait seulement l'origine divine de la papauté; aujourd'hui le pape n'est

---

(1) Nihil timemus ampliùs, sed jam edo librum vulgarem contra papam de statu Ecclesiæ emendando : hìc papam acerrimè tracto, et quasi antichristum. — Johanni Voigt, 3 aug. — De Wette, l. c., t. I, p. 476.

(2) Ich mein, sie sind zu Rom alle toll, thöricht, wüthend, unsinnig, Narren, Stock, Stein, Hölle und Teufel worden. — Spalatino, Jun. — De Wette, p. 453.

(3) Johanni Voigt. — Schröckh, l. c., t. I, p. 190.

Voyez encore : Lutheri Epist., 9 feb. — Spalatino, De Wette, t. I, p. 406. — Spalatino, 5 maii, De Wette, p. 446. — Spalatino, 17 maii, De Wette, p. 449. — Henrico de Bunau, 30 maii, De Wette, p. 450. — Spalatino, 10 jul., De Wette, p. 465, et toutes les lettres écrites à ce docteur par Luther, en 1520.

plus qu'un envoyé de Satan sur la terre. Que lui répondre? Il est là, avec son livre ouvert, où il a lu que le pape opérant des œuvres sataniques, n'est que le vicaire de Satan. Que lui fait le sens commun? Lisez mon livre! dit-il, le nom d'Antechrist n'est-il pas marqué en toutes lettres sur le front de celui qui s'appelle le successeur des apôtres? En vain lui répondrez-vous que son œil n'y voit pas: vous ferez comme Eckius. Luther vous appellera hérétique, inepte, ignare, enfant de la grande prostituée; car Rome, siége de l'Antechrist, n'est plus Rome, c'est Babylone.

C'est une chose prodigieuse que de la symbolique luthérienne, Wittemberg n'ait gardé que l'article qui enseigne que le pape est l'Antechrist. L'Église wittembergoise ne croit plus à l'impanation, au serf arbitre, à la nécessité libre du docteur, mais elle tient fermement que le souverain pontife est l'Antechrist prédit par Daniel. Un moment sa foi parut faiblir, mais Wigand, Gallus, Judex, Amsdorf, travaillèrent efficacement à la relever: Jean Wigand (1), et Matthieu Judex (2), en prouvant que le pape est bien le fils de perdition. Il est vrai que Jean de Muller remarque ingénieusement qu'il est plus probable que l'Antechrist s'est incarné dans le corps de quelque ministre qui nie la divinité du Christ (3).

(1) Synopsis Antichristi Romani, spiritu oris Christi revelati.

(2) Gravissimum et severissimum edictum et mandatum æterni et omnipotentis Dei, quomodò quisque sese adversus papatum nimirum Antichristum gerere et exhibere debeat.

(3) Au nombre des écrivains *de Antichristo* qui ont démontré que

Luther tenait la parole qu'il avait donnée dans diverses lettres à ses amis: il travaillait à ruiner la doctrine catholique en Allemagne. Au commencement de 1520, il publia son sermon sur l'Eucharistie(1) que le duc Georges dénonça à l'électeur de Saxe comme entaché de hussisme, et que l'évêque de Misnie, dans un mandement affiché à la porte des églises de son diocèse, condamna comme hérétique (2). Luther se vengea de l'évêque dans un pamphlet, où il traitait le prélat de niais et de taupe (3).

---

le *spiritus Antichristi* avait établi son siége principal parmi les papes, à Rome, il faut citer le professeur M. Beumler, Arn. Cheffreus, Lamb. Danæus, Andr. Wilet, Anglais, le professeur Conrad Grasser, le professeur Alb. Grawer, l'Anglais Henri Hammond, Jac. Heerbrand, le théologien réformé Sam. Maresius, qui écrivit son *Antichristum revelatum*, en réponse à Hugo Grotius, inventeur d'imaginations bizarres sur l'Antechrist; Andr. Mengiletus, Joh. Georg. Siegwart, Joh. Conr. Danhauer; Spener, qui voulut démontrer dans un sermon que le pape était l'Antechrist; le professeur Fréd. Balduin, le professeur Joh. Hœpfner, l'évêque anglais John Abbod, Nic. Hunnius, Theod. Thummius, Dorsch et d'autres encore, tels que John Fox, Whitaker, Fulke, Willet, Isaac Newton, Joseph Mede, Lowman, Towson, Bicheno, Henr. Kett (*Interpret. of prophecy, pref.*), les évêques anglicans Fowler, Warburton, Newton, Hurd, Watson, le luthérien Braunbom, Sebastien Francus (*de Alvegand Stat. eod.*), l'église protestante des Siebenbürgen (*De abolend. Christ. per Antichrist.*), Napper (*Sur la révélation*), Béze (*In confess. gen.*), Flemming, Bullinger (*In Apoc.*), Junius, Muscullus, Whiston (*Essay on revel.*), le huguenot Alix, G. S. Faber, Daubeny (*The fall of papal Rome*, etc. En 1840, la Revue protestante annonçait avec éloge l'apparition d'un ouvrage de Cuningham où cette proposition : *Le pape est l'Antechrist*, est démontrée jusqu'à l'évidence. C'est aussi l'opinion du rédacteur de ce recueil.

(1) Op. Luth. Jen. germ., t. I, p. 165 et suiv.

(2) Opera Luth., t. IX. Witt. germ., p. 87.

(3) Selnec., Hist. Luth., p. 16.

Dans la préface de son Manifeste à la noblesse allemande, il parle de la nécessité de réformer l'Église, et pour y parvenir, il propose de détruire toute espèce de hiérarchie sacerdotale. Il veut que le baptême en nous faisant enfants de Dieu, nous confère les pouvoirs ecclésiastiques, et il adjure tout ce qui sent couler dans ses veines du sang teuton, d'en finir une fois pour toutes avec cette papauté, qui représente sur cette terre l'Antechrist de Daniel (1).

Dans la *Captivité de l'Église à Babylone*, il s'attaque aux sacrements de l'Église, qu'il réduit d'abord à trois, puis à deux. Il ne veut pas que l'Eucharistie soit un sacrifice. Il parle des châtiments que Rome apprête contre lui, et c'est pour les tourner en dérision. Si le châtiment est infligé, dit-il, ma rétractation est toute prête, elle est dans le *præludium* de mon livre : j'en tiens du reste, ajoute-t-il, une autre à leur service, une rétractation telle que Rome n'en n'aura jamais vu ni lu de semblable (2) ; c'est ce qu'il nomme ailleurs : saupoudrer Rome de son sel.

Érasme disait : « Qui jamais eût cru que la réforme, du premier bond, viendrait se heurter contre la morale, le dogme et la foi de quinze siècles? »

Érasme n'avait pas compris Luther.

---

(1) Cochl., l. c., p. 42, 43, 44.

(2) Alteram se prope diem editurum, talem certè qualem hactenùs Romana sedes nec viderit unquam, nec audiverit. — Ulemberg, l. c., p. 70.



En proclamant la suprématie du sens individuel sur l'autorité ou la tradition, Luther a fait une révolution. La raison l'a pris au mot, et l'anarchie est entrée dans la réforme. A l'heure qu'il est Carlstadt n'écoute déjà plus la voix de son disciple ; il veut être chef de secte et annoncer son évangile ; Mélanchthon a des conférences avec quelques-uns des prophètes futurs de la nouvelle Jérusalem. Le curé d'Einsiedeln a entendu la voix de Luther ; mais pour renverser le vieil édifice catholique, il s'y prend d'une autre façon que le réformateur. Luther détache une pierre ; Zwingli en abat une autre. L'un dit : Cette pierre doit être conservée, c'est le Seigneur qui l'a posée de ses mains ; et l'autre, brisons-la, car c'est le travail de Satan : la réforme n'a que trois ans de vie, et elle se réforme déjà.

Qu'on ne nous dise pas que Luther doit son triomphe aux lumières nouvelles qu'il apportait à l'Allemagne, lui qui bannit, en prêchant son nouvel évangile, les sciences comme inutiles et damnables, la philosophie comme diabolique, et dont le disciple bien-aimé met en question l'utilité des écoles (1). On a voulu que le monde se fût épris pour les dogmes nouveaux, parce que celui qui les prêchait était doué d'un esprit merveilleux. Nous ne lui dénions pas une belle intelligence ; mais,

(1) Nonne Lutherus scripsit omnem disciplinam tam praticam quàm speculativam esse damnatam ? omnes scientias speculativas esse peccata et errores ? Nonne Melanchthon aliquando damnavit scholas publicas ? — Eras. Epist. Ep. 59, p. 31.



est-ce que le catholicisme était à cette heure si mal représenté par Emser, par Eck et par Cajetan? On a dit que la pensée opprimée dormait enchaînée, et qu'à la voix de Luther elle se réveilla. En vérité, qu'a donc fait le moine? Ne vient-il pas de fonder un autre esclavage sous le nom de raison individuelle, instrument de vérité absolue, ne procédant que d'elle-même, rayon qui n'a qu'une source humaine, le cerveau d'où il s'échappe? Voyez donc comme Luther pèse au contraire sur la pensée, obligée de le reconnaître pour son père, sans quoi Luther lui dit: « Tu n'es plus ma fille, tu t'égares dans des voies de perdition, tu te livres à tes caprices, tu viens des ténèbres et non de la lumière, tu es la progéniture de l'école. » Et par école on sait ce qu'il entend: l'enseignement de l'Église qui s'est perpétué d'âge en âge, du Christ à son vicaire, du vicaire aux évêques, des évêques aux prêtres, du prêtre à la communion des fidèles; divine et merveilleuse chaîne d'or qu'il a brisée de son autorité privée! car pontife, évêque, Église, sacerdoce, tout cela est l'œuvre de Satan. Il n'y a plus qu'un prêtre, c'est lui, c'est l'homme. Voilà cette autre grande nouveauté qui lui valut tant de partisans, surtout dans les cours et parmi les princes. Cette proposition qu'il vient d'enseigner, « que nous appartenons tous également au sacerdoce, et que l'Écriture ne fait aucune différence entre le laïque et le prêtre, que le prêtre s'appelle évêque ou pape (1), » c'était la con-

(1) Scriptura sancta nihil discernit inter eos, nisi quòd ministros

fusion des deux puissances, la tiare attachée à la couronne ducale ou impériale, l'encensoîr aux mains de quiconque porte l'épée, l'Église livrée pieds et poings liés aux princes séculiers, Henri VIII, chef des consciences, la papauté détruite, et par conséquent le catholicisme.

Si l'on admet son sacerdoce universel, il n'est plus besoin de docteur humain, chaque fidèle revêtu de la dignité sacerdotale peut annoncer la parole, remettre les péchés, administrer les sacrements: donc, plus de vérité religieuse, car un chrétien indépendant, ne saurait reconnaître d'autorité. Est-il étonnant qu'au bruit de cette doctrine, séduisante en théorie, on vit surgir une foule de prophètes, prêtres et apôtres selon la lettre de Luther? Par un phénomène inexplicable, Luther qui répudie la liberté métaphysique, exagère la liberté ecclésiastique, puisqu'il enseigne positivement dans la *Captivité de l'Église à Babylone* (1) qu'il vient de publier, que ni pape ni évêque n'a le pouvoir d'imposer aucune syllabe au chrétien qui refuse de l'accepter (2). La confession d'Augsbourg fut obligée de rejeter la doctrine de Lu-

---

servos, œconomos appellat, qui nunc papæ, episcopi, dominique jactantur; nam verum est hos æqualiter sacerdotes esse. — De Libert. christianâ, p. 390, t. I, Opera Luth.

(1) De captivitate Babylonicâ Ecclesiæ, præludium ad Herm. Eullichium. Witt. 1520. — Von den Babylonischen Gefängnißen der Kirchen. Ibid.

(2) Dico itaque neque papa, neque episcopus, neque ullus hominum habet jus unius syllabæ constituendæ super christianum hominem, nisi id fiat ejusdem consensu : quidquid aliter fit, tyrannico spiritu fit. — De captivitate Babyl., p. 228.

ther (1), qui ne l'appliqua jamais dans la pratique. Mais on voit quels nombreux disciples elle dut lui gagner. Voilà l'un des éléments spirituels de ses succès.

Nous ne nions pas du reste que l'éloquence de Luther, que sa tête, ou plutôt sa poitrine d'Achille, comme la nomme Mélanchthon (2), et cette pureté de mœurs que ses ennemis reconnaissaient alors, n'aient été pour lui de puissants auxiliaires : mais le peuple n'aurait pas été entraîné aussi facilement, si ses princes n'eussent pas apostasié les premiers. Car, était-ce autre chose, qu'une apostasie à peine dissimulée, que cette protection accordée à Luther par l'électeur de Saxe? Le peuple fit ce qu'il vit faire à ses maîtres. A la cour de l'électeur, le nom de Luther était en vénération, Frédéric l'appelait son père, son ami, l'élu du Seigneur, l'homme de Dieu ; les courtisans, pour plaire à Sa Grâce répandaient les écrits de l'augustin, les lisaient, livraient à leurs moqueries tout ce qu'il raillait : les indulgences, Rome, les moines et le pape. Mettez Luther à la place de Jean Huss, et il sera plus heureux que le prêtre bohémien. Jean Huss a bien ce qui séduit la multitude : du courage, de l'opiniâtreté, et une foi extérieure. Mais il eut grand tort, non pas de se laisser brûler, mais de prêcher au début de sa mission contre les vices, l'avarice, la lubricité et les richesses des grands, et de prendre en pitié les larmes et les misères du peuple. Les

(1) De ordine ecclesiastico docent quòd nemo debeat in Ecclesiâ publicè docere, nisi ritè vocatus. — Conf. Aug., art. XIV.

Voir Plank, Geschichte des protestantischen Lehrbegriffs, t. II, p. 342.

(2) Achilleus stomachus. — Melanchth. Ep., lib. IV, Ep. 240.



grands l'abandonnèrent au jour du danger, et proscrivirent ses disciples par le fer et la flamme. Luther n'eut d'abord que des paroles de miel pour les nobles saxons : à Rome et à ses cardinaux, les outrages et les bouffonneries. Un chapeau rouge le met en fureur ; qu'il aperçoive l'hermine ducale, alors il s'épuise en adulations ; c'est un prêtre courtisan, aussi trouva-t-il dans la plupart des princes d'Allemagne d'ardents protecteurs ; mais cette aide qu'ils lui prêtaient, ils savaient bien à quel intérêt. On les verra bientôt répudier le catholicisme, non pas qu'ils croient le moins du monde, pas plus que Luther peut-être, que l'idolâtrie et la fornication aient établi leur siége à Rome, mais pour ne plus payer à la chancellerie des redevances annuelles. Un jour ils ouvriront la porte des couvents ; non pas qu'ils regardent les vœux monastiques comme défendus par l'Évangile, mais parce qu'ils trouveront dans les monastères des vases d'or et des pierres précieuses. Ils appelleront la réforme une œuvre d'émancipation ; non pas qu'elle ait affranchi le peuple, mais parce qu'elle les a délivrés du joug sacerdotal. Voici trois germes spirituels de révolution signalés par des penseurs de l'époque. Érasme indique l'un : « La réforme fait des progrès, qui s'en étonnerait? le peuple aime à prêter l'oreille à des prédicateurs qui enseignent que la contrition n'est pas nécessaire, et que la satisfaction est chose vaine (1). » Calcagnini à trouvé l'autre : « Soyez

(1) Populus enim libenter audiebat esse qui docerent non esse necessariam exomologesim, supervacuam esse satisfactionem. — Epist. Eras., lib. 26, ep. 28.



tranquille, vous crie Luther, le sang du Christ suffit pour obtenir le salut éternel : voici le ciel qui s'ouvre, si la foi au sang de Jésus n'a point abandonné le pécheur (1). » Mélanchthon signale le troisième : « On ne s'est attaché à Luther que parce qu'il nous a délivrés des évêques, on ne l'aime que parce qu'il nous a arrachés à leur juridiction (2). »

Un grand écrivain allemand, M. Heine, qui reproche aux Français de n'avoir jamais compris que le côté négatif de la réforme, n'a vu dans la lutte de Luther contre Rome que le triomphe du spiritualisme contre le sensualime : le spiritualisme, bien entendu, c'est la réformation, « médiatisant, dit-il, les saints; coupant les ailes aux anges; ôtant à la Vierge ses droits à la couronne du ciel, faisant de Dieu un célibataire céleste, et contestant rudement la légitimité de son fils (3). »

Singulier spiritualisme, avouons-le, qui nie la liberté morale, et de l'homme fait une plante qui obéit à tous les souffles de vents; une cavale qui se ploie à tous les mouvément du cavalier; un clou

---

(1) Nec enim vult Lutherus quemquam de actionibus suis admodum anxium esse, siquidem ad salutem et æternitatem promerendam fidem et sanguinem Christi sufficere. Lasciviant igitur homines, obsonentur, pergræcentur in Venerem, in cædes, in rapinas, ut libet, efferantur. Paratum tamen eis cœlum, parata immortalitatis felicitas, si fides inconcussa maneat, et in sanguine Christi spes tota subsidat. — Calcagninus. — Epist. Er., ep. 54, lib. 21.

(2) Quem nullâ de causâ, ut video, amant, nisi quia beneficio ejus sentiunt se episcopos excussisse. — Melancth. Ep. Camerario, l. IV, ep. 106.

(3) De l'Allemagne, par Henri Heine, t. I, 1re partie. L'auteur, page 55, affirme pourtant que la réforme fit perdre à l'Allemagne beaucoup de poésie.

qui cède à la moindres pression du marteau, car c'est à l'aide de ces diverses comparaisons que Luther représente l'homme sous la main de Dieu (1)!

---

(1) *Cons*. encore sur les doctrines de Luther, en 1520 : — Confitendi ratio D. Martini Lutheri. Lipsiæ, 1520.—Eine kurze Form der Zehen Gebot, eine kurze Form des Glaubens. — Ein Sermon von dem heil. hochwürdigen Sacrament der Tauf. Witt., 1520. — Eine sehr gute Predigt, D. Mart. Luther, Augustiner, von zweierlei Gerechtigkeit, aus dem Latein ins Deutsche übersetzt, *cum præf. Geor. Spalatini*, Leipzig, 1520.— Eine fast nützliche Betrachtung des Leidens Christi. — Eine Unterweisung von der Beicht. — Erklärung etlicher Artikel, nemlich von der Fürbittung der lieben Heiligen, von dem Fegfeuer, von dem Ablaß, von den Geboten der Kirchen, von den guten Werken und von den römischen Kirchen, &c. Witt., 1520. Imprimés de janvier à octobre.

CHAPITRE XXIII.

LETTRE DE LUTHER A LÉON X. — 1520.

Les thèses de Luther sont condamnées aux universités de Louvain, de Leipzig et de Cologne. — Luther qui d'abord avait consenti à prendre pour juges ces universités, refuse de souscrire à leur arrêt. — Colères prophétiques du moine. — Avenir qu'il prédit à l'Allemagne. — Lettre de Luther à Léon X, envoyée au moment même où il rassure Miltitz. — Examen du livre sur la *Liberté chrétienne* qu'il a joint à sa lettre au souverain pontife. — Dogmes de Luther sur la foi, sur l'œuvre, sur les sacrements. — Son sacerdoce.

Après sa dispute, Eck se mit en route pour Rome, « afin d'invoquer contre Luther l'abîme de l'abîme, et de mettre le feu à la forêt du Liban (1). » Il avait été convenu que les thèses seraient déférées aux universités de Leipzig, de Cologne, de Louvain, et ne pourraient être publiées avant leur décision.

Eck partait fidèle à son serment ; seulement, avant de quitter l'Allemagne, il avait voulu venger le concile de Constance des accusations de Luther. Dans quelques pages pleines de verve, comme il savait les écrire, il n'eut pas de peine à prouver l'hétérodoxie de certaines doctrines de Jean Huss, et le peu de fondement des reproches adressés à

---

(1) Eccius meus vadit Romam succensurus saltum Libani. — Geschichte der durch Publication-Bulle wider Dr. Martin Luther erregten Unruhen, in-4°, p. 7.

l'empereur et au pape, qui auraient violé le sauf-conduit donné à l'hérésiarque (1).

Mélanchthon, moins discret, oublia la promesse faite par son maître. Dans une lettre à Œcolampade, imprimée à Wittemberg, et qui se répandit en Allemagne, il donna un résumé luthérien de la discussion, et tout en rendant justice au beau génie d'Eck (2), attaqua vivement les thèses du professeur d'Ingolstadt. Eck se plaignit avec raison de cette violation du traité. Mélanchthon répondit avec une aigreur d'expression qui n'était pas dans ses habitudes de polémique (3), et que Luther trouva moyen de louer, en affirmant, à la face de l'Allemagne, qu'un grammairien de vingt ans comme Mélanchthon, en savait plus en théologie que trois ou quatre Eccius (4).

Quoi qu'il en soit, les universités (5), après

---

(1) Des heiligen *Concilii* zu Costnitz, der heiligen Christenheit, und hochlöblichen Kaysers Sigismunds, und auch des deutschen Adels Entschuldigung, daß ihnen Bruder Martin Luder mit Unwarheit auffgelegt, Sie haben *Joannem Hus* und *Hieronymum* von Prag, wider päpstlich, christlich, kayserlich Geleit und Eyd, verbrandt. Johann von Eck, Doc. — Lipsiæ, 1520.

(2) Cœterùm apud nos magnæ admirationi plerisque fuit Eccius ob varias et insignes ingenii dotes. Carolostadium de scriptis, credo, novisti. Bonus ut vir et rarâ doctrinâ, planèque nonnihil extra vulgi aleam eruditus.

(3) Defensio Melanchthonis contra Eccium, prof. theologiæ. — Epist. 706.

(4) Vidisse te credo Eccii excusationem adversùs Philippum nostrum, satis dignam Ecciano ingenio, in quâ homini etiam in sacris litteris terque quaterque omnibus Ecciis doctiori, denique et sordidæ illus Eccianæ theologiæ non ignaro, opprobrat magno vitio grammaticam professionem.—Luth. Resolut. — Seckendorf, l. c., p. 82.

(5) Voyez, sur les injures prodiguées par Luther aux universités :

avoir reçu les actes de la dispute, s'assemblèrent et nommèrent des rapporteurs. La doctrine de Luther fut condamnée tout d'une voix. Nous nous rappelons que Luther avait déclaré qu'il s'en rapporterait au jugement de ses maîtres en théologie; il avait raison; car, au rapport d'Érasme, ces universités brillaient par les lumières et le savoir.

—Lettres à Jean Lange, 16 oct.; — 15 oct., à Spalatin, où il accuse les docteurs de Leipzig de dégorger leur venin per fistulam Rubii; — à Eccius, 1er nov; — à Spalatin, 20 nov. Præter ventrem, marsupium, pompam, quid fulget in vobis? au même, 3 déc., où il avoue qu'il a accepté le jugement des docteurs de Leipzig;—18 décembre, à Spalatin, où il s'élève contre les sept sacrements de l'Église, efface celui de l'ordre, et déclare que: omnes nos esse sacerdotes et hoc sacerdotis genus in quo nos sumus prorsus non differre videatur à laicis, nisi ministerio, quo sacramenta et verbum ministrantur; — à Jean Lange, 18 déc., contre l'université de Paris; — à Spalatin, 10 janv. 1520, où il reconnaît l'omnipotence du concile statuant sur la communion sous les deux espèces. Comme témoignage de soumission et de foi aux lumières de l'épiscopat, lisez ses lettres — à Albert, archevêque de Mayence, 4 février 1520; — à Adolphus, évêque de Mersebourg, 4 février, même année; dans cette dernière il affirme (sub fine) qu'il ne diffère de ses adversaires sur la puissance pontificale que, solo nomine: —Tournez la page, 9 février, et il va « enfouir dans le charnier tous les témoignages de l'iniquité et de la balourdise des évêques; — 12 février, à Spalatin, où l'épiscopat tout entier est renvoyé à l'Évangile et traité d'ignorant; — 18 fév., au même, où l'évêque de Misnie est traité de blasphémateur. La faculté de Cologne condamna, le 30 août, celle de Louvain, le 7 nov. 1519, quelques propositions extraites des œuvres de Luther. Le moine augustin leur répondit dans un écrit qui parut sous le titre de: Condemnatio doctrinalis librorum Mart. Lutheri per quosdam magistros nostros Lovanienses et Colonienses facta. Responsi Lutheriana ad eamdem condemnationem ad Christophorum Blancum, oper. Witt. 11, 39, Jenæ, 1568. Le collecteur des lettres de Luther dit au sujet de cette réponse qu'elle était sehr heftig; l'expression est trop douce: il eût mieux valu la nommer insolente.

Luther y comptait plus d'un admirateur. Il n'y eut toutefois qu'une opinion sur les thèses du moine. On peut lire dans les lettres du Saxon avec quelles brutales colères il accueillit cette décision. Les théologiens de Leipzig, de Cologne et de Louvain furent immolés à sa risée. Pendant plusieurs mois, il n'est pas une de ses épîtres où l'on ne voie un de ses juges apparaître sous la forme d'un âne, ou d'une taupe. Luther n'avait pas encore trouvé le Satan dont il abusera plus tard.

Un ami d'Érasme, Jacques Latomus, professeur à l'université de Louvain, défendit la sentence des théologiens (1) avec beaucoup plus d'esprit que ne s'en permettaient les scolastiques. Tout en combattant son adversaire à l'aide de l'Écriture, il ne dédaigne pas l'épigramme : son latin, qui ne sentait pas le collége, avait mérité, dans une autre occasion, l'éloge de Bilibad Pirkeymer (2), bon juge assurément.

Mais Luther avait d'autres images à son service que ses mauvaises figures de rhéteur. Vous allez le voir, il a grandi. — « Je ne veux pas que d'un glaive on fasse une plume; la parole de Dieu est une épée, c'est la guerre, c'est la ruine, c'est le scandale, c'est la perdition, c'est le poison, c'est, comme parle Amos, l'ours sur le grand chemin et la lionne dans la forêt.

(1) Opera Latomi, in-fol.

(2) Mirâ quâdam brevitate, sed ut nihil fieri absolutiùs. Latomus avait d'abord injustement attaqué la foi d'Érasme, qui voulut que son ami se rétractât : c'est ce que fit Latomus dans quelques pages qui plurent beaucoup à Pirkeymer. — Epist. Erasmi, 12, l. XII.



» Je me suis bien permis d'autres violences envers Emser et Eckius, et vous ne m'avez rien dit (1).

» Si vous connaissez bien l'esprit de la réforme vous devez comprendre qu'elle ne peut s'opérer sans tumulte, sans commotion. Je sens Dieu qui m'enlève. Oui, je l'avoue, je suis trop violent peut-être, mais on me connaissait bien, on ne devait pas irriter le chien; il fallait le laisser en repos. Jetez les yeux, mon cher Spalatin, sur le Christ. Calomniait-il, lui, quand il appelait les Juifs race adultère et perverse, enfants de vipères, hypocrites, fils du diable? Et Paul, quand il les nommait, chiens, insensés, imbéciles? quand il s'élevait contre un faux prophète avec une violence qui pourrait passer pour de la folie, et qu'il le traitait de fils du diable, d'ennemi de la vérité, d'âme pleine de dol et de tromperie? La vérité ne connaît pas de vains ménagements (2)...»

« Seigneur! que de ténèbres, que d'iniquités Rome a vomies sur la terre, et par quel jugement de Dieu a-t-elle vécu tant de siècles? Tromper les hommes par d'impures décrétales et des mensonges effrontés, dont elle faisait autant d'articles de foi! J'en suis presque convaincu; le pape, c'est l'Antechrist, c'est le fils de perdition qu'attend le monde. Tout ce qu'il fait, tout ce qu'il dit, tout ce qu'il prescrit sent l'Antechrist (3)...»

(1) Verbum Dei gladius est, bellum est, ruina est, scandalum est, perditio est, venenum est, et ut Amos ait, sicut ursus in viâ, et læna in sylvâ; longè vehementiùs in Emser, in Eccium, Tetzel scripsi, et nihil es conquestus.—Spalatino, feb.—De Wette, t. I, p. 417.

(2) Spalatino, feb. 1520. — De Wette, p. 418.

(3) Wencesl. Link, 19 aug.

« Qu'on ne me parle plus de mes emportements. Voyez! tout ce qu'on fait dans notre siècle avec calme s'évanouit et tombe. Le ventre de Rebecca porte des embryons qui se battent déjà. On me juge mal aujourd'hui. La postérité me rendra pleine justice.., Le révérend père vicaire Staupitz m'écrit d'Erfurt de ne pas publier mon livre de *Emendando statu Christianorum*; c'est trop tard... Il faut que l'Esprit saint me pousse, puisque ce n'est ni l'amour de l'or, ni l'amour des plaisirs, ni la passion de la gloire. Je ressemble au Christ qu'on crucifia parce qu'il avait dit : Je suis le roi des Juifs. On me crucifie pour des doctrines que je n'ai pas enseignées, la communion sous les deux espèces, par exemple (1). »

« L'évêque de Misnie, et avec lui d'autres évêques m'accusent! Je saurai bien leur répondre; je ne souffrirai pas que des erreurs condamnées dans l'Évangile soient enseignées même par des anges du ciel, à plus forte raison par ces idoles d'évêques. Je veux bien leur pardonner pour le moment : qu'on leur écrive donc de se taire, de ne rien faire contre Luther. Qu'ils prennent garde à eux; ils croient éviter la grêle, ils mourront sous une avalanche de neige. Que si Dieu ne m'ôte pas la raison, plus ils remueront le fumier, plus il sentira mauvais (2). »

(1) Sicut enim Christus propter vocabulum : Rex Judæorum crucifixus est, ita et ego propter utramque speciem quam nec jussi sumendam, nec prohibui. — Spalatino, 13 janv. — De Wette, t. I, p. 389-390.

(2) Ne si incipiant velle fugere pruinam, obruantur nive... Si stercus ampliùs moverint, latiùs et crassiùs fetebit (on traduira fa-

« Quels imbéciles que vos docteurs de Misnie et de Leipzig! est-ce qu'ils ont perdu la tête? jamais je n'eus de semblables adversaires; les niais. Dites-leur donc de me laisser tranquille; je les tiens, et s'ils me mettent en colère, je les couvrirai d'opprobre. J'avertirais bien le duc George, mais si je lui écris il ne me lit pas, ou il ne me comprend pas.... A la volonté de Dieu, me voici; aux vents et aux flots le navire! Je ne puis à cette heure que prier Dieu. Je lis dans l'avenir, le Seigneur m'en lève un coin; je vois des tempêtes prochaines, si Satan n'est enchaîné. Les pensées de mes ennemis sont des pensées de dol et de méchanceté. Que voulez-vous, mon ami? La parole divine ne marche jamais sans trouble, cette parole de toute majesté, qui fait de si grandes merveilles, qui gronde et roule sur les hauteurs et les nuées, et qui tue les âmes paresseuses d'Israël. Il faut ou renoncer à la paix, ou renoncer à la parole divine. Le Seigneur est venu apporter la guerre et non la paix... Je suis frappé de terreur... Malheur à la terre (1)! »

« Des visions nouvelles ont paru dans le ciel; à Vienne, des flammes et des incendies; je voudrais les voir; c'est ma tragédie que ces signes annoncent (2)... »

« Qu'y a-t-il donc d'étrange, que le monde soit troublé à cause de la parole de Dieu? A la seule nouvelle de la naissance du Christ, Hé-

---

cilement le proverbe). — Spalatino, 18 feb. — De Wette, l. c., p. 415.

(1) Staupitio, febr. — De Wette, p. 425.

(2) Spalatino, 19 mart. — De Wette, p 428.



rode et sa cour ne se sont-ils pas émus ? Et la terre et le soleil ne s'obscurcirent-ils pas quand le Christ meurt ? Pour moi la preuve qu'une doctrine est sage, c'est que la multitude, les grands et les sages s'en offensent. Voici le Psalmiste qui dit : Il a été posé comme un signe, afin qu'on le contredît pour la ruine et la résurrection d'un grand nombre, non parmi les nations, mais en Israël (1). »

« Que je le veuille ou non, chaque jour ma science s'accroît. Il n'y a pas deux ans que j'écrivais sur les indulgences, aujourd'hui je voudrais détruire mes livres. J'étais alors sous le joug de la tyrannie de Rome ; je ne voulais pas qu'on les rejetât ces indulgences, et en vérité, à quoi bon s'en émerveiller ? J'étais seul à rouler ce rocher. Mais bientôt mes yeux se sont ouverts, et j'ai vu que ces pardons n'étaient que de misérables impostures, inventées pour voler l'argent aux hommes et leur foi en Dieu... Ah ! que je voudrais qu'on brûlât mes livres sur les indulgences !... Gloire et paix dans le Seigneur... mon cher Nicolas, il ne faut rien répondre à Esmer (2), parce que c'est un homme dont l'apôtre Paul a dit : « Il est condamné, évitez-le, son souffle est mortel. » Encore un peu de temps et je prierai contre lui ; je demanderai à Dieu qu'il lui rende selon ses œuvres : qu'il meure, car il vaut mieux qu'il périsse, que s'il continue de blasphémer contre le Christ... Je ne veux pas que

(1) Archidiacono Elsterwicensi, 30 maii 1520. — De Wette, p. 450.

(2) Nicolao Hausmann, 26 april. — De Wette, p. 442-443.

vous priiez pour ce misérable, priez pour moi seulement (1). »

Voilà ce que Luther écrivait au moment où assis à table à côté de Miltiz il buvait à la santé du saint père, à la paix de l'Allemagne. Au delà des Alpes tout le monde était joyeux dans le sacré collége, et Léon X plus que tout autre, lui qui aimait si franchement le *frate*. Le frate n'est plus un petit moine écrivant sur les indulgences, mais un apôtre possédé de l'Esprit saint, un être inspiré, un prophète qui lit dans les astres, et à qui le Seigneur a révélé l'avenir ; avenir de malheur, car c'est une tragédie qu'il va jouer. Elle se dénouera comme la tragédie antique, par le meurtre : cela ne l'effraye pas, il l'affirme, il le répète. Son œuvre va causer à l'humanité des larmes et du sang, qu'importe? il ne l'abandonnera pas. Un prêtre demande au ciel que son ennemi meure! Il veut qu'il meure et qu'on s'abstienne de prier pour cette âme, qu'il damne dès cette vie. En ce moment la voix de quelques moines timides est venue l'avertir ; c'est un appel de Dieu que cette voix d'hommes simples qui lui montrent l'abîme ouvert. Mais Luther se rit de ces terreurs, comme il se joue des pleurs qu'il va faire répandre ! Jamais cri plus effrayant que cette prophétie formulée si brièvement : *Malheur à la terre... Væ terræ!* Encore un peu de

(1) Adhuc modicum, et orabo contra eum, ut reddat ei Dominus secundùm opera sua ; melius est enim ut moriatur quàm ut sic pergat contra conscientiam Christum blasphemare ; sine ergo eum, velociter nimis satis compescetur miser iste ; sed et tu desine pro eo orare; ora pro me. — Nicol. Hausmann, 26 ap.— De Wette, p. 442.



temps, et cette prophétie s'accomplira ! L'Allemagne tout entière se soulèvera ; l'orgie, le meurtre se promèneront dans les rues de Munster ; d'affreux accouplements souilleront l'intérieur des couvents ; des hommes et des femmes qui se diront possédés de l'esprit de Dieu marcheront tous nus la Bible à la main. Il y aura du sang dans les églises, du sang sur les places publiques, du sang sur les autels ! Alors, quand tout cela arrivera, Eck tournera la tête vers Wittemberg, et en montrant Luther, il nous dira : — C'est Luther qui a crié *malheur à la terre* ! son oracle s'accomplit ; — c'est Luther qui a écrit qu'il faisait une tragédie, sa tragédie se joue ; — c'est Luther qui demandait à voir des signes dans le ciel, ces signes ont paru ; — c'est Luther qui a dit que la parole de Dieu était une épée, cette épée est tirée du fourreau, elle brille dans les mains de Pfeifer ! Luther n'a pas péché par ignorance, puisqu'il annonçait d'avance tout ce qui se fait aujourd'hui. Gloire donc à Luther !

Mais déjà sa parole a fructifié. A Zwickau, un prêtre qui doit bientôt appeler aux armes les paysans de la Thuringe, Munzer, monte en chaire le jour de l'Assomption, et reproduit les insolences de Luther contre le siége de Rome. Il traite la papauté, l'indulgence, le purgatoire, la messe, la plupart des sacrements de son Église de jongleries humaines (1). Il lui faut, à lui, une nouvelle Église, dont il tiendra les clefs, car, à l'entendre,

(1) Weller, Alles und alle Theile der Geschichte, part. I, p. 732.



« Luther a manqué de courage. Il embrasse encore la chair, le lâche qu'il est; il laisse l'homme dans la fange du péché, et la foi qu'il prêche est encore plus funeste au salut que celle des papistes. Le Dieu nouveau qu'il faut au monde régénéré, c'est un Dieu tout spirituel, qui se révèle à l'homme dans le sommeil, qui vient le visiter en songe (1). » Pauvre âme qui, sans Luther, aurait continué d'évangéliser en paix son petit troupeau!

Nous nous rappelons qu'à sa dernière entrevue avec Miltitz à Liebenwerda, Luther avait promis au nonce d'écrire une troisième lettre à Sa Sainteté. Or, quand il faisait cette promesse, la lettre était déjà partie pour Rome. Elle est arrivée, et avec la lettre Léon X a reçu l'opuscule ascétique dont le moine parlait à Miltitz. La lettre porte la date du 2 avril 1520 (2). La voilà. Qu'on n'oublie pas en la lisant la table hospitalière d'Altenbourg, où sont assis l'un à côté de l'autre Miltitz et Luther; ces grands pots de bière qu'on leur a servis; ces verres pleins qui se sont choqués, à chaque nouvelle rasade; ces deux mains de moine et de nonce qui se sont serrées affectueusement; ces baisers, gage de réconciliation; ces larmes de joie, ces paroles d'amitié échangées entre les deux convives, et jusqu'à la peau du renard fabuleux qu'a revêtue Miltitz. Écoutons Luther.

« Au milieu des monstres de ce siècle (3), avec qui

---

(1) Theob. Strobel, Leben, Schriften und Lehren Thomä Münzers. — Nürnberg, in-8, p 12, 13.

(2) Voir la note de la page 402.

(3) Epistola Lutheriana ad Leonem X summum pontificem. Liber



je suis en guerre depuis trois ans, ma pensée et mon souvenir se lèvent vers vous, Très-Saint Père... Je le proteste, et ma mémoire est fidèle, jamais je n'ai parlé de vous qu'avec honneur et respect... S'il en était autrement, je serais tout prêt à me rétracter. Ne vous appelai-je pas le Daniel dans la fournaise? n'est-ce pas moi qui défendis votre innocence contre un homme tel que Sylvestre Priérias, qui osait la souiller?... Vous ne sauriez le nier, mon cher Léon, ce siége où vous êtes assis surpasse en corruption et Babylone et Sodome; c'est contre cette Rome impie que je me suis révolté. Je me suis soulevé d'indignation en voyant qu'on sejouait si indignement, sous votre nom, du peuple de Jésus-Christ; c'est contre cette Rome que je combats, que je combattrai tant qu'un souffle de foi vivra en moi. Non pas que je croie, ce qui est impossible, que mes efforts prévaudront contre la tourbe d'adulateurs qui règnent dans votre Babylone désordonnée; mais chargé de veiller sur le sort de mes frères, je voudrais qu'ils ne fussent pas la proie de toutes les pestes romaines. Rome est une sentine de corruption et d'iniquité. Car il est plus clair que la lumière que l'Église romaine, de toutes les Églises la plus chaste autrefois, est devenue une caverne fétide de voleurs, le plus ef-

---

de Christianâ libertate continens summam doctrinæ christianæ : quo ad formandam mentem, et ad intelligendam Evangelii vim, nihil absolutiùs, nihil conducibiliùs, neque à veteribus neque à recentioribus scriptoribus proditum est. Tu, christiane lector, relege iterùm atque iterùm, et Christum imbibe. Recognitus Wittenbergæ, in-4°, 1521.

Voir aux PIÈCES JUSTIFICATIVES, n° XII.

fronté des lupanars, le trône du péché, de la mort et de l'enfer, et que sa malice ne pourrait pas monter plus haut, quand l'Antechrist y régnerait en personne.

» Vous, Léon, vous voilà comme un agneau au milieu des loups, comme Daniel au milieu des lions, comme Ézéchiel au milieu des scorpions. A tous ces monstres qu'allez-vous opposer? trois ou quatre cardinaux, hommes de foi et de science : qu'est-ce que cela au milieu de ce peuple de mécréants? Vous mourriez empoisonné si vous tentiez de remédier à tant de maux, et avant même d'avoir songé au remède... Les jours de Rome ont été comptés, la colère de Dieu a soufflé sur elle. Elle hait les conciles, elle craint la réforme, elle ne veut pas qu'on mette un frein à sa fureur d'impiété. On dira d'elle ce qu'on a dit de sa mère : Nous avons soigné Babylone, elle ne peut être guérie, laissons-la. C'était à vos cardinaux à remédier à tant de maux; mais la podagre rit de la main du médecin, le char n'écoute plus les rênes...

» Plein d'amour pour votre personne, j'ai souvent gémi de vous voir élevé sur le siége pontifical, dans un siècle comme le nôtre : vous méritiez de naître à une autre époque. Le siége de Rome n'est pas digne de vous, il devrait être occupé par Satan, qui, en vérité, règne beaucoup plus que vous dans cette Babylone... N'est-il pas vrai que sous ce vaste ciel il n'y a rien de plus corrompu, de plus inique, de plus pestilentiel que Rome? Vraiment, Rome surpasse en impiété le Turc lui-même; elle, autrefois la porte du ciel, est aujourd'hui la gueule de

l'enfer, que la colère de Dieu empêche de fermer; à peine s'il nous est permis de sauver quelques âmes du gouffre infernal... »

Après avoir raconté comment la querelle s'est engagée entre lui et les courtisans du pape, Luther termine ainsi :

« Je ne veux pas venir à vous les mains vides, je vous offre un petit traité, sous votre nom; gage de mon amour pour la paix, témoignage de ce dont j'aurais aimé à occuper mes loisirs, si vos adulateurs me l'avaient permis; présent de peu de valeur si vous considérez la forme de l'œuvre, bien précieux si je ne me trompe, si vous vous attachez à l'esprit du livre. Moi, pauvre moine, je n'ai rien de mieux à vous offrir, vous n'avez besoin d'autre don que d'un don tout spirituel (1). »

Veut-on connaître maintenant ce livre de prédilection que Luther envoie à Léon X en témoignage d'amour et de piété filiale? C'est son traité de la *Liberté chrétienne* (2), où le docteur établit comme

(1) Luther traduisit en allemand la lettre à Léon X. Cette traduction, qui parut sous le titre de : Sendschreiben an den Papst Leo den Zehenten, D. M. Luther, etc..., diffère en quelques passages de l'original. Le texte allemand est beaucoup plus énergique, plus violent. Le *lupanar omnium impudentissimum* est rendu par ein Bubenhaus über alle Bubenhäuser. Sodome et Gomorrhe y reviennent bien plus souvent. La version allemande était destinée à ses concitoyens, la version latine, aux lettrés. De Wette a imprimé les deux textes, p. 497 et 506, t. I, de son recueil des lettres de Luther.

(2) De Libertate christianâ Luth. op. Witt. fol. t. II. La première édition parut en 1520, une seconde en 1521, sans indication de nom d'auteur, d'imprimeur et de lieu. Von der Freyheit eines christen Menschen. Antiqua literarum monumenta. — Brunswigæ, in-12, 1690, p. 118.



doctrines fondées sur la parole évangélique, non-seulement la justification sans les œuvres, mais l'impossibilité de la foi avec les œuvres, qu'il regarde comme autant de péchés; la sujétion de la créature au démon, même quand elle fait effort pour lui échapper, et son incarnation au péché, quand elle s'élève vers le Créateur; quand sa pensée, détachée des liens de la terre, s'abîme dans la contemplation des mérites du Sauveur; quand sa main répand l'aumône; quand ses lèvres s'ouvrent pour prier ou bénir; quand elle pleure ou se repent; car, dit-il, tout ce qui est en nous est coulpe, péché, damnation, et l'homme ne peut faire le bien.

« Il y a, dit-il ailleurs, deux hommes dans l'homme: l'homme intérieur, l'homme extérieur; l'homme intérieur, c'est l'âme, l'homme extérieur, c'est le corps. Le corps ne peut souiller l'âme; que le corps boive, mange, qu'il ne prie pas de bouche, comme fait l'hypocrite, qu'il hante les lieux profanes, l'âme n'en saurait être affectée. Dès que l'âme a la foi, elle ne fait qu'un avec le Christ; c'est l'époux et l'épouse. »

Dangereuse doctrine assurément, qui établit la compatibilité de la foi avec le cœur qui se souillerait à plaisir des crimes les plus horribles, et dont on craint d'abord de rendre responsable un esprit aussi lumineux que Luther. Mais en vain essayerait-on de le nier: c'est bien là la doctrine qu'il développe encore dans sa *Captivité de l'Église à Babylone*. « Ainsi donc, dit-il dans un passage de ce livre : Tu dois voir combien est riche l'homme chrétien qui ne

saurait perdre son salut, même quand il le voudrait par toutes sortes de péchés, à moins toutefois qu'il refuse de croire; car, à l'exception des péchés contre la foi, nul ne peut lui fermer la porte du ciel... Repentir, confession, satisfaction, œuvres inventées par les hommes; tout cela t'abandonnera, te rendra malheureux, si oubliant la foi, tu tu reposes sur les vaines pratiques de la superstition humaine (1).

Afin que sa théorie sur l'efficacité de la foi fût saisie même par les intelligences vulgaires, Luther a eu soin d'exprimer nettement sa pensée. C'est ainsi qu'il écrit à Mélanchthon.

« Sois pécheur, et pèche fortement; mais plus fortement encore, crois et te réjouis dans le Christ, le vainqueur du péché, de la mort et du monde. Le péché, c'est notre lot ici bas. Cette vie n'est pas la demeure de la justice; mais nous attendons, dit saint Pierre, des cieux nouveaux et une terre nouvelle où habite la justice. Il suffit que par les richesses de la gloire de Dieu, nous connaissions l'Agneau qui ôte les péchés du monde : le péché ne saurait nous en arracher, quand dans le même jour nous commettrions mille et mille homicides, mille et mille adultères (2). »

(1) Ita vides quàm dives sit homo christianus ; *etiam volens non potest perdere salutem suam quantiscunque peccatis, nisi nolit credere. Nulla enim peccata eum possunt damnare, nisi sola incredulitas*, etc. — De Captiv. Bab., t. II, p. 284.

(2) Esto peccator et pecca fortiter; sed fortiùs fide et gaude in Christo, qui victor est peccati, mortis et mundi : peccandum est quandiù hic sumus. Vita hæc non est habitatio justitiæ; sed expectamus, ait Petrus, cœlos novos et terram novam, in quibus jus-



« Croire est un don si précieux que si l'on pouvait commettre un adultère dans la foi, ce ne serait pas un péché (1). »

L'œuvre lui fait si peur, qu'il voudrait en détourner tout ce qu'il nomme chrétien. « Les âmes pieuses, dit-il, qui font le bien pour obtenir le royaume des cieux, n'y parviendront jamais : je les regarde comme des impies ; il est plus urgent de se prémunir contre l'œuvre que contre le péché (2). »

Luther, dans sa Liberté chrétienne, s'efforce encore d'établir que le sacerdoce est infus dans l'humanité, comme l'âme dans le corps ; qu'il appartient à tout homme qui croit, parce que le Christ s'étant uni à l'humanité par une union toute mystique, l'âme est devenue son épouse, et qu'elle participe alors à tous les dons que l'époux répand sur sa bien-aimée ; que tous les vocables de prêtre, de clerc, d'ecclésiastique, ne signifient rien, et sont un outrage à la parole de Dieu, parce que nous sommes tous ses enfants au même degré, ses économes et ses ministres, et que les vêtements, la pompe extérieure, les cérémonies, ne sont que de vaines figures, des formes humaines que l'esprit du Christ doit bannir du milieu des chrétiens (3).

---

titia habitabit. Sufficit quòd agnovimus per divitias gloriæ Dei Agnum qui tollit peccata mundi : ab hoc non avellet nos peccatum, etiamsi millies, millies uno die fornicemur aut occidamus. — Melanchthoni, 21 aug. 1521.

(1) Si in fide fieri posset adulterium, peccatum non esset.—Luth., Disp., t. I, p. 523.

(2) Op. Lutheri, Witt., t. VI, fol. 160. — Mœhler, Symbol., t. I, p. 166, note.

(3) Voyez : De libertate christianâ, t. II, op. Luth. Wittemberg., in principio.



Et, comme le remarque ici le D. J. Marx, le sacerdoce luthérien n'est point une figure, mais une réalité, qui confère au laïque tous les pouvoirs du prêtre catholique, la prédication, le pardon des fautes, l'absolution, la dispense des sacrements (1). Mais que signifie ce signe, que la seule foi nous confère, comme l'eau du baptême le titre d'enfants de Dieu ; que l'homme quitte et reprend à son gré, selon qu'il embrasse la foi ou le doute? Qu'est-ce donc que cette foi luthérienne qui nous rend semblables à l'ange, et change tout à coup notre nature? Est-ce la foi, moins les indulgences, comme en 1518 ; la foi, moins la primauté divine du pape, comme en 1519 ; la foi moins les sacrements de l'ordre, de l'extrême-onction, comme en 1520 ; la foi moins la messe, moins le culte des saints, comme en 1521? Mais qui dit foi, dit confession. Or Luther ne peut établir de confession sans l'autorité. Si la raison individuelle de Carlstadt, par exemple, comme nous le verrons, s'insurge contre la croyance du docteur, qui les jugera? Qu'est-ce donc que la foi suivant Luther, sinon un caprice, une fantaisie, un fantôme ; maladie chez l'un, fièvre cérébrale chez l'autre, exaltation du système nerveux, prostration ou exubérance de vitalité, lumière ou ténèbres? — Luther dit : « Croyez » ; mais alors qu'il n'enseigne point que « la mission des évêques est double, médiate et immédiate ; de

(1) Omnes quotquot baptisati sumus æqualiter sumus sacerdotes, nullum sacerdotibus super nos est jus imperii... Christiani omnes sunt æqualiter sacerdotes, eandem in verbo et sacramento quocunque habent potestatem. — Luth. Op., t. II, p. 297, b.



nos jours médiate, c'est-à-dire dérivant de l'homme, mais immédiate chez les apôtres, qui la tenaient de Jésus même, immédiate chez les prophètes, qui la tenaient de Dieu ; que les apôtres ont transmis cette mission à leurs disciples ; saint Paul à Timothée et à Tite, qui la transmettent aux évêques leurs successeurs, les évêques à ceux qui leur succèdent ; ainsi jusqu'à nos jours et à la consommation des siècles, en sorte que cette mission, bien que médiate, est cependant toute divine (1). »

Voilà donc que la foi seule ne suffit plus pour donner le sacerdoce, qui est un véritable héritage par délégation divine : tout homme n'est donc pas prêtre ; tout homme n'a donc pas mission d'enseigner.

Il est dit dans l'histoire de Cromwell, qu'un soldat de son armée passa la Tamise pour se rendre à Londres. Il portait avec lui une lanterne où brûlaient cinq chandelles. Arrivé sur le rivage, il appela à haute voix la multitude, et ouvrant sa lanterne, il prit une d'elles, souffla dessus et dit : Qu'ainsi meurent les dîmes. Puis une seconde : Qu'ainsi meurent les parlements. Puis une troisième et une quatrième ; enfin la cinquième, et il cria : Qu'ainsi meure la Bible. Or, le peuple commençait à s'ameuter et à le maltraiter de paroles. Un des assistants dit au soldat : « Où as-tu pris tout cela ? — C'est la parole de Dieu, reprit le soldat, que je vous prêche : Luther a bien fait une religion

(1) Luther, 1re partie, 8e feuillet du 1er chapitre de l'Épître aux Galates, 2.



nouvelle ; Calvin a soufflé dessus ; Calvin a fait une religion nouvelle, Cranmer, le grand archevêque, a soufflé dessus, et la reine Élisabeth a soufflé sur tout cela. Eh bien ! moi, à mon tour, je viens, au nom de la parole du Christ, balayer de mon souffle tout ce qui a été dit... » Le peuple se tut. Ce soldat n'avait-il pas raison ? Il était prêtre selon l'ordre de Luther, car il disait qu'il croyait au Christ et à sa sainte parole (1).

(1) Voyez Cobbett, Histoire de la réformation en Angleterre.

CHAPITRE XXIV.

LES DEUX BULLES. — 1520.

Caractère des résistances de Luther. — Longanimité de Léon X. — Il se décide à fulminer une bulle contre l'hérésiarque. — Mais en même temps qu'il condamne les erreurs de Luther, il offre au moine un moyen de réconciliation. —Appréciation littéraire de la bulle *Exsurge.* — Hutten commente la bulle de Sa Sainteté. — Anti-bulle de Luther. — Comment s'y prend Luther pour perdre ses adversaires dans l'opinion de l'Allemagne.

Maintenant, qu'il nous soit permis d'adjurer tout homme dont la raison n'est point obscurcie par l'esprit de secte de poser la main sur son cœur, et de nous dire si Luther, tel qu'il s'est montré depuis trois ans, en chaire et dans ses livres, n'a pas dépassé toutes les bornes; s'il lui reste un outrage à imaginer contre Rome; une raillerie vieille ou moderne à rajeunir ou à rajuster; une insolence à reprendre dans les livres des hérésiarques qui l'ont précédé. N'a-t-il pas laissé bien loin derrière lui et Jérôme de Prague, et Jean Huss, et Wiclef? N'y a-t-il pas assez de temps que l'Allemagne le voit se servir du glaive de la parole pour blesser au cœur toutes les vieilles croyances à l'ombre desquelles elle s'était si longtemps reposée? n'a-t-il pas assez remué ou jeté de boue à la face du successeur de saint Pierre? Le

monde catholique n'a-t-il pas été assez troublé par ces folles disputes qui avancent si peu le règne de Dieu, au dire de Mélanchthon; et ce verbe divin apporté par le nouvel apôtre, comme la seule loi et le seul évangile auxquels l'homme dût croire, n'a-t-il pas subi en passant par sa bouche assez d'altérations, d'interprétations et de tortures diverses? Si pendant trois ans un moine a pu sans mission troubler la société, y jeter le désordre, agiter les consciences, soulever les esprits; ne sera-t-il pas permis à la papauté de faire entendre sa voix? Que Seckendorf regarde la lettre de Luther comme un gage de respect envers le saint-siége, le lecteur n'y verra qu'une affreuse ironie, et, suivant l'expression d'un écrivain anglican, qu'une satire sanglante de l'Église romaine (1). Sleidan croit que le pape eût dû prendre

(1) Roscoë, Vie et Pontificat de Léon X, t. IV, p. 10. — La lettre de Luther à Léon X, dans l'édition d'Iéna, porte la date du 6 avril 1520, et nous croyons que c'est la véritable. Seckendorf, pour atténuer les torts de Luther, la place au mois d'octobre de la même année, c'est-à-dire longtemps après la bulle de Léon X; en sorte, dit cet historien, que la bulle aurait provoqué la lettre; comme s'il était probable que Luther, ayant connu cette bulle, n'en eût rien dit dans sa lettre! En admettant la supposition de l'historien de la réforme, on ne voit pas ce que Luther peut y gagner, car voici ce qu'il écrivait le 11 octobre à Spalatin: « Enfin Eck a rapporté de Rome la bulle dont on fait tant de bruit... Le Christ, ainsi que vous le verrez en la lisant, y est condamné. On veut me faire chanter la palinodie. Me voilà bien plus libre à cette heure. Je sais maintenant que le pape n'est autre que l'Antechrist, je connais le siége de Satan. » *Jam multò liberior sum, certus tandem factus papam esse Antichristum, et Satanæ sedem manifestè inventam.* Or, voyez la bonne foi de Seckendorf! Il feint de croire aux paroles de soumission de Luther, qui, le 11 octobre, sait, de science certaine,

patience, attendre encore. Attendre que Luther eût démoli pièce à pièce tout le vieil édifice catholique, et que celui qui en avait été nommé de Dieu lui-même le gardien, en vît tomber une à une les pierres, sans pousser un cri d'avertissement et de désespoir ? Quand Carlstadt viendra pour poser le marteau sur l'œuvre de la réforme, Luther, l'apôtre de Wittemberg, n'attendra pas trois longues années pour accourir de la Wartbourg.

C'était assez de longanimité (1) ; Léon X ne

---

que le pape est l'Antechrist, et qui, le 13, en fait un Daniel dans la fosse aux lions, un agneau parmi les loups ! Ou Seckendorf n'avait pas lu les lettres de Luther, ou il déguise la vérité. Mais Luther lui-même trompe ici Spalatin, son correspondant ; ce n'est pas la bulle de Léon X qui lui a révélé que Satan régnait à Rome ; il y a longtemps qu'il avait acquis cette certitude. N'écrivait-il pas à Lange le 18 août : « Moi, je ne dois d'autre obéissance au pape que celle qu'on doit à l'Antechrist en personne. » *Ego pro me confiteor papæ à me nullam deberi obedientiam, nisi eam quam* τῷ γνησίῳ Ἀντιχρίστῳ *debeo*, p. 478, t. I. Remarquez que nous raisonnons ici dans la supposition où la lettre au pape ait été écrite le 15 octobre. Mais, écrite avant ou après la bulle, c'est une tache ineffaçable pour le réformateur. Du reste, diverses dates ont été données à cette lettre : le 6 avril, dans l'édition d'Aurifaber et d'Iéna ; — le 13 octobre, dans la collection de De Wette, t. I, p. 497 ; — et le 6 septembre, par Luther lui-même.

Il existe sur cette question de date une dissertation importante, que Roscoë a placée dans la deuxième édition de la Vie de Léon X, et où l'écrivain anglais prouve jusqu'à la dernière évidence que la lettre de Luther est bien du 6 avril 1520. C'est un excellent morceau de critique que M. Henri n'a pas malheureusement jugé à propos de placer dans la traduction de l'ouvrage anglais.

On la trouvera dans la traduction italienne publiée à Milan par Bossi, tome II.

(1) C'est une chose remarquable que Léon X, accusé par les réformés d'une rigueur excessive envers Luther, a été accusé par

pouvait plus longtemps rester sourd aux pleurs de l'Église catholique. Il fallait qu'il parlât, sous peine de voir les esprits errer à l'aventure, en cherchant la lumière que le Christ leur avait promise, et Léon X hésita longtemps. On connaît quel culte le pape avait voué aux muses. Jeune, il aimait à s'enivrer des rêveries de la philosophie platonicienne. Quand il ceignit la tiare, cet amour pour Platon, l'âme la plus poétique de l'antiquité ne put s'éteindre entièrement. Un moment on vit le Vatican changé en véritable Sunium, où l'on trouvait, quand le soleil se couchait sur Saint-Pierre, Léon X entouré de ses cardinaux, presque tous discourant sur les lettres dont il était le père, et dont il n'eût tenu qu'à lui d'être l'ornement et la gloire. Il aimait la Saxe où l'étincelle des lettres, transportée d'Italie, commençait à briller, et surtout Luther qui la portait à dix-neuf ans dans son couvent, qui l'entretenait, qui la réchauffait dans son sein, et marchait joyeux aux lueurs de cette nouvelle étoile. Parmi les membres du sacré collége, le frère ermite comptait beaucoup de protecteurs, Sadolet, entre autres, qu'Érasme nomme l'Attique, pour peindre d'un seul mot l'élégance de ses manières et de sa diction; dont le style cicéronien, dit-il, est toujours pur, limpide, doux et nombreux; tissé, non pas comme

quelques catholiques de trop de condescendance et de douceur: « Papa Leone che ruminando alti pensieri di gloria mondana, e più che agli affari della religione agonisante in Germania, pensando all' ingrandimento temporale della Chiesa... — Muratori. Ann. vol. X, p. 145.

le lin, mais coulant comme de l'eau (1). Pendant plusieurs jours le conseil de sa Sainteté se tint assemblé. Luther n'y manqua pas d'avocats (2), mais que pouvaient-ils ? retarder de quelques jours peut-être une condamnation écrite à chaque page dans le livre du Christ : Léon X l'ouvrit enfin. Il ne nous appartient pas d'apprécier comme œuvre chrétienne la bulle du pape, ce magnifique enseignement de notre Église (3). Aussi bien la parole du successeur des apôtres est trop haut placée pour être soumise à notre examen. Mais si, descendant des hauteurs de la foi, nous la considérons d'un œil humain et comme ouvrage d'art, il nous est impossible de ne pas y trouver la révélation la plus complète de la régénération intellectuelle de Rome à cette époque. Qu'on nous dise si pareilles fleurs de poésie sont jamais tombées de cet arbre que la réforme avait fait reverdir en Allemagne? Oserait-on comparer, comme création littéraire, cette glorieuse composition à rien de ce qui est encore sorti de la main des réformateurs ? Érasme lui-même, qui passa longtemps pour avoir hérité de tous les trésors de la parole latine, a-t-il jamais jeté dans ses écrits autant de richesses et d'harmonie, cadencé aussi musicalement sa pé-

---

(1) Quid enim nunc prædicem illum verum tullianum orationis fluxum, ubique purum, limpidum, etc. — Epist. Erasmi.

(2) William Roscoë, Vie et Pontificat de Léon X, t. IV. — Sarpi, Stor. del concilio di Trento, lib. IV.

(3) Cette bulle fut fulminée le 15 juin 1520 —Sarpi, Concil. di Trento, lib. IV, p. 11. — Pallavicini, Concil. di Trento, cap. XX, p. 119. — Op. Luth., t. III, p. 423.



riode, et reflété l'antiquité avec autant de charme que le cardinal Accolti dans cette bulle contre Luther? On voit que l'Italie avait fait une sérieuse étude du style cicéronien : parure mondaine sans doute, que revêtit aussi la réforme, et que nul des catholiques qui jusqu'ici ont défendu l'intégrité de nos dogmes, Eck pas plus que Priérias, n'a rejetée comme vaine, quoi qu'en dise Luther. A l'entendre, pourtant, la Rome de Léon X ne renfermait alors que deux ou trois cardinaux hommes d'intelligence. Il ne comptait pas le cardinal Accolti, dont le nom n'est pas même venu jusqu'à lui. Et quel écrivain! quel poëte! l'exorde est à lui seul un vaste tableau dessiné à la manière de Michel-Ange.

Le ciel s'ouvre, et Dieu le père se lève dans toute sa majesté : il incline l'oreille pour écouter les gémissements de son Église qui lui crie de chasser ce renard qui infeste la vigne sainte, ce sanglier qui désole la forêt du Seigneur. Puis vous voyez saint Pierre, le chef des apôtres, attentif aux supplications de sa fille chérie, de cette église de Rome, la mère des églises, la maîtresse de la foi, dont il arrosa la première pierre de son sang. Il se lève tout armé contre ces maîtres de mensonge, dont la langue est un charbon ardent, dont la bouche distile le venin et la mort. Voici saint Paul qui a entendu les pleurs des fidèles, et qui vient pour défendre son œuvre toute teinte de son sang aussi, contre un nouveau Porphyre dont la dent s'attache aux pontifes morts dans la foi, comme jadis l'ancien Porphyre aux saints de Dieu. Puis enfin le

firmament tout entier se déploie ; vous apercevez l'Église universelle, sur une nuée lumineuse, les anges et les trônes, les chérubins et les dominations, les prophètes de l'ancienne loi et les martyrs, les docteurs et les apôtres, les disciples du Christ, et la milice des bienheureux, qui les mains tendues vers le trône de l'agneau, crient au Seigneur de mettre fin au triomphe de l'hérésie et de conserver à la sainte Église du Christ la paix et l'unité (1) !

Mais il y a dans cette bulle quelque chose de bien préférable à cette phrase latine où l'écrivain lutte avec les grands modèles de l'antiquité romaine : la lettre est belle, mais l'esprit en est bien plus beau !

Léon X, comme père, souffre de châtier un enfant rebelle : comme il serait plus heureux s'il pouvait lui pardonner, et ce pardon n'est pas difficile à obtenir ! Demain tout le passé sera oublié, si Luther consent à se rétracter devant deux témoins que le pape désignera, ou bien à partir pour Rome, et c'est le vœu le plus cher du souverain, qui, à la face du monde catholique, engage sa parole comme sauf-conduit (2). Le pape se charge des frais du voyage (3).

---

(1) Voyez la bulle aux PIÈCES JUSTIFICATIVES, n° XIII.

(2) Ipse Lutherus errores et assertiones hujusmodi omninò revocet, et de revocatione hujusmodi per publica documenta in formâ juris validâ, in manibus duorum prælatorum consignatâ, ad nos intrà alios similes sexaginta dies transmittendâ, vel per ipsummet (si ad nos venire voluerit, quòd magis placeret), cum præfato plenissimo salvo conductu quem ex nunc concedimus deferendâ, nos certiores efficiat, ut de ejus verâ obedientiâ nullus dubitationis scrupulus valeat remanere.

(3) M. Michelet, Mémoires de Luther, t. I, p. 266.

A ce tableau d'une si grande ordonnance, si vif, si brillant, aux couleurs toutes bibliques, et qui nous donne une belle idée du talent d'Accolti, opposons un tableau d'un tout autre genre, tel que Callot l'eût peint dans une débauche d'imagination: d'un côté la pourpre romaine, de l'autre le capuchon monacal, la soutane rouge et l'habit de bure, l'Italie et la Saxe, Rome et Wittemberg.

« On m'apprend, mon cher lecteur, qu'une bulle a été lancée contre moi : le monde la connaît; elle n'est pas venue jusqu'ici. Peut-être que fille de la nuit et des ténèbres, elle aura tremblé de me regarder en face... Enfin il m'a été donné de la voir, grâce au zèle de mes amis, cette chauve-souris (*noctuam*), et dans toute sa beauté. En vérité, je ne sais si les papistes se moquent de moi. Non, ce ne peut-être que l'œuvre de Jean Eck, cet homme de mensonges, d'iniquités, ce damné d'hérétique. Ce qui ajoute à mes soupçons, c'est que cet Eck vient de Rome, bel apôtre, bien digne d'un tel apostolat!... Il y a quelques jours que j'avais entendu dire qu'on préparait une bulle bien méchante à l'instigation de ce bourreau d'Eck, qui l'a saupoudrée de son style et de sa bave... Je tiens l'auteur de cette bulle pour l'Antechrist; je la maudis cette bulle comme une insulte et un blasphème contre le Christ fils de Dieu : Amen. Je reconnais, je proclame en mon âme et conscience, comme vérités, les articles qu'elle condamne : je voue tout chrétien qui la recevrait, cette bulle infâme, aux tortures de l'enfer. C'est un païen, pour moi, c'est l'Antechrist en personne. Amen. Voilà comme je

me rétracte, moi, bulle, fille d'une bulle de savon. Mais, dis-moi donc, ignorantissime Antechrist, tu es donc bien bête pour croire que l'humanité va se laisser effrayer! S'il suffisait, pour condamner, de dire : Ceci me déplaît, non, je ne veux pas; mais il n'est pas de mulet, d'âne, de taupe, de souche qui ne pût faire le métier de juge. Quoi! ton front de prostituée n'a pas rougi d'oser ainsi, avec des paroles de fumée, s'attaquer aux foudres de la parole divine (1)?...

» On dit souvent que l'âne ne chante mal que parce qu'il entonne trop haut. Cette bulle eût bien mieux chanté si d'abord elle n'eût posé sa bouche blasphématrice sur le ciel... Ah! bullistes, vous ne tremblez pas que la pierre et le bois ne suent du sang au bruit des abominations que vous vomissez? Où donc êtes-vous, empereurs? Où donc êtes-vous, rois et princes de la terre? Vous avez donné votre nom à Jésus dans le baptême, et vous souffrez cette voix tartaréenne de l'Antechrist? Où donc êtes-vous, docteurs? où donc êtes-vous, évêques? vous tous qui prêchez le christianisme, garderez-vous le silence devant un tel prodige d'impiété! Malheureuse Église, devenue le jouet et la proie de Satan! Misérables qui vivez dans ce siècle! voici, voici venir l'ire de Dieu sur tout ce qui porte le nom de pa-

(1) Quis morio, quis asinus, quæ talpa, quis stipes non queat damnare? Non pudescit frons tua meretricia ut sic in publico ecclesiastico audeas inanibus inermibusque verbis, verborum tuorum fumis contradicere cœlestium verborum fulminibus? — Adversùs execrabilem Antichristi bullam. — Opera Lutheri, t. II, p. 89.



piste (1). Léon X et vous, nos seigneurs les cardinaux romains, écoutez, je vous le dis en face : si c'est vous qui avez enfanté cette bulle, si vous l'avouez comme votre œuvre, j'use, moi, de la puissance que Dieu m'a faite dans le baptême, en m'instituant son fils et son héritier. Appuyé sur ce roc qui ne redoute ni les portes de l'enfer, ni le ciel, ni la terre ; je vous le répète : revenez à Dieu, renoncez à vos sataniques blasphèmes contre Jésus-Christ, et tout de suite : sachez-le bien, le Christ vit et règne encore. Il vient le Seigneur qui d'un souffle de sa bouche dissipera cet homme d'iniquité, ce fils de perdition. Si le pape a écrit cette bulle, je le proclame l'Antechrist, venu pour bouleverser le monde (2). »

Ulrich de Hutten commenta la bulle dans des gloses d'une effrayante audace : le disciple est digne du maître (3).

« C'est toi, dit-il à Léon, qu'il appelle Dix, c'est toi qui es un renard, qui as volé la Germanie. Va, le Christ ne t'entend plus, tu n'es qu'un menteur. L'Évangile t'a toujours déplu, tyran que tu es ! Tu as avalé l'Allemagne, Dieu la tire de ton ventre. Tu as soufflé, extorqué notre argent... Les maléfices, les fables, dont toi Dix et tes ancêtres nous

---

(1) Oper. Lutheri, t. II, p. 91.

(2) Il disait dans son intraduisible langage : « N'allez pas avoir peur de la bulle ; si quelqu'un meurt de peur, au lieu de cloches, quand on le portera en terre, ce sont des *crepitus* qu'on entendra. »

(3) Einige haben wohl auch Luthern zum Verfasser des spitzigen und bittern Glossen über diese Bulle machen wollen; es ist aber unstreitig, daß sie von Ulrich von Hutten herkommen. — Geschichte ic., p. 38.

repaissaient, avaient amolli nos cœurs... Qu'appelles-tu liberté de l'Église ! La faculté de nous voler sans doute? Il n'y a que toi d'hérétique. Va, Dix, n'oublie pas que la Germanie nourrit contre toi des lions, s'il ne suffit pas de ses aigles. Tu es devenu lion, tu voudrais nous manger... Tes cardinaux sont des gloutons, des libertins, des ivrognes, des ..... (1).

Hutten était d'avis qu'on en finît avec Léon X et Albert de Mayence, par la voie des armes. Il proposait à Luther une croisade dont Sickingen et ses nobles amis les gantelets de fer étaient prêts à faire partie. Albert de Mayence était le même archevêque qui avait prêté au poëte 400 ducats d'or en diverses fois, et dont Hutten avait célébré les vertus dans une pièce de vers.

On a dû remarquer que Luther ne se met jamais en colère sans aller chercher dans quelque mauvais lieu des images ou des comparaisons qu'il jette ensuite, tout glorieux, à la face de ses adversaires. C'était là, nous dira-t-on, le langage du siècle. Comment se fait-il qu'on ne le trouve pas

---

(1) Scortatores.

(2) Hutten se servit de l'épée et de la plume dans la cause de Luther. Il écrivit pour le défendre :—Exclamatio in Incendium Lutheranum. — Conquestiones ad imperatorem.—Invectivæ in Aleandrum, Caracciolum, cardinales, episcopos et sacerdotes impuguantes Lutherum.—Dialogi varii : Bullicida, Monitores, etc.—Carlstadt attaqua la bulle dans un in-4° qui a pour titre : Von bepstlicher Heylickeit, Andres Bodenstein von Carlstat Doctor. C'est un mauvais factum, sans verve, sans style, et qui ne contient qu'un passage saillant ; c'est celui qui termine l'œuvre : — Celui qui ne me croit pas, est un mauvais chrétien ; wer das nit glaubt, der ist ein böser Unchrist.

dans les écrivains catholiques? Avouons que ce saint Esprit dont Luther se dit possédé, parlait par la bouche de son disciple un idiome bien étrange. On peut, à toute force, préférer celui que Satan met sur les lèvres de Léon X l'Antechrist; c'est un Antechrist du moins qui ne fait pas rougir la pudeur. Encore si le fils du mineur ne calomniait ses ennemis que dans leurs mœurs, mais il les poursuit jusque dans leur intelligence. Si le siècle ressemblait aux peintures de Luther; s'il était tel qu'il est représenté dans les lettres du moine, il n'y aurait qu'à verser des larmes sur l'abaissement des esprits à cette époque. Le cœur se serre en lisant sa correspondance; quelquefois on se surprend à croire à sa parole, et on est tenté de le bénir pour avoir fait luire la lumière au milieu d'épaisses ténèbres. Mais on n'est pas longtemps le jouet de Luther : quoi! dans ce vaste musée de portraits qu'il fait passer sous les yeux du lecteur, pas un cerveau éclairé de quelque rayon d'intelligence? Abrutissement en Allemagne, abrutissement en Italie. Voyez Priérias, Emser, Hochstraet, Eck, Cajetan et tous les adversaires de l'Augustin. A l'un de la bave sur les lèvres; à l'autre, des cornes et une queue. Celui-ci est l'Antechrist; celui-là Satan; souvent le même personnage est dans la même page mulet, chameau, taupe et hibou. La postérité protestante, si elle croit encore que le pape est l'Antechrist, a depuis longtemps renoncé à le voir dans Léon X; elle a coupé la queue et les cornes à tous ces esprits malins que Luther logeait charitablement dans le corps de ses

ennemis; elle ne dit plus, rendons-lui cette justice, que Rome est une prostituée, et si Babylone renaissait, ce n'est pas à Rome qu'elle la placerait; mais malheureusement elle croit encore à l'ignorance des moines qui disputèrent avec son apôtre. Voyez quel tableau M. de Villers fait des adversaires du réformateur! Sa parole est plus polie que celle de son maître, sans contredit, mais elle est tout aussi explicite : « Priérias, Emser, Eck et le cardinal Cajetan lui-même, n'étaient que de piètres théologiens, incapables de tenir tête au moine. » Nous avons vu si ces intelligences catholiques savaient se défendre, si elles méritent les outrages du Saxon et les dédains de M. de Villers. Et puis, par bonheur, la Providence a pris soin de placer à côté de Luther, Érasme, théologien et orateur également habile, polygraphe écrivant avec une facilité aussi merveilleuse sur l'antiquité que sur l'histoire, sur l'exégèse que sur la philosophie spéculative; frondeur par tempérament, railleur passionné de tout ce qui porte froc ou capuchon, et croyant beaucoup plus à Luther qu'aux moines, ainsi qu'il en fait la confession. Or, nous avons lu les œuvres de ce Voltaire du seizième siècle, et au témoignage du docteur de Wittemberg, nous avons toujours à opposer celui du philosophe de Rotterdam. Qu'est-il arrivé? c'est que toutes ces physionomies catholiques que le réformateur dans sa mauvaise humeur a barbouillées d'encre ou de suie, déposent l'une après l'autre ce masque menteur, et reparaissent sous les traits de maîtres en la sainte théologie, de professeurs

exercés, d'homme de science et de foi; que ces âmes affligées de crétinisme et possédées de l'esprit de ténèbres, ont passé leur vie dans l'étude des auteurs sacrés, dont souvent elles parlent la langue multiple; que ces fronts marqués du signe de la bête brillent de rayons lumineux, et que sous ce bonnet ridicule, que pour faire rire l'Allemagne un moine met à d'autres moines, on aperçoit un cerveau dépouillé avant l'âge dans les veilles et les travaux de l'intelligence. Il n'en est pas moins certain que Luther dut beaucoup de ses triomphes au talent prodigieux qu'il avait de la caricature. L'Allemagne et la Saxe surtout se dilataient en voyant ainsi fustiger des docteurs indignes de se commettre avec un athlète tel que Luther. Le démon aussi travaillait pour le réformateur. L'Évangile, assurément, n'enferme pas autant de possédés que la simple correspondance luthérienne de deux années seulement. Qu'un homme se présente pour venger la foi catholique, sans crainte des ris et des sarcasmes de Luther; qu'il ait le courage, au péril de sa réputation et de son repos, de l'attaquer en face; que ne consultant que l'inspiration de sa conscience, il vienne dénoncer à l'Allemagne les nouveautés qui menacent son avenir : vous pouvez être sûr que cet homme est un envoyé de Satan d'abord, et s'il continue son duel, Satan en personne. Si l'un des disciples du nouvel évangéliste veut essayer de prendre la défense du maître : Que faites-vous, mon cher Amsdorf? lui dit-il.... Philippe m'apprend que vous voulez répondre à Emser! Vous ne savez donc pas que cet

homme est plein de Satan? Si vous lui répondez, prenez bien garde que vous ne répondiez qu'à l'ange des ténèbres : il ne sait pas ce qu'il dit, c'est l'esprit diabolique qui parle par sa bouche, qui est entré dans ce corps, vase de malice, de stupidité, de crasse ignorance. Si j'avais su plus tôt que le démon s'en fût emparé, j'aurais bien su secouer le malin esprit (1). » Or, c'est ce même Emser que Luther pria Dieu, un jour que l'argumentation du dominicain était un peu trop pressante, d'enlever de cette terre (2), et qui mourut bientôt après dans l'impénitence finale, c'est-à-dire fidèle à la foi de ses ancêtres; « le cou tordu, » dit Luther, par le démon; c'est-à-dire d'une apoplexie foudroyante causée par un excès de travail, suivant la version catholique, et cette version a prévalu.

---

(1) Rursùm cùm sit Satanâ plenus, metuo ne rideat et cavilletur si quisquam è juvenibus ei respondet... Ipse enim quid loquatur, nihil intelligit : sed spiritus qui longo invidiæ morbo, eum in furorem vertit, et solùm, ut irritet et cavilletur, loquitur, omnia loquitur... Planè malus spiritus est, sed hoc unum deest suæ malitiæ, quòd stolidum, stupidum et indoctum vas obsidet et occupat, etc. A Amsdorf, 13 juillet 1521. Voici à quelle occasion le démon était entré dans Emser : Luther soutenait, en s'appuyant sur la 1re Epître de Saint-Pierre, ch. II, v. 9, que tout homme est prêtre... Emser, au contraire, établissait qu'il existe une grande différence entre le prêtre et le laïque. Cette possession est la troisième; la première eut lieu, d'après Luther, lorsque le même Emser soutint la primauté du pape.

(2) Nicolao Hausmann, 26 april 1520. — De Wette, t. I, p. 442.

CHAPITRE XXV.

LUTHER BRULE LA BULLE DE LÉON X. — 1520.

Eck est chargé de répandre la bulle en Allemagne. — Elle est affichée sur la porte des églises, en Saxe. — Récit que fait Luther des traitements qu'éprouve la bulle. — Luther renouvelle son appel au concile. — Il prend le parti de faire brûler la bulle. — Comment il annonce cet événement au monde catholique. — Les nobles encouragent Luther.

Avec les actes de la dispute de Leipsig, Eck avait apporté à Rome quelques sermons publiés par Luther, des pamphlets imprimés à Wittemberg et reproduits dans plusieurs villes d'Allemagne, et jusqu'à des caricatures contre le saint-siége, œuvres ou inspirations du moine. Les archevêques de Salzbourg, de Mayence, de Trèves, de Misnie (Meissen), avaient dénoncé plusieurs fois les dangers où la parole de Luther jetait leurs diocésains. Des couvents, celui de Jutterbock entre autres, s'étaient plaints énergiquement des désordres inouïs que

(1) C'est ainsi que, sous le titre de : Ein trostlich Predigt von der Gnaden Gottes und fryen Willen, und von der Gewalt der Schlüßel Sant Petri, beschriben durch Dr. Martinum Lutherum, gedruckt zu Basel durch Adam Petri, on réimprima en 1520 un sermon de Luther contre le libre arbitre et la primauté du pape. Comme tous les écrits de cette époque, ce sermon porte un titre orné de figures allégoriques. Ici c'est saint Pierre les clefs à la main, et saint Paul, tenant l'épée, qu'on a gravés sur bois.

Luther promenait dans l'Allemagne. L'évêque de Misnie demandait qu'on imposât silence à cet augustin assez hardi pour travestir sous le nom de taupe l'official Stolpensis qui avait contresigné le mandement publié contre les erreurs des nouveaux docteurs (1).

Ce fut Eck sur qui le pape jeta les yeux pour publier et répandre la bulle. Celui qui avait soutenu avec tant de gloire, dans la dispute de Leipzig, les intérêts de la tiare, méritait l'honneur que lui faisait aujourd'hui le saint-siége. Il partit de Rome avec la dignité de nonce et protonotaire apostolique (2). Nous ne concevons pas comment des auteurs catholiques ont pu blâmer le choix du souverain pontife. Ce choix dut paraître à Luther, dit Pallavicini (3), l'inspiration de la haine plutôt qu'un conseil de sagesse et de prudence. Mais à quel plus habile négociateur le pape pouvait-il remettre les saintes vengeances de la foi outragée? Qui mieux que ce théologien connaissait l'état des esprits en Saxe, les ressources du docteur et de son parti; les dispositions des princes, des cours, des universités, des prélats et du clergé? qui alliait à plus de fermeté des formes plus conciliantes? Eck partit de Rome, traversa rapidement une partie de l'Allemagne; fit parvenir la bulle aux évêques de Misnie, de Mersebourg et de Brandebourg; s'arrêta

(1) Seln. Hist. Luth., p. 16.— Ulemberg, l. c., p. 62.

(2) Geschichte der durch Publication der päpstlichen Bulle wider Luther erregten Unruhen, p. 8.

(3) Pallavicini, Concilio di Trento, cap. 25.

à Louvain, à Cologne, et dans chaque ville universitaire, où les écrits de l'hérésiarque furent brûlés publiquement, en même temps que la bulle était affichée aux portes des églises. Luther a rendu compte de cette mission, qui ne fut pas toujours heureuse, ni toujours sans dangers. « Mon cher Jean, écrit-il, vous avez montré beaucoup d'esprit dans tout ce bruit que traîne après elle la bulle. Eck a voulu la faire recevoir à Erfurt, on s'est moqué de lui; on a dit : La bulle n'est pas légitime. De nombreux écoliers l'attendaient; il n'a pas paru. On a brûlé la bulle, puis on l'a jetée à l'eau aux cris de *Bulla est, in aquâ natet.* Le libraire a demandé le prix de son impression, le consulat a feint de ne rien entendre. Voilà une bulle qui n'est qu'une bulle (1)... Les Coloniens et les Loviniens ont incendié mes écrits : beau zèle, mais qui n'est pas selon la science! pauvres aveugles, dont la sottise me fait mal. Comme il est facile de brûler quand on ne peut pas répondre! Le roi Joakim, lui aussi, fit brûler le livre du prophète Jérémie. Voilà bien la vertu humaine : les clercs étouffent la vérité, le peuple l'embrasse avec avidité (2)... L'évêque de Misnie a fait un auto-da-fé de mes écrits, et ce petit saint de Mersebourg aussi (3), cet évêque tout enflé d'orgueil et d'avarice (4)... A Leipzig

(1) 30 octob., Johanni Greffendorf, 1520.—De Wette, t. I, p. 519, 521.

(2) Fabiano Feilitzch, 1 decemb. — De Wette, t. I, p. 530.

(3) Sanctula, sanctitula sua non sufficit pro operculo impietatis, quâ papæ plus statuit obedire quàm Deo suo. — Spalatino, 13 nov. — De Wette, t. I, p. 524.

(4) Lango, 6 mart. Il écrivait le 4 février précédent au même évê-



on a lacéré, après l'avoir em......, la bulle papale; ainsi a-t-on fait à Torgau; même cérémonie à Deblin; on l'a pendue avec cette inscription : *Das Nest ist hier, die Vœgel sind ausgeflogen.* A Magdebourg on a attaché le livre d'Emser (1) *in publico infamiæ loco* avec cet écriteau : *Ce lieu est digne d'un tel livre.* Ces jours-ci, jours de carnaval, nos écoliers se sont amusés à représenter le pape en personne, tout habillé, dans toute sa pompe, puis ils l'ont promené processionellement, et arrivés à la grande place, ils ont poursuivi pape et cardinaux, évêques et familiers, de leurs brocards et de leurs risées : l'ennemi du Christ méritait bien un châtiment si comique, lui qui se joue des rois et du Christ lui-même. On rime la farce (2). »

---

que : « Mon révérend père en Jésus-Christ, je vous écris, plein de confiance en votre bonté, dont j'ai reçu tant de témoignages... En vérité je me regarderais comme coupable, si vous pouviez ajouter foi à tout ce que la langue de mes ennemis répand contre moi. Je vous en supplie, que votre bonté paternelle ait égard à ma faiblesse; si j'ai jamais erré, qu'elle m'indique en quoi je dois me rétracter. »

(1) Wider das unchristliche Buch M. Luther's, Augustiner's an den deutschen Adel ausgegangen. Vorlegung Hieronimi Emsers an Gemeine Hochlöbliche deutsche Nation. Leipzig, in-4°.

(2) Spalatino, 17 feb. 1520. — De Wette, p. 560.

Citons quelques fragments de la correspondance de Luther à cette époque.

Libellum captivitatis Babylonicæ prohibitum esse nihil curo. Nihil scribam in rudes illos spermologos (20 oct. 1520, Patri Michaëli Marx). — Libellum Thomæ Rhadini Emseri esse, stilus et saliva consonat (ibid.). — Legi exemplar literarum apostolicarum, seu apostaticarum, ad ducem Johannem (Greffendorfio, 30 oct. 1520). — Quis Satan unquam tam impudenter ab initio mundi locutus est in Deum? Sed quid dicam, vincet me magnitudo blasphemiarum istius bullæ, et id nemo observat. Prorsus persuasus sum, extremum diem adesse in limine, multis et potentibus argumentis Antichristi re-

Luther songeait à se venger. En présence de notaires et de témoins, il renouvela son appel au concile général. L'appel fut affiché comme autrefois ses thèses sur les murs de l'église de Tous-les-Saints. De Léon X, il en appelle, « du superbe contempteur de l'Église du Christ, » à la voix de l'Église rassemblée en concile, quand quelques mois auparavant il a déclaré solennellement à Leipzig qu'un concile général peut errer. Il faut que tout ce qu'il y a d'âmes généreuses en Allemagne, empereur, électeurs, princes et nobles viennent à son secours et s'opposent à l'acceptation de cette bulle impie, œuvre d'un fou et d'un tyran (2). Puis se rappelant que Jérôme de Prague avait fait brûler la sentence des pères de Basle contre Jean Huss (3), il veut en faire autant de la bulle de Léon X. L'é-

---

gnum finiri incipit (Spalatino, 4 nov.). — Gaudeo Huttenum prodiisse, atque utinam Marinum ac Aleandrum intercepisset (Spalatino, 15 nov.). — Excommunicatio bullatica nobis non timetur quanquam episcopos istos duos audiamus processuros, quos rursùs et ego pulchrè excipiam et insignibus suis ornabo (Spalatino, 13 nov.). —Dux Georgius insanit, imò plus quam furit (28 nov., Georgio Lango). —Galerus Moguntinus mea publico dicto inhibuit. Asinus Aveldentis iterum in me scripsit (Spalatino, 15 dec.).

(1) Appellatio Martini Lutheri. — Lutheri Op., t. II, p. 258.

(2) A superbo contemptore sanctæ Ecclesiæ Dei... Quocirca oro suppliciter serenissimum, illustrissimum, inclytos, generosos, nobiles, strenuos, prudentes viros et dominos, Carolum imperatorem, electores imperii, principes, comites, barones, nobiles, senatores et quidquid est christiani magistratûs totius Germaniæ, velint pro redimendâ catholicâ veritate et gloriâ Dei, pro fide et ecclesiâ Christi, pro libertate et jure legitimi concilii mihi meæque appellationi ad hanc papæ incredibilem insaniam adversari, tyrannidi ejus impiissimæ resistere, etc.

(3) Hagenbach, l. c., t. I, p. 225.



lecteur est absent, personne dans la résidence pour s'opposer à cet attentat.

Le 10 décembre s'élevait à Wittemberg, près de la porte orientale, un vaste bûcher; tout autour étaient des échafauds en bois, disposés en gradins à l'instar de l'amphithéâtre des anciens (1). A neuf heures parurent quelques membres de l'université, des frères du couvent des Augustins, et une foule d'écoliers et d'habitants : multitude joyeuse qui venait par ordre de Luther assister au spectacle qu'il leur avait promis la veille. Bientôt on vit venir le docteur en habit de solennité, portant sous le bras les décrétales des papes, les constitutions nommées Extravagantes, la bulle de Léon X qui apparaissait à tous les yeux, imprimée en gros caractères. D'autres suivaient tenant les écrits d'Emser, d'Eck, de Priérias, de tous ceux qui étaient entrés en lice avec le père de la réforme. A la vue de Luther, le peuple poussa des cris de joie. Luther imposa silence de la main et du regard, et fit signe à un bedeau d'allumer le bûcher. Quand la flamme brilla, il prit la bulle qu'il montra aux spectateurs, et la jeta au feu en criant : Tu as troublé la maison de Dieu, c'est pourquoi tu seras livrée au feu éternel (2).

Le peuple dit : Amen, et se répandit autour du bûcher, tâchant d'enlever à la flamme dévorante

(1) Op. Luth., t. II, p. 320. — Pallavicini, ch. 22. — Ulemberg, p. 78.

(2) Weil du den Heiligen des Herrn betrübt hast, so betrübe und verzehre dich das ewige Feuer. — Luthers sämmtliche Werke. Halle, t. XXIV, p. 450-459.

quelque parcelle de ces livres qu'il s'amusait à lancer dans l'air aux cris de : Vive Luther! à bas les papistes! Une messe pour la pauvre bulle! » Le lieutenant de l'électeur de Saxe, le sénat, les consuls, nul ne vint inquiéter cette fête bouffonne, que le docteur annonça le lendemain au monde catholique, comme un général une victoire. Elle ne coûta ce jour-là que des larmes; le sang allait venir.

« L'an de J.-C. MDXX, le X décembre, à neuf heures, ont été brûlés à Wittemberg, à la porte orientale, en face de l'église de la Sainte-Croix, tous les livres du pape, les rescrits, les décrétales de Clément VI, les Extravagantes et la nouvelle bulle de Léon X, ensemble la Somme de l'Ange de l'école, le Chrysopassus d'Eck (2), et d'autres écrits du même auteur, ainsi que d'Emser, afin que les papistes incendiaires apprennent qu'il ne faut pas grand courage pour brûler des livres qu'on ne peut réfuter (3). »

Le lendemain Luther montait en chaire. La veille il avait annoncé qu'il prêcherait. L'église était pleine. « J'ai fait incendier hier, dit-il, en place publique, les œuvres sataniques des papes. Il vaudrait mieux que ce fût le pape qui eût ainsi brûlé, je veux dire le siége pontifical (4). Si vous ne rompez

---

(1) Exustio Antich. decretalium, relat. officielle, 2 pages in-4°. Coll. Passionei, 168e vol., à Rome.

(2) Chrysopassus sive de prædestinatione, centuriæ sex. Aug. Vind. 1514.

(3) Georgio Spalatino, 10 decemb.

(4) Parum esse hoc deflagrationis negotium; ex re fore ut papa quoque, hoc est sedes papalis, concremaretur.—Luth. Opera, V. II,



avec Rome, point de salut pour vos âmes... Que tout chrétien réfléchisse bien qu'en communiant avec les papistes il renonce à la vie éternelle. Abomination sur Babylone! Tant que j'aurai un souffle dans la poitrine, je dirai: Abomination! »

Certes, c'est la remarque d'un protestant, si jamais atteinte solennelle fut portée aux droits de l'autorité, c'est dans la combustion publique des décrets du saint-siége (1); et par une contradiction manifeste qui n'a point échappé à la conscience de Menzel, Luther qui jusque-là a condamné l'emploi de la force brutale, en s'appuyant sur la parole du Christ: « A qui te prend ta robe, abandonne ton manteau;» Luther brûle la bulle du pape, en s'écriant pour se justifier: Je leur fais ce qu'ils m'ont fait (2).

La guerre était déclarée, et la scission opérée. L'Église en ce jour faisait une grande perte; quelques milliers d'âmes brisaient violemment le lien qui les unissait à la vieille famille, dont le berceau était à Bethléem. Mais à peine enfantée, l'œuvre

---

p. 320. — Roscoë, Vie de Léon X, t. IV. — Luth. Op., t. II, exustionis Antichristianarum decretalium acta, p. 320. Ienæ, 1600.

(1) An sich und nach aller Strenge beurtheilt, war freilich das öffentliche Verbrennen eines Gesetzbuches etwas Unerlaubtes, ein Eingriff in die Rechte der Obrigkeit.—Schrœckh, l. c., t. I, p. 246.

(2) Das Auffallendste war, daß Luther unter Anderem auch die Lehre, es sey einem Christen erlaubt, sich mit Gewalt gegen Gewalt zu schützen, als eine widerchristliche aufführte, weil sie dem Spruche Christi: „Wer dir deinen Rock nimmt, dem laß auch den Mantel," entgegen sey, während er doch durch den Verbrennungsakt selbst und durch seine Rechtfertigungsschrift, die mit den Worten schloß: „So wie sie mir gethan haben, so habe ich ihnen gethan," auf das deutlichste kund that, daß er gegen den römischen Stuhl noch mehr, als bloße Selbsthilfe für rechtmäßig hielt. — Menzel, l. c., t, I, p. 83.

luthérienne, « le flambeau du chrétien, sa lumière dans cette vie, son gage d'immortalité pour la vie future », est un sujet de division parmi ceux qui l'avaient adoptée!

Les âmes que la réforme a séduites sont les premières à donner l'exemple des discordes. Les voilà à leur tour qui interprètent la parole du maître, et qui la soumettent au doute de leur intelligence. Éclose à peine, la réforme a trouvé parmi les réformés d'ardents adversaires (1).

Suivons un moment Luther à sa cellule, après que la grande foule d'écoliers l'a salué de ses vivat répétés. Des lettres nombreuses l'attendent sur son bureau : ce sont des nobles de la Franconie qui lui écrivent : Courage, père, soyez sans peur, au besoin nous sommes là pour vous défendre. Nous vous offrons cent hommes d'armes qui sont prêts, au premier signal, à vous porter

(1) Dans le premier mois de l'an 1521, Carlstadt publia un livre intitulé : *De cœlibatu, monachatu et viduitate*, où Luther eut beaucoup à reprendre. Voyez la lettre qu'il écrit à ce sujet à Mélanchthon, 6 août, t. II, p. 37. — Dr. de Wette.

A cette époque parurent en Allemagne une foule de traités contre le célibat des prêtres; Luther, étonné de ce déluge de pamphlets, écrivait à Spalatin : «Bon Dieu, nos Wittembergeois veulent donc à toute force donner des femmes à nos moines! At mihi non obtrudent uxorem. L'auteur des Dialogues sur le célibat n'a ni assez de génie ni assez d'érudition pour me convaincre.» On le voit tourmenté de doutes sur le célibat sacerdotal; il consulte les épîtres de saint Paul, en confère les textes, avoue qu'il y a dans les écritures des paroles obscures... » Vellem à vobis nihil prodiri quod obscuris et ambiguis scriptoris nitatur, cum à nobis exigatur lux quæ plusquam solis et omnium stellarum sit, neque sic tamen vident. » — A Mélanchthon, 6 août 1521.



secours : malheur à qui toucherait à un seul de vos cheveux (1).

Ces lettres sont signées d'Ulrich de Hutten, de Franz de Sickingen et de Sylvestre de Schaumbourg.

Ces nobles croyaient le lion de la papauté couché pour toujours à terre, et ils se partageaient déjà les dépouilles du clergé catholique. L'homme du nord va prendre enfin sa revanche! Luther est son libérateur ; le moine chevalier vient d'adopter pour devise : CEDO NEMINI (2).

---

(1) Selnec. Hist. Luth., p. 17-19. — Ulemberg, l. c., p. 64. — Cochl., l. c., p. 40.

(2 Joach. Westphal, in libello Wilkom., p. 84.

On consultera :

Tob. Schmid, zwickquische Chronick. — Lebensbeschreibung eines christlichen *Politici*, nemlich Lazari Spenglers weiland vörderſten Rathschreibers zu Nürnberg. Nürnberg, 1741, in-8. — Pirkeim. op. — Handsdorf, Nürenbergisches Gelehrt. Lex. — Jac. Schwindel, Neu Sammlung von lauter alten und raren Büchern. — Rorers Relation von seiner Handlung bei D. Ecken zu Ingolstadt, dans Geschichte der durch Publication ꝛc. cité dans ce chapitre (p. 125 et suiv.). — Schelhorn, Act. hist. eccles. sæc. XV et XVI, t. I.

PIÈCES JUSTIFICATIVES.

N° I.

Ex Sermone secundo, Tetzelii (1). — Page 128.

Venerabilis Domine, rogo, ut velitis populo vobis subjecto intimare, ne tantam gratiam, ad salvandas animas concessam, negligere velit. Sciat, quod sanctus Laurentius omnes thesauros Ecclesiæ et corpus suum tradidit ad ossandum; sanctus Bartholomæus propriam pellem crudeliter moriendo. Stephanus lapidatus omnesque martyres cæsi et mortui sunt, pro salute animæ. Et tu non vis cognoscere, quòd habes Romam in civitate sive oppido. Ecclesia tua effecta est Ecclesia S. Petri de Româ et sacerdotes tui facti sunt pœnitentiarii Apostolici. Scilicet Ecclesia est uti illæ septem Romæ, deputatæ pro peccatorum omnium remissione. Altaria illa septem sunt veluti illa quæ sunt in S. Petro, ubi habetur plenaria remissio. Quid ergo cogitas, quid tardas converti? Cur jam in hoc tempore lacrimas non effundis pro peccatis tuis? Cur jam coram vicariis sanctissimi Domini nostri Papæ non confiteris? Nunc habes exemplum à Laurentio, qui traditos thesauros, quos habebat, amore Dei distribuit, et corpus ad ossandum præbuit? Non capis

(1) On n'oubliera pas que ce fragment d'un sermon de Tetzel est tiré par un protestant, Vogel, d'une *source protestante*. Les catholiques n'ont pas donné ce sermon.

exemplum à Bartholomæo, Stephano et aliis sanctis, qui mortem crudelissimam animo libenti pro animæ salute voluerunt? Et tu non solum thesauros infinitos, verum etiam modicam eleemosynam non proponis. Ipsi præbuerunt corpora ad tormenta, tu vero delicias et oblectamenta non dedignaris. Tu sacerdos, tu nobilis, tu mercator, tu mulier, tu virgo, tu nupta, tu juvenis, tu senex, intra Ecclesiam tuam, quæ ut dixi est sancta Petri, et visita crucem sanctissimam, quæ pro te *elevata est*, quæ continuò clamat et vocat te : verecundiam habes visitare crucem cum unâ candelâ : et non verecundaris visitare tabernam. Verecundaris ire ad Confessores Apostolicos, et non ad choreas. Considera, quòd tu es in mari furibundo hujus mundi, in tantis tempestatibus et periculis positus, et ignoras an ad portum pervenire valeas salutis. Scisne quòd omnia sint hominum tenui pendentia filo, et omnis vita militia super terram? Militemus ergo sicut Laurentius et alii omnes sancti, pro salute animæ, et non pro corpore, quod hodie est et cras non, quod hodie sanum, cras infirmum, hodie vivum, cras mortuum. Scito, quod quicunque confessus et contritus eleemosynam ad capsam posuerit, juxta consilium confessoris, plenariam omnium peccatorum suorum remissionem habebit, et post confessionem et jubilæum habitum, omni die visitando crucem et altaria, consequctur indulgentias, sicut visitaret in Ecclesiâ S. Petri altaria illa septem, ubi datur plenaria indulgentia. Quid ergo statis otiosi? omnes currite ad salutem animæ vestræ. Sis promptus et sollicitus ad salutem animæ, sicut ad bona temporalia, à quibus non cessatis die noctuque. Quærite Dominum dum prope est et dum inveniri potest, ut Johannes admonet, operamini dum dies est, venit enim nox, in quâ nemo operari poterit. Non auditis voces parentum vestrorum et aliorum defunctorum clamantium et dicentium : Miseremini, miseremini mei, saltem, etc. Quia manus Domini tetigit me. Quia sumus in durissimis pœnis et tormentis, à quibus possetis nos parvâ eleemosynâ redimere : Et non vultis. Aperiatis aures, quia pater ad filium, et mater ad filiam, etc., dicentes : Vos genuimus, aluimus, gubernavimus, bona nostra temporalia relinquendo et estis tam

crudeles et duri, quòd nunc tantâ facilitate nos liberare possetis, non vultis, permittitisque in flammis jacere, gloriam nobis promissam tardantes. Potestis jam habere confessionalia, quorum virtute, in vitâ et in articulo mortis, et in non reservatis, totiens quotiens habere plenariam remissionem pœnarum pro peccatis debitarum : O vos votivi, o vos usurarii, o raptores, o homicidæ, o criminosi; jam tempus est audiendi Dei vocem, qui non vult mortem peccatoris, sed ut convertatur et vivat. Convertere ergo Jerusalem, Jerusalem, ad Dominum Deum tuum. O vos oblocutores, contradictores, et impedientes hujusmodi negotium, directè vel indirectè, quomodo statis pessimè, estis extra communionem Ecclesiæ. Non missæ, non sermones, non preces, non sacramenta, non suffragia, vos adjuvant. Non agri, non vineæ, non arbores, non animalia reddunt fructum suum, vina spiritualia arida et sicca fiunt, ut exempla adduci possunt. Nolite tardare. Convertimini ad me in toto corde vestro, et capiatis medicinam, de qua loquitur sapientia : Altissimus creavit medicinam de terrâ, et vir prudens non abhorrebit eam. (Cité par Vogel, p. 211, 212.)

N° II.

Alberti electoris Moguntini diploma indulgentiarum Leonis X A. 1517 (1). — Page 129.

Albertus, Dei et apostolicæ sedis gratiâ sanctæ Moguntinensis sedis ac Magdeburgensis ecclesiæ archiepiscopus, primas et sacri Romani imperii in Germaniâ archicancellarius, princeps, elector, ac administrator Halberstatiensis, marchio Brandenburgensis, Stetinensium, Pomeraniæ, Cassuborum, Sclavorumque dux, burggravius Nuremburgensis Rugiæque princeps et *Guardianus* fratrum ordinis minorum de observantiâ Conventûs Moguntini per sanctissimum Dominum nostrum Leonem papam decimum, per provincias Moguntinenses ac Magdeburgenses, ac illarum et Halbersta-

(1) Tiré d'une source protestante par un protestant.



tenses civitates et diœceses, nec non terras et loca, illustrissimorum et illustrium principum dominorum marchionum Brandenburgensium temporali dominio mediatè vel immediatè subjecta : nuncii et commissarii, ad infra scripta specialiter deputati, universis et singulis præsentes literas inspecturis salutem in Domino : Notum facimus, quòd sanctissimus dominus noster Leo, divinâ providentiâ papa decimus modernus, omnibus et singulis utriusque sexûs Christi fidelibus ad reparationem fabricæ basilicæ principis Apostolorum S. Petri de Urbe, juxtà ordinationem nostram manus porrigentibus adjutrices, ultra plenissimas indulgentias ac alias gratias et facultates, quas Christi fideles ipsi obtinere possunt, juxta literarum apostolicarum desuper confectarum continentiam, misericorditer etiam in Domino indulsit atque concessit, ut idoneum possent eligere confessorem presbyterum secularem, vel cujusvis etiam mendicantium ordinis regularem, *qui eorum confessione diligenter auditâ*, pro commissis per eligentem delictis et excessibus, ac peccatis quibuslibet, quantumcunque gravibus et enormibus, etiam in dictæ sedi reservatis casibus, ac censuris ecclesiasticis, etiam ab homine ad alicujus instantiam latis, de consensu partium, etiam ratione interdicti incursis, et quorum absolutio esset eidem sedi specialiter reservata; præterquam machinationis in personam sanctissimi Pontificis, occisionis episcoporum, aut aliorum superiorum prælatorum, et injectionis manuum violentarum in illos, aut alios prælatos, falsificationis literarum apostolicarum, delationis armorum et aliorum prohibitorum ad partes infidelium, ac sententiarum et censurarum occasione aluminum (*sic*) sanctæ ecclesiæ Apostolicæ de partibus infidelium, ac fideles contra prohibitionem Apostolicam delatorum, incursarum, semel in vitâ et in mortis articulo quotiens ille imminebit, licet mors tunc non subsequatur, et in non reservatis casibus totiens quotiens id petierit, plenariè absolvere, et *eis pœnitentiam salutarem injungere*, nec non semel in vitâ et in dicto mortis articulo plenariam omnium peccatorum indulgentiam ac remissionem impendere, et Eucharistiæ sacramentum (excepto die paschatis et mortis articulo) quibusvis anni temporibus minis-

trare, nec non per eos emissa pro tempore vota quæcunque (ultramarino ingressus religionis et castitatis visitationis luminum Apostolorum et sancti Jacobi ad Compostellam, votis, duntaxat exceptis), in alia pietatis opera commutare, autoritate Apostolicâ possit et valeat. Indulsit quoque idem sanctissimus Dominus noster, præfatos benefactores, eorumque parentes defunctos, qui cum charitate decesserunt, in precibus, suffragiis, eleemosynis, jejuniis, orationibus, missis, horis canonicis, disciplinis, peregrinationibus, stationibus et cæteris omnibus spiritualibus bonis, quæ fiunt et fieri poterunt in totâ universali sacrosanctâ ecclesiâ militante, et in omnibus membris ejusdem, in perpetuum participes fieri. Et quia devoti Meckel relicta Rodts, Peders et Adam Roth ad ipsam fabricam et necessariam instaurationem supra dictæ basilicæ principis Apostolorum, juxta sanctissimi domini nostri papæ intentionem et nostram ordinationem de bonis suis contribuendo se gratos exhibuerunt, et liberârunt, in cujus rei signum præsentes literas à nobis acceperunt; ideò eâdem autoritate Apostolicâ nobis commissâ, et quâ fungimur in hâc parte, ipsis, quòd dictis gratiis et indulgentiis uti et iisdem gaudere possint et valeant, per præsentes concedimus et largimur. Datum in Gottingen sub sigillo per nos ad hæc ordinato, die primâ mensis julii, anno Domini MCCCCCXVII.

Formula absolutionis totiens quotiens in vitâ.

Misereatur tuî, etc. Dominus noster Jesus Christus per meritum suæ passionis te absolvat, autoritate cujus et apostolicâ mihi in hâc parte commissâ et tibi concessâ, ego te absolvo ab omnibus peccatis tuis. In nomine Patris, Filii, et Spiritus Sancti, Amen.

Formula absolutionis et plenissimæ remissionis, semel in vitâ et mortis articulo.

Misereatur tuî, etc. Dominus noster Jesus Christus per meritum suæ passionis te absolvat, et ego autoritate ipsius et apostolicâ mihi in hâc parte commissâ et tibi concessâ te

absolvo primò ab omni sententiâ excommunicationis majoris vel minoris, si quam incurristi, deinde ab omnibus peccatis tuis, conferendo tibi plenissimam omnium peccatorum tuorum remissionem. In nomine Patris, et Filii, et Spiritus sancti, Amen (1). (Vogel, p. 165-169.)

N° III.

Bulle de condamnation contre les Epistolæ obscurorum virorum. — Page 170.

Universis et singulis præsentes literas inspecturis Salutem et apostolicam Benedictionem. Intelligimus non sine gravi animi molestiâ, nonnullos iniquitatis filios; à quorum oculis Dei atque hominum timor abscessit, improbâ ac damnabili et temerariâ loquacitate ductos, quemdam libellum famosum, cui titulus est, *Epistolæ obscurorum virorum*, ad venerabilem virum Magistrum Ortvinum Gratium Davendriensem Coloniæ Agrippinæ bonas literas docentem, et reliqua edere, et editum imprimi facere, atque ad diversas orbis provincias, quò eorum temeritas notior fieret, et scandalorum materiam diffusiùs seminarent, mittere præsumpsisse. In quo libello inter cætera contra sacræ theologiæ, et præcipuè ordinis fratrum Prædicatorum professores et Colonienses ac Parisienses studiorum in eâdem theologiâ magistros, quorum aliqui nominatim exprimuntur tot jurgia, contumeliæ, et convicia proferuntur; et aliàs tam spurcè et petulanter invehitur, convertendo etiam ad scurrilia sacra cloquia, ut expediat quantociùs pro Christianæ religionis honore illius lectionem tanquam labem pestiferam à rerum naturâ depelli; scandalosæ verò hujusmodi garrulitatis auctores debitâ animadversione puniri. Quocirca Auctoritate Apostolicâ, tenore præsentium omnes et singulos utriusque sexûs Christi fideles, cujuscunque statûs, gradûs, dignitatis et excellentiæ sint,

(1) Les écrivains protestants ont donné plusieurs formules d'absolution, et pas une ne se ressemble. Mandements, lettres, sermons de catholiques qu'ils citent en témoignage, offrent entre eux de notables différences.

requirimus et monemus, eisque sub Excommunicationis latæ sententiæ pœnâ, ipso facto, qui præsentibus non paruerint, incurrendâ : à quâ nonnisi à Romano Pontifice, præterquàm in mortis articulo absolvi possint, districtè præcipiendo mandamus. Quatenùs infra triduum, quo præsentium notitiam habuerint, à dicti libelli ejusque exemplarium lectione perpetuò abstineant, illaque per omnia igne comburant : et qui ipsius libelli auctoris seu ejus exemplarium impressorum vel scriptorum, aut illa tenentium, et comburere negligentium, vel recusantium seu eorum alicujus notitiam habuerint, eos ordinariis locorum, in quorum civitatibus vel diœcesibus illi tunc moram trahent, aut eorum officialibus seu vicariis per eos debitâ pœnâ afficiendos infra idem triduum revelent. Injungimus quoque in virtute sanctæ obedientiæ, et sub eâdem pœnâ, ordinariis præfatis, eorumque vicariis, officialibus et ministris, ut contra auctores diffamationum et illarum scriptores et impressores hujusmodi, prout delicti qualitas exigit, justitiæ vindictam exerceant, et excommunicationem per nos latam in eos, quos illam incurrisse consisterit, inviolabiliter observari : et tam eisdem ordinariis, quàm parochialium et aliarum ecclesiarum rectoribus ; ut quoties super hoc pro parte alicujus Prædicatorum vel alterius ordinis fratrum aut generalium studiorum magistrorum in theologiâ fuerint requisiti, præsentes litteras vel aliquid ex earum authenticis transsumptis, quibus publici notarii subscriptione, et alicujus prælati vel curiæ ecclesiasticæ sigilli impressione munitis, fidem ubiquè decernimus adhibendam, in eorum ecclesiis, dum populi multitudo eò ad divina convenerit, duobus aut tribus diebus dominicis vel festivis publicari faciat, etiam si expediat, sermone vulgari, ut quantociùs fieri possit, tale nefandum scelus, quod hæresin sapit, ne ulteriùs serpat, penitùs extirpetur. Non obstantibus Constitutionibus et Ordinationibus apostolicis, cæterisque contrariis quibuscunque. Datum Romæ ad Sanctum Petrum, sub annulo Piscatoris, die XV Martii, MDXVII. Pontificatûs nostri anno quarto.

Jacobus Sadoletus.

N° IV.

Baptiste le Mantouan à Jules II, p. 178.

O utinam Pater omnipotens tibi proroget annos,
Ut valeas olim, post hæc certamina, Romæ
Ad malè compositos animum convertere mores.
Sicut enim tua regna rapax laceraverat hostis
Improbitas : sic et sanctos Acherontigenarum
Larvarum impietas et perniciosa libido
Corrupit mores : quibus illa antiqua parentum
Semideorum ætas totum condiverat orbem,
More salis : sine quo nemo convivia, quanquàm
Mille dapes habeant, et sint saliaria, laudat.
Hæc morum jactura magìs deflenda videtur
Quàm regni prior illa tui. Nam dissipat omne
Imperium Christi : toto jam cognita mundo
Mendacem facit esse Deum, qui dixit, Avernum
Imperiis non posse suis inferre ruinam.
Ecce ruunt, charitas friget, spes pallida languet,
Ægra fides, fragili vix sustentata bacillo,
Ex procerum tectis fugit, et gurgustia quærit.
His tribus incumbit tanquàm tribus alta columnis
Tecta, domus Christi. Tribus his labentibus ergò,
Est opus ut ruat hæc moles, validissima quondàm,
Nunc senio morboque tremens, rimisque dehiscens.
Nec te, magne Pater, latet hoc : prudentia pectus
Tanta tuum vegetat. Sed idonea tempora quæris,
Expectasque diem, quæ det feliciter isti
Principium divino operi! Stat ad ostia Christus,
Cum grege cœlituum tecum venturus in istam
Militiam. Tua, magne Pater, præcordia pulsent
Anteferenda aliis hæc sancta negotia curis.
Hæc animo res digna tuo, quâ sanctior esse
Nulla potest, nulla utilior mortalibus. Esto,
Qui decus hoc habeat, quem gloria tanta coronet.
Ad Romam converte oculos, luxumque fluentem

Aspice, et indignos Christi propagine mores.
Tota in capreolos it vinea, tota comantem
Effluit in sylvam, foliis spargentibus umbram
Pestiferam segeti, dulces neque parturit uvas.
Hos steriles ramos, nemus istud inutile trunca.
Nam bibit humorem terræ, qui pasceret altas
Alcinoi sylvas, Atlantiadumque sororum
Auriferas malos, et odori semina costi.
Erue mortiferas taxos, aconita, cicutas,
Et sere vitales herbas, ut cinnama, nardos,
Balsama, thura, crocos. Veterum reminiscere patrum.
Gregorium pone ante oculos, magnumque Leonem,
Sylvestrum, et reliquos, quorum est imitabilis alto
Vita animo, regnoque humeros suppone labanti.
Qui te cumque colunt, optant hæc cernere, et istud
Expectant ardenter opus.

Lugduni, 1516.

N° V.

Lettre de Luther à Albert, archevêque de Mayence, page 191.

Reverendissimo in Christo Patri, Illustrissimo domino, domino Alberto, Magdeburgensis ac Moguntinensis ecclesiæ archiepiscopo primati, marchioni Brandenburgensi, etc. Domino suo et pastori in Christo, venerabiliter metuendo, ac gratiosissimo.

Jesus.

Gratiam et misericordiam Dei et quicquid potest et est. Parce mihi, reverendissime in Christo pater, princeps illustrissime, quòd ego fex hominum tantum habeo temeritatis, ut ad culmen tuæ Sublimitatis ausus fuerim cogitare epistolam. Testis est mihi Dominus Jesus, quod meæ parvitatis et turpitudinis mihi conscius diu jam distuli, quod nunc perfrictâ fronte perficio, permotus quàm maximè officio fidelitatis meæ, quam tuæ reverendissimæ Pat. in Christo debere me agnosco. Dignetur itaque tua interim Celsitudo oculum ad pulverem meum intendere, et votum meum pro tuâ et pontificali clementiâ intelligere.

Circumferuntur indulgentiæ papales sub tuo præclarissimo titulo ad fabricam S. Petri, in quibus non adeò accuso prædicatorum exclamationes, quas non audivi, sed doleo falsissimas intelligentias populi ex illis conceptas, quas vulgo undique jactant, videlicet, quòd credunt infelices animæ, si literas indulgentiarum redemerint, quòd securi sint de salute suâ : item, quòd animæ de purgatorio statim evolent, ubi contributionem in cistam conjecerint: deinde, tantas esse has gratias, ut nullum sit adeò magnum peccatum, etiam (ut aiunt) si per impossibile quis matrem Dei violâsset, quin possit solvi : item, quòd homo per istas indulgentias liber sit ab omni pœnâ et culpâ.

O Deus optime, sic erudiuntur animæ tuis curis, optime Pater, commissæ ad mortem, et fit atque crescit durissima ratio tibi reddenda super omnibus istis. Idcircò tacere hæc ampliùs non potui. Non enim fit homo per ullum munus episcopi securus de salute, cùm nec per gratiam Dei infusam fiat securus, sed semper in timore et tremore jubet nos operari salutem nostram Apostolus, et *justus vix salvabitur:* denique tam arcta est via, quæ ducit ad vitam, ut Dominus per Prophetas Amos et Zachariam salvandos appellet torres raptos de incendio, et ubique Dominus difficultatem salutis denuntiet.

Quomodò ergo per illas falsas veniarum fabulas et promissiones faciunt populum securum et sine timore? cùm indulgentiæ prorsùs nihil boni conferant animabus ad salutem aut sanctitatem, sed tantummodò pœnam externam, olim canonicè imponi solitam, auferant.

Denique opera pietatis et charitatis sunt in infinitum meliora indulgentiis, et tamen hæc non tantâ pompâ, nec tanto studio prædicant: imò propter venias prædicandas illa tacent: cùm tamen omnium episcoporum hoc sit officium primum et solum, ut populus Evangelium discat, atque charitatem Christi. Nusquam etiam præcepit Christus indulgentias prædicari, sed Evangelium vehementer præcipit prædicari. Quantus ergo horror est, quantum periculum episcopi, si, tacito Evangelio, non nisi strepitus indulgentiarum permittat in populum suum, et has plus curet, quàm Evangelium? Nonne

dicet illis Christus : *colantes culicem*, *et glutientes camelum ?*

Accedit ad hæc, reverendissime Pater in Domino, quòd in instructione illâ commissariorum, sub T. R. Paternitatis nomine editâ, dicitur utique sine T. P. reverendissimæ et scientiâ et consensu unam principalium gratiarum esse donum illud Dei inæstimabile, quòd reconcilietur homo Deo, et omnes pœnæ deleantur purgatorii; item, quòd non sit necessaria contritio iis, qui animas vel confessionalia redimunt.

Sed quid faciam, optime præsul et illustrissime princeps, nisi quòd per Dominum Jesum Christum T. R. Paternitatem orem, quatenùs oculum paternæ curæ dignetur advertere, et eumdem libellum penitùs tollere, et prædicatoribus veniarum imponere aliam prædicandi formam : ne fortè aliquis tandem exsurgat, qui editis libellis et illos et libellum illum confutet, ad vituperium summum illustrissimæ tuæ Sublimitatis. Quod ego vehementer quidem fieri abhorreo, et tamen futurum timeo, nisi citò succurratur.

Hæc meæ parvitatis fidelia officia, rogo, tua illustrissima Gratia dignetur accipere modo principali et episcopali, id est, clementissimo, sicut ego ea exhibeo corde fidelissimo, et T. P. R. deditissimo : sum enim et ego pars ovilis tui. Dominus Jesus custodiat T. reverendissimam Paternitatem in æternum, Amen. Ex Wittembergâ, in vigiliâ omnium Sanctorum, anno MDXVII.

Si tuæ reverendissimæ P. placet, poterit has meas disputationes videre, ut intelligat, quàm dubia res sit indulgentiarum opinio, quam illi ut certissimam somniant.

Indignus filius.

Martinus Luther, Augustin. Doctor S. Theol. vocatus.

N° VI.

Thèses de Luther, page 196.

Amore et studio elucidandæ veritatis hæc subscripta themata disputabuntur Wittembergæ, præsidente R. P. Martino Luthero, eremitano augustiniano, artium et sanctæ theo-



logiæ magistro, ejusdem ibidem ordinario lectore. Quare petit ut, qui non possunt verbis præsentes nobiscum disceptare, agant id litteris absentes. In nomine Domini nostri Jesu Christi, amen. Anno MDXVII.

1. Dominus et magister Jesus Christus, dicendo : Pœnitentiam agite, etc., omnem vitam fidelium pœnitentiam esse voluit.

2. Quod verbum de pœnitentiâ sacramentali, id est, confessionis et satisfactionis, quæ sacerdotum ministerio celebratur, non potest intelligi.

3. Non tamen solam intendit interiorem; imò interior nulla est, nisi forìs operetur varias carnis mortificationes.

4. Manet itaque pœna donec manet odium suî, id est, pœnitentia vera intùs, scilicet usque ad introitum regni cœlorum.

5. Papa non vult nec potest ullas pœnas remittere, præter eas quas arbitrio vel suo vel canonum imposuit.

6. Papa non potest remittere ullam culpam, nisi declarando et approbando remissam à Deo; aut certè remittendo casus reservatos sibi, quibus contemptis, culpa prorsùs remaneret.

7. Nulli prorsùs remittit Deus culpam, quin simul eum subjiciat humiliatum in omnibus sacerdoti suo vicario.

8. Canones pœnitentiales solùm viventibus sunt impositi, nihilque morituris secundùm eosdem debet imponi.

9. Indè benè nobis facit Spiritus sanctus in papâ, excipiendo in suis decretis semper articulum mortis et necessitatis.

10. Indoctè et malè faciunt sacerdotes ii, qui morituris pœnitentias canonicas in purgatorium reservant.

11. Zizania illa de mutandâ pœnâ canonicâ in pœnam purgatorii videntur certè dormientibus episcopis seminata.

12. Olim pœnæ canonicæ non post, sed ante absolutionem imponebantur, tanquam tentamenta veræ contritionis.

13. Morituri per mortem omnia solvunt, et legibus canonum mortui jam sunt, habentes jure earum relaxationem.

14. Imperfecta sanitas seu caritas morituri necessariò se-



cum fert magnum timorem, tantòque majorem, quantò minor fuerit ipsa.

15. Hic timor et horror satìs est se solo, ut alia taceam, facere pœnam purgatorii, cùm sit proximus desperationis horrori.

16. Videntur infernus, purgatorium, cœlum differre, sicut desperatio, prope-desperatio, securitas differunt.

17. Necessarium videtur animabus in purgatorio sicut minui horrorem, ita augeri caritatem.

18. Nec probatum videtur ullis aut rationibus aut scripturis, quòd sint extrà statum meriti, seu augendæ caritatis.

19. Nec hoc probatum esse videtur, quòd sint de suâ beatitudine certæ et securæ, saltem omnes, licèt nos certissimi simus.

20. Igitur papa remissionem plenariam omnium pœnarum, non simpliciter omnium intelligit, sed à se ipso tantummodò impositarum.

21. Errant itaque indulgentiarum commissarii, qui dicunt per papæ indulgentias hominem ab omni pœnâ solvi et salvari.

22. Quin nullam remittit animabus in purgatorio, quam in hâc vitâ debuissent secundùm canones solvere.

23. Si remissio ulla omnium omninò pœnarum potest alicui dari, certum est eam nonnisi perfectissimis, id est paucissimis, dari.

24. Falli ob id necesse est majorem partem populi per indifferentem illam et magnificam pœnæ solutæ promissionem.

25. Qualem potestatem habet papa in purgatorio generaliter, talem habet episcopus et curatus in suâ diœcesi et parochiâ specialiter.

26. Optimè facit papa quòd non potestate clavis (quam nullam habet) sed per modum suffragii dat animabus remissionem.

27. Hominem prædicant qui, statim ut jactus nummus in cistam tinnierit, evolare dicunt animam.

28. Certum est, nummo in cistâ tinniente, augeri quæstum et avaritiam posse, suffragium autem Ecclesiæ est in arbitrio Dei solius.

29. Quis scit si omnes animæ in purgatorio velint redimi, sicut de sancto Severino et Paschale factum narratur?

30. Nullus securus est de veritate suæ contritionis, multò minùs de consecutione plenariæ remissionis.

31 Quàm rarus est verè pœnitens, tam rarus est verè indulgentias redimens, id est rarissimus.

32 Damnabuntur in æternum cum suis magistris, qui per litteras veniarum securos sese credunt de suâ salute.

33. Cavendi sunt nimìs qui dicunt venias illas papæ donum esse illud Dei inæstimabile, quo reconciliatur homo Deo.

34. Gratiæ enim illæ veniales tantùm respiciunt pœnas satisfactionis sacramentalis ab homine constitutas.

35. Non christiana prædicant, qui docent quòd redempturis animas vel confessionalia non sit necessaria contritio.

36 Quilibet christianus verè compunctus habet remissionem plenariam à pœnâ et culpâ, etiam sine litteris veniarum, sibi debitam.

37. Quilibet verus christianus, sive vivus sive mortuus, habet participationem omnium bonorum Christi et Ecclesiæ, etiam sine litteris veniarum, à Deo sibi datam.

38. Remissio tamen et participatio papæ nullo modo est contemnenda, quia, ut dixi, est declaratio remissionis divinæ.

39. Difficillimum etiam doctissimis theologis simul extollere veniarum largitatem et contritionis veritatem coram populo.

40. Contritionis veritas pœnas quærit et amat; veniarum autem largitas relaxat et odisse facit saltem occasione.

41. Cautè sunt veniæ apostolicæ prædicandæ, ne populus falsò intelligat eas præferri cæteris bonis operibus caritatis.

42. Docendi sunt christiani, quòd papæ mens non est redemptionem veniarum ullâ ex parte comparandam esse operibus misericordiæ.

43. Docendi sunt christiani quòd dans pauperi aut mutuans egenti, meliùs facit quàm si venias redimeret.

44. Quia per opus caritatis crescit caritas et fit homo melior; sed per venias non fit melior, sed tantummodò à pœnâ liberior.

45. Docendi sunt christiani quòd, qui videt egenum, et neglecto eo, dat pro veniis, non indulgentias papæ, sed indignationem Dei sibi vindicat.

46. Docendi sunt christiani quòd, nisi superfluis abundent, necessaria tenentur domui suæ retinere et nequaquam propter venias effundere.

47. Docendi sunt christiani quòd redemptio veniarum est libera, non præcepta.

48. Docendi sunt christiani quòd papa, sicut magìs eget, ita magìs optat in veniis dandis pro se devotam orationem, quàm promptam pecuniam.

49. Docendi sunt christiani quòd veniæ papæ sunt utiles si non in eas confidant; sed nocentissimæ, si timorem Dei per eas amittant.

50. Docendi sunt christiani quòd si papa nosset exactiones venialium prædicatorum, mallet basilicam sancti Petri in cineres ire quàm ædificari cute et ossibus ovium suarum.

51. Docendi sunt christiani quòd papa, sicut debet, ita vellet etiam venditâ, si opus sit, basilicâ sancti Petri de suis pecuniis dare illis, à quorum plurimis quidam concionatores veniarum pecuniam eliciunt.

52. Vana est fiducia salutis per litteras veniarum, etiamsi commissarius, imò papa ipse, suam animam pro illis impignoraret.

53. Hostes Christi et papæ sunt ii qui propter venias prædicandas verbum Dei in aliis ecclesiis silere jubent.

54. Injuria fit verbo Dei, dum in eodem sermone æquale vel longius tempus impenditur veniis quàm illi.

55. Mens papæ necessariò, quòd si veniæ, quod minimum est, unâ campanâ, unis pompis et ceremoniis celebrantur, Evangelium, quod maximum est, centum campanis, centum ceremoniis prædicetur.

56. Thesauri Ecclesiæ, undè papa dat indulgentias, neque satìs nominati sunt, neque cogniti apud populum Christi.

57. Temporales certè non esse patet quòd non tam facilè eos profundunt, sed tantummodò colligunt multi concionatorum.

58. Nec sunt merita Christi et sanctorum, quia hæc semper sine papâ operantur gratiam hominis interioris, et crucem, mortem, infernumque exterioris.

59. Thesauros Ecclesiæ sanctus Laurentius dixit esse pau-

peres Ecclesiæ; sed locutus est usu vocabuli suo tempore.

60. Sine temeritate dicimus claves Ecclesiæ, merito Christi donatas, esse thesaurum istum.

61. Clarum est enim quòd ad remissionem pœnarum et casuum, sola sufficit potestas papæ.

62. Verus thesaurus Ecclesiæ est sacrosanctum Evangelium gloriæ et gratiæ Dei.

63. Hic autem est meritò odiosissimus quia ex primis facit novissimos.

64. Thesaurus autem indulgentiarum meritò est gratissimus, quia ex novissimis facit primos.

65. Igitur thesauri evangelici retia sunt quibus olim piscabantur viros divitiarum.

66. Thesauri indulgentiarum retia sunt quibus nunc piscantur divitias virorum.

67. Sunt tamen indulgentiæ quas concionatores vociferantur maximas gratias, intelliguntur verè tales quoad quæstum promovendum.

68. Sunt tamen reverà minima ad gratiam Dei et crucis pietatem comparatæ.

69. Tenentur episcopi et curati veniarum apostolicarum commissarios cum omni reverentiâ admittere.

70. Sed magìs tenentur omnibus oculis intendere, omnibus auribus advertere, ne pro commissione papæ sua illi somnia prædicent.

71. Contrà veniarum apostolicarum veritatem qui loquitur, sit ille anathema et maledictus.

72. Qui verò contra libidinem ac licentiam verborum concionatoris veniarum curam agit, sit ille benedictus.

73. Sicut papa justè fulminat eos, qui in fraudem negotii veniarum quâcunque arte machinantur:

74. Multò magìs fulminare intendit eos, qui per veniarum prætextum in fraudem sanctæ charitatis et veritatis machinantur.

75. Opinari venias papales tantas esse, ut solvere possint hominem, etiamsi quis per impossibile Dei genitricem violâsset, est insanire.

76. Dicimus contrà quòd veniæ papales nec minimum venialium peccatorum tollere possint quoad culpam.

77. Quod dicitur, nec si sanctus Petrus modò papa esset, majores gratias donare posset, est blasphemia in sanctum Petrum et papam.

78. Dicimus contrà quòd etiam iste et quilibet papa majores habet, scilicet Evangelium, virtutes, gratias curationum, etc., ut I Corinth., 12.

79. Dicere crucem armis papalibus insigniter erectam cruci Christi æquivalere, blasphemia est.

80. Rationem reddent episcopi, curati et theologi, qui tales sermones in populum licere sinunt.

81. Facit hæc licentiosa veniarum prædicatio, ut nec reverentiam papæ facile sit, etiam doctis viris, redimere à calumniis, aut certè argutis quæstionibus laicorum.

82. Scilicet, cur papa non evacuat purgatorium propter sanctissimam et summam animarum necessitatem, ut causam omnium justissimam; si infinitas animas redimit propter pecuniam funestissimam ad structuram basilicæ, ut causam levissimam?

83. Item, cur permanent exequiæ et anniversaria defunctorum, et non reddit aut recipi permittit beneficia pro illis instituta? cùm jam sit injuria pro redemptis orare?

84. Item, quæ illa nova pietas Dei et papæ quòd impio et inimico propter pecuniam concedunt animam piam et amicam Dei redimere; et tamen propter necessitatem ipsiusmet piæ et dilectæ animæ non redimunt eam gratuitâ caritate?

85. Item, cur canones pœnitentiales, re ipsâ et non usu jam diu in semet abrogati et mortui, adhuc tamen pecuniis redimuntur per concessionem indulgentiarum tanquàm vivacissimi?

86. Item, cur papa, cujus opes hodiè sunt opulentissimis Crassis crassiores, non de suis pecuniis magìs quàm pauperum fidelium struit unam tantùmmodò basilicam sancti Petri?

87. Item, quid remittit aut participat papa iis qui per contritionem perfectam jus habent plenariæ remissionis et participationis?

88. Item, quid adderetur Ecclesiæ boni majoris, si papa

sicut semel facit ita centies in die cuilibet fidelium has remissiones et participationes tribueret?

89. Ex quo papa salutem quærit animarum per venias magìs quàm pecunias; cur suspendit litteras et venias jam olim concessas cùm sint æquè efficaces?

90. Hæc scrupulosissima laicorum argumenta solâ potestate compescere, nec redditâ ratione diluere, est Ecclesiam et papam hostibus ridendos exponere et infelices christianos facere.

91. Si ergò veniæ secundùm spiritum et mentem papæ prædicarentur, facilè illa omnia solverentur, imò non essent.

92. Valeant itaque omnes illi prophetæ qui dicunt populo Christi : Pax, pax, et non est pax.

93. Benè agant omnes illi prophetæ qui dicunt populo Christi : Crux, crux, et non est crux.

94. Exhortandi sunt christiani ut caput suum Christum per pœnas, mortes infernosque sequi studeant :

95. Ac sic magìs per multas tribulationes intrare cœlum quàm per securitatem pacis confidant.

Protestatio.

Ego Martinus Lutherus doctor, ordinis eremitarum Wittembergæ, publicè testatum volo, propositiones aliquot contrà pontificales, ut vocant, indulgentias à me editas esse. Etsi autem me hactenùs neque celeberrima hæc et laudatissima schola nostra, neque civilis aut ecclesiastica potestas condemnaverit, sunt tamen, ut audio, quidam præcipitis atque audacis ingenii homines, qui re quasi benè cognitâ et perspectâ hæreticum me pronuntiare audent.

Ego verò, ut antè sæpè, ita nunc quoque, per fidem christianam obtestor singulos, vel ut meliorem mihi monstrent viam, si quibus hæc divinitùs esset revelata, vel certè suam sententiam Dei et Ecclesiæ judicio submittant. Non enim adeò temerarius sum ut meam solius opinionem cæteris omnibus anteferri, neque tam stupidus etiam, ut verbum Dei fabulis, humanâ ratione excogitatis, postponi velim.

N° VII.

Lettre de Luther à Léon X, p. 241.

Beatissimo Patri, Leoni decimo, pontifici maximo, frater Martinus Luther, Augustinianus, salutem æternam.

Auditum audivi de me pessimum, beatissime Pater, quo intelligo, quosdam amicos fecisse nomen meum gravissimè coram te et tuis fœtere, ut qui auctoritatem et potestatem clavium et summi pontificis minuere molitus sim : indè hæreticus, apostata, perfidus et sexcentis nominibus, imò ignominiis accusor. Horrent aures et stupent oculi, sed unicum stat fiduciæ præsidium, innocens et quieta conscientia. Nec nova audio. Talibus enim insignibus et in nostrâ regione me ornaverunt homines isti honestissimi et veraces, id est, pessimè sibi conscii, qui sua portenta mihi conantur imponere, et meâ ignominiâ suas ignominias glorificare ; sed rem ipsam, beatissime Pater, digneris audire ex me infante et inculto.

Cœpit apud nos diebus proximis prædicari jubilæus ille indulgentiarum apostolicarum, profecitque adeò, ut præcones illius, sub tui nominis terrore, omnia sibi licere putantes, impiissima hæreticaque palam auderent docere, in gravissimum scandalum et ludibrium ecclesiasticæ potestatis, ac si decretales de abusionibus quæstorum nihil ad eos pertinerent. Nec contenti, quòd liberrimis verbis hæc sua venena diffunderent, insuper libellos ediderunt, et in vulgum sparserunt, in quibus, ut taceam insatiabilem et inauditam avaritiam, quam singuli penè apices olent crassissimè, eadem illa impia et hæretica statuerunt, et ita statuerunt, ut confessores juramento adigerent, quo hæc ipsa fidelissime instantissimèque populo inculcarent.

Vera dico, nec est, quo se abscondant à colore hoc ; extant libelli, nec possunt negare. Agebantur tum illa prosperè, et exsugebantur populi falsis spebus, et ut propheta ait, *carnem desuper ossibus eorum tollebant*, ipsi verò pinguissimè et suavissima interea pascebantur.

Unum erat, quo scandala sedabant, scilicet terror nominis

tui, ignis comminatio, et hæretici nominis opprobrium. Hæc enim incredibile est, quàm propensi sint intentare, quandoque etiam si in meris opiniosisque nugis suis contradictionem senserint : si tamen hoc est scandala sedare, ac non potiùs merâ tyrannide schismata et seditiones tandem suscitare.

Verùm nihilominùs crebrescebant fabulæ per tabernas de avaritiâ sacerdotum, detractionesque clavium summique pontificis, ut testis est vox totius hujus terræ. Ego sanè (ut fateor) pro zelo Christi, sicuti mihi videbar, aut, si ita placet, pro juvenili calore urebar, nec tamen meum esse videbam, in iis quicquam statuere aut facere.

Proinde monui privatim aliquot magnates ecclesiarum : hic ab aliis acceptabar, aliis ridiculum aliis aliud videbar : prævalebat enim nominis tui terror et censurarum intentatio : tandem cùm nihil possem aliud, visum est, saltem leniusculè illis reluctari, id est, eorum dogmata in dubium et disputationem vocare. Itaque schedulam disputatoriam edidi, invitans tantùm doctiores, si qui vellent mecum disceptare, sicut manifestum esse etiam adversariis oportet, ex præfatione ejusdem disceptationis.

Ecce, hoc est incendium, quo totum mundum queruntur conflagrari, fortè, quòd indignantur me unum, auctoritate tuâ apostolicâ magistrum theologiæ, jus habere, in publicâ scholâ disputandi pro more omnium universitatum et totius ecclesiæ, non modò de indulgentiis, verùm etiam de potestate, remissione, indulgentiis divinis, incomparabiliter majoribus rebus : nec tamen multùm moveor, quòd hanc mihi facultatem invideant à tuæ Beatitudinis potestate concessam, qui eis favere cogor invitus multò majora, scilicet quòd Aristotelis somnia in medias res theologiæ miscent atque de divinâ majestate meras nugas disputant, contra et citra facultatem eis datam.

Porrò, quodnam fatum urgeat has solas meas disputationes præ cæteris, non solùm meis sed omnium magistrorum, ut in omnem terram penè exierint, mihi ipsi miraculum est. Apud nostros et propter nostros tantùm sunt editæ, et sic editæ, ut mihi incredibile sit, eas ab omnibus intelligi. Disputationes enim sunt, non doctrinæ, non dogmata, ob-

scuriùs pro more, et ænigmaticos positæ : alioqui si prævidere potuissem, certè id pro meâ parte curâssem, ut essent intellectu faciliores.

Nunc quid faciam? Revocare non possum, at miram mihi invidiam ex eâ invulgatione video conflari : invitus venio in publicum periculosissimumque ac varium hominum judicium, præsertim ego indoctus, stupidus ingenio, vacuus eruditione, deinde nostro florentissimo sæculo, quod pro suâ in literis et ingeniis felicitate etiam Ciceronem cogere possit ad angulum, lucis et publici alioqui non ignavum sectatorem. Sed cogit necessitas, me anserem strepere inter olores.

Itaque quò et ipsos adversarios mitigem, et desideria multorum expleam : emitto ecce meas nugas, declaratorias mearum disputationum. Emitto autem, quò tutior sim, sub tui nominis præsidio, et tuæ protectionis umbrâ, beatissime Pater : in quibus intelligent omnes, qui volent, quàm purè simpliciterque ecclesiasticam potestatem et reverentiam clavium quæsierim et coluerim, simulque quàm iniquè et falsè me tot nominibus adversarii fœdaverint. Si enim talis essem, qualem illi me videri cupiunt, ac non potiùs omnia disputandi facultate recte à me tractata fuissent, non potuisset fieri, ut illustrissimus princeps Fridericus, Saxoniæ dux, elector imperii, etc., hanc pestem in suâ permitteret universitate, cum sit catholicæ et apostolicæ veritatis unus facilè amantissimus : nec tolerabilis fuissem viris nostri studii acerrimis et studiosissimis. Verùm actum ago, quando illi suavissimi homines non verentur mecum et principem et universitatem pari ignominiâ conficere palam.

Quare, beatissime Pater, prostratum me pedibus tuæ Beatitudinis offero; cum omnibus quæ sum et habeo : vivifica, occide, voca, revoca, approba, reproba, ut placuerit. Vocem tuam, vocem Christi, in te præsidentis et loquentis agnoscam. Si mortem merui, mori non recusabo. Domini enim est terra, et plenitudo ejus : qui est benedictus in sæcula, Amen. Qui et te servet in æternum, Amen. Die S. Trinitis, anno MDXVIII.

F. Martinus Lutherus, August.

N° VIII.

Lettre de Luther au cardinal Cajetan, p. 271.

Reverendissimo in Christo Patri et domino, Thomæ, tituli S. Sixti, presbytero cardinali, sanctæ sedis apotolicæ per Germaniam de latere legato, etc., in Christo metuendo et colendo, salutem et omnem subjectionem suî.

Reverendissime in Christo Pater, iterùm venio, sed per literas : dignetur R. paternitas tua me clementissimè audire.

Egit mecum reverendus mihique dulcissimus Pater meus in Christo, vicarius noster, Johannes Staupitius, ut humiliter sentirem, et opinioni propriæ cederem, et sensum meum submitterem, commendavitque ac exuberantissimè persuasit, R. tuam P. mihi esse gratiosissimam. Ea res et nuntius pariter me mirum in modum exhilarârunt. Est enim homo hic talis et tantus in oculis meis, ut nullus sit in mundo, cui libentiùs audirem et obsequerer. Nec minùs egit dulcissimus frater meus, magister Wenceslaus Lincus, qui ab ineunte ætate pari mecum studio adolevit. Breviter, non potuit R. P. tua fortiùs et dulciùs me movere, quàm his duobus viris mediatoribus, quorum uterque in solidum me habet in manu suâ. Tanta est tua simul humanitas et prudentia, quâ video tuam R. P. non mea, sed me quærere, cùm potuisset solâ potestate in me dominari. Itaque jam timor meus sensim transit, imò mutatus est in singularem erga R. P. tuam amorem, et veram filialemque reverentiam.

Nunc, reverendissime in Christo Pater, fateor, sicut et aliàs fassus sum, me fuisse certè nimìs (ut dicunt) indiscretum, acrem et irreverentum in nomen summi pontificis : et licèt acerrimè fuerim in hanc irreverentiam provocatus, tamen meum fuisse nunc intelligo, modestiùs, humiliùs et reverentiùs hanc materiam tractare, et non ita respondere stulto, ut ei similis efficerer. De quo sincerissimè doleo, et veniam peto, et per omnia pulpita in vulgus promulgabo, sicut et sæpiùs jam feci, daboque deinceps operam, ut alius sim, et aliter loquar, Deo miserente : imò promptissimus sum,

atque facillimè promitto, me posthàc materiam de indulgentiis non tractare, atque his finitis quiescere : modò illis quoque modus imponatur, aut sermonis aut silentii, qui me in hanc tragœdiam suscitaverunt.

Cæterùm, mi reverendissime in Christo ac jam dulcissime Pater, quantùm ad sententiæ veritatem pertinet, libentissimè omnia revocarem, tam tuo, quàm vicarii mei jussu et consilio, si ullo modo conscientia mea permitteret. Ego enim scio, nullius præcepto, nullius consilio, nullius gratiâ, me tantum debere permittere, ut aliquid contra conscientiam dicam aut faciam. Deinde narrationes divi Thomæ et aliorum tantò non sunt, ut mihi in hâc quæstione satisfaciant, cùm deditâ operâ contra eas disputârim, ut optimè perlectas atque percognitas. Visæ enim sunt non satis firmo niti fundamento. Hoc autem unum superest, ut meliori superer ratione, quæ est, si vocem sponsæ audire merear : hanc enim certum est vocem sponsi audire.

Ideòque omni humilitate supplico, R. P. tua dignetur ad sanctissimum Dominum nostrum Leonem X, istam causam referre, ut per Ecclesiam hæc dubia determinata, ad justam vel revocationem vel credulitatem possint compelli. Nihil enim aliud cupio, quàm Ecclesiam audire et sequi. Nam mea super dubiis et indeterminatis revocatio quid faciat ignoro, nisi quod meritò mihi objici posse timeo, me nec quid asseruerim, nec quid revocârim, scire. Suscipiat R. P. tua hanc humilitatis et parvitatis meæ supplicationem, et in filii vicem clementer commendatum me habere dignetur. Datum pridie Lucæ evangelistæ, anno MDXVIII.

N° IX.

Lettre de Luther au pape Léon X, p. 308.

Beatissimo Patri Leoni X Pontifici maximo F. Mart. Lutherus Augustinianus salutem æternam.

Beatissime Pater, cogit iterùm necessitas, ut ego fæx hominum et pulvis terræ ad Beatitudinem tuam tantamque ma-

jestatem loquar. Quare paternas ac verè Christi vicarias aures huic oviculæ tuæ interim clementissimè accommodare dignetur Beatitudo tua, et balatum meum hunc officiosè intelligere.

Fuit apud nos honestus hic vir Carolus Miltitz, Beatitudinis tuæ secretarius cubicularius, gravissimè causatus nomine Beatitudinis tuæ apud illustrissimum principem Fridericum de meâ in romanam Ecclesiam et Beatitudinem tuam et irreverentiâ et temeritate, expostulans satisfactionem. Ego ista audiens, plurimùm dolui, officiosissimum officium meum tam infelix esse, ut, quod pro tuendo honore Ecclesiæ romanæ susceperam, in irreverentiam etiam apud ipsum verticem ejusdem Ecclesiæ ac plenam omnis mali suspicionem venerit.

Sed quid agam, beatiss. Pater? Desunt mihi consilia prorsùs: potestatem iræ tuæ ferre non possum, et quo modo eripiar, ignoro. Revocationem expostulor disputationis : quæ si id posset præstare, quod per eam quæritur, sine morâ ego præstarem eam. Nunc autem cùm resistentibus et prementibus adversariis, scripta mea latiùs vagentur, quàm unquàm speraveram : simul profundiùs hæserint plurimorum animis, quàm ut revocari possint : quin cùm Germania nostra hodie mirè floret ingeniis, eruditione, judicio : si romanam Ecclesiam volo honorare : id quàm maxime mihi curandum video, ne quid ullo modo revocem. Nam istud revocare nihil fieret, nisi Ecclesiam romanam magìs ac magìs fœdare et in ore omnium hominum accusandam tradere.

Illi, illi, heu beatiss. Pater, hanc Ecclesiæ romanæ intulerunt injuriam et penè infamiam apud nos in Germaniâ quibus ego restiti, id est, qui insulsissimis suis sermonibus, sub nomine Beatitudinis tuæ, non nisi deterrimam avaritiam coluerunt, et opprobrio Ægypti contaminatam et abominandam reddiderunt sanctificationem : et quasi id non satìs fuerit malorum, me, qui tantis eorum monstris occurri, auctorem suæ temeritatis apud Beat. tuam inculpant.

Nunc, beatiss. Pater, coram Deo et totâ creaturâ suâ testor, me neque voluisse neque hodie velle Ecclesiæ romanæ ac Beatitudinis tuæ potestatem ullo modo tangere aut quâcunque

versutiâ demoliri : quin plenissimè confiteor hujus Ecclesiæ potestatem esse super omnia : nec ei præferendum quidquam sive in cœlo sive in terrâ, præter unum Jesum Christum Dominum omnium : nec Beatitudo tua ullis malis dolis credat, qui aliter de Luthero hoc machinantur.

Et quod unum in istâ causâ facere possum, promittam libentissimè Beatitudini tuæ, istam de indulgentiis materiam me deinceps relicturum, penitùsque taciturum (modò et adversarii mei suas vanas ampullas contineant), editurum denique in vulgus, quò intelligant et moveantur ut romanam Ecclesiam purè colant, et non illorum temeritatem huic imputent : neque meam asperitatem imitentur adversùs romanam Ecclesiam, quâ ego usus sum, imò abusus et excessi adversus balatrones istos; si quâ tandem gratiâ Dei, vel eo studio rursum sopiri queat excitata discordia. Nam id unicum à me quæsitum est, ne avaritiæ alienæ fœditate pollueretur Ecclesia romana mater nostra, neve populi seducerentur in errorem, charitatem discerent posthabere indulgentiis. Cætera omnia, ut sunt neutralia, à me viliùs æstimantur. Si autem et plura facere potero aut cognovero, sine dubio paratissimus ero. Christus servet Beatitudinem tuam in æternum. Ex Altenburg, 3 martii, anno MDXIX.

F. Martinus Lutherus, doctor.

N° X.

Lettre de Léon X à Luther, p. 362.

Dilecte fili, salutem et apostolicam benedictionem. Summoperè nobis placuit ex litteris dilecti filii Caroli Miltitz, nuncii nostri ad dilectum filium nobilem virum Fridericum Saxoniæ ducem destinati intelligere ea, quæ minùs rectè à te scripta, aut verbo dicta fuerunt non eo consilio ac proposito, ut nos aut sedem apostolicam et sanctam romanam Ecclesiam in aliquo offenderes, sed ut à quodam religioso per dilectum filium nostrum Albertum tit. sancti Chrysogoni presbyterum cardinalem ad publicandas certas indulgentias deputato pro-

vocatus, ei respondens, à te scripta dictavc fuisse, teque, dum acriùs illum persequeris, prolapsum ultra quàm voluisses honestatis ac veri terminos excessisse, maturèque illis consideratis amarissimo dolore tactum doluisse ac ingemuisse, paratumque esse omnia etiam scriptis revocare, ac principibus et aliis, ad quos tua scripta pervenerunt, errorem tuum significare, in posterumque à similibus abstinere velle, ac omnia etiam coram legato ista nostro revocaturum fuisse, nisi legatum ipsum dicto religioso, quem tui erroris causam fuisse asseris, adversùs te nimiùm favere, ac in te duriùs animadvertere velle, timuisses. Nos igitur considerantes, quòd spiritus quidem promptus, caro autem infirma est; et quod multa iracundiæ calore proferuntur, quæ deinde saniore consilio emendari debent, agimus gratias omnipotenti Deo, qui cor tuum illuminare dignatus fuit, ac etiam providere, ne Christi fideles in his, quæ animarum salutem concernunt, auctoritate ac doctrinâ tuâ confisi, in tam graves ac perniciosos errores trahi possent. Et proptereà, Nos, qui illius vices in terris gerimus, qui non vult mortem peccatoris, sed ut convertatur et vivat, excusationes tuas paterno affectu admittimus; ac pro eâ, quâ omnes viros, in quâcunque et præsertim sacrarum litterarum scientiâ doctos, benevolentiâ prosequimur, te coram audire et videre desideramus, ut revocationem, quam coram nostro legato facere veritus fuisti, coram nobis Christi vicario, securè ac liber facerè valeas. Præsentibus igitur litteris acceptis, te itineri accinges, et ad nos rectà venies; speramus autem quòd postpositis odiis, et conciliato animo, nec passione aliquâ, sed solo Spiritu Sancto repletus, et caritate munitus, ea, quæ omnipotentis Dei laudem concernunt, procurabis ita quòd nos te obedientiæ filium fuisse gaudebimus, tuque nos pium et clementem patrem invenisse lætaberis. Datum in villâ nostrâ Manlianâ, sub annulo piscatoris, die XXIX martii, MDXVIX, pontificatûs nostri anno septimo.

Nº XI.

Lettre de Luther à Charles-Quint, p. 367.

Ad serenissimum principem et dominum, dominum Carolum V, Romanorum Cæsarem, imperatorem augustum, Hispaniarum, etc., regem, archiducem Austriæ, etc.

Jesus.

Gratiam et pacem à Domino nostro Jesu Christo. Quòd ego Majestatem tuam serenissimam, imperator optime Carole, audeo litteris adire, nemo non optimo jure mirabitur. Quid enim insolentius videri poterit, quàm regem regum et dominum dominantium in terris à vili et infimæ sortis homuncione compellari? Verùm minùs mirabitur, quisquis causæ magnitudinem contemplatus, de evangelicâ veritate agi intellexerit : quæ cùm digna sit etiam cœlestis majestatis thronum accedere, non indigna videri debet, quæ terrenum principem conveniat. Accedit, quòd terreni principes, ut sunt imagines cœlestis, ita eos decet hunc imitari, ut et ipsi in altis habitent, humilia tamen respiciant in terrâ, et suscitent de terrâ inopem et de stercore erigant pauperem. Venio itaque inops et pauper ante pedes tuæ serenissimæ regiæ Majestatis prostratus, indignissimus, dignissimam tamen causam producturus.

Editi sunt à me nonnulli libelli, quibus multorum et magnorum mihi conflavi invidiam et indignationem : ubi duplici tutus esse præsidio debui : primùm, quòd invitus in publicum veni, nec nisi aliorum vi et insidiis prodiens scripsi, quidquid scripsi, nihil unquàm ardentioribus votis expetens, quàm ut in angulo meo laterem : deindè quòd, teste conscientiâ meâ ac optimorum virorum judicio, non nisi evangelicam veritatem studui evulgare adversùs superstitiosas humanæ traditionis opiniones, propter quam tertius jàm finitur fermè annus, ex quo patior sine fine iras, contumelias, pericula et quidquid adversarii possunt excogitare mali. Frustrà interìm veniam peto, frustrà silentium offero, frustrà pacis conditiones propono, frustrà erudiri meliora postulo : unum est quod in

me paratur, tantùm ut extinguar cum universo Evangelio.

Cùm autem omnia frustrà tentârim, visum est tandem, exemplo sancti Athanasii, imperatoriam majestatem invocare, si fortè Dominus dignetur per eam suæ causæ adesse. Quare serenissimæ Majestati tuæ, Carole princeps regum terræ, suppliciter procumbens supplico : dignetur non me, sed causam ipsam veritatis, ob quam tibi solam datum est gladium gestare, in vindictam malorum, laudem verò bonorum, sub umbram alarum tuarum suscipere : et me in illâ non ampliùs nec longiùs tueri, quàm donec redditâ ratione, aut vicero, aut victus fuero. Nolo defendi, si impius et hæreticus inventus fuero. Unum peto, ne damnetur sive veritas, sive falsitas inaudita et inconvulsa.

Hoc enim regium et imperatorium tuum decet thronum, hoc tuum ornabit imperium, hoc tuum consecrabit posteris sæculum : si non patiatur Majestas tua sacratissima, ut impius conculcet et devoret justiorem se, et sit facies hominis, ut propheta ait, quasi pisces maris, et quasi reptilia non habentia ducem, dum sit judicium et contradictio potentior. Ita me commendo, ita confido, ita spero in tuam sacratissimam Majestatem, quam Dominus Jesus nobis servet, et magnificet ad gloriam Evangelii sui sempiternam. Amen. Datum Wittembergæ, die 15 januarii, anno MDXX.

Serenissimæ Majestatis tuæ ac regiæ imperatoriæ

Clientulus devotus
Martinus Lutherus.

N° XII.

Lettre de Luther à Léon X, p. 391.

Leoni X, romano pontifici, Martinus Lutherus, salutem, in Christo Jesu, Domino nostro, amen.

Inter monstra hujus sæculi, cum quibus mihi jam in tertium annum res et bellum est, cogor aliquandò et ad te suspicere, tuîque recordari, Leo pater beatissime; imò cùm tu mihi belli causâ passìm habearis, non possum unquàm tuî

non meminisse. Et quanquam impiis adulatoribus tuis in me sine causâ sævientibus, coactus fuerim à sede tuâ ad futurum convocare concilium, nihil veritus Pii et Julii tuorum prædecessorum vanissimas constitutiones, id ipsum stultâ tyrannide prohibentium, non tamen unquàm interìm à tuâ Beatitudine sic alienavi, ut non totis viribus optima quæquæ tibi sedique tuæ optârim, eademque sedulis, atque quantùm in me fuit, gemebundis precibus apud Deum, quæsierim; atqui eos qui me autoritatis et nominis tui majestate hactenùs tenere conati sunt, penè contemnere ac triumphare cœpi. Unum superesse video, quod contemnere non possum, quæ causa fuit, ut denuò scriberem ad tuam Beatitudinem. Hæc est, quòd accusari me et magno verti mihi vitio intelligo meam temeritatem, quâ nec tuæ personæ pepercisse judicor.

Ego verò, ut rem apertè confitear, conscius mihi sum, ubicunque tuæ personæ meminisse oportuit, non nisi magnifica et optima de te dixisse. Si verò à me secùs factum esset, ipsemet nullis modis probare possem, et illorum de me judicium omni calculo juvarem, nihilque libentiùs quàm palinodiam hujus temeritatis et impietatis meæ canerem. Appellavi te Danielem in Babylone; et innocentiam tuam insignem adversùs contaminatorem tuum Silvestrum quàm egregio studio tutatus sim, quivis lector intelligit abundè. Scilicet, celebratior et augustior in omni terrarum orbe, tot tantorum virorum litteris cantata opinio et vitæ tuæ inculpata fama, quam à quovis vel maximi nominis possit quâvis arte impeti. Non sum tàm stultus, ut eum incessam, quem nullus non laudat; quin et mei studii fuit, eritque semper, nec eos incessere, quos publica fama fœdat. Nullius enim delector crimine, qui et ipse mihi satìs conscius sum magnæ trabis meæ in oculo meo, nec primus esse queam, qui in adulteram lapidem mittat.

Communiter quidem in impias doctrinas insectus sum acriter, et adversarios, non ob malos mores, sed ob impietatem, non segniter momordi. Cujus me adeò non pœnitet ut animum induxerim, contempto hominum judicio, in eâ vehementiâ zeli perseverare, Christi exemplo, qui genimina vipe-

rarum, cæcos hypocritas, filios diaboli suos adversarios pro zelo suo appellat. Et Paulus filium diaboli, plenum omni dolo et malitiâ magum criminatur, canes, subdolos, cauponatores quosdam tradit. Ubi, si des molliculos istos auditores, nihil erit Paulo mordacius et immodestius. Quid mordacius prophetis? Nostri sanè sæculi aures ita delicatas reddidit adulatorum vesana multitudo, ut quàm primùm nostra non sentiamus probari, morderi nos clamemus, et cùm veritatem alio titulo repellere nequeamus, mordacitatis, impatientiæ, immodestiæ prætextu fugimus. Quid proderit sal, si non mordeat? Quid os gladii, si non cædat? Maledictus vir, qui facit opus domini fraudulenter.

Quare, optime Leo, his me litteris rogo expurgatum admittas, tibique persuadeas me nihil unquàm de personâ tuâ mali cogitâsse. Deindè me talem esse, qui tibi optima velim contingere in æternum, neque mihi cum ullo homine de moribus, sed de solo verbo veritatis esse contentionem. In omnibus aliis cedam cuivis. Verbum deserere et negare non possum, nec volo. Qui aliud de me sentit, aut aliter meo hausit, non rectè sentit, nec vera hausit.

Sedem autem tuam, quæ curia Romana dicitur, quam neque tu, neque ullus hominum potest negare, corruptiorem esse quâvis Babylone et Sodomâ, et quantùm ego capio, prorsùs deploratæ, desperatæ atque conclamatæ impietatis sanè detestatus sum, indignèque tuli sub tuo nomine et prætextu Romanæ Ecclesiæ, ludi Christi populum, atque ita restiti, resistamque dum spiritus fidei in me vixerit. Non quòd ad impossibilia nitar, et sperem meâ solius operâ, tot repugnantibus furiis adulatorum, quidquam commoveri in istâ Babylone confusissimâ. Sed quòd debitorem me agnoscam fratrum meorum, quibus consuli à me oportet, ut vel pauciores, vel mitiùs à Romanis pestibus perdantur. Neque enim aliud è Româ jam è multis annis in orbem inundet (quod non ignoras ipse) quàm vastitas rerum, corporum, animarum, et omnium pessimarum rerum pessima exempla; luce enim hæc omnibus clariora sunt, et facta est è Romanâ Ecclesiâ, quondam omnium sanctissimâ, spelunca latronum licentiosissima, lupanar omnium impudentissimum, regnum peccati,

mortis et inferni ; ut ad malitiam quod accedat, jam cogitari non possit, ne Antichristus quidem, si venerit.

Interìm tu, Leo, sicut agnus in medio luporum sedes, sicut Daniel in medio leonum, et cum Ezechiele inter scorpiones habitas. Quid his monstris unus opponas? Adde tibi eruditissimos optimos cardinales tres aut quatuor. Quid hi inter tantos? Antè veneno omnibus pereundum vobis, quàm de remedio statuere præsumeretis. Actum est de Romanâ curiâ; pervenit in eam ira Dei usque in finem. Concilia odit, reformari metuit, furorem impietatis suæ mitigare nequit et implet matris suæ elogium de quâ dicitur : Curavimus Babylonem, et non est sanata, derelinquamus eam. Officii quidem tui cardinaliumque tuorum fuerat, his malis mederi; sed ridet medicam ista podagra manum, et nec currus audit habenas. Hâc affectione tactus dolui semper, optime Leo, his sæculis te pontificem factum, qui melioribus dignus eras. Non enim Romana curia meretur te tuîque similes, sed Satanam ipsum, qui et verè plus quàm tu in Babylone istâ regnat.

O utinam deposita ista, quam tibi gloriam esse jactant hostes tui perditissimi, privato potiùs sacerdotiolo, aut hæreditate paternâ victares! Hâc gloriâ gloriari non sunt digni, nisi Schariotides, filii perditionis. Quid enim facis in curiâ, mi Leo, nisi ut quò quisque est sceleratior et execratior, eò feliciùs utatur tuo nomine et autoritate, ad perdendas hominum pecunias et animas, ad multiplicanda scelera, ad opprimendam fidem et veritatem, cum totâ Ecclesiâ Dei? O reverà, infelicissime Leo, et periculosissimo sedens solio! Veritatem enim tibi dico, quia bona tibi volo. Si enim Bernhardus suo Eugenio compatitur, cùm adhuc meliore spe Romana sedes, licet tùm quoque corruptissima, imperaret, quid nos non queramur, quibus in trecennis annis tantùm accessit corruptionis et perditionis?

Nonne verum est, sub vasto isto cœlo nihil esse Romanâ curiâ corruptius, pestilentius, odiosius? Incomparabiliter enim Turcarum vincit impietatem. Ut reverà quæ olim janua cœli, nunc sit patens quoddam os inferni, et tale os, quod, urgente irâ Dei obstrui non potest, uno tantùm relicto mi-

seris consilio, si queamus aliquot à Romano (ut dixi) isto hiatu revocare et servare.

Ecce, mi Leo pater, quo consilio, quâ ratione in sedem istam pestilentiæ debacchatus sim. Tantùm enim abest, ut in tuam personam sævirem, ut sperarem etiam gratiam initurum me, et pro tuâ salute staturum, si carcerem istum tuum imò infernum tuum strenuè et acriter pulsarem. Tibi enim tuæque saluti profuerit, et tecum multis aliis quidquid in impiæ hujus curiæ confusionem moliri potest omnium ingeniorum impetus. Tuum officium faciunt, qui huic malè faciunt. Christum glorificant, qui eam omnibus modis execrantur. Breviter, christiani sunt, Romani non sunt.

Sed ut ampliùs loquar, nec hoc ipsum unquàm super cor meum ascendit, ut in Romanam curiam inveherer, aut quidquam de eâ disputarem. Videns enim desperata omnia salutis remedia, contempsi, et dato repudii libello, dixi ad eam : « Qui sordet, sordescat adhuc, et qui immundus est, immundus sit adhuc, » tradens me placidis et quietis sacrarum litterarum studiis, quibus prodessem fratribus circum me agentibus.

Hic cùm nonnihil proficerem, aperuit oculos suos Satan et servum suum Johannem Eccium, insignem Christi adversarium, extimulavit indomitâ gloriæ libidine, ut me traheret in arenam insperatam, captans me in uno verbulo, de primatu Romanæ Ecclesiæ, mihi obiter elapso. Hic Thraso ille gloriosus, spumans et frendens jactabat, pro gloriâ Dei, pro honore sanctæ sedis apostolicæ, omnia se ausurum, et de tuâ inflatus abutendâ sibi potestate, nihil certiùs expectabat quàm victoriam ; non tam primatum Petri, quàm suum principatum inter theologos hujus sæculi quærens : ad quem non parvum momentum habere ducebat, si Lutherum duceret in triumpho. Quod ubi sophistæ infeliciter cessit, incredibilis furia hominum exagitat. Sentit enim suâ culpâ solius factum esse quidquid Romanæ infamiæ per me natum est.

Atque sine me, quæso, optime Leo, hìc et meam aliquandò causam agere, verosque tuos hostes accusare. Notum esse arbitror tibi, quid mecum egerit cardinalis sancti Sixti legatus tuus imprudens et infelix, imò infidelis. In cujus manu,

ob tui nominis reverentiam, cùm me et omnia mea posuissem, non hoc egit, ut pacem statueret, quam uno verbulo potuisset facilè statuere, cùm ego tùm promitterem silentium et finem causæ meæ facturum, si adversariis idem mandaretur. At homo gloriæ non contentus eo pacto, cœpit adversarios justificare, licentiam aperire, et mihi palinodiam mandare, id quod in mandatis prorsùs non habuit. Hic sanè, ubi causa in optimo loco erat, illius importunâ tyrannide venit in multò pejorem; unde quidquid post hæc secutum est, non Lutheri, sed Cajetani tota culpa est, qui ut silerem et quiescerem non est passus, quod tùm summis viribus poscebam. Quid enim facere ampliùs debui?

Secutus est Carolus Miltitius, et ipse Beatitudinis tuæ nuncius, qui multo et vario negotio cursans et recursans, nihilque omittens, quod ad reparandum causæ statum, quem Cajetanus temerè et superbè turbaverat, pertineret, vix tandem etiam auxilio illustrissimi principis Friderici electoris effecit, ut semel et iterùm familiariter mecum loqueretur. Ubi de tuo nomine cessi paratus silere, acceptans etiam judicem vel archiepiscopum Treverensem, vel episcopum Nuremburgensem. Atque ita factum et impetratum. Dum hæc spe bonâ aguntur, ecce alter et major hostis tuus, irruit Eccius cum disputatione Lipsicâ, quam instituerat contrà D. Carolostadium, et novâ acceptâ de primatu papæ quæstione, in me vertit insperata arma, et penitùs hoc consilium pacis dissipat. Expectat interìm Carolus Miltitius. Disputatur, judices eliguntur, nec hìc aliquid decernitur. Nec mirum; quandò Eccii mendaciis, simulationibus, technis, omnia ubique erant turbatissima, exulceratissima, confusissima, ut quocumque inclinâsset sententia, majus esset exoriturum incendium; gloriam enim, non veritatem quærebat. Nihil etiam hìc omisi, quod ad me fieri oporteret.

Et fateor hâc occasione non parùm venisse ad lucem Romanarum corruptelarum, sed in quâ, si quid peccatum est, Eccii culpa est, qui onus suprà vires suscipiens, dùm gloriam suam furiosè captat, ignominiam Romanam in totum orbem revelat.

Hic est ille hostis tuus, mi Leo, seu potiùs curiæ tuæ.

Hujus unius exemplo discere possumus, non esse hostem adulatore nocentiorem. Quid enim suâ adulatione promovit, nisi malum, quod nullus regum promovere potuisset? Fœtet enim hodiè Romana curia in orbe, et languet papalis auctoritas, famosa inscitia malè audit, quorum nullum audiremus, si Eccius Caroli et mecum de pace consilium non turbâsset, id quod non obscurè et ipse sentit, serò et frustrà indignatus in libellorum meorum editionem. Hoc debebat tùm cogitare, cùm totus in gloriam, sicut hinniens emissarius, insaniret, neque alia quàm sua in te, tuo tamen maximo periculo quæreret. Sperabat homo vanissimus me formidine nominis tui cessurum et taciturum (nam de ingenio et eruditione non credo quod præsumpserit); nunc cùm nimiò me confidere et sonare videat, serâ pœnitentiâ temeritatis suæ, intelligit esse in cœlo, qui superbis resistat, et præsumentes humiliet, si tamen intelligit.

Nihil itaque hâc disputatione promoventibus nobis nisi majorem confusionem Romanæ causæ, jam tertiò Carolus Miltitius patres ordinis capitulo congregatos adit, concilium petit componendæ causæ, quæ jam disturbatissima et periculosissima esset. Mittantur hinc ad me, cùm viribus in me (Deo propitio) non sit spes grassandi, aliquot celebriores ex illis, qui petunt, ut saltem T. B. personam honorem, et litteris humilitatis excusem innocentiam et tuam et meam; esse adhuc rem non in extremo desperationis loco, si Leo X pro suâ innatâ bonitate manum admoveret. His ego, qui semper pacem et obtuli et optavi, ut placidioribus et utilioribus studiis inservirem, cùm et in hoc ipsum tanto spiritu sim tumultuatus, ut eos, quos mihi longissimè impares esse videbam, magnitudine et impetu, tam verborum quàm animi compescerem, non modò libens cessi, sed et cum gaudio et gratitudine acceptavi, ut gravissimum beneficium, si dignum fuerit spei nostræ satisfacere.

Ita venio, beatissime pater, et adhuc prostratus rogo, si fieri potest, manum apponas, et adulatoribus istis, pacis hostibus, dùm pacem simulant, frenum injicias. Porrò palinodiam, ut canam, beatissime pater, non est quod ullus præsumat, nisi malit adhuc majore turbine causam involvere.

Deindè leges interpretandi verbi Dei non patior, cùm oporteat verbum Dei esse non alligatum, quod libertatem docet omnium aliorum. His duobus salvis, nihil est quod non facere et pati possim, ac libentissimè velim ; contentiones odi, neminem provocabo, sed provocari rursùs nolo : provocatus autem, Christo magistro, elinguis non ero. Poterit enim tua Beatitudo brevi et facili verbo contentionibus istis ad se vocatis et extinctis silentium et pacem utrinque mandare, id quod semper audire desideravi.

Proindè, mi pater Leo, cave syrenas istos audias, qui te non purum hominem, sed mixtum Deum faciunt, ut quævis mandare et exigere possis. Non fiet ita, nec prævalebis. Servus servorum es, et præ omnibus hominibus miserrimo et periculosissimo loco. Non te fallant, qui te dominum mundi fingunt, qui sine tuâ auctoritate nullum christianum esse sinunt, qui te in cœlum, infernum, purgatorium posse aliquid garriunt. Hostes hi tui sunt, et animam tuam ad perdendam quærunt, sicut Esaias dicit : « Popule meus, qui te beatum « prædicant, ipsi te decipiunt. » Errant, qui te supra concilium et universalem Ecclesiam evehunt. Errant, qui tibi soli Scripturæ interpretandæ jus tribuunt ; suas enim hi omnes impietates sub tuo nomine statuere in Ecclesiâ quærunt, et, proh dolor! multùm per eos Satan profecit in tuis prædecessoribus.

Summa, nullis crede, qui te exaltant, sed qui te humiliant. Hoc enim est judicium Dei : Deposuit potentes de sede, et exaltavit humiles. Vide quàm dispar sit Christus suis successoribus, cùm tamen omnes velint ejus esse vicarii, et metuo, ne reverà eorum sint, et nimiùm seriò vicarii ejus. Vicarius enim absentis principis est. Quòd si pontifex, absente Christo et non inhabitante in corde ejus, præsit, quid aliud quàm vicarius Christi est? Ad quid tùm illa Ecclesia nisi multitudo sine Christo est? quid verò talis vicarius nisi antichristus et idolum est? Quantò rectiùs apostoli, qui se servos Christi appellant præsentis, non vicarios absentis.

Impudens fortè sum, tantum verticem visus docere, à quo doceri omnes oportet, et sicut jactant pestilentiæ tuæ, à quo judicantium throni accipiunt sententiam. Sed æmulor sanctum



Bernardum in libello *de Consideratione ad Eugenium*, omni pontifici memoriter noscendo. Neque enim docendi studio, sed puræ fidelisque sollicitudinis officio hoc facio, quæ cogit nos etiam omnia tua vereri proximis nostris, nec patitur rationem dignitatis aut indignitatis haberi, solis periculis et commodis alienis intenta. Cùm enim sciam tuam Beatitudinem versari et fluctuari Romæ, id est, medio mari infinitis periculis undiquè urgente, et câ te miseriæ conditione laborantem, ut etiam cujusque minimi fratris minimâ ope indigeas, non videor mihi absurdus, si interìm majestatis tuæ obliviscar, dùm officium implevero. Nolo adulari in re tàm seriâ et periculosâ, in quâ si amicus esse et plus quàm subjectissimus tibi non intelligar, est qui intelligat, et judicet.

In fine, ne vacuus advenerim, beatissime pater, meum affero tractaculum hunc sub tuo nomine editum, velut auspicio pacis componendæ, et bonæ spei; in quo gustare possis, quibusnam studiis ego malim et possim fructuosiùs occupari, si per impios adulatores tuos liceret, et hactenùs licuisset. Parva res est, si corpus spectes, sed summa, ni fallor, vitæ christianæ compendio congesta, si sententiam captes. Neque habeo pauper aliud, quo gratificer, nec tu alio eges, quàm spirituali dono augeri. Quo et meipsum Paternitati et Beatitudini tuæ commendo, quam Dominus Jesus servet in perpetuum. Amen.

Wittenbergæ, MDXX, 6 aprilis.

N° XIII.

Bulle de Léon X, p. 407.

Leo episcopus, servus servorum Dei. Ad perpetuam rei memoriam. Exsurge, Domine, et judica causam tuam, memor esto improperiorum tuorum, eorum quæ ab insipientibus fiunt totâ die. Inclina aurem tuam ad preces nostras, quoniam surrexerunt vulpes quærentes demoliri vineam, cujus tu torcular calcâsti solus, et ascensurus ad Patrem, ejus curam, regimen et administrationem Petro tanquam capiti, et tuo vicario, ejusque successoribus, instar triumphantis Ec-

clesiæ commisisti : exterminare nititur eam aper de silvâ, et singularis ferus depascitur eam.

Exsurge, Petre, et pro pastorali curâ præfatâ (ut præfertur) tibi divinitùs demandatâ, intende in causam sanctæ Romanæ Ecclesiæ matris omnium Ecclesiarum, ac fidei magistræ, quam tu, jubente Deo, tuo sanguine consecrâsti. Contrà quam, sicut tu præmonere dignatus es, insurgunt magistri mendaces, introducentes sectas perditionis, sibi scelerum interitum superducentes, quorum lingua ignis, inquietum malum, plena veneno mortifero, qui zelum amarum habentes, et contentiones in cordibus suis, et mendaces sunt adversùs veritatem.

Exsurge tu quoque quæsumus, Paule, qui eam tuâ doctrinâ ac pari martyrio illuminâsti atque illustrâsti. Jam enim surgit novus Porphyrius, qui sicut ille olim sanctos apostolos injustè momordit, ita hic sanctos pontifices prædecessores nostros, contrà tuam doctrinam eos non obsecrando, sed increpando mordere, lacerare, ac ubi causæ suæ diffidit, ad convicia accedere non veretur, more hæreticorum (ut inquit Hieronymus) ultimum præsidium est, ut cùm conspiciant causas suas damnatum iri, incipiant virus serpentis linguâ diffundere, et cùm se victos conspiciant, ad contumelias prosilire. Nam licet hæreses esse ad exercitationem fidelium, tu dixeris oportere, eas tamen ne incrementum accipiant, neve vulpeculæ coalescant, in ipso ortu, te intercedente et adjuvante, extingui necesse est. Exsurgat deniquè omnis sanctorum, ac reliqua universalis Ecclesia, cujus verâ sacrarum litterarum interpretatione posthabitâ, quidam, quorum mentem pater mendacii excæcavit, ex veteri hæreticorum instituto, apud semetipsos sapientes, Scripturas easdem aliter, quàm Spiritus Sanctus flagitet, proprio duntaxat sensu, ambitionis auræque popularis causâ (teste apostolo) interpretantur, imò verò torquent et adulterant. Ita ut juxtà Hieronymum, jam non sit Evangelium Christi, sed hominis, aut quod pejus est, diaboli. Exsurgat, inquam, præfata sancta Ecclesia Dei, et unà cum beatissimis apostolis præfatis apud Deum omnipotentem intercedat, ut purgatis ovium suarum erroribus, eliminatisque à fidelium finibus hæresibus uni-

versis, Ecclesiæ suæ pacem et unitatem conservare dignetur.

Dudùm siquidem, quod præ animi angustiâ et mœrore exprimere vix possumus, fide dignorum relatu ac famâ publicâ referente ad nostrum pervenit auditum, imò verò, proh dolor! oculis nostris vidimus, ac legimus multos ac varios errores, quosdam videlicet jam per concilia ac prædecessorum nostrorum constitutiones damnatos, hæresim etiam Græcorum et Bohemicam expressè continentes, alios verò respectivè vel hæreticos, vel falsos, vel scandalosos, vel piarum aurium offensivos, vel simplicium mentium seductivos à falsis fidei cultoribus, qui per superbam curiositatem, mundi gloriam cupientes, contrà apostoli doctrinam, plus sapere volunt quàm oporteat, quorum garrulitas (ut inquit Hieronymus) sine Scriptarum autoritate non haberet fidem, nisi viderentur perversam doctrinam, etiam divis testimoniis, malè tamen interpretatis, roborare, à quorum oculis Dei timor recessit, humani generis hoste suggerente, noviter suscitatos, et nuper apud quosdam leviores in inclytâ natione germanicâ seminatos.

Quod eò majùs dolemus ibi evenisse, quòd eamdem nationem et nos et prædecessores nostri in visceribus semper gesserimus caritatis; nam post translatum ex Græcis à Romanâ Ecclesiâ in eosdem Germanos imperium, prædecessores nostri et nos, ejusdem Ecclesiæ advocatos defensoresque ex eis semper accepimus. Quos quidem Germanos, catholicæ veritatis verè germanos, constat hæresium acerrimos oppugnatores semper fuisse. Cujus rei testes sunt laudabiles illæ constitutiones Germanorum imperatorum pro libertate Ecclesiæ, proque expellendis exterminandisque ex omni Germaniâ hæreticis, sub gravissimis pœnis, etiam amissionis terrarum et dominiorum, contrà receptatores, vel non expellentes, olim editæ, et à nostris prædecessoribus confirmatæ; quæ si hodiè servarentur, et nos et ipsi utique hâc molestiâ careremus.

Testis est in concilio Constantiensi Hussitarum ac Wiclevistarum, nec non Hieronymi Pragensis damnata ac punita perfidia. Testis est toties contrà Bohemos Germanorum sanguis effusus. Testis deniquè est prædictorum errorum, seu multorum ex eis, per Coloniensem et Lovaniensem universitates,

utpote agri dominici piissimas religiosissimasque cultrices, non minùs docta quàm vera ac sancta confutatio, reprobatio et damnatio. Multa quoque alia allegare possemus, quæ, ne historiam texere videamur, præmittenda censuimus.

Pro pastoralis igitur officii divinâ gratiâ nobis injuncti curâ, quam gerimus, prædictorum errorum virus pestiferum ulteriùs tolerare, seu dissimulare, sine christianæ religionis notâ, atque orthodoxæ fidei injuriâ, nullo modo possumus. Eorum autem errorum aliquos præsentibus duximus inserendos, quorum tenor sequitur et est talis.

Hæretica sententia est, sed usitata, sacramenta novæ legis justificantem gratiam illis dare, qui non ponunt obicem.

In puero post baptismum negare remanens peccatum, est Paulum et Christum simul conculcare.

Fomes peccati, etiamsi nullum adsit actuale peccatum, moratur exeuntem à corpore animam ab ingressu cœli.

Imperfecta caritas morituri, fert secum necessariò magnum timorem, qui se solo satìs est facere pœnam purgatorii, et impedit introitum regni.

Tres esse partes pœnitentiæ, contritionem, confessionem, et satisfactionem, non est fundatum in scripturâ, nec in antiquis sanctis christianis doctoribus.

Contritio quæ paratur per discussionem, collectionem et detestationem peccatorum, quâ quis recogitat annos in amaritudine animæ suæ, ponderando peccatorum gravitatem, multitudinem, fœditatem, amissionem æternæ beatitudinis ac æternæ damnationis acquisitionem, hæc contritio facit hypocritam, imò magis peccatorem.

Verissimum est proverbium, et omnium doctrinâ de contritionibus hucusque datâ præstantius, de cætero non fieri summâ pœnitentiâ, optimâ pœnitentiâ, nova vita.

Nullo modo præsumas confiteri peccata venialia, sed nec omnia mortalia, quia impossibile est, ut omnia mortalia cognoscas. Undè in primitivâ Ecclesiâ solùm manifesta mortalia confitebantur.

Dùm volumus omnia penè confiteri, nihil aliud facimus, quàm quòd misericordiæ Dei nihil volumus relinquere ignoscendum.

Peccata non sunt ulli remissa, nisi remittente sacerdote credat sibi remitti; imò peccatum maneret, nisi remissum crederet; non enim sufficit remissio peccati, et gratiæ donatio, sed oportet etiam credere esse remissum.

Nullo modo confidas absolvi propter tuam contritionem, sed propter verbum Christi : Quodcumque solveris, etc. Hìc, inquam, confide si sacerdotis obtinueris absolutionem, et crede fortiter te absolutum, et absolutus es, quidquid sit de contritione.

Si per impossibile confessus non esset contritus, aut sacerdos non seriò, sed joco absolveret, si tamen credat se absolutum, verissimè est absolutus.

In sacramento pœnitentiæ ac remissione culpæ, non plus facit papa vel episcopus, quàm infimus sacerdos, æquè tantùm quilibet, etiamsi mulier vel puer esset.

Nullus debet sacerdoti respondere se esse contritum, nec sacerdos requirere.

Magnus est error eorum, qui ad sacramentum eucharistiæ accedunt huic innixi, quòd sint confessi, quòd non sint sibi conscii alicujus peccati mortalis, quòd præmiserint orationes suas et præparatoria; omnes illi a judicium sibi manducant et bibunt. Sed si credant et confidant se gratiam ibi consecuturos, hæc sola fides facit eos puros et dignos.

Consultum videtur, quòd Ecclesia in communi concilio statueret, laicos sub utrâque specie communicandos, nec Bohemi communicantes sub utrâque specie sunt hæretici, sed schismatici.

Thesauri Ecclesiæ, undè papa dat indulgentias, non sunt merita Christi et sanctorum.

Indulgentiæ sunt piæ fraudes fidelium, et remissiones bonorum operum, et sunt de numero eorum quæ licent, et non de numero eorum quæ expediunt.

Indulgentiæ iis, qui veraciter eas consequuntur, non valent ad remissionem pœnæ pro peccatis actualibus debitæ apud divinam justitiam.

Seducuntur credentes, indulgentias esse salutares, et ad fructum spiritûs utiles.

Indulgentiæ necessariæ sunt solùm publicis criminibus,

et propriè concedunt duris solummodò et impatientibus.

Sex generibus hominum indulgentiæ nec sunt necessariæ, nec utiles, videlicet, mortuis seu morituris, infirmis, legitimè impeditis, his qui non commiserunt crimina, his qui crimina commiserunt, sed non publica, his qui meliora operantur.

Excommunicationes sunt tantùm externæ pœnæ, nec privant hominem communibus spiritualibus Ecclesiæ orationibus.

Docendi sunt christiani plus diligere excommunicationem, quàm timere.

Romanus pontifex, Petri successor, non est Christi vicarius super omnes totius mundi Ecclesias, ab ipso Christo in beato Petro institutus.

Verbum Christi ad Petrum: Quodcumque solveris super terram, etc., extenditur duntaxat ad ligata ab ipso Petro.

Certum est, in manu Ecclesiæ aut papæ prorsùs non esse, statuere articulos fidei, imò nec leges morum, seu bonorum operum.

Si papa cum magnâ parte Ecclesiæ sic vel sic sentiret, nec etiam erraret, adhuc non est peccatum aut hæresis contrarium sentire, præsertìm in re non necessariâ ad salutem, donec fuerit per concilium universale alterum reprobatum, alterum approbatum.

Via nobis facta est enarrandi auctoritatem conciliorum, et liberè contradicendi eorum gestis, et judicandi eorum decreta, et confidenter confitendi quidquid verum videtur, sive probatum fuerit, sive reprobatum à quocunque concilio.

Aliqui articuli Johannis Hus, condemnati in concilio Constansiensi sunt christianissimi, verissimi et evangelici, quos nec universalis Ecclesia posset damnare.

In omni opere bono justus peccat.

Opus bonum optimè factum, est veniale peccatum.

Hæreticos comburi, est contrà voluntatem Spiritûs.

Præliari adversùs Turcas, est repugnare Deo visitanti iniquitates nostras.

Nemo est certus, se non semper peccare mortaliter, propter occul issimum superbiæ vitium.

Liberum arbitrium post peccatum est res de solo titulo, et dùm facit quod in se est, peccat mortaliter.

Purgatorium non potest probari ex sacrâ scripturâ, quæ sit in canone.

Animæ in purgatorio non sunt securæ de eorum salute, saltem omnes, nec probatum est, ullis aut rationibus aut scripturis, ipsas esse extra statum merendi, aut augendæ caritatis.

Animæ in purgatorio peccant sine intermissione, quamdiù quærunt requiem, et horrent pœnas.

Animæ ex purgatorio liberatæ suffragiis viventium, minùs beantur, quàm si per se satisfecissent.

Prælati ecclesiastici et principes seculares non malefacerent, si omnes saccos mendicitatis delerent.

Qui quidem errores respectivè quàm sint pestiferi, quàm perniciosi, quàm scandalosi, quàm piarum et simplicium mentium seductivi, quàm deniquè sint contrà omnem caritatem ac sanctæ Romanæ Ecclesiæ matris omnium fidelium et magistræ fidei reverentiam, atque nervum ecclesiasticæ disciplinæ, obedientiam scilicet, quæ fons est et origo omnium virtutum, sinè quâ facilè unusquisque infidelis esse convincitur, nemo sanæ mentis ignorat.

Nos igitur in præmissis, utpote gravissimis, propensiùs (ut decet) procedere, necnon hujusmodi pesti, morboque canceroso, ne in agro dominico tanquam vepres nocivus, ulteriùs serpat, viam præcludere cupientes, habitâ super prædictis erroribus et eorum singulis diligenti trutinatione, discussione, ac districto examine, maturâque deliberatione, omnibus ritè pensatis ac sæpiùs ventilatis cum venerabilibus fratribus nostris, sanctæ Romanæ Ecclesiæ cardinalibus, ac regularium ordinum prioribus seu ministris generalibus, pluribusque aliis sacræ theologiæ, necnon utriusque juris professoribus, sive magistris, et quidem peritissimis, reperimus eosdem errores respectivè (ut præfertur) aut articulos non esse catholicos, nec tanquam tales esse dogmatizandos, sed contrà catholicæ Ecclesiæ doctrinam, sive traditionem, tanquam adeò veram divinarum scripturarum receptam interpretationum, cujus autoritati ita acquiescendum censuit

Augustinus, ut dixerit, se evangelio non fuisse crediturum, nisi Ecclesiæ catholicæ intervenisset autoritas. Nam ex eisdem erroribus, vel eorum aliquo, vel aliquibus palàm sequitur, eamdem Ecclesiam quæ Spiritu Sancto regitur, errare et semper errâsse. Quod est utique contrà illud quod Christus discipulis suis ascensione suâ (ut in sancto Evangelio Matthæi legitur) promisit, dicens : Ego vobiscum sum usque ad consummationem sæculi ; nec non contrà sanctorum Patrum determinationes, conciliorum quoque et summorum pontificum expressas ordinationes seu canones, quibus non obtemperâsse, omnium hæresium et schismatum, teste Cypriano, fomes et causa semper fuit.

De eorumdem itaque venerabilium fratrum nostrorum consilio et assensu, ac omnium et singulorum prædictorum maturâ deliberatione, prædictâ autoritate omnipotentis Dei, et beatorum apostolorum Petri et Pauli, et nostrâ, præfatos et singulos articulos seu errores tanquam (ut præmittitur) respectivè hæreticos aut scandalosos, aut falsos, aut piarum aurium offensivos, vel simplicium mentium seductivos et veritati catholicæ obviantes, damnamus, reprobamus, atque omninò rejicimus, ac pro damnatis, reprobatis et rejectis ab omnibus utriusque sexûs Christi fidelibus haberi debere, harum serie decernimus et declaramus. Inhibentes in virtute sanctæ obedientiæ, ac sub majoris excommunicationis latæ sententiæ, nec non quoad ecclesiasticas et regulares personas, episcopalium omnium, etiam patriarchalium, metropolitanorum et aliarum cathedralium ecclesiarum, monasteriorum quoque et prioratuum, etiam conventualium et quorumcumque dignitatum, aut beneficiorum ecclesiasticorum, secularium, aut quorumvis ordinum regularium, privationis et inhabilitatis ad illa et alia in posterum obtinenda.

Quò verò ad conventus, capitula, seu domos aut pia loca, secularium, vel regularium, etiam mendicantium, nec non universitatis etiam studiorum generalium, quorumcumque privilegiorum indultorum à sede apostolicâ vel ejus legatis, aut aliàs quomodolibet habitorum vel obtentorum, cujuscumque tenoris existant; necnon nominis et potestatis studium generale tenendi, legendi, ac interpretandi quasvis

scientias et facultates et inhabilitatis ad illa, et alia in posterum obtinenda; prædicationis quoque officii ac amissionis studii generalis et omnium privilegiorum ejusdem.
§ Quò verò ad seculares ejusdem excommunicationis, nec non amissionis cujuscumque emphytheosis, seu quorumcumque feudorum, tàm Romanâ Ecclesiâ quàm aliàs quomodolibet obtentorum, ac etiam inhabilitatis ad illa et alia in posterum obtinenda.

Nec non quoad omnes et singulos superiùs nominatos, inhibitiones ecclesiasticæ sepulturæ, inhabilitatesque ad omnes et singulos actus legitimos, infamiæ ac diffidationis et criminis læsæ majestatis, et hæreticorum et fautorum eorumdem in jure expressis pœnis, eo ipso et absque ulteriori declaratione, per omnes et singulos supra dictos, si (quod absit) contrà fecerint, incurrendis. A quibus vigore quibuscunque facultatis et clausularum etiam in confessionalibus quibusvis personis, sub quibusvis verborum formis contentarum, ni à Rom. Pontifice vel alio ab eo ad id in specie facultatem habente, præterquàm in mortis articulo constituti absolvi nequeant.

Omnibus et singulis utriusque sexûs Christi fidelibus tàm laicis quàm clericis, secularibus, et quorumvis ordinum regularibus et aliis quibuscunque personis, cujuscunque statûs, gradûs, vel conditionis existant, et quâcunque ecclesiasticâ vel mundanâ præfulgeant dignitate; etiam sanctæ Romanæ Ecclesiæ cardinalibus, patriarchis, primatibus, archiepiscopis, episcopis patriarchalium, metropolitanarum, et aliarum cathedralium, collegiatarum, ac inferiorum ecclesiarum, prælatis, clericis, aliisque personis ecclesiasticis, secularibus et quorumvis ordinum, etiam mendicantium, regularibus, abbatibus, prioribus, vel ministris generalibus vel particularibus fratribus, seu religiosis, exemptis et non exemptis studiorum quoque universitatibus, secularibus et quorumvis ordinum etiam mendicantium regularibus.

Nec non regibus, imperatoribus, electoribus, principibus, ducibus, marchionibus, comitibus, baronibus, capitaneis, conductoribus, domicellis, omnibusque officialibus, judicibus, notariis, ecclesiasticis et secularibus, communitatibus, universitatibus, potentatibus, civitatibus, castris, terris et

locis, seu eorum vel earum civibus, habitatoribus et incolis, ac quibusvis aliis personis ecclesiasticis, vel regularibus (ut præfertur) per universum orbem ubicunque, præsertìm in Alemanniâ existentibus, vel pro tempore futuris, ne præfatos errores, aut eorum aliquos, perversamque doctrinam hujusmodi asserere, affirmare, defendere, prædicare, aut illi quomodolibet, publicè vel occultè, quovis quæsito ingenio vel colore tacitè vel expressè favere præsumant.

Insuper, quia errores præfati, et plures alii continentur in libellis seu scriptis Martini Lutheri, dictos libellos, et omnia dicti Lutheri scripta, seu prædicationes, in latino, vel quocunque alio idiomate reperiuntur, in quibus dicti errores, seu eorum aliquis continentur; similiter damnamus, reprobamus, atque omninò rejicimus; et pro omninò damnatis, reprobatis ac rejectis (ut præfertur) haberi volumus. Mandantes in virtute sanctæ obedientiæ, et sub pœnis prædictis eo ipso incurrendis, omnibus et singulis utriusque sexûs Christi fidelibus superiùs nominatis, ne hujusmodi scripta, libellos, prædicationes seu schedulas, vel in eis contenta capitula, errores aut articulos supradictos continentia legere, asserere, prædicare, laudare, imprimere, publicare, sive defendere, per se, vel alium seu alios, directè vel indirectè, tacitè vel expressè, publicè vel occultè, aut in domibus suis, sive aliis, publicis vel privatis locis tenere quoquomodo præsumant. Quinimò illa statim post harum publicationem ubicunque fuerint, per ordinarios et alios supradictos diligenter quæsita, publicè et solenniter; in præsentiâ cleri et populi, sub omnibus et singulis supradictis pœnis comburant.

Quod verò ad ipsum Lutherum attinet, bone Deus, quid prætermisimus, quod non fecimus, quid paternæ charitatis omisimus, ut eum ab hujusmodi erroribus revocaremus? Postquàm enim ipsum citavimus, mitiùs cum eo procedere volentes, illum invitavimus, atque tàm per diversos tractatus, cum legato nostro habitos, quàm per litteras nostras hortati fuimus, ut è prædictis erroribus discederet, aut ad nos, oblato etiam salvo conductu, et pecuniâ ad iter necessariâ, sine metu, sine timore aliquo, quem perfecta charitas

foràs mittere debuit, veniret, ac Salvatoris nostri, apostolique Pauli exemplo, non in occulto, sed palàm, et in facie loqueretur. Quod si fecisset, pro certo (ut arbitramur) ad cor reversus, errores suas cognovisset, nec in Romanâ curiâ, quam tantoperè vanis malevolorum rumoribus plus quàm oportuit tribuendo vituperat, tot reperisset errata, docuissemusque eum, luce clariùs, sanctos Romanos pontifices, prædecessores nostros, quos præter omnem modestiam injuriosè lacerat, in suis canonibus seu constitutionibus quas mordere nititur, nunquàm errâsse. Quia juxta prophetam, nec in Galaad resina, nec medicus deest.

Sed obaudivit semper, et prædictâ citatione, omnibusque et singulis supradictis spretis, venire contempsit, ac usque in præsentem diem contumax, atque animo indurato censuras ultra annum sustinuit. Et quod deterius est, addens mala malis, de citatione hujusmodi notitiam habens, in vocem temerariæ appellationis prorupit ad futurum concilium, contra constitutionem Pii II ac Julii II prædecessorum nostrorum, quâ cavetur, taliter appellantes hæreticorum pœnâ plectendos (frustrà enim concilii auxilium imploravit, qui illi se non credere palàm profitetur). Ita ut contra ipsum, tanquam de fide notoriè suspectum, imò verè hæreticum, absque ullâ citatione, vel morâ, ad condemnationem et damnationem ejus, tanquam hæretici, ac omnium et singularum suprascriptarum pœnarum et censurarum severitatem procedere possumus, nihilominùs de eorumdem fratrum nostrorum consilio, omnipotentis Dei imitantes clementiam, qui non vult mortem peccatoris, sed magìs ut convertatur et vivat, omnium injuriarum hactenùs nobis et apostolicæ sedi illatarum obliti, omni quâ possumus pietate uti decrevimus, et quantùm in nobis est agere, ut propositâ mansuetudinis viâ, ad cor revertatur, et à prædictis recedat erroribus, ut ipsum, tanquam filium illum prodigum ad gremium Ecclesiæ revertentem benignè recipiamus.

Ipsum igitur Lutherum, et quoscunque ei adhærentes, ejusque receptatores et fautores per viscera misericordiæ Dei nostri, et per aspersionem sanguinis Domini nostri Jesu-Christi, quo, et per quem humani generis redemptio, et

sanctæ matris Ecclesiæ ædificatio facta est, ex toto corde hortamur et obsecramus, ut ipsius Ecclesiæ pacem, unitatem et virtutem, pro quâ ipse Salvator tàm instanter oravit ad Patrem, turbare desistant, et à prædictis tàm perniciosis omnibus prorsùs abstineant, inventuri apud nos, si effectualiter paruerint, et paruisse per legitima documenta nos certificaverint, paternæ charitatis affectum, et apertum mansuetudinis et clementiæ fontem.

Inhibentes nihilominùs eidem Luthero ex nunc, ut interìm ab omni prædicatione, seu prædicationis officio omninò desistat. Alioqui ut ipsum Lutherum, si fortè justitiæ et virtutis amor à peccato non retrahat, indulgentiæque spes ad pœnitentiam non reducat, pœnarum terror coerceat disciplinæ, eumdem Lutherum, ejusque adhærentes, complices, fautores et receptatores tenore præsentium requirimus, et monemus in virtute sanctæ obedientiæ, et sub prædictis omnibus et singulis pœnis, eo ipso incurrendis, districtè præcipiendo mandamus, quatenùs infra sexaginta dies, quorum viginti pro primo, viginti pro secundo, et reliquos viginti dies pro tertio et peremptorio termino assignamus, ab affixione præsentium in locis infrascriptis, immediatè sequentes numerandos, ipse Lutherus, complices, fautores, adhærentes et receptatores prædictè à præfatis erroribus eorumque prædicatione ac publicatione et assertione, defensione quoque et librorum et scripturarum editione, super eisdem, sive eorum aliquo, omninò desistant: librosque ac scripturas omnes et singulas, præfatos errores, seu eorum aliquos quomodolibet continentes, comburant, vel comburi faciant. Ipse etiam Lutherus errores et assertiones hujusmodi omninò revocet. ac de revocatione hujusmodi per publica documenta in formâ juris validâ, in manibus duorum prælatorum consignatâ, ad nos infra alios similes sexaginta dies transmittendâ, vel per ipsummet (si ad nos venire voluerit, quod magìs placeret) cum præfato plenissimo salvo conductu, quem ex nunc concedimus, deferendâ, nos certiores efficiat, ut de ejus verâ obedientiâ nullus dubitationis scrupulus valeat renanere.

Aliàs, si (quod absit) Lutherus præfatus, complices, fau-

tores ; adhærentes et receptatores prædicti secùs agerent, seu præmissa omnia et singula infra terminum prædictum cum effectu non impleverint, Apostoli imitantes doctrinam, qui hæreticum hominem post primam et secundam correctionem vitandum docuit, ex nunc prout ex tunc et è converso eumdem Lutherum, complices, adhærentes, fautores et receptatores præfatos, et eorum quemlibet, tanquam aridos palmites, in Christo non manentes, sed doctrinam contrariam, catholicæ fidei inimicam, sive scandalosam, seu damnatam, in non modicam offensam divinæ Majestatis ac universalis Ecclesiæ, et fidei catholicæ detrimentum, et scandalum dogmatizantes et prædicantes, claves quoque Ecclesiæ vilipendentes, notorios et pertinaces hæreticos eâdem autoritate fuisse et esse declarantes, eosdem, ut tales harum seriò condemnamus, et eos pro talibus haberi ab omnibus utriusque sexûs Christi fidelibus supradictis volumus et mandamus. Eosque omnes et singulos omnibus supradictis et aliis contra tales à jure inflictis pœnis præsentium tenore subjicimus, et eisdem irretitos fuisse et esse decernimus et declaramus.

Inhibemus prætereà sub omnibus et singulis præmissis pœnis eo ipso incurrendis, omnibus et singulis Christi fidelibus superiùs nominatis, ne scripta etiam præfatos errores non continentia, ab eodem Luthero quomodolibet condita vel edita, aut condenda vel edenda; seu eorum aliqua, tanquam ab homine orthodoxæ fidei inimico; atque ideò vehementer suspecta, et ejus memoria omninò deleatur de Christi fidelium consortio, legere, asserere, prædicare, laudare, imprimere, publicare; sivè defendere; per se, vel alium seu alios, directè vel indirectè, tacitè vel expressè, publicè vel occultè, seu in domibus suis, sive aliis locis publicis, vel privatis tenere quoquo modo præsumant, quinimò illa comburant, ut præfertur.

Monemus insuper omnes et singulos Christi fideles supradictos sub eâdem excommunicationis latæ sententiæ pœnâ, ut hæreticos prædictos declaratos et condemnatos, mandatis nostris non obtemperantes, post lapsum termini supradicti evitent, et quantùm in eis est, evitari faciant, nec cum

eisdem vel eorum aliquo commercium aut aliquam conversationem, seu communionem habeant nec eis necessaria ministrent.

Ad majorem prætereà dicti Lutheri suorumque complicium, fautorum et adhærentium ac receptatorum prædictorum, sic post lapsum termini prædicti declaratorum hæreticorum et condemnatorum confusionem, universis et singulis utriusque sexûs Christi fidelibus, patriarchis, archiepiscopis, episcopis, patriarchalium, metropolitanorum, et aliorum cathedralium, collegiatarum, ac inferiorum ecclesiarum prælatis, capitulis, aliisque personis ecclesiasticis, secularibus, et quorumvis ordinum, etiam mendicantium (præsertìm ejus congregationis, cujus dictus Lutherus est professus, et in quâ degere, vel morari dicitur) exemptis et non exemptis, nec non universis et singulis principibus, quâcunque ecclesiasticâ vel mundanâ fulgentibus dignitate, regibus, imperatoribus, electoribus, ducibus, marchionibus, comitibus, baronibus, etc., mandamus, quatenùs sub prædictis omnibus et singulis pœnis, ipsi vel eorum quilibet præfatum Lutherum, complices, adhærentes, receptatores et fautores personaliter capiant, et captos ad nostram instantiam retineant, et ad nos mittant; reportaturi pro tàm bono opere, à nobis et sede apostolicâ remunerationem præmiumque condignum, vel saltem eos, et eorum quemlibet dè metropolitanis, cathedralibus, collegiatis et aliis ecclesiis, domibus, monasteriis, conventibus, civitatibus, dominiis, universitatibus, communitatibus, castris, terris ac locis respectivè, tàm clerici et regulares, quàm laici omnes et singuli supradicti, omninò expellant.

Civitates verò, dominia, terras, castra, villas, comitatus, fortitia oppida et loca, quæcumque ubilibet consistentia, earum et eorum respectivè, metropolitanas, cathedrales, collegiatas et alias ecclesias, monasteria, prioratus, domus, conventus, et alia loca religiosa vel pia, cujuscumque ordinis (ut præfertur) ad quæ præfatum Lutherum, vel aliquem ex prædictis declinare contigerit, quamdiù ibi permanserit, et triduò post recessum, ecclesiastico subjicimus interdicto.

Et ut præmissa omnibus innotescant, mandamus insuper

universis patriarchis, archiepiscopis, episcopis, patriarchalium, metropolitanarum, et aliarum cathedralium ac collegiatarum ecclesiarum prælatis capitulis, aliisque personis ecclesiasticis, secularibus et quorumvis ordinum supradictorum regularibus fratribus, religiosis, monachis, exemptis et non exemptis supradictis ubilibet, præsertìm in Alemanniâ constitutis, quatenùs ipsi, vel eorum quilibet sub similibus censuris, et pœnis eo ipso incurrendis, Lutherum omnesque et singulos supradictos, qui elapso termino, hujusmodi mandatis seu monitis nostris non paruerint, in eorum ecclesiis, dominicis et aliis festivis diebus, dùm inibi major populi multitudo ad divina convenerit, declaratos hæreticos et condemnatos publicè nuncient, faciantque, et mandent ab aliis nunciari, et ab omnibus arctiùs evitari. Nec non omnibus Christi fidelibus, ut eos evitent pari modo, sub prædictis censuris et pœnis. Et præsentes litteras, vel earum transsumptum sub formâ infrà scriptâ factum in eorum ecclesiis, monasteriis, domibus, conventibus, et aliis locis, legi, publicari, atque affigi faciant.

Excommunicamus quoque et anathematizamus omnes et singulos cujuscumque statûs, gradûs, conditionis, præeminentiæ, dignitatis, aut excellentiæ fuerint, qui, quominùs præsentes litteræ vel earum transsumpta, copiæ seu exemplaria, in suis terris et dominiis legi, affigi et publicari possint, fecerint, vel quoquo modo procuraverint, per se vel alium seu alios, publicè vel occultè, directè vel indirectè, tacitè vel expressè.

Postremò, quia difficile foret præsentes litteras ad singula quæque loca deferri, in quibus necessarium foret, volumus et apostolicâ autoritate decernimus, quòd earum transsumptis manu publici notarii confectis et subscriptis, vel in almâ urbe impressis, et sigillo alicujus ecclesiastici prælati munitis ubique stetur, ut plena fides adhibeatur, prout originalibus litteris staretur et adhiberetur, si forent exhibitæ vel ostensæ.

Et ne præfatus Lutherus omnesque alii supradicti, quos præsentes litteræ quomodolibet concernunt, ignorantiam earumdem litterarum, et in eis contentorum omnium et singulorum prætendere valeant, litteras ipsas in basilicæ

principis Apostolorum, et cancellariæ apostolicæ, nec non cathedralium ecclesiarum Brandenburgen. et Misnen. et Mersburgen. valvis affigi et publicare deberi voluimus; decernentes, quòd earumdem litterarum publicatio sic facta, supra dictum Lutherum, omnesque alios et singulos præno minatos, quos litteræ hujusmodi quomodolibet concernunt, perindè arctent, ac si litteræ ipsæ die affixionis et publicationis hujusmodi, eis personaliter lectæ et intimatæ forent. Quùm non sit verisimile, quòd ea, quæ tàm patenter fiunt, debeant apud eos incognita remanere.

Non obstantibus constitutionibus apostolicis, seu supradictis omnibus et singulis, vel eorum alicubi, aut quibusvis aliis à sede apostolicâ prædictâ, vel ab eâ potestatem habentibus, sub quâvis formâ, etiam confessionalis, et cum quibusvis etiam fortissimis clausulis, aut ex quâvis causâ, seu grandi consideratione indultum, vel concessum existat, quòd interdici, suspendi vel excommunicari non possint per litteras apostolicos non facientes plenam et expressam, ac de verbo ad verbum, non autem per clausulas generales, id importantes de indulto hujusmodi mentionem, ejusdem indulti tenores, causas et formas, perindè ac si de verbo ad verbum insereretur; ita ut omninò tollatur, præsentibus pro expressis habentes.

Nulli ergò omninò hominum liceat hanc paginam nostræ damnationis, reprobationis, rejectionis, decreti, inhibitionis, voluntatis, mandati, hortationis, obsecrationis, requisitionis, monitionis, assignationis, confessionis, condemnationis, subjectionis, excommunicationis, et anathematizationis infringere, vel ex ausu temerario contra ire. Si quis autem hoc attentare præsumpserit, indignationem omnipotentis Dei, ac beatorum Petri et Pauli Apostolorum ejus, se noverit incursurum.

Datum Romæ, apud sanctum Petrum, anno Incarnationis Dominicæ, M. D. XX. 17 kalend. julii: pontificatûs nostri anno octavo.

Visa, R. MILANESIUS.
ALBERGATUS.

TABLE

DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

Pages.

Pages.

Pages.

Pages.

FIN DE LA TABLE ET DU TOME PREMIER.

PARIS. — IMPRIMERIE DE FAIN ET THUNOT,
Rue Racine, 28, près de l'Odéon.